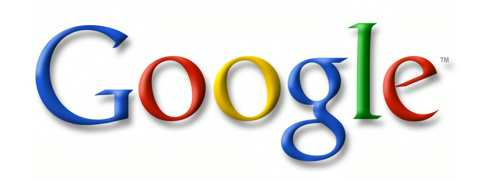
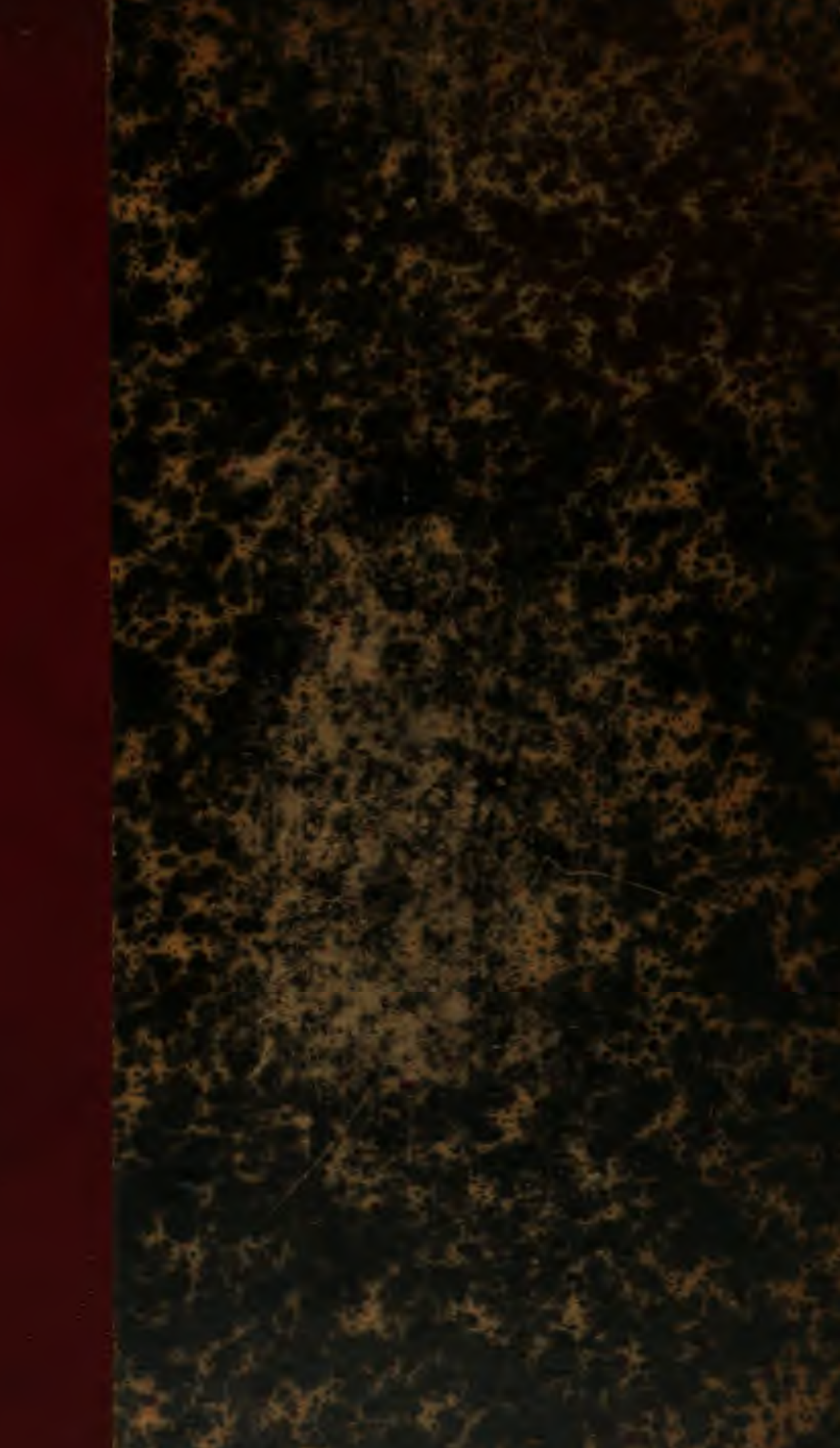

Google




ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



Général H. BONNAL

L'ESPRIT DE LA GUERRE MODERNE

LA MANŒUVRE DE SAINT-PRIVAT

18 juillet-18 août 1870

ÉTUDE DE CRITIQUE STRATÉGIQUE ET TACTIQUE

DEUXIÈME VOLUME

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cᵉ
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1906

L'ESPRIT DE LA GUERRE MODERNE

LA MANŒUVRE

DE

SAINT-PRIVAT

PARIS. — IMPRIMERIE H. CHAPELOT ET C°, 2, RUE CHRISTINE.

Général H. BONNAL

L'ESPRIT DE LA GUERRE MODERNE

LA MANŒUVRE

DE

SAINT-PRIVAT

18 juillet-18 août 1870

ÉTUDE DE CRITIQUE STRATÉGIQUE ET TACTIQUE

DEUXIÈME VOLUME

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1906

AVANT-PROPOS

« La guerre ne se compose que
« d'accidents.
« Napoléon. »

« Il n'y a que des cas concrets.
« Maillard. »

Lorsque parut, il y a un an, le premier volume de *La Manœuvre de Saint-Privat*, nous pensions avoir rempli la moitié de la tâche que nous nous sommes imposée.

Depuis lors, l'étude attentive des documents et aussi du texte de la *Revue d'Histoire* [1], relatifs aux événements de la période comprise entre le combat de Borny et l'investissement de Metz, a provoqué de notre part des commentaires si étendus qu'il n'est plus possible d'éviter un troisième volume.

Le second, offert aujourd'hui au lecteur, embrasse les journées du 15 et du 16 août 1870.

La bataille de Rezonville y tient la plus grande place, en raison de son influence capitale sur les destinées de la France.

---

(1) Les articles de la *Revue d'Histoire*, déjà parus, qui traitent de la guerre de 1870–71, ont été réunis en plusieurs volumes. (Chapelot, éditeur.)

Contrairement à ce qu'annonçait l'avant-propos du premier volume, nous avons donné aux procédés tactiques employés par les deux adversaires au cours de la bataille de Rezonville, des développements considérables, moins pour l'intérêt historique qu'ils présentent, que dans le but d'y puiser d'utiles enseignements pour l'avenir.

C'est pour nous un devoir agréable de remercier ici M. le général Brun, chef d'état-major de l'armée, d'avoir bien voulu, sur la proposition de M. le commandant Desbrière, chef de la *Section historique*, autoriser notre éditeur à réduire ou amplifier, en tout ou partie, la carte, au $\frac{1}{20,000}$, du champ de bataille de Rezonville, dressée par le service géographique à l'intention de la *Revue d'Histoire*.

H. B.

16 janvier 1906.

TROISIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE REZONVILLE

« Le IXe corps portera immédiatement toutes ses forces sur « Peltre, Jury, pour se tenir prêt en cas d'offensive ennemie.

« Sa Majesté se rend à Pange. »

Cet ordre révèle une certaine anxiété, car si l'adversaire, enhardi par le succès relatif de sa résistance, fait marcher vers l'Est la majorité de ses forces avec l'idée d'offensive, la Ire armée, telle qu'elle se trouve disposée, peut courir de graves dangers. Il faut donc lui venir en aide, le plus tôt possible, en portant le IXe corps tout entier sur Peltre et Jury dans le flanc droit des Français.

Le télégramme suivant fut ensuite expédié, un peu après 5 heures du matin, au général de Steinmetz qui le reçut, à Varize, à 6 heures :

« Sa Majesté ordonne que la Ire armée se maintienne sur le « terrain conquis à la bataille d'hier, mais en restant en « dehors de la zone d'action efficace de l'artillerie de la « place.

« Le VIIIe corps sera poussé en avant, afin de soutenir les « Ier et VIIe corps.

« Le IXe corps, qui est intervenu hier dans le combat, sera « rapproché du champ de bataille.

« Le IIe corps doit atteindre aujourd'hui Han-sur-Nied avec ses éléments de tête.

« Sa Majesté se rend à Pange. »

Le télégramme qui précède reflète les impressions rapportées du champ de bataille par le lieutenant-colonel de Brandenstein et il est, par suite, en contradiction absolue avec les dispositions qu'avait ordonnées le commandant de la Ire armée, le 14 au soir, contrairement à l'avis de ses généraux de corps d'armée, désireux de maintenir leurs troupes sur le terrain occupé par elles à l'issue du combat.

Un autre télégramme expédié, au même moment, à l'adresse du prince Frédéric-Charles donnait connaissance du combat

de la veille, informait du mouvement ordonné au IXe corps pour se rapprocher du champ de bataille et réservait provisoirement l'emploi du IIIe corps.

D'après ces dispositions, cinq corps d'armée pourraient participer, le 15, à une bataille, au sud et à l'est de Metz, si les Français prenaient, ce jour-là, l'offensive, soit vers l'Est contre la Ire armée, soit vers le Sud contre les IIIe et IXe corps.

Le 15, à 5 heures du matin, le Roi et Moltke montèrent en voiture et, suivis des officiers du Grand État-Major à cheval, se dirigèrent, par Pange, vers la hauteur à l'est de Flanville d'où l'on embrasse de l'œil le terrain du combat.

De là on vit, près de Colligny, des troupes appartenant au VIIe corps qui marchaient en retraite sur Pange et Villers-Laquenexy, en exécution de l'ordre donné, la veille au soir, par le général de Zastrow.

Le Roi les fit revenir sur les positions qu'elles venaient d'abandonner.

Entre temps, le général de Steinmetz, dès la réception (à 6 heures) du télégramme expédié de Herny à 5 heures du matin, avait envoyé l'ordre aux Ier et VIIe corps de reprendre leurs positions du 14 au soir, et au VIIIe corps, de venir, entre les routes de Sarrelouis et de Sarrebruck, sur la transversale : Petit-Marais—Maison isolée.

Le VIIIe corps, quand il reçut cet ordre, était en mouvement sur Orny, conformément à la prescription de la directive du 14, 6 heures du soir, qui le concernait.

Le général de Steinmetz se rendant à Flanville pour y installer son quartier général, se présenta au Roi en observation sur la hauteur à l'est de ce village, et l'histoire ne dit pas s'il reçut ses félicitations.

Le général de Manteuffel arrivé, sur ces entrefaites, au même point, fut accueilli par le Roi de la façon la plus cordiale et complimenté sur son excellent esprit de camaraderie qui l'avait porté à secourir le corps voisin.

Le Roi fit de même à l'égard du général de Zastrow rencontré, un peu plus tard, du côté de Coincy.

Cependant, des officiers du Grand État-Major, partis en reconnaissance vers Metz, revinrent, un peu après 10 heures, sur la hauteur à l'est de Flanville, disant que le plateau de Borny était vide d'ennemis.

Moltke envoya alors des officiers aux Ier et VIIe corps pour leur dire de suspendre leur marche vert l'Ouest et dicta sur le terrain les deux ordres qui suivent :

Au général de l'infanterie de Steinmetz.

Près de Flanville, 15 août 1870, 10 h. 45 matin.

« Sa Majesté s'étant rendu compte par Elle-même qu'il ne « se trouve plus aujourd'hui d'ennemis en avant de Metz, « la marche en avant de la Ire armée n'est plus nécessaire.

« Les Ier et VIIe corps sont avisés directement de faire halte « et d'envoyer seulement de la cavalerie en avant pour « observer la place et protéger les blessés.

« Le VIIIe corps, s'il a déjà entamé sa marche, la dirigera « sur Orny ; il recevra des ordres directs à cet égard. »

Au commandant du VIIIe corps d'armée.

Près de Flanville, 15 août 1870, 10 h. 45 matin.

« Sa Majesté s'étant rendu compte par Elle-même qu'il n'y « a plus actuellement de troupes ennemies devant Metz, « le mouvement en avant du VIIIe corps n'est plus nécessaire. Si ce corps se trouvait en marche, il se dirigerait sur « Orny en passant près de Pange. »

Ainsi, l'évacuation bien constatée des plateaux de Borny et de Grimont ne laisse plus aucun doute dans l'esprit de Moltke sur la retraite des Français dans la direction de Verdun.

Ils pourraient à la rigueur se porter, par le terrain de la rive

gauche de la Moselle, droit au Sud et, chemin faisant, rejeter sur la rive droite les avant-gardes allemandes qui ont franchi la rivière, mais un tel mouvement, outre qu'il s'accorde peu avec la pusillanimité dont le haut commandement français a fait preuve jusqu'à ce jour, présenterait le grave danger d'une prompte collision avec la IIIe armée dont l'arrivée à Nancy ne peut être ignorée de l'ennemi.

Donc, c'est bien sur les routes de Metz à Verdun que doit se trouver en pleine marche l'armée française, et Moltke ne peut guère espérer de l'atteindre en deçà de la Meuse avec les corps de droite de la IIe armée (Xe, IIIe, XIIe, IXe et Garde).

Néanmoins, il pousse le VIIIe corps, le jour même (le 15), sur Orny, avec l'espoir de lui faire franchir la Moselle, le 16, en aval de Pont-à-Mousson, dans le temps que les IIIe, XIIe, IXe corps et la Garde passeront cette rivière, à Pont-à-Mousson et sur les ponts en amont de cette ville.

C'est sous cette impression que Moltke dicta près de Flanville, à 11 heures du matin, pour le prince Frédéric-Charles, un télégramme expédié de Courcelles, à midi et demi, que nous analyserons plus loin et d'après lequel le chef de la IIe armée était autorisé à reprendre la libre disposition des IIIe, XIIe et IXe corps maintenus, le 15, au sud de Metz, en vertu de la directive du 14, 6 heures du soir.

De retour à Herny, et probablement assez tard dans l'après-midi, Moltke dut prendre connaissance d'un rapport émanant de la 6e division de cavalerie (IIe armée) signalant la présence, le matin même, de nombreuses troupes françaises à Longeville et au nord, ainsi que la marche d'une longue colonne sur la route entre Longeville et Moulins-lès-Metz.

La retraite de l'armée française pouvait donc n'être pas aussi avancée qu'on l'avait cru, le matin, en constatant l'évacuation complète du terrain à l'est des forts de la rive droite.

Si cette retraite avait été retardée au point que la colonne du sud n'eût quitté les abords de Metz (rive gauche) qu'assez tard dans la matinée du 15, il devenait possible à la IIe armée d'atteindre l'ennemi, le 16, en deçà des hauts de Meuse.

En admettant que les Français utilisassent les trois itinéraires :

1° Ars—Gravelotte (sud)—Mars-la-Tour—Harville—Haudiomont ;

2° Longeville—Gravelotte (nord)—Doncourt—Conflans—Étain (sud) ;

3° Woippy—Briey—Étain (nord)—Maucourt, la IIe armée arrivant, le 16, sur la ligne Chambley—Fresnes-en-Woëvre, pouvait rencontrer l'ennemi sur ses lignes de marche et le contraindre à une bataille.

C'était raisonner en homme qui, sachant la guerre, accorde au général en chef opposé la connaissance des procédés propres à faire mouvoir avec ordre une armée composée de quatre ou cinq corps.

Que Moltke ait cru — ce qui est douteux — à la marche de l'armée française en trois colonnes, cette armée était bien plus en retard qu'il ne le supposait.

Quoi qu'il en fût, Moltke lança, le 15 août, à 6 h. 1/2 du soir, la directive suivante :

Aux commandants en chef des Ire, IIe et IIIe armées.

Quartier général de Herny, 15 août 1870, 6 h. 1/2 soir.

« Jusqu'à ce que l'on sache d'une façon positive s'il reste à « Metz plus que la garnison de guerre, il est indispensable « de laisser dans la région de Courcelles un corps de la « Ire armée.

« Ce corps sera relevé à bref délai par les troupes du lieu- « tenant général de Kummer venant de Sarrelouis. Les deux « autres corps de la Ire armée s'établiront, demain 16, entre « Seille et Moselle, à peu près sur la ligne Arry—Pom-

« merieux. Il y a lieu de reconnaître immédiatement et de « préparer un passage sur la Moselle, à moins que le « IIIe corps n'en ait déjà établi un dans la même région « (d'Arry) ; dans ce cas, le pont serait laissé en place pour la « Ire armée.

« La IIe armée, par télégramme d'aujourd'hui daté de « 11 heures du matin, a reçu pleine disposition de tous « ses corps d'armée. On attend d'un instant à l'autre des « renseignements sur ses mouvements et l'on fait, au point de « vue général, les remarques suivantes :

« Les conditions dans lesquelles les Ier et VIIe corps, ainsi « que des fractions de la 18e division, ont remporté hier soir « une victoire, excluent toute poursuite directe. Les fruits de « cette victoire ne peuvent être recueillis que par une vigou- « reuse offensive de la IIe armée contre les routes qui vont de « Metz à Verdun, par Fresnes et Étain.

« Il appartient au commandant en chef de cette armée de « l'exécuter d'après sa propre initiative *avec tous les moyens* « *dont il dispose*. S'il en résultait que la IIe armée dût momen- « tanément se trouver en avant de la Ire, on y aurait égard « ici (au grand quartier général) dans les dispositions à pres- « crire en vue de la continuation de la marche vers l'Ouest, « dispositions qu'on ne peut encore prévoir, et pour assurer « largement aux troupes le repos nécessaire.

« Les têtes de la IIIe armée ont atteint aujourd'hui la ligne « Nancy—Dombasle—Bayon ; sa cavalerie opère vers Toul et « au sud.

« Le grand quartier général de Sa Majesté sera demain à « Pont-à-Mousson, à partir de 5 heures du soir ; envoyer les « comptes rendus ici (à Verny) jusqu'à 1 heure. »

La directive ci-dessus présente deux parties bien distinctes. Dans la première, relative à la Ire armée, on trouve des prescriptions nettes et bien définies ; dans la seconde, qui concerne la IIe armée, tout est au contraire nuageux.

C'est que Moltke, à l'heure où il expédie sa directive, manque de renseignements sur l'ennemi et ignore les mouvements que le prince Frédéric-Charles a fait effectuer à ses troupes dans la journée.

La monographie du général von der Goltz (1) nous apprend que la directive lancée de Herny à 6 h. 1/2 du soir parvint au prince Frédéric-Charles à 10 h. 1/2 du soir, en son quartier général de Pont-à-Mousson.

Il a donc fallu quatre heures pour transmettre ce document à une distance de 40 kilomètres environ.

A partir de 11 heures du matin, quand Moltke se fut rendu compte de la retraite définitive des Français au delà de la Moselle, le point sensible de la situation stratégique n'était plus auprès de la Ire armée, il se trouvait vers les corps de tête et d'aile droite de la IIe armée, à Pont-à-Mousson, ainsi que l'avait fort bien compris le prince Frédéric-Charles, venu en cette ville dès la matinée du 14 août.

Si le transport du grand quartier général à Pont-à-Mousson semblait prématuré le 15 après midi, Moltke, avec quelques officiers du Grand État-Major aurait dû s'y transporter ce jour-là en voiture, précédant de vingt-quatre heures le grand quartier général.

Une entrevue de Moltke avec le prince Frédéric-Charles le 15, vers 6 heures du soir, aurait eu pour résultat une entente complète sur les opérations à effectuer, le lendemain, par les divers corps de la IIe armée et aurait exercé une salutaire influence, au point de vue allemand, sur la marche des événements du lendemain.

Moltke avait 70 ans.

Réveillé, le 15, vers 3 heures du matin, par le lieutenant-

---

(1) *Opérations de la IIe armée*, par le baron von der Goltz, capitaine au Grand État-Major.

colonel de Brandenstein, le chef du Grand État-Major était monté en voiture, à 5 heures, après avoir rédigé plusieurs ordres, avait chevauché quelques heures sur le champ de bataille de Borny et n'était guère rentré à Herny qu'à 1 heure pour déjeuner.

Or, pour se trouver à Pont-à-Mousson vers 6 heures du soir, il eût fallu remonter en voiture à 2 h. 1/2 au plus tard.

De tels efforts physiques dépassent les forces d'un septuagénaire, pour si bien conservé qu'il soit.

C'était là le point faible du commandement suprême des armées allemandes en 1870, d'autant plus que le Roi, lui aussi, comptait quatorze lustres.

Mais Moltke fait preuve, dans la directive du 15, d'une perspicacité bien remarquable lorsqu'il indique au prince Frédéric-Charles la nécessité de prononcer, le 16, avec la IIe armée, une vigoureuse offensive vers les routes de Metz à Verdun qui passent à Fresnes et à Étain.

Pour Moltke, c'est vers la section de route Mars-la-Tour—Fresnes qu'il convient de porter *toutes les forces disponibles de la IIe armée*, parce que c'est là qu'il prévoit que cette armée rencontrera l'ennemi à combattre et à rejeter vers le Nord.

En accordant au prince Frédéric-Charles une entière initiative, *quant aux voies et moyens*, pour atteindre l'armée française supposée en marche sur Verdun, Moltke courait le risque de voir ses intentions mal interprétées.

C'est ce qui s'est produit, comme nous le montrerons plus loin en analysant l'ordre de la IIe armée, en date du 15 au soir, pour la journée du 16.

Dans la première partie de la directive du 14, 6 h. 1/2 du soir, la prescription relative au placement des deux corps disponibles de la Ire armée sur la ligne Pommerieux—Arry est extraite de la directive *non expédiée* du 14.

Le choix de cette position visait la possibilité d'une bataille défensive soutenue, le 15 ou le 16, par la Ire armée ayant

derrière elle les IXᵉ et XIIᵉ corps, mais, le 15, à partir de 10 h. 1/2 du matin, la situation n'apparaissait plus la même puisqu'on avait acquis la certitude du passage de toute l'armée française sur la rive gauche de la Moselle. On peut en inférer que la directive très étudiée, mais non expédiée du 14, a produit, le 15, sur l'esprit de Moltke un effet de suggestion.

On est également en droit de se demander pourquoi Moltke en envoyant, le 15, à 10 h. 3/4 du matin, l'ordre télégraphique au VIIIᵉ corps de marcher sur Orny, n'a pas prescrit au IXᵉ corps, en marche sur Peltre, de nouvelles dispositions pour lui faire rejoindre son armée, soit par Cherizey, Verny, Pommerieux, Arry, soit par Buchy, Louvigny, Chemniot, derrière le IIIᵉ corps.

Enfin, l'ennemi n'étant plus sur la rive droite de la Moselle, comment Moltke, dans sa directive du 15, 6 h. 1/2 du soir, n'a-t-il pas assigné pour le 16, aux deux corps disponibles de la Iʳᵉ armée, une ligne plus rapprochée de Metz, telle que la ligne Pournoy—Fay—Corny, en prescrivant au VIIIᵉ corps la construction d'un pont de bateaux, doublant le pont fixe de Corny, et en indiquant des dispositions de nature à faciliter au IXᵉ corps l'accès des abords d'Arry, ainsi que la construction, par lui, d'un pont de bateaux en face de Pagny ?

La directive du 12 portait :

« Les convois pourront, partout, suivre les corps d'armée « jusqu'à la Moselle et à la Meurthe. »

Cette prescription supposait que l'ennemi continuerait sa retraite vers Châlons, sans perdre deux jours sous les canons des forts à l'est de la ville de Metz.

La situation, le 15, n'était plus la même et, comme le prévoyait Moltke très justement, une rencontre était possible, le 16, sur les plateaux entre Moselle et Meuse, aux abords des routes de Metz à Verdun.

En prévision de cette éventualité, il convenait d'indiquer en

quelques mots, dans la directive du 15 pour le 16, la nécessité de pousser en avant les équipages de pont et de limiter à la Seille la marche des convois.

Ces prescriptions très simples eussent évité les difficultés éprouvées au passage de la Moselle, le 16 et le 17, par les IXe, VIIIe et VIIe corps, et surtout, paré aux embarras que causèrent les convois de plusieurs corps d'armée sur les routes conduisant des hauteurs de la rive droite dans la vallée de la Moselle, embarras qui furent surmontés en partie, grâce à l'initiative énergique de quelques officiers d'état-major.

Ces négligences dénotent chez Moltke un certain trouble que les événements ne suffisent pas à expliquer, ou bien — et c'est là, croyons-nous qu'il en faut chercher la cause — une certaine difficulté à résoudre, sur l'heure, un problème stratégique venant se poser inopinément.

Moltke a été surtout un profond penseur et un logicien de premier ordre, mais ses réflexes ne furent pas, semble-t-il, en rapport avec sa puissance de réflexion. En cela, il diffère beaucoup de Napoléon chez qui un événement inattendu provoquait une tension d'esprit extrême, avec isolement complet du monde extérieur, donnant bientôt naissance à des dispositions qui tenaient compte des divers éléments de la situation, sans en omettre aucun.

L'aphorisme, ci-dessous, de Napoléon est significatif :

« Le courage de l'improviste qui, en dépit des événements « les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, « de jugement et de décision, est très rare. »

§ 2. — La Ire armée.

En exécution de l'ordre du général de Steinmetz, résultant de la directive du 14, 6 heures du soir, le VIIIe corps fut mis

en marche, le 15, à 6 heures du matin, vers la position Bazoncourt—Aube, en deux colonnes ; celle de droite (troupes disponibles de la 15e division) (1), de Varize, par Courcelles-Chaussy, Maizeroy, Pange, pont de Domangeville et Saury-sur-Nied ; celle de gauche (15e division et artillerie de corps), de Bionville, par Frécourt et Berlize.

A 7 heures du matin, un contre-ordre provoqué par le télégramme de Herny, reçu à Varize à 6 heures, fit appuyer la colonne de droite sur les Étangs, et la colonne de gauche, sur Pont-à-Chaussy.

A 11 h. 1/2, le VIIIe corps, dont les colonnes s'avançaient vers l'Ouest par les routes de Sarrelouis et de Sarrebruck, eut un deuxième contre-ordre pour reprendre sa précédente direction et s'avancer jusqu'aux environs d'Orny.

Les itinéraires prescrits, la nuit précédente, furent repris et continués, celui de la colonne de droite sur Pontoy, celui de la colonne de gauche sur Ancerville et Silly-en-Saulnois. Mais, lorsque les têtes de colonne du VIIIe corps atteignirent la route de Metz à Remilly, elles virent défiler devant elles la 25e division et l'artillerie de corps du IXe corps revenant au Sud, afin de gagner, par Sorbey et Pontoy, les environs de Verny. Il fallut attendre, avant de se remettre en mouvement, que ces troupes et leurs trains eussent passé.

Des difficultés du même genre se présentèrent plus tard, quand il fallut traverser la route de Strasbourg, affectée à la 18e division marchant de Peltre sur Verny. Ces causes de retard firent arriver le VIIIe corps seulement le soir assez tard à ses cantonnements et bivouacs, savoir :

Carte n° 36. La 15e division et l'artillerie de corps dans les villages de basse et haute Beux, Liehon, Silly-en-Saulnois et Buchy.

La 16e division, au bivouac, entre Orny et Mécleuves, for-

(1) 32e brigade : 3 escadrons et 3 batteries; la 31e brigade : 1 escadron et 1 batterie étant en expédition sur Thionville.

mant avant-garde (ou flanc-garde) vers Metz, et couverte par des détachements de sûreté, à Frontigny et Chesny.

Le quartier général du VIIIe corps, à Chérisey.

Il résulta de ces chassé-croisés que, le 15 au soir, le VIIIe et le IXe corps eurent leurs troupes confondues dans un beau désordre qui n'était pas un effet de l'art.

A la suite de l'ordre donné par Moltke près de Flanville, à 10 h. 3/4 du matin, le général de Steinmetz fit rétrograder le VIIe corps sur Pange et Courcelles, avant-garde à Laquenexy, et le Ier corps, sur Pont-à-Chaussy et Courcelles Chaussy, avant-garde à Maizery. La 1re division de cavalerie n'ayant pas reçu l'ordre de précéder le VIIIe corps en se portant sur Verny, alla bivouaquer derrière l'avant-garde du VIIe corps, et la 3e division de cavalerie, également dépourvue de toute indication nouvelle, reprit ses bivouacs de Vry.

Les régiments de cavalerie divisionnaire des Ier et VIIe corps formèrent dans la journée une ligne d'avant-postes s'appuyant, à droite, à Malroy, et à gauche, à Jury, en passant par Failly, Servigny, Flanville et Marsilly.

Le général de Steinmetz établit son quartier général à Bazoncourt.

A la réception, vers 8 heures, de la directive du 15, 6 h. 1/2 du soir, l'état-major de la Ire armée se mit en devoir de préparer l'ordre pour la journée du lendemain.

Il s'agissait d'amener le VIIIe et le VIIe corps sur la ligne : Pommerieux—Arry.

L'ordre de la Ire armée pour la journée du 16 août fut lancé de Bazoncourt, à 11 heures du soir; il prescrivait :

1° Au VIIIe corps, de marcher en deux colonnes; celle de droite (16e division), de Chesny à Arry, par Fleury, Coin-lès-Cuvry, Marieulles et Lorry ; celle de gauche (15e division et artillerie de corps), de Liehon à Marieulles, par Chérizey, Verny, Pommerieux et Sillegny ;

2° Au VIIe corps, concentré à Courcelles-sur-Nied avec avant-garde à Laquenexy, de former trois colonnes, savoir :

Colonne de droite (brigade de Goltz, ex-avant-garde), de Laquenexy à Fleury, par Jury et Chesny ;

Colonne du centre (13e division), de Courcelles-sur-Nied à Pommerieux et Sillegny, par Mécleuves, Orny, Verny ;

Colonne de gauche (14e division et artillerie de corps), de Courcelles-sur-Nied à Goin, par Saury, Aube, Basse-Beux, Silly, Liehon ;

3° A la 1re division de cavalerie, d'éclairer la marche des VIIIe et VIIe corps, en se dirigeant, de Laquenexy sur Fey, par Jury et Marly ;

4° A la 3e division de cavalerie, de suivre la colonne de droite du VIIe corps et de relier ce corps d'armée au Ier corps, lequel devait s'établir à Courcelles-sur-Nied, avec avant-garde à Laquenexy.

La marche prescrite à la Ire armée pour le 16 réduit au minimum les longueurs d'écoulement en organisant deux et trois colonnes par corps d'armée, car Metz offrant un danger éventuel, il fallait pouvoir y faire face, au cours de la marche, avec des éléments qui, par leur disposition intérieure, fussent à tout instant en état de combattre.

La 26e brigade (général de Goltz), à Fleury, couvre bien le VIIe corps par rapport à Metz, et il semble que la 32e brigade (16e division) eût été bien placée à Fey pour jouer le même rôle vis-à-vis du VIIIe corps.

Quand il lança le 15, à 11 heures du soir, son ordre d'armée pour le 16 août, le général de Steinmetz pouvait ignorer que le IXe corps avait été dirigé, le jour même, dans l'après-midi, de Peltre et environs sur Verny, Loiville, Sillegny, Pommerieux et Coin, pêle-mêle avec le VIIIe corps ; mais l'eut-il su, que la directive du 15, 6 h. 1/2 du soir, ne lui laissait pas le choix d'autres emplacements que ceux de Pommerieux, Sillegny, Lorry et Arry, pour les VIIe et VIIIe corps à l'issue de la marche du 16.

La faute, uniquement imputable au grand quartier général, eut pour conséquence d'amener, ainsi qu'on le verra plus loin, des difficultés presque insurmontables, quand le IXe corps eut l'ordre de passer la Moselle, le 16, à la suite du IIIe corps.

§ 3. — La IIe armée.

a) Absence de toute liaison entre les Ire et IIe armées.

Le prince Frédéric-Charles fut informé, le 14 août, à 8 heures du soir, par un poste-vigie installé à Mousson, que depuis 7 heures du soir, on voyait, à l'est de Metz, des nuages de fumée indiquant un violent combat.

Précédemment, à 3 h. 1/2 du soir, le chef de la IIe armée n'ayant aucune nouvelle d'un engagement à l'est ou au sud de Metz, s'était décidé à pousser le IIIe corps, le soir même, jusqu'à Cheminot, comme le portait son ordre pour le 14, dont la directive du 13 au soir avait fait suspendre l'exécution.

Le général d'Alvensleben, au reçu, vers 5 heures du soir, de ce nouvel ordre, répondit qu'il ne croyait pas devoir y obtempérer, parce que de Vigny, où se trouvait la 5e division d'infanterie, on entendait une forte canonnade à l'est de Metz.

Donc, aucune liaison établie d'une façon permanente entre la Ire et la IIe armée.

L'une se bat depuis 4 heures du soir jusqu'à la nuit close, et le chef de l'autre en est informé par un poste optique établi à 1000 mètres de son quartier général.

b) Lenteur de transmission des directives.

En fait, le 14, à 6 heures du soir, le prince Frédéric-Charles ne savait rien du combat de Borny, et les ordres du grand

quartier général pour le lendemain ne lui étaient pas encore parvenus.

Le Prince se décida donc, comme la veille, à expédier à cette heure-là (6 heures du soir), son ordre d'armée pour la journée du 15 août, attendu qu'il faut compter huit ou dix heures entre le moment où un ordre d'armée quitte le quartier général et celui où les troupes reçoivent communication des prescriptions qui les concernent.

Or, le 13, le 14 et le 15 août, Moltke a lancé, chaque fois, sa directive pour le lendemain entre 6 et 7 heures du soir, et ces directives ne sont parvenues au prince Frédéric-Charles qu'entre 10 h. 1/2 du soir et minuit.

L'ordre de la IIe armée pour la journée du lendemain a donc été lancé le 13, le 14 et le 15 août, plusieurs heures avant la réception de la directive inspiratrice, par destination, de toute opération d'ensemble.

C'était, suivant le dicton populaire, « mettre la charrue avant les bœufs ». Aussi, l'accord n'a-t-il pu s'établir entre le grand quartier général et l'état-major de la IIe armée, durant la crise stratégique embrassant les journées du 14, du 15 et du 16 août.

Il y a 40 kilomètres de Verny à Pont-à-Mousson.

Les directives du grand quartier général furent transmises au prince Frédéric-Charles, le 13, le 14 et le 15, par des officiers transportés en tilbury, et la vitesse de transmission fut de 10 kilomètres à l'heure, parfois moins.

La télégraphie de campagne fonctionnait assez régulièrement entre le grand quartier général et les quartiers généraux d'armée, mais ce mode de transmission, outre qu'il est très aléatoire, se prête mal à l'envoi de directives parfois longues et qui doivent être tenues secrètes.

Au lieu de tilburys, le grand quartier général allemand aurait du faire usage de relais établis, tous les 12 kilomètres, sur les routes conduisant aux quartiers généraux d'armée.

Les officiers chargés de transmettre les directives auraient couru à franc étrier et employé moins de deux heures pour aller de Verny à Pont-à-Mousson.

Aux armées de Napoléon Ier, une dépêche, grâce aux relais, parcourait 20 kilomètres à l'heure, et l'officier qui la portait marchait au galop, précédé à courte distance, soit par un postillon, soit par un cavalier, dont la mission consistait à reconnaître la route, à la déblayer au besoin, et à servir d'entraîneur.

Les relais chargés d'assurer la transmission rapide des dépêches, au cours des opérations, avaient une telle importance aux yeux de Napoléon Ier qu'en de nombreuses circonstances il s'en est occupé personnellement.

Par exemple, le 7 octobre 1806, il écrivit de Bamberg, à 2 heures du soir, au maréchal Lannes :

« Du moment que vous entrerez à Coburg, vous m'en« verrez tous vos rapports à Kronach. Il est fort urgent qu'ils « m'arrivent vite.....

« Je pense que vous devez placer *deux piquets* (relais), « *chacun de 5 chasseurs*, entre Coburg et Kronach. »

On compte 36 kilomètres de Coburg à Kronach.

L'un des piquets serait placé à 12 kilomètres de Coburg et l'autre à 12 kilomètres plus loin.

Encore au sujet des relais, Napoléon adressa, le 8 octobre 1806, des reproches au prince Murat en ces termes :

« Vous n'avez pas mis de piquets de cavalerie (relais), « comme je vous avais dit de le faire ; *je vous en témoigne* « *mon mécontentement*, parce que votre lettre, écrite à « 10 heures, ne m'est parvenue que vers 4 heures. » (De Lobenstein à Kronach : 36 kilomètres parcourus en 6 heures, soit à raison de 6 kilomètres à l'heure.)

Aujourd'hui, grâce au cyclisme et surtout à l'automobilisme, les transmissions sur route atteignent une rapidité

extrême, mais, en 1870, ces modes de locomotion étaient encore à naître, et il fallait employer les procédés des guerres napoléoniennes.

c) Ordre de la IIe armée pour la journée du 15 août.

L'ordre du prince Frédéric-Charles, expédié le 14, à 6 heures du soir, pour être mis à exécution le 15, portait en substance :

« 1° Aucunes nouvelles ne sont parvenues qui rendent « vraisemblable le débouché de l'armée ennemie sur la rive « gauche de la Moselle ;

« 2° Le Xe corps se concentrera à Pont-à-Mousson et sur « la rive gauche, couvrira la vallée de la Moselle vers Metz, « et renforcera son avant-garde (1) ;

« 3° Le corps de la Garde serrera sur Dieulouard et « poussera son avant-garde aux Quatre-Vents. Sa cava- « lerie, qui est à Rogéville, se joindra à la 5e division de cavalerie ;

« 4° Le IVe corps marchera sur Custines, avant-garde et « cavalerie à Marbache, et se mettra en liaison, vers Nancy, « avec la IIIe armée ;

« 5° Le IIIe corps atteindra Cheminot avec la 6e division « de cavalerie, s'il ne s'y est déjà porté aujourd'hui (2) ;

« 6° Le IXe corps restera près de Buchy pour le cas d'une « bataille à l'est de Metz ;

« 7° Le IIe corps atteindra Han-sur-Nied avec sa tête et « pourra s'échelonner jusqu'à Faulquemont (3) ;

« 8° Le XIIe corps atteindra Nomeny, y placera son

---

(1) Cette avant-garde était, depuis la matinée du 14, à l'embranchement des routes de Pont-à-Mousson à Thiaucourt et à Flirey.

(2) Le prince ignorait, le 14, à 6 heures du soir, si son ordre de 3 h. 1/2 au IIIe corps, pour se porter à Cheminot, avait pu être exécuté dans la soirée.

(3) Profondeur de 15 kilomètres.

« quartier général et arrêtera son arrière-garde (1) à hauteur « de Solgne ;

« 9° Le quartier général de l'armée reste à Pont-à-« Mousson. »

Si, dans cet ordre, il n'est pas question de la 5e division de cavalerie, établie depuis le 14 au matin à Thiaucourt et Beney, c'est que le général de Voigts-Rhetz, commandant du Xe corps, avait reçu dans le courant de la journée, de la bouche du prince Frédéric-Charles, des instructions pour que la division Rheinbaben fit reconnaître, le 15, à la première heure, par de forts détachements, la route de Metz à Verdun.

Et en effet, l'ordre du Xe corps pour la journée du 15 août, daté du 14, 9 h. 1/2 du soir, contient un paragraphe rédigé dans ce sens à l'adresse de la 5e division de cavalerie.

Ce paragraphe figure dans le récit détaillé que nous faisons plus loin des opérations de la division Rheinbaben, le 15 août.

Les dispositions contenues dans l'ordre de la IIe armée pour la journée du 15 témoignent d'une grande incertitude sur le plan à suivre.

Le prince Frédéric-Charles, à l'heure où il rédigea son ordre du 14, 6 heures soir, ne savait rien de la situation à l'est de Metz et il ignorait si son armée serait appelée à combattre à l'est ou à l'ouest de la Moselle.

Afin de se tenir prêt à déboucher avec toutes ses forces sur la rive gauche, sans pour cela engager l'avenir, il maintient le Xe corps à Pont-à-Mousson et la Garde à Dieulouard, pousse le IVe corps à Custines et à Marbache, et tient, par deux brigades mixtes d'avant-garde, les nœuds de routes, sur la

(1) Profondeur de 10 kilomètres.

rive gauche de la Moselle, qui commandent, à quelques kilomètres, les trois ponts fixes de Pont-à-Mousson, de Dieulouard et de Marbache.

Derrière ces trois corps de première ligne, le III[e] corps, à Cheminot, et le XII[e], à Nomeny, forment sur la Seille une seconde ligne pouvant servir de repli aux corps de première ligne, attendu que cette rivière présente une barrière très défendable.

En arrière du III[e] corps, le IX[e], concentré à Buchy, est prêt à marcher au secours de la I[re] armée, au cas où elle serait attaquée par les Français supposés encore en position à l'est et sous la protection des forts de la place de Metz.

Enfin, le II[e] corps atteignant Han-sur-Nied, n'est partiellement utilisable qu'en faveur de la I[re] armée.

Si l'ordre de la II[e] armée pour le 15 reçoit tout son effet, cette journée sera perdue pour les opérations, et le X[e] corps, la Garde, les III[e] et IX[e] corps auront un jour de repos.

A *minuit* (1) parvint au quartier général de la II[e] armée la directive datée de Herny, le 14, à 6 heures du soir.

L'indécision sur le parti à prendre y était la même que dans l'ordre précédemment formulé par le prince Frédéric-Charles, avec cette circonstance aggravante qu'outre le IX[e] corps, les III[e] et XII[e] corps devaient rester sur place pour parer à une offensive éventuelle des Français vers l'Est ou vers le Sud-Est.

La directive du 14, 6 heures soir, disait, on s'en souvient, qu'il y avait lieu de pousser toute la cavalerie disponible de la II[e] armée dans la direction des routes conduisant de Metz à Verdun et de faire soutenir cette cavalerie par les corps d'armée qui auraient franchi la Moselle, les premiers.

Cette dernière indication devait exercer une grande

(1) Durée de la transmission : six heures pour 40 kilomètres, soit 6[k],600 à l'heure

influence sur les décisions ultérieures du prince Frédéric-Charles.

A la directive du 14 pour le 15 était jointe une note disant que les IIIe, IXe et XIIe corps avaient été prévenus directement des dispositions les concernant.

A 5 heures du matin arriva au quartier général de Pont-à-Mousson un rapport du commandant du IIIe corps, annonçant la nouvelle d'un combat victorieux livré la veille, au soir, à l'est de Metz, avec la participation du IXe corps.

d) Télégramme du grand quartier général et ordres en conséquence.

A 6 h. 1/2 du matin, le prince Frédéric-Charles reçut de Moltke le télégramme suivant :

Au commandant en chef de la IIe armée.

Grand quartier général de Herny, le 15 août (1).

« Les Ier et VIIe corps, à la suite d'un combat opiniâtre, Carte n° 30
« ont rejeté hier soir dans Metz des forces ennemies considé-
« rables. Quelques fractions de la 18e division ont pris part à
« l'action.

« Le IXe corps s'avancera aujourd'hui près du champ de
« bataille.

« L'emploi du IIIe corps reste provisoirement réservé.

« *La poursuite sur la route Metz—Verdun est impor-*
« *tante.* »

Ce télégramme donnait un surcroît de vigueur à la prescription de la directive du 14, 6 heures soir, reçue à minuit, d'après laquelle il était absolument nécessaire de diriger des

(1) On peut admettre que ce télégramme a été lancé à 6 heures du matin.

forces importantes sur la ligne de communication de Metz à Verdun et d'y employer toute la cavalerie, ainsi que les corps d'armée passés, les premiers, sur la rive gauche de la Moselle.

Le prince Frédéric-Charles se résolut dès lors à pousser, le jour même, tout le Xe corps, à Thiaucourt, en soutien plus rapproché de la 5e division de cavalerie, à compléter celle-ci par l'envoi immédiat de la brigade Bredow, arrivée la veille à Pont-à-Mousson, et à la renforcer de la brigade des dragons de la Garde, parvenue à Rogéville.

Une division d'infanterie de la Garde viendrait relever le Xe corps à Pont-à-Mousson, point de passage très important. Dans son esprit, le IIIe corps ne serait maintenu près de Verny que provisoirement et pourrait, le soir même, se rapprocher de Champey, où il franchirait la Moselle, le 16, de bonne heure, pour aller à Gorze, conjointement avec la 6e division de cavalerie qui lui était rattachée.

De cette manière, les intentions de Moltke seraient remplies et, le 16, dès les premières heures de la matinée, on aurait deux divisions de cavalerie, l'une (la 5e), à quatre brigades, l'autre (la 6e), à deux brigades, en exploration vers les routes de Metz à Verdun, ayant derrière elles, en soutien, le Xe corps, à Thiaucourt, et le IIIe corps, à Gorze.

Le prince Frédéric-Charles lança, en conséquence, à 7 heures du matin, les ordres suivants :

1° Au Xe corps, de marcher en entier sur Thiaucourt, comme soutien de la 5e division de cavalerie, laquelle se rabattra dans la direction de Metz, par la route de Verdun à Gravelotte, dans le cas où l'ennemi ne serait pas rencontré du côté de Fresnes.

La 5e division de cavalerie devait établir la liaison avec la 3e division de cavalerie (Ire armée), que l'on supposait, d'après la directive du 12, être passée tout entière sur la rive gauche de la Moselle, en aval de Metz ;

2° A la brigade Bredow, arrivée la veille à Pont-à-Mousson,

de rejoindre immédiatement sa division (la 5e), par Thiaucourt;

3° Au corps de la Garde, d'envoyer sa 1re division de Dieulouard à Pont-à-Mousson, comme relève du Xe corps, et de pousser sa brigade de dragons, de Rogéville sur Thiaucourt, à la disposition du général de Voigts-Rhetz;

4° Au IIIe corps, de suspendre la marche prescrite par l'ordre d'armée du 14, 6 heures soir, de s'arrêter où il serait, de faire la soupe, et de ne repartir que sur un nouvel ordre du grand quartier général.

e) Le Xe corps le 15 août.

Le général de Voigts-Rhetz, qui se trouvait à Pont-à-Mousson, par conséquent en rapport direct avec le chef de la IIe armée, fit approuver par celui-ci quelques modifications à l'ordre concernant le Xe corps d'armée. Au lieu de le porter en entier, le jour même, à Thiaucourt, il fit partir pour cette localité, à 9 h. 1/2 du matin, la 38e brigade qui formait l'avant-garde, avec deux escadrons et deux batteries, à l'embranchement des routes de Thiaucourt et de Flirey, et donna l'ordre au gros de la 19e division (37e brigade (1) avec trois batteries, dont deux à cheval, et deux compagnies de pionniers), de suivre, dans l'après-midi, le mouvement de l'avant-garde. Carte n° 36

Le colonel de Lyncker fut avisé d'avoir à pousser, le long de la Moselle (rive gauche), jusqu'à Novéant.

La 20e division (2) et l'artillerie de corps durent rester à Pont-à-Mousson et à Atton.

(1) C'est de cette brigade qu'avait été détachée, la veille, la colonne du colonel de Lyncker, comprenant 2 bataillons, 2 escadrons et 1 batterie.

(2) La 20e division avait fourni une garde, sur la demande du IIIe corps, pour protéger, le 15, la construction d'un pont de bateaux, à hauteur de Champey, par les pionniers du IIIe corps (exécution de la prescription contenue dans la directive du 14, 6 heures soir).

En conséquence, le corps de la Garde reçut contre-ordre au sujet de l'envoi d'une division d'infanterie à Pont-à-Mousson.

Le général de Voigts-Rhetz et son état-major accompagnèrent le gros de la 19e division, à partir de 11 heures, sur Thiaucourt.

f) Le IIIe corps dans la matinée.

Carte n° 30.

Le 14 au soir, dès que l'on entendit, à Vigny, le bruit de la canonnade, le général d'Alvensleben, chef du IIIe corps, dirigea deux de ses officiers d'état-major sur le terrain du combat et poussa un détachement sur Fleury.

Ce soir-là, le IIIe corps avait sa 6e division à Louvigny, et sa 5e division, à Vigny.

Les officiers détachés sur le champ de bataille revinrent à minuit, disant que les Français évacuaient le terrain de la lutte pour se retirer sur Metz.

Le général d'Alvensleben en conclut que, dès lors, l'essentiel pour la IIe armée consistait à franchir la Moselle sans perte de temps en amont de la place et à marcher vivement vers le Nord, dans le but d'accrocher l'adversaire entre Metz et Verdun.

Son opinion était fondée sur l'impression qu'il avait, depuis Spicheren, de la faiblesse du commandement français, sur sa connaissance personnelle de la ville de Metz, aux rues étroites et tortueuses, enfin sur les difficultés qu'offre le mont Saint-Quentin à l'écoulement de colonnes voulant utiliser les chemins compris entre les routes de Gravelotte et de Saint-Privat.

Il pensa que l'armée française pourrait être accrochée sur les grands plateaux à l'est des hauts de Meuse, si l'on ne perdait pas une heure à pousser de ce côté tous les corps d'armée susceptibles de franchir la Moselle le 15 et le 16.

La prescription de l'ordre de la IIe armée du 14, 6 heures soir, concernant le IIIe corps, ne l'avait pas satisfait, et, d'après

lui, ce n'était pas à Cheminot que devait s'arrêter la marche du 15, mais plutôt à la Moselle, et, si faire se pouvait, encore au delà.

Le général d'Alvensleben se décida donc à expédier, le 15, à 6 h. 1/2 du matin, au prince Frédéric-Charles et au chef du Grand État-Major, une requête dans ce sens, où on lisait :

« Le combat d'hier enlève toute probabilité à l'idée d'une « offensive ennemie sur la rive droite, et le IIIe corps n'a nul « besoin d'un jour de repos.

« D'autre part, l'idée maîtresse de la prochaine opération « indiquée expressément (1) consiste en un mouvement de la « IIe armée au delà de la Moselle et vers le Nord-Ouest.

« En conséquence, je compte franchir la rivière aujourd'hui « même, si toutefois mes reconnaissances signalent l'existence « d'un passage à Pagny ou en amont, ou bien, si je réussis à « en établir un. »

Revenant plus tard sur le sentiment qui lui avait dicté cette lettre, le général d'Alvensleben a écrit :

« Il me parut impossible en ce moment décisif de faire « à l'ennemi le cadeau d'un jour que l'on ne pourrait plus « regagner. »

Passant de l'intention au fait, le commandant du IIIe corps donna ses ordres pour le départ, et, à 7 heures, la 5e division formant colonne de droite, et la 6e division avec l'artillerie de corps, colonne de gauche, rompirent, l'une, de Vigny sur Arry, par Coin, Verny et Sillegny, l'autre, de Louvigny sur Champey, par Cheminot, Longueville-les-Cheminot et Bouxières-sous-Froidmont.

Le prince Frédéric-Charles reçut, à 9 h. 1/4, la demande du commandant du IIIe corps et répondit aussitôt :

« Je reçois à l'instant le rapport par lequel Votre Excellence

(1) Allusion à la directive du 14, 6 heures soir, reçue directement du grand quartier général.

« me fait connaître son intention de passer aujourd'hui, si
« c'est possible, la Moselle, à Pagny.

« Sa Majesté ne m'a pas autorisé à faire un pareil mouve-
« ment, lequel, par conséquent, n'aura pas lieu aujourd'hui.
« Toutefois, j'exprime à Votre Excellence toute ma recon-
« naissance pour les efforts qu'elle fait en vue d'agir active-
« ment. »

Vers 10 heures du matin, le général d'Alvensleben reçut l'ordre du prince Frédéric-Charles, daté de 7 heures du matin, disant de s'arrêter et de faire la soupe.

Le commandant du IIIe corps, plein de confiance dans les arguments soumis à l'appréciation de son chef par sa lettre de 6 h. 1/2 du matin, n'en continua pas moins à avancer vers la Moselle.

C'est seulement à midi 1/2, en recevant l'ordre formel de s'arrêter, ordre parti de Pont-à-Mousson à 9 h. 1/2, qu'il se décida à faire halte.

A ce moment, l'avant-garde de la 5e division atteignait Sillegny, et celle de la 6e division, Bouxières-sous-Froidmont.

On dut faire la soupe, et les reconnaissances redoublèrent sur la Moselle pour s'enquérir des moyens de passage, utilisables par le IIIe corps.

Le chef du génie fit savoir qu'en raison de la grande largeur de la rivière, l'équipage léger ne pouvait construire, à Champey, qu'une passerelle pour l'infanterie.

On apprit aussi qu'il n'y avait d'autre pont qu'à Novéant où se trouvait un détachement de la 19e division (détachement de Lyncker); encore n'était-ce qu'un pont suspendu.

Au cas où le IIIe corps serait autorisé à reprendre la marche vers l'ouest, le général d'Alvensleben jugea que toute la 5e division pourrait passer avec les précautions d'usage sur le pont de Novéant, et que la cavalerie, ainsi que l'artillerie de la colonne de gauche, seraient obligées d'aller franchir la Moselle à Pont-à-Mousson.

g) Le XIIe corps jusqu'à midi.

L'ordre de la IIe armée pour le 15 portait que le XIIe corps s'avancerait, ce jour-là, jusqu'à Nomeny, et, d'autre part, la directive du 14, 6 heures du soir, adressée directement au XIIe corps, lui enjoignait de rester en place, le 15.

Le prince royal de Saxe eut la bonne inspiration, en présence de ces deux prescriptions contradictoires, d'envoyer, le 15, de très bonne heure, un officier d'état-major au grand quartier général avec mission de prévenir Moltke que si, à midi, le XIIe corps n'avait reçu aucun ordre nouveau, il exécuterait la marche ordonnée par le prince Frédéric-Charles.

L'officier détaché par le XIIe corps atteignit Moltke sur le terrain de Flanville, vers 8 heures du matin, et lui rendit compte de la disposition prise par son chef.

Il en résulta que la situation n'exigeant plus la présence du XIIe corps près de Solgne, ce corps d'armée put être mis en mouvement à midi.

h) La 6e division de cavalerie dans la matinée. Canonnade de Longeville.

Le 15, de grand matin, la 6e division de cavalerie lança, du Sud au Nord, dans la direction de Metz, deux reconnaissances composées, chacune, de trois escadrons et d'une section d'artillerie.

La reconnaissance de droite, arrivée à Magny, fit explorer le faubourg du Sablon, qui fut trouvé vide d'ennemis.

Celle de gauche, parvenue à la ferme Bradin, envoya dans Montigny des patrouilles, lesquelles ne rencontrèrent pas la moindre troupe armée.

De la ferme Bradin, on voyait la prairie, entre Longeville et Moulins, couverte de petites tentes et d'équipages.

Le chef de la reconnaissance de gauche, colonel de Grœben,

fit lancer quelques obus (42 en tout) sur le camp, où ils produisirent un grand effarement.

Ces coups de canon provoquèrent, en outre, le départ de l'Empereur pour Gravelotte, la mort du très remarquable colonel Ardant du Picq, chef du 10e régiment d'infanterie, et un peu plus tard, la destruction, par ordre du maréchal Bazaine, de deux arches du pont du chemin de fer qui réunit Montigny à Longeville.

Le poste d'observation établi au mont Saint-Blaise vit défiler entre Longeville et Moulins des voitures et des troupes formant une cohue épaisse.

Quelques-uns des rapports relatant ces incidents et observations furent envoyés au prince Frédéric-Charles, qui les reçut, vers midi, et les transmit au grand quartier général, où ils donnèrent lieu, nous l'avons déjà dit, à des déductions judicieuses.

Le commandant de la 6e division de cavalerie devait-il, oui ou non, attribuer deux pièces de canon à chacune des reconnaissances lancées, l'une sur le Sablon, l'autre sur Montigny ?

En principe, non ! En l'espèce, oui !

Les cavaliers de cette division, — uhlans et cuirassiers, — n'avaient d'autre arme à feu qu'un mauvais pistolet. Il fallait donc leur adjoindre de l'artillerie, afin de tenir en respect l'infanterie ou ceux des cavaliers à pied de l'ennemi (dragons, chasseurs, hussards), armés de la carabine chassepot, qu'ils pouvaient rencontrer.

Le chef de la reconnaissance de gauche a-t-il agi avec discernement quand il a fait tirer 42 obus sur les rassemblements français de Longeville ?

Comme précédemment, nous répondrons, en règle, non ! En la circonstance, oui !

La reconnaissance était séparée de l'ennemi par la Moselle, et les patrouilles n'avaient pas rencontré de troupes hors de

l'enceinte, rive droite. Le colonel de Grœben était donc en droit d'admettre qu'en jetant l'alarme dans le camp de Longeville il ne faisait courir aucun risque à sa troupe et ne pouvait allumer un combat, mais que, par contre, il obtenait l'avantage d'agir sur le moral de l'adversaire.

i) Rapports des 5e et 6e divisions de cavalerie, expédiés le 15 avant 10 heures du matin.

Le 15 avant midi, arrivèrent au prince Frédéric-Charles deux rapports de la 5e division de cavalerie, provenant de deux escadrons de hussards, détachés la veille aux Baraques, et qui, après avoir passé la nuit à Chambley, avaient exécuté de bonne heure une reconnaissance sur Mars-la-Tour.

Ces rapports disaient, en résumé :

« Dans la nuit du 14 au 15, on a entendu, venant de la « grande route de Verdun, le bruit sourd de nombreuses « voitures en mouvement.

« Rezonville et Mars-la-Tour sont garnis de fusils.

« Le village de Saint-Marcel est occupé par l'ennemi.

« De l'infanterie française a été vue, stationnant derrière un « rideau de cavalerie, sur la route de Metz à Étain.

« Des avant-postes ennemis sont établis à l'ouest de Grave- « lotte.

« Le village de Corny est occupé par les Français. »

Ces renseignements étaient trop obscurs pour éclairer sur la situation de l'armée française.

Les rapports de la 6e division de cavalerie, réduits à ceux de la reconnaissance de gauche, par suite de la négligence du chef de la reconnaissance de droite, lequel ne fournit, dit-on, son rapport que le soir, présentaient un tout autre caractère.

Ils établissaient d'une façon positive les trois faits suivants :

1° Il n'y avait pas de force armée, le matin, à Montigny ;

2° Un gros rassemblement de troupes ennemies, au repos, près de Longeville, a été alarmé et mis en désordre à coups de canon, vers 7 heures du matin ;

3° La grande route, entre Longeville et Moulins, est couverte de troupes et de voitures, en mouvement vers l'Ouest.

j) Les IIIe, XIIe et IXe corps sont rendus au prince Frédéric-Charles.

Le prince Frédéric-Charles jugeant, d'après les rapports de la 5e division de cavalerie, l'armée française en pleine marche sur les plateaux à l'ouest de Metz, fit partir, vers midi, à l'adresse de Moltke, un télégramme par lequel il demandait l'autorisation de faire franchir la Moselle, le 16, aux IIIe et XIIe corps, à la Garde et au IVe corps, et de faire serrer, ce jour-là, les IXe et IIe corps jusqu'à cette rivière.

A 2 heures, fut remis au prince Frédéric-Charles le télégramme suivant, expédié de Courcelles, à midi et demi :

Au commandant en chef de la IIe armée.

Près de Flanville, 15 août 1870, 11 heures matin.

« Les Français sont complètement rejetés sur Metz et « probablement en pleine retraite sur Verdun.

« Les trois corps de l'aile droite (IIIe, XIIe et IXe) sont, « dès maintenant, à votre entière disposition.

« Le XIIe corps (1) est en marche sur Nomeny. »

Par ce télégramme, Moltke allait au-devant des vœux du prince Frédéric-Charles ; aussi celui-ci s'empressa-t-il

(1) On s'est rendu compte en *g*), page 28, de la disposition intelligente due à l'initiative du prince royal de Saxe, qui a permis à Moltke d'annoncer, à 11 heures, que le XIIe corps était en marche sur Nomeny.

d'envoyer au général d'Alvensleben l'autorisation de poursuivre sa marche jusqu'à la Moselle, qu'il franchirait (1) de façon à atteindre le lendemain Mars-la-Tour, en passant par Gorze.

Le IIIe corps était prévenu que le Xe corps avait une division d'infanterie à Thiaucourt et que, le 16, ce corps d'armée se porterait sur Saint-Hilaire.

La 6e division de cavalerie devait suivre le IIIe corps que le Prince irait visiter, entre 6 et 7 heures du soir.

Le général d'Alvensleben reçut cette communication à 3 h. 25 et s'empressa de donner des ordres pour la reprise de la marche, comptant bien traverser la Moselle, le jour même.

Dans ce but, il fit prévenir la 6e division de cavalerie pour qu'elle se réunît immédiatement près de Pournoy-la-Chétive, en vue de suivre la 5e division.

Le mouvement du IIIe corps commença, vers 6 heures du soir, non sans que la plupart des marmites aient dû être renversées (2), la viande n'étant pas cuite.

La passerelle de Champey était terminée depuis 5 heures du soir.

La 5e division d'infanterie suivit la route Sillegny—Lorry—Marieulles—Fey—Corny, traversa le pont suspendu de Novéant et se mit au bivouac pendant que son avant-garde poussait jusqu'à Gorze et envoyait un détachement de flanc, à Dornot.

La 6e division, de Bouxières-sous-Froidmont, descendit sur Champey, utilisa avec son infanterie la passerelle construite vis-à-vis de ce village et envoya sa cavalerie et l'artillerie passer la Moselle à Pont-à-Mousson.

(1) Cet ordre n'impliquait nullement le passage de la Moselle dans la soirée du 15.

(2) Il n'est pas bon de faire la soupe au bœuf pendant les grand'haltes ; la cuisson exige trop de temps. Il vaut mieux faire un rata suivi du café ; c'est l'affaire d'une heure.

Le stationnement prescrit à cette division et à l'artillerie de corps embrassait les village d'Arnaville, de Bayonville, de Pagny et de Prény (1).

Le quartier général du IIIe corps fut établi à Pagny, à 10 heures du soir.

Les dernières troupes de ce corps d'armée n'arrivèrent au bivouac ou au cantonnement que vers 2 heures du matin.

k) Stationnements du IXe corps, de la Garde et du XIIe corps, le 15 au soir.

Le 15, dans la soirée, le IXe corps vint occuper des cantonnements-bivouacs dans la région de Verny, savoir :

La 18e division et artillerie de corps, à Verny, Pommerieux, Goin, Silly, Buchy;

La 25e division, à Pournoy-la-Grasse, Cherisey, Orny, Mécleuves, Pontoy;

Le quartier général, à Verny.

On se souvient que le VIIIe corps prit ses cantonnements-bivouacs, le même jour, à Basse et Haute-Beux, Liebon, Silly et Buchy, en sorte que ces trois dernières localités devinrent communes à des troupes appartenant à deux corps d'armée différents.

Nous avons assez fait ressortir la cause du mélange fautif du IXe corps et du VIIIe corps pour qu'il soit utile d'y revenir.

Le 15, la Garde ayant son avant-garde aux Quatre-Vents, fit traverser la Moselle à sa division de tête et prit des cantonnements-bivouacs échelonnés, depuis Villers-en-Hâye jusqu'à Landremont, en occupant solidement Dieulouard.

Sa division de cavalerie fut morcelée par brigade.

(1) Il est peu probable que Prény ait été occupé à cause de sa situation sur un mamelon escarpé.

La brigade de dragons se porta de Rogéville à Thiaucourt, sur l'ordre du prince Frédéric-Charles ; la brigade de cuirassiers alla s'établir, à Bernécourt et à Ménil-la-Tour, la brigade de uhlans, à Bernécourt.

A notre avis, les deux brigades disponibles auraient dû être réunies à Bernécourt, en détachant seulement un ou deux escadrons à Ménil-la-Tour, comme flanc-garde.

Le morcellement d'une division de cavalerie par brigade ne s'explique que dans le cas où cette division fait partie d'un corps de cavalerie ayant son gros au sommet du secteur dont les brigades de première ligne occupent les points principaux de l'arc.

Ce même jour, le XIIe corps atteignit avec sa tête Nomeny et prit des cantonnements-bivouacs le long de sa route de marche, la queue à Moncheux.

Le IVe corps exécuta l'ordre donné de se concentrer, le 15, à Custines, avant-garde à Marbache.

Enfin, le IIe corps eut sa tête à Han-sur-Nied, sa queue vers Faulquemont.

f) La grande reconnaissance exécutée, le 15 août, par la 5e division de cavalerie.

Aussi bien, les opérations de la 5e division de cavalerie, en cette journée du 15 août, offrent matière à de nombreux enseignements.

Rappelons, pour mémoire, la composition de cette division :

Commandant : lieutenant général de Rheinbaben ;

Officier d'état-major : major Heister.

Brigade Barby : 19e dragons, 13e uhlans, 4e cuirassiers et 1 batterie à cheval ;

Brigade Redern : 10e, 11e et 17e hussards ;

Brigade Bredow : 13e dragons, 16e uhlans, 7e cuirassiers et 1 batterie à cheval.

La brigade Bredow, arrivée, le 14 seulement, à Pont-à-Mousson, ne devait rejoindre sa division, le 15, que vers 2 heures du soir, à Xonville.

La division s'était portée, le 14, de Pont-à-Mousson à Beney (brigade Barby) et à Thiaucourt (quartier général, brigade Redern et une batterie), en détachant 6 escadrons, savoir :

De la brigade Barby :

- 1 escadron du 10e hussards, sur Nancy ;
- 1 escadron du 11e hussards, aux Baraques ;
- 1 escadron du 11e hussards, sur le plateau nord-ouest de Gorze.

De la brigade Redern :

- 1 escadron du 13e uhlans, sur Dornot, dans la vallée de la Moselle ;
- 2 escadrons du 13e uhlans, à Flirey, au sud de Thiaucourt.

Disons de suite que si l'envoi d'un escadron sur Nancy pour se lier avec la IIIe armée était justifié, l'escadron poussé sur Dornot faisait double emploi avec le détachement du colonel de Lyncker, doté de deux escadrons.

D'autre part, un seul escadron aurait dû suffire, à Flirey, pour éclairer la route de Pont-à-Mousson à Saint-Mihiel et assurer la liaison avec la cavalerie de la Garde.

Quant aux deux escadrons du 11e hussards postés sur la croupe au nord-ouest de Gorze et aux Baraques, ils avaient été mis là pour se conformer à l'indication contenue dans l'ordre général de la IIe armée, en date du 13, 8 heures du soir, portant :

« La 5e division de cavalerie s'avancera sur le plateau

« entre Moselle et Meuse, *vers Thiaucourt*, et poussera ses « reconnaissances au Nord pour observer la route Metz— « Verdun.

« Le point *les Baraques* à l'est de Chambley et *la croupe* « *au nord-ouest de Gorze*, donnent des vues sur cette « route. »

Les trois noms de lieux qui figurent dans cet ordre devaient exercer sur l'esprit des généraux de Voigts-Rhetz et de Rheinbaben une influence despotique, parce que dans toutes les armées un conseil venu de haut est considéré comme un ordre.

Le prince Frédéric-Charles a eu tort de spécifier les points d'où l'on a des vues sur la route de Metz à Verdun, et de donner Thiaucourt comme point terminus de la marche du gros de la division. Dans tous les cas, au lieu de : *vers Thiaucourt*, il fallait dire : *par Thiaucourt*.

Le général de Rheinbaben, s'il eût été libre de choisir ses points de stationnement, aurait probablement réparti son gros entre les villages de Charey, de Dommartin et de Dampvitoux, sous le couvert de 3 escadrons, en avant-postes, à Gorze, Buxières et Xonville, et alors, il était en situation de soutenir ou de recueillir, suivant les circonstances, ses avant-postes.

En fait, les escadrons de Dornot, de Gorze et des Baraques détachèrent, le 14, des reconnaissances d'officiers vers le Nord.

Celles fournies par les deux escadrons du plateau Gorze— les Baraques revinrent sans avoir rien vu, parce qu'il n'y avait rien à voir. Une reconnaissance, partie de Dornot, franchit la Moselle, monta sur le mont Saint-Blaise quand le jour baissait, ne vit rien, mais rendit compte *qu'au dire des habitants*, de forts contingents français se retiraient vers l'Ouest.

L'ordre général de la IIe armée, lancé le 14, à 6 heures du

soir, ne contenait pas un mot sur les opérations à effectuer par la 5e division de cavalerie dans la journée du 15 août.

Mais le prince Frédéric-Charles avait eu un ou plusieurs entretiens, le 14, avec le général de Voigts-Rhetz logé comme lui à Pont-à-Mousson.

Dans la soirée, quand la nouvelle d'un combat à l'est de Metz fut connue, il n'est pas douteux que le commandant du Xe corps dut être invité par le Prince à provoquer, de la part de la 5e division de cavalerie placée sous ses ordres, une grande activité en vue de reconnaître les troupes françaises qui auraient pu déboucher sur la rive gauche de la Moselle ou même entamer leur retraite sur la route de Verdun.

Toutefois, dans l'ignorance où l'on était, le 14 au soir, à Pont-à-Mousson, des résultats du combat soutenu par la Ire armée, aucun indice ne permettait de croire que l'ennemi eût commencé un mouvement rétrograde vers l'Ouest.

C'est sous cette impression que le commandant du Xe corps rédigea, puis fit expédier, à 9 h. 1/2 du soir, son ordre pour la journée du 15 août, qui contenait à l'adresse de la 5e division de cavalerie, cette phrase unique :

« Le lieutenant général de Rheinbaben *restera à Thiaucourt* « et enverra de forts détachements sur la route de Metz à « Verdun. »

Cet ordre, exclusif de toute action en masse, la seule capable de produire un résultat au cas où l'ennemi aurait commencé sa retraite de Metz sur Verdun, condamnait le chef de la 5e division de cavalerie à s'inspirer de la tactique combinée de l'infanterie et de la cavalerie pour remplir sa mission.

On ne peut pourtant pas faire un reproche au général de Voigts-Rhetz d'avoir donné un tel ordre, attendu qu'une division de cavalerie lancée *à la recherche d'une armée entière* réclame, non loin d'elle et sur ses derrières, des troupes armées du fusil pour la recueillir dans le cas où elle serait ramenée par une cavalerie supérieure.

En l'absence d'une infanterie formant soutien, la 5e division

de cavalerie allait donc être obligée de pourvoir elle-même à la sécurité de sa retraite éventuelle en garnissant de mousquetons les villages de Thiaucourt et de Beney, quitte à y laisser ses cavaliers légers pendant que les cuirassiers assureraient le service d'exploration.

Que l'on suppose, au contraire, l'avant-garde du Xe corps (4 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries) amenée, le soir du 14, à Beney.

Le 15, à la poiute du jour, elle fait occuper par une compagnie chacun des villages de Rambercourt, Charey, Dampvitoux, Lachaussée, et alors, la 5e division de cavalerie peut exécuter, tout entière et en masse, une randonnée utile, par Suzemont, Mars-la-Tour, Vionville, Chambley, avec la certitude d'être efficacement recueillie en cas d'insuccès.

Si donc, les dispositions exposées plus loin, que le général de Rheinbaben a prises pour la journée du 15 août, furent contraires à l'esprit de la tactique de la cavalerie, on doit en faire remonter la cause première au prince Frédéric-Charles, lequel n'a pas cru devoir envoyer une grosse fraction d'infanterie, le soir de 14 août, à Thiaucourt ou à Beney, en soutien de la 5e division de cavalerie.

Pourtant, les exemples d'emploi heureux de la cavalerie et de l'infanterie combinées en avant de l'armée ne faisaient pas défaut. Il suffisait de se reporter aux campagnes de Napoléon Ier, et en particulier, aux événements des premiers jours d'octobre 1806 et d'avril 1809, en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, les ordres du général de Rheinbaben furent les suivants :

Le général de Barby, laissant à Beney le 10e hussards (3 escadrons), rompra dès 4 heures du matin avec ses 6 escadrons disponibles (2 du 11e et 4 du 17e hussards) et sa batterie sur Lachaussée, d'où il fera reconnaître la route de Metz à Verdun, aux points de Suzemont et de Mars-la-Tour. Carte n° 31.

A la même heure, le général de Redern détachera, de Thiaucourt sur Dommartin, le 4e cuirassiers, avec mission de faire reconnaître la route vers Vionville.

Il restera ainsi, pour la défense de Thiaucourt, 5 escadrons (4 du 19e dragons et 1 du 13e uhlans), dont 4 armés de mousquetons.

Arrivé à Lachaussée, le général de Redern dirigea un escadron du 11e hussards sur Mars-la-Tour, par Sponville, et un escadron du 17e hussards, par Latour-en-Woëvre, sur Suzemont, pendant que, de son côté, le 4e cuirassiers, une fois à Dommartin, envoyait un escadron en reconnaissance sur Vionville par Tronville.

Pendant que ces reconnaissances s'effectuaient, le général de Voigts-Rhetz, reçut à Pont-à-Mousson, vers 7 h. 1|2, le rapport d'un adjoint d'état-major du Xe corps, en mission dans la vallée de la Moselle, dans lequel il était dit que, d'après le commandant de l'escadron du 3e uhlans (6e division de cavalerie) établi à Corny :

1° Les Français avaient été refoulés, la veille au soir, sur Metz ;

2° Un grand bruit de voitures s'était fait entendre à partir de 11 heures du soir ;

3° Une reconnaissance d'officier s'était heurtée, à 2 heures du matin, près de Gravelotte, à des avant-postes et avait entendu le bruit de troupes en marche dans la direction de Verdun.

A 8 heures du matin, le commandant du Xe corps fit partir, à l'adresse du général de Rheinbaben, une copie de ce rapport avec une note ainsi conçue :

« Je prie Votre Excellence de se diriger, aussitôt, avec de « grandes forces sur Fresnes-en-Woëvre et d'essayer d'arrêter « l'ennemi.

« *Thiaucourt restera occupé par un régiment armé de* « *mousquetons, comme repli.* »

Le général de Rheinbaben reçut le rapport précité et la note qui l'accompagnait, à 9 h. 1/2.

Il commença immédiatement un rapport, dont la rédaction fut interrompue, à deux reprises, par l'arrivée de nouveaux renseignements et qui parvint au général de Voigts-Rhetz, à midi et demi.

En voici le texte :

RAPPORT N° 1.

« 9 h. 1/2. — En réponse à la note, etc.....

« Je rends compte que le général de Redern est parti, à « 4 heures du matin, pour Lachaussée avec deux régiments de « hussards et une batterie, et que le 4e cuirassiers s'est porté de « son côté sur Dommartin, en liaison avec les deux escadrons « des Baraques (1).

« Ces deux détachements ont l'ordre de pousser de forts « partis sur la grande route. Leurs rapports ne me sont pas « encore parvenus.

« 9 h. 3/4. — En ce moment, vient d'arriver le rapport « du général de Redern, expédié de Lachaussée, à 8 h. 3/4. « Le capitaine ....., à Latour-en-Woëvre, et le capitaine ....., « au delà d'Hannonville, n'ont vu aucun ennemi sur la grande « route.

« Pour me conformer à l'ordre du Xe corps (de 8 heures « du matin), je vais faire partir le 19e dragons (sur Fresnes-« en-Woëvre), mais je suis obligé de rester ici pour rallier les « escadrons de Pagny et de Flirey.

« 10 heures. — A l'instant, me parvient un rapport du

(1) Ces deux escadrons avaient passé la nuit du 14 au 15 à Chambley.

« 4e cuirassiers, d'après lequel un régiment de dragons fran-
« çais se montre à Puxieux.
« Je vais prendre de nouvelles dispositions. »

Il ne s'agit plus, à ce moment, de pousser le 19e dragons sur Fresnes.

L'ennemi se montrant en forces à Puxieux, le général de division va s'y porter à la tête du 19e dragons ; mais, auparavant, il donne l'ordre au colonel du 13e uhlans, resté avec un seul escadron à Thiaucourt, de rallier ses deux escadrons de Flirey (1) et son escadron de Pagny (2).

Cet officier supérieur transmettra l'ordre au général Bredow, lors de son arrivée à Thiaucourt, d'y laisser le 13e dragons armé de mousquetons, comme repli de la division, et de continuer sur Puxieux avec ses deux autres régiments (7e cuirassiers, 16e uhlans) et sa batterie.

Le 13e uhlans suivra le mouvement de la brigade Bredow.

L'intention du général de Rheinbaben, un peu après 10 heures, est de venir en aide, rapidement, avec les moyens dont il dispose, au 4e cuirassiers, à Dommartin, et aux deux escadrons du 11e hussards, postés, la veille au matin, sur le plateau des Baraques et qui ont couché à Chambley.

En même temps qu'il rendait compte, vers 9 heures, au général de Rheinbaben de la marche d'un régiment de dragons français de Tronville sur Puxieux, le 4e cuirassiers avait fait part de cette nouvelle au général de Redern, à Lachaussée. Celui-ci se porta, aussitôt, avec sa batterie et les quatre escadrons qui lui restaient, dans la direction de l'ennemi. Quand

(1) Les deux escadrons de Flirey se réunirent à Thiaucourt, vers midi, à l'escadron laissé en ce bourg, et tous les trois continuèrent sur Xonville, derrière le gros de la brigade Bredow, de passage, vers midi, à Thiaucourt.

(2) L'escadron de Pagny, pour une cause ou pour une autre, resta où il était.

il parvint, entre 9 h. 1/2 et 10 heures, sur la hauteur entre Xonville et Puxieux, il aperçut, débouchant de ce village, le régiment de dragons français devant lequel battaient en retraite les deux escadrons de Chambley, qui avaient exécuté de grand matin la reconnaissance de Mars-la-Tour et envoyé des pointes sur Rezonville et Bruville (1).

Le général de Redern fit ouvrir le feu à sa batterie, et les dragons français se retirèrent sur Mars-la-Tour. Ensuite cet officier général conduisit ses six escadrons et sa batterie sur le plateau de la ferme de Mariaville d'où il vit une ligne de cuirassiers français immobile sur la croupe sud-ouest de Mars-la-Tour et lui faisant face.

Au centre de cette ligne se montraient plusieurs batteries, en réalité deux, qui ouvrirent le feu sur la batterie prussienne entrée, elle aussi, en action, à la distance de 1700 mètres.

Le tir, tout à l'avantage des Français, dura une demi-heure et cessa sur l'ordre du général de Redern, lequel fit rétrograder ses troupes vers le Sud-Ouest, afin de les mettre à l'abri des vues et des coups de l'adversaire.

Fait curieux : La batterie prussienne pourvue d'un matériel très supérieur et dont le chef devait être familiarisé avec les méthodes de tir alors en usage dans son armée, ne sut pas régler son tir et eut tous ses coups trop longs ou trop courts, tandis que les deux batteries françaises tirant au jugé, sans la moindre méthode, lui infligèrent des pertes sensibles.

Autre circonstance non moins remarquable : Les deux artilleries tirèrent exclusivement l'une sur l'autre sans distraire un seul de leurs projectiles pour jeter le désordre dans les escadrons opposés, la plupart très en vue et fort rapprochés des batteries.

(1) Les rapports de ces deux escadrons parvinrent au prince Frédéric-Charles un peu avant midi ; voir pour leur contenu à la page 31.

Pendant cette canonnade intempestive, le général de Redern avait été rallié par l'escadron du 4e cuirassiers envoyé le matin en reconnaissance sur Vionville.

Un peu après, vers 11 heures, le gros de ce régiment, attiré vers Puxieux par les rapports de son escadron détaché, rejoignit le général de Redern sur sa position d'attente au nord-est et près de Xonville. Là aussi, arriva, au même moment, l'escadron de hussards envoyé, le matin, de Lachaussée sur Sponville et Mars-la-Tour.

Le général de Redern eut donc sous ses ordres, un peu après 11 heures, 11 escadrons (1) et une batterie. Il résolut alors de barrer à l'ennemi la route de Verdun en allant s'établir à l'ouest et près de Mars-la-Tour.

Déjà son avant-garde, formée de quatre escadrons de hussards, avait débouché des abords de la ferme de Mariaville vers le Nord quand elle essuya de nombreux coups de feu tirés de la lisière sud-ouest de Mars-la-Tour.

A cet instant, le commandant de la 5e division rejoignit de sa personne le général de Redern et lui donna l'ordre de suspendre le mouvement, en raison de la supériorité évidente de l'ennemi.

Au même moment, le 10e hussards (3 escadrons) venant de Beney, et le 19e dragons, de Thiaucourt, arrivaient à Xonville.

Le général de Rheinbaben disposa donc, entre 11 h. 1/2 et midi, de 18 escadrons et d'une batterie.

Avec de telles forces, devait-il tenter l'attaque de la division de cavalerie française (de Forton) pourvue d'une artillerie

---

(1) Savoir : 4 venant de Lachaussée;
2 venant des Baraques;
4 de cuirassiers;
1 venant de Sponville.

TOTAL... 11

supérieure et dont plusieurs régiments de dragons garnissaient de carabines Chassepot les lisières de Mars-la-Tour?

Nous ne le pensons pas.

Le commandant de la 5e division se contenta de rassembler ses 18 escadrons disponibles à 2,000 mètres environ au sud-ouest de Puxieux et lorsque, un peu après midi, ses patrouilles l'informèrent que la cavalerie ennemie quittait Mars-la-Tour, se dirigeant sur Vionville, il porta ses troupes à Tronville d'où il expédia au général de Voigts-Rhetz le rapport suivant:

RAPPORT N° 2.

Tronville, 1 heure de l'après-midi.

« Suis arrivé à Tronville à midi (1) avec cinq régiments (2)
« et une batterie ; ai rencontré de la cavalerie ennemie et une
« artillerie supérieure, qui se retirent en ce moment sur Metz ;
« la cavalerie légère suit. La brigade Bredow arrivera bientôt,
« je l'espère. Ai l'intention de demeurer à Tronville ou en
« avant vers Metz. Pas encore établi la liaison avec la
« Ire armée. »

Le général de Rheinbaben aurait-il pu attaquer la division de cavalerie française de Mars-la-Tour, vers midi et demi, quand elle quitta ce gros village pour se retirer sur Vionville ?

La rencontre ne pouvait se produire qu'à l'est de Vionville, car il y a 4 kilomètres entre ces deux localités, tandis que la distance du point de rassemblement des escadrons allemands à Vionville est de 7 kilomètres.

---

(1) Heure inexacte et en avance de quarante minutes au moins sur l'heure réelle.

(2) 10e hussards (3 escadrons), 11e hussards (3 escadrons), 17e hussards (4 escadrons), 4e cuirassiers (4 escadrons), 19e dragons (4 escadrons).

On devait penser que Vionville serait défendu à coups de carabine ou de fusil et, d'autre part, il était permis de croire à la présence de troupes françaises plus ou moins importantes du côté de Rezonville.

Vers 2 heures, la brigade Bredow atteignit les abords de Xonville avec deux régiments et une batterie, ayant laissé le 13e dragons, *armé de mousquetons*, à Thiaucourt, comme repli.

En même temps arrivèrent de cette ville trois escadrons du 13e uhlans, dont deux rappelés de Flirey. L'escadron du 11e hussards, détaché le matin sur Hannonville, rejoignit également vers la même heure.

Le général de Rheinbaben eut donc la facilité de réunir, entre 2 et 3 heures du soir, à Tronville, 30 escadrons (1) et 2 batteries à cheval.

Avec cette masse de cavalerie et deux batteries, il aurait pu s'avancer, par des cheminements défilés, jusqu'à la statue de la Vierge et de là faire reconnaître Vionville, Flavigny et Rezonville par des patrouilles, qui lui auraient fait savoir si l'ennemi avait des forces considérables de ce côté.

Il n'en serait pas résulté pour les chevaux un grand surcroît de fatigue.

La reconnaissance une fois terminée, la division serait allée bivouaquer autour de Chambley où l'eau ne manque pas, et aurait placé des avant-postes sur la ligne Mars-la-Tour—Tronville, signal de la Vierge, bois de Vionville.

Le général de Rheinbaben comprit son rôle tout autrement, car il donna l'ordre, entre 2 et 3 heures, à ses trois brigades

---

(1) Savoir : 18 escadrons déjà parvenus à Tronville ;
8 escadrons de la brigade Bredow, arrivés près de Xonville, à 2 heures ;
3 escadrons du 13e uhlans, arrivés près de Xonville, à 2 heures ;
1 escadron du 11e hussards, arrivé près de Xonville, à 2 heures.
TOTAL... 30

d'aller bivouaquer, face à l'Est, en des points situés à 4 ou 5 kilomètres les uns des autres, savoir :

La brigade Redern, à Xonville ;

La brigade Barby, à Puxieux ;

La brigade Bredow, à Suzemont.

Il convient d'ajouter que la brigade Barby, placée en flèche, reporta dans la soirée ses bivouacs à Sponville.

Chaque brigade se couvrit d'avant-postes, et comme aucun ordre d'ensemble n'avait été donné pour cet objet, les grand'gardes de la brigade du centre chevauchèrent sur celles des brigades extrêmes.

C'est ainsi que la brigade Redern eut un escadron de grand'garde à la ferme de Mariaville, pendant que deux escadrons de la brigade Barby, établis entre Puxieux et Tronville, se trouvaient à 3 kilomètres en avant de cette ferme.

Inutile de faire ressortir combien était vicieux le partage de la 5e division de cavalerie en trois groupes de brigade, sur une ligne de 8 kilomètres, formant un angle droit, à Suzemont, avec la route principale et la plus directe de Metz à Verdun.

Soit à Tronville, entre 1 heure et 2 heures, soit un peu plus tard à Xonville, où il établit son quartier général, le commandant de la 5e division de cavalerie reçut communication de l'ordre du Xe corps (1), expédié, le matin, à 9 h. 1/2, de Pont-à-Mousson, dans lequel figuraient les prescriptions suivantes, concernant la 5e division de cavalerie :

« Le général de Rheinbaben a déjà reçu l'ordre (expédié à « 8 heures du matin) de marcher sur Fresnes-en-Woëvre. Je « lui renverrai le régiment (armé de mousquetons) qu'il a dû

---

(1) Voir, à la page 25, le résumé des dispositions contenues dans cet ordre, en ce qui concerne la 19e division d'infanterie.

« laisser à Thiaucourt, dès que d'autres troupes auront atteint « cette localité.

« Le général de Rheinbaben se rabattra, de Fresnes-en-« Woëvre sur Metz, et suivra la grande route de Verdun « à Metz jusqu'à ce qu'il ait vu clair dans la situation.

« Il se mettra en liaison, à gauche (au Nord), avec la « cavalerie de la Ire armée.

« Il me fera connaître, ce soir, l'endroit où il compte « passer la nuit et placera un relai pour communiquer avec « moi. »

Ces prescriptions étaient en partie réalisées, quand elles parvinrent au commandant de la 5e division de cavalerie, parce que l'apparition de la cavalerie française, le matin vers 9 heures, à Puxieux, avait eu pour résultat de faire affluer de ce côté tous les éléments placés sous le commandement du général de Rheinbaben.

L'ordre à la 5e division de se rabattre sur Metz indique bien que, *le 15 au matin*, on jugeait, à Pont-à-Mousson, que les Français, s'ils battaient en retraite dans la direction de Verdun, ne pouvaient avoir gagné que fort peu de terrain à l'ouest de Metz.

L'avant-garde de la 19e division (1) atteignit Thiaucourt vers 2 heures de l'après-midi, précédée, à courte distance, par le général de Voigts-Rhetz et l'état-major du Xe corps.

Le 13e dragons, en repli dans ce bourg depuis 11 heures du matin, put alors rallier sa brigade (2).

C'est, vers 3 heures, que le commandant du Xe corps reçut le rapport no 2 du général de Rheinbaben, daté de Tronville à 9 heures, que nous avons reproduit (3) plus haut.

---

(1) Quatre bataillons de la 38e brigade, deux escadrons et deux batteries.

(2) Voir, page 42, l'ordre laissé à Thiaucourt pour la brigade Bredow, quand celle-ci y arriverait.

(3) Voir page 45.

Le chef d'état-major, lieutenant-colonel de Caprivi, profita de la circonstance pour rédiger, à l'adresse de la IIe armée, un rapport dans lequel il fit entrer divers renseignements de moindre importance, recueillis précédemment.

Voici le rapport qu'il signa, par ordre, à 3 h. 1/2, et fit expédier aussitôt à Pont-à-Mousson.

Général commandant
X° CORPS

Quartier général de Thiaucourt, 15 août,
3 h. 1/2 soir.

RAPPORT.

« 1° Le lieutenant von Willich, adjudant du Xe corps, a « fait ce matin une reconnaissance vers Metz par la rive « droite de la Moselle.

« Un officier du IIIe corps lui a dit que de l'infanterie « ennemie était en marche sur la rive gauche, mais lui-même « ne l'a pas vu.

« Le capitaine de Huene, officier d'état-major envoyé en « reconnaissance vers Metz par la rive gauche, n'est pas « encore de retour.

« 2° Le lieutenant général de Rheinbaben, avec cinq régi- « ments et une batterie, a rencontré, à midi, près de Tron- « ville, de la cavalerie ennemie accompagnée d'une artillerie « supérieure, lesquelles se sont retirées, à 1 heure, sur « Metz.

« La liaison avec la cavalerie de la Ire armée n'est pas « encore effectuée.

« Le lieutenant de Salis, du 11e hussards, est blessé.

« Quatre prisonniers du 1er dragons français sont ici.

« L'officier qui a transmis le rapport (du lieutenant général « de Rheinbaben) croit avoir entendu des coups de fusil après « son départ.

« P. O.

« DE CAPRIVI,
Lieutenant-colonel.

Un peu avant 4 heures, parvint, à Thiaucourt, le rapport suivant du général de Rheinbaben, sans indication de lieu ni d'heure, mais probablement expédié de Tronville, vers 2 heures.

RAPPORT N° 3.

« Mars-la-Tour occupé par nous.

« Un escadron est envoyé sur Jarny pour chercher la « liaison avec la Ire armée.

« D'après un rapport du capitaine de Rosenberg (du « 13e uhlans), il y a de l'infanterie et de l'artillerie ennemies « à Ancy-sur-Moselle.

« *Je demande de l'artillerie* et une ambulance, car les « neuf régiments n'ont ni ambulance ni médecin divisionnaire.

« *Sur la ligne de Metz, on ne voit pas d'ennemis pour le* « *moment.*

« Troupes très épuisées. »

Le général de Voigts-Rhetz transmit ce rapport au prince Frédéric-Charles, en l'accompagnant du compte rendu qui suit :

Général commandant X° CORPS — Quartier général de Thiaucourt, 4 heures soir.

—

« La brigade des dragons de la Garde (avec une batterie) « vient d'arriver et bivouaque à l'est de Thiaucourt.

« Le général de Rheinbaben n'avait qu'une batterie à « cheval, l'autre étant encore en arrière avec la brigade « Bredow.

« Pour demain, les deux batteries à cheval de l'artillerie

« de corps rejoindront la cavalerie, afin qu'en cas d'engage-
« ment elle dispose de 5 batteries à cheval (1).

« P. O.

« DE CAPRIVI,

Lieutenant-colonel.

A l'heure où il faisait écrire ce compte rendu, le commandant du Xe corps avait donc l'intention de satisfaire largement à la demande d'artillerie qui venait de lui être faite et de renforcer la 5e division de cavalerie, le lendemain matin, avec la brigade des dragons de la Garde, pour une nouvelle reconnaissance plus complète des emplacements de l'ennemi, présumés entre Mars-la-Tour et Metz.

Les rapports 2 et 3 et le compte rendu qui leur était joint furent les derniers documents que le prince Frédéric-Charles reçut du Xe corps pendant la journée du 15 août.

Et pourtant, le général de Voigts-Rhetz eut connaissance, entre 6 et 9 heures du soir, de deux nouveaux rapports de la 5e division de cavalerie, dont l'importance était grande, comme on va en juger.

RAPPORT N° 4.

Puxieux, 3 heures soir.

« Six régiments de cavalerie et trois batteries (2) se sont
« trouvés en face de moi et ont été refoulés (3) sur Metz.

(1) Savoir : 1 batterie de la brigade Redern ;
1 batterie de la brigade Bredow ;
2 batteries de l'artillerie de corps ;
1 batterie des dragons de la Garde.
TOTAL... 5

(2) En réalité quatre régiments de cavalerie et deux batteries.

(3) C'est inexact : la division de Forton s'est repliée volontairement de Mars-la-Tour sur Vionville sans être inquiétée par les Allemands.

« J'établis des avant-postes à l'ouest du bois la Dame (1), « face à Metz, l'aile droite poussée vers Puxieux, l'aile « gauche au delà de la route Metz—Verdun. Je ne puis me « porter plus loin par manque d'eau. Je m'établis à Xon- « ville.

« On cherche la liaison avec la I[re] armée.

« Pertes faibles. »

Rapport n° 5.

Xonville, 5 heures soir.

« D'après un rapport reçu à l'instant, de l'infanterie « ennemie (2) marche dans la direction de Tronville et de « Puxieux. Il est à désirer que de l'infanterie soit envoyée de « Thiaucourt à Dommartin (3).

« Une reconnaissance (du *major Heister*) (4) a vu des « vedettes ennemies près de Vionville et découvert, *aux « environs de Rezonville, un grand camp de toutes armes.* »

Plus tard encore, à 7 h. 45 du soir, le général de Rheinbaben rendit compte d'un échec subi, près de Jarny, par l'escadron envoyé à la recherche de la cavalerie de la I[re] armée et fit savoir que, si les coups de feu échangés aux avant-postes prenaient un plus grand développement, il se retirerait dans la direction de Verdun.

Ce rapport ne parvint au commandant du X[e] corps que le lendemain dans le courant de la matinée.

Enfin, trois autres rapports, arrivés à Xonville entre 8 heures du soir et minuit, ne furent même pas transmis à Thiaucourt.

---

(1) Ce bois n'existait plus, mais figurait sur la carte française au $\frac{1}{80.000}$.

(2) C'étaient des patrouilles de dragons à pied.

(3) Cette demande très justifiée donna lieu à l'envoi, le 16 au matin, d'un détachement, sous les ordres du colonel Lehman, à Chambley.

(4) Officier d'état-major de la 5[e] division de cavalerie.

Or, l'un d'eux, expédié par le *capitaine Klotze*, commandant la grand'garde de la ferme Mariaville, annonçait la présence, près de Rezonville, d'un camp français évalué à 20,000 hommes des trois armes.

Par suite de l'organisation défectueuse des marches stratégiques de la IIe armée entre Sarre et Moselle, le prince Frédéric-Charles ne disposait, le 14 et le 15 août, que de la 5e division de cavalerie, appuyée par le Xe corps, pour reconnaître les forces que l'ennemi pouvait avoir mis en mouvement de Metz sur Verdun.

Le 14, l'observation purement visuelle de la grande route, par les 2 escadrons postés aux Baraques, n'avait rien donné.

Le 15, la 5e division de cavalerie envoya au commandant du Xe corps, pour être transmis à l'état-major général de la IIe armée, les rapports de reconnaissance, envoyés dans la matinée par les 2 escadrons des Baraques, rapports qui parvinrent, un peu avant midi, au prince Frédéric-Charles, puis six autres rapports, dont les trois premiers seulement continuèrent, en original ou en copie, de Thiaucourt sur Pont-à-Mousson où ils arrivèrent entre 3 heures et 6 heures du soir.

Nous avons reproduit (1) le texte des rapports (1, 2, 3) du général de Rheinbaben, dont le contenu vint à la connaissance du commandant de la IIe armée avant 7 heures du soir.

Celui de Thiaucourt, 10 heures du matin, annonçait qu'un escadron avait franchi la grande route de Metz à Verdun, près d'Hannonville, sans rencontrer l'ennemi.

Ce renseignement était insuffisant, car des colonnes françaises avaient pu suivre cette route, la veille ou la nuit précédente.

Des troupes nombreuses en mouvement sur une route y laissent des traces, et il était du devoir du commandant de

(1) Pages 41, 45 et 50.

l'escadron détaché par le général de Redern sur Hannonville de faire savoir si la route offrait, ou non, les indices de la marche récente d'une colonne des trois armes se dirigeant vert l'Ouest.

L'absence de ce renseignement laissait la porte ouverte à toutes les conjectures.

Les deux autres rapports expédiés de Tronville, l'un à 1 heure, l'autre à 2 heures, relataient des escarmouches avec une division de cavalerie française et ne signalaient nullement la présence de camps ennemis considérables entre Vionville et Metz.

De quel côté se trouvait le gros de l'armée française ?

Le Prince ne devait apprendre le stationnement de nombreuses troupes ennemies, à l'ouest et près de Metz, que le 16 août, vers 10 heures du matin, par un rapport de la 1re division de cavalerie, transmis par le IXe corps, et d'après lequel on avait vu de Pouilly (rive droite), la nuit précédente « des « feux de bivouac, sur une grande étendue, immédiatement à « l'ouest de Metz. »

L'indigence, pour ne pas dire la nullité, des renseignements utiles que la 5e division de cavalerie a fournis au prince Frédéric-Charles, en cette journée du 15 août, nous semble imputable à deux causes essentielles.

La première réside dans le défaut d'un soutien d'infanterie tenant Thiaucourt et Beney, avec avant-postes dans les villages au nord, compris entre le Rupt-de-Mad et l'étang de Lachaussée.

Il en est résulté que la 5e division a dû prendre des dispositions bâtardes ayant pour résultat le plus clair de lier son exploration à des villages occupés par des cavaliers armés du mousqueton.

La seconde cause d'insuccès, on la trouve dans la faiblesse

du général de Rheinbaben chez qui le sentiment de la masse et du mouvement était remplacé par la préoccupation de se couvrir dans toutes les directions dangereuses au moyen de détachements relevant beaucoup plus du service de sûreté que de celui d'exploration.

Le général de Rheinbaben, s'il eût été animé de l'esprit cavalier, pouvait laisser 1 escadron à Beney et 2 à Thiaucourt, en position de repli, et opérer avec les 15 escadrons disponibles auxquels se seraient joints les 2 escadrons des Baraques, ce qui lui aurait donné 17 escadrons et 1 batterie.

Disposant d'une telle force bien groupée, le commandant de la 5e division aurait eu le choix entre les deux solutions suivantes :

1° S'avancer *en masse* jusqu'à Xonville et faire reconnaître, par 3 escadrons de découverte, l'élément de route : Rezonville—Harville.

En cas d'événement, 14 ou 15 escadrons et 1 batterie étaient prêts à manœuvrer et à combattre ensemble ;

2° Marcher *sur route*, de Beney à Wœl, de là, sur Latour-en-Woëvre, enfin, par Suzemont et Mars-la-Tour, sur Vionville et Rezonville, en laissant les 2 escadrons de Chambley en observation vers le Nord.

Cette deuxième solution offrait moins d'avantages que la première.

La dissémination des moyens d'action est l'indice de la faiblesse.

Il faut qu'un chef ait une grande force d'âme en même temps qu'une haute confiance en soi et en ses troupes pour concilier ces deux principes de Napoléon, qui, au premier abord, semblent contradictoires :

« N'être vulnérable nulle part. »

« Tenir ses troupes réunies. »

Les grands cavaliers n'ont pas toujours su échapper au reproche d'avoir éparpillé les unités sous leurs ordres.

On en trouve une preuve dans le passage suivant de la lettre qu'écrivit l'Empereur à Murat, le lendemain du combat victorieux de Schleiz, livré le 9 octobre 1806 :

« Il m'a paru que vous n'aviez pas sous la main assez de « cavalerie réunie : *en l'éparpillant toute* il ne vous restera « rien. Vous avez 6 régiments, je vous avais recommandé « d'en avoir au moins 4 dans la main; je ne vous en ai vu « hier que 2. »

De nombreux écrivains militaires, aussi bien en Allemagne qu'en France, et parmi eux le général de Pelet-Narbonne qui jouit dans la cavalerie allemande d'une grande notoriété, ont critiqué sévèrement la pusillanimité dont aurait fait preuve le général de Rheinbaben quand il rejoignit les 11 escadrons et la batterie du général de Redern près de la ferme de Mariaville.

Nous avons fait ressortir qu'à l'heure (11 heures 1/2 environ) où le commandant de la 5e division de cavalerie intervint pour arrêter le mouvement du général de Redern, l'attaque de Mars-la-Tour par les Allemands était vouée à un échec.

Plus tard, vers 2 heures, quand le général de Rheinbaben put disposer de 30 escadrons et de 2 batteries, la division de cavalerie française avait abandonné Mars-la-Tour depuis plus d'une heure et s'était retirée derrière Vionville, peut-être même, au delà.

Le moment propice pour l'attaque était passé.

Le petit nombre de nouvelles émanant de la 5e division de cavalerie, qui parvinrent, le 15 août, au prince Frédéric-Charles, doit être imputé, pour une large part, au peu d'activité du général de Voigts-Rhetz et à l'organisation défectueuse des moyens de transmission.

Lorsqu'il reçut, à midi et demi, le rapport de la 5e division de cavalerie, daté de Thiaucourt, 10 heures du matin, le commandant du Xe corps aurait dû détacher un officier de

son état-major auprès du général de Rheinbaben avec mission d'envoyer des rapports sur ce qu'il verrait ou apprendrait.

En outre, disposant des deux escadrons du 9e dragons affectés à l'avant-garde de la 19e division d'infanterie, le général de Voigts-Rhetz était à même d'assurer, au moyen de relais, une liaison étroite entre lui et la 5e division de cavalerie.

La viabilité est très défectueuse au nord de Thiaucourt.

Il y avait donc lieu de choisir la route de Thiaucourt—Saint-Benoit—Chambley comme ligne des relais à établir au nombre de 3 ou 4.

La liaison doit s'établir d'arrière en avant, parce que la cavalerie en exploration est trop absorbée par ses opérations sur l'ennemi pour s'occuper de ce qui se passe derrière elle.

Ces conditions n'ayant pas été remplies, les rapports du général de Rheinbaben mirent deux, trois et même quatre heures à parcourir les 15 kilomètres, à vol d'oiseau, qui séparent Tronville de Thiaucourt, alors qu'avec un bon système de relais les dépêches auraient franchi cette distance en une heure ou une heure et demie.

Les rapports de la cavalerie d'exploration devant être nombreux, il fallait constituer les relais très fortement.

Les résultats de la reconnaissance de la 5e division de cavalerie, le 15 août, eussent été bien différents si le Xe corps eût été commandé par un Alvensleben; mais les hommes de cette valeur sont fort rares, même dans les armées les meilleures.

m) La situation telle que l'envisageait le prince Frédéric-Charles, le 15 au soir.

La directive du 14 août était parvenue au prince Frédéric-Charles à minuit; s'il attendait, le 15, jusqu'à cette heure tardive pour élaborer son ordre d'armée à exécuter le lendemain, les corps de la IIe armée le recevraient beaucoup trop tard.

Le Prince se décida donc, comme les jours précédents, à faire rédiger l'ordre pour le 16, de manière à ce qu'il fût expédié, le 15, à 7 heures du soir.

Le commandant de la IIe armée avait adressé, à midi, un télégramme à Moltke, en vue d'obtenir l'autorisation de faire franchir la Moselle, le 16 août, par les IIIe et XIIe corps, la Garde et le IVe corps.

Bien que la réponse ne lui fût pas encore parvenue à 7 heures du soir, le prince Frédéric-Charles ne douta pas qu'elle n'eût reçu un accueil favorable.

Dans quelle direction convenait-il d'orienter la marche des quatre corps susceptibles de pousser à l'ouest de la Moselle, dès les premières heures de la journée du 16?

Le commandant de la IIe armée avait pour le guider dans la décision à prendre, sa connaissance de l'armée française, les rapports de sa cavalerie, les directives du 13 et du 14, enfin les deux télégrammes de Moltke du 15, l'un de 5 heures, l'autre de 11 heures du matin.

Le prince Frédéric-Charles avait publié, au lendemain de la campagne de 1859, une brochure sensationnelle sur l'art de combattre les Français, dans laquelle, tout en laissant voir le peu de cas qu'il faisait du haut commandement, il rendait pleine justice aux très grandes qualités militaires des troupes, et en particulier, du soldat.

Ce prince était donc porté à croire l'armée de Lorraine plus avancée qu'elle ne l'était en réalité dans son mouvement de retraite sur Verdun.

Son attention était surtout attirée sur le terrain très à l'ouest de Metz, depuis qu'il savait l'armée française passée tout entière sur la rive gauche de la Moselle.

C'étaient donc les opérations de la 5e division de cavalerie dans la direction de Fresnes et de Mars-la-Tour qui lui importaient, et non les petites reconnaissances que la 6e division de cavalerie, avait poussées, le matin même, de part et d'autre de la Seille, vers les faubourgs de Metz.

Or, la 5e division de cavalerie, d'après ceux de ses rapports parvenus au commandant de la IIe armée, n'avait pas déchiré le voile.

Cette division avait vu à Mars-la-Tour une nombreuse cavalerie, laquelle s'était retirée, un peu après midi, sur Vionville.

Qu'en conclure, sinon que le général de Rheinbaben s'était trouvé en présence d'une cavalerie d'arrière-garde? Il est de règle, en effet, dans une retraite, de placer la majorité de la cavalerie en queue de colonne, car c'est là qu'elle peut, le mieux, rendre les services qu'on est en droit d'attendre d'elle. Pourquoi admettre chez l'ennemi le renversement total des rôles attribués, de tout temps, aux différentes armes?

Alors, plus de doute, la 5e division de cavalerie a donné dans le vide, et l'armée française a déjà, le 15 au soir, ses queues de colonnes sur la transversale Maizeray—Buzy—Fléville.

On ne peut donc pas conserver l'espoir de rencontrer le gros de l'armée française, le 16, sur les plateaux entre Metz et Verdun.

La conviction du prince Frédéric-Charles était partagée par son chef d'état-major, comme on peut le voir par le fragment, ci-dessous, d'une lettre adressée, *le 15 août au soir*, par le général-major de Stiehle, à Moltke :

« Nous avons l'intention d'atteindre la Meuse, le 17, avec « les têtes de trois corps (XIIe, Garde, IVe).....

« La route Metz—Étain—Verdun paraît être la limite sud « de la zone parcourue par l'ennemi pendant sa retraite. »

Dans la pensée du prince Frédéric-Charles, *à la date du 15 au soir*, le combat de Borny avait été, du côté français, une affaire d'arrière-garde, et, dès le 14 ou dans la nuit du 14 au 15, l'armée française était passée en grande majorité sur la rive gauche de la Moselle.

Cette armée pouvait donc, suivant lui, atteindre la Meuse, le 16, en aval de Verdun.

La directive du 13 pour le 14 contenait cette phrase :

« La cavalerie des deux armées sera poussée, le plus pos-« sible, en avant, et inquiétera, éventuellement, la retraite de « l'ennemi sur la route de Metz à Verdun. »

Dans la directive du 14 pour le 15, on lisait :

« Il est absolument indispensable de diriger des forces « importantes sur la rive gauche de la Moselle contre « la ligne de communication de l'ennemi entre Metz et « Verdun.

« La IIe armée emploiera à cette mission toute la cavalerie « disponible en la faisant soutenir, *sur Gorze et Thiaucourt*, « par les corps d'armée qui auront, les premiers, franchi la « Moselle. »

Le télégramme de Herny, 5 heures matin, se terminait par ces mots :

« La poursuite sur la route Metz—Verdun est importante. »

Enfin le télégramme de Flanville, 11 heures du matin, rendait au prince Frédéric-Charles la libre disposition de tous ses corps d'armée.

On remarquera que dans ses directives du 13 et du 14, comme dans ses deux télégrammes du 15, Moltke envisage uniquement la poursuite contre la route Metz—Verdun et ne dit pas un mot qui puisse faire supposer son intention de pousser la majorité des corps de la IIe armée, directement, de la Moselle vers la Meuse.

C'est pourtant cette solution qu'adopta le prince Frédéric-Charles, tout en se conformant à la lettre de la directive du 14, prescrivant de faire occuper Thiaucourt et Gorze, chacun, par un corps d'armée, en soutien de toute la cavalerie disponible de la IIe armée.

Quant aux trois autres corps de 1re ligne (XIIe, Garde et IVe), suivis, à distance rapprochée, par les deux corps de 2e ligne (IXe et IIe), ils se porteraient directement sur la Meuse afin de gagner de vitesse l'armée française et de la contraindre, après

quelques jours de marche, à subir une bataille, le dos à la Belgique.

Cette décision était en désaccord complet avec les idées de Moltke, et l'on est en droit d'être surpris qu'en recevant, à 10 h. 1/2 du soir, la directive du 15 pour le 16, qui orientait le mouvement de toute la IIe armée vers le Nord-Ouest, le prince Frédéric-Charles n'ait pas rédigé un supplément à son ordre d'armée pour modifier, tout au moins, les directions de marche assignées à la Garde et au IVe corps.

Il est non moins étonnant qu'ayant vu défiler la 6e division d'infanterie au pont de Champey, vers 7 h. 1/2 du soir, le prince Frédéric-Charles n'ait pas envoyé dans la nuit l'ordre au IXe de suivre le mouvement du IIIe corps, le 16, dès la première heure.

Si ces conditions eussent été remplies, les Allemands auraient livré la bataille de Mars-la-Tour avec quatre corps d'armée, au lieu de deux, et ne se seraient pas trouvés aussi près d'une défaite.

n) L'ordre de la IIe armée pour la journée du 16 août.

Quoi qu'il en soit, voici l'ordre de la IIe armée pour la journée du 16 août :

ORDRE.

Pont-à-Mousson, le 15 août, 7 heures, soir.

« Hier soir, l'ennemi, attaqué devant Metz par des fractions « de la Ire armée et de la 18e division d'infanterie, a été rejeté « dans la place. *L'armée française est en retraite vers la « Meuse.* Carte n° 38.

« En conséquence, la IIe armée doit suivre l'ennemi sans « retard dans la direction de ce fleuve.

« Le IIIe corps, conformément aux dispositions déjà adop- « tées, franchira la Moselle en aval de Pont-à-Mousson et

« atteindra, par Novéant et Gorze, la grande route de Metz à « Verdun, à Mars-la-Tour et à Vionville.

« Autant que possible, son quartier général devra s'établir « à Mars-la-Tour.

« La 6e division de cavalerie pourra être dirigée d'avance « et de Pagny vers cette route, par Preny et Thiaucourt.

« Dans le cas où le pont que doit construire le corps « d'armée ne serait pas praticable aux convois, ceux-ci « pourraient passer sur le pont de pierre de Pont-à-Mousson « jusqu'à demain matin, 7 heures, et prendre ensuite la route « qui conduit, par la rive gauche, sur Novéant.

« Le pont jeté par le IIIe corps ne sera pas replié ; il res- « tera à la disposition du IXe corps et sera conservé provisoi- « rement pour l'investissement de Metz ; on y laissera une « garde suffisante.

« Le Xe corps, dont une partie a été dirigée aujourd'hui sur « Thiaucourt en soutien de la 5e division de cavalerie, conti- « nuera son mouvement vers la route de Thiaucourt à Verdun, « de manière à atteindre à peu près le front Saint-Hilaire— « Maizerey. Le corps d'armée ralliera, autant que possible, les « fractions établies près de Pont-à-Mousson (1) et dans la « vallée de la Moselle (2), rive gauche ; quartier général, si « c'est possible, à Saint-Hilaire.

« La cavalerie explorera au delà d'Haudiomont et de « Vigneulles.

« Le XIIe corps se portera demain de Nomeny sur Pont- « à-Mousson en poussant son avant-garde jusqu'à Regnie- « ville-en-Haye. Sa queue serrera jusqu'à Pont-à-Mousson qui « devra être largement employé pour le cantonnement et où « devra s'établir le quartier général.

« La division de cavalerie sera détachée dans la direction

(1) Garde fournie aux pionniers du IIIe corps chargés de construire un pont près de Chambley.

(2) Détachement du colonel de Lyncker.

« de la Meuse, vers Vigneulles, et s'étendra, au sud, jusqu'à « Buxerulles ; elle devra se relier, à droite, à la 5e division de « cavalerie, à gauche, à la division de cavalerie de la Garde.

« Le corps d'armée pourra défiler, à partir de 7 heures « du matin, sur le pont de pierre de Pont-à-Mousson et, « de meilleure heure encore, sur le pont militaire (1) d'amont.

« Le corps de la Garde enverra son avant-garde à Rambu- « court et devra atteindre avec son gros les environs de « Bernécourt en passant par Villers-en-Haye et Rogéville.

« La cavalerie sera lancée en avant et se reliera, à droite, « vers Buxerulles, à la division de cavalerie saxonne.

« Le IVe corps poussera son avant-garde de Marbache à « Jaillon, par Saizerais. La queue du corps d'armée serrera « jusqu'à Marbache, et le quartier général sera à Saizerais.

« On devra chercher la liaison avec l'aile droite de la « IIIe armée dans la direction de Nancy.

« Le IXe corps se portera dans la région de Sillegny, où il « établira son quartier général, de manière à pouvoir suivre « le IIIe corps, le 17, sur Novéant et Gorze en utilisant le « pont (2) établi par ce corps d'armée.

« Le IIe corps atteindra avec sa tête Buchy (près Solgne) et « serrera le plus possible, de manière à pouvoir commencer « le passage de la Moselle, le 17, à Pont-à-Mousson ; quartier « général, à Buchy.

« Les divisions de cavalerie lancées en avant de l'armée « devront, au fur et à mesure de leurs progrès, reconnaître « les routes qui abordent la Meuse et les passages du fleuve.

« Les ponts de Dieue et de Génicourt seront reconnus par la « 5e division de cavalerie pour le compte des Xe, IIIe et « IXe corps, celui de Bannoncourt par la division de cava-

---

(1) Pont construit par le Xe corps en face d'Atton.

(2) Au quartier général de la IIe armée on ignorait donc, à 7 heures du soir, l'emplacement exact de la passerelle jetée par l'équipage léger du IIIe corps, à Champey, et on ne savait pas que le pont suspendu de Novéant était intact.

« lerie saxonne pour le XIIe corps, enfin ceux de Saint-« Mihiel, Pont-sur-Meuse et Commercy par la division de « cavalerie de la Garde pour le compte du corps de la Garde, « des IVe et IIe corps.

« Les renseignements recueillis dans ces reconnaissances me « seront transmis, le plus tôt possible, par les commandants « intéressés.

« Mon quartier général restera demain (16) à Pont-à-« Mousson.

« Dans les fortes étapes qu'exige la situation, je m'en « rapporte aux différents corps pour former, avec les hommes « qui sont temporairement inaptes à la marche, des compa-« gnies provisoires auxquelles devront être affectés des offi-« ciers et des sous-officiers en nombre suffisant. Ces compa-« gnies seront laissées comme garnisons dans les principales « localités de la route de marche, et l'inspection générale des « étapes (actuellement à Delme et, à partir du 17, à Pont-à-« Mousson) devra en être informée.

« Il appartiendra ensuite à l'inspection générale des étapes « d'assurer le relèvement de ces garnisons et leur mise en « route pour rejoindre leur corps. Les chevaux impropres à « la marche devront être également laissés dans ces garnisons « avec des hommes pour les soigner. »

De la lecture de ce document, il ressort que le prince Frédéric-Charles croyant les Français en retraite depuis le 14, leur attribue une avance telle qu'il ne peut plus songer à les atteindre entre Moselle et Meuse.

Dans cet ordre d'idées et pour obéir aux prescriptions de la directive du 14 pour le 15, il dispose en éventail ses deux corps d'aile droite, le IIIe face au Nord, à Vionville et Mars-la-Tour, le Xe face à l'Est, à Maizeray et Saint-Hilaire.

La 5e division de cavalerie, rattachée au Xe corps, explorera à l'ouest de la ligne Haudiomont—Vigneulles, autrement dit, ira jusqu'à la Meuse qui coule de Lacroix à Verdun, et la

6e division de cavalerie, adjointe au IIIe corps, opérera un service de reconnaissance sur Briey, Gondrecourt, Étain.

Pendant ce temps, le corps de la Garde se portera à mi-distance de Pont-à-Mousson et de Saint-Mihiel, et le IVe corps s'engagera sur la route de Dieulouard à Toul.

Le même jour, 16, le IXe corps se rapprochera de la Moselle qu'il devra franchir le 17, pour venir étayer la droite du IIIe corps en occupant Gorze, et le XIIe corps se concentrera à Pont-à-Mousson sous le couvert de son avant-garde poussée à Regnieville-en-Haye ; enfin le IIe corps poursuivra sa marche sur Pont-à-Mousson.

D'après les dispositions prescrites, le 15 pour le 16, aux corps d'armée et à trois des divisions de cavalerie de la IIe armée, il est facile de prévoir que le prince Frédéric-Charles a l'intention de placer le corps de la Garde, le 17, en avant-garde principale à Saint-Mihiel, comme il a fait le 14, à Pont-à-Mousson avec le Xe corps, et de pousser, le 18, les avant-gardes des IIIe, Xe, XIIe et IVe corps au delà de la Meuse vis-à-vis des ponts de Dieue, Génicourt, Bannoncourt, Pont-sur-Meuse et Commercy.

D'après cela, le IIIe corps se rapprocherait du Xe, le 17, après l'arrivée du IXe corps à Gorze, et, le 18, tandis que cinq corps d'armée borderaient la Meuse depuis Dieue jusqu'à Commercy, les deux corps de deuxième ligne se trouveraient, l'un (le IXe) vers Mars-la-Tour, observant Metz, l'autre (le IIe) vers Jaillon ou Royaumeix, en surveillance devant Toul.

De tous les grands chefs de l'armée allemande ayant joué un rôle dans les opérations entre Sarre et Moselle, deux seulement paraissent avoir cru, le 15, à la possibilité d'atteindre et de combattre l'armée française de Lorraine entre Metz et Verdun : Ce furent Moltke et d'Alvensleben, parce que, grands penseurs, ils établirent leurs prévisions en se basant sur la psychologie du haut commandement français.

Les autres jugeant l'adversaire d'après eux-mêmes, ont fait, pour l'armée française, des calculs de temps et d'espace, dont les événements ont montré l'inanité.

Si le prince Frédéric-Charles se fût conformé aux dispositions contenues dans la directive du 15, reçue à 10 h. 1/2 du soir, il eût pu prescrire, dans un supplément à son ordre de 7 heures du soir, des mouvements comme ceux-ci :

Le IIIe corps va, en deux colonnes, de Novéant et d'Arnaville à Tronville et à Puxieux; départ à 6 heures. La 6e division de cavalerie, à Conflans, détache des partis sur Woippy, Briey et Gondrecourt ;

Le Xe corps se porte de Thiaucourt à Sponville (départ à 5 heures) et de Pont-à-Mousson à Jonville (départ à 4 heures), pendant que la 5e division de cavalerie, renforcée de la brigade des dragons de la Garde, à Fresnes-en-Woëvre, envoie des reconnaissances sur Étain, Verdun et Génicourt.

Le corps de la Garde marche de Dieulouard sur Charey, par Pont-à-Mousson et Thiaucourt; départ à 5 heures. Sa division de cavalerie (réduite à deux brigades), à Vigneulles, fait tenir les ponts de la Meuse entre Génicourt et Saint-Mihiel;

Le IVe corps se dirige de Marbache sur Saint-Benoît-en-Woëvre, par Domèvre, Flirey, Parmes, Beney ; départ à 4 heures ;

Le IXe corps se porte, en deux colonnes, des environs de Verny sur Gorze, par Corny, Novéant, et sur Buxières, par Champey, Vaudières, Arnaville et Onville, derrière les colonnes du IIIe corps ; départ à 3 heures du matin ;

Le XIIe corps commence à franchir la Moselle, à 8 heures du matin, sur le pont de Pont-à-Mousson pour aller à Chambley, par Vandières et Arnaville, derrière la colonne de gauche du IXe corps, la division de cavalerie du XIIe corps venant s'intercaler entre la 20e division et le corps de la Garde, à la sortie ouest de Pont-à-Mousson, et poussant jusqu'à Rambu-

court pour détacher ensuite des fractions sur Saint-Mihiel, Pont-sur-Meuse et Commercy.

Dans les conditions hypothétiques qui précèdent :

Les deux colonnes du IIIe corps arrivent : celle de droite (venant de Novéant), à Tronville, à 9 heures du matin ; celle de gauche (venant d'Arnaville), à Puxieux, à 10 heures ;

La 19e division (Xe corps) partant de Thiaucourt à 5 heures du matin atteint Sponville, à 9 heures, et la 20e division avec l'artillerie de corps (venant de Pont-à-Mousson) présente sa tête, à Jonville, pour midi ;

Le corps de la Garde atteint Charey, à midi ;

Le IVe corps parvient à Saint-Benoît-en-Woëvre, à 1 h. 1/2 du soir ;

Au IXe corps, la colonne de droite (par Corny) entre à Gorze, à 9 heures du matin, celle de gauche (par Champey) met la main sur Buxières, à midi ;

Le XIIe corps arrive à Chambley vers 3 heures du soir.

En continuant notre hypothèse, si un engagement a lieu, le 16, dans la région de Mars-la-Tour, les forces allemandes susceptibles d'y participer seront :

De 9 heures à midi :

2 divisions	du IIIe corps	au total, 4 divisions.
1 —	du Xe corps	
1 —	du IXe corps	

De midi à 5 heures du soir :

2 divisions	du IIIe corps	au total, 7 divisions.
2 —	du Xe corps	
2 —	du IXe corps	
1 —	de la Garde	

De 5 heures à 8 heures du soir :

2 divisions	du IIIe corps	au total, 10 divisions.
2 —	du Xe corps	
2 —	du IXe corps	
2 —	de la Garde	
1 —	du IVe corps	
1 —	du XIIe corps	

o) Ordres du Xe et du IIIe corps pour la journée du 16 août.

Carte n° 36.

L'ordre de la IIe armée pour le 16 août provoqua de la part des chefs des corps d'armée d'aile droite, à savoir le Xe corps, le IIIe et le IXe corps, des dispositions qui eurent une grande influence sur les événements de cette journée.

L'ordre du Xe corps pour le 16 était :

Thiaucourt, 15 août, 11 h. 1/2 soir.

« L'armée ennemie a commencé sa retraite vers la Meuse ; « la IIe armée la poursuit.

« Le Xe corps continuera sa marche sur Verdun.

« Le lieutenant général de Rheinbaben (5e division de « cavalerie) devant lequel une division de cavalerie ennemie « s'est retirée aujourd'hui sur Metz et qui a en face de lui, « près de Rezonville, un camp de toutes armes, marchera « demain à la première heure contre ce camp, et s'efforcera « d'éclairer en même temps la route Metz—Conflans. Il « profitera de toute occasion favorable pour attaquer l'ennemi.

« Le 13e dragons (1) et les deux batteries à cheval de « l'artillerie de corps ont reçu directement l'ordre de rompre, « à 4 h. 1/2 du matin, de leurs bivouacs près de Thiaucourt, « sur Xonville, pour y rejoindre le lieutenant général de « Rheinbaben.

« Afin de soutenir la 5e division de cavalerie et de recueillir « le détachement du colonel de Lyncker qui est près de « Novéant, le colonel Lehmann quittera Thiaucourt, demain

(1) Le 13e dragons avait rejoint la 5e division de cavalerie dans la soirée du 15 août, à l'insu du général de Voigts-Rhetz, ce qui est au moins étrange.

Ce régiment fut remplacé, dans le rôle d'escorte des deux batteries à cheval de corps, par le 2e escadron du 2e dragons de la Garde.

Le chef d'état-major, lieutenant-colonel de Caprivi, se joignit aux batteries envoyées à la 5e division de cavalerie.

« matin, à 4 h. 1/2, avec 4 bataillons, 2 escadrons, 1 batterie, « et marchera, par Dommartin, sur Chambley. Il restera en « ce point jusqu'à ce que sa mission soit terminée, puis il ira « bivouaquer près de Doncourt-aux-Templiers.

« Le colonel de Lyncker se portera, à 4 h. 1/2 du matin, « de Novéant, par Gorze, sur Chambley, où il passera sous « les ordres du colonel Lehmann.

« La 19e division d'infanterie lui fera transmettre cet ordre « par les voies les plus sûres.

« Le lieutenant général de Schwarzkoppen partira de « Thiaucourt avec la brigade des dragons de la Garde et le « reste de sa division, à 5 heures du matin, et se portera, par « Benoît, sur Saint-Hilaire, où il s'arrêtera, se couvrant par « des avant-postes et poussant sa cavalerie vers Fresnes et « Lachaussée. Il pourra faire suivre sa brigade de dragons « par une fraction d'infanterie montée sur des voitures. Il « enverra des patrouilles vers Vigneulles et sur la route de « Vigneulles à Fresnes, se tiendra en liaison, à droite, avec « le lieutenant général de Rheinbaben et le colonel Lehmann, « enfin laissera à Thiaucourt deux compagnies qui y resteront « jusqu'à ce qu'elles aient été relevées par la 20e division.

« Le général-major de Kraatz partira (des abords de Pont- « à-Mousson, rive droite) à 4 h. 1/2 du matin, avec la 20e divi- « sion et l'artillerie de corps, après avoir fait rentrer le « détachement de Champey (1), traversera la Moselle sur les « deux ponts (2), ira former son bivouac entre Thiaucourt et « Beney, fera occuper Benoît et poussera de faibles avant- « postes sur Vigneulles et sur Xammes.

---

(1) Ce détachement, composé de deux bataillons et demi et d'un escadron du 16e dragons, avait été placé, le 15 au matin, près de Vittonville, à la demande du IIIe corps, afin de protéger la construction, par les pionniers de ce corps d'armée, d'une passerelle sur la Moselle entre le sud de Champey et Vandières.

(2) Le pont fixe de Pont-à-Mousson et un pont de bateaux jeté par les pionniers du Xe corps, le 14, à hauteur d'Atton.

« Je partirai, à 4 h. 1/2 du matin, sous l'escorte d'un esca-
« dron du 13[e] dragons, pour me rendre tout d'abord auprès du
« lieutenant général de Rheinbaben.

« Je compte établir mon quartier général à Saint-Hilaire.

« Les bagages du quartier général marcheront avec le
« lieutenant général de Schwarzkoppen et seront sous ses
« ordres.

« Le colonel Cordemann (commandant des trains, parcs et
« convois), suivra sur Thiaucourt, où pourra être formé un
« dépôt de malades et d'éclopés encadrés par des officiers. »

L'ordre qui précède est long, lourd et touffu.

Le général de Voigts-Rhetz ignore que le 13[e] dragons a quitté Thiaucourt, le 15 au soir, pour rallier la 5[e] division de cavalerie, à Xonville.

Il annonce qu'il rejoindra de grand matin le lieutenant général de Rheinbaben, et l'on verra qu'au dernier moment, il a changé d'avis.

Enfin, il se préoccupe de ses bagages, au point de les confier à la sollicitude d'un commandant de division.

De son défaut d'activité dans l'après-midi du 15, de ses négligences dans la transmission des rapports de la 5[e] division de cavalerie, enfin, de son peu d'empressement à porter toutes ses troupes, à Thiaucourt, dans la matinée du 15, comme le voulait le prince Frédéric-Charles, il ressort que le commandant du X[e] corps n'était pas précisément un foudre de guerre.

Dans un corps d'armée, comme dans tout corps de troupes, l'action du chef se fait sentir du haut en bas de l'échelle hiérarchique, et, suivant que cette action est active ou molle, elle donne des résultats bons ou mauvais.

Ainsi, l'ordre d'opérations du X[e] corps, pour la journée du 16, fut expédié de Thiaucourt (quartier général du corps d'armée) à Thiaucourt (quartier général de la 19[e] division), le 15, à 11 h. 1/2 du soir.

Le général de Schwarzkoppen fit aussitôt rédiger l'ordre de la 19e division, très différent de celui du corps d'armée, et si long à établir qu'il ne put être communiqué aux 37e et 38e brigades, à la cavalerie et à l'artillerie, bivouaquées entre Thiaucourt et Beney, que le 16, à 3 heures du matin.

Cet ordre, ramassé sur le champ de bataille, vers 4 h. 1/2 du soir, par les Français, à l'endroit (au nord-ouest et près du bois de Vionville) où le colonel de Lyncker venait d'être grièvement blessé, renfermait 628 mots et commençait par la phrase, reproduite ci-dessous, qui montre un Schwarzkoppen absolument acquis aux idées du prince Frédéric-Charles sur la situation et ne partageant nullement les incertitudes du général de Voigts-Rhetz.

« L'ennemi se retire de Metz sur Verdun.

« L'armée passera la Moselle et le poursuivra.

« La division de cavalerie de Rheinbaben et le Xe corps « agiront sur le flanc (gauche) de l'ennemi en retraite, qui a « campé en partie, cette nuit, à Rezonville..... »

Les brigadiers (Lehmann et Wedel) ont sans doute ajouté des prescriptions à l'ordre de la 19e division, peut-être même, ont-ils rédigé des ordres de toutes pièces.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la brigade des dragons de la Garde, qui avait reçu l'ordre de la 19e division sans intermédiaires, partit, à 5 heures du matin, comme il était prescrit, et que l'infanterie, accompagnée de l'artillerie, ne put être mise en route qu'à 6 h. 1/4, alors qu'elle était sous les armes depuis plus d'une heure, prête à marcher.

Le fait méritait d'être signalé parce qu'il met en lumière les inconvénients graves d'un fonctionnement défectueux du service de rédaction des ordres.

D'autre part, le Xe corps devait, d'après les prescriptions du prince Frédéric-Charles, se porter en entier sur la ligne Maizeray—Saint-Hilaire, pendant que la 5e division de cavalerie pousserait à l'ouest de la ligne Haudiomont—Vigneulles.

La présence, à l'ouest de Rezonville, d'un camp français

considérable rendait cette dernière prescription impossible à exécuter.

Pourquoi le général de Voigts-Rhetz n'a-t-il pas fait part de sa perplexité à son chef, le prince Frédéric-Charles, dès la réception, vers 9 heures du soir, de l'ordre de la IIe armée du 15, 7 heures soir, pour la journée du 16 août?

Le Prince aurait connu, par la même occasion, le résultat des reconnaissances Heister et Klotze, toutes les deux susceptibles de modifier ses projets.

Le commandant du Xe corps, pris entre une prescription formelle et une circonstance imposant des mesures appropriées à une situation que lui seul connaît, adopte un moyen terme.

Il lance la 5e division de cavalerie sur le camp ennemi de Rezonville en lui donnant comme soutien, à Chambley, la 37e brigade mixte, et il fait explorer, sur les directions d'Haudiomont et de Vigneulles, la brigade des dragons de la Garde, soutenue par la 38e brigade mixte, pendant que la 20e division et l'artillerie de corps, venant de Pont-à-Mousson iront s'établir entre Thiaucourt et Beney, comme réserve.

Le général de Voigts-Rhetz dispose ainsi son corps d'armée à la façon d'une grand'garde détachant deux petits postes.

Seulement, les distances et intervalles entre les trois fractions du Xe corps sont si considérables que l'ensemble du dispositif ne répond à rien

La 20e division (la grand'garde) sera séparée de la 37e brigade mixte (le petit poste de droite) par une distance de 11 kilomètres, et de la 38e brigade mixte (le petit poste de gauche) par une distance de 18 kilomètres; quant à l'intervalle entre les deux moitiés de la 19e division, il mesurera 14 kilomètres, le tout, à vol d'oiseau.

C'est le cas de répéter avec Napoléon : « Les *mezzo termine* « perdent tout à la guerre. »

La disposition de l'ordre de la IIe armée consistant à

envoyer le IIIe corps à Vionville—Mars-la-Tour, face au Nord, et le Xe corps à Maizeray—Saint-Hilaire, face à l'Ouest, ces deux corps devant être séparés l'un de l'autre par un intervalle de 14 kilomètres, était grosse de conséquences fâcheuses au cas où le gros de l'ennemi serait encore près de Metz, et il est heureux pour les Allemands que le général de Voigts-Rhetz ait adopté pour le Xe corps le dispositif étrange qui découle de son ordre pour le 16, car il a permis à la 37e brigade mixte et à la 20e division avec l'artillerie de corps de venir au secours du IIIe corps, sensiblement plus tôt qu'elles n'auraient pu le faire si les prescriptions du prince Frédéric-Charles eussent été appliquées à la lettre.

L'ordre du IIIe corps pour le 16 fut le suivant :

Pagny, 15 août, 10 h. 1/2 soir.

« Par ordre supérieur, le IIIe corps d'armée devra se placer « demain, à la pointe du jour, à cheval sur la route Metz— « Verdun.

« En conséquence,

« La 6e division d'infanterie, rompant à 5 heures, se portera « sur Mars-la-Tour, par Arnaville et Onville. Elle enverra « reconnaître en temps utile, par des officiers, la viabilité des « routes passant en ces points, routes désignées d'après la « carte.

« L'artillerie de corps suivra la 6e division, à 7 heures. La « 6e division de cavalerie qui aura franchi, en tout cas, le « pont de Novéant demain, à 5 h. 1/2 du matin, se portera « ensuite sur Vionville, par Gorze.

« La 5e division d'infanterie suivra la 6e division de cavalerie. Toutes les troupes se placeront, dès leur arrivée, de « part et d'autre de la route Metz—Verdun, face à la place « de Metz. »

Cet ordre est aussi net que précis.

Le général d'Alvensleben ne croit pas les Français très avancés sur les routes qui mènent de Metz dans la direction de Verdun et il espère qu'en barrant la route de Gravelotte à Verdun, par Mars-la-Tour, il a des chances nombreuses de s'engager, tout au moins, contre une forte arrière-garde, de s'accrocher à elle et de contraindre ainsi le gros de l'ennemi à suspendre sa marche.

p) Le IXe corps et son chef, le 15 au soir et le 16 au matin.

Le général de Manstein dut être très perplexe quand il eut connaissance, dans la soirée du 15, de l'ordre de la IIe armée pour le 16, disant que le IXe corps devait se porter, ce jour-là, dans la région de Sillegny, de manière à suivre le IIIe corps, le 17, sur Gorze.

Moltke avait dit, le matin du 15, au général de Gœben que son corps d'armée, le VIIIe, formait en quelque sorte l'avant-garde de la Ire armée dans la marche que celle-ci allait exécuter, au sud de Metz, pour franchir la Moselle en aval de Pont-à-Mousson et prendre la droite de la IIe armée.

Si le VIIIe corps continuait, le 16, son mouvement commencé le 15, il s'interposerait entre le IIIe et une partie du IXe et empêcherait celui-ci d'accomplir la mission qui lui était dévolue pour le 17.

D'autre part, le commandant du IXe corps ne pouvait pas ignorer, à 9 ou 10 heures du soir, que le IIIe corps, non seulement avait continué sa marche sur la Moselle à partir de 6 heures, mais exécutait le passage de cette rivière.

Ces circonstances durent faire penser au général de Manstein qu'il recevrait dans la nuit un supplément à l'ordre d'armée, résultant des prescriptions de la directive du 15 au soir, qui assignaient la ligne : Arry—Pommerieux comme front de stationnement des VIIIe et VIIe corps (Ire armée), le 16 août.

Ce commandant de corps d'armée attendit vainement de nouveaux ordres.

Il aurait dû les provoquer en envoyant, dès 9 ou 10 heures du soir, un officier de son état-major à Pont-à-Mousson. Enfin, à 5 h. 1/2 du matin, il se décida à envoyer au quartier général de la IIe armée le capitaine Lignitz avec mission de demander que l'on fixât au IXe corps une route distincte de celle prise par le VIIIe corps, et cela, dans le but de suivre le IIIe corps, sans difficultés.

Cet officier était porteur de l'ordre du IXe corps, non encore lancé par suite des incertitudes de son chef, et qui fut daté de Verny, le 16 août, à 6 h. 3/4 du matin.

L'ordre disait :

« Le corps d'armée se portera vers la Moselle.

« 1° La 18e division partira à 9 heures du matin (1) et passera par Pommerieux, Sillegny. Elle cantonnera à *Arry* (2) *Lorry* (2), Mardigny, *Sillegny* (3), *Marieulles* (3). Etat-major de la division, à Lorry.

« 2° L'artillerie de corps suivra la 18e division, à 10 heures du matin, à *Pommerieux* (2), où elle sera en partie cantonnée.

« 3° La 25e division franchira la Seille, à partir de 10 heures du matin, sur le pont jeté au nord de Pommerieux à hauteur de la ferme Loiville. Elle cantonnera à Corny, Fey, Vezon, Coin-les-Cuvry, Cuvry, Pournoy-la-Chétive, Coin-sur-Seille, Loiville. L'état-major de la division, à Coin-sur-Seille.

. . . .

« Le quartier général du corps d'armée, à *Sillegny* (3). »

D'après cet ordre, les troupes du IXe corps vont prendre des cantonnements qui ressembleront beaucoup plus à ceux, dits de rafraîchissement, usités autrefois entre deux campagnes, qu'aux cantonnements-bivouacs d'une armée en opérations.

Cette dispersion favorable au bien-être des troupes est

(1) De Verny, son point initial.
(2) Cantonnement commun aux VIIIe et IXe corps.
(3) Cantonnement commun aux VIIe et IXe corps.

l'indice d'un défaut d'activité guerrière de la part du commandement.

Le IXe corps avait beaucoup fatigué, le 15, par suite de ses allées et venues de Buchy sur Peltre puis de Peltre sur Verny, mais l'isolement où allait se trouver le IIIe corps, à si courte distance de Metz, aurait dû, à défaut de toute autre considération, inciter le général de Manstein à faire les plus grands efforts pour mettre son corps d'armée, le 16, en mesure de franchir la Moselle au premier signal.

Pour cela, il fallait, avant tout, que les colonnes du VIIIe corps, dans leur marche vers la Moselle, ne pussent dépasser les troupes du IXe corps.

Le général de Manstein aurait atteint ce résultat en fixant le départ de ses divisions à une heure très matinale, mais alors, l'ordre de mouvement devait être lancé dans le courant de la nuit et non à 6 h. 3/4 du matin.

Si l'on se reporte aux cantonnements-bivouacs à occuper, le 16 après la marche, par les VIIe et VIIIe corps de la Ire armée, on constate que les cantonnements de Arry, Lorry et Marieulles furent communs aux VIIIe et IXe corps, les cantonnements de Pommerieux et de Sillegny, aux VIIe et IXe corps.

Il devait en résulter et il en résulta une grande confusion et la presque impossibilité pour les VIIIe et IXe de se dégager l'un de l'autre puis de franchir la Moselle dans le courant de l'après-midi, après que des nouvelles graves provenant du champ de bataille furent arrivées aux oreilles des commandants de ces corps d'armée.

Les causes de ce désordre, que nous avons déjà exposées en analysant les ordres du 15 pour le 16, sont au nombre de quatre.

1° Erreur commise par Moltke, le 15 au matin, durant sa visite du champ de bataille de Borny, en dirigeant le VIIIe corps sur Orny, et le IXe, de Peltre sur Verny.

2° Défaut d'entente entre Moltke et le prince Frédéric-Charles, par manque de moyens de transmission rapides.

3° Tempérament un peu trop « à la Steinmetz » du commandant du IX[e] corps et insuffisance chez lui des qualités qui ont fait Alvensleben si grand.

4° Préoccupation trop tardive du prince Frédéric-Charles concernant la conduite à tenir par le IX[e] corps dans la journée du 16, en raison du passage anticipé de la Moselle par le III[e] corps.

Les erreurs de commandement touchant le IX[e] corps, commises, d'une part au grand quartier général, d'autre part à l'état-major de la II[e] armée, furent reconnues presque simultanément, le matin du 16, mais trop tard.

Il y a 20 kilomètres de Verny à Pont-à-Mousson, par Louvigny et les Ménils. Le capitaine Lignitz envoyé, à 5 h. 1/2, par le général de Manstein au prince Frédéric-Charles a dû parcourir le trajet en deux heures, au maximum. Il est donc arrivé à Pont-à-Mousson, à 7 h. 1/2 au plus tard.

La réponse, portée par un officier de l'adjudantur de la II[e] armée, fut écrite, à 8 heures, et a dû parvenir, vers 10 heures, à Sillegny, où le commandant du IX[e] corps n'arriva qu'à 11 heures.

L'ordre du prince Frédéric-Charles était :

« Il est nécessaire que le IX[e] corps, serrant sur le III[e], fran-
« chisse la Moselle du côté de Pagny sur le pont construit par
« ce dernier (1). Votre Excellence voudra donc bien continuer
« la marche avec le IX[e] corps et la pousser jusqu'à proximité
« de la Moselle... de telle sorte que le corps d'armée passe,
« autant que possible, la Moselle aujourd'hui avec une partie
« de ses forces et soit à même de suivre le III[e] corps, demain,
« sur Mars-la-Tour. »

---

(1) Ce n'est pas du côté de Pagny, c'est près de Champey que le III[e] corps avait construit une passerelle pour l'infanterie.

De son côté, Moltke, quand il prit connaissance, le 16 au matin, des ordres de la Ire et de la IIe armée, reçus en communication la nuit précédente, s'aperçut bien vite que les colonnes du VIIIe corps et du IXe corps allaient s'enchevêtrer les unes dans les autres.

Il fit alors partir, à 7 h. 1/4 du matin, un officier supérieur du Grand État-Major, porteur d'un ordre ainsi libellé :

« *Ordre ouvert pour les fractions intéressées des deux armées.*

« Quartier général, Herny, 16 août 1870, 7 h. 1/4 matin.

« Le IXe corps doit, si c'est possible, franchir la Moselle, « aujourd'hui même, sur le pont que le IIIe corps a dû établir « du côté d'Arry, ou tout au moins, s'avancer tout près de « cette rivière.

« Il est, par suite, de toute nécessité que la Ire armée cède le « pas au IXe corps et que les bivouacs du VIIIe corps soient « modifiés en conséquence. »

L'ordre fut communiqué à la 15e division (VIIIe corps) et à la 25e division (IXe corps), à Cherizey, à 9 heures (1); au commandant du IXe corps, à Verny, vers 10 heures; enfin, au commandant du VIIIe corps, à Lorry, à 1 heure.

Ces deux ordres rectificatifs partis, l'un de Pont-à-Mousson, l'autre de Herny, tous les deux entre 7 et 8 heures du matin, arrivèrent au commandant du IXe corps trop tard pour pallier l'oubli et l'erreur dont il était victime :

Oubli du prince Frédéric-Charles n'ayant pas songé, le 15 au soir, que l'avance prise, ce jour-là, par le IIIe corps, nécessitait un mouvement correspondant de la part du IXe;

Erreur de Moltke envoyant, le 15 au matin, le VIIIe corps à

(1) Course de 22 kilomètres en sept quarts d'heure, soit avec une vitesse moyenne d'un peu plus de 12 kilomètres à l'heure.

Orny, et le IX[e] à Verny, puis ordonnant, le 15 au soir, que les VIII[e] et VII[e] corps iraient occuper, le lendemain, la ligne : Pommerieux—Arry, face au Nord.

L'analyse des faits relatifs à la bataille de Mars-la-Tour fera ressortir les résultats de ces négligences.

§ 4. — Le grand quartier général français.

Le 15 août, vers 5 heures du matin, à Moulins, le général Jarras, une fois introduit, non sans peine, auprès du Maréchal encore au lit et mal réveillé, obtint l'autorisation d'envoyer des officiers de l'état-major général auprès des commandants des 3[e], 4[e] corps et Garde, afin d'activer leur réunion sur les emplacements de la rive gauche, qui leur avaient été prescrits la veille. Carte n° 35.

Vers 7 heures du matin, l'attention du maréchal Bazaine fut attirée par le bruit des obus prussiens qui éclataient au milieu des rassemblements de troupes formés au sud de la route entre Moulins et Longeville.

Un officier fut aussitôt chargé de transmettre à la première troupe du génie qu'il rencontrerait l'ordre de faire sauter le pont de Longeville.

La destruction de la première arche aboutissant à la rive gauche fut exécutée, à 9 h. 1/2, par la compagnie de réserve du génie du 3[e] corps.

Sur ces entrefaites, le général de Coffinières, gouverneur de Metz depuis la veille, expédia au commandant en chef un télégramme, daté de 7 h. 35, qui commençait par ces mots :

« Metz est *très sérieusement attaquée* du côté du chemin de « fer. »

Le maréchal Bazaine expédia au général de Coffinières, en réponse à son télégramme, l'ordre de détruire le pont de Longeville.

Un capitaine du génie de la place de Metz fit sauter, par

suite, la deuxième arche, à 5 heures du soir, et l'explosion s'entendit de fort loin.

Ces deux destructions aussi intempestives qu'inutiles sont un indice de la dépression morale qu'avaient exercée sur le général en chef les obus, au nombre d'une quarantaine, lancés de la ferme Bradin par la reconnaissance de cavalerie prussienne dont il a déjà été question (1).

Vers 8 heures du matin, le maréchal Lebœuf, nommé depuis quelques heures commandant du 3e corps en remplacement du général Decaen blessé grièvement la veille, vint prendre les ordres du maréchal Bazaine, à Moulins.

Le 13 et jusqu'au 14 vers midi, le commandant en chef avait attribué l'unique route de Gravelotte à la marche de toute l'armée.

Le 14 après midi, l'encombrement des abords du fort Moselle lui dicta une modification à la marche des 4e et 3e corps, modification exécrable puisqu'elle faisait passer ces deux corps d'armée par Lessy, le pont de Longeau et Gravelotte pour de là s'engager sur la route de Conflans.

Dans la matinée du 15, le maréchal Bazaine fit une nouvelle concession et, sans autoriser l'emploi de la route de Woippy à Saint-Privat, qu'il jugeait dangereuse depuis la réception des télégrammes de l'Impératrice (13 août au soir) et du sous-préfet de Briey (14 août, 9 h. 55 soir), il accorda au 3e corps, marchant derrière le 4e jusqu'à Lessy, l'autorisation de bifurquer en ce point et de prendre, par Châtel, le chemin qui conduit à Vernéville.

D'après le maréchal Bazaine, le mouvement vers l'Ouest reprendrait dans la journée, en vertu d'ordres verbaux que l'état-major général allait transmettre aux commandants des corps d'armée.

En effet, vers 9 heures, le général Jarras entra en confé-

---

(1) Voir page 29.

rence avec le Maréchal et, au fur et à mesure que celui-ci lui exposait ses intentions, il les notait sur son carnet; ensuite il détacha des officiers de l'état-major général avec mission de communiquer verbalement aux commandants de corps d'armée les prescriptions qui les concernaient.

Verba volant... De ces ordres, il ne reste d'autre trace qu'un résumé d'ensemble rédigé en ces termes par le lieutenant-colonel Fey, dans son *Journal d'un officier de l'armée du Rhin :*

« Le 4e corps ira à Doncourt;

« Le 3e corps, derrière lui, s'arrêtera à hauteur de Vernéville et campera, à cheval sur la route, le long de la ligne Vernéville—Saint-Marcel, pour faire face à droite; il gardera le bois Doseuillons.

« Le 2e corps, dès qu'il verra la tête du 6e, continuera sa marche jusqu'à Mars-la-Tour et sera remplacé, à Vionville et à Rezonville, par ce dernier corps.

« La division de voltigeurs (de la Garde) et deux batteries prendront position au Point-du-Jour pour couvrir au besoin la retraite; le reste de la Garde s'établira à Gravelotte, laissant à Longeville un régiment jusqu'à ce que toute l'armée ait défilé.

« La cavalerie de Forton (3e division de la réserve) se placera à Tronville et éclairera l'armée, à gauche et en avant, sur la route de Saint-Mihiel; la division du Barail (1re division de la réserve) fera le même service sur l'autre route de Verdun par Jarny. »

On a écrit que parmi les prescriptions adressées au 2e corps, figurait celle de transmettre au général de Forton l'ordre d'occuper Tronville avec sa division.

Or le général Frossard a déclaré n'avoir reçu aucun ordre modifiant, et l'emplacement du 2e corps, à Rezonville, et celui de la division Forton, à Mars-la-Tour.

Entre temps, vers 8 heures du matin, l'Empereur et sa suite avaient quitté Longeville pour échapper aux coups

de canon des Prussiens et s'étaient dirigés, par Scy, Lessy, Châtel, et l'ancienne voie romaine, vers le Point-du-Jour, où ils firent halte.

Aux environs de midi, le maréchal Bazaine, soit qu'il jugeât impossible de faire suivre l'armée de ses *impedimenta*, soit qu'il se fût déjà décidé à ne pas s'éloigner de Metz, et probablement pour ces deux causes réunies, prévint par dépêche l'intendant de l'armée que « les voitures de réqui- « sition et d'entreprise cesseraient de suivre l'armée ».

Une pareille mesure enlevait à l'armée de Lorraine la possibilité de tenir la campagne pendant plus de trois jours et la condamnait, par suite, à ne s'éloigner du camp retranché que d'une marche, de deux au plus.

Entre midi et 1 heure, le maréchal Bazaine reçut la visite du capitaine de La Tour du Pin, chargé par le général de Ladmirault de lui rendre compte des événements survenus au 4e corps. Cet officier d'état-major devait demander au commandant en chef que le 4e corps, en raison de son état de fatigue et de la nécessité où il était de se ravitailler en munitions, fût autorisé à ne partir pour Doncourt que le 16, à la pointe du jour.

Le Maréchal refusa net et maintint sa défense d'employer pour la marche du 4e corps la route de Woippy à Saint-Privat.

Le général de Ladmirault, en recevant la réponse du commandant en chef, usa d'un compromis. Il donna l'ordre à sa 3e division de rompre, à 3 heures de l'après-midi, sur Lessy en vue de camper à Gravelotte, si elle ne pouvait atteindre Doncourt le soir même, et prit la résolution de conserver le reste de son corps d'armée sur ses emplacements de la rive gauche jusqu'au lendemain matin.

C'était commettre une faute grave contre la discipline, faute qu'un vrai chef d'armée eut réprimée avec la dernière rigueur.

Mais, quand un général en chef est foncièrement au-dessous

de sa tâche, comme caractère et comme capacité, les meilleurs de ses subordonnés échappent à son action, en font à leur tête et arrivent à compromettre, par excès d'indépendance, le succès des opérations.

Si le général de Ladmirault a dirigé sa 3e division, le 15, à 3 heures du soir, par le col de Lessy, sur Gravelotte, uniquement par acquit de conscience, et s'il s'est décidé, vers 6 heures du soir (1), à employer, le lendemain matin, la route de Woippy à Saint-Privat pour amener le gros de son corps d'armée à Doncourt, pourquoi n'a-t-il pas commencé le mouvement, le soir même, de façon à réunir la majorité de ses troupes auprès de Saint-Privat avant minuit ?

En opérant ainsi, le général de Ladmirault retardait peu le mouvement général, et quant aux fatigues de la marche, le 15 au soir, elles n'eussent pas été plus grandes que celles qu'a supportées le 3e corps, lequel a pu atteindre, avant 11 heures du soir, Vernéville et environs avec deux divisions d'infanterie.

Le maréchal Bazaine savait si mal se renseigner, par défaut d'activité, qu'il n'apprit qu'après minuit, et encore par une lettre du maréchal Lebœuf, le maintien de la majorité du 4e corps à proximité de Metz.

Dans la matinée, le maréchal Bazaine fit expédier aux corps d'armée et divisions de la réserve de cavalerie un ordre qui n'était que la copie pure et simple de sa décision du 13 août.

On y lit des recommandations sur le paquetage de l'infanterie, le chargement des voitures d'artillerie, les bagages des officiers, l'allure des colonnes, le service médical en marche, la garde des voitures régimentaires, les convois éventuels, les cantiniers civils, les cantinières, le déblaiement des routes situées près des camps, les caissons de munitions d'infanterie

---

(1) D'après M. le lieutenant-colonel Rousset qui a eu entre les mains les documents du général Saget, ex-sous-chef d'état-major du 4e corps d'armée.

à deux roues, enfin l'observation du règlement de 1832 sur le service en campagne.

Ce document, réédité à deux jours d'intervalle sans tenir compte de la situation nouvelle et en particulier du licenciement des convois éventuels, témoigne, une fois de plus, de la paresse d'esprit du commandant en chef de l'armée de Lorraine.

L'Empereur, après une halte assez longue au Point-du-Jour, avait continué sur Gravelotte et s'était logé dans la maison d'angle, située à main droite pour qui passe de la route de Metz à Mars-la-Tour sur celle de Gravelotte à Conflans.

Le maréchal Bazaine, suivi de l'état-major général, quitta Moulins vers 3 heures, atteignit Gravelotte choisi pour y installer le grand quartier général, alla voir l'Empereur, puis, continuant sa route avec les officiers de son état-major particulier, il prit gîte à la maison de Poste, bâtie à 800 mètres environ à l'ouest de Gravelotte.

Le général Jarras, très surpris de la disparition de son chef, alla le voir et apprit de sa bouche que l'état-major général devait rester à Gravelotte, pendant que lui, commandant en chef, demeurerait où il était.

On a déjà exposé (1) les escarmouches engagées, le 15, de 9 à 11 heures du matin, entre une brigade de la division de Forton et une brigade de la division Rheinbaben, escarmouches anodines s'il en fut, qui se terminèrent par une canonnade de peu d'effet.

Le général Frossard, au bruit du canon, accourut à Mars-la-Tour, y trouva le général Forton et apprit de lui qu'au dire des habitants, l'ennemi avait, depuis la veille, une trentaine de mille hommes à Chambley (2).

---

(1) Voir page 42; voir aussi, page 90.

(2) En réalité, deux escadrons du 11e hussards prussiens avaient passé la nuit du 14 au 15 à Chambley. Que l'on se fie aux dires des habitants!

Le général Frossard transmit au commandant en chef cette nouvelle basée sur des rumeurs, et le maréchal Canrobert s'en faisant l'écho dut également la communiquer au maréchal Bazaine, lequel s'empressa de l'introduire dans l'ordre, pour le 16 août, qui fut expédié, à partir de 8 heures du soir, aux divisionnaires de la réserve de cavalerie et aux commandants de corps d'armée.

Le texte de l'orde du 15 au soir pour le 16 n'était pas absolument le même pour tous, mais il présentait une partie commune que voici :

« Je vous prie de donner des ordres pour que vos troupes « aient mangé la soupe demain à 4 heures et qu'elles se « tiennent prêtes à se mettre en mouvement à 4 h. 1/2; *les « tentes seront abattues, les chevaux seront sellés et on ne les « bridera qu'au moment de quitter le bivouac (!)*.....

« Je vous prie de vouloir bien me faire connaître d'une « manière précise où est installé votre quartier général, afin « que mes ordres, *si j'en ai à vous donner (!)* puissent vous « parvenir d'une manière certaine et le plus promptement « possible. »

L'ordre aux divisions de la réserve de cavalerie et aux 3e, 4e corps et Garde contenait, en outre, cette phrase intercalée entre les deux qui précèdent :

« Le général Frossard et le maréchal Canrobert m'informent « que, d'après les *renseignements qu'ils ont recueillis*, ils ont « *devant eux une force ennemie qu'ils évaluent à 30,000 « hommes*, et *ils s'attendent à être attaqués demain.* »

L'ordre au 2e et au 6e corps était muet sur ces renseignements.

Le maréchal Bazaine, quand il supprima dans les ordres destinés à ces deux corps d'armée la phrase ci-dessus, voulait-il seulement éviter de leur répéter ce qu'ils savaient avant lui, ou bien, obéissait-il à un sentiment inavouable ?

Le général Frossard et le maréchal Canrobert n'avaient recueilli personnellement aucun renseignement sur l'ennemi;

ils avaient seulement transmis au maréchal Bazaine un bruit qui courait parmi les habitants de Mars-la-Tour. En outre, ces deux commandants de corps d'armée n'avaient pu conclure d'un renseignement aussi vague à une attaque pour le lendemain.

En ne communiquant pas aux 2e et 6e corps les renseignements sur l'ennemi portés dans les ordres destinés aux autres grandes unités, le maréchal évitait la rectification qu'auraient pu lui demander le général Frossard et le maréchal Canrobert, dont les rapports avaient été travestis dans un sens pessimiste.

La présence de 30,000 Prussiens à Chambley, Bazaine la désirait, car elle lui permettrait de combattre à proximité de Metz en restant lié à la place.

L'ordre du maréchal Bazaine, en date du 15 au soir pour le 16 août, était en lui-même bien misérable.

Quand on veut marcher sur Verdun en deux colonnes formées, l'une de trois corps d'armée, l'autre de deux, on ne prescrit pas que toutes les troupes auront mangé la soupe à 4 heures du matin et seront prêtes à se mettre en mouvement à 4 h. 1/2.

Mais encore une fois, le maréchal Bazaine espérait, le 16, une affaire analogue à celle de Borny, qui lui donnerait à la fois l'occasion de soutenir avec des apparences de succès un combat défensif contre une partie des forces allemandes et un prétexte pour ne pas s'éloigner de Metz.

L'expression « afin que mes ordres, *si j'en ai à vous donner* » est typique. Attendant tout du hasard, le commandant de l'armée de Lorraine était loin de vouloir donner des ordres !

A la façon d'un homme qui, ne sachant pas nager, se débat en eau profonde, le maréchal Bazaine, dans la soirée du 15 août, tendait les bras vers une perche secourable.

Le maréchal Lebœuf la lui offrit, sous forme épistolaire, et le commandant de l'armée, aussitôt, s'y cramponna.

La lettre « de sauvetage » du maréchal Lebœuf, datée de la ferme Bagneux, le 15, à 11 h. 05 du soir, disait :

« Votre Excellence n'ignore pas que le 4e corps tout entier, « qui devait me précéder, n'a pas fait de mouvement hier « (aujourd'hui) et qu'il est encore, à l'heure où j'écris, sous et « même dans Metz.

« Dans ces conditions de dispersion, Votre Excellence « appréciera s'il ne serait pas plus utile d'*attendre l'ennemi*, « plutôt que d'aller à lui, jusqu'au moment où tout le 3e corps « sera réuni. »

A minuit, le général Frossard écrivit au maréchal Bazaine une lettre dont nous transcrivons le passage essentiel :

« Je prie Votre Excellence de vouloir bien me faire con- « naître en temps opportun la direction et l'ordre dans « lesquels il conviendrait de mettre en mouvement les « troupes du 2e corps. La division de Forton qui occupait « ce matin Mars-la-Tour s'est repliée sur Vionville, en pré- « sence des forces prussiennes qui se présentaient sur sa « gauche.

« Un détachement prussien, fort de deux régiments (infan- « terie et cavalerie) commandé par un général et venant par « la route de Novéant, est passé à Gorze vers 9 heures du « soir, s'enquérant de la distance qu'il y avait de là à la route « de Verdun. Ils ont ensuite rétrogradé précipitamment par « la même route. »

A 2 heures du matin, le général Bazaine répondit au général Frossard en ces termes :

« Je reçois à l'instant votre lettre. Il n'y a rien à modifier « dans les ordres que vous avez reçus de vous tenir prêt à « faire un mouvement à 4 h. 1/2 du matin, après avoir fait « manger la soupe à 4 heures, *pour être prêt à toutes les éven- « tualités*.

« *Quant à la direction que vous devez suivre, je vous la ferai « connaître en temps opportun.*

« Les 3e et 4e corps sont en retard pour arriver à notre hau-

« teur, et nous serons *probablement* obligés de les attendre « avant de commencer notre marche.

« Il est bien entendu que les reconnaissances doivent se « faire comme d'habitude. »

Le maréchal Bazaine adressa, le 16, vers 5 heures du matin, au maréchal Lebœuf, en réponse à sa lettre du 15, 11 heures du soir, une lettre dont nous extrayons les passages essentiels :

« D'après les considérations exposées dans votre lettre de ce « matin (1), je suspends jusqu'à cet après-midi la marche de « l'armée. Veuillez envoyer les ordres les plus impératifs « pour que les divisions en retard vous rallient. . . . . . .

« L'intendant général Wolff, qui revient de la ligne du « Nord par Longuyon, affirme qu'il n'y a pas un seul ennemi « sur notre droite.

. . . .

« Le danger pour vous est du côté de Gorze, sur la gauche « du 2e et du 6e corps. Faites donc reconnaître tous les che- « mins que vous auriez à suivre pour venir vous mettre *en « seconde ligne derrière les 2e et 6e corps dans le cas d'un « combat aujourd'hui.* »

Le commandant de l'armée savait donc, le 16 au matin, qu'aucun danger ne menaçait son aile droite et il n'attachait aucune importance aux bruits d'après lesquels 30,000 Prussiens étaient à Chambley depuis le 14 août.

Par contre, le renseignement recueilli par le général Frossard, le 15, entre 11 heures et minuit, lui paraissait véridique, ayant été apporté à Rezonville par un habitant de Gorze (2) témoin de l'entrée d'une brigade prussienne à Gorze.

---

(1) Cette lettre avait dû parvenir au maréchal Bazaine vers 1 heure du matin, à peu près au même moment que le rapport du général Frossard, expédié de Rezonville à minuit, rapport auquel une réponse fut faite à 2 heures du matin.

(2) La brigade prussienne (infanterie et cavalerie) entrée à Gorze à 9 heures du soir se réduisait à un bataillon avec un escadron.

Nous avons causé en 1895 avec l'habitant de Gorze qui en porta la nouvelle

L'ordre au 3e corps de s'établir en seconde ligne derrière le 2e et le 6e corps, en cas d'engagement au Sud, devait exercer sur le maréchal Lebœuf, au cours de la bataille du 16, la plus funeste influence en ce qu'il lui enleva toute velléité d'offensive et le prédisposa à subir sans protester les prélèvements insensés qui furent faits sur le 3e corps au profit de l'aile gauche de l'armée.

Le commandant en chef ne voulait pas quitter les abords de Metz ; tout le démontre, et si la bataille de Rezonville ne se fut pas produite le 16, le départ de l'armée française eût été remis très probablement au 17, en faisant valoir l'état de fatigue extrême des troupes du 3e et du 4e corps.

Le 15 et la nuit suivante, le maréchal Bazaine, sachant les Prussiens actifs et très mobiles, s'attendait à être attaqué par eux, soit le 16 dans la journée, soit le 17 de très bonne heure, et cette éventualité redoutable, il la souhaitait, étant donnée la situation inextricable de son armée, autant par sa faute que par celle de l'Empereur.

§ 5. — L'armée de Lorraine.

Passons maintenant à l'exposé succinct des opérations effectuées par la réserve de cavalerie et les corps d'armée, en cette journée lamentable du 15 août.

a) Les divisions de la réserve de cavalerie.

A la division de Forton (3e), les deux batteries à cheval, retardées par la traversée de Metz et l'encombrement de la

---

à Rezonville. C'était un ancien chasseur d'Afrique conducteur de la voiture faisant le service du chemin de fer.

Quand nous sommes retourné à Gorze en 1903, cet homme était mort depuis plusieurs années. Comme les gens de Mars-la-Tour, l'ancien soldat en question avait apprécié l'ennemi *au décuple* de son effectif.

route jusqu'à Gravelotte, n'atteignirent les abords de ce village qu'à 3 h. 1/2 du matin.

Carte n° 34. Vers 5 heures du matin, la 3e division de cavalerie quitta son bivouac au sud-ouest de Gravelotte et prit la route de Mars-la-Tour.

La brigade de dragons tenait la tête, ensuite venait la brigade de cuirassiers suivie des deux batteries à cheval. Un escadron du 1er dragons, mis en marche à 4 h. 1/2, forma l'avant-garde et un escadron du 9e dragons fut détaché sur la gauche, en garde-flanc.

Des patrouilles de cavalerie prussienne, rencontrées entre Vionville et Tronville, sont refoulées par l'escadron d'avant-garde que viennent bientôt appuyer les trois autres escadrons du 1er dragons.

Ce régiment s'avance, par Tronville, sur Puxieux, suivi, à grande distance, par les trois escadrons disponibles du 9e dragons, ayant auprès d'eux le prince Murat commandant de la 1re brigade.

Quelques escadrons prussiens se montrent près de Puxieux et ne tardent pas à rétrograder sur Xonville. Le 1er dragons les suit, mais il tombe bientôt sous le feu d'une batterie prussienne établie au nord-est de Xonville, fait demi-tour, et se replie sous les obus dans un certain désordre.

Le 9e dragons, au lieu de venir en aide au 1er dragons, s'est retiré sur Mars-la-Tour en sorte qu'à 10 heures du matin, toute la division est concentrée aux abords de ce village, la 1re brigade dans le vallon sud-est, la 2e brigade encadrant les 2 batteries en position sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la station du chemin de fer.

Entre temps, les escadrons prussiens qui ont accompagné la retraite du 1er dragons sont parvenus à l'ouest et près de Puxieux, et la batterie qui les suit ouvre le feu, vers 10 h. 1/2, contre les 2 batteries françaises.

La batterie prussienne ne sait pas régler son tir, et après une demi-heure d'une canonnade absolument inefficace, elle

est retirée du combat, entraînant à sa suite les escadrons qui lui servaient de soutien.

Les 2 batteries françaises furent plus heureuses en ce que, tirant au jugé, à la distance par hasard exacte (1700 mètres), elles infligèrent des pertes sensibles à la batterie adverse.

La division du Barail accourut de Jarny au bruit du canon, s'arrêta, vers 11 h. 1/2, près de la ferme la Grange puis, la canonnade ayant cessé, revint à son point de départ.

A la suite de l'entretien qu'il eut, vers 11 h. 1/2, à Mars-la-Tour avec le général Frossard, le général de Forton prit le parti de se replier sur Vionville parce que, a-t-il dit, en restant à Mars-la-Tour sa division pouvait être coupée du 2e corps par tout ce qui était à Chambley. Or, la présence de 30,000 Prussiens à Chambley n'était rien moins que certaine, ayant été signalée uniquement par la rumeur publique.

Le général de Forton fit donc rétrograder ses troupes, entre midi et 1 heure, sur Vionville, après avoir envoyé un officier au général du Barail pour le prévenir de son mouvement. Carte n° 36.

La 3e division prit ses bivouacs à l'ouest de Vionville, les dragons et l'artillerie, au sud de la route, les cuirassiers, au nord, ceux-ci ayant auprès d'eux la division de cavalerie Valabrègue, du 2e corps.

Le service de sûreté fut organisé dans l'après-midi; il se composa de grand'gardes fortes d'un peloton, exceptionnellement de deux, établies en demi-cercle, à 500-800 mètres des bivouacs, et fournies par tous les régiments. La division Valabrègue envoya une grand'garde d'extrême droite près du chemin de Flavigny à Saint-Marcel et porta un détachement de 2 escadrons au sud-ouest et près de Flavigny avec mission d'observer par des vedettes la direction de Gorze, sans dépasser le chemin de Chambley à Rezonville.

Ces dispositions faites, les généraux de Forton et Valabrègue s'estimèrent à l'abri de toute surprise.

La division du Barail avait quitté les abords de Malmaison, à 5 heures du matin, marchant sur Jarny, et elle commençait à établir son camp auprès de cette localité quand le canon se fit entendre dans la direction de Mars-la-Tour. Le général du Barail conduisit toute sa division de ce côté, puis, à 11 h. 1/2, la canonnade ayant cessé, il la ramena sur Jarny.

Lorsqu'il eut appris, vers 1 heure, que le général de Forton se retirait de Mars-la-Tour sur Vionville, le général du Barail donna l'ordre à sa division de lever le camp, pour rétrograder sur Doncourt, où elle s'installa, vers 5 heures du soir.

Plus tard, un escadron fut détaché à Jarny comme avant-garde.

Dans un rapport expédié au commandant en chef, à 6 h. 15 du soir, le général du Barail rendit compte qu'il occupait en avant (ouest) de Doncourt « une bonne position ».

La cavalerie française prenait ainsi position, quand elle le pouvait, sur une crête dominante offrant des vues étendues, tandis que du côté allemand les masses de cavalerie allaient se blottir dans les bas-fonds, à l'abri des regards indiscrets, mais couvertes par des avant-gardes détachant elles-mêmes des escadrons, lesquels recherchaient, pour s'y établir, des villages, des fermes ou des bois.

b) Le 2e corps.

La brigade Lapasset rompt, à 4 heures du matin, des abords de Sainte-Ruffine et met six heures à parcourir les 12 kilomètres qui séparent ce village de celui de Rezonville.

La division Vergé (1re) suit le mouvement, à 5 heures.

La division Bataille (2e) ne part que vers 7 heures et atteint son nouvel emplacement, vers 3 heures du soir.

Cette division (2e) campe au sud de la route et à 1500 mètres environ à l'ouest de Rezonville, ayant derrière elle la division Vergé (1re).

Quant à la brigade Lapasset, elle est ramenée au sud de Rezonville, face au bois de Saint-Arnould.

Chacune des 2e et 1re divisions est sur deux lignes distantes de 200 à 300 mètres, l'artillerie et l'escadron divisionnaire au centre des lignes. A la 2e division, les brigades sont accolées et les régiments successifs; à la 1re division, c'est l'inverse.

A la brigade Lapasset, les régiments sont l'un derrière l'autre.

Le quartier général du 2e corps s'installe à Rezonville.

c) Le 6e corps.

La division La Font de Villiers (3e), arrivée, la veille au soir, à Sainte-Ruffine et à Longeville, est mise en route, vers 6 heures du matin, grimpe à Jussy, parcourt le plateau entre la route et le bois de Vaux jusque vers la ferme Saint-Hubert, descend sur la Mance, la franchit au sud de la route et arrive près de Rezonville, vers 4 heures du soir.

La division Bisson (le 9e d'infanterie et 2 batteries détachées de la réserve générale) part des abords de la Maison-de-Planche (ouest de l'île Chambière) vers 3 h. 1/2 du matin, est arrêtée longtemps à hauteur du fort Moselle par les troupes qui débouchent des ponts de Metz, ne peut suivre la grande route encombrée, se dirige, par Plappeville et Lessy, sur Longeau, ne peut y prendre la grande route, escalade les pentes à l'ouest, arrive à Saint-Hubert, traverse la Mance au nord de la route et parvient au nord et près de Gravelotte, vers 3 heures. Elle y fait une halte puis atteint les abords de Rezonville, vers 5 heures.

La division Levassor-Sorval (4e) suit la 2e division, subit les mêmes tribulations qu'elle et atteint les abords de Rezonville, entre 5 et 6 heures du soir.

La division Tixier (1re) franchit le pont de Montigny, entre 3 heures et 4 heures du matin, se rassemble sur la rive

gauche au sud et près de Longeville, fait le café, est surprise par les obus lancés de la ferme Bradin, rompt aussitôt et s'engage sur le chemin qui, de l'église de Longeville conduit à Scy. Elle continue par Lessy, descend à Châtel et va faire une halte assez longue près de la ferme Moscou. Cette division arrive près de Rezonville, vers 5 heures du soir.

Le maréchal Canrobert laissa la division La Font de Villiers (3e) s'installer au nord de la route, face à l'Ouest, sur deux lignes dans le prolongement de la 2e division du 2e corps.

Quand la division Levassor Sorval (4e) parvint près de Rezonville, il la fit former sur deux lignes au nord de la route et parallèlement à elle, l'aile droite près du chemin de Villers-aux-Bois et à un millier de mètres de Rezonville, face au bois des Ognons.

La division Bisson (3 bataillons, 2 batteries) fut établie parallèlement au chemin de Villers-au-Bois, face à l'Ouest, à angle droit avec la 4e division.

La division Tixier (1re) dut former échelon avancé d'aile droite, sur deux lignes, entre le village et le bois de Saint-Marcel, face à l'ouest et au sud-ouest. Un bataillon de la brigade Péchot fut affecté à l'occupation de Saint-Marcel, et 11 compagnies de ladite brigade, dont 3 en réserve, à celle des lisières sud-ouest et sud du bois de même nom.

Ces dispositions de sûreté témoignaient, de la part du général Péchot, d'un sens tactique tout à fait exceptionnel dans l'armée française de cette époque.

Le quartier général du 6e corps fut installé chez le maire de Rezonville.

Que penser de l'ordre du maréchal Canrobert à la division Levassor-Sorval, de camper en bataille sur deux lignes, face au bois des Ognons, parallèlement et au nord de la grande route, la droite à hauteur de Rezonville ?

Cette disposition, au point de vue tactique, était superflue, puisque déjà la brigade Lapasset, établie au sud de Rezon-

ville, faisait face à cette direction jugée très dangereuse en raison de la proximité des bois.

La notion de la sûreté et la capacité manœuvrière étaient si faibles dans l'armée française de 1870 que les généraux et maréchaux ne concevaient pas d'autre moyen de se prémunir contre une attaque pouvant déboucher d'un couvert boisé qu'en déployant à l'avance, en face de ce couvert, des divisions entières.

Et la terreur enfantine qu'inspiraient les bois ?

On avait peur d'exposer une patrouille, et, faute de pousser au loin des détachements de sûreté, on courait le risque de voir les camps surpris à coups de canon.

d) La Garde.

Tout le corps de la Garde était réuni, à 10 heures du matin, sur le terrain au sud de la route, entre Moulins et Longeville.

A 11 heures, sur l'ordre du commandant en chef, la division Deligny (voltigeurs) rompt sur la route, afin de gagner le plateau du Point-du-Jour, en vue d'y former arrière-garde pour la colonne de gauche (2e, 6e corps et Garde).

C'était une singulière application du dispositif de retraite imaginé par Bugeaud en Kabylie.

La division Deligny ne peut continuer sur la grande route au delà de Longeau, par suite de son encombrement ; elle prend alors la vieille route qui passe à Rozérieulles, détache le 3e voltigeurs à Châtel, comme extrême arrière-garde, et se rassemble, entre 2 heures et 4 heures, près du Point-du-Jour. Le bataillon de chasseurs pousse jusqu'à Gravelotte et dispose quelques grand'gardes vers le Sud.

Le 4e voltigeurs établit, de son côté, des grand'gardes, face à la lisière orientale du bois de Vaux.

En vertu d'un ordre de mouvement du général Bourbaki, lancé vers 1 heure de l'après-midi, la division de cavalerie

rompt, à 2 h. 1/2, sur Gravelotte qu'elle atteint, vers 7 h. 1/2 du soir, et bivouaque au nord de la route, entre le village et la maison de Poste.

Cette division est suivie de la réserve et du parc d'artillerie, qui vont former leur camp au nord-est de Gravelotte.

La division Picard (grenadiers), part vers 4 heures, et campe, à partir de 11 h. 1/2 du soir, au sud de la route, entre Gravelotte et la maison de Poste.

Le quartier général de la Garde s'établit à Gravelotte.

Le général Bourbaki, dans une note expédiée, vers 1 heure de l'après-midi, à tous les chefs de service, ordonnait : « Les troupes d'infanterie marcheront, en colonne par « section, et conserveront entre elles le moins de distance « possible. » Il fallait être aveugle pour ne pas voir qu'une telle prescription était inexécutable.

e) Le 3e corps.

A midi, le maréchal Lebœuf ne voyant pas déboucher le 4e corps à Plappeville, se décide à prendre avec son corps d'armée la tête de la colonne de droite.

En conséquence, il rédige un ordre de mouvement qui fixe à 1 heure le départ des divisions dans l'ordre de leur numéro et leur prescrit de se diriger, par Plappeville et Lessy, sur Châtel, où le chef d'état-major général fera connaître la direction ultérieure à suivre.

L'ordre portait :

« Chaque division marchera *en colonne par demi-section* et « serrée autant que possible. »

Or le chemin de Plappeville à Châtel, par Lessy, outre qu'il est encaissé, offre tout juste assez de largeur pour le passage d'une voiture.

Entre 1 heure et 2 heures, la division Montaudon (1re), campée près de Plappeville, est mise en route ; le maréchal Lebœuf se joint à elle.

Selon toute apparence, le maréchal Bazaine, toujours hésitant, avait dit, le matin, au maréchal Lebœuf, que le chef d'état-major général enverrait un officier à Châtel pour indiquer au 3e corps ses emplacements près de Vernéville.

L'officier en question n'ayant pas paru à Châtel au moment où la 1re division traversait ce village, la marche fut continuée sur Vernéville, en vertu de l'ordre verbal du matin, par le chemin qui monte de Châtel à Leipzick, et c'est seulement en arrivant près de cette ferme, vers 5 heures du soir, qu'un capitaine de l'état-major général rejoignit le maréchal Lebœuf et lui transmit l'ordre verbal d'établir le 3e corps sur la position Amanvillers—Vernéville—Saint-Marcel, face au Nord-Ouest.

Dans un rapport au maréchal Bazaine, expédié à 6 h. 1/2 du soir de la ferme Bagneux, où il venait d'établir son quartier général, le commandant du 3e corps appréciait en ces termes la position à occuper par le 3e corps :

« La position est belle et facile à défendre, quoique un peu « boisée. »

Défendre contre qui ?

Sans doute, contre les pseudo-patrouilles annoncées, télégraphiquement, le 14 au soir, par le sous-préfet de Briey, ou bien contre la pseudo-armée du général Vogel de Falkenstein, qui n'a existé que dans l'imagination de l'agent secret de Thionville.

La 1re division établit son camp, à partir de 7 heures du soir, en bataille, entre Montigny-la-Grange et Chantrenne.

La 2e division partit, vers 2 heures, des glacis du fort Moselle, suivit la 1re division, éprouva encore plus de difficultés qu'elle sur le chemin du col de Lessy encombré de voitures et campa, le soir, à partir de 10 heures, sur la ligne : Vernéville—ferme Caulre.

La 3e division devait prendre la queue de la 2e division, mais elle se laissa couper par l'équipage de pont du 4e corps,

venu à Plappeville, on ne sait en vertu de quel ordre, et qui s'engaga, vers 4 heures, sur le chemin de Lessy.

A partir de ce moment, ledit chemin fut obstrué au point que ni la 3e, ni la 4e division ne purent l'utiliser, pas plus d'ailleurs que la 3e division du 4e corps, dirigée, elle aussi, par cette voie.

La division Metman (3e) fut donc contrainte de retourner à son ancien camp.

La division Aymard (4e) dut également bivouaquer à l'est du col, mais son chef eut, le lendemain matin, la bonne inspiration de ramener ses troupes en arrière et de leur faire prendre la grande route de Metz à Gravelotte, alors un peu dégagée, ce qui lui permit d'arriver près de Saint-Marcel, le 16, vers 11 heures du matin.

Le général Metman ne sut pas en faire autant, et sa division n'atteignit le champ de bataille que dans la soirée, trop tard pour agir.

La réserve d'artillerie du 3e corps, campée à l'île Chambière, franchit le grand bras de la Moselle, entre 10 heures et 11 heures du matin, suivit la grande route dans l'après-midi du 15 et alla camper, le soir vers 10 heures, entre Villers-aux-Bois et Saint-Marcel.

La division de cavalerie passa la nuit du 15 au 16 près du fort Moselle, prit, le 16, de très bonne heure, la grande route et atteignit Vernéville, vers 8 heures du matin.

Le quartier général du 3e corps s'établit, à 6 h. 1/2 du soir, à Bagneux.

f) Le 4e corps.

Nous avons exposé précédemment les intentions du général de Ladmirault, relatives à la marche de son corps d'armée sur Doncourt.

Pour obéir à l'ordre formel du commandant en chef, la 3e division seule devait camper, le soir même, à Gravelotte, éventuellement à Doncourt, en passant par la Maison-Neuve,

le Coupillon, Devant-les-Ponts, Plappeville, Lessy, Longeau, puis la grande route.

Le gros du corps d'armée suivrait la 3e division, le 16, de très bonne heure.

On sait qu'à 6 heures du soir, en présence des difficultés qu'éprouvait la 3e division à progresser sur le chemin de Lessy, le général de Ladmirault prit la résolution de conduire, le lendemain matin, à la pointe du jour, le gros de son corps d'armée à Doncourt par la route de Woippy à Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le général de Lorencez (3e division) fut informé, le soir même, de ce changement d'itinéraire et reçut l'invitation de rejoindre, le lendemain matin, le 4e corps par tel chemin, à reconnaître avec le concours des habitants, qui serait jugé le meilleur.

En fait, la 3e division leva son camp près de la Maison-Neuve, à 3 heures de l'après-midi, et son chef se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, mais sa bonne volonté se brisa contre des difficultés insurmontables et, à 9 heures du soir, alors que la tête de sa division n'avait pu dépasser Lessy, il fit bivouaquer ses régiments où ils étaient, sur le chemin même.

Le 16 août, le général de Lorencez, après s'être renseigné auprès des paysans, fit rebrousser chemin à sa division et l'amena, par l'excellent chemin de Lorry à Amanvillers, qu'aucune troupe n'avait encore suivi, jusqu'auprès de Doncourt, mais trop tard pour participer à la bataille.

g) La réserve générale d'artillerie et les équipages de pont.

La réserve générale d'artillerie, ne comprenant plus que 8 batteries, par suite de l'affectation de 4 batteries à la défense des forts et de l'envoi de 4 batteries au 6e corps, quitta le Ban-Saint-Martin, vers 4 heures du soir, et ne put parquer qu'entre 11 heures et minuit au nord-est de Gravelotte.

Le pont de bateaux d'aval fut replié, vers midi, et les deux équipages qui avaient servi à sa construction eurent l'ordre de rejoindre leurs corps d'armée respectifs, le 2e et le 4e.

L'équipage du 2e corps s'avança, par la grande route, jusqu'au Point-du-Jour et poussa, le lendemain matin, jusqu'à Gravelotte.

Celui du 4e corps s'engagea sur la route qui va de la porte de France à Plappeville, prit ensuite le chemin de Plappeville à Lessy et vint s'échouer au milieu du col, ne pouvant plus avancer ni reculer, encore moins faire demi-tour. Cet équipage de pont a déterminé, vers 4 heures, l'obstruction totale du chemin de Lessy et barré par conséquent ce débouché vers Longeau aux trois divisions d'infanterie (3e et 4e du 3e corps et 3e du 4e corps) ainsi qu'à la division de cavalerie du 3e corps, stationnées sur le terrain à l'est du col.

h) Le service de sûreté.

Carte n° 11. Dans la soirée du 15 août, le service de sûreté des camps français fut organisé de la manière suivante :

1° *Aux divisions de cavalerie Forton et Valabrègue.*

Ces deux divisions étant réunies aux abords de Vionville, leur service de sûreté, établi en commun, comprit 8 grand'-gardes, dont 2 d'un escadron, 1 de 2 pelotons et 5 d'un peloton, appartenant à 7 régiments différents.

La ligne des grand'gardes avait sa droite à 400 mètres au sud-ouest du saillant sud-ouest du bois Saint-Marcel, et sa gauche, à 400 mètres au nord de Flavigny.

Entre ces deux points extrêmes, la ligne, d'abord parallèle à la lisière orientale du bois de Tronville et à 400 mètres en deçà, venait passer à 300 mètres ouest du camp de la brigade Murat puis s'infléchissait, face au sud-ouest, en passant par la hauteur du cimetière de Vionville.

Dans ces conditions, les 3 brigades formant le gros des

divisions Forton et Valabrègue étaient couvertes, à 800 ou 1000 mètres, et la brigade Murat, à 300 mètres.

Aucune de ces 8 grand'gardes n'envoya, soit de nuit, soit, le 16, à la pointe du jour, des reconnaissances sur Mars-la-Tour, Tronville et Puxieux, enfin Chambley.

2° *Au 2e corps.*

Pendant la nuit du 15 au 16 août, le 2e corps eut 11 grand'-gardes d'une compagnie chacune, fournies par 6 corps de troupe différents.

Sur ces 11 compagnies, 9 étaient réparties sur un arc légèrement convexe, allant de Flavigny à la Maison-Blanche (par le chemin de Gorze à Rezonville et à 1200 mètres de ce village), dont la corde mesure 2,800 mètres.

La grand'garde de Flavigny se trouvait à 500 mètres de l'aile gauche de la 2e division, et celle de la Maison-Blanche, à 1000 mètres du camp de la brigade Lapasset.

Mais il y avait 2 autres grand'gardes, à l'extrême droite, disposées de part et d'autre de la grande route, à 300 mètres de l'aile droite de la 2e division et à 400 mètres *en arrière* des camps de la division de cavalerie Valabrègue. Les grand'-gardes du centre étaient à mi-distance des camps à couvrir et des crêtes sur lesquelles l'ennemi signalé pendant la nuit à Gorze pouvait amener son artillerie.

3° *Au 6e corps.*

Comme nous l'avons déjà dit, la brigade Péchot, de la division Tixier, avait déployé 8 compagnies sur les lisières ouest et sud du bois Saint-Marcel et formé, à l'intérieur du couvert, une réserve de 3 compagnies.

En outre le village de Saint-Marcel était occupé par un bataillon.

Là se bornaient les mesures de sûreté prises au 6e corps.

4° *Au 3e corps.*

Le 3e corps dut placer quelques grand'gardes à quelques centaines de mètres de ses divisions, mais on ne retrouve pas trace de telles dispositions.

5° *A la Garde.*

Le corps de la Garde, en queue de l'armée, se couvrit, seulement du côté du bois des Ognons et du bois des Chevaux, par deux ou trois grand'gardes très rapprochées des camps de la division de grenadiers.

6° *Au 4e corps.*

Il n'y avait pas lieu d'organiser un service de sûreté au 4e corps, puisque les camps avaient été maintenus jusqu'au 16 dans la matinée aux abords nord-ouest de la place de Metz.

D'une façon générale, les mesures de sécurité prises, le 15 août au soir aux divisions de Forton et Valabrègue, ainsi qu'aux corps d'armée les plus rapprochés de l'ennemi (2e et 6e) furent illusoires, par ignorance absolue de la guerre telle que l'avait faite l'armée française durant les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

Que l'on suppose pour un instant le maréchal Bazaine tué vers la fin du combat de Borny et remplacé par un général sachant la guerre (?)

Les dispositions pour la journée du 15 août, en dépit du désordre inouï résultant des ordres antérieurs pour passer d'une rive à l'autre de la Moselle, auraient pu être les suivantes :

Colonne de gauche :

Le 2e corps, à Vionville ; avant-garde (1re brigade), à Mars-la-Tour, ayant auprès d'elle les divisions de cavalerie de Forton et Valabrègue, sous un chef unique.

Ligne des grand'gardes mixtes, par Buxières, Mariaville, Ville-sur-Yron.

Le 6e corps, à Rezonville, détachant une division et un régiment de cavalerie, en flanc-garde de gauche, à Gorze.

La Garde, à Gravelotte.

Colonne de droite :

Le 3e corps, passant par Lorry, Amanvillers et Vernéville, à

Doncourt; avant-garde (1re brigade) à Jarny, ayant auprès d'elle les divisions de cavalerie du Barail et de Clérembault, sous un même chef.

Ligne des grand'gardes, par Droitaumont, Conflans, Labry, Hatrize.

Le 4e corps, passant par Woippy et Sainte-Marie-aux-Chênes, à Vernéville, en laissant une brigade d'infanterie et un régiment de cavalerie, en flanc-garde de droite, à Saint-Privat.

Ce dispositif eut pallié, dans une certaine mesure, les erreurs colossales de commandement des jours précédents et permis, le 16, dès la pointe du jour, à l'armée française de reprendre sa marche, et en bon ordre cette fois, sur Verdun.

Une partie des forces allemandes, attaquait-elle, le 16, par le Sud?

Les 2e, 5e, 6e corps et Garde, solidaires les uns des autres, faisaient face à l'ennemi pendant que les 3e et 4e corps, formant masse de manœuvre, se prolongeaient vers l'Ouest pour venir le prendre en flanc.

Tout ceci est pure rêverie, car personne dans l'armée de Lorraine ne savait la guerre napoléonienne. Bazaine eût-il disparu, le 14, de la scène du monde, que son successeur, quel qu'il fût, n'aurait pas su prendre, pour le 15 août, des dispositions très différentes de celles que l'on connaît.

i) Résumé et conclusion.

L'armée de Lorraine, déployée en bataille, occupait, le 12 août, une demi-circonférence, ayant Metz pour centre et moins de 6 kilomètres de rayon.

Le maréchal Bazaine pourvu, ce jour-là dans la soirée, du commandement suprême, a disposé de la nuit du 12 au 13 pour préparer le passage de la Moselle, qui pouvait s'effectuer sans le secours des ponts de chevalets et de bateaux.

Du 13, à la première heure, au 16, de grand matin, trois jours pleins se sont écoulés, durant lesquels les convois auraient pu parcourir trois étapes, et les troupes, deux.

Or, le 16, au lever du jour, sur 14 divisions d'infanterie disponibles, sans tenir compte de la 2e division du 6e corps, réduite à 3 bataillons, 2 étaient à Woippy, près de la Moselle, 3 au col de Lessy et à l'Est, et 9 à une demi-étape de Metz. Sur ces 9 divisions, 7 n'avaient pas tiré un coup de fusil le 14 août (2e, 6e corps et Garde) et, par conséquent, leur retard ne provenait pas de la bataille de Borny.

Jamais armée en déroute n'a présenté un désordre comparable à celui des troupes et des convois de l'armée de Lorraine dans les rues de Metz et sur les terrains à l'ouest de la Moselle, le soir du 14, la nuit suivante et le 15 jusqu'à une heure très avancée.

Un résultat aussi désastreux est imputable au commandement, et à lui seul.

Des troupes, pour si bonnes qu'elles soient, ne peuvent être soumises impunément à des épreuves comme celles que les hésitations, l'incurie et l'incapacité du haut commandement firent subir à l'armée de Lorraine, du 6 au 15 août.

En France surtout, le soldat est trop intelligent pour ne pas saisir la cause de ses maux, et s'il l'attribue, comme c'était le cas le 15 août 1870, à la faiblesse du commandement, sa confiance disparaît en même temps que s'atténuent en lui les qualités de vigueur et d'entrain, qui le font si redoutable quand il a l'espoir de vaincre.

On est donc en droit de penser que, malgré les magnifiques élans de bravoure qu'elle a déployés, le 16 août, l'armée de Lorraine ne valait plus, à cette date, ce qu'elle avait été aux premiers jours de la campagne.

CHAPITRE XII

LA JOURNÉE DU 16 AOUT EN DEHORS DU CHAMP DE BATAILLE

Avant de décrire la bataille de Vionville—Mars-la-Tour, en nous plaçant au point de vue de la direction exercée par le haut commandement, il nous paraît logique d'exposer, en les analysant, les idées, ordres et dispositions qui se sont manifestés, le 16 août, en dehors de la lutte ou qui n'en ont subi que le contre-coup. Carte n° 36.

§ 1er. — Le quartier général de la IIe armée.

Le prince Frédéric-Charles fut informé, on l'a déjà dit (1), le 16, vers 10 heures du matin, par un rapport de la 1re division de cavalerie (Ire armée), daté de Pouilly, que de grands feux de bivouacs avaient été aperçus, la nuit précédente, à l'ouest et près de Metz.

Les rapports de reconnaissance du major Heister et du capitaine Klotze, de la 5e division de cavalerie, relatifs à la présence, le 15 au soir, d'un camp français considérable près de Rezonville, n'étant pas parvenus au commandant de la

---

(1) Voir page 54.

IIe armée, les grands feux de bivouacs signalés aux abords ouest de Metz ne pouvaient revêtir à ses yeux une grande importance, et même, eût-il été en possession, le 16 au matin, des rapports Heister et Klotze, que le prince Frédéric-Charles n'aurait probablement pas modifié ses ordres de la veille au IIIe et au Xe corps, attendu que la présence d'une division de cavalerie, à Vionville, d'un corps de 20,000 hommes, près de Rezonville, et de forces assez nombreuses, à l'ouest et près de Metz, indiquait la constitution d'une forte arrière-garde destinée à couvrir la retraite des masses principales, entamée, la veille, sur les routes de Conflans, de Briey, peut-être, de Thionville.

Carte n° 41. A 11 h. 1/2, arriva au quartier général de la IIe armée un officier du IIIe corps, porteur du rapport suivant que le général d'Alvensleben avait rédigé au moment où, parvenu sur la hauteur (signal) de la Vierge, il ne se faisait pas encore une idée nette de la situation :

Sud de Vionville, 16 août 9 h. 1/2 matin.

« Des camps ennemis sont à Vionville et à Rezonville.

« Le IIIe corps réuni se porte en avant, l'aile gauche sur « Jarny, pour passer éventuellement par Conflans.

« La 5e division de cavalerie est près de Mars-la-Tour, la « 6e division de cavalerie, près de Rezonville.

« L'ennemi se retire sur Thionville. »

Le prince Frédéric-Charles fit télégraphier ce renseignement au grand quartier général (à Herny), puis dicta la réponse suivante qui fut emportée par l'officier venu du IIIe corps :

« Tant que l'ennemi recule devant le IIIe corps, celui-ci « doit le suivre vigoureusement, l'aile gauche en avant. Il « devra y avoir entente continue avec le Xe corps.

« Le IXe corps, qui sera, demain (17) à midi, près de Mars-

« la-Tour, aura pour mission d'assurer la sécurité du flanc « droit du côté de Metz et en général de renforcer éventuelle- « ment les autres corps (IIIe et X^e).

« But de la manœuvre : Refouler l'ennemi au delà de la « frontière belge ou l'enfermer dans Thionville. Dans ce cas, « il y aurait lieu d'attendre que *la Ire armée vînt nous « relever* (!) »

Le rapport du IIIe corps, 9 h. 1/2 du matin, donnait sur la situation une idée complètement inexacte et ne pouvait que confirmer le prince Frédéric-Charles dans son opinion de la veille, à savoir que l'armée française était en pleine retraite, depuis la nuit du 14 au 15, vers la Meuse, en aval de Verdun.

Aussi, le Prince ne changea-t-il rien à l'ordre de la IIe armée pour la journée du 17, en préparation, et qu'il fit expédier, à midi.

a) Ordre de la IIe armée pour le 17 et jours suivants.

Quartier général de Pont-à-Mousson, 16 août, midi.

« La IIe armée continuera demain son mouvement vers la « Meuse. Carte n° 39.

« Pendant les jours qui vont suivre, la Ire armée se tiendra « en arrière de l'aile droite de la IIe.

« Les mouvements de l'aile droite de la IIe armée devront « être réglés d'après la direction prise par l'ennemi dans sa « retraite.

« Le Xe corps passera ultérieurement la Meuse en aval de « Verdun, place qu'il devra observer avec des détachements. « Dans le cas où le Xe corps serait entraîné au loin vers le « Nord par la poursuite, Clermont-en-Argonne et Sainte- « Menehould sont fixés, dès maintenant, comme points de « direction générale pour l'aile droite de l'armée.

« Le IIIe corps se portera demain sur Étain qui devra être

« occupé par son avant-garde, à moins que ces dispositions « ne doivent être changées d'après celles de l'ennemi. Le « détachement laissé à la garde du pont militaire jeté sur la « Moselle devra rallier dès que le IXe corps en aura assuré « le relèvement, ce qui devra se faire aujourd'hui.

« Le IXe corps atteindra Mars-la-Tour.

« Si la chose est possible, le IXe corps devra remplacer « demain le pont d'équipage construit par le IIIe corps, par « un pont de circonstance fait avec des bateaux du pays, et « dès que ce travail sera terminé, l'équipage léger devra être « mis en route pour rejoindre le IIIe corps.

« Les trois corps de l'aile droite, désignés ci-dessus (corps « qui devront chaque jour faire connaître leurs emplacements « au quartier général de l'armée), devront se tenir en liaison.

« En cas d'engagement important, le général d'infanterie « de Voigts-Rhetz (commandant le Xe corps) pourra disposer « d'abord du IIIe, puis du IXe corps.

« Si, comme il est probable, il n'y a pas d'engagement de « ce genre, le IIIe corps devra, le 18, se porter dans la « direction de Dieue-sur-Meuse, le IXe corps, dans la direction « de Fresnes—Génicourt-sur-Meuse, et ces deux corps devront « s'y assurer, le plus tôt possible, des passages sur la Meuse. « Dans le cas où il y arriverait le premier, le IXe corps aurait « à assurer les deux passages.

« Le XIIe corps poussera demain sa tête de colonne jusqu'à « Vigneulles, son gros jusqu'à Saint-Benoît-en-Woëvre, où « s'établira son quartier général. La cavalerie (du XIIe corps) « sera poussée jusqu'à la Meuse et au delà. Le 18, le « XIIe corps se dirigera sur Bannoncourt et s'assurera du « passage de la Meuse existant en ce point.

« Le corps de la Garde se portera demain sur Saint-Mihiel, « poussera une forte avant-garde sur la rive gauche de la « Meuse pour s'assurer de cet important point de passage et « établira son quartier général à Saint-Mihiel. Sa cavalerie « sera lancée dans la direction de Bar-le-Duc.

« Dans les jours qui vont suivre, le IVe corps se portera en
« avant, par Jaillon, Souzey, Boucq, vers Commercy, à moins
« que la place de Toul ne l'oblige, au moins en partie, à
« suspendre sa marche.

« Le IIe corps atteindra demain Pont-à-Mousson, en portant
« sa tête de colonne dans la direction de Limey, Flirey, Saint-
« Mihiel ; quartier général à Pont-à-Mousson.

« Mon quartier général sera aujourd'hui, à partir de
« 5 heures du soir, à Thiaucourt, et demain (17), à partir de
« midi et jusqu'à nouvel ordre, à Saint-Mihiel.

Après que la IIe armée sera arrivée sur la Meuse et se sera
« rendue maîtresse des passages de cette rivière, il y aura
« probablement un arrêt de plusieurs jours jusqu'à ce que les
« deux armées des ailes (1) soient arrivées à sa hauteur.

« Tous les corps d'armée doivent envoyer chaque jour un
« officier d'état-major à mon quartier général. Ces officiers
« pourront au besoin employer des voitures, y attacher leur
« cheval de selle et emmener comme escorte des plantons
« d'infanterie. »

Cet ordre, est-il besoin de le dire, ne reçut même pas un commencement d'exécution, sauf de la part des IVe et IIe corps.

Avant de connaître les intentions du quartier général au sujet du futur emploi de la Ire armée, le prince Frédéric-Charles assigne à celle-ci le rôle modeste d'échelon en arrière de la droite de la IIe armée. Le général de Steinmetz avait eu le même désir le 5 août ; c'était donc entre ces deux commandants d'armée à qui joindrait l'ennemi le premier. Le sentiment, louable en lui-même, s'est manifesté, on peut bien le dire, d'une façon un peu trop exclusive et aurait pu avoir de fâcheuses conséquences pour l'ensemble si l'élément régulateur personnifié par Moltke n'était intervenu.

(1) La Ire armée à droite, la IIIe armée à gauche.

Durant la marche de la Moselle à la Meuse, le prince Frédéric-Charles confie à ses trois corps de droite une mission analogue à celle qui fut remplie par la Ire armée entre Sarre et Moselle, et ses quatre corps de gauche paraissent lui suffire à l'exécution de la manœuvre débordante.

Pour lui, la IIe armée peut et doit faire face à tous les événements, tandis que les deux autres n'auront qu'à la suivre en protégeant ses ailes.

L'idée n'était pas neuve.

Déjà en 1866, la veille de Sadowa, le prince Frédéric-Charles avait attribué à l'armée du Prince royal un rôle des plus effacés, se promettant bien de vaincre à lui tout seul, et il avait fallu l'intervention énergique de Moltke pour remettre les choses au point.

A vrai dire, le prince Frédéric-Charles prévoyait, dans son ordre, l'arrêt de la IIe armée derrière la Meuse, avant-gardes au delà, jusqu'au moment où les armées collatérales (Ire à droite, IIIe à gauche) seraient arrivées à sa hauteur; mais devant le front Verdun—Commercy, de 50 kilomètres, assigné à la IIe armée pour le 18 août, un ennemi en position sur la rive gauche de la Meuse et très mobile, pouvait, avant de se retirer derrière l'Argonne, infliger des échecs graves à quelques-unes des avant-gardes de cette armée.

L'ordre de la IIe armée pour le 17 août, indique que le Xe corps sera, ce jour-là, vers Fresnes, et il prescrit au IIIe corps d'atteindre, ce même jour, Étain, puis il prévoit pour le 18, la marche du Xe corps vers l'aval de Verdun et l'arrivée du IIIe corps devant Dieue-sur-Meuse. Ces deux corps d'armée se croiseraient donc, le 18, entre Manheulles et Haudiomont.

b) Mission donnée au capitaine d'état-major Lignitz.

Carte n° 37. On se souvient que le capitaine Lignitz, de l'état-major du IXe corps, fut envoyé, le 16 à 5 h. 1/2 du matin, de Verny

auprès du commandant de la IIe armée, pour demander que l'on fixât au IXe corps des routes distinctes de celles affectées au VIIIe corps, dans le but de suivre le IIIe corps au delà de la Moselle.

Le prince Frédéric-Charles avait pris cette demande en considération puisqu'il avait adressé, à 8 heures du matin, l'ordre au IXe corps de franchir la Moselle, le jour même, avec une partie de ses forces (1), mais, bien que le capitaine Lignitz, arrivé à Pont-à-Mousson au plus tard vers 7 h. 1/2, se fût présenté au chef d'état-major de la IIe armée, il n'obtint pas une réponse nette à la demande de routes distinctes et dut attendre, avant de s'en retourner, qu'on voulût bien lui confier une mission à remplir auprès du IXe corps.

Ce n'est qu'une heure après la réception du rapport envoyé par le général d'Alvensleben, à 9 h. 1/2 du matin (hauteur de la Vierge), que fut dicté au capitaine Lignitz l'ordre suivant, à transmettre, le plus tôt possible, au général de Manstein :

Pont-à-Mousson, 16 août, midi et demi.

« Le IIIe corps poursuit depuis ce matin, 10 heures, des « masses ennemies se retirant, par Vionville, dans la direc- « tion de Thionville. Ce corps d'armée est invité à poursuivre « jusqu'à ce que l'ennemi soit investi dans Thionville ou « refoulé en Belgique.

« Il est important que le IXe corps occupe bientôt Mars-la- « Tour et couvre, dès aujourd'hui du côté de Metz, le flanc « droit du IIIe corps auquel il servira de soutien.

« Le présent ordre devra être exécuté, autant que possible, « le 17. Rester constamment en liaison avec le IIIe et le « Xe corps. »

---

(1) Voir page 77.

c) Départ du prince Frédéric-Charles pour le champ de bataille.

A 2 heures de l'après-midi, le commandant de la IIe armée reçut du général de Kraatz, commandant la 20e division, un rapport (1) daté de Thiaucourt, 11 h. 1/2, aux termes duquel, le IIIe était engagé, près de Rezonville, contre des forces ennemies considérables, le général de Rheinbaben, avec 9 régiments de cavalerie et 4 batteries, se trouvait sur les lieux, la 20e division marchait au canon, et la 19e division était prévenue d'avoir à s'y porter.

Carte n° 41. Le prince Frédéric-Charles se décida aussitôt à partir avec son état-major pour le champ de bataille. Il monta à cheval vers 3 heures et, en une heure et demie, parcourut la distance de 22 kilomètres qui sépare Pont-à-Mousson de la hauteur à l'ouest du bois de Vionville (par Pagny, Arnaville, Novéant, Gorze), et ce, en dépit des embarras de voitures causés, surtout à partir d'Arnaville, par les nombreux caissons de munitions allant dans un sens, et les voitures de blessés, dans l'autre.

Avant de se mettre en route, le général major de Stiehle, chef d'état-major de la IIe armée, laissa, pour être remise à Moltke dès son arrivée à Pont-à-Mousson, la note suivante :

d) Note laissée à Pont-à-Mousson pour le maréchal de Moltke.

Quartier général, Pont-à-Mousson, 16 août, 2 heures soir.

Carte n° 39. « Je laisse ici, pour Votre Excellence, l'ordre d'armée qui « vient d'être donné pour demain.

« Le compte rendu du IIIe corps, daté de Vionville, « 10 heures du matin (2), permet de conclure qu'une grosse « fraction ennemie a été refoulée et se retire sur Thionville.

---

(1) Ce rapport est reproduit au chapitre XIV.
(2) En réalité, daté de la hauteur de la Vierge à 9 h. 1/2 du matin.

« Le IIIe corps est avisé de poursuivre directement l'adver-
« saire en avançant l'aile gauche, afin de le refouler dans
« Thionville ou vers la frontière belge. Comme cette éventua-
« lité était prévue, l'ordre d'armée d'aujourd'hui donne à
« l'aile droite de la IIe armée (Xe, IIIe, IXe corps) une certaine
« indépendance en la plaçant, éventuellement, sous les ordres
« du général de Voigts-Rhetz, dans le cas où Son Altesse
« Royale ne serait pas elle-même sur les lieux.

« Je crois qu'il est bon de laisser les quatre autres corps
« d'armée continuer tranquillement leur marche vers la Meuse
« entre Bannoncourt et Commercy, afin d'être maîtres, demain,
« des passages. Il faudra nous arrêter ensuite plusieurs jours,
« afin de ne pas déboucher de l'Argonne dans la plaine de
« Champagne avec de simples têtes de colonnes.

« Les renseignements de la cavalerie de l'aile gauche
« dépeignant la place de Toul comme peu en état de défense
« et munie d'une faible garnison, on a attiré l'attention du
« général d'Alvensleben I (1) sur l'importance qu'aurait, pour
« nos communications par voie ferrée, la réussite d'un coup de
« main sur cette place. Il a fallu nous borner à soulever cette
« question, ne pouvant donner d'ordres avant de connaître
« exactement la situation de ce côté.

« Aujourd'hui et demain, nous dépassons de beaucoup la
« IIIe armée ; c'est une raison de plus pour faire halte sur
« la Meuse. . . . .
. . . . »

Suit le rapport du général de Kraatz (2), expédié de Thiaucourt à 11 h. 1/2 et arrivé à Pont-à-Mousson à 2 heures.

« Nous nous rendons (le prince Frédéric-Charles et l'état-
« major de la IIe armée) sur le champ de bataille, par Gorze. »

Ainsi, le 16 août, à 3 heures du soir, le prince Frédéric-

(1) Ne pas confondre avec le commandant du IIIe corps, général d'Alvensleben II.

(2) Ce rapport est reproduit au chapitre XIV.

Charles et les officiers de son état-major croient unanimement à la marche du gros de l'armée française, entamée depuis le 14, par les routes de Conflans et au nord, et, pour eux, la retraite signalée, le matin même, à 9 h. 1/2, par le commandant du III[e] corps, de troupes ennemies des trois armes se repliant de Vionville sur Thionville indique qu'une forte arrière-garde richement pourvue en cavalerie manœuvre pour attirer les Allemands sur une fausse piste.

§ 2. — Le grand quartier général après son arrivée (4 h. 1/2 soir) à Pont-à-Mousson.

Ainsi que l'annonçait la directive du 15 pour le 16, le grand quartier général partit de Herny, en voiture, à 1 heure de l'après-midi, et atteignit Pont-à-Mousson, à 4 h. 1/2 du soir (distance de 33 kilomètres).

Moltke, on a pu s'en convaincre par sa directive du 15 août, ne partageait pas les illusions du prince Frédéric-Charles sur la valeur du haut commandement français; aussi, dès qu'il eut pris connaissance de la lettre laissée à son adresse par le général-major de Stiehle, s'empressa-t-il d'envoyer au général de Steinmetz l'ordre suivant :

Au commandant en chef de la I[re] armée, à Pommerieux (1).

Quartier général, Pont-à-Mousson, 16 août 1870, 5 heures soir.

Carte n° 40. « L'ennemi qui abandonnait Metz a été attaqué aujour-« d'hui, près de Rezonville, par le III[e] corps d'armée venant « de Gorze. On a rappelé le X[e] corps qui se trouvait plus à « l'Ouest.

---

(1) Le quartier général de la I[re] armée avait été fixé par le général de Steinmetz à Coin-sur-Seille, et Moltke l'ignorait. C'était à lui de déterminer les quartiers généraux des commandants d'armée. Le fait a son importance.

« Afin de refouler l'ennemi vers le Nord en le coupant de « Châlons et de Paris, *et, vu l'importance de ses forces*, Sa « Majesté prescrit de faire franchir la Moselle aux deux corps « disponibles de la Ire armée, immédiatement derrière les « troupes du IXe corps.

« Les convois des trois corps (VIIe, VIIIe, IXe) devront « rester sur la rive droite (de la Moselle) jusqu'après le pas- « sage des troupes.

« Le commandant en chef de la Ire armée dirigera les VIIIe « et VIIe corps d'armée de manière à les amener, le plus « rapidement possible, sur l'ennemi.

« Les mesures à prendre pour disposer de nouveau les « armées en vue de la continuation de la marche vers l'Ouest, « demeurent réservées. »

L'ordre ci-dessus reflète clairement l'opinion de Moltke sur la situation de l'armée française.

A ses yeux, le IIIe corps n'a peut-être devant lui qu'une arrière-garde, mais celle-ci ne saurait être très éloignée de l'armée française proprement dite, et si, comme tout le fait supposer, le IIIe corps pousse de l'avant avec vigueur, il ne tardera pas à se trouver en présence du gros des forces ennemies qu'il retiendra jusqu'à l'arrivée des puissants renforts qu'on va lui envoyer.

Jusqu'au milieu de la nuit du 16 au 17, le grand quartier général resta dans l'ignorance la plus absolue de la gravité de la bataille qui se livrait à cinq lieues de Pont-à-Mousson.

Les deux documents qui suivent, dus à la plume de Moltke, ne font donc que développer l'idée maîtresse implicitement contenue dans l'ordre à la Ire armée en date du 16, 5 heures du soir.

Au commandant en chef de la IIe armée, à Thiaucourt (1).

Quartier général, Pont-à-Moussou, 16 août 1870, 8 heures soir.

« Le commandant en chef de la Ire armée est avisé de faire « franchir la Moselle, demain matin, aux troupes des VIIIe et « VIIe corps d'armée, immédiatement derrière celles du IXe, « et de les diriger sur l'ennemi par le chemin le plus court.

« On s'occupera plus tard de disposer les Ire et IIe armées « en vue de la continuation de la marche vers l'Ouest, mais il « s'agit avant tout de refouler vers le Nord, en les coupant « de Châlons et de Paris, le plus grand nombre possible de « troupes ennemies, dut-on les poursuivre jusqu'à la frontière « du Luxembourg, voire même à l'intérieur de ce pays.

« Le gros de la IIe armée (XIIe, Garde, IVe, IIe corps) « peut, dès maintenant, faire halte et se reposer. Il lui suffit « de pousser des avant-gardes pour occuper les passages de « la Meuse. »

La directive du 15 pour le 16 prescrivait à la IIe armée de marcher tout entière vers le Nord-Ouest. Le prince Frédéric-Charles ayant adopté une autre solution avant de recevoir ladite directive et ne s'étant pas conformé dans la nuit du 15 au 16 aux dispositions qu'elle contenait, Moltke accepte sans récrimination le fait accompli, car une Altesse royale est à ménager, mais il persiste dans son idée première et calcule que les Xe, IIIe, IXe, VIIIe et VIIe corps pourront suffire à la tâche qu'il leur réserve, à savoir : le refoulement de la majorité des forces françaises vers la frontière luxembourgeoise.

Moltke est plus explicite dans la lettre qu'il écrit, à la même

(1) L'ordre de la IIe armée pour le 17, dont une copie accompagnait la note laissée à Pont-à-Mousson par le général de Stiehle, portait que le quartier général du prince Frédéric-Charles serait, le 16, dès 5 heures du soir, à Thiaucourt.

heure (8 heures du soir) et par le même courrier, à son ami le général-major de Stiehle :

Au général-major de Stiehle.

Quartier général, Pont-à-Mousson, 16 août 1870, 8 heurses soir.

« A mon avis, rejeter vers le Nord *les forces principales de* « *l'ennemi* qui abandonnent Metz est chose décisive pour le « résultat de la campagne. *Plus le III*e *corps a d'ennemis* « *devant lui*, *plus grand sera le succès demain*, quand on « pourra disposer contre l'adversaire des Xe, IIIe, IXe, VIIIe « et VIIe corps, éventuellement, du XIIe.

« Ce n'est que lorsque ce but capital aura été atteint que « les Ire et IIe armées pourront se séparer pour continuer leur « marche vers l'Ouest.

« Les autres corps de la IIe armée peuvent faire halte, dès « maintenant.

« Il n'y a qu'un intérêt secondaire à atteindre rapidement « la Meuse ; il y en a un de premier ordre à s'emparer de « Toul.

« Quant à grouper les trois corps d'aile droite de la « IIe armée (sous un même chef), cela n'est nullement néces- « saire pour le moment. »

« La première qualité d'un général en chef, a écrit Napo- « léon, est d'avoir une tête froide qui reçoive une impression « juste des objets. »

Cette qualité maîtresse, Moltke l'a possédée à un haut degré.

On est trop souvent porté en France à établir une distinction tranchée entre le talent et le génie.

C'est là, pour nous, un concept d'ordre métaphysique.

Pour nous, le talent et le génie font partie d'une seule et même série ascendante, et bien osé serait celui qui pourrait définir le terme où finit le talent et où commence le génie.

Trait de génie, dit-on, pour désigner un acte imprévu qui a procuré des résultats immenses ; mais sait-on si ce trait de génie est le fait d'une inspiration soudaine ou la synthèse de longs calculs ? Quoi qu'il en soit, Moltke pendant les journées du 15 et du 16 août « a reçu une impression juste des objets », alors que des généraux d'un talent éprouvé, tels que le prince Frédéric-Charles, ont vu la situation sous un aspect trompeur.

Dans toutes les circonstances importantes de la guerre de 1866 et de la guerre de 1870-71, Moltke, lorsqu'il a eu le temps de la réflexion, *indispensable à sa nature*, s'est montré supérieur aux hommes de guerre de son temps par une sûreté de jugement et un art dans l'adaptation des moyens au but, qui confinent au génie s'ils n'en sont la marque essentielle.

On se figure volontiers un Moltke au teint glabre, raide, froid, taciturne, implacable dans ses haines, objet de crainte pour ses inférieurs, enfin inaccessible aux sentiments qui élèvent l'âme et embellissent l'existence.

Un Français ne peut avoir de sympathie pour la mémoire de l'homme qui a semé la ruine sur le tiers du territoire national et provoqué tant de défaites ; mais lorsqu'on a pu se renseigner, comme nous, auprès d'officiers allemands ayant vécu dans l'intimité de Moltke, on est tout surpris de rencontrer chez ce vieil homme de guerre des goûts artistiques très délicats.

Les lettres écrites pendant sa mission en Turquie passent, en Allemagne, pour un modèle de style épistolaire, et, quand il avait chez lui quelques intimes, le soir, Moltke (et cela jusque dans les dernières années de sa vie) se mettait parfois à déclamer, de mémoire, des scènes entières du théâtre de Gœthe et de Schiller. D'autre part, son grand amour pour la musique l'avait porté à recevoir en ami le célèbre violoniste Joachim, lequel lui faisait entendre des sonates de Beethoven, jouées en perfection.

Moltke a donc été un artiste dans toute l'acception du

terme et c'est en artiste qu'il a conduit les guerres de 1866 et de 1870.

Les purs techniciens peuvent épiloguer sur l'art en matière d'opérations militaires, et même, lui contester toute valeur pratique. Leurs critiques sont vaines quand elles ne masquent pas le sentiment que La Fontaine attribue au renard de la fable :

Ils sont trop verts.....

§ 3. — La marche du gros de la IIe armée vers la Meuse.

a) Le XIIe corps.

La division de cavalerie (1) part de Cheminot à 5 heures du matin, traverse la Moselle sur le pont de pierre de Pont-à-Mousson, derrière la 20e division (2), continue sur Regniéville-en-Haye et de là se porte sur Nonsard, à 5 kilomètres des côtes de Meuse, d'où elle pousse des détachements sur Saint-Mihiel et Lacroix-sur-Meuse. Carte n° 40.

La 23e division quitte ses bivouacs, près de Nomény, vient franchir la Moselle sur le pont de bateaux construit par le Xe corps près d'Atton, et pousse jusqu'à Regniéville-en-Haye.

L'artillerie de corps utilise le pont de pierre et va bivouaquer à Montauville.

La 24e division cantonne, à partir de 6 heures du soir, à Pont-à-Mousson.

Les convois franchissent la Moselle dans la nuit et forment le parc entre Pont-à-Mousson et Dieulouard, aux abords de la route qui relie ces deux localités.

Un officier de l'état-major du XIIe corps a relevé exactement les durées d'écoulement de trois grandes unités de son

---

(1) Le 15, après la marche, cette division était cantonnée, en partie, à Louvigny, en partie, à Cheminot, sur une profondeur de 4 kilomètres.

(2) La 20e division se rendait de Pont-à-Mousson à Thiaucourt.

corps d'armée sur les ponts de la Moselle; ces durées furent, pour :

La division de cavalerie, sur le pont de pierre : une heure vingt minutes;

La 23e division, sur le pont de bateaux : deux heures trente minutes ;

L'artillerie de corps, sur le pont de pierre : deux heures.

Deux heures pour 6 batteries ! ou vingt minutes par batterie ! Ces nombres en disent long sur les à-coups et les temps d'arrêt.

b) Le corps de la Garde.

La division de cavalerie de la Garde (1) réduite, depuis le 15, à deux brigades avec une batterie, par l'envoi de la brigade de dragons et d'une batterie à Thiaucourt, avait stationné, pendant la nuit du 15 au 16 ; les uhlans et l'état-major de la division, à Bernecourt; les gardes du corps et les cuirassiers, à Ménil-la-Tour.

Le 16, ces deux brigades furent réunies et allèrent à Apremont, poussant des fractions, sur la Meuse, entre Saint-Mihiel et Commercy.

Le corps d'armée, précédé d'une brigade mixte détachée de la 2e division, quitte les environs de Dieulouard et va prendre des cantonnements-bivouacs échelonnés, sur la route de marche, savoir :

L'avant-garde, à Bouconville		3 kilom.	13 kilom.
Le gros de la 2e division, à Rambercourt		3 kilom.	
L'artillerie de corps, à Beaumont		4 kilom.	
La 1re division	à Bernécourt	3 kilom.	
	à Novéant		
Distance entre la division de cavalerie et l'avant-garde.			2k,500

(1) La cavalerie de la Garde comprend un régiment des gardes du corps, un de cuirassiers, trois de uhlans, deux de dragons et un de hussards. En 1870, pendant la campagne, le régiment de hussards et un régiment de uhlans faisaient le service de cavalerie divisionnaire auprès de l'infanterie et les six autres régiments formaient la division de cavalerie.

c) Le IVe corps.

Au IVe corps, l'avant-garde (1) est poussée, par ordre du commandant de corps d'armée, de Saizerais sur Jaillon et Toul, dans le but de s'emparer de cette place par un coup de main.

L'opération s'exécute mais elle échoue.

Les autres éléments des corps d'armée vont de Custines (8e division) et de Marbache (7e division et artillerie de corps) à Rozières-en-Haye (7e division), les Saizerais (artillerie de corps et quartier général), Marbache et Belleville (8e division).

Dans la soirée, la 14e brigade mixte rejoint la 7e division à Rozières-en-Haye et, en dépit d'un ordre venu du commandant de la IIe armée prescrivant d'enlever Toul de vive force, la tentative n'est pas renouvelée, la place ayant été reconnue à l'abri de l'escalade.

d) Le IIe corps.

Au IIe corps, la 3e division d'infanterie va de Han-sur-Nied à Buchy, l'artillerie de corps, à Luppy, et la 4e division, de Faulquemont à Solgne.

Au lieu de continuer à gagner beaucoup de terrain vers l'Ouest en restant échelonné sur une grande profondeur, le IIe corps a fait serrer la queue de ses troupes sur la tête, laquelle n'a effectué qu'une courte marche, d'où résulte une concentration bien inutile ce jour-là et contraire aux intentions du prince Frédéric-Charles, exprimées dans son ordre d'armée du 15 au soir pour la journée du 16 août.

---

(1) La 14e brigade mixte, en avant-garde, comprenait 6 bataillons, 4 escadrons, 2 batteries et 2 compagnies de pionniers avec équipage léger de pont.

§ 4. — Le IXe corps, le VIIIe corps, et leurs chefs.

a) Le IXe corps, le 15 au soir, et sa marche, le 16.

Carte n° 37. Nous avons reproduit, au titre de la journée du 15 (1) l'ordre de mouvement du IXe corps pour le 16, daté de Verny à 6 h. 1/4 du matin, d'après lequel ce corps d'armée devait franchir la Seille sur deux ponts (2) et marcher en deux colonnes, la 25e division sur Corny, la 18e sur Arry, ces deux points devant être seulement atteints par les avant-gardes pendant que les gros iraient occuper des cantonnements très étendus.

En ce temps-là, il était de règle dans l'armée prussienne que chaque division fût rassemblée auprès de son point initial avant d'être mise en mouvement, et quand une division devait former une avant-garde, celle-ci avait un point de rassemblement initial distinct de celui du gros.

Il en résulte que la 25e division devant franchir la Seille sur le pont improvisé de Loiville à partir de 10 heures du matin, son avant-garde rassemblée près du pont, aurait dû commencer le passage à 9 h. 1/4.

De même, à la 18e division, dont le passage à Pommerieux, son point initial, devait commencer à 9 heures du matin.

En réalité, l'ordre du corps d'armée mit une heure et demie à parvenir aux commandants des divisions, et, de ce fait, celles-ci furent mises en mouvement avec une heure de retard.

On sait quels motifs (3) avaient porté le général de Mans-

---

(1) Voir, page 75.

(2) Pont de bateaux construit par les pionniers de la 25e division le 16, entre 8 heures et 9 heures du matin, en aval de Pommerieux, devant Loiville, et pont fixe de Sillegny.

(3) La discussion de ces motifs a été faite au titre de la journée du 15 août, page 74.

tein à différer jusqu'à 6 h. 1/4 du matin l'envoi de son ordre de mouvement pour la journée du 16 et pourquoi il avait cru pouvoir accorder à son corps d'armée, ce jour-là, des cantonnements larges (1).

b) **Marche du VIIIe corps, le 16.**

Au VIIIe corps, on avait reçu le 15, vers 11 heures du soir, l'ordre du quartier général de la Ire armée (2) (à Bazancourt) prescrivant de marcher, le 16, en deux colonnes ; celle de droite (16e division réduite à une brigade mixte), de Chesny, par Fleury, Coin-lès-Cuvry, Marieulles et Lorry, sur Arry ; celle de gauche (15e division et artillerie de corps), de Liéhon, par Chérizey, Verny, Pommerieux et Sillegny, sur Marieulles.

Enfin, une des colonnes du VIIe corps, constituée par la 13e division, devait venir cantonner, le 16, à Pommerieux et à Sillegny.

La 16e division, commandée par le général de Barnekow, déboucha de Fleury, à 6 h. 1/2 du matin. Cela suppose que les troupes de cette division, au bivouac entre Orny et Mécleuves, eurent connaissance de l'ordre du divisionnaire, à 5 heures au plus tôt. D'où l'on peut conclure que le général Barnekow a reçu l'ordre du corps d'armée, à 4 heures, et que cet ordre est parti de Cherisey, à 3 heures. La confection de l'ordre du VIIIe corps aurait donc exigé environ quatre heures.

Le départ de la 15e division n'a commencé qu'à 8 heures, pour l'avant-garde, à Chérisey, et à 9 heures pour le gros, à Liéhon.

Le général de Wrangel, commandant de cette division, a dû recevoir l'ordre du VIIIe corps, à 4 heures du matin au plus tard, or, en admettant que, par suite des cantonnements assez

(1) Voir, page 76.
(2) Voir le texte de cet ordre, page 15.

étendus de la 15e division, l'ordre la concernant n'ait pu recevoir son exécution que deux heures après qu'il a été lancé, cet ordre ne serait parti qu'entre 6 et 7 heures du matin. Deux à trois heures pour rédiger un ordre de division, c'est trop.

La conséquence saute aux yeux.

Tandis que la 16e division partant de Fleury, à 6 h. 1/2, atteindra la Moselle, à Corny, assez tôt pour prêter son concours au IIIe corps, la 15e division qui, si elle fût partie à la même heure, eût devancé le IXe corps et atteint la Moselle vers midi, se trouvera immobilisée par les colonnes de ce corps d'armée jusqu'à 1 heure de l'après-midi et ne pourra que prendre des cantonnements-bivouacs, à partir de 5 h. 1/2 du soir, à Marieulles et à Vezon, côte à côte avec des fractions du IXe corps.

c) Inertie du général de Manstein.

On se rappelle que Moltke envoya de Herny, à 7 h. 1/4, un officier supérieur du Grand État-Major porteur d'un ordre ouvert (1) aux VIIIe et IXe corps pour que ce dernier eût le pas sur le VIIIe corps et s'avançât tout contre la Moselle.

Cet ordre fut communiqué au général de Manstein, vers 10 heures, à Verny. Le prince de Hesse, commandant de la 25e division, étant venu voir son commandant de corps d'armée un peu après 10 heures, fut invité par celui-ci à transporter son quartier général de Coin-lès-Cuvry à Corny; ce fut la seule disposition prise au IXe corps en exécution de l'ordre de Moltke.

Le général de Manstein se rendit ensuite à son nouveau quartier général de Sillegny et y trouva, à son arrivée, un peu après 11 heures, l'adjudant de la IIe armée porteur de l'ordre du prince Frédéric-Charles, daté de 8 heures du matin (2),

(1) Les causes de l'enchevêtrement des troupes de la Ire armée avec celles du IXe corps ont été exposées au titre de la journée du 15 août, page 76.

(2) Voir le texte de cet ordre, page 77.

qui prescrivait au IX[e] corps de faire passer la Moselle, le jour même, à une partie de ses forces.

Ces deux ordres, presque identiques, auraient dû provoquer de la part du général de Manstein des mesures nouvelles, ou tout au moins, un surcroît d'activité ; il n'en fut rien.

Le quartier général resta à Sillegny, et les troupes du IX[e] corps allèrent s'installer dans les cantonnements fixés par l'ordre de 6 h. 1/4 du matin.

d) Mission du major d'état-major Bumcke.

Le général de Gœben, commandant du VIII[e] corps, avait pris les devants, suivant son habitude, et, un peu avant midi, il atteignait Lorry, son nouveau quartier général.

Le major Bumcke, second officier d'état-major du VIII[e] corps, fut chargé d'aller reconnaître sans retard l'état du pont de Corny.

A son retour à Lorry, vers 1 heure, cet officier supérieur rendit compte que le pont suspendu de Corny était intact et que de la hauteur d'Arry on entendait une violente canonnade dans la direction de Gorze.

Ayant vu arriver, en revenant de Corny, la tête de la 16[e] division à Arry, le major Bumcke demanda à son chef d'état-major, alors en train de déjeuner avec le général de Gœben au quartier général de Lorry, s'il ne serait pas convenable de faire continuer cette division sur Corny et Gorze, pour venir en aide au III[e] corps qui paraissait très sérieusement engagé.

Le commandant du VIII[e] corps prit alors la parole (1) et dit :

« Le bruit du canon ne signifie pas grand'chose. Il s'agit

---

(1) D'après le colonel Cardinal von Widern, *Crise de Vionville*.

« probablement d'une escarmouche. Pas plus tard qu'hier « Moltke m'a dit qu'il ne s'attendait à rien de sérieux de « l'autre côté de la Moselle avant le 17, et demain nous y « serons tous. Je consens à ce que la division Barnekow (16e) « se remette en marche pour dépasser Corny; le chemin « qu'elle fera aujourd'hui sera autant de gagné pour demain; « mais la 15e division et l'artillerie de corps sont trop loin « pour qu'on leur demande autre chose que d'atteindre les « bivouacs qui leur ont été assignés pour aujourd'hui. »

Avant de se rendre auprès des troupes de la 16e division afin de leur transmettre l'ordre les concernant, le major Bumcke alla trouver le général de Wrangel, commandant la 18e division (IXe corps), dont le quartier général était également à Lorry, lui communiqua la détermination prise par le général de Gœben et lui donna le conseil de faire suivre la 16e division par les troupes disponibles de la 18e division.

Le général de Wrangel répondit que le 11e d'infanterie, arrivé à Arry depuis peu, était le seul régiment susceptible de marcher, les autres se trouvant encore fort loin, et qu'il allait lui prescrire de passer le pont de Novéant, dans le but d'en assurer la garde pour le compte de la 16e division.

e) Départ pour Corny du 11e d'infanterie (IXe corps) et de la 16e division d'infanterie (VIIIe corps).

Le 11e d'infanterie partit d'Arry, vers 1 h. 1/2, et fut bientôt suivi de la 16e division. Toutes ces troupes déposèrent les sacs avant de se mettre en marche. Elles descendirent sur la ferme Voisage et y prirent la route de Nancy à Metz.

Lorsque la tête de la 16e division déboucha sur la rive gauche, près de Novéant, le 11e d'infanterie était déjà rassemblé au nord du village.

Son chef, le colonel de Schœning, s'approcha du général de Barnekow et lui dit qu'envoyé à la garde du pont et considérant cette tâche comme superflue, il demandait à le suivre.

Le général répondit assez brutalement qu'il refusait d'employer des troupes étrangères à sa division (1).

Le colonel de Schœning aborda alors un capitaine d'état-major de la division en le priant d'intercéder auprès du général de Barnekow pour qu'il permit au 11e de suivre le mouvement de ses troupes.

Ce capitaine, qui avait appartenu au 11e, sut si bien s'y prendre que son général finit par lui dire : « Allons, faites-le venir. »

Aussitôt informé de ces paroles d'acquiescement, le colonel Schœning réunit ses officiers, leur exposa la situation critique où se trouvait le IIIe corps, la mission très secondaire dévolue au régiment, et leur fit part de sa décision de marcher à la suite de la 16e division (2).

L'acte d'initiative réfléchie du colonel de Schœning a été loué chaudement par tous les écrivains militaires allemands qui ont traité de la bataille du 16 août, et c'était justice.

Ce qu'il faut admirer chez le colonel de Schœning, c'est moins l'acte d'initiative en lui-même que le courage de braver ses conséquences, au point de vue de la discipline.

Le 11e d'infanterie avait été envoyé au pont de Novéant pour offrir à la 16e division un repli éventuel. En poussant au delà vers le champ de bataille, le colonel de Schœning découvrait son divisionnaire, dont il outrepassait les intentions, et savait encourir les plus graves reproches de la part du général de Manstein, dont le caractère et la façon de comprendre le service excluaient toute initiative de la part de ses subordonnés.

Mais le colonel de Schœning, ayant appartenu au service

(1) Ces détails sont extraits de la *Crise de Vionville*, par le colonel Cardinal von Widern.

(2) La 16e division, par suite de l'envoi intempestif, le 13, par ordre du général de Steinmetz, de la 31e brigade avec un escadron et une batterie sur Thionville, brigade non encore rentrée le 16, ne comptait plus que 2 régiments d'infanterie (brigade Rex), 3 escadrons et 3 batteries.

d'état-major, se faisait, grâce à sa haute culture intellectuelle, une idée très élevée des devoirs qui incombent à un chef placé inopinément en face d'une circonstance grave.

Nous exposerons, à la suite de l'analyse des combats qu'ont soutenus, le 16, les IIIe et X^{e} corps, la part prise à la bataille par la 16e division et le 11e d'infanterie.

Qu'il nous suffise de dire qu'au moment où le 11e allait s'engager, son colonel reçut l'ordre formel du général de Manstein, transmis par le commandant de la 18e division, d'avoir à retourner à Arry.

Le colonel de Schœning réunit encore une fois ses officiers, leur fit lire l'ordre qu'il venait de recevoir, puis s'étant rendu compte, par leur attitude et l'expression de leurs yeux, des sentiments qui les animaient, il s'écria : « Avec l'aide de Dieu, en avant. »

Blessé mortellement, il dit, le soir de la bataille, à l'un de ses officiers : « Je m'attends à être traduit devant un conseil de guerre, mais j'ai le ferme espoir d'être acquitté (1). »

Au moment du départ de la 16e division pour Corny, vers 2 heures, le chef d'état-major du VIIIe corps, colonel de Witzendorff, obtint du général de Gœben l'autorisation de se transporter sur le champ de bataille avec le major Bumcke et quelques autres officiers, afin de s'orienter sur la situation et de fournir au général de Barnekow des indications sur l'emploi ultérieur de ses troupes.

f) Comment le capitaine d'état-major Lignitz remplit sa mission.

Pendant que le commandant du VIIIe corps et les officiers de son état-major déjeunaient en paix à Lorry et que le chef

(1) D'après le colonel Cardinal von Widern, *Crise de Vionville.*

du IX[e] corps s'installait tranquillement à son quartier général de Sillegny, un officier d'état-major du IX[e] corps, le capitaine Lignitz, accomplissait des prodiges d'intelligence, d'initiative et d'activité.

Les faits et gestes de ce jeune capitaine dans l'après-midi du 16, jettent une lumière trop vive sur l'esprit qui animait à cette époque les officiers d'état-major prussiens pour que nous ne considérions comme une obligation historique d'en faire un exposé passablement détaillé.

On se souvient de la mission donnée, le matin, à 5 h. 1/2, au capitaine Lignitz par le général de Manstein. Il s'agissait de demander au prince Frédéric-Charles des itinéraires distincts de ceux du VIII[e] corps, pour la marche du IX[e] corps vers la Moselle, sur les traces du III[e] corps.

On sait aussi que la réponse fut confiée à un adjudant de la II[e] armée, parti de Pont-à-Mousson à 8 heures.

Le capitaine Lignitz resta à Pont-à-Mousson jusqu'à midi 1/2.

A cette heure-là, il prit note sur son carnet de l'ordre que nous avons reproduit précédemment (1), d'après lequel, depuis 10 heures du matin, le III[e] corps repoussait l'ennemi sur Thionville et devait s'efforcer de l'investir dans cette place ou de le rejeter en Belgique.

Cet ordre portait, relativement au IX[e] corps :

« Il est important que le IX[e] corps occupe bientôt Mars-la
« Tour et couvre, dès aujourd'hui, du côté de Metz, le flanc
« droit du III[e] auquel il servira de soutien.

« Le présent ordre devra être, autant que possible, exécuté
« complètement le 17.

« Rester constamment en liaison avec le III[e] et le X[e] corps. »

Le capitaine Lignitz, attribuant au général de Manstein une activité que celui-ci n'avait pas, se persuada que le plus

(1) Voir page 111.

court chemin pour avoir chance de le rencontrer était de se rendre à Arry, et non à Sillegny, quartier général fixé au IXe corps par l'ordre d'armée de la veille au soir.

De Pont-à-Mousson à Arry, où il arriva, vers 1 h. 1/2 (1), en suivant la route de la rive droite, le capitaine Lignitz ne vit d'autre troupe qu'une compagnie de pontonniers avec l'équipage de pont du IIIe corps, venue, en tête des parcs et convois de ce corps d'armée, jusqu'auprès d'Arry, par Champey.

Grâce au prestige que lui conférait son titre d'officier d'état-major, le capitaine Lignitz parvint à convaincre son collègue des pontonniers qu'il y avait urgence à jeter un pont de bateaux à hauteur d'Arry. Le capitaine promit que le pont serait achevé pour 4 heures.

Plus fort que cela ! Le capitaine Lignitz, supposant le général de Manstein en marche de sa personne vers la Moselle et ne pouvant savoir par laquelle des deux routes, soit sur Arry, soit sur Corny, il arriverait, obtint du capitaine de pontonniers que deux de ses officiers (sur trois) vinssent se mettre à sa disposition à Arry, où il se rendait, afin de transmettre, de là, les instructions dont il était porteur, à la fois, sur les deux routes venant de l'Est, et qui aboutissent, l'une à Corny (colonne de droite), l'autre à Arry (colonne de gauche).

En conséquence, à 2 h. 1/4, au moment de se remettre en marche d'Arry vers le pont de Novéant, le capitaine Lignitz fit porter, en duplicata, par les officiers de pontonniers mis à sa disposition, une note à l'adresse du général de Manstein, que nous reproduisons un peu plus loin et à laquelle nous avons donné le no 1.

Ces deux officiers devaient se diriger sur Sillegny, en passant, l'un par Lorry, l'autre par Corny, Fey et Pournoy.

L'officier de pontonniers envoyé à Lorry fut en outre

(1) Vitesse moyenne de 200 mètres par minute, ou de 12 kilomètres à l'heure.

chargé de remettre au général de Wrangel la note n° 2, reproduite plus loin, et de lui proposer de faire franchir la Moselle à la 18e division au pont d'Arry (en voie de construction), pour marcher ensuite sur Mars-la-Tour, par Arnaville, tandis que la 25e division se porterait, selon toute apparence, sur Gorze, par le pont de Novéant.

La note n° 1, destinée au général de Manstein était ainsi conçue :

« J'attends avec des ordres importants au pont de Novéant,
« que l'avant-garde du VIIIe corps commence à passer.
« Le IXe corps doit suivre au delà de la Moselle, éventuel-
« lement sur Thionville, le IIIe corps qui combat sur la route
« Metz—Verdun.
« Le général de Wrangel fait connaître que le prince de
« Hesse a l'espoir de vous entretenir de vive voix, à Corny.
« Sur mon invitation, un pont sera établi par l'équipage
« de pont du IIIe corps, à Arry, pour 4 heures du soir. »

La note n° 2, portée au général de Wrangel à Lorry, était la suivante :

« De la part du prince Frédéric-Charles !
« Le IXe corps doit suivre le IIIe qui poursuit l'ennemi,
« éventuellement, sur Thionville. Occuper Mars-la-Tour et
« couvrir le IIIe corps du côté de Metz.
« Je me porte au pont de Novéant (1) (praticable).
« J'ai décidé l'équipage de pont du IIIe corps à construire
« un pont de bateaux à Arry, pour 4 heures. »

Quand le capitaine Lignitz arriva au pont de Novéant, vers 2 h. 1/2, le 11e d'infanterie était déjà sur la rive gauche et l'avant-garde de la 16e division passait la rivière.

---

(1) On dit indifféremment pont de Corny ou pont de Novéant.

A cette heure-là, des blessés, transportés sur des voitures, commençaient à arriver à Novéant et, comme presque toujours en pareil cas, leurs dires étaient peu rassurants.

D'autre part, la canonnade, que l'on entendait très nourrie, ne laissait aucun doute sur la gravité de l'engagement du côté de Gorze.

Le capitaine Lignitz se persuada donc qu'il fallait secourir le IIIe corps, au plus vite et avec le plus de troupes possibles.

Dans ce but, il obtint du capitaine de pontonnniers du IIIe corps qu'il procédât sans retard, avec des matériaux pris sur place, à l'établissement d'un pont de circonstance, doublant le pont suspendu de Novéant, et ce, indépendamment du pont de bateaux en voie de construction près de la ferme de Lobe (à l'ouest et près d'Arry).

On se souvient que l'ordre du IXe corps, pour le 16, n'étant parvenu à la 25e division qu'à 8 heures du matin, celle-ci ne put se mettre en route que vers 11 heures.

Corny avait été assigné, à 10 h. 1/2, au commandant de la 25e division comme nouveau quartier général.

Prenant les devants, le prince de Hesse, qui la commandait, atteignit ce village entre midi et 1 heure.

De la tour du château de Corny, non seulement on entendait la canonnade, mais encore on pouvait voir avec de bonnes jumelles les nuages de fumée marquant les positions des deux adversaires.

Le commandant de la 25e division savait que ses premières troupes ne pouvaient pas arriver à Corny avant 4 heures du soir. Il profita de ce laps de temps pour pousser de sa personne une pointe sur la rive gauche de la Moselle.

Arrivé au delà du pont de Novéant, vers 3 heures, le prince de Hesse rencontra le capitaine Lignitz, et reçut de lui communication de l'ordre du prince Frédéric-Charles, daté de midi et demi, ainsi que divers renseignements sur la gravité du combat soutenu par le IIIe corps.

Le prince de Hesse, de retour à Corny, envoya des officiers de son état-major sur la route et dans les cantonnements de sa division, avec ordre de faire continuer la marche jusqu'à Corny (tête) et Fey (queue).

A 4 heures, ne voyant rien venir, le prince de Hesse retourna à Novéant, y revit le capitaine Lignitz, et se laissa persuader qu'il fallait, non plus s'avancer jusqu'à la Moselle, mais pousser au delà vers le champ de bataille, attendu que la situation, depuis que le prince Frédéric-Charles avait donné son ordre, avait singulièrement empiré, et que le commandant du IX[e] corps ne pourrait qu'approuver l'initiative de ses subordonnés lorsqu'il arriverait de sa personne sur la Moselle, ce qui ne pouvait tarder.

g) Passage de la Moselle par la 25[e] division au pont de Novéant.

En conséquence, le commandant de la 25[e] division envoya dire, un peu après 4 heures, à toutes ses troupes, de franchir la Moselle sur le pont de Novéant.

L'escadron de pointe, dès son arrivée à Corny, vers 4 h. 1/4, fut dirigé sur Gorze.

Vers 4 h. 3/4, la 49[e] brigade (4 bataillons), avec 3 escadrons et 3 batteries, atteignit Corny, passa le pont, fut rassemblée (1) au nord de Novéant, et déposa les sacs.

Les autres troupes de la 25[e] division eurent l'ordre, au fur et à mesure de leur arrivée à Fey, de pousser jusqu'à Corny, mais elles ne devaient y arriver que très tard et par fractions. On leur fit, néanmoins, franchir la Moselle dans le courant de la nuit.

Ce fut une sorte de débandade, dont la cause première est imputable au général de Manstein, lequel n'était pas entré en

---

(1) Le pont *suspendu* de Novéant nécessitait, pour sa traversée, de grandes précautions et rendait indispensable un rassemblement consécutif.

relations avec le commandant du III[e] corps, son chef de file, et avait retardé, au delà des limites permises, l'envoi de son ordre de mouvement, par lequel ses troupes devaient s'installer en des cantonnements d'une étendue demesurée.

h) Le général de Manstein se décide à marcher.

Étant parvenu à convaincre le prince de Hesse de la nécessité urgente d'envoyer les troupes disponibles de la 25[e] division sur le champ de bataille, le capitaine Lignitz songea au mouvement de colère qui s'emparerait du général de Manstein lorsqu'il apprendrait la marche de cette division sur Gorze.

Dans le but d'attirer sur lui-même l'orage prévu, le capitaine Lignitz pria l'officier envoyé à Fey pour faire serrer les troupes de queue sur Corny, de continuer à la rencontre du général de Manstein, afin de le mettre au courant des dispositions prises à la 25[e] division et de lui remettre le rapport (1) ci-dessous, signé : capitaine Lignitz.

« D'après un renseignement qui vient d'arriver ici, la « 5[e] division d'infanterie (III[e] corps) ne semble pas avoir « obtenu des résultats favorables. Le prince Frédéric-Charles « est arrivé sur le champ de bataille. J'attends, au pont de « Novéant, avec l'ordre en entier. »

D'autre part, un des deux officiers de pontonniers, envoyé par le capitaine Lignitz à la recherche du général de Manstein, le trouva, vers 3 heures, à son quartier général de Sillegny, et lui remit la note qui résumait l'ordre du prince Frédéric-Charles au IX[e] corps, daté de midi et demi.

Le général de Manstein fit aussitôt rédiger l'ordre suivant, qui fut expédié à 3 h. 1/2.

---

(1) D'après le colonel Cardinal von Widern, *Crise de Vionville*.

« Aussitôt après avoir mangé la soupe, le corps d'armée se « mettra en marche vers la Moselle.

« 1° La 18e division passera la rivière à Arry, où l'équipage « de pont du IIIe corps construit un pont, et continuera sur « Mars-la-Tour, par Buxières;

« 2° La 25e division (hessoise) franchira la Moselle à Corny « et se portera sur Vionville, par Novéant et Gorze;

« 3° L'artillerie de corps suivra la 25e division..... »

Cependant, le général de Manstein savait, depuis plusieurs heures, que l'on entendait le bruit du canon du côté de Gorze, mais, aux officiers qui lui avaient fait part de cet indice de lutte, il avait répondu :

« Cela ne signifie pas grand'chose! Alvensleben se cha- « maille sans doute avec les forts de Metz (1). »

Cette opinion provenait de ce que, dans la matinée du 15, le général de Manstein avait observé, du haut de la tour du Télégraphe, au nord de Peltre, la colonne, pour ne pas dire la cohue, qui se pressait sur l'élément de route compris entre Moulins et Longeau. Il en avait conclu, comme presque tous les généraux allemands, à l'impossibilité d'atteindre l'armée française entre Metz et Verdun.

Quoi qu'il en fut, le commandant du IXe corps ne se pressa pas de quitter son quartier général, et c'est seulement à 5 heures qu'il monta à cheval pour se rendre à Novéant, où il arriva vers 6 h. 1/2 du soir.

Le capitaine Lignitz lui rendit compte, aussitôt, de la situation et des mouvements de troupes qui s'étaient exécutés, depuis 2 heures de l'après-midi, d'Arry et de Corny, vers le champ de bataille.

En apprenant les actes d'initiative accomplis par le colonel de Schœning et par le prince de Hesse, le général de Mans-

(1) D'après le colonel Cardinal von Widern.

tein s'emporta, comme l'avait prévu le capitaine Lignitz, contre l'indiscipline de ses deux subordonnés.

Quelques heures plus tôt, à 3 heures, le général de Manstein avait reçu un rapport du général de Wrangel, disant que le 11e d'infanterie avait été détaché au pont de Novéant. A cette nouvelle, le commandant du IXe corps, très mécontent, avait envoyé l'ordre à son divisionnaire de faire revenir, le plus tôt possible, le 11e à Arry et à Lorry. C'est cet ordre que le colonel de Schœning reçut, vers 6 heures, au moment où l'intervention de son régiment dans la lutte était réclamée par la 16e division alors fortement éprouvée.

Quant au capitaine Lignitz, il reçut du général de Manstein un blâme sévère pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas.

Le général de Manstein ne continua pas moins sa route sur Gorze, et, quand il fut parvenu, vers 7 h. 1/2, à la ferme Sainte-Catherine, où les troupes disponibles de la 25e division s'étaient précédemment rassemblées, il acquit enfin la notion juste de la lutte engagée, ordonna que tout le IXe corps traversât la Moselle dans la nuit et rejoignît la tête de la 25e division à travers le bois des Chevaux.

A la 18e division, l'ordre du corps d'armée, daté de Sillegny, 3 h. 1/2 du soir, fut reçu à 5 heures.

D'après cet ordre, la 18e division devait franchir la Moselle sur le pont de bateaux d'Arry et se porter sur Mars-la-Tour, par Arnaville et Buxières.

Ce pont qui devait être terminé pour 4 heures du soir ne le fut qu'à 6 heures. D'autre part, les troupes de la division étant disséminées en des cantonnements éloignés, ne purent arriver à Arry que tardivement et par groupes. Le passage de la Moselle sur ce pont dura de 6 heures à minuit, et la division ne fut complètement réunie dans ses bivouacs, près d'Arnaville, de Bayonville et d'Onville, qu'à 2 heures du matin.

Après l'algarade reçue au pont de Novéant, le capitaine Lignitz suivit le général de Manstein jusqu'au bois des Chevaux, puis reçut la double mission d'aller à la recherche de la 18e division, pour lui transmettre les ordres du commandant de corps d'armée, et de se rendre au quartier général de la IIe armée, en vue de renseigner le prince Frédéric-Charles sur la situation du IXe corps.

Le capitaine Lignitz rejoignit le général de Manstein dans la matinée du 17, ayant accompli, durant plus de vingt-quatre heures et avec un seul cheval, des parcours assez longs, mais surtout, des missions particulièrement délicates.

Inutile d'ajouter que le commandant du IXe corps ne tarda pas à rendre pleine justice au capitaine Lignitz en demandant que la première croix de fer de son corps d'armée lui fut attribuée.

Le général de Manstein, d'après les auteurs allemands les plus autorisés, tels que le colonel Cardinal von Widern et le capitaine Fritz Hœnig, était brave comme son épée, dur pour lui-même comme pour les autres, très versé dans les détails du service de l'infanterie, d'une intelligence ordinaire, et peu instruit. Ces qualités avaient fait de lui un divisionnaire modèle et, sous les ordres d'un bon commandant de corps d'armée, il avait fait merveille au cours des campagnes de 1864 et de 1866.

Devenu chef du IXe corps, la raideur de son caractère et sa tournure d'esprit, exclusive de toute initiative, avaient semé la crainte parmi ses subordonnés.

Le général de Manstein ne connaissait que les ordres dépourvus d'explications et se faisait de la discipline une idée quelque peu arriérée. On avait confiance en sa valeur morale, mais on le redoutait.

Les généraux de sa trempe, auxquels une intelligence et une instruction supérieures font défaut, ne sauraient bien commander un corps d'armée dans les circonstances assez fré-

quentes à la guerre où ils n'ont à compter que sur eux-mêmes et doivent tout demander à leur propre inspiration.

Un commandant du IXe corps mieux doué eût appris, dans la nuit du 15 au 16, le passage du IIIe corps en entier sur la rive gauche de la Moselle, eût fait marcher ses troupes, le 16, de très bonne heure, et fût arrivé avec elles sur Mars-la-Tour et Vionville, à 4 heures du soir.

Le 18 août, l'insuffisance tactique du général de Manstein s'est manifestée d'une façon encore plus tangible lorsqu'il s'est agi, pour le IXe corps, d'engager la bataille.

Par contre, la marche de ce corps d'armée, les 16 et 17 décembre, de Blois à Orléans, fait le plus grand honneur à son chef; mais, en cette circonstance, le but étant simple et bien défini, aucune initiative n'était nécessaire, et la réussite de l'opération dépendait surtout des qualités faites de prévoyance, d'ordre et de soins vigilants, que le général de Manstein possédait au suprême degré.

i) Le général de Gœben dans la soirée.

Après que la 16e division et le chef d'état-major du VIIIe corps avec quelques-uns de ses officiers eurent quitté Lorry et Arry pour aller franchir la Moselle au pont de Novéant et gagner du terrain dans la direction de Gorze, le général de Gœben, bien qu'entendant le canon, ne quitta pas son quartier général de Lorry.

Entre temps, la 15e division et l'artillerie de corps, très retardées par les colonnes du IXe corps auxquelles il avait fallu céder le pas, atteignirent leurs cantonnements-bivouacs entre 5 heures et 6 heures du soir, la 15e division, à Vezon et Marieulles, l'artillerie de corps, à Lorry.

Rien ne fut tenté pour amener, le soir même, la 15e division et l'artillerie de corps sur la rive gauche de la Moselle. Le général de Gœben l'eut-il voulu, que le passage était presque impossible, attendu que le pont de bateaux de Lorry, terminé

à 6 heures, fut utilisé jusqu'à minuit par la 18e division, le pont suspendu de Novéant, par la 25e division et l'artillerie de corps du IXe, enfin que le pont de circonstance construit à côté du pont de Novéant ne fut praticable que tard dans la nuit.

Encore une fois, le défaut de prévoyance concernant les équipages de pont du corps d'armée, qu'on aurait dû pousser, le 15, vers les têtes de colonnes, a eu pour résultat, le 16, d'immobiliser sur la rive droite de la Moselle la majeure partie des IXe et VIIIe corps, alors qu'on se battait furieusement près de Rezonville, et d'apporter des retards, le 17, au passage des VIIIe et VIIe corps, de la rive droite sur la rive gauche de cette rivière.

§ 5. — Le VIIe corps et le quartier général de la Ire armée.

a) Marche du VIIe corps.

L'ordre de la Ire armée du 15, 11 heures du soir, pour la journée du 16, prescrivait au VIIe corps de se porter des environs de Courcelles-sur-Nied, en trois colonnes, sur Fleury (26e brigade), Pommerieux et Sillegny (13e division), enfin Goin (14e division et artillerie de corps).

La 1re division de cavalerie devait aller à Fey, et la 3e division de cette arme avait à relier le VIIe corps au Ier, celui-ci devant être concentré, le 16, à Courcelles-sur-Nied.

Les deux dernières colonnes du VIIe corps subirent des retards, vers la fin de leur marche, par suite de l'encombrement des routes, au sud de Verny, suivies par les 25e, 18e, 15e divisions et les artilleries de corps des IXe et VIIIe corps. En outre, la 13e division eut, après la marche, ses bivouacs entremêlés avec ceux de l'artillerie du IXe corps (à Pommerieux) et d'une partie de la 18e division (à Sillegny).

b) Le général de Steinmetz.

Le général de Steinmetz partit, vers 11 heures, avec son état-major, de Bayoncourt pour se rendre à Coin-sur-Seille, où il arriva, vers 2 heures du soir.

On se souvient qu'à 7 h. 1/4 du matin, Moltke avait envoyé un officier supérieur du grand quartier général porteur d'un ordre ouvert (1) prescrivant à la Ire armée de céder le pas aux troupes du IXe corps, en marche vers la Moselle.

Cet ordre fut communiqué au général de Gœben, à 1 heure, à Lorry.

Aussitôt, celui-ci en fit faire une expédition pour le commandant de la Ire armée et y joignit le rapport suivant :

Lorry, le 16 août, 1 h. 1/2 du soir.

« Je me suis entendu avec le général de Manstein pour que « les troupes des deux corps (VIIIe et IXe), mélangées sur les « routes, bivouaquent côte à côte..... Vers Gorze, on entend « une vive canonnade qui semble se rapprocher; c'est pour- « quoi la brigade Rex (la partie disponible de la 16e divi- « sion) a été poussée en avant jusqu'au pont suspendu de « Novéant... La 15e division arrivera tard à Marieulles. »

Ordre et rapport parvinrent, vers 2 heures, près de Coin-sur-Seille, au général de Steinmetz, lequel approuva l'initiative du général de Gœben, mais ne prit aucune décision nouvelle.

Lorsque Moltke eut reçu, vers midi, le télégramme du prince Frédéric-Charles, reproduisant le rapport du général d'Alvensleben, daté de la hauteur de la Vierge, 9 h. 1/2 du

---

(1) Voir page 78.

matin, il envoya, de Herny, un capitaine d'état-major auprès du général de Steinmetz, pour lui transmettre verbalement l'ordre de tenir, le 17 au matin, les VIII[e] et VII[e] corps prêts à franchir la Moselle à Novéant et à Arry, afin de soutenir, au besoin, les corps de la II[e] armée, engagés vers Vionville.

Le commandant de la I[re] armée prit alors, entre 3 et 4 heures, la disposition essentielle qui s'imposait depuis la veille, à savoir, le rapprochement des équipages de pont des têtes de colonnes.

Les VII[e] et VIII[e] corps eurent donc l'ordre de faire venir, d'urgence, leurs équipages de pont et de les amener sur la Moselle, de manière que, le 17, avant 6 heures du matin, le VII[e] corps put construire un pont près de Corny, et le VIII[e], un autre, près d'Arry.

A 8 heures du soir, arriva la directive spéciale à la I[re] armée, datée de Pont-à-Mousson, 5 heures, que nous avons reproduite précédemment (1).

C'est en se basant sur cette communication, que le général de Steinmetz fit rédiger l'ordre de la I[re] armée pour la journée du 17, daté du 16, 10 heures du soir, et portant, en substance, qu'à 9 heures du matin, la 1[re] division de cavalerie et le VII[e] corps devaient se tenir prêts à franchir les ponts de Novéant, et le VIII[e] corps, les ponts d'Arry.

c) Mission du capitaine d'état-major de Baumann.

Dans la soirée, des bruits sinistres étaient parvenus à Coin-sur-Seille. On disait le III[e] corps rejeté sur Gorze avec de très grandes pertes, etc.

Le général de Steinmetz écrivit au général de Manstein pour le prier de faire dégager les routes aboutissant à Corny et à Arry de tous les *impedimenta* du IX[e] corps, afin de per-

(1) Voir page 114.

mettre aux VIIe et VIIIe corps de déboucher librement au delà de la Moselle, le lendemain de bonne heure.

Le capitaine de Baumann, de l'état-major la Ire armée, fut chargé de porter cette lettre au commandant du IXe corps, que l'on savait avoir quitté Sillegny mais dont on ignorait le nouveau point de stationnement.

La précaution n'était pas inutile, comme on va le voir.

L'ordre de la IIe armée, pour la journée du 16, laissait aux parcs et convois toute liberté pour franchir la Moselle, et c'est seulement le 16, à 5 heures du soir, que Moltke envoya l'ordre que les parcs et convois des VIIe, VIIIe et IXe corps restassent sur la rive droite *jusqu'après le passage des troupes (!)*

En fait, les parcs et convois des Xe, IIIe, XIIe, IXe corps et de la Garde atteignirent le fond de la vallée, sur l'une et l'autre rive; les uns, dans la nuit du 15 au 16; les autres, du 16 au 17.

Que l'on se figure ces immenses convois obstruant les routes et les villages de la vallée !

Le capitaine de Baumann quitta Coin-sur-Seille, vers 11 heures du soir, par une nuit obscure, et se dirigea sur Corny, où il espérait rencontrer le général de Manstein.

Laissons parler le capitaine de Baumann (1).

« J'arrivai vers minuit à Corny dont l'entrée était obs-
« truée; on ne voyait pas à deux pas devant soi. Suivi
« d'une ordonnance conduisant un cheval de main, je pus à
« la longue me frayer un passage, mais il ne fallait pas
« songer à faire passer des troupes à travers le village,
« qu'encombraient les trains du IXe corps, pêle-mêle avec
« des charrettes chargées de blessés, arrivant du champ de
« bataille. De cet enchevêtrement chaotique s'exhalaient les

(1) D'après le colonel Cardinal von Widern, *Crise de Vionville.*

« gémissements et les cris de douleur des blessés, entre-
« coupés par les jurons des conducteurs, les hennissements
« de chevaux empêtrés, etc..... Un vrai tapage d'enfer.
« Impossible de voir à qui l'on parlait.

« La première chose à faire, c'était de se procurer de la
« lumière. Je frappai avec la poignée de mon sabre aux
« volets des maisons à ma portée, criant de mettre des
« lampes ou des bougies aux fenêtres. On en vint placer
« d'abord quelques-unes, puis, à force de harceler les habi-
« tants, j'arrivai, au prix de sérieuses fatigues, à ce que l'on
« vit clair dans la rue.

« Je commençai alors par faire entrer les voitures de
« blessés dans les cours voisines, ce qui dégagea un
« peu la route, et me portai à Novéant. En chemin, je
« rencontrai quelques *officiers isolés (!)*, des chevaliers de
« Saint-Jean (1), des secrétaires d'état-major, des *domes-*
« *tiques en livrée (!)* (2), mais personne ne put me dire où se
« trouvait le général de Manstein.

« Près du pont, au nord de la rampe d'accès, bivoua-
« quait un bataillon hessois, que l'on avait chargé de garder
« les monceaux de sacs déposés là par les troupes qui
« s'étaient portées vers le champ de bataille (la 25e division).
« Le chef du bataillon ne savait pas où était son commandant
« de corps d'armée. Où le trouver? Si j'arrivais à le joindre,
« aurait-il le temps de faire dégager l'accès des ponts de
« Novéant et d'Arry avant l'arrivée des têtes de colonnes
« du VIIe et du VIIIe corps?

« Il était 1 h. 1/2 du matin.

« Je pris la résolution d'essayer, moi-même, de déblayer
« les routes.

(1) Membres actifs d'une société de secours aux blessés, analogue à notre société de la Croix-Rouge.

(2) En Allemagne, les princes, et ils sont nombreux, se font suivre, aux revues, manœuvres, et même en campagne, d'un certain nombre de domestiques en livrée. Ceux-là devaient appartenir au prince de Hesse.

« A côté du bivouac des Hessois, j'avais cru remarquer une « prairie sèche qu'indiquait d'ailleurs la carte d'état-major « consultée à la lueur d'un feu. J'allai la reconnaître, malgré « la nuit obscure, en me guidant d'après le murmure des « eaux de la Moselle. Mon cheval fit plusieurs chutes occa- « sionnées par des fossés secs mais j'eus la chance de m'en « tirer indemne. J'acquis alors la certitude que la prairie « était assez vaste pour qu'on put y faire parquer un grand « nombre de voitures.

« Je demandai aux Hessois d'allumer de grands feux pour « éclairer la prairie et me rendis à Corny.

« Les conducteurs avaient attaché leurs chevaux derrière « les voitures et dormaient pour la plupart sur les bâches, en « dépit du vacarme que l'on faisait autour d'eux. Pour arriver « à les réveiller et à leur faire exécuter mes ordres, j'eus la « bonne inspiration de crier : « Steinmetz ». Ce fut comme « un coup de théâtre et ils devinrent souples comme des « gants.

« Quand j'eus formé un premier convoi, je le conduisis « dans la prairie et recommençai jusqu'à ce que la route et le « village de Corny fussent à peu près dégagés.

« Je montai ensuite mon second cheval et allai refaire le « même travail à Arry.

« Vers 6 heures du matin, la rue d'Arry et la route jusqu'au « pont étaient libres. Je revins à Corny, où j'appris par mon « ordonnance, que le colonel d'Alvensleben, mon chef d'état- « major, m'invitait à le suivre sur le champ de bataille. Je « remontai mon premier cheval et me remis en route. Je « venais de passer ma troisième nuit blanche et n'avais rien à « mettre sous la dent. Mon état de faiblesse était extrême, « mais lorsque j'arrivai sur le champ de bataille couvert de « morts, toute trace de fatigue disparut comme par enchan- « tement. »

Un tel récit se passe de commentaires, car il est en lui-même un enseignement psychologique de premier ordre.

Les capitaines Lignitz et de Baumann (1) ont montré, le 16 août, les services que peuvent rendre de jeunes officiers d'état-major, susceptibles de démêler les situations les plus embrouillées, grâce à une solide instruction guerrière et à la confiance en soi qui en est la conséquence, ayant bon pied bon œil, et capables, en raison de leur âge, de braver des fatigues extraordinaires.

(1) Le capitaine Lignitz est devenu commandant de corps d'armée.
Le capitaine de Baumann est arrivé au grade de lieutenant général. Le 14 août, cet officier avait joué, on s'en souvient, un rôle des plus actifs en transmettant aux commandants des VII[e] et I[er] corps les instructions du général de Steinmetz, relatives à la rupture du combat.

CHAPITRE XIII

LA BATAILLE DE REZONVILLE JUSQUE VERS 1 HEURE

---

§ 1er. — Les préliminaires de la bataille.

a) Le général d'Alvensleben pendant la matinée du 16 août.

Le commandant du IIIe corps, dont le quartier général était établi depuis la veille au soir tard, à Pagny, quitta cette localité, le 16 août, vers 6 h. 1/2 du matin, et suivit la route assignée à la 6e division d'infanterie ainsi qu'à l'artillerie de corps, par Arnaville, Onville, les Baraques, pour se rendre à Mars-la-Tour. Carte n° 41.

Le général d'Alvensleben se proposait de rejoindre, au trot, la tête de la colonne avant qu'elle n'eut débouché des bois.

A ce moment, il ignorait la présence de la 5e division de cavalerie aux environs de Mars-la-Tour, la croyant, aux termes de l'ordre de la IIe armée pour le 16, en mouvement vers la Meuse, et il supposait, d'après le même ordre, que tout le Xe corps marchait sur Maizerey-Saint-Hilaire.

A 3 heures du matin, le commandant de la 6e division d'infanterie avait fait partir un peloton de dragons avec mission de reconnaître la route.

Cet officier général reçut, à 6 h. 1/2, du lieutenant qui le commandait, un rapport disant que des avant-postes ennemis

étaient en position entre Vionville et le bois du même nom et qu'un camp considérable se voyait près de Rezonville.

Ce rapport, aussitôt transmis en arrière au général d'Alvensleben, provoqua de sa part l'ordre écrit suivant :

En marche, près de Pagny, 16 août, 7 h. 1/4 matin.

« On me rend compte que des avant-postes ennemis « occupent Vionville. J'ordonne en conséquence à la 6e division de ne pas s'engager et, autant que possible, de ne pas « se montrer avant que la 6e division de cavalerie ait atteint « le plateau afin de pouvoir prendre part au combat. »

Le général d'Alvensleben, bien qu'ayant daté cet ordre de « près Pagny », était à 7 h. 1/4 tout près d'Arnaville. A 8 h. 1/2, il atteignit le hameau « les Baraques » où s'étaient arrêtés les deux escadrons d'avant-garde de la 6e division d'infanterie tandis que cette division se rassemblait derrière la hauteur, entre ce hameau et le bois des Pontainvaux, par régiments successifs, dans l'ordre suivant : 64e, 24e, 35e, 20e.

De la hauteur 313, que surmonte le hameau « des Baraques », on ne voit pas Rezonville.

Le général d'Alvensleben se porta donc avec son état-major et sous l'escorte des deux escadrons d'avant-garde de la 6e division d'infanterie auprès de la statue de la Vierge. De ce point, il ne vit pas davantage les camps signalés. Tout ce qu'il put distinguer, ce fut une colonne de cavalerie traversant une clairière du bois de Saint-Marcel. Il était alors 9 h. 1/4.

Depuis quelques instants, on entendait le bruit du canon vers le Nord.

Le général d'Alvensleben ne voyant rien ou à peu près, de son point d'observation, avança de quelques centaines de mètres et put alors constater par lui-même l'existence d'un camp de petites tentes près de Rezonville, mais il n'aperçut pas les troupes du 2e corps français, déjà en mouvement, des

abords de Rezonville, les unes vers Vionville, Flavigny, les autres vers la lisière sud du bois de Vionville et le sommet du plateau, proche de ce bois.

A ce moment, il reçut du commandant de la 5e division d'infanterie un rapport daté de Gorze, 8 h. 1/2, portant :

« Des colonnes (ennemies) sont en marche de Rezonville « sur Verdun. A un huitième de mille (1 kilomètre) au sud-est « de Tronville, un détachement composé des trois armes « paraît avoir pris position, peut-être pour couvrir la retraite.

« La division continue sa marche et va attaquer l'ennemi. »

Ce rapport fantaisiste émanait d'une reconnaissance de cavalerie dont le chef avait eu probablement la vue troublée par l'insomnie de la nuit précédente.

Le général d'Alvensleben se figura qu'il avait devant lui une forte arrière-garde couvrant la marche du gros de l'armée française, en retraite par les routes au nord de Rezonville—Mars-la-Tour, et, sans de plus amples renseignements, il dicta, à 9 h. 1/2, le rapport au prince Frédéric-Charles, que nous avons déjà reproduit (1) et qui se terminait par ces mots :

« L'ennemi se retire sur Thionville. »

Le commandant du IIIe corps envoya en même temps l'ordre à la 6e division d'infanterie de continuer, en masse, sur Jarny, afin de couper à l'ennemi la route de Metz à Verdun, qui passe à Conflans et Briey.

Quelques instants plus tard, à 9 h. 3/4, il se décidait, en entendant la canonnade continuer du côté de Vionville, à envoyer dans cette direction l'artillerie de la 6e division, sous l'escorte de 2 escadrons du régiment de cavalerie divisionnaire (2e dragons), et à la faire suivre, le plus vite possible, de toute l'artillerie de corps, alors arrêtée sur la route, près d'Onville.

Cette décision aussi hardie qu'insolite ne peut s'expliquer

---

(1) Voir page 106.

que par l'impression qu'Alvensleben avait ressentie, à Spicheren, de la faible valeur du commandement français. D'autre part, l'artillerie prussienne avait montré jusqu'alors une telle supériorité sur l'artillerie française, que le fait de détacher 10 batteries sous l'escorte de 2 escadrons, droit sur l'ennemi, sans l'appui d'un seul bataillon, n'avait de téméraire que l'apparence. Encore faut-il être bien sûr de soi et de ses troupes pour oser prendre une décision aussi contraire à toutes les règles admises.

Pendant que le commandant de l'artillerie du IIIe corps, général de Bulow, galopait à la recherche des positions les meilleures pour les batteries, le général d'Alvensleben se dirigea sur Tronville, afin de rejoindre la colonne formée par la 6e division d'infanterie.

Chemin faisant, vers 10 heures, il fit la rencontre du général de Rheinbaben, lequel lui dit :

« Je ne sais si je suis plus bête qu'un autre, mais j'ai tou-
« jours pensé que nous avions toute l'armée française devant
« nous, et maintenant, j'en suis sûr. »

Ces paroles concordaient trop bien avec les pressentiments et les appréciations d'Alvensleben pour ne pas produire sur son esprit une profonde impression.

Aussi, s'empressa-t-il de décommander la marche de la 6e division d'infanterie sur Jarny et de la faire obliquer sur Vionville, afin de serrer le jeu.

Le général d'Alvensleben qui, depuis la veille au matin, avait mûrement réfléchi à la situation stratégique, crut qu'il allait avoir affaire à une très forte arrière-garde.

Si celle-ci marchait vers le Nord, la 6e division de cavalerie et la 5e division d'infanterie la suivraient, pendant que la 6e division d'infanterie la manœuvrerait sur son flanc ouest. Si, au contraire, cette forte arrière-garde se retirait du côté de Verdun, la 6e division, en occupant la croupe Mars-la-Tour—

Jarny, serait bien placée pour tenir sous son canon les deux routes Rezonville—Mars-la-Tour, Doncourt—Jarny, tandis que la 5e division d'infanterie manœuvrerait l'ennemi sur son flanc sud.

S'il y était forcé, le IIIe corps ferait sa retraite, dans le premier cas, sur Thiaucourt, du côté du gros de la IIe armée; dans le deuxième cas, sur Maizeroy, vers le Xe corps, lequel lui assurerait un repli efficace.

De toutes façons, Alvensleben avait la ferme volonté de s'accrocher à l'ennemi, quelle que fût sa force, sachant bien que les corps d'armée à portée de le secourir, tels que le IXe, le VIIIe, le XIIe et la Garde, s'empresseraient de venir à son aide.

Lorsque, vers 10 h. 1/4, Alvensleben, sur le point d'arriver de sa personne à Tronville, entendit derrière lui le canon de la 5e division d'infanterie, il n'hésita plus.

L'ennemi allait être fixé, face au sud, par cette division; donc la 6e devait marcher contre lui de manière à l'atteindre dans son flanc ouest, tout en se rapprochant du terrain sur lequel allait s'établir l'artillerie de corps, destinée à former courtine entre les deux divisions d'infanterie.

En conséquence, le colonel de Voigts-Rhetz, chef d'état-major du IIIe corps, est envoyé auprès du général de Buddenbrock, commandant la 6e division d'infanterie, celle-ci parvenue à ce moment à hauteur de Tronville, afin de lui transmettre l'ordre de faire face à Vionville, en l'accompagnant d'explications sur les nouveaux projets du général d'Alvensleben.

Entre 10 h. 1/4 et 10 h. 1/2, la 6e division converse à droite (Est) et, pendant que bataillons et compagnies se rassemblent dans la nouvelle direction, le général de Buddenbrock prend des dispositions d'attaque, car l'ennemi a, sur ces entrefaites, occupé Vionville, et il s'agit de l'en déloger.

Tout d'abord, le commandant de la 6e division réclame

et obtient le retour de deux de ses batteries, dirigées précédemment sur la hauteur de la Vierge et déjà en action. Il veut, en effet, combattre avec tous ses moyens, autrement dit, combiner les feux d'artillerie avec ceux de mousqueterie.

Le récit de l'engagement de la 6e division d'infanterie montrera si, eu égard aux circonstances, le désir du général de Buddenbrock était justifié.

Pendant ce temps, le général d'Alvensleben et son état-major continuaient des environs sud de Tronville vers Vionville, à la recherche de l'endroit le plus convenable pour la direction du combat.

Cet emplacement fut choisi sur la hauteur sud-ouest de Vionville, entre ce village et celui de Tronville, à l'abri des vues et des coups de l'ennemi, mais assez rapproché des points favorables (1) à l'observation directe des engagements pour qu'en un temps de galop le commandant du corps d'armée pût s'y porter.

Le général d'Alvensleben y restera jusqu'à la fin de la bataille, parce que, pour lui, le nœud de la situation est à l'aile gauche de son corps d'armée, non à l'aile droite, et lorsque, plus tard, on lui demandera pourquoi il ne s'est pas rendu auprès de la 5e division d'infanterie, il répondra :

« Le médecin doit se tenir au chevet du malade, et le « malade, c'était la route Vionville—Mars-la-Tour. »

Lors de sa rencontre avec le général de Rheinbaben, le commandant du IIIe corps avait reçu et accepté l'offre du concours de la 5e division de cavalerie. Avec la 6e division de cavalerie qui lui était directement subordonnée il allait donc avoir sous ses ordres deux masses de cavalerie, l'une, à l'aile

---

(1) Ces points furent : 1° la hauteur du cimetière de Vionville; 2° l'embranchement des routes (cote 297) qui vont de Vionville à Mars-la-Tour et à Tronville.

gauche (5e division de cavalerie), l'autre, à l'aile droite (6e division de cavalerie), qui, toutes les deux, lui seraient fort utiles dans la situation présente, tant pour garder sa liberté de manœuvre, en couvrant ses flancs, que pour intervenir, au besoin, dans le combat.

Il y avait un « mais », et ce « mais », Alvensleben l'a expliqué en ces termes :

« *Un seul « mais » me tourmentait.* Certaines impressions « ressenties, à Spicheren, au sujet du dévouement de la cava- « lerie, c'est-à-dire du degré d'empressement de ses chefs à « engager leur troupe en combinaison avec les autres armes, « m'étaient restées et n'ont jamais cessé, pendant toute la « durée de la guerre, de hanter mon esprit.

« *Je disposais de 9,000 cavaliers excellents, non d'une cava- « lerie en rapport avec cet effectif.* »

Le général d'Alvensleben a exprimé, comme il suit, dans ses notes écrites au lendemain de la guerre, ses impressions de 10 heures du matin.

« Comme la veille (le 15), le plan stratégique à poursuivre « m'apparut clairement, et je vis que la situation justifiait « l'engagement de mon corps d'armée. Si je pensai au « Xe corps, ce fut avec l'idée que je pourrais me retirer sur « lui en combattant, à front renversé, contre des forces très « supérieures. J'ignorais si ce corps d'armée serait autorisé « à me soutenir, s'il le voudrait et s'il le pourrait, mais, ce « que je savais bien, c'est qu'étant donnée la direction de « retraite de l'ennemi, il importait peu que la décision fût « obtenue à 2 milles (15 kilomètres) plus en avant ou plus « en arrière, tandis que, pour moi, chaque pas en arrière « était un gain de temps et de forces au détriment de l'ad- « versaire. Considérée de près, l'entreprise n'était ni trop « vaste, ni trop dangereuse. Il eut été assurément fort « pénible d'abandonner à l'ennemi le champ de bataille avec « nos blessés, mais cette considération ne devait pas influer

« sur la conduite à tenir en vue d'atteindre le but qui s'im-
« posait, ce jour-là, au IIIe corps. »

L'extrait des notes du général d'Alvensleben qui précède contient l'idée du combat en retraite dans un but stratégique. Ce genre de combat, familier à Napoléon, lequel l'a employé en maintes circonstances, est en soi dangereux, et par cela même, demande à être conduit avec beaucoup d'art si l'on ne veut pas le voir dégénérer en déroute. Pour ce motif, les combats en retraite, que connaît l'école stratégique prussienne, sont restés pour elle une conception plus théorique que pratique.

Cependant, Moltke, dans son mémoire de 1868-69, prévoyait une campagne faite de combats en retraite, depuis la Lusace jusqu'à Berlin, pour donner le temps à la principale armée prussienne de remporter sur le Rhin une victoire qui romprait la coalition austro-française présumée.

Le général d'Alvensleben pressent, le 16 août, à 10 heures du matin, qu'il va se heurter à des forces beaucoup plus nombreuses que celles dont il dispose, et il envisage la possibilité d'enrayer jusqu'à la nuit la retraite de l'armée française, tout en restant cramponné à elle, dût-il reculer de 15 kilomètres en combattant.

Cette compréhension du rôle à remplir avec son corps d'armée d'après la notion juste qu'il avait acquise de la situation stratégique, et ce, malgré l'avis très différent du prince Frédéric-Charles, fait le plus grand honneur à l'intelligence, au savoir et au caractère du général d'Alvensleben.

Pour atteindre son but — l'enrayage de l'armée française — le commandant du IIIe corps devait-il attaquer vigoureusement l'ennemi, ou bien, occuper une position défensive en travers de la ligne de retraite choisie par l'adversaire?

Mais cette ligne de retraite, Alvensleben en ignorait la direction, et la preuve en est, qu'à 9 h. 1/2, il croyait,

d'après un faux renseignement, qu'elle était orientée sur Thionville.

D'autre part, le commandant de la 5e division d'infanterie lui avait rendu compte, à 8 h. 1/2, qu'il se portait à l'attaque des rassemblements ennemis signalés auprès de Rezonville.

Le vieux dicton : « Quand le vin est tiré, il faut le boire » trouvait à ce moment son application et, à moins d'abandonner la 5e division à ses propres forces, il fallait la soutenir *indirectement*, avec toutes les troupes disponibles du corps d'armée.

Ce soutien, l'artillerie de corps et la 6e division d'infanterie allaient le fournir dans des conditions extrêmement favorables, bien que dues au hasard, ou si l'on aime mieux, au retard apporté à la mise en mouvement de la 5e division d'infanterie par les lenteurs de la 6e division de cavalerie à franchir la Moselle.

L'artillerie prussienne, pouvant disposer d'un terrain dominant à pentes douces du côté de l'ennemi, n'avait nul besoin d'être protégée sur son front. Toute l'infanterie pouvait dès lors être employée en dehors des ailes de la ligne d'artillerie, et de ce dispositif résulterait une économie de forces, susceptible de compenser l'infériorité numérique du IIIe corps.

A cette époque, l'artillerie prussienne était telle que 100 de ses canons pouvaient contrebalancer l'effet de 400 pièces françaises. Les artilleurs du IIIe corps avaient donc la certitude qu'en restant groupés sur un terrain favorable ils obtiendraient la supériorité du feu sur l'artillerie qui leur serait opposée directement, celle-ci dût-elle comprendre toutes les batteries de l'armée de Lorraine. Dans ces conditions, les attaques que l'infanterie française pourrait lancer contre la ligne des batteries prussiennes seraient repoussées par le feu, à la condition que les flancs de cette ligne fussent solidement appuyés par de l'infanterie.

En réalité, c'est le général de Stulpnagel qui a provoqué la

bataille en annonçant, à 8 h. 1/2 du matin, sa ferme intention de refouler les détachements français signalés entre Vionville et le bois du même nom.

Le général d'Alvensleben a laissé son lieutenant s'engager, mais, dès qu'il eut reconnu la gravité du combat mené par la 5e division à son débouché sur les hauteurs au nord de Gorze, il a tout fait pour se donner le rôle d'assaillant, afin de surexciter les forces morales de ses troupes et d'en imposer à l'ennemi.

Doué du coup d'œil stratégique qui suppose un profond psychologue et possédant un grand caractère, le général d'Alvensleben devait tenir, le 16 août 1870, la conduite que Napoléon attribue aux grands capitaines quand il a écrit :

« Surpris par une armée supérieure, un général ordinaire « occupant une mauvaise position, cherchera son salut dans « la retraite ; mais un grand capitaine payera d'audace et mar- « chera à la rencontre de l'ennemi.

« Par ce mouvement, il déconcerte son adversaire ; et si « celui-ci met de l'irrésolution dans sa marche, un général « habile, profitant de ce moment d'indécision, peut encore « espérer la victoire, ou au moins, gagner la journée en ma- « nœuvrant..... *Par cette conduite hardie il maintient l'hon- « neur des armes*, cette partie si essentielle de la force d'une « armée. »

b) La 5e division de cavalerie alarme l'armée française et subit un échec.

Le 15 août dans l'après-midi, le colonel de Caprivi, chef d'état-major du Xe corps, s'étant rendu compte, en lisant les rapports du général de Rheinbaben, des faibles résultats obtenus par ce chef de cavalerie, parvint à convaincre son chef, le général de Voigts-Rhetz, qu'il fallait porter de nouveau, le lendemain matin, la 5e division de cavalerie, mais cette fois tout entière, sur Vionville et Rezonville, afin de

reconnaître à fond l'ennemi signalé en forces considérables de ce côté. Il fut convenu que les deux batteries à cheval du X[e] corps, escortées par un escadron, iraient, à la première heure, renforcer la 5[e] division de cavalerie et que le commandant du corps d'armée, suivi de son état-major, assisterait à la reconnaissance.

Lorsque l'ordre de la II[e] armée pour la journée du 16 parvint le 15 au soir, à Thiaucourt, le général de Voigts-Rhetz regretta presque d'avoir organisé une grande reconnaissance vers Metz, attendu que le prince Frédéric-Charles prescrivait l'envoi sur la Meuse de la cavalerie rattachée au X[e] corps.

Le colonel de Caprivi n'eut pas ce scrupule, parce qu'il attribuait à la reconnaissance de Vionville et de Rezonville une importance capitale. On ne pouvait, selon lui, aller à la recherche de l'ennemi vers l'Ouest avant d'avoir constaté l'importance des forces adverses que l'on savait très rapprochées de Metz.

Le 16 au matin, le général de Voigts-Rhetz, au lieu de rejoindre la 5[e] division de cavalerie comme il l'avait annoncé dans son ordre de la veille au soir (1), prit la direction de Saint-Hilaire en autorisant toutefois le lieutenant-colonel de Caprivi à marcher sur Xonville, quartier général de la 5[e] division de cavalerie, avec cinq officiers de l'état-major, le commandant de l'artillerie du corps d'armée et ses adjoints, enfin les deux batteries à cheval, le tout, escorté d'un escadron du 2[e] dragons de la Garde.

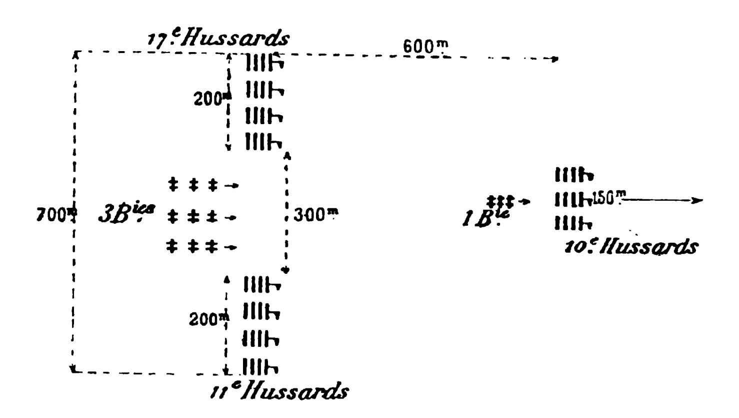
Un peu après 6 heures du matin, quand le renfort amené par le lieutenant-colonel de Caprivi fut arrivé à Xonville, le général de Rheinbaben donna des ordres pour la reconnaissance à effectuer par sa division.

La brigade Redern, rompant des abords de Xonville avec

---

(1) Voir page 70.

4 batteries à cheval, devait se rassembler dans le vallon, à l'ouest de Puxieux, pour, de là, se porter sur Vionville dans la formation suivante :



La brigade Bredow avait à se diriger de Suzement, par Mars-la-Tour, sur Vionville, en échelon refusé d'aile gauche par rapport à la brigade Redern.

La brigade Barby, formant réserve, viendrait, par Puxieux, à Tronville, où elle s'arrêterait.

Le dispositif de la 5e division de cavalerie eut été bon pour une division d'infanterie, à 3 brigades, chargée d'attaquer un ennemi en position sur la hauteur ouest de Vionville : combat de front, mené par la brigade d'infanterie Redern, du sud-ouest au nord-est; fausse attaque de la brigade d'infanterie Bredow, de l'ouest à l'est; attaque décisive par la brigade d'infanterie Barby, du sud au nord, après qu'elle aura été amenée à couvert, par des cheminements défilés, derrière la hauteur du cimetière de Vionville.

Quant au dispositif particulier de la brigade Redern, il est, encore plus que le dispositif de la division, emprunté à la tactique de l'infanterie.

On y voit une avant-garde, de 3 escadrons en ligne de

colonnes, pourvue d'une batterie, et un gros, de deux régiments formés de même et séparés par un intervalle réservé à 3 batteries.

Que l'on substitue, par la pensée, des bataillons aux escadrons Redern, on a un dispositif d'approche très convenable pour une brigade d'infanterie, à 3 régiments, renforcée de 4 batteries.

Le général de Rheinbaben semble donc avoir surtout connu la tactique de l'infanterie en combinaison avec l'artillerie, et ignoré la notion cavalière de la masse pourvue d'antennes et capable de se déployer avec la rapidité de la foudre dans un sens quelconque.

Arrivons à l'événement.

La brigade Redern quitte le ravin à l'ouest de Puxieux, à 8 h. 1/2.

Les patrouilles de combat et les reconnaissances de terrain, lancées par le 10e hussards, ne rencontrent pas un seul cavalier français, mais, dès qu'elles arrivent sur les hauteurs voisines de Tronville, elles aperçoivent, à 1500 mètres environ, sur la croupe à l'ouest de Vionville, un vaste camp de cavalerie au repos. Le 10e hussards se coule dans la dépression de terrain, au sud-est et près de Tronville, pendant que sa batterie prend position sur la hauteur nord-est (cote 286).

Le général de Rheinbaben est auprès de la batterie.

Malgré l'avis contraire du lieutenant-colonel de Caprivi, il fait ouvrir le feu et envoie chercher les trois autres batteries; il est alors un peu moins de 9 heures.

La surprise fut complète, mais eut des conséquences fâcheuses, surtout pour ceux qui l'avaient produite.

En faisant tirer le canon par une batterie sur le camp de la cavalerie française, le général de Rheinbaben s'est donné le plaisir de sonner à l'ennemi un réveil en musique. Mais, tirer des coups de canon sur de vastes camps plongés dans

la plus entière sécurité, lorsque l'on ne possède pas les moyens d'exploiter la surprise en déchaînant sur eux un orage de cavalerie, dénote un chef inférieur. Or, le dispositif d'approche, genre infanterie, de la 5ᵉ division de cavalerie ne permettait de la réunir en une seule masse prête à charger, qu'après un temps relativement considérable.

La solution, dans le cas particulier qui s'est offert au général de Rheinbaben, consistait à placer les quatre batteries en position d'attente défilée, à concentrer les brigades hors des vues de l'ennemi, et cela fait, à ne faire ouvrir le feu d'artillerie que si l'adversaire donnait des signes de départ ou de prise d'armes.

Une fois ses 35 escadrons rendus à pied d'œuvre et ses 4 batteries prêtes à tirer, le général de Rheinbaben pouvait tout oser.

Le général d'Alvensleben, dans ses notes rédigées peu de temps après la campagne, s'exprime ainsi, au sujet de la surprise des camps français par les canons de la 5ᵉ division de cavalerie :

« Ce fut pour l'ennemi un signal d'alarme. Ce que l'ennemi « n'avait pas su par ses patrouilles, il l'apprit, hélas, par « notre faute. »

Vers 9 h. 1/2, les 3 batteries à cheval restantes, aux ordres du major Kœrber, vont, sous l'escorte de 2 escadrons, prendre position sur le mamelon (297) ouest de Vionville, d'où l'on a des vues sur Rezonville, et ouvrent le feu sur les vastes camps d'infanterie et d'artillerie qui se montrent au nord et au sud de la route de Metz à Verdun.

Le général de Rheinbaben veut alors rassembler sa division au nord-est de Vionville ; des ordres en conséquence sont expédiés aux brigades Barby et Bredow encore éloignées de 2 à 3 kilomètres.

Quand le gros de la brigade Redern, en position d'attente à l'ouest de Tronville, veut marcher, à 9 h. 1/2, sur Vion-

ville pour se former au nord-est de ce village, la situation s'est modifiée. Des batteries françaises sont entrées en action sur la croupe nord-ouest de Rezonville et des troupes d'infanterie ennemie ont pénétré dans Vionville. La brigade Redern se voit, par suite, contrainte de reculer. Le 10e hussards se retire jusqu'auprès de la ferme de Saulcy, et les deux autres régiments vont s'abriter derrière le bois de Tronville.

La brigade Bredow, venant de Mars-la-Tour, a pu gagner, en suivant la lisière sud du bois de Tronville, le vallon (1) à pentes douces qui, de Vionville, remonte vers le nord, parallèlement et à peu de distance de la lisière orientale du même bois, mais elle ne peut y rester et va s'abriter derrière la lisière sud-ouest.

La brigade Barby, arrivant la dernière, se porte de Tronville, droit au nord, passe derrière la brigade Bredow et prend position près le saillant nord-ouest du bois de Tronville.

La surprise des camps français par le canon, avait eu pour résultat de contraindre les brigades de la 5e division de cavalerie à reculer pour chercher un abri et de provoquer la retraite de la moitié des batteries à cheval affectées à cette division (2).

c) La 6e division de cavalerie franchit la Moselle en retard et débouche sur le plateau sud de Rezonville.

Laissons la 5e division de cavalerie immobilisée pour de longues heures hors de portée des coups de l'adversaire et

(1) C'est ce vallon que le général de Bredow utilisera dans l'après-midi, comme terrain d'approche, avant d'entamer la fameuse charge dénommée par les Allemands « la chevauchée de la mort ».

(2) Sur les quatre batteries à cheval dont disposait la 5e division de cavalerie, une resta près et à l'ouest de Vionville, deux autres abandonnèrent cet emplacement, et la batterie d'avant-garde demeura à l'est de Tronville.

passons au IIIe corps d'armée, dont la tâche, pour le 16, consistait à atteindre Vionville avec la 5e division d'infanterie, et Mars-la-Tour avec la 6e, pendant que la 6e division de cavalerie pousserait plus au nord.

L'ordre du corps d'armée, daté de Pagny, le 15, à 10 heures du soir, portait que la 5e et la 6e division d'infanterie, cette dernière accompagnée de l'artillerie de corps, partiraient le 16, à 5 heures du matin, l'une de Novéant, l'autre d'Arnaville, et que la 5e division d'infanterie serait précédée de la 6e division de cavalerie.

Or, si la 6e division d'infanterie a pu rompre, suivant l'ordre donné, à 5 heures, la 5e division n'a marché qu'à partir de 7 h. 1/2, parce que la 6e division de cavalerie n'avait terminé le passage de la Moselle au pont suspendu de Novéant qu'à cette heure-là.

L'historique officiel allemand excuse le long retard de la 6e division de cavalerie en disant que son chef, le duc Guillaume de Mecklembourg, n'a reçu que le 16, à 2 heures du matin, l'ordre d'avoir franchi la Moselle au pont de Novéant pour 5 heures.

Mais, le 15, à 3 h. 1/2 du soir, le général d'Alvensleben en recevant, à Bouxières, l'autorisation de continuer sa marche vers la Moselle, avait aussitôt envoyé prévenir la 6e division de cavalerie de se rassembler à Pournoy-la-Chétive puis de suivre le mouvement de la 5e division d'infanterie sur Novéant, par Corny.

On peut donc trouver étrange que le commandant de la 6e division ait attendu, avant de mettre ses troupes en marche sur Corny, que l'ordre du IIIe corps pour la journée du 16 lui fût parvenu.

Les pontonniers du IIIe corps avaient travaillé, le 15 dans l'après-midi, à façonner un pont de circonstance devant doubler le pont de Novéant; ce pont n'a pas été utilisé pour le passage de la 6e division de cavalerie, sans doute à cause de la rusticité de sa construction.

La 6e division de cavalerie (1) enfin réunie aux abords de Novéant à 7 heures, fut mise en mouvement sur Gorze, à 7 h. 1/2.

La brigade Rauch, ayant la batterie entre ses deux régiments, ouvrait la marche.

Au débouché de Gorze, vers 8 heures, la brigade Rauch laisse la batterie en position d'attente près de la ferme Saint-Thiébault, monte vers le plateau, par la route de Vionville, et s'arrête en arrière de la crête pour y attendre, avant de continuer sa marche, que l'avant-garde de la 5e division d'infanterie soit en vue.

Le IIIe corps devant s'avancer sur Vionville et Mars-la-Tour en deux colonnes, le commandant de la 6e division de cavalerie avait jugé opportun de diriger la brigade Grüter sur Mars-la-Tour, par Buxières, pour éclairer la marche de la 6e division d'infanterie.

Au moment où la tête de cette brigade arrive, vers 8 h. 1/2, près de la ferme Sainte-Appolline, le général d'Alvensleben, parvenu de sa personne aux Baraques, lui envoie l'ordre de monter immédiatement sur le plateau nord en se faisant suivre de la batterie restée près de Gorze.

La brigade Grüter, au lieu de contourner le bois de Gaumont par l'Ouest, pénètre dans le fourré et s'y débat pendant une demi-heure avant de pouvoir en sortir. Pendant ce temps, la batterie arrive au trot et, ne pouvant s'engager dans le bois, longe sa lisière ouest en suivant le fond d'un ravin, dont elle se dégage à grand'peine en y laissant momentanément une pièce, et parvient, vers 9 heures, sur la hauteur de la Sainte-Vierge (2) à l'instant où la tête de la brigade y arrive de son côté.

De ce point, la batterie de la 6e division de cavalerie tire sur

---

(1) La 6e division comprenait la brigade Rauch (3e et 16e hussards), la brigade Grüter (6e cuirassiers, 3e et 15e uhlans), et une batterie à cheval.

(2) Statue Sainte-Marie, sur la carte au 1/25,000e.

le camp de cavalerie à l'ouest de Vionville, quelques minutes après que la batterie d'avant-garde de la brigade Redern (5e division) a ouvert le feu.

La brigade Grüter avance sur Flavigny, mais, quand elle a parcouru un millier de mètres, elle est accueillie par le feu de quelques compagnies de grand'garde (2e corps), qui la contraignent à chercher un refuge derrière la crête de la hauteur de la Sainte-Vierge, puis à la lisière nord du bois Brûlé, où sa batterie ne tarde pas à la rejoindre.

De son côté, vers 9 h. 1/4, la brigade Rauch se porte sur Rezonville en longeant la lisière occidentale du bois de Vionville, mais, dès qu'elle a dépassé la crête de 1000 à 1500 mètres, elle tombe sous un feu de mousqueterie assez violent (grand'gardes du 2e corps).

Le désordre se met dans ses rangs et elle reflue en désordre jusqu'aux abords de la ferme d'Anconville.

d) Échec de l'artillerie prussienne aux environs de Vionville.

Après que les 5e et 6e divisions de cavalerie eurent abandonné le plateau de Rezonville à l'infanterie adverse (2e corps) qui, sur ces entrefaites, s'était déployée en éventail et marchait sur Vionville, Flavigny et le bois de Vionville, les quatre batteries à cheval de la 5e division de cavalerie et les quatre batteries montées de la 6e division d'infanterie se dévouèrent pour contenir l'assaillant jusqu'à l'arrivée des divisions d'infanterie du IIIe corps, s'avançant, l'une, de Gorze sur Flavigny, l'autre, de Buxières sur Mars-la-Tour.

De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/4, les quatre batteries Kœrber établies, l'une, près de Tronville, et les trois autres, sur la hauteur 297 à l'ouest de Vionville, tinrent sous leur feu le terrain entre Rezonville et Vionville. A 10 h. 1/4, ce village ayant été occupé par des chasseurs français qui dépassèrent sa lisière occidentale, deux des batteries de la hauteur 297

se virent obligées de quitter leur position et de se réfugier dans le vallon à l'Ouest.

A 10 heures, les deux batteries légères de la 6e division d'infanterie avaient rejoint la batterie à cheval d'avant-garde de la brigade Redern sur le mamelon est de Tronville.

Un peu plus tard, vers 10 h. 1/4, ces batteries allèrent s'établir sur le mamelon du cimetière, au sud de Vionville, mais furent presque aussitôt obligées de se retirer à l'abri du feu de mousqueterie, et c'est seulement vers 11 heures que cette hauteur put être de nouveau tenue par l'artillerie (2 batteries du IIIe corps et 2 batteries à cheval de la 5e division de cavalerie).

A 10 h. 1/2, les deux batteries lourdes de la 6e division d'infanterie, soutenues par deux escadrons du 2e dragons, prirent position sur la hauteur de la Sainte-Vierge d'où elles tirèrent sur l'infanterie française en position derrière la crête qui fait face au bois de Gaumont.

Ces batteries furent rappelées à l'ouest de Vionville, vers 11 heures, par le commandant de la 6e division d'infanterie. Mais, comme on le verra ultérieurement, elles ne purent se conformer à cet ordre qu'après 11 h. 1/2.

Vers 10 h. 3/4, les deux batteries à cheval du 3e corps et la batterie de la 6e division de cavalerie, celle-ci revenue du bois Brûlé, prolongèrent la ligne des deux batteries lourdes de la 6e division d'infanterie sur la hauteur de la Sainte-Vierge.

Ainsi, à 11 heures, cinq batteries étaient en action sur cette hauteur, et quatre sur celle du cimetière de Vionville (en réalité trois, plus une dans le vallon de Flavigny).

Ces 54 canons ayant des vues étendues ne tardèrent pas, les uns, à rendre intenable le hameau de Flavigny, les autres, à contraindre les trois régiments d'aile droite de l'infanterie française engagée contre la 5e division prussienne à lâcher pied et à rétrograder sur Rezonville.

C'est même, grâce aux deux grandes batteries du cimetière de Vionville et de la hauteur de la Sainte-Vierge, à la der-

nière surtout, que deux bataillons de l'aile gauche de la 5e division d'infanterie prussienne durent de pouvoir gagner du terrain, à partir de 11 h. 1/2, dans la direction de Flavigny.

Or, les 30 pièces prussiennes de la hauteur de la Sainte-Vierge n'avaient pour tout soutien que trois escadrons de cavalerie (1).

La reconnaissance des deux positions d'artillerie de la Sainte-Vierge et du cimetière de Vionville, les ordres pour la répartition des batteries sur ces positions, au fur et à mesure de leur arrivée, ou pour leur reconstitution après un premier recul, furent l'œuvre personnelle du général de Bulow, commandant l'artillerie du IIIe corps.

e) L'armée de Lorraine, dans la matinée, jusqu'à 9 heures.

Carte n° 11. L'activité du maréchal Bazaine, durant la matinée du 16 août, se manifeste par deux lettres adressées, l'une au général Frossard, à 2 heures du matin, l'autre au maréchal Lebœuf, à 5 heures du matin, et par des instructions expédiées quelques instants après cette deuxième lettre.

Nous avons déjà reproduit (2) les lettres au général Frossard et au maréchal Lebœuf.

Il nous reste à mettre sous les yeux du lecteur les parties essentielles des « Instructions du commandant en chef pour la *matinée du 16 août* », *en date du 16, 5 h. 15 du matin.*

« Toutes les voitures civiles, employées sous la dénomination de train auxiliaire, devront être renvoyées en arrière « de Gravelotte.....

« Dès que les reconnaissances seront rentrées et que tout

(1) 2 escadrons du 2e dragons et 1 escadron du 10e hussards en surveillance de ce côté.

(2) Voir page 87.

« indiquera que l'ennemi n'est pas en forces à proximité, on « pourra retendre les tentes; mais les hommes ne devront « aller à l'eau que par corvées.

« Défendre que l'on s'éloigne des camps.

« Des postes de cavalerie devront être adjoints aux grand'- « gardes, afin de fournir des vedettes, par deux, aussi loin « que possible, et d'être prévenu à temps de l'approche de « l'ennemi, *en cas de prise d'armes (sic)*.

« Les routes devront rester libres; tous les bagages ou les « services administratifs doivent rester en arrière du front « *par lequel (!) on suppose que l'ennemi viendrait (?)*. »

Les instructions se terminaient, *in cauda venenum*, par cette phrase que l'on connaît déjà :

« Nous partirons *probablement* dans l'après-midi, dès que « je saurai que les 3e et 4e corps seront arrivés *en totalité* à « notre hauteur; des ordres, du reste, seront donnés *ulté-* « *rieurement*. »

Ce factum, écrit en style de pompier, est muet sur l'attaque probable de l'ennemi, que le maréchal Bazaine présumait se produire, de Gorze, et du sud au nord, comme en fait foi la lettre qu'il avait écrite, un quart d'heure plus tôt (5 heures), au maréchal Lebœuf.

L'empereur Napoléon III partit de Gravelotte en voiture, vers 4 h. 1/2 du matin, pour se rendre à Verdun, par Conflans. Il fut escorté jusqu'à Doncourt par la brigade des dragons et lanciers de la Garde et, à partir de ce village, par la brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique), de la division du Barail.

Le maréchal Bazaine, qui avait assisté au départ de son souverain, ne sut pas cacher la satisfaction qu'il en éprouvait.

L'Empereur une fois parti, le commandant de l'armée revint à la maison de poste et y demeura en tout repos jusqu'au moment, vers 9 heures, où le canon se fit entendre du côté de Vionville.

Au corps de la Garde, la division des voltigeurs, laissée la veille en position de repli au Point-du-Jour, fut appelée de très bonne heure sur Gravelotte, et le général Bourbaki la fit rassembler, face à l'Ouest, derrière la division des grenadiers, entre le village et la maison de poste.

Au 3e corps, les divisions Nayral (2e) et Montaudon (1re) demeurèrent sur les emplacements occupés, la veille au soir ou dans le courant de la nuit, près de Vernéville et face à Batilly-Saint-Ail.

La division Metman (3e) resta dans son camp proche de Plappeville, par suite de l'encombrement du col de Lessy, et ne sut arriver à Gravelotte que tard dans la soirée; elle fut complètement inutile ce jour-là.

La division Aymard (4e), grâce à l'activité de son chef, rebroussa chemin, à la pointe du jour, suivit la grande route jusqu'à Longeau et, de là, se dirigea, par Châtel, sur Vernéville. Avant d'atteindre ce village, elle reçut l'ordre d'aller camper près de la ferme de Caulre.

La division de cavalerie Clérembault quitta les abords de la porte de Thionville à la pointe du jour, suivit la grande route jusqu'à Gravelotte, puis se porta sur Vernéville, où elle parvint vers 8 heures.

Au 4e corps, l'ordre de mouvement pour la marche du 16 a dû être préparé le 15, vers 2 heures de l'après-midi, en admettant la possibilité, pour le gros, de suivre la 3e division dirigée sur Gravelotte, par Lessy et Longeau.

Les éléments du corps d'armée devaient prendre rang dans la colonne, comme il suit :

La division de cavalerie, suivie de ses bagages;
La 2e division d'infanterie;
La réserve d'artillerie;
Les parcs de l'artillerie et du génie;

L'ambulance;
Le trésor;
Les bagages du corps d'armée, à l'exception de ceux de la cavalerie;
La 1re division d'infanterie.

Le général de Ladmirault s'étant résolu, le 15, vers 6 heures du soir, à faire prendre au gros de son corps d'armée la route de Woippy à Briey, les heures de départ, sans indication de point initial, furent ainsi fixées :

La division de cavalerie, à 4 heures du matin.
La 2e division, à 5 heures.
La 1re division, à 6 h. 1/2.

Le lieutenant-colonel Saget, sous-chef d'état-major du 4e corps, a pris note sur son carnet des heures de passage des unités du corps d'armée, à la sortie ouest de Woippy (1) :

Division de cavalerie	4 heures du matin.		
2e division	5 h. 25, tête 6 h. 35, queue	1 h. 10	
Réserve d'artillerie et *impedimenta*	6 h. 35, tête 7 h. 45, queue	1 h. 10	3 h. 35
1re division d'infanterie	7 h. 45, tête 9 h. 00, queue	1 h. 15	

Sans compter la division de cavalerie, la durée d'écoulement du corps d'armée réduit momentanément à deux divisions d'infanterie fut, on le voit, de trois heures et demie.

Le convoi éventuel (train auxiliaire), chargé de quatre jours de vivres, avait été laissé au sud-est de Woippy, mais les bagages, le train des équipages et la réserve d'artillerie marchaient au centre de la colonne.

Le fâcheux dispositif, d'après lequel les *impedimenta* d'un

(1) D'après *Le 4e corps de l'armée de Metz*, par M. le lieutenant-colonel Rousset.

corps d'armée étaient intercalés entre deux divisions d'infanterie, avait été inspiré au général de Ladmirault par le souvenir des campagnes d'Algérie. On ignorait alors dans l'armée française que les trains, parcs et convois doivent former, sous une garde particulière, une colonne distincte de celle des troupes.

Dans le récit qu'on lira plus loin des événements survenus au 4e corps dans l'après-midi du 16 août, apparaîtront les conséquences du dispositif adopté pour la marche sur Doncourt.

Bien que la division de cavalerie Legrand fût partie de Woippy une heure et demie avant le gros de la colonne, elle eut des arrêts si fréquents, que la division Grenier, lorsque sa tête parvint à Saulny, reçut l'ordre de quitter la grande route pour prendre le petit chemin qui mène à Amanvillers, par la ferme Saint-Maurice, et de continuer sur Doncourt, par Vernéville et Jouaville.

La 1re brigade de cette division exécuta complètement cet ordre, mais, quand la 2e brigade arriva près d'Amanvillers, on craignit que le chemin de Vernéville ne fût pas bon, et on la dirigea sur Saint-Privat.

Ces changements d'itinéraires eurent pour conséquences de fatiguer inutilement les troupes de la division Grenier.

Pourquoi donc la division de cavalerie s'arrêtait-elle si souvent et causait-elle à l'infanterie des retards dans la marche ?

Uniquement parce qu'elle ignorait les règles les plus élémentaires du service de sûreté.

Au lieu de se faire précéder, à grande distance, par une avant-garde et de détacher au loin des flanc-gardes, la division de cavalerie avançait en bloc. Par suite, lorsque des bois, des villages, des hauteurs, situés à quelque distance de la route de marche, semblaient pouvoir recéler l'ennemi, on y envoyait des patrouilles et, en attendant leur retour, la division faisait halte.

Au 4e corps, personne n'entendit les premiers coups de canon tirés, près de Vionville (cavalerie Rheinbaben) quelques minutes avant 9 heures.

Fait incroyable : la division de cavalerie du 4e corps débouchait seulement à cette heure-là de Saint-Privat vers Sainte-Marie-aux-Chênes.

Il y a 10 kilomètres de Woippy à Saint-Privat. La division de cavalerie ayant commencé à sortir de Woippy, à 4 heures du matin, avait employé cinq heures pour faire 10 kilomètres.

Si la division Legrand eût été au courant du service de la cavalerie en campagne, elle aurait progressé, à raison de 5 à 6 kilomètres à l'heure, et serait parvenue à Doncourt entre 7 et 8 heures.

Quoi qu'il en fût, le 4e corps en marche présentait, à 9 heures : la 1re brigade de la division Grenier entre Amanvillers et Vernéville, l'autre brigade sur le point d'atteindre Saint-Privat; la tête des parcs et convois à hauteur de Norroy, la queue à la sortie de Saulny; enfin, la tête de la division de Cissey dans Saulny, la queue, à Woippy.

Aux divisions de Forton et Valabrègue ainsi qu'au 2e corps, les reconnaissances dites journalières se firent, le 16 août, comme d'habitude aussitôt après le réveil, en dépassant d'un millier de mètres la ligne des grand'gardes d'infanterie.

Après s'être promenées de ci de là, elles rentrèrent, vers 8 heures, rapportant les trois mots fatidiques : « Rien de nouveau (1) ».

On se livra, dès lors, aux occupations les plus variées. Les grand'gardes avaient cependant observé, de très bonne heure, quelques cavaliers prussiens au Sud et à l'Ouest, mais, dans l'armée de Lorraine, on s'était si bien habitué,

(1) Cette locution, les loustics l'employaient à tout propos, par dérision, en la faisant suivre de : « le poste est brûlé ».

depuis le début de la campagne, au voisinage de ces rôdeurs discrets que l'on n'y faisait plus attention.

Le lieutenant Devaureix (1) du 66e (2e division du 2e corps) ayant obtenu, le 15 au soir, l'autorisation de faire, à la tête de 30 hommes choisis, une reconnaissance vers le Sud-Ouest, était parti à minuit, avait suivi le vallon de Flavigny jusqu'au village ruiné de Tantelainville, s'y était arrêté jusqu'au lever du jour, avait gagné la crête au sud de la ferme de Saulcy, d'où il avait aperçu une colonne de cavalerie en marche de Buxières sur Mars-la-Tour, s'était porté de là sur Tronville et avait observé, de la lisière ouest de ce village, un grand bivouac de cavalerie au delà de Puxieux.

Le lieutenant Devaureix revint alors au camp de sa division en passant par Vionville, fit avertir le général Murat de ce qu'il avait vu et quand, vers 8 heures, il eut fait son rapport verbal au général Bataille, son divisionnaire, il en reçut ce compliment plutôt frais : « Vous êtes encore de ceux qui voient des Prussiens partout (2). »

Le convoi de la division de Forton pénétra dans Vionville, à 8 heures, et ne tarda pas à obstruer la rue principale dont les maisons bordent la grande route de Metz à Verdun.

Un peu avant 9 heures, quand éclatèrent les premiers obus prussiens, le 1er dragons, formant la première ligne du camp de la brigade Murat, avait une partie de ses chevaux à l'abreuvoir, à l'est de Vionville.

Ce régiment fut mis dans un grand désordre, et la majorité de ses chevaux, montés ou non, refluèrent sur Rezonville, pêle-mêle avec les voitures du convoi. L'autre régiment

(1) Aujourd'hui général.

(2) L'itinéraire de la reconnaissance Devaureix est marqué en pointillé rouge sur la carte n° 41.

(9e dragons) de la brigade Murat ne put se soustraire à la débâcle.

La brigade de cuirassiers de la division Forton et les deux brigades de la division Valabrègue, moins éprouvées, se retirèrent avec assez de calme sur Rezonville.

Elles prirent ensuite position, face à l'Ouest, entre ce village et le bois Pierrot et furent rejointes, un peu plus tard, par la brigade Murat quand celle-ci eut été ralliée.

La déroute de la brigade Murat, le sauve-qui-peut du convoi de la division Forton et la retraite des trois autres brigades de cavalerie venant de Vionville, ne troublèrent pas sensiblement les troupes d'infanterie et d'artillerie du 2e corps.

Les deux divisions de ce corps d'armée prirent les armes et, laissant sur place sacs et tentes, se déployèrent en avançant, savoir :

La division Bataille (2e), vers Vionville—Flavigny;

La division Vergé (1re), vers le bois de Vionville et les hauteurs à l'ouest de ce bois;

La brigade Lapasset, vers le bois de Saint-Arnould.

Au moment où se produisit la surprise, à coups de canon, des camps de Vionville et de Rezonville, le maréchal Bazaine disposait de 10 divisions d'infanterie, les unes (deux du 2e corps et trois du 6e corps) prêtes à combattre immédiatement, les autres (trois du 2e corps et deux de la Garde), dans un temps très court.

Les 6e, 3e corps et Garde prirent les armes, se déployèrent, puis attendirent des ordres..... qui ne vinrent pas.

De toute l'artillerie de ces 3 corps d'armée, 9 batteries seulement prirent position et ouvrirent le feu.

Le 2e corps, avec ses 20,000 hommes, y compris ceux du général Lapasset, et 72 bouches à feu, va donc supporter, à lui seul, le poids de la lutte contre un corps prussien (le IIIe) de 30,000 hommes, appuyé par 100 canons.

En dépit des pertes (5,000 hommes) éprouvées à Spicheren, le 2e corps combattra bravement, de 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2, mais à cette heure-là, broyé par l'ouragan de fer et de plomb déchaîné sur lui, il devra céder le terrain aux Allemands.

Alors seulement, les troupes du 6e corps, devant la menace d'un ennemi victorieux, sortiront de leur torpeur et, à leur tour, combattront.

§ 2. — L'engagement du 2e corps français.

a) Déploiement et mouvement offensif de la brigade Mangin (2e division).

Le général Bataille dirigea la brigade Mangin, par régiments successifs, vers la crête à l'est de l'Abreuvoir, pour y prendre position, et donna l'ordre au 12e bataillon de chasseurs, qui tenait la droite de cette brigade, d'occuper Vionville.

Un bataillon du 23e de ligne fut porté vers ce village en soutien des chasseurs.

Les cinq autres bataillons de la brigade Mangin se formèrent en bataille le long du chemin de Saint-Marcel à Flavigny, la gauche débordant ce hameau vers le Sud.

Une fois Vionville au pouvoir du 12e bataillon de chasseurs, le général Mangin fit déployer un ou deux pelotons de tirailleurs par bataillon, laissa un bataillon du 8e à la garde de Flavigny et poussa les quatre restants, l'espace de 400 mètres, jusqu'à la ride de terrain parallèle au chemin de Gorze à Vionville, situé à 600-800 mètres des batteries prussiennes qui venaient de s'établir sur la hauteur du cimetière de Vionville.

Ces batteries durent rétrograder, au plus vite, sous le feu des tirailleurs français.

En même temps, le 12e bataillon de chasseurs contraignait 2 batteries à cheval prussiennes à évacuer la hauteur (297) à l'ouest de Vionville.

Les événements qui précèdent s'accomplirent entre 9 h. 3/4 et 10 h. 1/4.

Jusque vers 11 heures, moment où toute une division d'infanterie prussienne (6e) entra en action, la brigade Mangin (1re) resta figée sur le terrain gagné à 10 heures et qui est dominé de toutes parts à distance de mousqueterie.

Vers 9 h. 1/2, avant que les troupes du général Mangin eussent atteint les abords de Flavigny, la brigade Fauvart-Bastoul (2e), en deuxième ligne, fut détournée de sa première direction et conduite, par le général Bataille en personne, vers les hauteurs du Sud, où s'était fait entendre le canon (1).

Les opérations de la 2e brigade ayant été liées à celles de la division Vergé (1re), leur examen ressortit au combat de cette division, qui est exposé plus loin.

En arrière de la brigade Mangin, l'artillerie de la division Bataille prit position assez rapidement sur des emplacements voisins de ses bivouacs et ouvrit le feu, à 2,300 mètres environ, contre les batteries (Kœrber) établies sur la hauteur (297) ouest de Vionville.

D'autre part, les 6 batteries des divisions La Font de Villiers et Tixier, du 6e corps, toutes campées au sud et près de la voie romaine, prirent position sur les pentes ouest du mamelon qui descend du bois de Saint-Marcel sur Rezonville.

Il y eut ainsi, de 9 h. 3/4 à 10 h. 1/4, 9 batteries françaises en action, contre les 3 batteries prussiennes (Kœrber) de la hauteur 297. Celles-ci ne souffrirent pour ainsi dire pas de ce feu d'artillerie, exécuté à 2,300-2,500 mètres avec l'évent de 3,000 mètres, et c'est seulement le tir des chasseurs à pied de Vionville qui contraignit, comme on le sait, deux d'entre elles à rompre le combat.

---

(1) Cette canonnade avait été fournie par la batterie à cheval de la 6e division de cavalerie prussienne.

b) Dispositions prises à la division Vergé (1re) pour occuper le sommet du plateau sud de Rezonville.

Carte n° 42. Pendant que, de 9 h. 1/4 à 9 h. 1/2, les grand'gardes d'infanterie du 2e corps refoulaient, à coups de fusil, 2 brigades de cavalerie prussienne (6e division) au delà de la crête sud du plateau de Rezonville, le général Vergé amenait sa division de ce côté.

Cet officier général commença par détacher un bataillon du 55e à la Maison-Blanche (sur le chemin de Rezonville à Gorze), alors que la brigade Lapasset se trouvait à proximité de ce point.

Ensuite, il fit marcher la brigade Valazé sur deux lignes de bataillons en bataille : la première, composée de 2 bataillons du 55e; la seconde, des 3 bataillons du 32e. Le 3e bataillon de chasseurs, campé au bord de la route Metz—Verdun et qui appartenait à cette brigade, avait été mis en désordre par les dragons Murat et le convoi de la divison Forton. On retrouve plus tard ce bataillon sur l'emplacement de son camp, face à Vionville.

La brigade Valazé avait pour point de direction le sommet du mamelon (329) à l'ouest de la lisière occidentale du bois de Vionville.

La brigade Jolivet, à gauche et un peu en arrière de la précédente, eut à marcher sur le bois de Vionville en le débordant un peu à l'ouest.

Les IIe et IIIe bataillons du 77e, en bataille, constituèrent la première ligne de cette brigade. Derrière eux, venait le Ier bataillon, réserve de régiment et, plus en arrière encore, le 76e en seconde ligne.

Le général Lapasset, dans la crainte de voir l'ennemi surgir du bois de Saint-Arnould, déploya 2 bataillons, face à ce bois, et conserva les autres en réserve.

L'artillerie de la division Vergé suivit d'assez loin le mouvement de son infanterie et ne dépassa pas le mamelon 311-312.

Pendant la marche en avant de la division Vergé, le dispositif initial s'était un peu modifié.

Ainsi, le 32e avait fortement appuyé à droite (ouest), et un seul bataillon du 77e (le IIe) avait pénétré dans le bois de Vionville, tandis que les deux autres s'étaient échelonnés sur une profondeur de 1200 mètres.

Le 76e, en deuxième ligne derrière le 77e, continua de marcher, et alla prolonger les deux ailes du IIe bataillon du 77e dans le bois et hors (à l'ouest) du bois.

c) La première ligne de la brigade Valazé s'engage inopinément.

Lorsque les deux bataillons disponibles du 55e, en première ligne de la brigade Valazé, atteignirent le bord septentrional du mamelon 329, ils virent devant eux, à 400 mètres, une ligne de tirailleurs prussiens, dont le feu éclatant aussitôt les contraignit à riposter.

Le IIIe bataillon et deux compagnies du IIe bataillon du 76e, quand ils parvinrent, un peu plus tard entre le 55e et le bois de Vionville, ouvrirent le feu également.

Cet engagement se produisit vers 9 h. 3/4.

d) La brigade Bastoul, sur deux lignes, prolonge, à droite, la première ligne de la brigade Valazé.

Bientôt arrivèrent, à la droite des bataillons du 55e (brigade Valazé), les bataillons de la brigade Bastoul formée, elle aussi, sur deux lignes de bataillons déployés en bataille, le 66e en première ligne, le 67e en seconde ligne.

Vers 10 heures, une batterie prussienne, puis, successivement, trois autres, prirent position au bord sud du mamelon 329 et ouvrirent le feu, à 600 mètres, sur les bataillons du 76e et du 55e, qui leur faisaient face.

En présence d'une telle audace, les 3 batteries de la divi-

sion Vergé, en position sur le mamelon 311, par conséquent en contre-bas et à 1000 mètres de leur infanterie, auraient dû se précipiter en avant, mais elles demeurèrent où elles étaient.

Seule, une batterie à cheval de la réserve d'artillerie du 2e corps, qui avait été mise à la disposition du général Bastoul, rejoignit l'infanterie, mais elle se retira au bout d'une demi-heure.

e) Échec d'une première attaque prussienne et retour offensif exécuté par le IIIe bataillon du 66e.

Au moment, vers 10 h. 1/4, où le IIIe bataillon du 66e, précédant un peu les deux autres, arriva sur l'alignement de la brigade Valazé, il vit, marchant sur lui, un bataillon ennemi en ligne de colonnes. Un feu rapide, suivi d'un court mouvement offensif, rejeta cette troupe en désordre sur le bois de Gaumont, dans lequel elle ne tarda pas à disparaître, laissant sur le terrain nombre de tués et de blessés.

Les deux autres bataillons du 66e, bientôt prolongés à droite par le 67e tout entier, rejoignirent, sur ces entrefaites, leur IIIe bataillon, et..... *s'alignèrent sur lui.*

f) Observation sur l'arrêt volontaire de la brigade Bastoul.

Que les deux bataillons disponibles du 55e et huit compagnies du 76e, engagés de front contre un ennemi de force à peu près égale, se soient arrêtés, il le fallait bien, mais la brigade Bastoul, n'ayant devant elle aucun ennemi en vue, aurait dû continuer son mouvement en avant.

L'aile gauche des troupes prussiennes qui faisaient face aux bataillons du 55e et du 76e étant dépourvue de soutiens et d'une réserve, il suffisait au 67e de converser légèrement à gauche (à l'est), pour prendre en flanc la ligne de combat ennemie.

Ce mouvement, s'il se fût produit, aurait déterminé la retraite précipitée de toutes les fractions prussiennes alors engagées.

L'examen de la carte montre l'importance capitale qu'il y avait à enlever à l'ennemi la crête 329-317 et à le rejeter jusqu'au pied des pentes, car il eut été fort difficile aux Prussiens, même en leur supposant des renforts puissants, de déboucher à nouveau des bas-fonds et de gravir les pentes sous un feu violent.

L'arrêt de la brigade Bastoul sur l'alignement de la brigade Valazé est-elle imputable au commandement supérieur du 2e corps ?

La place des généraux n'est pas sur la ligne de combat, et c'est pourtant là que l'on saisit le mieux les occasions favorables, à la condition que les chefs en sous-ordre possèdent le sens tactique et soient doués d'initiative.

D'après ce que l'on sait du caractère et de la capacité manœuvrière des officiers de la 5e divion d'infanterie prussienne, croit-on que, mis au lieu et place de leurs adversaires de la brigade Bastoul, ils seraient restés, inertes, sur l'alignement de la brigade Valazé?

g) Seconde attaque prussienne mise en déroute par le 67e et poursuivie par le IIIe bataillon de ce régiment.

Vers 10 h. 3/4, un autre bataillon prussien formé, comme le précédent, en ligne de colonnes, avec fort peu de tirailleurs en avant, apparaît, à courte distance, devant le front des deux bataillons de gauche du 67e.

Accueilli par une fusillade terrible, ce bataillon chavire et s'enfuit vers le bois de Gaumont; il fut suivi, mais non immédiatement, par le IIIe bataillon du 67e, dont deux compagnies pénétrèrent dans le couvert, atteignirent une clairière, et, une fois là, furent mises en déroute par un feu de mousqueterie soudain, violent et rapproché.

h) Combat à l'intérieur du bois de Vionville.

Pendant que ces événements se déroulaient en terrain découvert, les fractions du 77e et du 76e, entrées par le sud dans le bois de Vionville, avaient progressé très lentement.

Elles furent bientôt aux prises avec des forces égales. sinon supérieures, qui les continrent d'abord, puis les refoulèrent, pas à pas.

i) Ravages produits par l'artillerie prussienne.

Deux batteries prussiennes (6e division d'infanterie) prirent position, vers 10 h. 1/2, sur la hauteur de Sainte-Marie et tirèrent sur le 32e, ainsi que sur le 67e, formant l'aile droite de la brigade Bastoul.

Il est surprenant que l'on n'ait pas détaché alors, soit du 67e, soit du 32e, quelques compagnies en tirailleurs vers la hauteur de Sainte-Marie, comme l'avait fait, une heure plus tôt, le général Mangin contre l'artillerie du cimetière de Vionville. Quoi qu'il en soit, les deux batteries prussiennes de la hauteur de Sainte-Marie furent rejointes, à 10 h. 3/4, par trois batteries à cheval (1) et, à partir de ce moment, il y eut cinq batteries prussiennes en action, à la distance de 1500 mètres, contre les bataillons du 67e et du 32e, ces derniers en deuxième ligne.

Les ravages qu'elles firent, surtout dans les rangs du 67e, furent horribles.

C'est à cette circonstance qu'il convient d'attribuer, pour une grande part, le succès de la troisième attaque d'infanterie prussienne, dont il va être question.

(1) Deux de l'artillerie de corps du IIIe corps et une de la 6e division de cavalerie, appartenant aussi au IIIe corps.

j) Troisième attaque prussienne contre le 67e, lequel plie, et provoque la retraite des autres régiments.

Entre 10 h. 3/4 et 11 heures, alors que le IIIe bataillon du 67e reprenait sa place dans la ligne de bataille à son retour du bois de Gaumont, une nouvelle attaque prussienne beaucoup plus forte que les deux précédentes surgit à quelques centaines de mètres du front des IIe et Ier bataillons du 67e.

Pourvue de tirailleurs assez nombreux, cette attaque provoqua, par le feu, un léger recul du 67e, et en profita aussitôt pour avancer résolument, tandis qu'un bataillon, en échelon de gauche (ouest) avancé, se rabattait dans le flanc droit de ce régiment, lequel dut plier sans espoir de retour.

Le 32e (brigade Valazé), en deuxième ligne, se maintint quelque temps encore sur son terrain et, par son tir, enraya un peu la poursuite de l'ennemi. Le 66e, découvert sur son flanc droit et manquant de munitions, fut entraîné en arrière par le mouvement de retraite du 67e.

Enfin, le 55e et l'aile droite du 76e, très éprouvés par les feux combinés de l'artillerie et de l'infanterie prussiennes qui leur faisaient face, reculèrent de quelques centaines de mètres jusqu'à un pli de terrain susceptible de les abriter, mais n'y firent qu'un arrêt de courte durée.

Vers 11 h. 1/2, les brigades Bastoul et Valazé, abîmées par les obus des deux grandes batteries prussiennes du mamelon 329 et de la hauteur de Sainte-Marie, étaient en pleine retraite sur Rezonville.

Seule, la brigade Jolivet, après l'évacuation du bois de Vionville par les fractions qu'elle y avait envoyées, put se maintenir en majorité (77e et demi-76e) sur le plateau 312-311, sud du bois de Vionville. Elle avait à sa gauche (à l'est) la brigade Lapasset qui surveillait le bois de Saint-Arnould et celui des Ognons.

k) La brigade Mangin est attaquée par toute une division.

A l'aile droite du 2e corps, la brigade Mangin eut à subir, entre 10 h. 3/4 et 11 h. 3/4, l'attaque d'une division entière.

Le 12e bataillon de chasseurs, aux trois quarts enveloppé, vers 11 heures, dans Vionville, dut évacuer ce village et se retirer sur Rezonville, entraînant dans sa retraite le bataillon du 23e qui lui servait de soutien.

Un bataillon du 8e ayant été laissé à la garde de Flavigny, les 4 bataillons restants de la brigade Mangin virent fondre sur eux, au même moment, des troupes plus fortes du double, soutenues par une artillerie nombreuse et tirant juste.

Mal placée sur un terrain n'offrant aucun abri et dominée à courte distance, la brigade Mangin se replia lestement sur la position marquée, au sud de la grande route, par le chemin de Flavigny à Saint-Marcel.

Elle y tint bravement jusqu'au moment, un peu avant midi, où, à bout de forces et manquant de munitions, elle fut recueillie, à droite, par le 91e, et à gauche, dans Flavigny même, par le 94e, appartenant tous les deux à la division La Font de Villiers (6e corps).

l) L'artillerie du 2e corps, de 10 heures à 11 h. 1/2.

On se souvient que les trois batteries de la division Bataille prirent position, vers 10 heures, au sud et près de la grande route, à 2,200 ou 2,300 mètres des trois batteries (Kœrber) établies sur le mamelon (297) ouest de Vionville et que, vers la même heure, les trois batteries de la division Vergé firent de même sur le mamelon 311 compris entre Rezonville et la hauteur 329 ouest de Vionville, laquelle devait bientôt couronner l'artillerie de la 5e division d'infanterie prussienne.

Les batteries Bataille brûlèrent beaucoup de munitions sans produire de résultats appréciables, et deux d'entre elles

quittèrent le terrain de la lutte, avant 11 heures, pour aller se réapprovisionner, à Rezonville, auprès de leur réserve. Ce procédé de ravitaillement, contraire à toutes les règles, fut employé, le 16 août, par un grand nombre de commandants de batteries françaises, faisant preuve ainsi d'un moral plutôt faible.

Tout d'abord, les batteries de la réserve du 2e corps, à l'exception de celle détachée auprès de la brigade Bastoul, restèrent inactives, et c'est seulement un peu avant 11 heures, que deux d'entre elles prirent position à la gauche des batteries Bataille, dont elles partagèrent le sort en combattant jusqu'à 11 h. 1/2.

Les batteries Vergé tirèrent, du mamelon 311, à 1800 mètres, sur l'artillerie prussienne qui leur faisait face, mais ne leur firent pas grand mal. Au moment où les brigades Bastoul et Valazé battirent en retraite, ces batteries se rapprochèrent de Rezonville.

En résumé, l'artillerie du 2e corps produisit des effets à peu près nuls, par suite de l'infériorité de son matériel et de la faiblesse du commandement.

m) La cause essentielle de l'échec subi par le 2e corps.

L'échec du corps Frossard pouvait-il être conjuré ?

Si le 6e corps eût fait occuper, dès 10 heures du matin, le bois de Tronville, Vionville et la hauteur du cimetière, par les troupes de la division La Font de Villiers, le 2e corps aurait pu diriger toutes ses forces vers la ligne : hauteur de Sainte-Marie—mamelon 329—bois de Vionville, sur laquelle se trouvent d'excellentes positions d'artillerie, face au sud-ouest, et dès lors, le combat initial de l'armée de Lorraine se serait engagé dans des conditions bien meilleures. Mais, en laissant le 2e corps livré à lui-même, on ne pouvait douter qu'il finît par succomber sous les coups d'un ennemi supérieur en nombre et pourvu d'une artillerie très puissante.

Rien n'indique que le maréchal Bazaine ait songé à faire soutenir le 2e corps avant le moment où sa retraite sur Rezonville devint un fait accompli.

§ 3. — L'engagement de la 5e division d'infanterie prussienne.

a) L'avant-garde débouche de Gorze et voit sa cavalerie revenir en désordre.

La 5e division avait bivouaqué, durant la nuit du 15 au 16, le long de la route de Novéant à Gorze, la tête vers la ferme Sainte-Catherine, la queue à Novéant. Elle était couverte par une avant-garde (IIe bataillon du 8e et 4e escadron du 12e dragons) établie à Gorze et dont les patrouilles sillonnèrent le plateau sud de Rezonville, le 16, dès la pointe du jour.

Par suite du retard apporté par la 6e division de cavalerie à déboucher au delà de Corny, la 5e division ne rompit, des abords de la ferme de Sainte-Catherine, qu'à 8 h. 1/2.

Elle marchait dans l'ordre suivant :

1er et 2e escadrons du 12e dragons	Pointe et tête	Avant-garde (général de Doering, commandant la 9e brigade).
Ier et IIe bataillons du 48e		
IIIe bataillon du 48e	Gros de l'avant-garde.	
1re batterie légère		
3e bataillon de chasseurs		
IIIe bataillon du 8e		
Ier bataillon du 52e	Gros de la division (général de Schwerin, commandant la 10e brigade).	
2e batterie légère		
1re batterie lourde		
2e batterie lourde		
IIe et IIIe bataillons du 52e		
IIe et IIIe bataillons du 12e		
3e compagnie de pionniers		

Le Ier bataillon du 8e et le 3e escadron du 12e dragons

avaient été laissés à Dornot, le Ier bataillon du 12e, à Corny, pour garder le flanc droit et les derrières du corps d'armée.

En arrivant à Gorze, un peu avant 9 heures, le commandant de l'avant-garde fit porter le IIe bataillon du 8e, par moitié, à la côte Mousa, et par moitié, à l'ermitage Saint-Thiébault, pour protéger l'écoulement de la division pendant la traversée de Gorze.

Vers 9 h. 1/2, les 2 escadrons de pointe, comme la brigade Rauch quelques instants plus tôt, tombèrent, au delà de la crête, sous le feu de plusieurs grand'gardes françaises, et se replièrent rapidement jusqu'auprès de la ferme d'Anconville.

Le général de Dœring, commandant de l'avant-garde, qui avait accompagné ces deux escadrons, eut le temps de voir, paraît-il, l'aile droite de la brigade Jolivet, ainsi que la brigade Valazé, marchant, sur deux lignes de bataillons en bataille, vers le sommet du plateau.

Tandis qu'il courait rejoindre les 2 bataillons de sa tête d'avant-garde, il aurait chargé son officier d'ordonnance de transmettre au commandant de la division le rapport verbal suivant (1) :

« Les Français prennent l'offensive. Ils sont plus nombreux « que nous, mais n'ont pas d'échelons derrière leur aile « droite. Si la 10e brigade veut passer derrière mon aile « gauche, puis converser pour former crochet offensif, nous « les battrons.

« Je désirerais vivement que le général de division m'en« voyât l'artillerie. »

Ce rapport nous paraît apocryphe pour deux motifs :

1° Les bataillons observés avaient un effectif total correspondant à 6 bataillons prussiens;

(1) D'après le colonel Cardinal von Widdern.

2° Derrière l'aile droite de la première ligne composée de 6 bataillons (un du 76e, deux du 55e et trois du 66e), il y avait deux échelons formés, l'un du 67e, l'autre du 32e.

b) Déploiement de l'infanterie de pointe.

A 9 h. 3/4, le Ier bataillon du 48e, en marche sur le chemin de Gorze à Vionville, venait de franchir le pont du ruisseau de Gorze, quand le général de Dœring ordonna au colonel de faire déboîter ses Ier et IIe bataillons à droite du chemin, de les déployer et de les amener sur la crête en longeant la lisière occidentale du bois de Vionville.

Chacun de ces 2 bataillons déploie, tout en marchant, 2 compagnies en formation de combat, les deux autres suivant comme soutiens; le IIe bataillon est à la droite. Chaque compagnie de tête déploie 2 pelotons en tirailleurs et en conserve un en renfort.

Ces dispositions s'exécutent très rapidement.

Vers 10 heures, les tirailleurs parviennent au bord méridional du mamelon 329, leur droite à la corne sud-ouest du renflement que présente le bois de Vionville vers l'ouest, et, au même moment, ils aperçoivent devant eux, à 400 ou 500 mètres, une ligne d'infanterie française en mouvement.

c) Le début de l'engagement.

Les compagnies de tête du 48e se couchent et ouvrent le feu, mais bientôt, des coups de fusil partant de la lisière ouest du bois de Vionville nécessitent l'envoi des compagnies de soutien à l'intérieur du bois, afin de dégager l'aile droite de la ligne de combat.

Entre temps, le gros de l'avant-garde a continué sa marche, et la 1re batterie légère, prenant le trot, cherche à s'établir à la gauche du Ier bataillon du 48e. Elle est accueillie, au moment de sa mise en batterie, par un feu de mousqueterie

tel, qu'elle ne peut, tout d'abord, mettre en position que 3 pièces. Il est, à ce moment, un peu plus de 10 heures.

Les 3 pièces disponibles ouvrent, néanmoins, le feu, à la distance de 600 mètres, et, de concert avec les Ier et IIe bataillons du 48e, maintiennent l'ennemi en respect.

d) Première attaque avortée du IIIe bataillon du 48e et déploiement des trois batteries restantes.

Le IIIe bataillon du 48e passe par la ferme d'Anconville et gagne du terrain vers la gauche, avec l'intention de refouler l'aile droite des Français en la débordant par l'ouest.

L'inverse se produit.

Le IIIe bataillon du 48e, dès qu'il a dépassé la crête, est dispersé par un tir foudroyant, et ses débris courent chercher un refuge dans le bois de Gaumont.

Précédemment, le général de Dœring avait envoyé le 3e bataillon de chasseurs (1) dans le bois de Vionville, pour y renforcer les compagnies de soutien des IIe et Ier bataillons du 48e, et il avait prescrit au IIe bataillon du 8e, partagé entre la côte Mousa et la ferme Saint-Thiébault, de s'avancer sur Rezonville à travers le bois de Saint-Arnould. Ce bataillon serait suivi, à courte distance, par le IIIe bataillon du 8e, établi, en position de repli, au nord et près de Gorze.

Dans le temps que le IIIe bataillon du 48e se dirigeait, par la ferme d'Anconville et les pentes sud du plateau, vers la crête en dehors de l'aile gauche de la 1re batterie légère, les trois autres batteries étaient arrivées en position à la droite de celle-ci.

Leur prise de position eut lieu au moment où le IIIe bataillon

(1) La 4e compagnie de ce bataillon fut laissée à la garde de la ferme Anconville.

du 48e exécutait le mouvement offensif qui devait lui être si fatal.

Mais, en poussant de l'avant malgré sa grande infériorité numérique, ce bataillon avait réussi à protéger, *indirectement*, le déploiement de l'artillerie.

Il pouvait succomber; sa tâche était remplie.

e) Deuxième attaque avortée, par le Ier bataillon du 52e.

Tandis que le IIIe bataillon du 48e subissait le dur échec que l'on sait, les cinq bataillons du gros de la 5e division commençaient à prendre une formation de rassemblement, au nord et près de la ferme Anconville.

Le général de division jugea la situation fort grave, et pour y parer, il donna l'ordre au Ier bataillon du 52e, le premier prêt, de déposer ses sacs et d'exécuter une nouvelle attaque dans la même direction que la précédente, afin de dégager à tout prix le terrain à l'ouest des batteries.

Le Ier bataillon du 52e, en ligne de colonnes, suivit le même itinéraire que le IIIe bataillon du 48e et vint donner, tête baissée, dans la ligne française qui l'accueillit par un feu rapide à très courte portée. Le général de Dœring, qui dirigeait l'attaque, fut frappé mortellement.

Broyé par les balles, le bataillon tourbillonna sur lui-même et s'échappa vers le bois de Gaumont, ayant tous ses officiers hors de combat. Il était 10 h. 3/4, environ.

f) Troisième attaque réussie, par quatre bataillons.

Les quatre derniers bataillons de la 5e division, rassemblés sur deux lignes de colonnes doubles, étaient alors en marche des abords de la ferme Anconville vers le nord-ouest, sous le commandement du général de Schwerin, lequel avait l'intention d'attaquer l'aile droite française en la débordant. Lorsque cet officier général vit le Ier bataillon du 52e se préci-

piter, dans le plus grand désordre, vers le bois de Gaumont; il fit déboîter de la masse le II[e] bataillon du 12[e], formant la gauche de la deuxième ligne, et le lança sur le bois pour l'occuper.

Les trois autres bataillons, masqués aux yeux de l'ennemi par la forme du terrain, continuèrent à avancer vers l'ouest en laissant les crêtes sur leur droite.

Arrivés près du chemin direct de Chambley à Rezonville, les deux bataillons de première ligne (II[e] et III[e] du 52[e]) conversent à droite, déploient des tirailleurs, et, suivis du III[e] bataillon du 12[e], entament l'attaque, l'un en ligne de colonnes (II[e]), l'autre (III[e]) en colonne double, pendant que le II[e] bataillon du 12[e], qui a une certaine avance, précède en la débordant l'aile gauche de la formation de combat, en vue de se rabattre sur la droite ennemie.

L'attaque occupe un front de 200 mètres environ; elle vient donner sur le 67[e] français, lequel est aussitôt rompu.

Très éprouvé déjà par l'artillerie prussienne de la hauteur de Sainte-Marie, ce régiment (le 67[e]) a cédé devant la menace d'abordage; ses officiers veulent arrêter son recul; vains efforts! Il se met en retraite et entraîne avec lui le régiment voisin (le 66[e]), puis, successivement, tous les autres bataillons (du 55[e] et du 76[e]) qui combattent à découvert.

g) Retraite de la ligne française, et reconstitution des unités prussiennes.

Vers 11 h. 1/2, la ligne d'infanterie française, opposée à la brigade Schwerin, était en pleine retraite.

Le II[e] bataillon du 52[e] et le III[e] bataillon du 12[e] ayant moins souffert que les autres pendant l'attaque, exécutèrent la poursuite de l'ennemi dans les conditions extraordinaires qui seront exposées plus loin (1).

---

(1) Voir au § 5, lettre *f*, du présent chapitre.

Entre 11 heures et midi, le bois de Vionville, à l'exception de sa corne nord-ouest, et le bois de Saint-Arnould, furent au pouvoir des 7 compagnies prussiennes qui avaient pénétré dans le premier, un peu après 10 heures, et des 8 compagnies venues, un peu plus tard, dans le second, par le chemin de Gorze à Rezonville.

Pendant que l'infanterie française, précédemment engagée de front et à découvert, se repliait sur Rezonville, on fit exécuter aux batteries de la 5e division un léger bond en avant avec conversion à droite, afin de leur procurer des vues plus étendues vers le nord-est.

En même temps, les débris du IIIe bataillon, du 48e et du Ier bataillon du 52e furent rappelées du bois de Gaumont pour former réserve derrière la gauche de l'artillerie.

La 5e division d'infanterie a obtenu son succès avec 9 bataillons et 9 batteries, parmi lesquelles, cinq établies sur la hauteur de Sainte-Marie ne lui appartenaient pas en propre.

Les quatre autres bataillons de la 5e division étaient employés à couvrir les derrières et les flanc droit du IIIe corps

Il semble excessif d'avoir affecté les quatre treizièmes de l'infanterie de la 5e division à des buts secondaires.

h) Le détachement du colonel de Lyncker renforce la 5e division.

Le colonel de Lyncker, ayant sous ses ordres les IIe et IIIe bataillons du 78e, les 1er et 3e escadrons du 9e dragons et une batterie (19e division, Xe corps), avait été détaché, le 14, on s'en souvient (1), de Pont-à Mousson à Vandières, et s'était avancé, le 15 au matin, jusqu'à Novéant (2).

---

(1) Voir page 516 du premier volume.
(2) Voir page 25.

Le 15, à 10 heures du soir, le colonel avait adressé au commandant de la 19e division, à Thiaucourt, un rapport dans lequel il annonçait le passage de la Moselle par le IIIe corps et demandait à être rappelé, sa présence à Novéant n'ayant plus d'objet.

Aux termes de l'ordre du Xe corps pour la journée du 16, daté de Thiaucourt, 11 heures du soir, le détachement Lyncker devait quitter Novéant, le 16, à 4 h. 1/2 du matin, et se rendre à Chambley, par Gorze (1).

La 5e division d'infanterie était déjà en mouvement de Novéant sur Gorze, lorsque le colonel de Lyncker eut connaissance des prescriptions qui le concernaient.

Cet officier supérieur mit aussitôt (10 heures) son détachement en marche sur la route suivie par la 5e division d'infanterie.

Vers 11 h. 1/2, quand il déboucha de Gorze, le colonel de Lyncker jugea plus utile de participer au combat violent dont la crête du plateau voisin était le théâtre, que de continuer sur Chambley, et il offrit son concours au général de Stulpnagel.

Son offre ayant été accueillie avec empressement, la batterie du détachement prolongea, un peu avant midi, la ligne d'artillerie de la 5e division, tandis que les deux bataillons allaient former des soutiens en avant et sur les flancs de cette ligne d'artillerie.

En se mettant avec son détachement à la disposition du commandant de la 5e division d'infanterie, le colonel de Lyncker a fait preuve de caractère et d'intelligence.

Si, vers 11 heures, la situation du combat à la 5e division eût été très favorable, le colonel de Lyncker aurait eu tort d'abandonner sa mission.

---

(1) Voir page 69.

Mais la 5e division traversait à ce moment une crise périlleuse, et, marcher sur Chambley, c'était s'éloigner d'un danger immédiat pour courir au-devant d'un danger problématique.

i) Bel exemple de solidarité des armes, offert par la 5e division.

Le secours mutuel que l'infanterie et l'artillerie doivent se porter au combat a été réalisé supérieurement au début de l'engagement de la 5e division d'infanterie, où l'on a vu deux bataillons se sacrifier, l'un après l'autre, pour procurer à l'artillerie la protection d'aile qui lui faisait défaut. Ensuite, l'artillerie mise en possession de tous ses moyens, grâce à son infanterie, a su *récompenser celle-ci* largement.

Peu importe qu'un ou deux bataillons périssent en accomplissant le sauvetage de l'artillerie, si d'autres bataillons parviennent à faire, avec le concours des batteries délivrées, une ample moisson de gloire !

Une autre conclusion se dégage de ce début de combat, c'est que l'infanterie et l'artillerie, agissant en combinaison intime, acquièrent une puissance matérielle, et surtout morale, bien supérieure à celle que peut développer l'infanterie seule.

Dans la situation qu'a subie la 5e division d'infanterie à son débouché de Gorze, il fallait, sous peine de désastre, que les batteries prissent position à la crête ; or l'infanterie d'avant-garde était seule capable de leur assurer cette condition indispensable.

Le mérite de tous a été de comprendre cette nécessité et de réaliser les plus grands efforts pour y satisfaire.

L'engagement de la 5e division d'infanterie, le 16 août 1870, de 10 heures à midi, restera dans l'histoire militaire comme un des exemples les plus beaux de l'action énergique d'une infanterie d'avant-garde pour assurer la possession du terrain indispensable au tir de l'artillerie, possession sans laquelle l'ennemi rendrait impossible le débouché du gros des troupes sur le champ de bataille.

j) Ordre du général d'Alvensleben à la 5e division après son engagement victorieux.

Un peu après midi, un officier d'état-major de la 5e division d'infanterie vint rendre compte au général d'Alvensleben des résultats obtenus au sommet du plateau et dans le bois de Vionville.

Le commandant du IIIe corps, toujours à son poste de combat au sud-ouest de Vionville, répondit :

« J'ai tout vu : dites au général de Stulpnagel qu'il conserve le terrain conquis et qu'en aucun cas il n'avance davantage. »

§ 4. — L'engagement de la 6e division d'infanterie prussienne.

a) Dispositif de marche, depuis Arnaville jusqu'aux Baraques.

Le commandant de la 6e division d'infanterie avait fixé dans la nuit du 15 au 16, pour la marche d'Arnaville sur Mars-la-Tour, un dispositif, *la gauche en tête*, qui était celui-ci :

1er, 2e et 3e escadron du 2e dragons	Pointe et tête d'avant-garde : colonel DE BUTTLAR	Avant-garde : colonel DE BISMARCK, commandant la 12e brigade.
2 bataillons (1) du 64e		
1 bataillon du 64e	Gros de l'avant-garde : colonel DOHNA	
6e batterie légère		
3 bataillons du 24e		
4e escadron du 2e dragons		Gros de la colonne : général DE ROTHMALER, commandant la 11e brigade.
3 bataillons du 35e		
5e batterie légère	Artillerie divisionnaire	
5e et 6e batterie lourdes		
3 bataillons du 20e		
2e compagnie de pionniers		

(1) Moins une compagnie (6e) laissée à la garde du quartier général, à Pagny, et qui, passant par Novéant et Gorze pour rejoindre son bataillon, vint participer, vers midi, au combat soutenu par la 5e division d'infanterie.

1re et 2e batterie à cheval.....	Groupe à cheval.	Artillerie de corps : colonel DE DRESKY.	Gros de la colonne : général DE ROTHMALER, commandant la 11e brigade.
3e batterie lourde............	Groupe monté.		
3e batterie légère............			
4e batterie lourde............			
4e batterie légère............			
1 compagnie de pionniers..............................			
1re et 2e section de munitions d'artillerie................	1er échelon des sections de munitions..............		
1re section de munitions d'infanterie..................			

C'est, sans doute, parce que la route de marche, depuis Arnaville jusqu'à Onville, suit une vallée profonde et traverse ensuite une région entrecoupée de bois avant d'aboutir sur le plateau de Buxières, que le général de Buddenbrock crut devoir reléguer l'artillerie de corps en queue de colonne et placer l'artillerie divisionnaire entre les deux régiments de la brigade de queue.

b) Marche en masse, des Baraques sur Jarny, et déploiement inopiné, face à droite.

On a déjà exposé qu'à 9 h. 1/2 la 6e division d'infanterie marcha en masse (1), par régiments en ligne de colonnes doubles, des environs des Baraques vers Mars-la-Tour.

Vers 10 h. 1/4, au moment où la division était sur le point d'arriver à hauteur de Tronville, son chef, le général de Buddenbrock, reçut l'ordre de la disposer, face à droite, en prévision de l'attaque résolue par le général d'Alvensleben contre les troupes françaises qui venaient d'occuper Vionville, Flavigny et le terrain intermédiaire.

L'évolution qui consistait à faire passer, aussi vite que possible, la 6e division d'infanterie marchant rassemblée en colonne serrée par régiment (en ligne de colonnes doubles) à

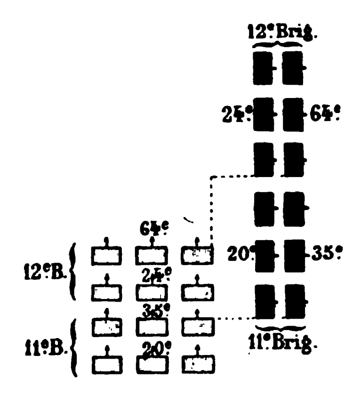
(1) Voir pages 148 et 149.

la formation de rassemblement, par brigades accolées sur deux lignes, face à droite, n'était simple qu'en apparence.

Elle n'a pu s'exécuter convenablement que grâce à la capacité manœuvrière des troupes du IIIe corps, obtenue, antérieurement à la guerre, par des exercices appropriés aux circonstances du champ de bataille.

Dans le cas actuel, le commandement (verbal ou transmis aux brigadiers et aux colonels) *a dû être* celui-ci :

Rassemblement, face à droite, par brigades accolées sur deux lignes, la 11e brigade formant la droite.



La 12e brigade continue à marcher, l'espace d'une centaine de mètres, et fait face à droite, comme il va être dit.

A la 11e brigade, le régiment de tête converse immédiatement à droite, avance dans la nouvelle direction, d'une cinquantaine de mètres, puis est arrêté. Le régiment de queue se conforme au mouvement du régiment de tête.

A la 12e brigade, l'évolution se fait de la même façon, mais ne commence qu'après qu'elle a parcouru 100 mètres environ dans l'ancienne direction.

Si une division d'infanterie n'ayant jamais été exercée aux évolutions en masse était placée par son chef dans la situation de la 6e division prussienne, le 16, à 10 heures, et que celui-ci lui ordonnât, sans avis préalable, le mouvement de face à

droite, on peut croire qu'il en résulterait une leçon de choses, assez intéressante.

Pendant que s'effectuait l'évolution détaillée ci-dessus, le général de Buddenbrock se porta d'un temps de galop sur la hauteur sud-ouest de Vionville et, une fois là, il vit les batteries prussiennes de la hauteur 297, ainsi que celles du cimetière, qui se retiraient très vite sous un feu violent de mousqueterie.

De retour auprès de sa division, cet officier général prescrivit à la 11e brigade de diriger un bataillon sur Flavigny, un autre vers le sud de Rezonville, et il donna l'ordre à la 12e brigade d'attaquer Vionville par l'Ouest avec deux bataillons, les autres allant s'établir, en réserve, plus à l'Ouest et à cheval sur la route de Verdun.

c) Toute la 6e division au feu !

A 10 h. 3/4, les dispositions qui précèdent étaient en voie d'exécution lorsque le général d'Alvensleben, qui observait les péripéties du combat soutenu par la 5e division d'infanterie, eut des craintes sérieuses sur son issue. Voulant dégager à tout prix l'aile droite de son corps d'armée, qu'il jugeait fort compromise, et ne pouvant le faire qu'indirectement, il se résolut à donner toute la puissance possible à l'attaque qu'allait exécuter la 6e division sur Flavigny et Vionville.

En conséquence, il fit porter au général de Buddenbrock le billet suivant, daté de 11 heures :

« Le général de Buddenbrock s'engagera *sur toute la ligne* « *avec toutes ses forces.* »

Par suite de cet ordre, les deux bataillons de chaque brigade qui avaient commencé à s'engager, virent arriver à leur hauteur, pour se loger dans tous les intervalles disponibles, un nombre de compagnies, tel, que la ligne de combat acquit bientôt une densité extrême.

Les deux bataillons primitivement envoyés au feu par la

11e brigade étaient les IIIe et Ier du 35e, et ceux de la 12e brigade, les IIIe et IIe bataillons du 64e.

A ces bataillons vinrent s'ajouter successivement :

Le IIe bataillon du 35e, de la 11e brigade ;

Le IIIe bataillon du 20e, de la 11e brigade ;

Le quart du Ier bataillon du 20e, de la 11e brigade ;

Le Ier bataillon du 64e, de la 12e brigade ;

Le IIe bataillon du 24e, de la 12e brigade.

Après ce vaste déploiement, il resta, comme troupes disponibles :

A la 11e brigade, 7 compagnies du 20e ;

A la 12e brigade, 12 compagnies (quatre du 64e et huit du 24e).

d) Détail du déploiement de la 11e brigade.

Par suite de l'inversion des bataillons du 35e, le IIIe marche sur Flavigny et le Ier vers la lisière sud de Vionville.

Un peu plus tard, le IIe bataillon viendra s'intercaler entre le IIIe et le Ier.

Le IIIe bataillon, à l'aile droite, est formé sur deux lignes de colonnes ; il utilise, comme cheminement d'approche, le vallon sud de Flavigny.

Ce vallon est enfilé par les fusils d'*une fraction* des défenseurs du hameau, mais le IIIe bataillon du 35e n'a rien à redouter des autres fusils de la défense, en sorte que sa progression peut s'effectuer assez facilement.

A 1000 mètres de Flavigny, les 10e et 9e compagnies, qui tiennent la tête, se déploient en tirailleurs et renforts, avancent par bonds successifs, sans tirer, jusqu'à 400 mètres du hameau, puis ouvrent le feu.

Pendant cette marche de 1000 à 400 mètres, le bataillon reçoit des balles assez nombreuses venant de la lisière sud de Vionville.

La 11e compagnie, en soutien de gauche, se porte aussitôt

de ce côté et s'engage contre les défenseurs de la lisière sud de Vionville, conjointement avec l'aile droite du Ier bataillon du même régiment.

La 12e compagnie, en soutien de droite, ne tarde pas à prolonger à droite la chaîne du IIIe bataillon.

Dans le même temps, le Ier bataillon du 35e a suivi le vallon compris entre la hauteur sud-ouest de Vionville et la hauteur du cimetière, n'ayant à essuyer que le feu d'un petit nombre de défenseurs de Vionville.

La 2e compagnie, en première ligne à gauche, se déploie dans le fond du vallon et s'arrête à bonne portée du village pour tirer.

La 1re compagnie, soutien de gauche, la prolonge du même côté.

Peu d'instants après, la 4e compagnie, en première ligne à droite, jugeant qu'il lui est difficile de prolonger la 2e à droite, si près de la lisière sud de Vionville, fait un crochet, contourne le cimetière par le Sud et se déploie, face à la lisière sud de Vionville, à une distance telle que cette évolution ne lui soit pas funeste.

Le Ier bataillon du 35e a donc ses 1re, 2e et 4e compagnies engagées dans un combat de tirailleurs au sud-ouest et au sud de la lisière de Vionville, la plus proche.

La 3e compagnie, en soutien de droite, est envoyée vers l'abreuvoir pour protéger l'aile droite de son bataillon contre les feux qui partent de cette direction. Elle avance en utilisant comme cheminement le ravin compris entre Vionville et la hauteur du cimetière puis le couloir de la route de Gorze. Ne pouvant plus gagner de terrain, par suite de la grande supériorité du feu des Français qui occupent les abords de l'abreuvoir, cette compagnie (3e) appuie vers le sud et va prolonger l'aile gauche du IIIe bataillon, face à Flavigny.

Lorsque le IIe bataillon est envoyé en renfort des IIIe et Ier bataillons, son chef le conduit dans l'intervalle qui les sépare.

Les 6e et 7e compagnies, en première ligne, gravissent la hauteur du cimetière, se déploient en tirailleurs et renforts à la crête et cherchent à continuer dans la direction de l'abreuvoir. Cela leur est impossible, en raison du feu violent qu'elles reçoivent sans pouvoir riposter. Alors la 6e compagnie appuie à droite, la 7e à gauche en utilisant, l'une et l'autre, pour se couvrir, le couloir que suit le chemin de Vionville à Gorze.

Les 5e et 8e compagnies, en soutien, veulent suivre les compagnies de tête, mais, dès qu'elles se montrent sur la hauteur du cimetière, une grêle de balles les disperse et les contraint à chercher un refuge dans le cimetière.

Ici la faute est flagrante.

Le chef du IIe bataillon du 35e, connaissant le feu très efficace dirigé par l'ennemi sur la hauteur du cimetière, feu que les 6e et 7e compagnies venaient d'essuyer, aurait dû faire prendre aux 5e et 8e compagnies un des cheminements à portée, soit sur Vionville, soit sur Flavigny.

Les cheminements d'approche de l'infanterie sont, par excellence, les bas-fonds, et, c'est pour ne pas s'être conformé à cette règle essentielle, que le commandant du IIe bataillon a vu ses compagnies de soutien (5e et 8e) très éprouvées par le feu de mousqueterie.

Le déploiement du 35e une fois terminé et toutes ses compagnies, à l'exception des 5e et 8e, entrées en action par leurs tirailleurs, on les voit disposées, de la gauche à la droite, dans l'ordre suivant :

1, *2*, *4*, 11, 7, *6*, 3, *9*, *10*, *12*.

Ce dispositif, en apparence incohérent, a été pris sous l'empire des circonstances et ne mérite pas le blâme, car la 11e compagnie, que l'on trouve entre le Ier et le IIe bataillon, a été amenée là par la nécessité de protéger l'aile gauche du IIIe bataillon au début de son déploiement, et la 3e compagnie, intercalée entre le IIe et le IIIe bataillon, est arrivée à cette place pour le motif inverse, autrement dit, pour protéger le flanc droit du Ier bataillon quand il s'est déployé.

Au 20e d'infanterie, pendant que les IIe et Ier bataillons achèvent de se former en deuxième ligne, à l'ouest de la hauteur sud-est de Tronville, le IIIe bataillon est dirigé vers la position de l'ennemi marquée par l'abreuvoir.

Les 11e et 12e compagnies sont déployées, les 9e et 10e compagnies restent en soutien.

Ce bataillon, négligeant tout cheminement en contre-bas, pique droit vers son objectif et gravit en conséquence la hauteur du cimetière. La 11e compagnie seule peut gagner du terrain jusqu'au couloir de la route de Gorze, tandis que la 12e est contrainte d'appuyer vers Vionville; quant aux 9e et 10e compagnies, on les abrite dans le cimetière, faute de pouvoir les pousser plus loin vers l'est.

Là encore il eût été préférable de diriger ce bataillon par le vallon de Flavigny.

Quoi qu'il en soit, les 9e et 10e compagnies ne tardent pas à suivre le mouvement de la 12e sur Vionville, en sorte qu'au sud de ce village il y a pléthore d'assaillants et disette en face de l'abreuvoir.

Le fait vaut la peine qu'on le remarque, en ce qu'il montre une application inconsciente de la théorie du moindre effort.

Le Ier et le IIe bataillon du 20e furent maintenus provisoirement en réserve.

Toutefois, pendant l'attaque de Vionville, le Ier bataillon eut, on ne sait pourquoi ni comment, sa 3e compagnie sur la ligne de combat, entre les 7e et 6e compagnies du 35e, face à la position de l'abreuvoir.

e) Détail du déploiement de la 12e brigade.

Le 64e, en ligne de colonnes doubles, marcha des abords de Tronville vers le nord-est en s'abritant derrière la hauteur (297) ouest de Vionville.

Son IIIe bataillon continua au delà de la route de Verdun jusqu'au saillant sud-est du bois de Tronville, puis se rabattit,

face à Vionville, en suivant le vallon qui descend de la voie romaine vers ce village.

Une de ses compagnies (12e) fut poussée au nord, en flanc-garde, près du bois de Tronville.

Pendant ce temps, le IIe bataillon avançait de Tronville sur Vionville, et le Ier bataillon, en réserve de régiment, allait s'établir de part et d'autre de la route de Verdun, face à l'ouest, derrière la hauteur (297) ouest de Vionville.

Vionville fut ainsi enveloppé, au nord et à l'ouest, par cinq compagnies du 64e (9e, 10e, 11e, 5e et 7e), et investi, au sud-ouest et au sud, par quatre compagnies du 35e (1re, 2e, 4e, 11e), plus trois compagnies du 20e (9e, 10e, 12e), soit par sept compagnies.

Après une courte fusillade exécutée par les tirailleurs, le Ier bataillon du 64e fut porté à l'attaque en avançant à cheval sur la grande route.

Vionville était défendu par un seul bataillon français (12e bataillon de chasseurs). Craignant à juste titre d'être enveloppé et pris, ce bataillon n'attendit pas l'assaut et abandonna le village.

L'évacuation de Vionville par les Français eut lieu vers 11 h. 1/2.

f) Commentaires sur le déploiement des 11e et 12e brigades.

Le déploiement, en apparence, désordonné de la majeure partie des bataillons de la 6e division autour de Vionville, devant Flavigny et en face de la position de l'abreuvoir, appelle l'attention.

Ce qu'il faut en retenir, c'est que les dispositions qu'il comportait furent prises spontanément par des majors et des capitaines jouissant de la double faculté de voir les objets tels qu'ils sont et de conformer leurs actes aux circonstances fugitives du champ de bataille.

Ces deux qualités résultaient, d'une part, de l'éducation de

l'œil, faite aux manœuvres à double action en terrains variés, et d'autre part, de l'initiative encouragée et systématisée en temps de paix.

Tandis que dans l'armée française de 1870 les compagnies sont de simples pelotons rivés au bataillon-bloc, lequel est soudé au régiment et celui-ci à la brigade, bataillons et compagnies adverses, actionnés par des chefs clairvoyants et hardis, développent une grande activité.

g) **Une flanc-garde agressive.**

Pour en revenir aux événements qui eurent pour théâtre les environs de Vionville, le 24e vint former la réserve générale de la 6e division en se plaçant en travers de la grande route à 1500 mètres ouest de Vionville.

Un peu après 11 h. 1/2, le IIe bataillon de ce régiment fut détaché au saillant nord-est du bois de Tronville, en vue de couvrir l'aile gauche de la division.

Cette disposition était judicieuse, à la condition que la flanc-garde ainsi constituée se bornât au rôle qu'indique son titre.

Mais le commandant du bataillon, au lieu de rester à couvert au saillant nord-est du bois de Tronville, fit déboucher en plaine trois de ses compagnies, lesquelles engagèrent la fusillade avec les troupes françaises (brigade Péchot du 6e corps) déployées sur les lisières ouest et sud du bois de Saint-Marcel.

Le général de Buddenbrock se vit dès lors contraint d'envoyer les IIIe et Ier bataillons du 24e à la droite du IIe bataillon, et il ne resta plus à la 6e division, pour toute réserve, que le IIe bataillon du 20e.

Heureusement pour cette division, que le détachement Lehmann, du Xe corps, dont il va être question, atteignit Tronville vers midi et put constituer, au moins pour quelque temps, une nouvelle réserve.

La mission donnée au chef du IIe bataillon du 24e impliquait de sa part l'attitude défensive.

Soit que le général de Buddenbrock n'y ait pas songé, soit que le chef du bataillon détaché ne se soit pas conformé à ses instructions, une faute grave contre la psychologie des troupes a été commise en cette circonstance.

Lorsqu'à la suite de succès répétés une armée a pris l'ascendant moral sur l'armée adverse, celle-ci, tout en ayant peut-être conservé de brillantes qualités de bravoure, est devenue pusillanime.

Elle est capable de riposter énergiquement aux coups qu'elle reçoit, mais seulement aux points attaqués.

Partout ailleurs, sa passivité est complète.

Dans ces conditions, l'assaillant dispose d'une liberté presque sans limites, et il peut à sa guise porter tous ses efforts sur tel ou tel point de la position ennemie en se bornant à faire surveiller les autres directions par de simples détachements.

Mais si ces derniers, oubliant leur mission, vont provoquer l'adversaire, la scène change, car, une fois le combat engagé, les troupes ennemies mises en éveil peuvent faire pencher la balance en leur faveur.

§ 5. — Le IIIe corps prussien, à partir de 11 h. 1/2 du matin.

a) L'artillerie, entre 10 h. 1/2 et midi.

On se souvient que, vers 10 h. 1/4, deux batteries, sur trois, du major Kœrber, furent contraintes d'évacuer la position de la hauteur 297, et qu'à 10 h. 1/2, la batterie à cheval primitivement à l'avant-garde de la brigade Redern, ainsi que les deux batteries légères de la 6e division d'infanterie, durent quitter la hauteur du cimetière de Vionville pour s'abriter derrière elle.

On se rappelle aussi que le général de Buddenbrock ayant réclamé et obtenu la libre disposition de ses batteries, leur envoya, vers 10 h. 1/2, l'ordre de rallier leur division.

Cet ordre atteignit les deux batteries légères, à 10 h. 3/4, dans le vallon à l'ouest de la hauteur du cimetière, et les deux batteries lourdes, un peu avant 11 heures, sur la hauteur de Sainte-Marie.

Ces dernières exécutant l'ordre donné, commençaient à se retirer lorsque le général de Bulow, commandant de l'artillerie du IIIe corps, intervint et les fit remettre en batterie. Cet officier général se porta ensuite au galop auprès des deux batteries légères, en ramena une sur la hauteur du cimetière et laissa l'autre se placer dans le vallon sud de Flavigny.

Si le commandant de l'artillerie du corps d'armée n'était intervenu avec tant d'énergie et d'opportunité, la 6e division eût été privée du concours de ses quatre batteries pendant la crise toujours redoutable du déploiement des 12e et 11e brigades sur Flavigny et Vionville.

Durant la marche d'approche des 35e et 64e régiments sur Vionville, les deux batteries Kœrber refoulées, à 10 h. 1/4, par le feu des tirailleurs français, se reportèrent au combat, et l'une d'elles vint réoccuper sa position à la droite de la batterie restée en position (297), tandis que l'autre allait s'établir sur la hauteur du cimetière.

Ainsi, à 11 h. 1/2, au moment de la prise de Vionville, l'offensive de la 6e division d'infanterie était appuyée par 11 batteries, ou 66 bouches à feu, savoir :

Sur la hauteur (297) ouest de Vionville, par 2 batteries à cheval tirant contre l'ennemi en position à l'est du bouquet d'arbres, proche de Vionville.

Sur la hauteur du cimetière, par 1 batterie légère et 2 batteries à cheval dirigeant leur tir contre les défenseurs de la position de l'abreuvoir.

Dans le vallon sud de Flavigny, par 1 batterie légère (1) ayant pour objectif Flavigny.

Sur la hauteur de Sainte-Marie, par les 3 batteries à cheval du IIIe corps (2) et les 2 batteries lourdes de la 6e division d'infanterie, lesquelles, après avoir contribué à rompre la ligne française opposée à la 5e division d'infanterie, tiraient sur Flavigny.

Un peu après 11 h. 1/2, le groupe monté de l'artillerie de corps (2 batteries légères et 2 batteries lourdes) releva, sur la hauteur de Sainte-Marie, les deux batteries lourdes de la 6e division d'infanterie, et, sur la hauteur du cimetière, une des batteries légères de la même division, en sorte que ces trois batteries, suivant l'ordre renouvelé du général de Buddenbrock, furent à même de se porter à la gauche des deux batteries à cheval en position sur la hauteur (297) ouest de Vionville.

En outre, vers 11 h. 3/4, la batterie lourde de la brigade Lehmann (X^e^ corps) vint s'intercaler entre ces deux dernières batteries.

Il en résulta qu'à partir de 11 h. 3/4, le IIIe corps eut 21 batteries, ou 126 pièces en action, réparties entre 4 grandes batteries composées, en allant de la gauche à la droite, de :

6 batteries, ou 36 canons, sur la hauteur (297) ouest de Vionville (major Kœrber) ;

5 batteries, ou 30 canons, sur la hauteur du cimetière de Vionville et dans la vieille carrière du vallon montant vers Flavigny (colonel de Becke) ;

5 batteries, ou 30 canons, sur la hauteur de Sainte-Marie (colonel de Dresky) ;

5 batteries, ou 30 canons (3), au sommet du plateau (329) ouest du bois de Vionville (major Gallus).

---

(1) Cette batterie, défilée par une vieille carrière située dans le vallon de Flavigny, y resta jusqu'à la prise du hameau.

(2) Voir page 180.

(3) La batterie du colonel de Lyncker arrivait, à ce moment, en position auprès des quatre batteries de la 5e division d'infanterie.

b) La cavalerie, vers midi.

On sait que les 5e et 6e divisions de cavalerie allemande furent chassées à coups de fusil, vers 10 heures du matin, du plateau de Rezonville, et qu'elles allèrent se réfugier, l'une (la 5e), derrière les bois de Tronville, l'autre (la 6e), près d'Anconville (brigade Rauch) et du bois Brûlé (brigade Günter).

A partir de 11 h. 1/2, quand le 2e corps français eut commencé à battre en retraite sur Rezonville, les 5e et 6e divisions de cavalerie se rapprochèrent du champ de bataille, et, vers midi, on les trouve ainsi disposées :

A la 5e division de cavalerie :

1° Le gros de la brigade Redern (11e et 17e hussards) est venu du sud des bois de Tronville dans le vallon : ferme du Saulcy—Flavigny, entre le cimetière de Vionville et la statue de Sainte-Marie, exécutant un chassé-croisé avec le 10e hussards (ex-avant-garde) qui s'est porté de ce vallon à la lisière sud du petit bois de Tronville ;

2° La brigade Bredow, antérieurement à l'ouest et près des bois de Tronville, a posté le 13e dragons en observation à l'abri de la hauteur (277) nord des bois, puis est allée prendre une nouvelle position d'attente avec ses deux autres régiments (7e cuirassiers et 16e uhlans) au sud-ouest du petit bois de Tronville ;

3° La brigade Barby (4e cuirassiers, 13e uhlans et 19e dragons) a quitté son emplacement à la corne nord-ouest du grand bois de Tronville pour rejoindre la brigade Bredow.

La 6e division de cavalerie (1) s'est réunie dans le vallon au sud de la hauteur de la statue de Sainte-Marie.

---

(1) Réduite à 17 escadrons par le maintien de 2 escadrons sur la rive droite

Deux escadrons (1 des dragons de la Garde, 1 du 17e hussards) sont en soutien des batteries de la hauteur du cimetière.

Le régiment de cavalerie (2e dragons) de la 6e division d'infanterie est sur la gauche (au nord) de la 6e division de cavalerie, dans le même vallon.

Le régiment de cavalerie (1) (12e dragons) de la 5e division d'infanterie se tient dans le vallon nord du bois de Gaumont.

Le régiment de cavalerie (9e dragons) de la 19e division d'infanterie, venu, par moitié, avec le détachement Lyncker, et par moitié, avec la brigade Lehmann, a, depuis 11 h. 3/4, 2 escadrons réunis au 12e dragons, et 1 escadron, au 2e dragons.

En résumé, vers midi, 54 escadrons formant cinq masses très inégales (2) étaient en position d'attente dans les bas-fonds situés en arrière des batteries, depuis Tronville jusqu'au bois de Gaumont, sur une étendue de 4 à 5 kilomètres, et se trouvaient à 2,500 mètres, en moyenne, des premières lignes d'infanterie prussienne engagées contre les défenseurs de Flavigny et de la position de l'abreuvoir.

A ce moment, il eût été convenable, semble-t-il, de réunir les trois brigades de la 5e division de cavalerie, en une seule masse, à l'ouest de la hauteur du cimetière, et de disposer la 6e division de cavalerie, renforcée des 2e et 9e dragons, dans le vallon nord du bois de Gaumont.

---

de la Moselle, face à Metz, en attendant d'être relevés par la 1re division de cavalerie et par le détachement d'un escadron de cuirassiers en soutien de la batterie à cheval.

(1) Le 12e dragons avait son 3e escadron détaché depuis la veille à Dornot, dans la vallée de la Moselle, rive gauche, en service de surveillance face à Metz.

(2) Ces masses, en allant de la gauche à la droite, se composaient de : 20 escadrons (Bredow et Barby), 7 escadrons (Redern), 5 escadrons (2e dragons et 1/4 9e dragons), 17 escadrons (6e division), 5 escadrons (3 du 12e dragons et 2 du 9e dragons).

c) Le détachement Lehmann.

Le colonel Lehmann, avec la partie disponible de la 37e brigade (Xe corps), devait se porter, le 16 au matin, de Thiaucourt à Chambley, où il serait rejoint par le détachement Lyncker, venant de Novéant, en vue de préparer à la 5e division de cavalerie un fort repli composé de la 37e brigade renforcée de 2 batteries et de 3 escadrons.

La fraction Lehmann, partie de Thiaucourt, à 6 h. 1/4 du matin, en y laissant, comme garnison, 2 compagnies et 1 escadron, se composait du Ier bataillon du 78e, des IIe et IIIe bataillons du 91e, des 2e et 3e compagnies de ce régiment, du 4e escadron du 9e dragons et de 2 pelotons provenant des 2e et 3e escadrons, enfin, d'une batterie lourde.

Arrivé à Chambley, vers 9 heures, le colonel Lehmann s'occupait d'y installer ses troupes sous le couvert d'avant-postes, lorsqu'il entendit le bruit de la canonnade dans la direction de Vionville.

Cet officier supérieur réunit aussitôt son détachement, le mit en marche, vers 10 heures, et fit porter au commandant du Xe corps, sur la route de Thiaucourt à Maizeray, le rapport suivant :

Chambley, 16 août, 10 heures matin.

« Le IIIe corps d'armée aux prises dans la direction nord-est « de Chambley. La 5e division de cavalerie en marche vers « Sponville. Le détachement Lyncker pas encore à Chambley. « Je prends ma direction de marche vers l'aile droite du « IIIe corps. »

Ce colonel, on le voit, avait su employer sa cavalerie puisqu'il savait, à 10 heures du matin, le IIIe corps en mouvement sur Vionville et la 5e division de cavalerie en retraite de Vionville sur Sponville.

Le colonel Lehmann fit prendre à son détachement la route par Buxières. Précédant lui-même la colonne avec sa cavalerie et sa batterie, il atteignit, vers 11 h. 1/2, Tronville, où son infanterie ne parvint qu'un peu après 11 h. 3/4.

Le général d'Alvensleben accueillit avec une satisfaction bien naturelle l'arrivée de ce secours, plaça en réserve, à l'abri de la hauteur (297) ouest de Vionville, le Ier bataillon du 78e, le IIIe bataillon du 91e, les deux compagnies restantes du Ier bataillon du 91e, et fit renforcer le 24e dans sa lutte difficile à l'est du grand bois de Tronville, par le IIe bataillon du 20e et les 5e et 8e compagnies du 91e, tandis que les 6e et 7e compagnies de ce régiment allaient s'établir près de la grande route et au nord-est de Vionville.

d) **Prise de Vionville et attaque de l'abreuvoir.**

Après que les compagnies du Ier bataillon du 35e, du IIIe bataillon du 20e, du IIe et du IIIe bataillons du 64e eurent achevé, un peu avant 11 h. 1/4, leurs mouvements d'approche concentriques sur Vionville et ouvert le feu, l'évacuation du village par l'ennemi et son occupation par le IIIe bataillon du 64e furent l'affaire d'un instant.

Pour les Prussiens, la véritable résistance à rompre était constituée par les bataillons français qui venaient de s'arrêter, après un mouvement de recul, sur la position de l'abreuvoir, comprise entre la grande route et Flavigny.

Contre ladite position vont s'engager, sur un front de 2,500 mètres environ, 10 compagnies du 35e, 8 du 20e et 11 du 64e, au total 29 compagnies, ou 6,500 fusils.

Cette ligne de combat d'infanterie sera soutenue, de 11 h. 1/2 à midi, par 66 canons, tirant à 1000, 1200 et 1800 mètres, et, à partir de midi, par 96 pièces partagées en trois grandes batteries de 30, 30 ou 36 bouches à feu exécutant leur tir aux distances indiquées ci-dessus.

Un peu après 11 h. 1/2, le 64e débouche de Vionville par

toutes les issues orientales et s'avance de part et d'autre de la route de Verdun. Sa droite est prolongée par le Ier bataillon du 20e, lequel a marché à l'attaque du village par le ravin au nord de la hauteur du cimetière. A la droite de ce bataillon, les compagnies du 35e (1re, 2e, 4e, 7e, 11e), qui enveloppaient le village au sud-ouest et au sud, ont conversé à droite et se portent vers le centre de la position ennemie, donnant la main, plus à droite, aux 11e et 3e du 20e, lesquelles faisaient déjà face à l'abreuvoir. Plus à droite encore, les 6e, 3e, 9e, 10e et 12e du 35e sont engagées contre les défenseurs de Flavigny et reçoivent bientôt le renfort des 9e, 10e et 12e du 20e précédemment déployées au sud de Vionville.

Vers 11 h. 3/4, les bataillons français établis sur la position de l'abreuvoir se mettent en retraite et sont presque aussitôt remplacés par d'autres troupes fraîches (91e), dont les unes occupent la position de l'abreuvoir, et les autres, les boqueteaux, au nord de la grande route, situés à 400 ou 500 mètres de Vionville.

Flavigny est encore tenu par sa garnison primitive, et des bataillons frais (le 94e) viennent renforcer la défense de ce hameau.

L'entrée en ligne de ces nouvelles troupes françaises eut pour effet d'arrêter pour quelque temps l'offensive de la 11e brigade prussienne et de contraindre les tirailleurs du 64e (12e brigade) à reculer jusqu'à la lisière est de Vionville.

Sur ces entrefaites, le IIe bataillon du 24e (12e brigade) s'étant engagé, devant le bois de Saint-Marcel, contre des forces très supérieures, le général de Buddenbrock, on le sait(1), se vit contraint de combler, avec tout ce qui lui restait de troupes disponibles, le vide considérable qui s'étendait de la droite de ce bataillon à l'aile gauche de la division.

---

(1) Voir page 202.

Les Ier et IIIe bataillons du 24e, et même le IIe bataillon du 20e, allèrent donc se déployer sur le bord oriental du vallon qui de Vionville descend vers le Nord.

A midi, la 11e brigade prussienne, appuyée par une artillerie supérieure, s'empara de la position de l'abreuvoir, et, peu après, vers midi quinze, du hameau de Flavigny.

Ce succès partiel eut pour contre-coup la retraite des troupes françaises (du 91e) qui tenaient sous leur feu, au nord de la grande route, la lisière orientale de Vionville.

Enfin, un peu plus tard, vers midi et demi, un autre régiment français (le 75e), engagé depuis une demi-heure contre le 24e prussien, fut contraint de reculer.

e) **Participation de deux escadrons à l'attaque de l'abreuvoir.**

Au moment où la position de l'abreuvoir fut abordée par la 11e brigade prussienne, le colonel de Voigts-Rhetz, chef d'état-major du IIIe corps, se trouvait de sa personne auprès de la grande batterie de la hauteur (297) ouest de Vionville.

Pour assurer le succès, il donna l'ordre à deux escadrons, en soutien d'artillerie, de participer à l'attaque.

Ces deux escadrons (2e du 2e dragons de la Garde et 1er du 17e hussards), alors abrités dans le vallon compris entre le mamelon ouest de Vionville et la hauteur du cimetière, s'ébranlent au galop, rejoignent les bataillons lancés contre la position de l'abreuvoir, mais sont dispersés par le feu de l'infanterie française (du 91e) et ne peuvent que se rallient à leur point de départ, ayant subi des pertes importantes.

Cette attaque de cavalerie était opportune et aurait pu donner de bons résultats.

Celui qui l'a ordonnée n'en avait pas le droit.

Dans l'armée française d'alors, un tel acte eût été taxé d'abus d'autorité, tandis qu'il a paru naturel aux Allemands, habitués à considérer un chef d'état-major de corps d'armée

comme un personnage disposant d'un pouvoir de fonctions au-dessus de son grade.

L'autorité particulière dont jouissent, en Allemagne, les officiers d'état-major est favorable au succès des opérations.

f) Poursuite sur Flavigny et Rezonville par deux bataillons de la 5e division.

Après l'attaque exécutée par les quatre bataillons disponibles de la 10e brigade (IIe, IIIe du 12e et du 52e), le IIIe bataillon du 12e, en seconde ligne, se conformant aux règles suivies à l'instruction, traversa la ligne de combat, se déploya, et commença la poursuite de l'ennemi en retraite.

Le IIe bataillon du 52e, qui avait exécuté une manœuvre débordante, suivit le mouvement du IIIe bataillon du 12e et alla prolonger sa droite.

Ces deux bataillons avaient été moins éprouvés que ceux de la première ligne d'attaque, et néanmoins, leurs commandants, et leurs capitaines sauf un, étaient hors de combat.

Un régiment (le 32e), en seconde ligne derrière l'aile droite française et la débordant à l'Ouest, fit bonne contenance, enraya tout d'abord, par son feu, la poursuite des Prussiens et permit aux groupes déjà en retraite de prendre sur lui une certaine avance.

Ensuite ce régiment, broyé par le feu des batteries de la hauteur de Sainte-Marie, fit sa retraite par échelons, en conservant une très bonne attitude.

Il fut suivi à distance par le IIe bataillon du 52e et le IIIe bataillon du 12e, dont les tirailleurs atteignirent, vers 11 h. 3/4, un palier situé à 400 mètres au sud de Flavigny.

Dès que ceux-ci eurent franchi la crête nord du palier, ils furent accueillis par le feu des défenseurs du hameau.

Revenus à la crête, les tirailleurs des 9e, 10e et 11e compagnies du 12e, et ceux des 5e et 8e compagnies du 52e, ouvrirent le feu contre la lisière sud, et, au bout de quelques minutes,

se précipitèrent en avant pour s'emparer de cette lisière, laquelle fut trouvée vide d'ennemis.

Pendant ce temps, les batteries de Sainte-Marie et du cimetière faisaient pleuvoir une grêle d'obus sur Flavigny, hameau constitué par quelques fermes qui, toutes, brûlaient.

D'autre part, on vit accourir de la direction du Nord-Nord-Est des troupes françaises, évaluées à un ou deux bataillons (94e), qui allaient bientôt atteindre les lisières ouest et sud du hameau.

Devant cette menace, les tirailleurs des deux bataillons prussiens se réfugièrent une seconde fois sur le palier, 400 mètres sud de Flavigny.

De cet emplacement on put constater, vers midi, le succès de l'attaque menée par la 11e brigade contre les défenseurs de la position de l'abreuvoir.

Le feu reprit contre les fractions françaises nouvellement établies aux abords sud de Flavigny.

Tout à coup, vers midi quinze, les nouveaux occupants du hameau (94e) s'échappèrent, à la course, dans la direction de Rezonville.

Le capitaine Hildebrand, qui commandait les deux bataillons prussiens détachés de la 10e brigade à la poursuite des Français, résolut alors de marcher sur les traces des fuyards sans se rendre compte de la situation générale, laquelle faisait de sa décision une folie.

Sans perdre de temps, il descend dans le vallon montant de Flavigny vers Rezonville et s'avance de ce côté avec ses deux bataillons accolés, celui du 12e à gauche, celui du 52e à droite.

Le IIIe bataillon du 12e avait en tirailleurs une compagnie, et le IIe bataillon du 52e, deux.

Les autres compagnies suivaient en ligne de colonnes, celles du 52e débordant, à droite, la première ligne.

Quand la chaîne du bataillon de gauche, constituée par la 12e compagnie, eut dépassé Flavigny d'environ 600 mètres, elle conversa légèrement à gauche sur la pente nord du

vallon, afin de riposter aux balles qui arrivaient de la grande route, et fut, aussitôt après, prolongée, à gauche, par une autre compagnie (la 9e).

Ce mouvement de conversion eut pour effet de donner une certaine avance aux tirailleurs du IIe bataillon du 52e, en sorte qu'un peu avant midi et demi, à l'instant où la cavalerie française fit son apparition à l'ouest de Rezonville, les tirailleurs du 12e faisaient face à la grande route, tandis que les tirailleurs du 52e, en marche sur Rezonville, se trouvaient à 200 mètres environ au delà, vers l'Est, de la droite des tirailleurs du 12e.

g) Dispositions prises par ces deux bataillons contre deux régiments de cavalerie française.

A la vue d'une ligne de lanciers français se dirigeant sur lui, le IIIe bataillon du 12e effectua les évolutions rapides qui suivent. (Voir le croquis de la page 217) :

La 12e compagnie, pivotant sur son centre et se resserrant de ce côté, fait face à droite (à l'Est).

La 11e compagnie, en deuxième ligne à droite, court prolonger la 12e compagnie à droite.

La 9e compagnie fait face demi-à droite et forme crochet défensif à l'aile gauche.

La 10e compagnie fait face à l'est et avance un peu dans cette direction.

Au IIe bataillon du 52e, les tirailleurs rallient, à la course, leurs soutiens, puis sont remis face en tête.

Quant aux deux compagnies de seconde ligne, elles restent derrière la droite de la première, mais se déploient en formant crochet défensif, face au sud-est.

Un certain nombre de tirailleurs de la 7e compagnie (aile droite), craignant de ne pouvoir rejoindre à temps leur soutien, se jettent dans le lit du ruisseau alors à sec et font ainsi face au nord.

La première attaque de cavalerie se démasque à 300 mètres ouest de Rezonville, lorsque les bataillons du capitaine Hildebrand sont parvenus à 1300 mètres environ de cette localité.

Les premiers cavaliers français apparaissent donc aux yeux de l'infanterie prussienne quand ils en sont encore éloignés de 1000 mètres.

Cette attaque, constituée par deux escadrons de lanciers (1), prend sa direction sur l'aile gauche du III[e] bataillon du 12[e], est accueillie, à courte distance, par un feu rapide, et s'échappe vers le nord, après avoir renversé quelques hommes de la 9[e] compagnie.

La seconde attaque de lanciers (2), composée comme la première et suivant la même direction, ne pousse pas la charge à fond ; elle s'écoule vers le nord lorsqu'elle est encore à 700 mètres de l'infanterie prussienne.

Les charges de lanciers sont à peine repoussées par le III[e] bataillon du 12[e], qu'une nouvelle attaque, celle-là menée par des cuirassiers (3), surgit du terrain sud de Rezonville, à 800 mètres du II[e] bataillon du 52[e].

Le capitaine Hildebrand prend le commandement direct des 6[e] et 7[e] compagnies, leur fait apprêter les armes et, *maître de sa troupe*, il attend pour commander le feu que les cavaliers ne soient plus qu'à 150 mètres, peut-être moins.

L'effet est terrible.

En quelques secondes, l'escadron (4) qui arrivait sur les 6[e] et 7[e] compagnies est culbuté. L'autre escadron (5), placé à la gauche de celui-ci, défile devant le crochet défensif formé

---

(1) 1[er] et 2[e] escadron du 3[e] lanciers, rattaché depuis le 6 août à la brigade Lapasset.

(2) 3[e] et 4[e] escadron du 3[e] lanciers.

(3) Le régiment des cuirassiers de la Garde impériale.

(4) Le 4[e] escadron.

(5) Le 6[e] escadron.

par les 5e et 8e compagnies et se trouve, lui aussi, aux trois quarts anéanti.

Un second échelon de deux escadrons (1), suivant le premier à 600 mètres, ne peut franchir l'amoncellement de chevaux tombés devant le IIe bataillon du 52e; il appuie alors à droite (nord) et vient donner contre l'aile droite du IIIe bataillon du 12e, sans pouvoir l'atteindre.

Un troisième échelon, composé d'un escadron (2), ne peut qu'esquisser son attaque, ayant été rompu par les chevaux des charges précédentes, revenant en arrière, affolés.

La première attaque de cavalerie française ayant été signalée à 1000 mètres environ, les deux bataillons prussiens ont eu deux à trois minutes pour prendre leurs dispositions.

Cette circonstance favorable explique que le capitaine Hildebrand ait eu le temps de rallier les tirailleurs des 6e et 7e compagnies sur leurs soutiens, afin d'unir plus étroitement le IIe bataillon du 52e au IIIe bataillon du 12e.

Si ladite attaque se fût démasquée à 300 ou 400 mètres seulement, les tirailleurs des 6e et 7e compagnies auraient dû rester sur place, sauf à se resserrer sur le centre, de peur d'être atteints par la charge au cours de leur ralliement sur les soutiens.

Les dispositions contre la cavalerie qu'ont su prendre ces deux bataillons dénotent un long et minutieux dressage du temps de paix, comme aussi, une maîtrise absolue exercée par les cadres, même inférieurs.

Lorsque nous avions l'honneur de commander le 124e régiment d'infanterie (1896-1899), nous attachions une très grande importance aux évolutions rapides nécessitées par les attaques

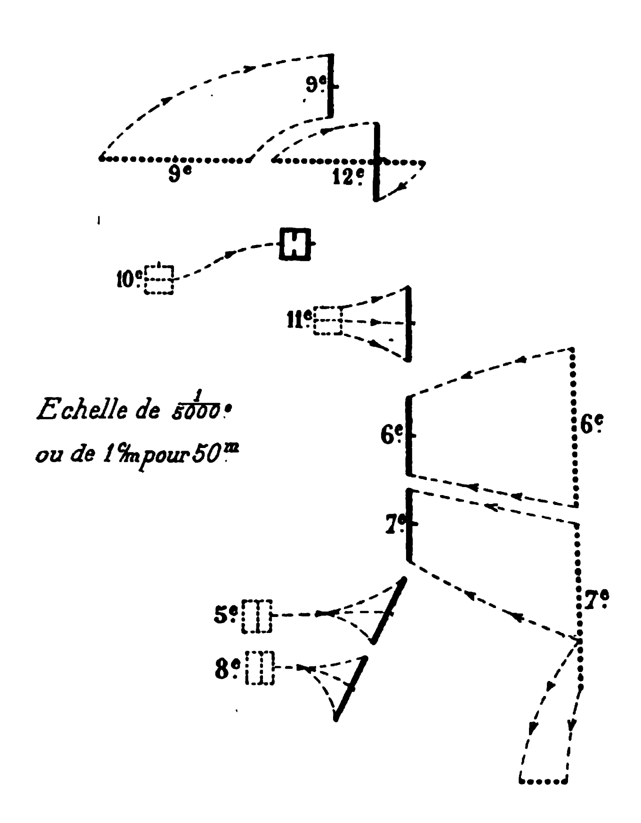
---

(1) Les 2e et 3e escadrons.

(2) Le 1er escadron.

soudaines de la cavalerie, surgissant dans une direction quelconque, quelles que fussent les formations des compagnies et bataillons.

A ces exercices, nous reconnaissions l'avantage d'exercer les officiers de tous grades, voire même les sous-officiers, à ordonner les dispositions les plus simples et les plus promptes, et par surcroît, de développer leur coup d'œil.



Si l'on considère que, le 16 août, à midi et demi, le IIe bataillon du 52e et le IIIe bataillon du 12e, aventurés seuls au milieu d'une armée, avaient déjà subi des pertes sensibles et ne possédaient, à eux deux, qu'un seul capitaine valide, il faut admirer sans réserve l'à-propos, le sang-froid et la bonne

discipline de ces bataillons en présence du danger d'être renversés par des charges de cavalerie.

Le croquis, ci-contre, montre, en pointillé, comment le IIe bataillon du 52e et le IIIe bataillon du 12e étaient formés au moment où la cavalerie française fut signalée à 1000 mètres vers l'Est et il donne, en lignes pleines, le dispositif de ces deux bataillons, deux minutes plus tard, après que, dans chacun d'eux, les dispositions contre la cavalerie eurent été prises.

h) Charges des 11e et 17e hussards sur Rezonville.

Le hameau de Flavigny fut occupé par l'aile droite de la 11e brigade d'infanterie (6e division) vers midi un quart, quelques minutes après le départ de ses derniers défenseurs et lorsque déjà les deux bataillons Hildebrand étaient en marche dans le vallon qui, de Flavigny, monte vers Rezonville.

A ce moment, le lieutenant-colonel de Caprivi, en observation à la droite de la grande batterie du cimetière de Vionville, avait sous ses yeux, à peu de distance sur sa droite, dans le vallon qui monte vers Flavigny, deux des régiments de la brigade Redern (11e et 17e hussards) en position d'attente.

Quand cet officier supérieur d'état-major vit les lanciers, puis les cuirassiers français, déboucher des abords de Rezonville et galoper vers Flavigny, il invita le général de Redern à exécuter une contre-attaque.

La brigade Redern appartenait à la 5e division de cavalerie et dépendait par conséquent du Xe corps dont le lieutenant-colonel de Caprivi était le chef d'état-major.

Étant données les mœurs militaires de l'armée allemande, l'invitation du lieutenant-colonel de Caprivi équivalait à un ordre.

Le général de Redern fit porter les trois escadrons disponibles du 17e hussards, en colonne de pelotons et au galop, sur Rezonville. Le 11e hussards suivit, presque aussitôt, dans la même formation et à la même allure.

Le général de Redern se joignit au 11e hussards, mais, son cheval ayant été blessé, il dut changer de monture, perdit du temps, et ne put diriger l'action de sa brigade.

Le 17e hussards, commandé par le lieutenant-colonel de Rauch, appuya de suite à gauche, passa au nord de Flavigny et se déploya, au delà, sur les pentes nord du vallon qui monte de ce hameau vers Rezonville.

Le 11e hussards suivit d'abord le vallon, lourd aux pieds des chevaux comme tous les fonds plus ou moins maréca-geux de la Woëvre, laissa Flavigny à sa gauche, perdit de vue le 17e hussards, appuya trop à droite, et, recevant des balles du mamelon 311, fit demi-tour pour revenir à son point de départ sans avoir joint l'ennemi.

Le 17e hussards, quand il dépassa le IIe bataillon du 52e et le IIIe bataillon du 12e, ne formait plus qu'un goum, car il venait de parcourir 1800 mètres au galop.

Un bataillon de chasseurs français (le 3e), en position sur les pentes sud du mamelon 312, au nord de la grande route, fusilla le 17e hussards au passage.

Une batterie française (1), venant de Rezonville, atteignait à cet instant la naissance du vallon de Flavigny et commençait à séparer les trains.

Le lieutenant-colonel de Rauch, suivi des cavaliers qui tenaient la tête, se précipite sur la batterie, met les attelages en fuite, continue vers Rezonville, bouscule et entraîne dans sa course un état-major français fort nombreux (2); mais alors, un escadron français, puis un autre, enfin un troisième, surgissent du terrain au nord de la route, tout près de Rezonville, et déterminent une mêlée confuse, à la suite de laquelle le 17e hussards est ramené et court se réfugier derrière Flavigny.

Pendant cette échauffourée de cavalerie, les deux bataillons

(1) Batterie à cheval de la Garde, que le maréchal Bazaine s'occupait lui-même à mettre en position.

(2) L'état-major général et le maréchal Bazaine.

du 52e et du 12e, poussés en pointe sur Rezonville, se replièrent sur Flavigny.

Leur retraite se fit sous une grêle de balles partant de la grande route, et ils subirent de grosses pertes, entre autres celle du capitaine Hildebrand.

Ces bataillons, très éprouvés, se reconstituèrent tant bien que mal à l'ouest de Flavigny, et y restèrent jusqu'à la fin de la bataille.

i) Pseudo-attaque de la 6e division de cavalerie sur Rezonville.

Vers 11 h. 3/4, le général d'Alvensleben, momentanément en observation près du cimetière de Vionville, vit refluer sur Rezonville, en passant au nord et près de Flavigny, des groupes nombreux de fantassins français chassés des hauteurs sud.

Il envoya aussitôt un lieutenant de hussards au chef de la 6e division de cavalerie pour lui transmettre l'ordre de charger cette infanterie rompue et en retraite.

L'officier désigné atteignit le général duc de Mecklembourg, quelques minutes avant midi.

C'était le moment où la 11e brigade d'infanterie attaquait la position : l'abreuvoir—Flavigny, soutenue dans son attaque par la grande batterie du cimetière et par la grande batterie de la hauteur Sainte-Marie.

Quand l'ordre de charger atteignit le général duc de Mecklembourg, cet officier général se tenait, de sa personne, à la tête de sa division pied à terre, dans le vallon à 1200 mètres au sud de Sainte-Marie.

Le général duc de Mecklembourg commença par gravir la hauteur pour se renseigner sur la situation auprès du colonel de Dresky, commandant la grande batterie en action de ce côté.

Sur ces entrefaites, l'attaque de la position : l'abreuvoir—

Flavigny était arrivée à sa période décisive et il ne pouvait être question, à ce moment, de masquer le feu des batteries.

La 6e division de cavalerie fut donc appelée sur le plateau, seulement après l'occupation de Flavigny par les Prussiens, soit entre midi un quart et midi et demi, et, quand elle quitta l'abri de la crête, il était environ midi trois quarts.

Cette division ne sut que masquer les batteries Dresky en s'avançant sur le terrain compris entre le chemin de Chambley à Rezonville et le chemin qui, de la ferme du Saulcy, se dirige, par Flavigny, sur la route de Verdun et la rejoint à 600 mètres ouest de Rezonville.

La 6e division de cavalerie une fois sur le plateau, se mit à évoluer, au pas et au trot, afin de prendre le dispositif suivant :

Première ligne : la brigade Rauch (3e et 16e hussards), en ligne de colonnes.

Deuxième ligne : le 15e uhlans, en ligne de colonnes, derrière l'aile gauche de la première ligne et la débordant.

Troisième ligne : le 3e uhlans (2 escadrons), en arrière de l'aile gauche, et le 6e cuirassiers (3 escadrons), en arrière de l'aile droite de la deuxième ligne, ces deux régiments à la même hauteur et en ligne de colonnes.

Ce n'est pas tout ; le 12e dragons et deux escadrons du 9e dragons, qui se tenaient dans le même vallon que la 6e division de cavalerie, accourent, *proprio motu*, prolonger, à droite, la première ligne et y mettent le désordre.

Lorsque celle-ci parvient, au trot, à hauteur de Flavigny, elle est en partie chavirée par les escadrons de la brigade Redern qui reviennent, à toute allure, dans le désarroi le plus complet.

Il se produit du flottement dans les deuxième et troisième lignes.

A quelques centaines de mètres plus loin, une grêle de balles, partant de la crête 311-308 (nord-ouest de Rezonville) et de la route de Verdun, s'abat surelle.

La charge n'est même pas esquissée.

La brigade Rauch, qui a son chef blessé et un de ses colonels tué, fait demi-tour et se replie en assez bon ordre sur Flavigny, entraînant dans son mouvement de retraite la brigade Grüter.

L'attaque de la 6e division de cavalerie, dans les conditions de temps et de lieu où elle s'est effectuée, ne pouvait réussir, et, en fait, elle n'a servi qu'à faire tuer ou blesser en pure perte un assez grand nombre de cavaliers et de chevaux.

Cette pseudo-attaque a été sévèrement jugée par les Allemands, en particulier par le général d'Alvensleben qui l'avait ordonnée.

Deux fautes l'on fait échouer.

La première est relatiye au choix du moment, la seconde, au choix du lieu.

Le moment : C'est à 11 h. 3/4 que la charge aurait dû se produire, et non à midi trois quarts.

Le général d'Alvensleben avait bien apprécié le moment de l'attaque, et le général duc de Mecklembourg eût probablement saisi comme lui l'instant favorable s'il se fût tenu, à partir de 11 heures, auprès des batteries de la statue Sainte-Marie et si, à 11 h. 1/2, il eût fait avancer sa division à la limite du couvert, autrement dit, jusqu'à la crête.

Le lieu : Il existait un intervalle libre entre l'aile gauche de la 5e division d'infanterie et l'aile droite de la grande batterie Dresky.

C'est dans cet intervalle qu'il convenait, pour ne pas masquer le feu de l'artillerie, de faire déboucher l'attaque un peu avant midi, contre les débris des deux brigades françaises (Bastoul et Valazé), en retraite sur Rezonville par le terrain au sud et à l'est de Flavigny.

Si la charge de la 6e division de cavalerie se fût opérée dans ces conditions de temps et de lieu, nul doute qu'elle aurait renversé les deux brigades, et peut-être capturé l'artil-

lerie française en position sur la croupe 311-308-299, sud-ouest de Rezonville.

A midi, en effet, la Garde impériale n'avait pas encore quitté les environs de Gravelotte et la majeure partie de la division Levassor-Sorval (6e corps) se trouvait en position d'attente à l'est de Rezonville, face au bois des Ognons.

Mais, en matière d'attaques de cavalerie, les minutes ont le même prix que les heures dans le combat d'infanterie.

Un chef de cavalerie, qui attend de l'autorité supérieure l'ordre de charger, laissera passer l'instant propice, et s'il se conforme strictement à cet ordre quand il le reçoit, il risque de compromettre le sort de sa troupe.

La morale à tirer de l'échauffourée de la 6e division de cavalerie, entre midi trois quarts et 1 heure, est que le chef de cette division, en restant à l'abri auprès de sa troupe pendant que le combat battait son plein, a manqué à son devoir essentiel qui était de voir, et pour cela, de se tenir en un point d'observation favorable.

D'ailleurs, la place du commandant d'une réserve, quelle qu'elle soit, est en avant d'elle et aussi près que possible des lignes de combat.

j) La 6e division d'infanterie, vers 1 heure.

Après que la 6e division d'infanterie prussienne eut refoulé, entre midi et midi et demi, les troupes fraîches que l'ennemi avait déployées, vers 11 h. 1/2, devant Vionville (Ier bataillon du 91e), près de l'abreuvoir (IIe bataillon du 91e), à Flavigny (94e), et contre le 24e (75e) formant l'extrême gauche du IIIe corps, les tirailleurs de cette division, épuisés par la fatigue, l'émotion du combat et les pertes, s'accrochèrent au terrain conquis et formèrent une ligne mince, à peu près dépourvue de soutiens et de réserves, qui mesurait environ 4,500 mètres, depuis Flavigny, point d'appui de droite, jusqu'à 500 ou 600 mètres au sud-ouest de la voie romaine.

L'intervention de nouveaux bataillons français (le 93e) sur le front du 24e, et les feux de flanc dirigés des lisières ouest et sud du bois de Saint-Marcel contre ce régiment, le contraignirent, un peu après 1 heure, à exécuter un léger changement de front, l'aile gauche en arrière.

D'autre part, pendant les attaques ayant précédé l'occupation de la position, et aussi, dès qu'elles eurent été couronnées de succès, divers changements, les uns provoqués, les autres occasionnels, s'étaient introduits dans le dispositif initial, en sorte que, vers 1 heure, l'infanterie de la 6e division formait, de la droite à la gauche, sept groupes tactiques (1), savoir :

1er groupe. — 5 compagnies (6e, 3e, 9e, 10e, 12e du 35e), à Flavigny.

2e groupe. — 3 compagnies (9e, 10e, 12e du 64e), un peu à l'est de l'abreuvoir, face à Rezonville.

3e groupe. — 5 compagnies (1re, 2e, 4e, 7e, 11e du 35e), dans le fossé nord de la route de Verdun, la gauche un peu à l'est du carrefour de cette route et du chemin de Flavigny à Saint-Marcel.

En soutien de ce groupe, à l'abri de l'éminence est de Vionville, les 5e et 8e compagnies du 35e.

4e groupe. — 14 compagnies (7e et 6e du 91e; 9e, 10e, 11e et 12e du 20e; 5e, 7e, 8e, 1re, 2e, 3e, 4e, 11e du 64e) bordant les pentes inférieures du petit plateau nord-est de Vionville et se continuant, vers le nord, sur le bourrelet est du vallon qui descend de Vionville vers la voie romaine.

En réserve, le Ier bataillon du 20e, au nord et près de la route de Verdun, un peu à l'ouest du carrefour précité.

---

(1) Sur la carte n° 43, les sept groupes tactiques de la 6e division d'infanterie prussienne sont numérotés de 1 à 7, les chiffres étant entourés d'une parenthèse. La 6e compagnie du 64e combattait avec la 5e division. (Voir la note du bas de la page 193.)

5e groupe. — 14 compagnies (10e, 9e, 11e, 12e du 24e; 8e, 5e du 91e; 1re, 2e, 3e, 4e du 24e; 5e, 6e, 7e, 8e du 20e) sur le bord est du vallon descendant de Vionville sur la voie romaine.

6e groupe. — 4 compagnies (7e, 6e, 5e, 8e du 24e) en crochet défensif, à 500 mètres au nord du groupe précédent.

7e groupe. — 10 compagnies (4e, 3e, 9e, 10e, 11e, 12e du 91e; 1re, 2e, 3e, 4e du 78e), en mouvement de Tronville vers la lisière nord du bois de Tronville, pour la défendre contre les troupes françaises qui, du village de Saint-Marcel et du bois de même nom, menacent de s'en emparer.

Sans compter les 10 compagnies du 7e groupe tactique, dont la zone d'action est en quelque sorte extérieure au combat de front proprement dit, 41 compagnies de la 6e division et 4 du détachement Lehmann sont déployées sur une étendue de 4,500 mètres, en six groupes tactiques séparés les uns des autres par des intervalles de 100 à 300 mètres, et n'ayant pour toute réserve que six compagnies.

La situation est dès lors la suivante :

L'infanterie de la 6e division, déployée presque tout entière sur une seule ligne, a combattu avec une énergie remarquable pour rejeter sur Rezonville les troupes françaises en position à l'abreuvoir, ainsi qu'à Flavigny, et faire échouer les retours offensifs exécutés par des bataillons frais, au nombre de sept ou huit.

Elle y est parvenue, grâce à sa supériorité numérique, et surtout, au concours très efficace que lui ont procuré trois grandes batteries (deux de 30 et une de 36 canons), obéissant, chacune, à un chef dirigé de haut par le général de Bulow, commandant de l'artillerie du IIIe corps.

Mais, dépourvue d'unités fraîches en nombre suffisant pour constituer des réserves capables de prendre la suite de son offensive, la 6e division d'infanterie est vouée désormais à la défensive pure, peut-être même, au combat en retraite.

A partir de 1 heure, les troupes qui la composent sont comme un bûcher qui, après avoir donné toute sa flamme, ne présente plus que des tisons répandus sur un amas de cendres.

On ne saurait trouver de comparaison plus juste pour faire saisir avec quelle rapidité une grande unité d'infanterie fortement engagée perd ses qualités combatives, autrement dit, se consume.

Le même phénomène a été constaté à la bataille de Frœschwiller, principalement lors des attaques du XIe corps allemand contre les troupes de la division de Lartigue et contre les défenseurs du Niederwald.

Il ressort de là une conclusion toute opposée à celle qu'émettent de nos jours quelques tacticiens, disant que les progrès de l'armement appellent une étendue croissante des fronts de combat.

La question, envisagée au point de vue psychologique, le plus important de tous à la guerre, doit être résolue au contraire dans le sens d'une succession d'efforts progressivement accrus et tels que l'on puisse faire éprouver à l'ennemi, là où il est nécessaire d'agir offensivement, non pas un échec toujours réparable, mais un désastre sans remède.

Pour cela faire, l'ordre en profondeur — ou perpendiculaire — s'impose de plus en plus sur les zones où l'on veut obtenir un résultat décisif, et ceux qui rêvent de déployer partout les troupes en lignes minces sur un vaste front tendent inconsciemment à imposer une régression de plus d'un siècle à l'art des batailles.

Le 16 août 1870, entre 11 heures et midi, la situation stratégique du IIIe corps prussien, et le danger pour la 5e division d'infanterie d'être précipitée dans le ravin de Gorze, firent prendre au général d'Alvensleben la détermination de déployer toute la 6e division d'infanterie sur une seule ligne.

C'était là un cas très particulier qui fut résolu avec autant de discernement que de hardiesse, mais le déploiement total

et instantané de cette division, à 11 heures, aurait été puni sévèrement si les Français eussent été bien commandés ; or ils ne l'étaient pas, et Alvensleben le savait.

k) Bond en avant de la grande batterie de Sainte-Marie, et dislocation de la grande batterie du cimetière de Vionville.

Entre midi et demi et 1 heure, tandis que la grande batterie à l'ouest de Vionville conservait sa position, d'où elle battait parfaitement le terrain compris entre la voie romaine et la route de Verdun, les grandes batteries de Sainte-Marie et du cimetière de Vionville prirent des emplacements plus rapprochés de l'ennemi. Carte n° 13.

Quand la grande batterie de Sainte-Marie vit son champ de tir masqué par la 6e division de cavalerie, lors de l'attaque tardive et avortée de celle-ci sur Rezonville, elle en profita pour exécuter, au trot, un bond en avant et prendre position sur la croupe qui descend de la hauteur ouest (329) du bois de Vionville sur Flavigny, la droite près du chemin de Chambley à Rezonville, la gauche à hauteur de Flavigny et à quelques centaines de mètres de ce hameau, le front parallèle au chemin de Gorze à Flavigny.

La grande batterie du cimetière de Vionville aurait pu rester où elle était, car elle avait un bon champ de tir.

Seulement, le général d'Alvensleben et son commandant de l'artillerie, jugeant que l'infanterie de la 6e division, très éprouvée et disposant d'un fusil inférieur, devait être préservée de nouvelles attaques sur son front, résolurent d'utiliser la puissance supérieure du canon prussien pour tenir en respect l'infanterie française et, au besoin, faire évanouir ses velléités d'offensive.

Dans ce but, les cinq batteries du cimetière de Vionville reprirent leur autonomie et furent envoyées dans les intervalles des groupes tactiques de droite et du centre, savoir : deux batteries entre les 1er et 2e groupes tactiques, une bat-

terie entre les 2e et 3e, une batterie entre les 3e et 4e, et une batterie entre les 4e et 5e, mais celle-ci, en arrière.

Ces batteries autonomes ayant peu à souffrir du feu de l'artillerie française, malhabile à régler son tir, maintinrent l'infanterie opposée à 1000 mètres au moins de la position : Flavigny—route de Metz—terrain au nord-est de Vionville et procurèrent quelque répit aux huit bataillons prussiens qui l'occupaient.

L'exemple est bon à retenir pour le cas où notre artillerie, ayant acquis sur celle de l'ennemi la supériorité du feu, devra venir en aide à son infanterie épuisée ou inférieure à l'infanterie adverse.

Il est même possible d'entrevoir, lors d'une attaque, telle circonstance où l'emploi de batteries autonomes amenées dans les intervalles de l'infanterie assaillante procureront à celle-ci un surcroît de puissance.

Ce rôle éventuel de l'artillerie est distinct de celui échu aux batteries accompagnant l'attaque, extérieurement.

l) Les grandes batteries, au point de vue tactique.

Au sujet de l'emploi de l'artillerie d'un corps d'armée sur le champ de bataille, on a déjà pu constater les excellents résultats obtenus entre 11 heures et midi par les quatre grandes batteries du IIIe corps, dont trois de 30 canons et une de 36, contre une artillerie agissant, sauf de très rares exceptions, par batteries autonomes livrées à la fantaisie de leurs chefs.

Dans les batailles de l'avenir, le succès dépendra, pour une large part, de la valeur tactique du commandement et de la convergence des efforts qui en est le corollaire.

Si la constitution de l'artillerie d'un corps d'armée en grandes batteries est contestable, au point de vue technique, elle ne l'est pas, sous le rapport tactique.

Un commandant de batterie autonome, voire même, le chef d'un groupe de trois batteries, risque de dépenser ses munitions mal à propos, tout en tirant bien, si, aux principaux moments de la bataille, il est mal renseigné sur la situation générale et sur le but que poursuit le haut commandement.

Or, le chef d'un corps d'armée, soit directement, soit par l'intermédiaire du commandant de son artillerie, ne peut communiquer ses ordres, au fur et à mesure du déroulement de l'action qu'à un petit nombre d'officiers supérieurs dirigeant, chacun, une grande batterie.

m) La 5e division d'infanterie, de midi à 1 heure.

A la 5e division d'infanterie prussienne, les bataillons disponibles de la 9e brigade, y compris le 3e bataillon de chasseurs, parvinrent, vers midi et demi, à refouler hors du bois de Vionville les fractions d'infanterie française appartenant aux brigades Jolivet et Valazé qui l'avaient envahi entre 10 heures et 11 heures du matin.

Dès lors, il s'agissait pour la 9e brigade, très éprouvée par les combats sous bois, d'obtenir un appui extérieur lui permettant de conserver la lisière nord du bois précité.

En l'absence de troupes fraîches d'infanterie venant renforcer la défense des lisières boisées, c'est encore l'artillerie que l'on va charger de la mission de déblayer le terrain d'approche.

Un peu après midi et demi, au moment où la grande batterie de la hauteur de Sainte-Marie se porta en avant pour aller s'établir entre Flavigny et le chemin de Chambley à Rezonville, les cinq batteries de la hauteur (329) ouest du bois de Vionville exécutèrent un changement de front, l'aile gauche en avant, qui les mit parallèlement à la route de Gorze à Flavigny et un peu à l'est de cette route, la droite près de la corne nord-ouest de la saillie ouest du bois de Vionville, la ligne des pièces sur l'alignement de la grande batterie de Flavigny.

De cette nouvelle position, la grande batterie de la 5e divi-

sion flanquait assez bien la lisière nord du bois de Vionville et rendait la hauteur 312-311 difficilement tenable par l'ennemi.

Ce mode d'exploitation de la supériorité en artillerie, pour mettre des troupes d'infanterie épuisées à l'abri des attaques d'une infanterie adverse susceptible de se renforcer, est caractéristique.

Le but est le même que celui que l'on a vu donner aux batteries autonomes chargées de protéger l'aile droite de la 6e division contre tout retour offensif de l'ennemi, mais ici, les moyens diffèrent en raison du terrain et ses couverts.

a) Le général d'Alvensleben, entre midi et 1 heure.

Quelques minutes après midi, lorsque la 6e division d'infanterie eut prononcé son principal effort et rejeté vers le Nord-Est et l'Est les troupes fraîches venues à sa rencontre, le général d'Alvensleben apprit, par des rapports du 13e dragons (1), que des forces ennemies en nombre considérable étaient en mouvement des abords de Saint-Marcel vers les bois du même nom et que de grandes masses françaises se portaient des environs de Vernéville sur Saint-Marcel.

Le commandant du IIIe corps ne douta plus dès lors qu'il n'eût devant lui toute l'armée française. Il fallait aller au plus pressé, c'est-à-dire occuper la lisière nord des bois de Tronville, afin de conserver, le plus longtemps possible, ce bois dont l'occupation par les Français aurait pour conséquence la perte de Vionville et le rabattement de l'aile gauche de la 6e division d'infanterie sur Tronville en abandonnant à l'ennemi la route de Verdun qui passe à Mars-la-Tour.

Par son ordre, tout ce qui restait en réserve (2) de la brigade Lehmann dut se porter, à midi et demi, des abords de

(1) En observation à l'abri de la hauteur (277) nord des bois de Tronville.

(2) Savoir : 2 compagnies du Ier bataillon et le IIIe bataillon du 91e, plus le Ier bataillon du 78e.

Tronville vers le bois du même nom pour en occuper la lisière nord (1).

Les difficultés de parcours à travers le taillis firent que les dix compagnies amenées par le colonel Lehmann n'arrivèrent à en border la lisière nord qu'à 1 h. 1/2.

Pendant qu'il se trouvait de sa personne, à midi et demi, près de Tronville, dans le but de donner ses instructions au colonel Lehmann, le général d'Alvensleben rencontra le général de Rheinbaben, lequel se disposait à conduire les brigades Barby et Bredow au nord du grand bois de Tronville, afin de renforcer la protection de l'aile gauche du III[e] corps, confiée jusqu'alors au 13[e] dragons.

Ce projet reçut l'assentiment du général d'Alvensleben, avec cette restriction qu'une brigade resterait en réserve, près de Tronville, à la disposition exclusive du commandant du III[e] corps d'armée. Le général de Bredow fut désigné pour cette mission avec le 16[e] uhlans et le 7[e] cuirassiers.

Quand, vers 1 heure, le général d'Alvensleben se fut porté de Tronville sur la hauteur ouest de Vionville, la situation lui parut offrir un caractère de gravité, exceptionnel.

Depuis Flavigny jusqu'au saillant nord-est du bois de Tronville, sur un front supérieur à 4,000 mètres, les troupes de la 6[e] division d'infanterie, pour la plupart, en tirailleurs couchés, formaient une mince ligne presque entièrement dépourvue de soutiens.

En face de leur aile gauche se voyaient des tirailleurs français bordant les pentes inférieures ouest du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

---

(1) D'après la monographie n° 18 du Grand État-Major allemand, le général d'Alvensleben n'aurait disposé, vers midi et demi, de sa dernière réserve en infanterie qu'après avoir reçu, de la bouche du lieutenant-colonel de Caprivi, l'assurance que la 20[e] division d'infanterie pourrait être sur le champ de bataille vers 3 heures. L'espoir était mince et ne l'eut-il pas eu, que le général d'Alvensleben ne pouvait faire autrement que d'envoyer la dernière fraction du détachement Lehmann à la lisière nord du bois de Tronville.

Du même mamelon, 70 à 80 pièces françaises tiraient sans relâche.

Au Nord, une vive fusillade partant des lisières ouest et sud du bois de Saint-Marcel prenait en flanc l'aile gauche de la 6e division et allait la contraindre à chercher un abri dans le grand bois de Tronville.

Plus au Nord, de nombreuses batteries françaises étaient en action sur les hauteurs sud-ouest de Saint-Marcel et des bataillons s'avançaient de Saint-Marcel vers le grand bois de Tronville.

Encore plus au Nord, des nuages de poussière étaient l'indice de l'approche de colonnes françaises importantes.

Le IIIe corps ayant sa capacité offensive totalement épuisée, il ne s'agissait plus, pour lui, que de se maintenir sur la défensive.

La ligne de bataille, charpentée par 126 pièces d'artillerie disposant d'un champ de tir excellent, était inabordable sur le front.

L'aile droite, qui défendait les lisières nord des bois de Vionville et de Saint-Arnould, était très forte, de par les feux flanquants de l'artillerie de la 5e division d'infanterie.

Mais l'aile gauche du IIIe corps, pour peu que l'ennemi fît donner ensemble les masses signalées au sud et au nord de Saint-Marcel, était vouée à la défaite.

Le lieutenant-colonel de Caprivi disait que la 20e division et l'artillerie de corps du Xe corps pourraient arriver sur le champ de bataille à 3 heures, mais rien n'était moins certain, et puis, la 6e division pourrait-elle résister jusqu'à cette heure-là aux attaques formidables dont elle était menacée sur son flanc gauche ?

La situation parut si mauvaise au général d'Alvensleben qu'un peu après 1 heure de l'après-midi, il forma le projet de faire rétrograder le IIIe corps vers l'Ouest, dans l'espoir que le Xe corps le recueillerait en se déployant à sa droite (Sud).

Dans ce but, il exprima au général de Bulow, commandant

de l'artillerie, l'intention de voir un groupe de batteries aller prendre immédiatement une position de repli sur les hauteurs nord de Mars-la-Tour.

Donnons la parole au général d'Alvensleben :

« Le général de Bulow me pria de renoncer provisoirement « à donner un tel ordre, attendu que l'artillerie obtenait, en ce « moment même, d'excellents résultats, et il ajouta que, mal- « gré sa répugnance à retirer du feu un groupe d'artillerie en « raison du fâcheux effet moral que ce mouvement de recul pro- « duirait, il n'hésiterait pas à en provoquer l'ordre, si celui-ci « devenait nécessaire, et qu'il répondait de son exécution.

« A ces mots, je me déclarai satisfait, et, fort heureusement, « le mouvement projeté fut inutile.

« Bientôt, l'approche du Xe corps et la direction de sa « marche me furent connues.

« Dès ce moment, ma retraite éventuelle n'était plus vers « l'Ouest, mais vers le Sud. »

Et en effet, le Xe corps marchant de Thiaucourt sur Chambley, la première position de repli pour le IIIe corps était marquée par Gorze—Buxières, et la seconde, par le Rupt-de-Mad.

D'ailleurs, le général d'Alvensleben avait la ferme volonté de rester cramponné à l'armée française :

« Bazaine pouvait me battre, a-t-il écrit, mais il ne se serait « pas, pour cela, débarrassé de moi. »

§ 6. — L'armée française en dehors du 2e corps, à partir de 9 heures du matin.

a) Engagements et dispositions prises au 6e corps.

A la vue des chasseurs à pied qui évacuaient Vionville et de la brigade Mangin se repliant sur la position de l'abreuvoir, le général La Font de Villiers se résolut, entre 11 heures et 11 h. 1/4, à intervenir avec les deux régiments de gauche de sa première ligne. Carte n° 12.

Le 91e dut marcher sur Vionville et l'abreuvoir, pendant que le 94e irait à Flavigny.

Le colonel du 91e dirigea le Ier bataillon sur le bouquet d'arbres situé à 300 mètres au nord de la grande route, et le IIe bataillon, sur l'abreuvoir, tandis que le IIIe bataillon formait réserve, près de la route, à quelques centaines de mètres en arrière des deux autres.

Les Ier et IIe bataillons atteignirent les emplacements désignés, au moment, vers 11 h. 1/2, où la brigade Mangin pliait et commençait à se retirer sur Rezonville.

Le Ier bataillon du 91e tint en respect par son feu les nouveaux occupants de Vionville jusqu'à midi, heure à laquelle le IIe bataillon fut rejeté hors de sa position de l'abreuvoir par la grande attaque que nous avons décrite (1).

Dès lors, le 91e tout entier battit en retraite.

Le 94e, en bataille, face au Sud-Ouest, sur la crête du mamelon 312, exécuta d'abord un changement de front face au Sud, marcha sur la grande route qu'il borda un instant, puis s'avança sur Flavigny en exécutant un léger changement de direction à droite (au Sud-Ouest).

La dernière partie du parcours, sous un feu violent d'artillerie, se fit au pas gymnastique.

Le Ier bataillon déborda Flavigny au Nord, le IIIe bataillon, au Sud.

L'arrivée du 94e dans ce hameau a dû se produire un peu après 11 h. 3/4.

Le Ier bataillon du 8e (brigade Mangin) s'y trouvait encore.

Le IIIe bataillon du 94e ouvrit le feu contre les batteries prussiennes de Sainte-Marie, et le Ier bataillon, contre celles du cimetière.

Quelques minutes après midi, soit que le Ier bataillon ait

---

(1) Voir page 209.

été impressionné par la vue du succès remporté par l'ennemi à l'abreuvoir, soit que les deux bataillons prussiens (IIe du 52e et IIIe du 12e) embusqués à quelques centaines de mètres au sud de Flavigny aient ouvert le feu par surprise sur le IIIe bataillon, une panique s'empara des soldats du 94e et du 8e, et le hameau fut évacué en un clin d'œil.

Il faut ajouter qu'à midi Flavigny était intenable sous les coups redoublés de 60 canons tirant à la distance de 1200 mètres au plus.

Le 94e battit en retraite, très rapidement et dans le plus grand désordre, sur Rezonville, suivi à distance, par le IIe bataillon du 52e et le IIIe bataillon du 12e, appartenant à la 10e brigade prussienne et dont nous avons raconté l'odyssée.

Lorsque le général La Font de Villiers vit, à midi, le 91e plier, puis se retirer vers le Nord-Est, il poussa en avant le 75e qui était en bataille sur la croupe sud-nord du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

Ce régiment fit avancer, par bataillon, deux à quatre compagnies, lesquelles s'engagèrent bientôt contre les forces au moins doubles qui composaient l'aile gauche de la 6e division d'infanterie prussienne.

La ligne de combat du 75e, non abritée, alors que les tirailleurs opposés bénéficiaient d'un léger changement de pente, souffrit beaucoup, non seulement du feu de mousqueterie, mais encore du feu de la grande batterie du mamelon ouest de Vionville.

Après une demi-heure de fusillade intense, les éléments du 75e, engagés, se replièrent, et tout le régiment alla s'abriter à l'est de la croupe sud-nord du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

Ainsi, entre midi et midi un quart, le 91e et le 94e rétrogradaient vivement, l'un vers le Nord-Est, l'autre vers l'Est, et, à midi et demi, le 75e commençait, lui aussi, à plier.

Le général La Font de Villiers n'avait pas attendu l'épuisement complet du 75e pour faire intervenir son dernier régiment, le 93e, maintenu en réserve derrière la croupe sud-nord du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

Par son ordre, ce régiment vint relever, vers midi et demi, la ligne de combat du 75e et même du 91e, en déployant et faisant avancer 15 compagnies de tirailleurs, savoir :

7 compagnies (3 du Ier bataillon et les 6 du IIe) à 400 mètres de l'aile gauche prussienne.

6 compagnies (3 du Ier bataillon et 3 du IIIe) à 700 mètres environ du centre prussien, tout en restant au nord de la grande route.

Les trois dernières compagnies demeurèrent à l'abri du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

L'entrée en action de ces 15 compagnies fraîches permit de contenir l'ennemi pendant quelque temps aux abords de la grande route, et même, de refouler son aile gauche, grâce aux troupes de la brigade Péchot (division Tixier, du 6e corps).

Le général Péchot avait disposé, la veille au soir, 5 compagnies du 10e sur les lisières ouest et sud du bois de Saint-Marcel, et 3 compagnies du même régiment, en réserve, à l'intérieur du bois.

Au moment où le 2e corps fut engagé, cet officier général fit appuyer, de Saint-Marcel sur le bois, le reste du 10e, et fit mettre en position, à l'ouest du même bois, une batterie du 3e corps mise à sa disposition.

Cette batterie fut bientôt rejointe par deux autres, du 3e corps, et toutes les trois tirèrent, à partir de 11 h. 1/2, sur les batteries prussiennes du mamelon ouest de Vionville.

Lorsque, vers 11 h. 1/2, un bataillon prussien (IIe du 24e) ouvrit le feu avec trois compagnies contre la corne sud-ouest du bois de Saint-Marcel, le général Péchot fit déployer deux

bataillons du 10e sur la lisière boisée et fit former, avec le bataillon de gauche, un crochet offensif, hors du bois.

Le bataillon prussien dut reculer sous un feu très supérieur et prendre position à l'abri d'une faible croupe, à 400 mètres du saillant sud-ouest du bois de Saint-Marcel.

Peu après, trois autres bataillons prussiens (Ier et IIe du 24e et IIe du 20e) vinrent s'intercaler entre le bataillon précité et la ligne principale de combat de l'infanterie prussienne, qui occupa, sur ces entrefaites, le bouquet d'arbres situé à 300 mètres au nord de la grande route et à 400 mètres au nord-est de Vionville.

L'autre régiment de la brigade Péchot (le 4e) fut dirigé de Saint-Marcel vers la lisière nord du bois de Vionville et s'arrêta, en bataille, sur une crête à 400 mètres de cette lisière.

Sur les instances du général Péchot, le commandant de la division (général Tixier) détacha deux bataillons de sa 2e brigade (IIIe du 12e et IIIe du 100e) au bois de Saint-Marcel, comme réserve du 10e, et fit placer les quatre autres bataillons de cette brigade (Ier et IIe du 12e, Ier et IIe du 100e) en deuxième ligne derrière la gauche du 4e; mais le maréchal Bazaine, venu à Saint-Marcel pendant que ces dispositions s'exécutaient, donna l'ordre d'envoyer le IIe bataillon du 100e dans la clairière qui sépare le bois de Saint-Marcel du bois Pierrot, afin de combler le vide existant entre la gauche du 10e et la droite du 75e, celui-ci alors en bataille sur la croupe nord du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

Les dispositions de combat, prises à la division La Font de Villiers et à la division Tixier, le furent sans la moindre participation du maréchal Canrobert dont l'occupation principale consistait à passer devant les troupes non encore engagées et à leur prodiguer des encouragements.

Toutefois, lorsque le commandant du 6e corps, qui se trouvait, vers 11 h. 3/4, sur le mamelon 312 (nord de la grande

route), vit refluer sur Rezonville les débris de la brigade Bastoul, il ordonna au général Bisson de disposer son seul régiment, le 9e, face au Sud et près de la route de Verdun.

Le 9e, après quelques mouvements préparatoires, alla s'établir, vers midi, en bataille, dans les fossés de la grande route, sa gauche à 600 mètres environ de Rezonville, et sa droite à la même distance du carrefour de la route et du chemin : Flavigny—Saint-Marcel.

C'est vraisemblablement contre ce régiment que se porta le IIIe bataillon du 12e prussien, peu d'instants avant la charge du 3e lanciers français.

b) Commentaires sur les engagements du 6e corps.

A la division La Font de Villiers, l'engagement des 91e et 94e, l'un sur le bouquet d'arbres et l'abreuvoir, l'autre sur Flavigny, fut beaucoup trop tardif, car, dès 10 h. 3/4, on aurait dû savoir, au 6e corps, que des forces très considérables se déployaient devant Vionville et Flavigny.

D'autre part, l'envoi d'un régiment entier, le 94e, à Flavigny, était une faute, ce hameau étant encore occupé par un bataillon du 8e et n'offrant pas la place nécessaire à trois nouveaux bataillons.

C'est donc sur l'abreuvoir que le 94e, ou tout au moins, deux de ses bataillons, aurait dû être dirigé.

Si le mouvement eût été commencé une demi-heure plus tôt, c'est-à-dire à 11 heures, les quatre bataillons de la brigade Mangin, établis sur la position de l'abreuvoir, auraient été non recueillis, mais bien, renforcés, ce qui est tout différent, et la lutte se serait prolongée sur cette position jusqu'à la fin de la bataille.

La grande différence qui se manifeste entre le combat, du côté prussien, et le combat, du côté français, réside en ce fait que, chez les Prussiens, les renforcements de la ligne des tirailleurs sont en quelque sorte automatiques, étant laissés à l'ini-

tiative des sous-ordres, tandis que, chez les Français, c'est tout au plus si le colonel d'un régiment ose prélever sur sa réserve des renforts pour la ligne de combat.

On voit même, au 91e, tout un bataillon (le IIIe), en réserve, rester inerte jusqu'à complet épuisement de la force combative des bataillons engagés et ne rien faire pour les recueillir quand ils commencent à battre en retraite.

Au 75e, engagé un peu plus tard, même parcimonie dans l'emploi des renforts, même passivité de la part des unités en réserve.

De tels errements indiquent une faible volonté de vaincre. La confiance ayant disparu, on se bat par devoir, sans passion, avec l'arrière-pensée que marcher au-devant de la mort, c'est se sacrifier en pure perte.

A la division Tixier, même état d'âme, et pourtant, le général Péchot qui dirige l'action au bois de Saint-Marcel est un chef actif, résolu et plein d'entrain.

Là, comme à la division La Font de Villiers, on prend position, et l'ambition du commandement semble se borner à contenir les attaques de l'ennemi, tout au plus, à les refouler par le feu.

La position prise par le 4e de ligne, à quelques centaines de mètres au nord du grand bois de Tronville non encore occupé par l'ennemi, alors que ce régiment a derrière lui trois bataillons et plusieurs batteries, en est une nouvelle preuve.

Si l'on veut vaincre, il faut profiter de toutes les occasions pour mettre la main sur les points d'appui du terrain, il faut rechercher la lutte, partout et toujours, avec ardeur, dans le but, non pas de repousser l'ennemi, mais de le détruire.

Le 16 août, à l'armée de Lorraine, ces sentiments n'existaient plus qu'atténués.

Le maréchal Canrobert, lui, était resté le brillant colonel

de Zaatcha ; aussi ses divisionnaires ne durent-ils compter que sur eux-mêmes pour les dispositions tactiques à prendre.

Il est triste de constater que les commandants des 6e et 3e corps d'armée français, mis par les circonstances au contact de l'ennemi, le 16 août dans la matinée, n'ont pas su, l'un et l'autre, diriger l'action de leurs troupes.

Nous avons précédemment fait ressortir combien était peu justifié l'emplacement de la division Levassor-Sorval (6e corps), à l'est de Rezonville et face au bois des Ognons, en arrière de la brigade Lapasset.

Cette division ne servit à rien jusqu'à midi, mais alors, elle donna, comme on va le voir, un peu de sécurité au maréchal Bazaine, lequel, à la vue des débris du 2e corps refluant vers l'Est, aurait probablement ordonné la retraite de l'armée sur Gravelotte et Vernéville si la division Levassor-Sorval ne se fût trouvée en situation de défendre Rezonville.

c) Dispositions ordonnées par le maréchal Bazaine pour conserver Rezonville.

Le maréchal Bazaine, après la pointe qu'il avait faite à Saint-Marcel pour s'entretenir avec le maréchal Lebœuf, fut de retour à Rezonville, au moment, vers midi, où l'échec du 2e corps était un fait accompli.

Afin de parer à ses conséquences, il ordonna les dispositions défensives ci-dessous :

1° Amener sur la lisière sud de Rezonville un des régiments (le 25e) de la brigade Marguenat (division Levassor-Sorval) et lui faire déployer un bataillon (le Ier) à 200 mètres environ du débouché ouest de la localité ;

2° Placer les Ier et IIe bataillons du 97e, formant la réserve de la brigade Lapasset, à la lisière sud de Rezonville ;

3° Diriger vers les hauteurs sud-ouest et sud de Rezonville toutes les batteries du 2e corps, encore disponibles ;

4° Appeler sur Rezonville le corps de la Garde, alors en position au sud et à l'ouest de Gravelotte et dont la brigade de grosse cavalerie se tenait, depuis 11 heures du matin, partie (carabiniers) au nord-est, partie (cuirassiers) au sud de Rezonville.

Les trois premières de ces mesures de défense étaient en voie d'exécution, lorsque se produisit l'événement qui provoqua les charges du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde, que nous allons décrire brièvement.

Que l'on se figure par l'imagination le spectacle dont les abords de Rezonville et le vallon de Flavigny étaient le théâtre, un peu après midi un quart !

Les débris des brigades Mangin, Bastoul et la plupart des bataillons de la brigade Valazé, ont pénétré dans Rezonville par l'Ouest et par le Sud.

Plus loin, venant de Flavigny moitié courant, moitié marchant, un flot de fuyards du 94e, remontent le vallon, et, à quelques centaines de mètres derrière eux, une ligne noire suivie de forts groupes avance vers Rezonville dans un ordre parfait.

Pendant les mille derniers mètres de leur parcours à découvert, les débris du 2e corps ont été canonnés, et ceux du 94e le sont encore, par les grandes batteries prussiennes dont les obus tracent des sillons meurtriers dans la cohue des fuyards.

Le 9e d'infanterie, blotti dans le fossé sud de la grande route, ne tarde pas à souffrir cruellement du tir de la grande batterie ouest de Vionville, et le Ier bataillon du 25e, dès qu'il s'est formé en bataille à l'ouest de Vionville, subit, lui aussi, des pertes sensibles, du fait de l'artillerie.

d) Charges du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde.

Le maréchal Bazaine se tenait, depuis midi, autant qu'on peut en juger, à la naissance du vallon qui descend sur Flavi-

gny, à 300 mètres ouest des premières maisons de Rezonville et à 150 mètres au sud de la route.

Auprès de lui, le général Frossard, très excité et parlant haut, réclamait l'intervention immédiate de la cavalerie pour recueillir les débris de son corps d'armée.

Le 3e lanciers, de la brigade Lapasset, se trouvait à 500 ou 600 mètres au sud-est de Rezonville. Il fut appelé au sud et près de Rezonville en prévision d'une charge à exécuter, et le général Frossard insista auprès du maréchal pour que les cuirassiers de la Garde appuyassent les lanciers.

Celui-ci ne répondant ni oui ni non, le général Frossard accourut auprès du colonel des cuirassiers de la Garde et eut avec lui un colloque animé, dont le résultat fut de provoquer l'intervention des généraux Desvaux et du Preuil, commandant, l'un, la division de cavalerie de la Garde, l'autre, la brigade des carabiniers et cuirassiers de la Garde.

Quand ces deux officiers généraux eurent rejoint le maréchal Bazaine, la marche des bataillons prussiens (IIe du 52e et IIIe du 12e) était très visible et il paraissait nécessaire de l'enrayer au moyen de charges de cavalerie.

Le général du Preuil était d'avis qu'on laissât l'ennemi s'approcher davantage, afin d'agir contre lui à courte distance, autrement dit, par surprise, et, dans ce but, alla reconnaître le terrain sud-ouest de Rezonville.

Au même moment, le maréchal envoya au 3e lanciers et au régiment des cuirassiers de la Garde l'ordre de charger, sans leur fournir la moindre indication sur l'objectif.

Le 3e lanciers part au galop, mais, étant trop près de la lisière sud de Rezonville, il rencontre des haies, des clôtures, qui le mettent en désordre.

Le régiment s'arrête, puis se reforme plus au Sud.

Dès que les 1er et 2e escadrons sont prêts, le colonel les enlève au galop et les entraîne à sa suite dans la direction des batteries prussiennes du cimetière.

Arrivés à la naissance du vallon de Flavigny, les deux esca-

drons, formant le premier échelon des lanciers, aperçoivent, à 1000 mètres, une ligne d'infanterie prussienne, suivie de réserves, qu'ils prennent pour un carré (1). Lorsque ces deux escadrons ne sont plus qu'à 400 mètres de l'ennemi qu'ils vont aborder sur sa gauche, les cris de : « A droite », partis du 1er escadron, retentissent, et l'on se met à appuyer à droite, en sorte que les deux pelotons de gauche du 2e escadron restent les seuls à faire face aux Prussiens.

Un feu rapide, exécuté à 100 ou 150 mètres, met ces deux pelotons en déroute, et les autres vont s'abattre dans les fossés de la grande route.

Le deuxième échelon, comprenant les 3e et 5e escadrons, suit les traces du premier, à 200 ou 300 mètres, mais, à peine arrivé à la naissance du vallon de Flavigny, il se dérobe vers le Nord.

Le 3e lanciers va se rallier ensuite à l'est de Rezonville et suit le 2e corps dans sa marche en retraite sur Gravelotte. Ce régiment avait perdu 3 officiers, 34 hommes et 46 chevaux, presque tous appartenant aux 3e et 4e pelotons du 2e escadron.

Les difficultés qu'avait éprouvées le 3e lanciers pour déboucher des abords sud de Rezonville vers l'Ouest ne servirent pas de leçon aux cuirassiers de la Garde, lesquels s'étant portés en avant par une marche en bataille au galop, furent obligés de s'arrêter. On fit rompre alors les 5 escadrons (2) en colonne de pelotons, à gauche, afin de gagner de l'espace vers le Sud.

Quand les deux escadrons de tête (6e et 4e) furent arrivés en terrain découvert, le chef d'escadrons Sahuqué leur fit faire « pelotons à droite », puis les mit au galop, droit devant eux (face à l'ouest).

Les deux escadrons suivants (3e et 2e) se conformèrent aux

---

(1) Voir le croquis de la page 217.
(2) Plusieurs régiments de la cavalerie de la Garde avaient 5 escadrons.

mouvements des précédents, et le 1er escadron, venant en queue, agit de même.

Ainsi, le régiment fut disposé *accidentellement* en trois échelons, les deux premiers, de 2 escadrons chacun, le troisième, de 1 escadron, et ces trois échelons, disposés les uns derrière les autres, firent face par hasard à l'aile droite des deux bataillons prussiens (IIe du 52e et IIIe du 12e) en mouvement de Flavigny sur Rezonville.

Le colonel Sainte-Chapelle, alors sous-officier au 4e escadron, a fait dans ses « Souvenirs personnels » qu'a reproduits en partie *La Revue d'Histoire*, un récit très circonstancié de la charge exécutée par le premier échelon des cuirassiers de la Garde impériale.

Nous ne pouvons mieux faire que de puiser, à notre tour, dans cette citation.

« Nul ne pensait à exécuter une attaque en échelons..., car « personne n'avait songé à désigner un objectif, à faire recon« naître le terrain.....

« Nous sommes partis droit devant nous, sans but..... »

. . . .

« En arrivant sur la crête (croupe sud-nord du mamelon « 311), nous vîmes, à environ 1500 mètres devant notre front, « le hameau de Flavigny en flammes et de nombreux « groupes d'infanterie prussienne marchant vers nous sur « plusieurs lignes.

« Celle des tirailleurs..... était alors à 600 ou 700 mètres « au nord-est de Flavigny.

« A notre apparition sur la crête (à 800 mètres environ), « tout le dispositif (d'approche) s'arrêta..... ; les tirailleurs, « qui marchaient très espacés, firent demi-tour et rejoignirent « à toute vitesse les troupes qui se massaient ; quelques « tirailleurs qui tenaient la droite de la ligne, craignant sans « doute de ne pouvoir rejoindre, gagnèrent le lit du ruis« seau..... et s'y couchèrent, faisant face au Nord.....

« De notre côté, la vue d'un ennemi apparaissant en face de

« nous et dont la première ligne fuyait à toutes jambes, nous « donna un vigoureux élan.....

« Le terrain excellent (chaumes) s'inclinait en pente douce « du côté de l'ennemi, et nos chevaux prirent le galop allongé « en conservant un alignement superbe. Jamais escadrons ne « firent, à une inspection générale, un simulacre d'attaque « plus correct.....

« Nous vîmes des groupes se former devant nous (compa- « gnies sur deux rangs) ; celui qui se trouvait le plus à droite « (6e et 7e compagnies du 52e), correspondait exactement au « front de notre 4e escadron.

« Lancés au train de charge, il était impossible de changer « notre direction et, à chaque seconde, les fantassins prus- « siens grandissaient à nos yeux.....

« Il en résulta que notre 6e escadron (à la gauche du 4e) « chargea dans le vide.....

« Nous vîmes très distinctement le groupe principal de « droite (6e et 7e compagnies du 52e) se former, puis apprêter « les armes et mettre en joue, aux commandements que nous « entendîmes nettement émettre dans le haut de la voix.

« Le commandement « Feu » que nous attendions avec « quelque anxiété, fut suivi d'une salve et, immédiatement, « d'un feu rapide. *Nous étions à moins de cent mètres* (1) ».

Le 4e escadron vint s'abattre devant les 6e et 7e compagnies du 52e prussien, et son aile gauche défila devant les 5e et 8e compagnies du même régiment, disposées en crochet défensif de droite.

Quant au 6e escadron, il se sépara du 4e, en appuyant à gauche au moment de l'ouverture du feu, et s'échappa vers le Sud.

Le 2e échelon, retardé par diverses causes, ne commença

(1) C'est là, probablement, une erreur de vision. Les historiques prussiens disent 250 pas ou 190 mètres. Nous penchons à croire que la première décharge eut lieu à 150 mètres.

la charge, à son débouché de la crête, qu'après la dispersion des escadrons du 1er échelon.

Quand ils atteignirent l'amoncellement de chevaux du 4e escadron, tombés à une centaine de mètres devant l'infanterie d'aile droite, les 2e et 3e escadrons, dans l'impossibilité de franchir cet obstacle lugubre, s'échappèrent vers la droite en défilant sous le feu des compagnies de 1re ligne du 12e régiment d'infanterie prussienne. Le 1er escadron, formant le 3e échelon, fut ramené par le flot des cuirassiers du 2e échelon.

En quelques minutes, le régiment des cuirassiers de la Garde perdit 18 officiers, 170 hommes et 208 chevaux.

Le général du Preuil avait chargé avec le 2e échelon, et le colonel Dupressoir, avec le 3e échelon.

Les survivants des cuirassiers de la Garde allèrent se rallier, au nord-est de Rezonville, auprès des carabiniers.

Le 17e hussards prussiens (3 escadrons) arriva trop tard sur le terrain des charges pour poursuivre les débris des cuirassiers de la Garde, mais il donna la chasse à quelques retardataires et sabra les hommes démontés.

A ce moment, une batterie à cheval de la Garde impériale commençait à se mettre en position, à la naissance du vallon de Flavigny, sous la direction immédiate du maréchal Bazaine fort enclin à ce genre d'occupations.

Les hussards prussiens traversent la batterie, provoquent la fuite des attelages et des chevaux haut-le-pied et bousculent l'état-major général, qu'ils entraînent dans leur course, jusqu'au moment, à peu de distance de Rezonville, où les deux escadrons d'escorte du maréchal Bazaine, puis celui du général Frossard, les uns et les autres arrivant du nord de la route, fondent sur les cavaliers ennemis et les mettent en fuite.

Les officiers de l'état-major général continuèrent à galoper vers Gravelotte, et, pendant un temps assez long, le commandant en chef fut séparé de sa suite.

Le maréchal Bazaine a mis la longue chevauchée rétrograde

des officiers de l'état-major général sur le compte de leurs montures, qui, a-t-il écrit, étaient « mal dressées ».

e) Commentaires sur les charges du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde.

Les charges du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde, telles qu'elles ont été préparées puis exécutées, ne pouvaient réussir contre une infanterie peu nombreuse (1200 à 1500 fusils), mais disciplinée et bien en main.

Là encore, éclate l'incapacité du haut commandement français.

Les rapports des chefs d'unités du 2e corps sur la bataille de Rezonville sont muets au sujet de la direction du combat, par le général Frossard, entre 10 heures et midi. On est donc en droit de penser, jusqu'à preuve du contraire, que, le matin du 16 août, comme le 6, à Forbach, le commandant du 2e corps n'a pas quitté les abords de Rezonville et a laissé ses sous-ordres livrés à eux-mêmes.

Après la ruine de son infanterie, cet officier général quitte son attitude passive, et dès lors, se démène avec frénésie pour obtenir que les régiments de cavalerie les plus proches chargent un ennemi qu'ils ne voit pas encore, mais dont il croit l'apparition prochaine.

L'apathie bien connue de Bazaine fait obstacle à l'exubérance du général Frossard jusqu'au moment où deux bataillons prussiens (IIe du 52e et IIIe du 12e) se montrent dans le vallon de Flavigny.

A partir de cet instant, la discussion s'anime. Le général du Preuil, qui vient d'arriver, y prend part, et, dans les états-majors groupés en arrière des généraux, on est fort anxieux.

Le général du Preuil est d'avis de laisser l'ennemi arriver à courte distance de Rezonville avant de démasquer la cavalerie, et il va reconnaître un terrain favorable au départ de l'attaque (croupe nord-sud du mamelon 311).

Pendant son absence, les ordres de charger sont lancés. On connaît les faux départs du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde, imputables aux chefs de ces régiments.

L'objectif étant un, il fallait assurer l'unité d'action en donnant le commandement des deux régiments au général du Preuil et en lui laissant toute latitude sur le choix du lieu et du moment.

Mais, quand le commandant en chef fait preuve d'irrésolution, son entourage discute, les ordres et les contre-ordres se croisent, bref, aucun acte intelligent n'est possible.

Les 9 escadrons appartenant au 3e lanciers et aux cuirassiers de la Garde auraient dû être amenés, comme le désirait le général du Preuil, derrière la croupe sud du mamelon 311, pour y être formés sur une ou deux lignes, puis, lorsque les deux bataillons prussiens seraient parvenus à 200 ou 300 mètres de Rezonville, la brigade aurait foncé sur eux, par surprise, et les auraient renversés.

Que dire des cris « à droite » partis des rangs du 1er échelon du 3e lanciers?

Que penser de ce chef d'escadrons de cuirassiers qui entame la charge avec ses deux escadrons (4e et 6e), sans plus s'occuper des trois autres que s'ils n'existaient pas? Ces fautes dénotent un manque de confiance absolu dans la valeur du haut commandement.

Lorsque l'autorité des grands chefs ne s'impose pas, les sous-ordres ne songent qu'à eux-mêmes, obéissent à leur instinct, et ne se préoccupent plus de l'ensemble.

f) Le 3e corps, et l'usage que le maréchal Bazaine en a fait.

C'est à 11 heures seulement, que les divisions Nayral (2e) et Clérembault (cavalerie), campées près de Vernéville, reçurent l'ordre du maréchal Lebœuf de se diriger sur Saint-Marcel.

La division Aymard (4e) venant de Plappeville, par Châtel,

Leipzick, Chantrenne, avait continué vers la ferme de Caulre, et de là, sur Saint-Marcel.

La 1re brigade ayant une avance d'une heure sur la 2e, fut rassemblée, à partir de 10 heures, au nord et près de Saint-Marcel, puis, à 11 h. 1/2, sur l'ordre du maréchal Bazaine venu de sa personne à Saint-Marcel, elle fut déployée, en bataille, à 300 mètres au nord du bois de Saint-Marcel et face à ce bois, après avoir laissé un bataillon à la garde du village de même nom.

La 2e brigade qui, d'après les intentions du commandant de l'armée, devait venir se déployer à la gauche de la 1re, ne laissa filer dans cette direction qu'un seul bataillon (IIe du 85e) et avec les quatre autres (1) se porta, en vertu d'un nouvel ordre émanant on ne sait de qui, auprès des trois bataillons (Ier et IIe du 12e et Ier du 100e) placés, en deuxième ligne, derrière le 4e d'infanterie, au nord du bois de Tronville et lui faisant face.

L'arrivée de ces quatre bataillons de la division Aymard provoqua, vers 1 heure, le passage en première ligne, à la gauche du 4e, des Ier et IIe bataillons du 12e appartenant comme le 4e à la division Tixier.

Elle était pour le moins bizarre, l'idée du maréchal Bazaine, qui consistait à déployer, en bataille, toute la division Aymard, à quelques centaines de mètres au nord du bois de Saint-Marcel, alors que 6 bataillons, aux ordres du général Péchot, en défendaient la lisière sud.

Ce n'est pas tout.

La division Nayral eut l'ordre de prolonger la gauche de la division Aymard.

Quand la division Montaudon appelée, à 11 h. 1/2, du front : Chantrenne—Montigny sur Saint-Marcel, atteignit

---

(1) Le IIIe bataillon du 85e avait été détaché, en cours de route, à Bagneux, pour y garder le convoi du 3e corps.

Bagneux, un ordre du maréchal Bazaine lui enjoignit de « prendre position *à la gauche de la division Nayral*, cou« vrant les bois en arrière de Rezonville (1) ».

Cette division, très lente à se mouvoir, ne sut arriver, au nord et près du bois Pierrot, que vers 2 heures.

En fait, la division Nayral continua jusqu'à Saint-Marcel et fut rassemblée, par brigades accolées, au sud et près de ce village.

La division de cavalerie Clérembault accompagna la division Nayral jusqu'à Caulre, et alla prendre position en ligne de colonnes d'escadrons *sur le plateau sud d'Urcourt*, bien à découvert, comme il était d'usage en ce temps-là.

g) Dispositions prises au corps de la Garde impériale.

Carte n° 42. Vers 9 h. 1/2, au bruit du canon de Vionville, le général Bourbaki fit déployer, en bataille, les zouaves, ainsi que les 1er et 2e grenadiers, au sud de la grande route et face à l'Ouest, sur les hauteurs à l'est du ruisseau de Sainte-Catherine (2).

La division de voltigeurs prolongea la droite des zouaves, au nord de la route, avec les 2e et 1er régiments, lesquels firent face, l'un au bois Leprince, l'autre à Bagneux.

Le 3e voltigeurs forma la réserve du secteur nord, et le 4e, celle du secteur sud.

En outre, le 3e grenadiers (2 bataillons) (3), établi à la

---

(1) D'après le *Journal de marche* de la division Montaudon, le maréchal Bazaine voulait que les trois divisions disponibles du 3e corps fussent déployées sur une seule ligne, parallèlement et à 300 mètres des lisières nord du bois de Saint-Marcel et du bois Pierrot.

(2) Ce ruisseau prend sa source au nord de Bagneux, et va se jeter dans le ruisseau de Gorze, près de la ferme Sainte-Catherine.

(3) Le IIIe bataillon du 3e grenadiers avait été désigné, le matin, pour escorter le convoi impérial dans sa marche sur Verdun, par Jarny.

gauche des deux autres, en crochet défensif, porta son IIe bataillon à la lisière nord du bois des Ognons.

A la même heure, la brigade de grosse cavalerie, la seule disponible (1), fut acheminée, par ordre du général Desvaux, sur Rezonville, où l'un de ses régiments (cuirassiers) devait se couvrir d'une gloire stérile en exécutant la charge héroïque que l'on sait.

Tandis que les débris du 2e corps s'écoulaient de Rezonville vers Gravelotte, le commandant de la Garde reçut du maréchal Bazaine, à midi trois quarts, l'ordre d'amener la division des grenadiers à Rezonville, en vue de lui faire occuper les crêtes qui dominent le village au Sud et au Nord. Carte n° 43.

La réserve d'artillerie de la Garde suivit le mouvement des grenadiers.

Le régiment des zouaves (à 2 bataillons) partit le premier et alla se joindre à la réserve formée, à l'est de Rezonville, par le gros de la division Levassor-Sorval.

Le 1er régiment des grenadiers, qui suivait les zouaves, atteignit, vers 1 h. 1/2, le village de Rezonville, déploya un bataillon, à la gauche du Ier bataillon du 25e, au sommet du vallon de Flavigny, plaça un bataillon sur la lisière ouest de Rezonville et conserva son dernier bataillon à l'intérieur de la localité.

L'autre brigade des grenadiers (les 2e et 3e régiments) se porta vers le mamelon 311, mais avec deux bataillons seulement (Ier et IIe du 2e grenadiers), parce que le général Picard, commandant la division des grenadiers, maintint les autres bataillons (2) disponibles (IIIe du 2e et Ier du 3e) à Rezonville.

La division des grenadiers ne fut en position que vers 2 heures.

---

(1) La brigade des dragons et lanciers accompagnait l'Empereur, et les 2 régiments de la brigade légère faisaient le service de cavalerie divisionnaire.

(2) Le IIe bataillon du 3e grenadiers, détaché, vers 9 heures, au bois des Ognons, s'y trouvait encore.

Quant à la division des voltigeurs, on la laissa provisoirement où elle était, fouillant et refouillant avec des éléments tirés de sa brigade de droite le bois Leprince, au nord duquel passaient, depuis 10 heures du matin, les troupes et les convois du 3e corps, ceux-ci allant parquer à Bagneux.

h) Opérations du 4e corps d'armée.

Carte n° 41. A 9 heures du matin, le 4e corps, en marche de Woippy sur Doncourt (1), avait ses principaux éléments aux points suivants :

La division de cavalerie, entre Saint-Privat et Sainte-Marie-aux-Chênes ;

La 1re brigade de la 2e division, entre Amanvillers et Verneville ;

La 2e brigade de la même division, entre Amanvillers et Saint-Privat ;

L'artillerie de réserve, à hauteur de Norroy ;

La tête de la 1re division, à Saulny, la queue, à Woippy ;

La 3e division, à Lessy et environs.

Lorsque le général de Ladmirault, précédant la division de cavalerie, parvint à Sainte-Marie-aux-Chênes, à 9 h. 1/2, il entendit le canon vers le Sud.

Par son ordre, la cavalerie marcha vers le Sud, mais avec une lenteur extrême pour la cause qui a été indiquée précédemment (2), les hussards allant sur Jouaville, les dragons et deux batteries à cheval, sur Arnoux-la-Grange.

Un peu après 11 heures, le commandant du 4e corps étant arrivé de sa personne aux environs de ce hameau, se fit suivre du 11e dragons et des deux batteries à cheval, renvoya le 3e dragons à sa division (à Jouaville) et se porta rapidement,

(1) Voir page 168.
(2) Voir page 170.

par Doncourt et Urcourt, sur le plateau immédiatement au sud de ce point.

Une fois là, vers 11 h. 3/4, le général de Ladmirault fit tirer quelques coups de canon sur des patrouilles de cavalerie prussienne(1) aperçues en mouvement sur le plateau 277, nord des bois de Tronville, et qui disparurent aussitôt vers le Sud, puis, à la suite d'une pointe poussée vers les bois de Tronville, il revint à Doncourt, pensant y trouver la division Grenier.

Les deux batteries à cheval et le 11e dragons restèrent provisoirement sur le plateau où le chef du 4e corps les avait laissés.

La 1re brigade (Bellecourt) de la division Grenier avait formé son camp et dressé les petites tentes depuis trois quarts d'heure, près de Doncourt, lorsque le général de Ladmirault la rejoignit, vers midi un quart.

La division de cavalerie n'était arrivée en ce point qu'à midi.

Fort mécontent de la lenteur de sa cavalerie, le commandant du 4e corps ordonna au général Legrand de se porter à l'ouest de Bruville pour couvrir la droite de la brigade Bellecourt, laquelle allait occuper ce village.

Cette brigade, laissant ses sacs, rompit à midi et demi.

Pendant que son mouvement s'exécutait, les quatre batteries montées de la réserve traversèrent Doncourt, continuèrent sur Urcourt et allèrent former le parc à l'est de ce hameau.

La brigade Bellecourt atteignit Bruville, à 1 heure, et se rassembla dans le vallon sud-est.

Peu après, les deux batteries divisionnaires de 4, précédant la 2e brigade (Pradier), se joignirent à la batterie de mitrailleuses qui avait suivi la 1re brigade, et ces trois batteries prirent une position d'attente au sud-est de Bruville.

La brigade Pradier, ayant eu un parcours plus long que la

---

(1) Appartenant au 13e dragons (brigade Bredow).

brigade Bellecourt, n'arriva auprès de Bruville qu'après 1 h. 1/2, ayant déposé, elle aussi, ses sacs près de Doncourt.

Vers 1 heure, la brigade de France (dragons et lanciers de la Garde), le 2e chasseurs d'Afrique et 2 batteries à cheval, amenés de Conflans, au bruit de la canonnade, par le général du Barail, avaient pris position, au sud et près du bois de la Grange.

L'Empereur ayant remplacé, le matin, à Conflans, la brigade d'escorte, composée des dragons et lanciers de la Garde, par la brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique), le général du Barail, si la brigade de la Garde ne se fût pas mise sous ses ordres, n'aurait eu à commander qu'un seul régiment avec 2 batteries à cheval.

C'est seulement à partir de 1 h. 1/2, que la brigade Bellecourt et les 7 batteries réunies près de Bruville et d'Urcourt furent dirigées par le général de Ladmirault vers le plateau 277-274 (Poirier du bois Dessus) pour y prendre position en face du bois de Tronville, sur le prolongement de l'aile droite extrême (4e de ligne) du 6e corps.

Cette opération, ressortissant à la phase de la bataille comprise entre 1 heure et 4 heures du soir, sera étudiée plus loin.

Les marches et dispositions du 4e corps, entre 9 heures du matin et 1 heure de l'après-midi, font bien ressortir les lacunes que présentait l'instruction tactique, à tous les degrés, dans l'armée française d'alors.

Le général de Ladmirault possédait les qualités de caractère, d'intelligence et d'activité sans lesquelles il n'est pas d'homme de guerre complet.

Si donc on relève de sa part de graves erreurs tactiques, il faut s'en prendre, non à sa personnalité, mais à un défaut de préparation qu'il partageait avec tous les généraux français de 1870.

« Chacun participe à la faiblesse de son temps », a écrit von der Goltz, au sujet du commandement de l'armée prussienne en 1806 ; rien n'est plus vrai.

Rappelons, pour mémoire, la lenteur invraisemblable de la cavalerie du 4e corps, sans cesse dans les jambes de l'infanterie qu'elle empêchait d'avancer, et cela, parce que cette cavalerie ne savait, ni éclairer, ni couvrir la marche d'une colonne des trois armes.

La 1re brigade de la division de tête (2e) est arrivée à Doncourt vers 11 h. 1/2. Si les deux divisions d'infanterie disponibles du 4e corps (2e et 1re) avaient marché, l'une derrière l'autre, suivant le même itinéraire, elles eussent été, toutes les deux, rassemblées près de Doncourt, entre 1 h. 1/2 et 2 heures. Le fâcheux dispositif de marche adopté au départ de Woippy, les retards, les ordres et les contre-ordres, ont eu pour résultat de faire arriver la 2e brigade de la division Grenier, à Doncourt, avec une heure de retard sur la précédente, sans compter le temps d'écoulement de celle-ci, et il en est résulté, d'autre part, que la division de Cissey (1re) n'a pu atteindre Doncourt avant 4 heures du soir.

Le général de Ladmirault, suivi de son état-major et d'une escorte de cavalerie, reconnaît vers midi le terrain au sud d'Urcourt, qui lui semble favorable au combat de ses troupes.

De là, il voit la division de cavalerie Clérembault, du 3e corps, venir prendre position à peu de distance d'Urcourt.

Du même point d'observation, le commandant du 4e corps aperçoit une partie de la division Tixier entre Saint-Marcel et le bois de Tronville, et aussi, une colonne profonde en marche sur la route de Vernéville à la ferme Caulre, enfin il entend distinctement le bruit d'une forte canonnade du côté de Vionville et ne peut douter qu'une vraie bataille soit engagée.

Envoie-t-il des officiers auprès des commandants du 6e

et du 3e corps, ou tout au moins, des divisionnaires les plus proches, afin de se renseigner sur la situation générale et d'obtenir communication des ordres donnés? Lance-t-il un officier à la recherche du général en chef, avec mission de lui rendre compte de la situation au 4e corps et de provoquer ses instructions? Autant de questions, autant de réponses négatives.

i) L'artillerie française, un peu après 1 heure de l'après-midi.

Il serait trop long et d'ailleurs fastidieux de décrire les nombreuses allées et venues des batteries françaises depuis le début de l'action.

En général, elles ne firent que voltiger d'un point à un autre sous l'inspiration de leurs capitaines, imbus, pour la plupart, de cette idée peu militaire, qu'en changeant souvent de position ils restreignaient les chances de pertes, comme si la question de vulnérabilité devait dominer toutes les autres sur le champ de bataille.

En outre, les défaillances furent nombreuses parmi les capitaines commandants, quelques-uns emmenant leur batterie pour la ravitailler auprès de sa réserve et ne reparaissant plus, d'autres abandonnant la lutte sans retour, à la suite de pertes insignifiantes.

Il serait cruel d'insister.

A part les deux glorieuses exceptions que nous allons indiquer, on ne constate nulle part la formation de grandes batteries sous les ordres de chefs d'un rang élevé.

Les deux grandes batteries auxquelles nous faisons allusion furent constituées, en fait, sinon organiquement, par le *lieutenant-colonel de Montluisant*, commandant l'artillerie de la division Tixier, et par le *lieutenant-colonel Jamet*, commandant l'artillerie de la division La Font de Villiers.

Le premier eut dans sa zone d'action, sur la voie romaine et entre cette voie et le sommet de la croupe 312, six batteries,

dont deux du 3e corps, trois de la division Tixier, et une de la division La Font de Villiers.

Le second sut exercer la direction du feu sur six batteries, savoir : deux de la division La Font de Villiers, une du 2e corps, et trois de la réserve générale d'artillerie, toutes établies entre le sommet de la croupe 312 et la grande route.

Ces deux grandes batteries restèrent inébranlables sur leurs positions de combat jusqu'au moment, vers 2 heures, où l'efficacité de leur tir détermina la charge Bredow dont il sera question plus loin.

Inutile d'ajouter que les unités composant ces deux grandes batteries se ravitaillèrent en munitions, au fur et à mesure de leurs besoins, en faisant venir auprès d'elles des caissons de leur réserve, tandis que, partout ailleurs, c'étaient les batteries elles-mêmes qui allaient se ravitailler à leur réserve.

Sur la carte n° 43, on a numéroté, de 1 à 38 et de la droite à la gauche, les batteries en action un peu après 1 heure (1).

Ce numérotage, arbitraire mais imposé par l'échelle de la carte, permet, grâce au tableau ci-dessous, de retrouver la provenance de chacune des batteries engagées.

PREMIÈRE ZONE. — *Au sud de Saint-Marcel.*

N° 1. { 3e batterie du 17e à cheval (réserve du 3e corps).
2. { 4e batterie du 17e à cheval (réserve du 3e corps).
3. { 11e batterie du 11e (réserve du 3e corps).
4. { 12e batterie du 11e (réserve du 3e corps).
5. 8e batterie du 11e (division Aymard, 3e corps).
6. 9e batterie du 4e (division Aymard, 3e corps).

(1) Les indications que nous donnons relativement aux batteries et à leurs emplacements, ont été empruntées à l'*Histoire de la guerre de 1870-71* par l'état-major français, après une étude sérieuse des documents annexés à ladite histoire.

A l'ouest et près du bois de Saint-Marcel.

N° 7. 8e batterie du 8e (division Aymard, 3e corps) détachée auprès du général Péchot (6e corps).

DEUXIÈME ZONE. — *Sur la voie romaine et entre cette voie et la grande route.*

La grande batterie du colonel de Montluisant.

N° 8. } 10e batterie du 4e (réserve du 3e corps).
9. } 7e batterie du 4e (réserve du 3e corps).
10. 7e batterie du 8e (division Tixier, 6e corps).
11. 7e batterie du 14e (division La Font de Villiers, 6e corps).
12. } 12e batterie du 8e (division Tixier, 6e corps).
13. } 5e batterie du 8e (division Tixier, 6e corps).

La grande batterie du lieutenant-colonel Jamet.

N° 14. 6e batterie du 14e (division La Font de Villiers, 6e corps).
15. 7e batterie du 5e (division Bataille, 2e corps).
16. 5e batterie du 14e (division La Font de Villiers, 6e corps).
17. 3e batterie du 18e à cheval (réserve générale).
18. } 9e batterie du 13e (réserve générale), détachée à la division Bisson (6e corps).
19. } 10e batterie du 13e (réserve générale), détachée à la division Bisson (6e corps).

TROISIÈME ZONE. — *Entre la grande route et le chemin de Rezonville à Chambley.*

N° 20. } 8e batterie du 5e (division Bataille, 2e corps).
21. } 9e batterie du 5e (division Bataille, 2e corps).

N° 22. 11e batterie du 5e (réserve du 2e corps).
23. 10e batterie du 5e (réserve du 2e corps).
24. 5e batterie du 5e (division Vergé, 2e corps).
25. 3e batterie montée de la Garde (division de grenadiers).
26. 8e batterie du 17e à cheval (réserve générale).
27. 2e batterie du 18e à cheval (réserve générale).
28. 4e batterie du 18e à cheval (réserve générale).

QUATRIÈME ZONE. — *Entre le chemin de Chambley et le bois des Ognons.*

N° 29. 6e batterie du 18e à cheval (réserve générale).
30. 6e batterie du 15e (réserve du 2e corps).
31. 7e batterie du 2e (brigade Lapasset, 2e corps).
32. 7e batterie du 18e à cheval (réserve générale) détachée à la division Levassor-Sorval (6e corps).
33. 8e batterie du 18e à cheval (réserve générale) détachée à la division Levassor-Sorval (6e corps).
34. 5e batterie du 18e à cheval (réserve générale).
35. 1re batterie à cheval de la Garde (division de cavalerie).
36. 2e batterie à cheval de la Garde (division de cavalerie).
37. 3e batterie à cheval de la Garde (réserve de la Garde).
38. 4e batterie à cheval de la Garde (réserve de la Garde).

Les 6 batteries de la première zone, établies au sud et près de Saint-Marcel, bombardaient Vionville et ne pouvaient faire mieux, la grande batterie prussienne de la hauteur ouest de Vionville leur étant en partie masquée par le bois de Tronville.

Ces batteries eussent été mieux placées à l'ouest et près du

bois de Saint-Marcel auprès de la batterie du général Péchot, laquelle enfilait le vallon nord de Vionville et gênait considérablement l'aile gauche de la 6e division d'infanterie prussienne.

Les 12 batteries de la deuxième zone luttèrent avec énergie contre la grande batterie ouest de Vionville, et aussi, contre les batteries intercalées entre les groupes tactiques du centre de la 6e division d'infanterie prussienne.

Les 9 batteries de la troisième zone avaient en face d'elles la grande batterie de Sainte-Marie, qui, un peu avant 1 heure, exécuta un bond en avant jusqu'à hauteur de Flavigny. De ce côté, par manque de direction d'ensemble, la situation de l'artillerie française fut très précaire.

Les 10 batteries de la quatrième zone, tirèrent, celles de droite, sur la grande batterie de la 5e division d'infanterie prussienne, celles de gauche, sur la lisière du bois de Saint-Arnould.

Sans compter l'artillerie du 4e corps et celle des divisions Montaudon et Metman, du 3e corps, encore trop éloignées du champ de bataille pour prendre part à la lutte, on constate que l'armée de Lorraine disposait, un peu après 1 heure du soir, de 60 batteries, savoir :

14 du 3e corps ;
11 du 6e corps ;
13 du 2e corps ;
12 du corps de la Garde ;
8 de la réserve générale ;
2 de la division de cavalerie Forton.

Sur ces 60 batteries, 38 seulement étaient engagées. Il y avait donc 22 batteries d'inutilisées, les unes retirées du combat, les autres, en réserve.

Les croupes nord et sud du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville) et la croupe sud du mamelon 311 (sud-ouest du

même village) sont très favorables à l'établissement de l'artillerie et présentent, ensemble, près de 4,000 mètres de développement. On aurait donc pu les garnir de 40 batteries, soit du double de celles (21 batteries) qui les occupaient. Or, malgré l'infériorité du matériel français, la puissance du nombre l'aurait emporté.

De 11 heures à 3 heures, les Prussiens disposant, en tout, de 21 batteries, n'ont pas moins acquis, puis conservé, la supériorité du feu, sauf sur les grandes batteries Montluisant et Jamet, dont l'activité n'a pu être détruite que par la charge Bredow.

Cette supériorité, l'artillerie prussienne l'a obtenue, grâce à son matériel, à ses méthodes de tir, et surtout, à sa constitution en grandes batteries dirigées par des chefs à la hauteur de leur tâche et qui savaient maintenir dans le devoir, chacun et tous.

j) Le maréchal Bazaine et ses lieutenants, aux premières heures de la bataille.

Vers 11 heures, Bazaine alla, on le sait, de Rezonville à Saint-Marcel pour conférer avec le maréchal Lebœuf.

L'entretien ne dura que quelques minutes. Il eut pour conséquence l'envoi immédiat d'un bataillon du 100e (division Tixier du 6e corps) dans la clairière entre le bois de Saint-Marcel et le bois Pierrot et l'ordre de déployer, non seulement, toute la division Aymard, mais encore, la division Nayral, parallèlement aux lisières nord du bois de Saint-Marcel et du bois Pierrot.

A défaut d'un service de reconnaissances organisé, le commandant de l'armée de Lorraine ne connaissait de la situation que ce qu'il en voyait de ses propres yeux.

Un peu avant 11 heures, lorsque la cavalerie des Allemands et les batteries prussiennes du cimetière et de la hauteur (297) ouest de Vionville eurent été refoulées par le feu

de notre infanterie, Bazaine ignorait qu'une grande attaque menaçait Vionville, l'abreuvoir, et Flavigny. Mais, au même moment, un combat très vif se livrait au Sud, dans le bois de Vionville et sur le plateau limitrophe.

C'est donc de ce côté que le Maréchal attendit l'attaque principale de l'ennemi, et cette prévision était d'accord avec le renseignement envoyé, la nuit précédente, par le général Frossard, d'après lequel des troupes d'infanterie et de cavalerie prussiennes étaient entrées à Gorze, le soir du 15 août.

Il s'ensuit qu'à 11 heures Bazaine se préoccupa uniquement d'assurer la défense de la voie romaine, et même, étant donnée sa crainte des bois, d'établir la ligne principale de résistance sur le front : Saint-Marcel—Villers-aux-Bois—Gravelotte.

Ce n'est qu'à son retour près de Rezonville, vers midi, que les succès de la 6e division prussienne à Vionville et à l'abreuvoir et, un peu plus tard, la pointe exécutée par les deux bataillons Hildebrand, de Flavigny sur Rezonville, incitèrent le Maréchal à faire venir les grenadiers, ainsi que l'artillerie de la Garde, à Rezonville.

Mais ses dispositions premières consistant à déployer les divisions Tixier et Nayral puis Montaudon, toutes les trois du 3e corps, sur le terrain au nord des bois Saint-Marcel—Pierrot, ne subirent aucune modification de sa part, et si elles ne reçurent pas leur complète exécution, il faut en attribuer la cause, un peu au hasard, un peu aussi, à la crainte qu'éprouva le maréchal Lebœuf de voir dégarnir les abords sud et ouest de Saint-Marcel.

Le commandant du 3e corps savait depuis le matin qu'il devait servir de réserve aux 6e et 2e corps, en cas d'attaque venant de Gorze. Comme le mot « réserve » n'avait pour lui qu'un sens grammatical, il ne fut pas autrement surpris de recevoir, à 11 h. 1/2, l'ordre verbal de former avec ses trois divisions disponibles une deuxième ligne déployée, face au Sud, entre Saint-Marcel et Villers-aux-Bois.

En résumé, le maréchal Bazaine, depuis son arrivée, vers 10 heures, sur le champ de bataille de Rezonville jusque vers 1 heure de l'après-midi, s'est montré pareil à ce qu'il avait été au combat de Borny, c'est-à-dire, n'ayant ni un but, ni un plan, ni la volonté de vaincre.

Son incapacité d'une insondable profondeur défie la comparaison avec les plus mauvais généraux en chef de tous les temps, mais, pour être juste, il convient d'ajouter que ses lieutenants, à une exception près, n'étaient guère moins faibles que lui.

On sait que, de 9 h. 1/2 à midi, le général Frossard ne prit aucune part au combat soutenu par le 2e corps.

Après la défaite de son infanterie, cet officier général perdit la tête et, par son excitation, provoqua les charges intempestives et désastreuses du 3e lanciers et des cuirassiers de la Garde.

Le maréchal Canrobert n'imprima au combat du 6e corps aucune espèce de direction.

Il laissa faire ses divisionnaires, et le seul ordre de lui que l'on trouve dans les documents officiels, est relatif au déploiement du 9e de ligne, vers midi, face au Sud, le long de la grande route.

Au corps de la Garde impériale, dès le début de la bataille, le général Bourbaki fit déployer ses troupes sur une demi-circonférence ayant Gravelotte pour centre, comme si ce village pouvait être attaqué, incessamment de toutes parts, et que de sa conservation dut dépendre le salut de l'armée.

Un tel dispositif paraît enfantin, quand on songe que la Garde était en réserve générale.

Le général de Ladmirault ne craignait pas les responsabilités, savait se faire obéir et, en toutes circonstances, on l'a vu

réfléchi, actif, confiant en lui-même et dans ses troupes; c'était un chef.

A vrai dire, le général de Ladmirault a commis des erreurs graves, le 15 au soir et le matin du 16 août, en particulier quand il s'est agi d'organiser la marche du 4e corps pour aller à Doncourt, mais ces erreurs ne furent, non le résultat d'un défaut de jugement, mais les fruits vénéneux des campagnes d'Algérie, lesquelles constituaient la seule école du haut commandement français.

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DE REZONVILLE JUSQUE VERS 4 H. 1/2 DU SOIR

---

§ 1er. — Le combat défensif soutenu par le IIIe corps prussien.

a) Échec de la mission de surveillance confiée à la 5e division de cavalerie.

On se souvient (1) qu'à l'instigation du général de Rheinbaben et avec l'approbation du général d'Alvensleben, la brigade de cavalerie Barby s'était portée, à midi trois quarts, des environs de Tronville au nord-ouest des bois du même nom, afin de renforcer le rôle de surveillance que le 13e dragons remplissait déjà de ce côté pour le compte du IIIe corps. Ce renfort était d'autant plus nécessaire qu'à midi et demi, le 13e dragons avait signalé l'arrivée de nombreuses troupes françaises à Doncourt. Carte n° 13.

Un peu avant 1 heure, le 1er dragons de la Garde, et sa batterie à cheval, accourus de Saint-Hilaire au bruit du canon, prirent une position d'attente au sud-ouest de Mars-la-Tour.

Le capitaine de Planitz, commandant de la batterie, obtint

---

(1) Page 231.

du général de Brandebourg, chef de la brigade des dragons de la Garde, l'autorisation de rejoindre les escadrons Barby, alors en marche vers le Nord et que l'on voyait se profiler sur la lisière occidentale du grand bois de Tronville.

Vers 1 h. 1/2, la brigade Barby (19e dragons, 13e uhlans, 4e cuirassiers) ayant rejoint le 13e dragons, les 4 régiments prirent une position d'attente, sous le couvert de nombreuses patrouilles, sur le terrain nord-ouest du grand bois de Tronville, à la naissance du ravin de la Cuve (1), pendant que la batterie Planitz, venue plus au Nord, ouvrait le feu contre les troupes ennemies (corps Lebœuf) observées aux abords de Saint-Marcel.

Carte n° 44. A cette canonnade répondirent, aussitôt, 5 ou 6 batteries disposées au sud-ouest du hameau, et qui tirèrent aussi sur la masse de cavalerie prussienne insuffisamment défilée.

La brigade Barby, renforcée du 13e dragons, auprès de laquelle se tenait le général de Rheinbaben, reçut de lui, vers 1 h. 3/4, l'ordre de faire demi-tour et d'aller prendre une position mieux abritée, à l'ouest du grand bois de Tronville.

Disons de suite que la brigade Barby renforcée ne stationna que fort peu de temps sur ce nouvel emplacement et qu'à 2 h. 1/2, elle fut remise en mouvement vers le Sud-Ouest, sous la menace de troupes françaises d'infanterie et d'artillerie arrivées de Doncourt sur le terrain nord du ravin de la Cuve (avant-garde de la division Grenier du 4e corps).

La batterie Planitz rejoignit alors le 1er dragons de la Garde, près de Mars-la-Tour.

---

(1) Il ne faut pas confondre *le ravin de la Cuve*, orienté de l'Est à l'Ouest, avec *le fond de la Cuve*, qui suit la direction Sud-Nord.

b) Situation très critique de l'aile gauche de la 6e division d'infanterie.

A partir de 1 heure, les 5e et 6e groupes tactiques (1), formant l'aile gauche de la 6e division d'infanterie, furent accablés par des feux concentriques de mousqueterie, partant des lisières du bois de Saint-Marcel et du terrain au sud de ce bois.

L'artillerie (2) du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville), combinant son action avec celle des tirailleurs français, l'aile gauche de la 6e division prussienne, à commencer par le 6e groupe tactique (1), dut reculer, vers 1 h. 1/4, et, tandis que ce groupe allait chercher un abri à la lisière orientale du bois de Tronville la plus rapprochée, le 5e groupe tactique (1) vint s'abriter, en crochet défensif, derrière une ride du sol comprise entre deux vallonnets qui aboutissent au vallon : Vionville —voie romaine.

Vers le même moment, les 10 compagnies disponibles du détachement Lehmann, qui composaient le 7e groupe tactique (1), atteignirent la lisière nord du grand bois de Tronville et s'engagèrent dans un combat de feux contre la ligne française depuis longtemps en position, face à cette lisière et à 400 mètres d'elle.

Les tirailleurs français déployés sur un grand front, au sud de la voie romaine (93e de ligne), avaient puissamment contribué à l'échec de la gauche prussienne ; aussi quelle ne fut pas l'agréable surprise des Prussiens en voyant la longue ligne adverse (le 93e de ligne), se retirer vers l'Est et disparaître bientôt derrière l'artillerie du mamelon 312.

---

(1) Voir à la page 224, la composition des groupes tactiques de la 6e division d'infanterie.

(2) 72 pièces, en deux grandes batteries de 36 pièces, chacune, commandées, l'une par le lieutenant-colonel de Montluisant, l'autre par le lieutenant-colonel Jamet.

Cette retraite singulière commença dès que le 6e groupe tactique de la 6e division d'infanterie prussienne eut terminé son mouvement de recul, c'est-à-dire vers 1 h. 1/2.

A partir de ce moment, l'artillerie française du mamelon 312 était vulnérable sur son front.

Nous avons déjà exposé (1) les craintes qui assaillirent le général d'Alvensleben lorsque, revenant, à 1 heure, de Tronville, il alla se poster en observation sur la hauteur (297) ouest de Vionville.

Vers 1 h. 1/2, ses alarmes arrivèrent au paroxysme, car, à cette heure-là, il fut informé du recul de son aile gauche, en particulier du 6e groupe tactique, et apprit que les masses françaises signalées, à midi et demi, en marche de Doncourt sur Bruville, s'approchaient du grand bois de Tronville.

D'autre part, les forces nombreuses de l'ennemi, en position entre Saint-Marcel et ce bois, pouvaient d'un moment à l'autre prononcer leur attaque.

Enfin, l'artillerie française du mamelon 312 se montrait de plus en plus active et semblait même se renforcer.

Si l'attaque attendue de Bruville et de Saint-Marcel sur le grand bois de Tronville s'exécutait maladroitement, par suite de la faiblesse du commandement français, on était en droit d'espérer que le 7e groupe tactique (Lehmann), auquel s'était joint le 6e, pourrait défendre la lisière nord de ce bois jusqu'à l'arrivée de la 20e division.

Mais, si une autre attaque venait à surgir du mamelon 312 en même temps que la précédente, la ruine de la 6e division d'infanterie était certaine.

Or, le redoublement d'activité qui se manifestait à la grande batterie du mamelon 312 semblait être le prélude d'une action offensive de l'ennemi sur Vionville.

---

(1) Voir page 231.

A la guerre, on connaît ses propres maux et l'on reste parfois longtemps à discerner ceux qu'éprouve l'adversaire.

Alvensleben prenait pour la préparation d'une attaque sur Vionville les efforts désespérés que faisaient les batteries du mamelon 312 pour répondre au feu supérieur de l'artillerie prussienne.

e) La charge Bredow.

Quoi qu'il en fût, le commandant du III[e] corps jugea, vers 1 h. 1/2, qu'il fallait à tout prix faire avorter les préparatifs apparents d'une offensive sur Vionville, au moyen d'une attaque dirigée contre la grande batterie du mamelon 312.

L'infanterie prussienne étant désormais incapable d'un effort quelconque, c'est à la cavalerie qu'Alvensleben dut confier la mission d'attaquer et, comme la brigade Bredow se trouvait à portée, c'est à elle qu'il envoya l'ordre de charger sur l'artillerie française la plus proche et la plus menaçante.

Le colonel de Voigts-Rhetz, chef d'état-major du III[e] corps, transmit cet ordre au général de Bredow en y joignant des explications très nettes.

La brigade (7[e] cuirassiers, 16[e] uhlans) était, à ce moment, massée dans le petit vallon nord-nord-ouest de Tronville, à 200 mètres de la corne sud-ouest du petit bois (1), mais son chef, *qui se tenait auprès d'elle*, n'était nullement au courant de la situation.

Le colonel de Voigts-Rhetz exposa au général de Bredow qu'il s'agissait de charger sur les batteries en position au sud de la voie romaine, afin d'enrayer les préparatifs d'offensive qui se manifestaient de ce côté.

Le chef d'état-major du III[e] corps fit remarquer au général

---

(1) Le petit bois de Tronville est séparé du grand bois par une clairière large de 100 mètres environ.

que sa brigade, une fois dans le vallon nord de Vionville, pourrait atteindre un pli de terrain conduisant jusqu'aux batteries, et *il s'offrit à la piloter*.

Le général de Bredow, au bruit de la fusillade qu'il entendait vers le Nord, s'était persuadé que le grand bois de Tronville était au pouvoir des Français.

Bien que le colonel de Voigts-Rhetz lui affirmât le contraire, le général de Bredow ne persista pas moins à vouloir se garantir de ce côté pendant sa marche d'approche et il tira au sort les 2 escadrons (un par régiment), « *voués, suivant* « *lui, à une mort certaine* », qui devaient se porter directement vers les lisières sud et sud-est du grand bois de Tronville pendant qu'avec les six autres il exécuterait l'attaque.

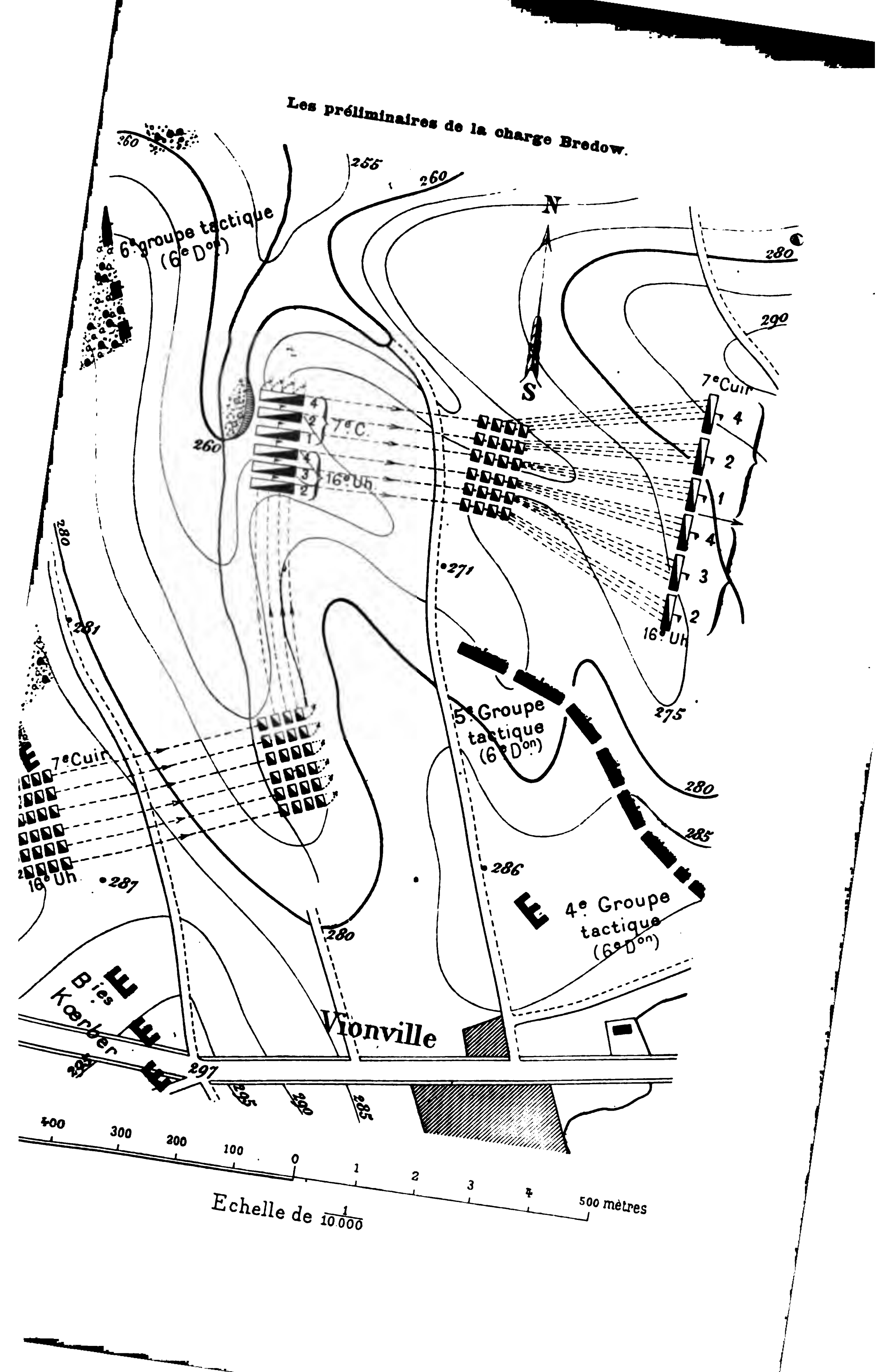
Ce tirage au sort, lorsqu'il fut connu du général d'Alvensleben, provoqua son mécontentement et lui fit dire : « C'est « un fait unique dans l'histoire, depuis les Horaces ».

La mise en marche en fut retardée, et ce n'est guère qu'à 2 heures que la brigade descendit, en ligne de masses et au trot, dans le vallon de Vionville en passant au nord de la grande batterie Kœrber.

Le 16e uhlans formait la droite, le 7e cuirassiers, la gauche. Une fois dans le vallon, la brigade fit « pelotons à gauche », et avança, en colonne d'escadrons et toujours au trot, jusqu'aux deux tiers de la distance qui sépare Vionville de la voie romaine; ensuite, elle fit « pelotons à droite », prit ses intervalles en gravissant le flanc oriental du vallon, se déploya un peu avant d'arriver au changement de pente, puis s'embarqua au galop.

La brigade, à 6 escadrons déployés sur une seule ligne, aperçut les batteries françaises en position au sommet de la croupe 312, lorsqu'elle n'en était plus qu'à 600 mètres.

Au même instant, 2 batteries à cheval françaises arrivaient au galop pour s'établir en avant du centre de la ligne des pièces. Elles n'eurent que le temps de séparer les trains.



Les préliminaires de la charge Bredow.
6e groupe tactique
(6e Don)
7e C.
16e Uh.
7e Cuir
16e Uh
5e Groupe
tactique
(6e Don)
4e Groupe
tactique
(6e Don)
Vionville
Bies
Kœrber
N
S
260
255
280
290
271
281
287
286
275
285
297
295
Echelle de 1/10.000
400
300
200
100
0
1
2
3
4
500 mètres

Traversées par les cuirassiers prussiens, elles furent complètement désorganisées.

Les batteries voisines amenèrent les avant-trains et s'enfuirent.

Des fractions d'infanterie (3 compagnies du 9e bataillon de chasseurs), intercalées entre les batteries, purent à peine tirer; la charge leur passa sur le corps.

La brigade Bredow continuant sa course, foula aux pieds de ses chevaux un régiment (le 93e) en bataille à 300 ou 400 mètres plus loin, régiment que la retraite rapide et désordonnée des batteries françaises venait de rompre et de mettre hors d'état de se défendre.

A ce moment, les 6 escadrons prussiens avaient complètement rempli leur mission, au prix de pertes insignifiantes.

Il fallait donc faire sonner le ralliement et ramener la brigade dans le vallon d'où elle était partie.

Mais la guerre est un drame dans lequel les passions jouent le rôle principal.

Enivrés par le succès, les cavaliers prussiens continuèrent leur course, désormais folle, dans la direction de Rezonville.

Mais bientôt, ils furent assaillis, de front, par une brigade de dragons (division Valabrègue), en queue, par une autre brigade de dragons (division Forton) enfin, de flanc, par un régiment de cuirassiers (division Forton), en sorte que la moitié seulement (1) parvinrent à s'échapper dans la direction de Flavigny.

Le 11e hussards (brigade Redern), accouru des abords de ce hameau dans le but de recueillir les débris de la brigade Bredow, n'eut pas l'occasion de combattre, parce que la cavalerie française était trop en désordre pour exécuter une poursuite énergique.

(1) Les pertes furent de 26 officiers, 363 cavaliers, 409 chevaux.

En dépit de l'exagération de son parcours, la charge Bredow avait atteint son but.

La grande batterie française de la croupe 312 et l'infanterie de la région sud de la voie romaine étaient rompues, dispersées, incapables de reprendre la lutte avant longtemps.

Rassuré de ce côté, le commandant du III[e] corps put dès lors porter toute son attention sur les bois de Tronville, à conserver jusqu'à l'arrivée prochaine de la 20[e] division, afin d'éviter que la 6[e] division ne fût contrainte de reculer sur la position : Vionville—Tronville, laquelle faisant un angle droit avec la ligne d'artillerie du centre et de l'aile droite, aurait mis le III[e] corps en fâcheuse posture.

D'autre part, le général d'Alvensleben profita de l'accalmie consécutive à la charge Bredow pour retirer du combat le 64[e] très éprouvé et s'en faire une réserve de 2 petits bataillons abrités par la hauteur ouest de Vionville.

d) **Commentaires sur la charge Bredow.**

A part le malencontreux tirage au sort qui priva sa brigade de deux escadrons, lesquels ne perdirent ni un homme ni un cheval, le général de Bredow, fort bien conseillé par le colonel de Voigts-Rhetz, sut prendre des dispositions excellentes pour faire surgir ses six escadrons disponibles à courte distance du centre des batteries françaises de la croupe 312.

Les évolutions au trot, pour gagner du terrain vers le Nord, et ensuite se redresser face à l'Est, sont si élémentaires qu'elles semblent, à première vue, s'être imposées et ne mériter aucun éloge.

Ces mouvements très simples indiquent pourtant, chez le général de Bredow, un grand sens manœuvrier, si l'on tient compte de l'émotion inséparable d'une action prochaine, des erreurs d'optique si communes sur le champ de bataille, enfin de l'ignorance plus ou moins grande où se trouvait le

général au sujet des emplacements des troupes amies et ennemies, les plus voisines.

Néanmoins, une critique s'impose.

Dès que sa brigade fut restée seule en position d'attente au sud du petit bois de Tronville, par suite du départ de la brigade Barby dans la direction de Bruville, le général de Bredow aurait dû lancer des patrouilles vers les lisières sud et sud-est du grand bois, en liaison avec l'infanterie de la 6e division, et il eût été bon que, lui-même, ou l'un de ses officiers, allât auprès de la grande batterie Kœrber (ouest de Vionville), pour observer de là les péripéties de la lutte.

Si ces conditions eussent été remplies, le général de Bredow n'aurait pas eu la singulière idée de faire tirer au sort deux escadrons chargés de couvrir le flanc gauche de sa brigade pendant son cheminement dans le vallon nord de Vionville.

La formation la meilleure pour attaquer, à courte distance, une artillerie en action, est la plus usuelle, autrement dit, la formation en bataille, et c'eût été une grave erreur de la part du général de Bredow que de lancer d'abord une ligne de fourrageurs, parce que ceux-ci, impuissants à bouleverser les batteries, auraient donné l'éveil et enlevé à l'attaque proprement dite les bénéfices de la surprise.

Il est permis de croire qu'à 1 h. 1/2, au moment où fut envoyé l'ordre à la brigade Bredow de charger sur la grande batterie de la croupe 312, le général Alvensleben ignorait la retraite, en cours d'exécution, de la ligne de tirailleurs français (93e de ligne), qui avaient combattu l'aile gauche de la 6e division et contribué à la refouler dans le grand bois de Tronville.

En supposant cette ligne de tirailleurs français encore en action à 2 heures, la brigade Bredow serait apparue devant sa droite et son centre, à la distance de 300 mètres environ.

Les tirailleurs auraient-ils ouvert le feu rapide, sans chercher à se grouper?

Dans le cas de l'affirmative, la brigade Bredow terminait là sa chevauchée, mais l'éducation guerrière de nos troupes était si faible à cette époque que l'on peut mettre en doute cette éventualité.

De la bravoure déployée par la brigade Bredow dans son attaque, nous ne dirons que ceci : elle fut splendide, comme l'avait été, une heure plus tôt, celle des cuirassiers de la Garde impériale, avec cette différence qu'elle porta tous ses fruits, grâce à son chef, tandis que la vaillance des cuirassiers de la Garde ne servit à rien, faute d'un commandement capable.

e) Retraite de l'infanterie d'aile gauche de la 6e division sur Tronville.

Au moment, vers 1 h. 1/2, où le 6e groupe tactique (1) de la 6e division atteignait, en reculant, la lisière orientale du grand bois de Tronville, le 7e groupe tactique (1), conduit par le colonel Lehmann, en avait bordé avec ses tirailleurs la lisière nord, sur un front de 700 à 800 mètres, la droite de la ligne au saillant nord-est de ce bois. Carte n° 45.

Le feu fut ouvert aussitôt contre une ligne déployée (le 4e de ligne et 2 bataillons du 12e) sur la petite croupe située à 400 mètres au Nord.

Le 7e groupe tactique fut dès lors soumis à une vive fusillade et à une canonnade intense, celle-ci provenant des batteries en position au sud-ouest de Saint-Marcel.

Jusque vers 2 h. 1/2, les 6e et 7e groupes tactiques se défendirent bravement, en dépit de lourdes pertes, mais ensuite, des fractions françaises venues de Bruville (4e corps) envahirent le bois par sa corne nord-ouest, tandis que les bataillons, directement opposés aux lisières nord et nord-est,

---

(1) Voir à la page 224 la composition des groupes tactiques de la 6e division d'infanterie prussienne.

se précipitaient à l'attaque. Il fallut rétrograder à l'intérieur du fourré.

D'autre part, vers 3 heures, un bataillon français (IIIe du 80e, division Aymard du 3e corps), s'avançant du Nord au Sud, entre le bois de Saint-Marcel et le grand bois de Tronville, prit en flanc, par ses feux, le 5e groupe tactique et contribua ainsi à déterminer sa retraite.

Ces mouvements rétrogrades furent continués jusqu'à Tronville que les 7e, 6e et 5e groupes, rompus et en désordre, atteignirent entre 3 h. 1/2 et 4 h. 1/2.

La lisière nord-ouest du petit bois de Tronville fut seule occupée par quelques fractions détachées du 7e groupe pendant sa retraite.

Dans le même temps, sur les 5 batteries allemandes qui, après l'occupation, par elles, de la hauteur du cimetière, avaient pris position séparément, vers midi, sur la ligne des tirailleurs ou tout auprès, deux seulement restèrent en position au Sud et près de la grande route, derrière le 3e groupe tactique, deux autres allèrent rejoindre la grande batterie Kœrber, et la dernière (celle de droite) vint se placer à la gauche de la grande batterie Dresky.

La grande batterie Kœrber serait alors devenue forte de 8 batteries, si ses 3 batteries de gauche, très éprouvées, ne se fussent retirées du combat et n'eussent pris une position d'attente, au sud de la hauteur (297) ouest de Vionville. Il en résulta que cette grande batterie ne fut plus composée que de 30 pièces de canon.

Les Français ne surent pas profiter de leur succès, et c'est à peine si quelques centaines d'entre eux (4 compagnies du 12e de ligne) poussèrent à travers le fourré jusqu'à la lisière septentrionale de la clairière est-ouest du grand bois de Tronville, d'où ils incommodèrent, par leur feu exécuté à 1000 mètres, les batteries Kœrber au point de provoquer de leur part un changement de front en arrière, et même, le départ des 3 batteries de gauche.

Au même moment, entre 3 heures et 3 h. 1/2, des troupes d'infanterie (5 bataillons du 4e corps) et d'artillerie (3 batteries) ennemies, venues de Bruville, prirent position, à la corne nord-ouest du grand bois, et à l'ouest sur le plateau 263.

Deux de ces batteries tirèrent, à travers la clairière qui sépare les deux bois de Tronville, sur les batteries Kœrber sans leur faire grand mal, et la troisième, en position plus à l'Ouest, soutint, à partir de 3 h. 1/2 et pendant quelques minutes seulement, une lutte fort inégale avec 2 batteries de la 20e division, arrivées à cette heure-là au sud de la route et à 500 mètres environ à l'ouest du petit bois de Tronville.

Ces troupes françaises (du 4e corps) se retirèrent vers le Nord, un peu avant 4 heures du soir.

Si, vers 3 h. 1/2, une brigade de cavalerie française, appartenant au 3e corps, se fût portée des abords de Saint-Marcel vers le Sud en côtoyant la lisière orientale du grand bois de Tronville, elle aurait renversé les débris du 5e groupe tactique de la 6e division d'infanterie, en retraite à découvert sur le village de Tronville, et se serait facilement emparée de la grande batterie Kœrber.

Cette attaque aurait été le pendant de la charge Bredow.

Mais, pour qu'une telle action fût possible, il fallait un chef de cavalerie (en observation au saillant sud-ouest du bois de Saint-Marcel), doué du sens tactique, et de l'esprit de décision,... deux qualités alors rarissimes parmi les généraux français.

On prête au général d'Alvensleben les paroles suivantes qu'il aurait prononcées, vers 3 heures : « Comme Wellington « à Waterloo, je voudrais que la nuit vînt, ou le Xe corps. »

En se comparant à Wellington, le commandant du IIIe corps laissait percer la juste fierté qu'il éprouvait d'avoir su contenir, à lui seul, une armée entière, mais s'il a eu, à ce moment de crise suraiguë, l'esprit assez libre pour faire un

tel rapprochement, c'est qu'il savait le Xe corps sur le point de franchir le seuil du champ de bataille.

C'est, en effet, vers 3 h. 1/2 que les deux bataillons d'avant-garde de la 20e division se portèrent des abords de Tronville vers le bois du même nom pour recueillir les débris des 7e, 6e, et 5e groupes tactiques de la 6e division. Une demi-heure plus tard, trois autres bataillons de la 20e division dépassèrent Tronville et suivirent les traces de leur avant-garde.

L'aile gauche du IIIe corps fut dès lors à l'abri du désastre.

f) Le combat de front, à l'aile droite.

Carte n° 44. De midi à 2 heures, un calme relatif régna sur la partie du champ de bataille occupée par la 5e division d'infanterie, où l'artillerie se bornait à canonner les batteries françaises établies sur les mamelons 312-311 et 307-308.

Les six bataillons allemands en position sur les lisières nord des bois de Saint-Arnould (IIIe et IIe du 8e) et de Vionville (3e bataillon de chasseurs, Ier et IIe du 48e, 2 compagnies du IIIe du 78e) avaient en face d'eux, à la distance de 800 mètres à 1000 mètres, une forte ligne de tirailleurs couchés dont le tir n'avait qu'une faible efficacité.

D'autre part, les batteries françaises établies sur les flancs du mamelon 307-308 et tirant, à 1500 ou 1800 mètres, contre les lisières de bois occupées par l'aile droite de la 5e division, ne produisaient pas d'effets appréciables.

Vers 2 heures, les Français amenèrent sur le mamelon 311-312 des troupes fraîches (2 bataillons du 2e grenadiers de la Garde, 2 bataillons du 25e de ligne), et certains mouvements avant-coureurs d'une attaque contre le bois de Saint-Arnould se manifestèrent parmi les troupes stationnées aux abords de la Maison-Blanche (brigade Lapasset).

Carte n° 46. Entre 2 h. 1/2 et 2 h. 3/4, trois bataillons français (de la

brigade Lapasset) s'avancèrent de la Maison-Blanche vers le bois de Saint-Arnould, et leurs nombreux tirailleurs parvinrent jusqu'à 400 mètres environ de sa lisière nord.

Un feu rapide des IIe et IIIe bataillons du 8e et du 3e bataillon de chasseurs fit échouer l'attaque en contraignant ses deux échelons à se coucher sans pouvoir avancer davantage, et même, un peu plus tard, à reculer de quelques centaines de mètres.

Quelques instants plus tôt, les batteries françaises du mamelon 307-308, opposées au bois de Saint-Arnould, avaient quitté leur emplacement, sauf une, et s'étaient retirées dans la direction de Rezonville.

Mais l'attaque française, dirigée de la Maison-Blanche contre le bois de Saint-Arnould, fut comme le signal de deux autres moins fortes qui s'avancèrent, un peu avant 3 heures, l'une de la hauteur 312 sur le bois de Vionville, l'autre de la crête 312-311 dans la direction des batteries de la 5e division d'infanterie.

L'attaque partie de la hauteur 312 (2 bataillons du 25e sous les ordres du colonel Gibon) fut refoulée, presque aussitôt, par le feu dirigé contre elle de la lisière nord du bois de Vionville, mais l'autre attaque (2 bataillons de grenadiers de la Garde) gagna quelques centaines de mètres, et, si elle dut retourner assez promptement sur sa position, il lui fut possible, durant quelques instants, de tirer à 600 ou 700 mètres sur les canonniers prussiens.

Ces attaques, faites en ligne mince, étaient dépourvues de soutiens et d'une réserve.

Malgré leur insuccès, elles causèrent de vives alarmes au major Gallus, dont les batteries avaient alors brûlé presque toutes leurs munitions, et le déterminèrent à demander au général de Stulpnagel l'autorisation de retirer ses batteries du combat pour les envoyer se ravitailler auprès des colonnes de munitions restées en arrière.

Le commandant de la 5e division lui fit cette belle réponse (1) :

« L'artillerie est, pour le moment, notre unique soutien; « c'est à peine si l'on peut encore compter sur l'infanterie. Si « l'artillerie se retire, l'infanterie ne pourra tenir et la « bataille sera perdue. Si l'artillerie reste, la victoire sera au « moins indécise. Il n'est pas indispensable que les batteries « fassent un feu continu ; quelques coups, de temps à autre, « suffisent ; c'est seulement au moment d'une nouvelle « attaque qu'il y aura lieu de faire un feu rapide et de le con- « tinuer jusqu'au dernier obus si c'est nécessaire. »

Entre 3 h. 1/2 et 4 heures, les deux bataillons (Ier du 8e et Ire du 12e) laissés le matin, l'un à Corny, l'autre près de Dornot, rallièrent la 5e division et furent disposés en arrière des ailes de son artillerie, le Ier bataillon du 12e à gauche.

g) Attaques partielles Lyncker et Schwerin.

Le colonel de Lyncker, en marche de Novéant sur Chambley avec 2 bataillons du 78e, 2 escadrons du 9e dragons et une batterie, s'était placé, vers midi (2), sous les ordres du général de Stulpnagel.

A 3 heures, ce colonel se tenait auprès du IIe bataillon du 78e disposé, comme réserve, extérieurement au bois de Vionville et près de sa corne nord-ouest. Au même moment, 2 compagnies (9e et 10e) du même régiment étaient à l'intérieur de cette corne, tandis que les 11e et 12e servaient de soutien à l'aile gauche des batteries Gallus.

---

(1) Citation extraite de la *La Guerre de 1870-71*, rédigée par la Section historique, laquelle l'a empruntée au fascicule n° 4 du *Militär-Wochenblatt* de 1892.

(2) Voir page 190.

Les 6 compagnies dont le colonel de Lyncker disposait immédiatement avaient contribué à faire avorter l'attaque partielle (2 bataillons du 25e de ligne) dirigée de la hauteur 312 sur le bois de Vionville.

Cette attaque, à peine esquissée, dut « exciter la jalousie » du colonel, et lui donner l'envie d'attaquer à son tour. Il se contint toutefois, et c'est seulement vers 3 h. 1/2, quand arrivèrent, derrière les ailes de l'artillerie, les 2 bataillons (Ier du 8e et Ier du 12e) laissés le matin sur les bords de la Moselle, que le colonel de Lyncker crut pouvoir attaquer la hauteur 312 avec ses 6 compagnies. Il n'en avait nul droit, sachant que le général d'Alvensleben avait envoyé, à midi, l'ordre formel à la 5e division de conserver une attitude strictement défensive.

Le colonel de Lyncker lance donc, vers 4 heures, 6 compagnies (5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e du 78e) à l'attaque de la hauteur 312.

A peine démasquées, elles sont soumises à un feu rapide (du 25e de ligne) qui les met en désordre et les contraint à revenir en arrière avec de fortes pertes, y compris celle du colonel, blessé à mort.

Le commandant de la 12e brigade, général de Schwerin, lorsqu'il vit déboucher l'attaque Lyncker se persuada que c'était en vertu d'un ordre supérieur.

Il fait alors marcher (4 h. 1/4) contre les défenseurs du mamelon 312-311 les 2 bataillons du 12e (Ier et IIe), en position à la gauche des batteries de la 5e division.

Ces deux bataillons, assaillis par les feux de mousqueterie partant de la crête 312-311, ne peuvent gagner que quelques centaines de pas et se couchent.

Les Français (2 bataillons de grenadiers de la Garde) courent sur eux avec une rapidité extrême et, par la menace d'abordage, les mettent en fuite.

Ce retour offensif est repoussé, presque aussitôt, par des feux combinés d'infanterie et d'artillerie.

Les attaques Lyncker et Schwerin, entamées, l'une à 4 heures, l'autre à 4 h. 1/4, ne répondaient, ni à un but ni à un plan.

Elles seraient donc condamnables si l'on ne savait qu'au combat la raison exerce peu d'influence sur les actions humaines tandis que les passions y jouent un rôle prépondérant.

Il faut bien dire aussi que certaines attaques partielles, en apparence téméraires, concourent au but essentiel du combat, qui est de déprimer le moral de l'adversaire.

Encore faut-il qu'elles n'aboutissent pas à un échec grave, auquel cas la supériorité morale passe du côté de la défense.

C'est par la combinaison intime des feux de préparation d'artillerie et d'infanterie, dirigés sur l'objectif choisi pour une attaque partielle, que l'on peut espérer de voir celle-ci aboutir à un bon résultat.

Ici, comme partout, la volonté de vaincre appelle la reconnaissance sommaire du point d'attaque, la réunion de moyens d'action suffisants à proximité de ce point, une préparation convenable par le feu, et la plus grande rapidité possible dans l'exécution.

L'importance de la direction, même quand il s'agit d'attaques partielles, ne peut que croître avec les progrès de l'armement, de la technique du tir, et de la tactique.

Entre 4 et 5 heures, la 5e division d'infanterie reçut de puissants renforts, les uns, directs (3 bataillons et 5 batteries), les autres, indirects (9 bataillons du VIIIe corps), qui lui permirent de conserver jusqu'à la fin de la bataille le terrain conquis, le matin, au prix des plus grands efforts.

§ 2. — L'armée de Lorraine.

a) Opérations du 4e corps et de la division du Barail.

Carte n° 44. Au 4e corps, la situation des troupes disponibles, vers 1 h. 1/2, était la suivante :

1° A l'extrême droite, la division du Barail, comprenant le 2e chasseurs d'Afrique, la brigade de France (dragons et lanciers de la Garde) et 2 batteries à cheval, a pris position au Sud et près du bois de la Grange ;

2° Dans le vallon au nord de la ferme Greyère, sont rassemblés les 3 régiments de cavalerie disponibles (1) de la division de cavalerie Legrand;

3° La brigade Pradier commence à se rassembler à l'Est et près de Bruville, face à Ville-sur-Yron;

4° La brigade Bellecourt, précédée de 7 batteries, dont 3 divisionnaires et 4 de la réserve, celles-ci ayant auprès d'elles, comme soutien, le 5e bataillon de chasseurs, marche en bataille vers le plateau : 277-274-257, pour y prendre position.

Le général de Ladmirault avait fait prendre les devants à la batterie de mitrailleuses de la 2e division, escortée par une compagnie de chasseurs, pour tirer sur les groupes de cavaliers prussiens en mouvement sur le plateau 277-274.

Après le déploiement du 4e corps (moins la division Cissey), vers 2 heures, sur la croupe 277-274-257, on voit :

1° L'artillerie avec 36 pièces (24 de 4 et 12 de 12), sur le bord méridional du plateau 277-274, face au grand bois de Tronville.

Cette ligne d'artillerie a son front et ses flancs protégés par par trois compagnies de chasseurs (5e bataillon);

2° La batterie de mitrailleuses de la 2e division (capitaine de Saint-Germain), escortée d'une compagnie de chasseurs, déborde la droite des autres batteries d'environ 700 mètres;

3° La brigade Bellecourt occupe, avec 5 bataillons en

(1) Le 11e dragons était à l'est de Bruville avec les deux batteries à cheval de la division Legrand.

bataille et largement espacés, un front de 1500 mètres environ (1), sa gauche, à 50 mètres derrière l'aile droite de l'artillerie, sa droite, à l'ouest et près de la route de Bruville à Mars-la-Tour. Dans ce dispositif, le 13e de ligne, à la droite du 43e, présente ses trois bataillons en première ligne, tandis qu'au 43e un bataillon est en deuxième ligne.

Un peu après 2 heures, l'artillerie du 4e corps ouvrit le feu contre la lisière nord du grand bois de Tronville, alors occupée par de nombreux tirailleurs ennemis.

Dès le début du mouvement de la brigade Bellecourt vers le plateau 277-274-257, les deux batteries à cheval de la division Legrand, arrêtées, ainsi que le 11e dragons, à l'est de Bruville, avaient reçu l'ordre de rejoindre leur division. Ces batteries s'établirent, en surveillance face à l'Ouest, sur le petit plateau nord de la ferme Greyère.

Quant au 11e dragons, il resta où il était, attendant des ordres qui ne vinrent pas, et fut inutile toute la journée, tandis qu'il aurait dû rejoindre sa division (Legrand), ou bien encore, épouser les opérations de la brigade Bellecourt.

Un peu avant 2 heures, lorsque la brigade Pradier eut achevé de se rassembler à l'ouest de Bruville, son chef la porta sur l'alignement de la brigade Bellecourt et à sa droite.

Toutefois, un bataillon (Ier du 64e) alla former soutien pour la division Legrand, à mi-distance de Bruville et du fond de la Cuve, et un autre bataillon (Ier du 98e) fut détaché à

---

(1) Un bataillon de 600 hommes, comme c'était le cas au 4e corps, le 16 août 1870 occupe, en ligne déployée (en bataille), un front d'environ 220 mètres.

Les cinq bataillons de première ligne de la brigade Bellecourt couvraient donc une étendue de 1100 mètres et ils étaient séparés les uns des autres par un intervalle de 100 mètres en moyenne.

l'occupation de la ferme Greyère que la compagnie divisionnaire du génie vint mettre en état de défense.

Les IIe et IIIe bataillons du 64e, en 1re ligne, suivis des IIe et IIIe bataillons du 98e, en 2e ligne, occupèrent, en bataille et à la droite du 13e, la partie de la croupe du Poirier qui descend vers l'Ouest ; mais cette position étant dominée, à courte distance, par le plateau sud du ravin de la Cuve, le général Pradier poussa, presque aussitôt, ces quatre bataillons jusqu'au bord opposé, en appuyant leur droite au bois de la Velterène.

A 2 h. 1/2, les deux batteries à cheval de la division Legrand, postées au nord de la ferme Greyère, obligèrent, par leur feu, un gros de cavalerie ennemie (1er dragons de la Garde) à rétrograder du plateau est de Ville-sur-Yron sur Mars-la-Tour.

Jusque vers 2 h. 1/2, le général de Ladmirault ne semble avoir eu d'autre idée que de prolonger à l'Ouest la ligne de bataille des corps d'armée voisins (3e et 6e corps).

On lui prête, même ce propos, qu'il aurait tenu, entre 11 heures et midi, au cours de sa reconnaissance (1) du terrain : « Je préfère avoir ce fossé (le ravin de la Cuve) devant « moi que derrière (2). »

Mais un fait important qui relève de la psychologie des armées vint modifier ses premières intentions.

A la vue du déploiement de l'artillerie du 4e corps au bord méridional du plateau 277-274 et des mouvements d'approche de la brigade Bellecourt sur le même plateau, le général Tixier (6e corps), dont les troupes criblaient de projectiles les défenseurs des lisières nord et nord-est du grand bois de Tronville, crut à l'offensive décidée du 4e corps et, enhardi par cette apparence, fit marcher à l'attaque du bois de Tron-

(1) Voir page 253.
(2) *Le 4e corps de l'armée du Rhin,* par M. le lieutenant-colonel Rousset.

ville ses 5 bataillons de 1re ligne (3 du 4e et 2 du 12e) en position au nord et au nord-est de ce bois.

L'enlèvement de la lisière nord du grand bois fut l'affaire de quelques minutes, ce que voyant, le général de Ladmirault, en observation au point 274, se persuada que le corps voisin s'engageait à fond.

Pour se conformer à cette offensive au moins apparente, il prescrivit, un peu avant 3 heures, à la brigade Bellecourt de faire pénétrer deux de ses bataillons dans le grand bois de Tronville par sa corne nord-ouest et de s'avancer avec les autres sur le terrain à l'ouest du même bois.

Deux batteries, bientôt rejointes par une troisième, durent appuyer le mouvement à l'ouest du grand bois de Tronville.

Ainsi, le déploiement de la brigade Bellecourt et de sept batteries du 4e corps avait provoqué, à l'aile droite du 6e, une réaction favorable à l'offensive, et cette réaction en avait produit une autre dans le même sens au 4e corps.

Du phénomène qui précède, on peut inférer que les troupes au combat sont suggestionnées au même titre que les foules, bien qu'à un degré moindre, par des apparences tenant lieu de réalités.

Un vrai chef sait tirer parti des circonstances de cette nature, pour exalter le moral de ses soldats et obtenir d'eux un surcroît d'énergie.

Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, Napoléon Ier était le maître des maîtres.

Vers 3 heures, les IIIe et Ier bataillons du 13e de ligne firent pénétrer, chacun, deux compagnies dans la corne ouest du grand bois de Tronville, et celles-ci s'arrêtèrent à la lisière sud de ladite corne. Pendant leur mouvement, elles firent quelques prisonniers appartenant à la brigade Lhemann (Xe corps).

Le IIIe bataillon du 43e, détaché en soutien des IIIe et Ier bataillons du 13e, s'avança dans le taillis, obliqua forte-

ment à gauche (au nord-est) sans savoir où il allait, et se joignit, par hasard, vers 3 h. 1/2, aux fractions du 12e de ligne (6e corps) lancées à la poursuite de l'ennemi.

Les deux batteries de 4 de la division Grenier franchirent le ravin de la Cuve dans sa partie amont et prirent position à l'ouest et près de la corne occidentale du grand bois de Tronville. Elles furent rejointes, un peu plus tard, par une des batteries à cheval de la division Legrand, rappelées, vers 3 heures, des environs de la ferme Greyère pour renforcer l'artillerie de la crête 277-274.

Sur les trois batteries arrivées à l'ouest du grand bois de Tronville, les deux de gauche tirèrent, à travers la clairière séparant les deux bois, mais sans succès, contre l'artillerie (Kœrber) en position sur la hauteur ouest de Vionville, et la batterie de droite (à cheval) fut bientôt en butte au tir de deux batteries allemandes (Xe corps) venues, vers 3 h. 1/2, en position au sud de la grande route et à l'ouest du petit bois de Tronville.

Les 2 bataillons disponibles (Ier et IIe) du 43e, vinrent former une réserve, à l'abri de la corne nord-ouest du bois, en arrière et sur la gauche des 3 batteries poussées au sud du ravin de la Cuve, celles-ci ayant à leur droite, pour les soutenir de ce côté, le IIe bataillon du 13e de ligne.

Ensuite, 2 compagnies du IIe bataillon du 43e, ainsi qu'une compagnie du 5e bataillon de chasseurs, se déployèrent en tirailleurs, avancèrent vers le Sud, et ne tardèrent pas à engager la fusillade avec les défenseurs du petit bois de Tron ville.

Le gros de cavalerie prussienne (1er dragons de la Garde) qui s'était avancé, à partir de 1 h. 1/2, des abords sud-ouest de Mars-la-Tour, vers la ferme la Grange, rebroussa chemin, on le sait, à 2 h. 1/2, quand les 2 batteries à cheval de la division Legrand, en position sur le plateau nord de la ferme Greyère, tirèrent sur lui.

Dès qu'il eut constaté cette retraite, le général du Barail conduisit sa division (2e chasseurs d'Afrique, brigade de France et 2 batteries à cheval) de la lisière sud du bois de la Grange dans le vallon nord de la ferme Greyère, auprès de la division Legrand.

Vers 3 heures, au moment où ces 2 divisions se réunissaient, le ravin de la Cuve était franchi par les bataillons du général Grenier (2e division) avec 2 batteries.

Afin de se conformer au mouvement de l'infanterie, le général Legrand porta ses 3 régiments disponibles sur le plateau d'Yron et leur fit prendre position un peu au nord du point 250.

De son côté, le général du Barail, laissant la brigade de France achever son rassemblement dans le vallon nord de la ferme Greyère, emmena le 2e chasseurs d'Afrique et les 2 batteries à cheval vers le Sud, laissa celles-ci près de la ferme, et continua avec les chasseurs d'Afrique jusqu'au plateau 251 (rive droite du fond de la Cuve).

Chacun de ces deux généraux détacha ensuite un escadron en reconnaissance sur Mars-la-Tour.

L'escadron de droite, appartenant au 7e hussards, pénétra dans le village par le Nord-Ouest, l'escadron de chasseurs d'Afrique, par le Nord-Est. Des vedettes prussiennes furent enlevées, et le gros de cavalerie prussienne (1er dragons de la Garde, 4e escadron du 2e dragons de la Garde et batterie Planitz) qui s'était blotti de nouveau dans la dépression sud-ouest de Mars-la-Tour s'empressa de filer dans la direction de Mariaville, à la recherche d'un autre emplacement défilé.

Pour les généraux Legrand et du Barail, les 2 escadrons poussés sur Mars-la-Tour, constituaient de véritables reconnaissances.

Il était sans doute important de savoir si ce village était au pouvoir de l'ennemi, mais les investigations des 2 escadrons détachés n'auraient pas dû se borner à la recherche de ce renseignement.

A vrai dire, la cavalerie française ignorait le service de découverte, tel qu'elle le pratiquait sous le premier Empire et le comprend aujourd'hui.

D'autre part, si l'on voulait reconnaître les forces dont l'ennemi pouvait disposer à l'ouest et au sud de Mars-la-Tour, il fallait que les généraux Legrand et du Barail missent en œuvre tous leurs moyens d'action.

La 25e Monographie du Grand État-Major prussien expose la même idée en ces termes :

« Du côté français, le moment eût été bien choisi, entre 2 et « 3 heures, pour entreprendre avec la cavalerie (d'aile droite) « une grande reconnaissance.....

« On disposait, pour cette reconnaissance, de 24 escadrons et « de 4 batteries à cheval, sans compter l'appui que pouvait « fournir la division de Clérembault (du 3e corps) ; mais on « ne sut pas utiliser ces moyens puissants. »

En fait, les 2 escadrons français détachés sur Mars-la-Tour rallièrent leurs régiments respectifs, après une courte absence.

De son point d'observation sur le plateau nord du ravin de la Cuve, le général de Ladmirault put constater, entre 3 heures et 3 h. 1/2, que les troupes disposées à la gauche (à l'est) du 4e corps (partie des divisions Tixier et Aymard) ne continuaient pas leur offensive et que les masses réunies auprès de Saint-Marcel (division Nayral) n'avaient pas encore fait le moindre mouvement.

Étant venu, vers 3 h. 3/4, auprès de ses 3 batteries en position à l'ouest du grand bois de Tronville, le commandant du 4e corps observa le tir de 2 batteries allemandes nouvellement en position au Sud et près de la grande route de Verdun. Il vit aussi descendre, des abords de Tronville vers le Nord, des bataillons ennemis en formation massée, qu'il a comparés plus tard, à « une armée de fantassins (1) ».

(1) Procès Bazaine.

On a écrit que le général de Ladmirault avait aperçu, vers 3 h. 1/2, dans la direction de Suzemant, des nuages de poussière, indices de renforts allemands. C'est fort douteux.

Quoi qu'il en fût, cet officier général, fâcheusement impressionné par la vue des troupes fraîches d'artillerie et d'infanterie que l'ennemi faisait déboucher de la hauteur de Tronville, donna l'ordre, un peu avant 4 heures, de ramener au nord du ravin de la Cuve toutes les unités qui l'avaient franchi.

Le retard, d'ailleurs prévu, de la division de Cissey ne fut pas étranger à cette détermination.

A la même heure, ordre fut envoyé à la division Legrand, alors en position à moins de 2 kilomètres au nord de Mars-la-Tour, de venir sur le plateau du Poirier, derrière le centre de la position qu'allait réoccuper la division Grenier.

Le 2e chasseurs d'Afrique se conforma tout d'abord au mouvement de recul de la division Legrand, puis alla rejoindre la brigade de France, au nord de la ferme Greyère (rive droite du fond de la Cuve).

C'était une grave erreur que d'appeler la division Legrand derrière le centre de la division Grenier.

Même en admettant que la position de résistance du 4e corps dût être constituée par le plateau du Poirier, il fallait grouper les divisions Legrand et du Barail sur le plateau d'Yron, d'où elles pouvaient déborder, par l'Ouest, une offensive ennemie dirigée de Tronville vers le plateau du Poirier, ou bien, prendre en flanc, du Nord au Sud, l'attaque qui marcherait des abords de Ville-sur-Yron sur la position de défense.

Du moment où le général du Barail s'était volontairement subordonné au général de Ladmirault, celui-ci aurait sagement fait de placer sous un chef unique les 24 escadrons et les 4 batteries à cheval dont il disposait.

Cette masse cavalière à laquelle se serait jointe, sur un signe, une brigade au moins de la division Clérembault (du 3e corps), aurait procuré au commandant du 4e corps une sécurité presque absolue pour son flanc droit.

Le général de Ladmirault avait cru voir, entre 3 h. 1/2 et 3 h. 3/4, de nombreux bataillons allemands se diriger des environs de Tronville vers le terrain à l'ouest des bois du même nom, tandis qu'au vrai, ces bataillons marchaient vers les lisières méridionales de ces bois.

Cette erreur, imputable à la récente mise en action de 2 batteries allemandes (du X[e] corps) au sud et près de la grande route, eut pour conséquence de faire donner l'ordre à l'artillerie du 4[e] corps d'exécuter un déplacement vers l'Ouest, pour se trouver face à l'élément de route, compris entre le petit bois de Tronville et le village de Mars-la-Tour.

Les 9 battteries disponibles du 4[e] corps (1), allèrent, par suite, occuper le bord sud du plateau du Poirier, entre la route de Saint-Marcel et le chemin qui conduit de ce hameau aux abords nord-ouest du grand bois de Tronville.

Elles furent prolongées à droite, vers 4 h. 1/2, par les 3 batteries de la division Cissey, qui précédaient, au trot, leur infanterie.

b) L'aile droite du 6[e] corps (Tixier) et les quatre bataillons d'extrême droite du 3[e] corps (Aymard).

Lorsque, vers 1 h. 1/2, les 10 compagnies allemandes conduites par le colonel Lehmann, bordèrent le saillant nord-est du grand bois de Tronville et la partie de lisière nord, limitrophe, il y avait en face de cette lisière 10 bataillons français, en bataille depuis midi, savoir : en première ligne, à 400 mètres du bois, les 3 bataillons du 4[e] (6[e] corps) et 2 bataillons du 12[e] (6[e] corps); en deuxième ligne, les 3 bataillons du 80[e] (3[e] corps), 1 bataillon du 85[e] (3[e] corps) et 1 bataillon du 100[e] (6[e] corps). Carte n° 44.

La première ligne déploya aussitôt des tirailleurs, à raison

(1) Savoir : 4 batteries de la réserve, 3 batteries de la division Grenier et les 2 batteries à cheval de la division Legrand, rappelées, à 3 heures, des environs de la ferme Greyère sur la position 277-274.

d'une compagnie par bataillon au 4e de ligne et de 2 compagnies par bataillon au 12e, et ces 7 compagnies ripostèrent au feu de l'ennemi, en même temps que les 6 batteries du 3e corps, en position au sud-ouest de Saint-Marcel dirigeaient leur tir sur le bois.

A la vue des déploiements de l'artillerie du 4e corps et de la brigade Bellecourt sur le plateau 277-274, le général Tixier envoya aux 4e et 12e de ligne l'ordre d'attaquer (2 h. 1/2).

Aussitôt, ces deux régiments, précédés de leurs tirailleurs, coururent à l'assaut des lisières les plus proches et mirent l'ennemi en fuite, mais, au lieu de le poursuivre avec tous les éléments dont ils disposaient, ils firent pénétrer leurs seuls tirailleurs dans le taillis et s'arrêtèrent, l'arme au pied, à la lisière conquise.

Carte n° 15. De ce fait, la poursuite à travers bois incomba uniquement à 7 compagnies (3 du 4e et 4 du 12e).

Grâce aux pertes subies par l'ennemi et à sa démoralisation consécutive, ces 7 compagnies purent atteindre la lisière méridionale du grand bois, après avoir rejeté dans le petit bois de Tronville les débris du détachement Lehmann (1) et provoqué la retraite sur le village de Tronville du 6e groupe tactique prussien (2), précédemment en position à la lisière nord-est du grand bois.

Il convient de dire qu'à la suite de son erreur de direction (1), le IIIe bataillon du 43e (brigade Bellecourt, 4e corps) se joignit, vers 3 h. 1/2, aux tirailleurs du 12e (4 compagnies), alors arrivés à la lisière nord-est de la clairière qui taille dans le grand bois de Tronville une profonde échancrure orientée du Sud-Est au Nord-Ouest.

A ce moment, les susdits tirailleurs (4 compagnies du 12e) venaient d'ouvrir le feu, à 1000 mètres, contre l'aile gauche

(1) Voir page 286.
(2) Voir page 224 la composition des groupes tactiques.

des batteries (Kœrber) en action sur la hauteur (297) ouest de Vionville et les avaient déjà contraintes à reculer jusqu'à la grande route.

Entre 3 h. 1/2 et 4 heures, les tirailleurs du 4e de ligne (3 compagnies), à l'ouest des précédents, atteignirent la lisière sud du grand bois et eurent alors en face d'eux, sur la lisière septentrionale du petit bois, un ennemi nombreux qu'ils ne purent déloger, la clairière étant enfilée et fortement battue par l'artillerie allemande (Kœrber), établie à l'ouest et près de Vionville.

Dans le même temps, le IIIe bataillon du 80e (division Aymard, 3e corps), en deuxième ligne au nord du grand bois de Tronville, marcha vers le Sud, pénétra dans le vallon qui mène au village de Vionville, mais ne poussa pas au delà de quelques centaines de mètres.

Le mouvement offensif de ce bataillon, coïncidant avec les feux de revers des tirailleurs du 12e de ligne contre l'aile gauche très en l'air du 5e groupe tactique prussien (1), provoqua la retraite de celui-ci jusqu'au village de Tronville et obligea le 4e groupe tactique (1) à former, avec sa gauche, un crochet défensif couvrant Vionville.

Les troupes de la division Tixier, autres que les cinq bataillons du 4e et du 12e de ligne, lancés, vers 2 h. 1/2, à l'attaque de la lisière nord du grand bois de Tronville, restèrent où elles étaient et cessèrent de combattre, faute d'ennemis devant elles, jusqu'au moment, vers 5 heures, où le grand bois de Tronville retomba, en partie, au pouvoir des Allemands, à la suite des renforts (20e division) reçus par eux.

c) L'aile droite (Nayral) et le centre (Aymard) du 3e corps.

La participation du 3e corps français aux combats à l'exté-

(1) Voir à la page 224, pour la composition des groupes tactiques de la 6e division d'infanterie prussienne.

rieur et à l'intérieur des bois de Tronville, depuis 1 h. 1/2 jusqu'à 4 heures, se réduisit au tir de 6 batteries et à la pointe que fit, vers 3 heures, le III[e] bataillon du 80[e] dans le vallon de Vionville.

À 2 h. 1/2, quand la lisière nord du grand bois de Tronville fut enlevée par les 3 bataillons du 4[e] et 2 bataillons du 12[e] (division Tixier, 6[e] corps), le maréchal Lebœuf disposait, à Saint-Marcel et environs immédiats, de 10 batteries et de 24 bataillons (11 de la division Aymard et 13 de la division Nayral).

Dans son rapport sur la bataille, rédigé quatre jours après, le commandant du 3[e] corps a écrit :

« Vers 2 heures de l'après-midi (1), je me préparais à lancer « l'infanterie sur ces bois (de Tronville) déjà fortement « battus par mon artillerie, *et que l'ennemi avait dû éva-* « *cuer en partie*, lorsque Votre Excellence (le maréchal « Bazaine) me fit demander de diriger de nouvelles troupes « sur Gravelotte. Une brigade de la division Nayral reçut en « conséquence l'ordre de se diriger sur Villers-aux-Bois, en « dedans de nos positions ; mais son mouvement fut bientôt « suspendu, en raison d'un mouvement offensif de l'ennemi « (la 20[e] division) sur la division Tixier (6[e] corps) ».

En réalité, la brigade désignée pour se porter sur Villers-aux-Bois ne fut mise en marche dans cette direction que vers 3 h. 1/2 et ne tarda pas à être rappelée auprès de Saint-Marcel.

De 1 à 3 h. 1/2 du soir, le maréchal Lebœuf a donc eu sous la main les 24 bataillons et les 10 batteries, indiqués plus haut.

Pourquoi, vers 3 heures, le commandant du 3[e] corps n'a-t-il pas mis son projet à exécution ?

---

(1) En réalité vers 3 heures, car c'est seulement à 2 h. 1/2 que la lisière nord du grand bois de Tronville fut enlevée à l'ennemi par les 4[e] et 12[e] de ligne (division Tixier).

Son inaction paraît devoir être attribuée à deux causes principales.

En premier lieu, il avait l'esprit dominé par l'ordre de Bazaine (le 16, 5 heures du matin), disant de considérer son corps d'armée comme la réserve des 2e et 6e corps, au cas où ceux-ci s'engageraient face au Sud.

Ainsi que tous les généraux français de son temps, le maréchal Lebœuf considérait les réserves, petites ou grandes, comme des réservoirs où l'on puise pour alimenter le combat.

En second lieu, en supposant que le commandant du 3e corps ait eu réellement l'intention, vers 3 heures, d'attaquer l'ennemi, sa phrase : « Je me préparais à lancer l'infanterie sur les bois de Tronville », indique trop bien qu'il ne se rendait pas compte des conditions que réclame une grande attaque.

Si les 5 bataillons (3 du 4e et 2 du 12e) de la division Tixier, qui s'étaient emparés, vers 2 h. 1/2, des lisières nord et nord-est du grand bois de Tronville, eussent complété leur premier succès en poursuivant l'ennemi à travers le taillis avec toutes leurs forces, et si on les eut fait soutenir par les 5 bataillons (3 du 80e, 1 du 85e et 1 du 100e), disposés derrière eux en deuxième ligne, les bois de Tronville auraient été comme saturés d'assaillants.

Ce n'est donc pas sur les bois de Tronville qu'il convenait de lancer les bataillons disponibles du 3e corps.

La seule direction était Vionville, attendu que le 4e corps, en raison de ses lignes de marche, ne pouvait attaquer que sur Tronville.

Mais si le commandant du 3e corps se décidait à prononcer une grande attaque sur Vionville, il fallait, auparavant, amener les 10 batteries disponibles à la lisière sud du bois de Saint-Marcel, le long de la voie romaine, dans le but de maîtriser, ou tout au moins, de paralyser l'artillerie prussienne en action sur la hauteur (297) ouest de Vionville.

Le maréchal Lebœuf possédait un grand nombre de qua-

lités, mais n'avait pas celle qui permet de discerner le point d'attaque et d'organiser en conséquence l'action des troupes de toutes armes.

Il dut avoir conscience, vers 3 heures, des immenses résultats que procurerait une grande attaque d'infanterie contre l'aile gauche allemande déjà refoulée à l'intérieur du grand bois de Tronville, mais, *ne sachant comment faire*, il s'abstint.

La 18e Monographie du Grand État-Major prussien exprime une opinion différente, lorsqu'elle dit :

« C'est, sans doute, par suite de sa *méconnaissance de la*
« *situation* tactique et par *manque de décision*, que, vers
« 3 heures, le maréchal Lebœuf ne tenta pas, en vertu de sa
« propre initiative et en se reliant à la division Tixier, de cul-
« buter l'aile gauche (allemande) affaiblie. »

Supposons que le maréchal Lebœuf ait désigné, à 2 h. 1/2, trois brigades d'infanterie (18 bataillons) pour l'attaque de Vionville, en les plaçant sous les ordres du général Aymard, voici comment l'attaque aurait pu être organisée.

La brigade de tête (1re ligne) se déploie en tirailleurs et soutiens sur un front de 1000 mètres, porté plus tard à 1500 mètres quand elle aura dépassé le bois de Saint-Marcel.

La brigade suivante (2e ligne) se forme en bataille, la brigade de queue (réserve), en ligne de colonnes.

Un peu avant 3 heures, la 1re ligne quitte les abords sud-ouest du village de Saint-Marcel, franchit la trouée de 1000 mètres comprise entre les bois de Tronville et de Saint-Marcel et s'étale sur un front de 1500 mètres, tout en se dirigeant sur le clocher de Vionville. Elle est suivie, à distance, par la 2e ligne, et celle-ci, par la réserve.

Les 10 batteries disponibles du 3e corps, établies d'avance sur la voie romaine, préparent l'attaque.

Il est hors de doute que cette offensive aurait entraîné celle de la division Grenier (4e corps) sur le village de Tronville, en partant du terrain sud du ravin de la Cuve, que cette division venait d'atteindre.

Composée de 36 bataillons frais (5 du 6e corps dans les bois de Tronville, 18 du 3e corps et 13 du 4e corps) et de 19 batteries (10 du 3e corps et 9 du 4e corps), l'aile droite française aurait eu beau jeu contre les troupes moins nombreuses, et surtout, épuisées de l'aile gauche allemande.

Mais l'attaque en règle de la position Vionville—Tronville avec les troupes mentionnées plus haut n'était possible que sous un commandement unique, celui du maréchal Lebœuf.

Cette condition aurait peut-être été remplie, si, à 2 heures, le général de Ladmirault eût rejoint, de sa personne, le commandant du 3e corps, disposé, en raison des événements, à recevoir les conseils d'un vieux fantassin qui passait pour bon manœuvrier.

A 3 heures, le maréchal Bazaine, croyant à une grande attaque allemande en préparation dans le bois de Vaux, envoya l'ordre au maréchal Lebœuf de diriger la division Aymard sur Rezonville et la division Nayral sur Villers-aux-Bois.

Cet ordre ne reçut pas sa complète exécution.

La division Aymard envoya à Rezonville le 85e, le 11e bataillon de chasseurs et un bataillon du 60e, en laissant le 80e au nord du bois de Tronville et en disposant le 44e, ainsi que deux bataillons du 60e, dans la clairière qui sépare le bois de Saint-Marcel du bois Pierrot.

Quant à la division Nayral, elle fit partir, à 3 h. 1/2, une de ses brigades pour Villers-aux-Bois, mais la rappela, un peu après 4 heures, sur le village de Saint-Marcel que le maréchal Lebœuf croyait menacé, à cette heure-là, par de nombreuses troupes allemandes (20e division) en mouvement vers le Nord à travers le grand bois de Tronville.

Enfin, le maréchal Lebœuf, dans le but de mieux assurer la défense de Saint-Marcel, fit placer, entre 3 et 4 heures, la brigade de dragons Juniac (division Clérembault) au nord-ouest et près de ce village.

Sauf à la division Montaudon et au III[e] bataillon du 80[e] (division Aymard), les soldats du 3[e] corps ne devaient pas tirer un coup de fusil en cette journée où se jouaient les destinées de la France.

d) Le centre du 6[e] corps (La Font de Villiers) et la division de Forton.

Carte n° 43. De toute l'infanterie de la division La Font de Villiers, il n'y avait plus en action (1), vers 1 heure, que 15 compagnies du 93[e] déployées en tirailleurs, dont 7, à 400 mètres de l'aile gauche, et 6, à 700 mètres du centre, de la ligne d'infanterie prussienne (6[e] division).

Les trois autres régiments (91[e], 94[e] et 75[e]) de la division s'étaient retirés, entre midi et midi et demi, à l'abri des pentes orientales du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville).

Carte n° 44. Un peu après 1 heure, les tirailleurs prussiens qui faisaient face aux 7 compagnies d'aile droite du 93[e], commencèrent à battre en retraite et allèrent se poster à la lisière ouest du grand bois de Tronville.

Ce succès partiel était dû, autant, sinon plus, aux tirailleurs du 10[e] de ligne (brigade Péchot), embusqués sur les lisières est et sud-est du bois de Saint-Marcel, qu'aux 7 compagnies de droite du 93[e]. L'artillerie française de la croupe 312 (nord-ouest de Rezonville) et la batterie du général Péchot, celle-ci en caponnière, avaient contribué au résultat.

Dans une armée commandée par des tacticiens, on aurait vu, aussitôt, se manifester des résolutions tendant à exploiter sans retard l'avantage obtenu.

Le 12[e] et le 4[e] de ligne se seraient précipités sur les lisières nord-est et nord du bois de Tronville, et les 7 compagnies

(1) Voir page 236.

de droite du 93e auraient poursuivi directement l'ennemi en retraite.

Il n'en fut rien.

Le pire, c'est que le général La Font de Villiers, satisfait de l'échec subi par la gauche ennemie, rappela le 93e derrière le mamelon 312 et fit placer ce régiment, en bataille, à quelques centaines de mètres à l'est du centre de l'artillerie.

A partir de 1 h. 3/4, il n'y eut donc plus un seul fantassin français sur les pentes qui relient le mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville) au vallon de Vionville.

e) Succès et revers de la charge Bredow.

Entre midi et 2 heures, la ligne d'artillerie du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville) se divisait en deux grandes batteries de 36 pièces chacune, commandées, celle de droite, par le lieutenant-colonel de Montluisant, celle de gauche, par le lieutenant-colonel Jamet. Carte n° 11.

La grande batterie Montluisant bordait, avec de larges intervalles, une partie de la voie romaine et la croupe nord du mamelon 312 jusqu'à son sommet.

La grande batterie Jamet occupait, sur un front assez restreint, la croupe qui du mamelon 312 descend sur Rezonville.

Dans l'espace assez considérable qui séparait les deux grandes batteries s'étaient logées 3 compagnies du 9e bataillon de chasseurs (division Tixier), formant soutien.

Le 75e, à partir de 1 heure, eut deux bataillons sur la croupe nord du mamelon 312, près du bois Pierrot, et un bataillon en 2e ligne.

Le 91e et le 94e, depuis 1 heure de l'après-midi, étaient rassemblés au nord et près de Rezonville.

Le 93e, en bataille, occupa, un peu avant 2 heures, un emplacement défilé à 400 mètres environ à l'est de la hauteur 312. A ce moment, la batterie de gauche de l'artillerie Montluisant, établie en pointe au sommet du mamelon 312,

souffrait beaucoup du feu de la grande batterie prussienne (Kœrber) ouest de Vionville.

Le lieutenant-colonel de Montluisant fit demander, en conséquence, au général de Forton qu'il voulût bien envoyer, en renfort, ses deux batteries à cheval au sommet du mamelon 312. Cette demande ayant été accordée, les deux batteries arrivèrent très vite, mais l'une après l'autre, à l'endroit désigné.

Vers le même moment, le lieutenant-colonel Jamet vit descendre obliquement, du sud-ouest au nord-est, la brigade Bredow dans le vallon de Vionville. Son rapport sur la bataille du 16, daté du 18 au matin, porte en effet :

« Vers 3 heures (en réalité, vers 2 heures), quelques mou-
« vements de l'ennemi *faisant craindre une charge de cava-*
« *lerie sur l'angle du bois* (saillant sud-ouest du bois de
« Saint-Marcel) auquel s'appuyait la droite de la ligne (du
« 6e corps)...... ».

La cavalerie chargeant sur un angle de bois !......

Pas de commentaires.

Celle des 2 batteries à cheval, arrivée la première sur le mamelon 312, venait de séparer les avant-trains quand elle vit surgir la cavalerie prussienne à quelques centaines de mètres. Elle tira un coup à mitraille, par pièce, mais ses conducteurs pris de panique emmenèrent, au galop, avant-trains et chevaux des servants vers l'arrière, en écrasant une partie du IIe bataillons du 93e, dont les hommes étaient couchés.

La batterie à cheval qui venait ensuite eut tout juste le temps de détacher les avant-trains de 3 pièces et, comme à l'autre batterie, les conducteurs s'échappèrent au galop.

Le personnel restant de ces batteries, bousculé par la charge, subit des pertes importantes.

Les batteries les plus voisines éprouvèrent le même sort. Les autres, moins exposées, amenèrent les avant-trains et quittèrent le champ de bataille, à l'exception des 2 batteries de droite établies sur la voie romaine.

Les 3 compagnies du 9e bataillon de chasseurs, en position entre les 2 grandes batteries, ne virent les cavaliers prussiens qu'à courte distance et purent à peine tirer quelques coups de fusil. La charge les foula aux pieds.

Le 93e, établi en contre-bas et déjà en partie écrasé par les voitures d'artillerie, fut piétiné par la cavalerie prussienne avant d'avoir pu, ou su, prendre la moindre disposition de défense.

Ce régiment perdit momentanément son drapeau et s'enfuit vers le bois Pierrot, à l'exception des 6 compagnies de gauche, que le colonel parvint à maintenir en position.

Les cavaliers Bredow continuant à galoper droit devant eux, les divisions de cavalerie Forton et Valabrègue leur firent payer cher une témérité vraiment excessive.

A 2 heures, la division de Forton était disposée, en bataille, sur deux lignes parallèles à la voie romaine et faisant face au Sud, le centre au saillant sud-est du bois Pierrot.

Les 9e et 1er dragons, prolongés, à gauche, par le 7e cuirassiers, formaient la première ligne, le 10e cuirassiers, la seconde, derrière le 7e.

Quand les escadrons prussiens très désunis passèrent à 400 ou 500 mètres devant la brigade Murat (9e et 1er dragons), les sabres sortirent du fourreau et nos dragons se précipitèrent sur l'ennemi.

Mais les cavaliers Bredow couraient toujours, en sorte que les dragons Murat ne purent que les suivre.

Au même moment, la division Valabrègue (2e corps), avait sa brigade de dragons (7e et 12e) au repos, face au Sud-Ouest, entre le bois Leprince et la route de Rezonville à Gravelotte, au sommet des pentes qui descendent vers le ravin situé à mi-distance de ces deux localités.

A la vue des cavaliers prussiens, les 7e et 12e dragons foncent sur eux. Il en résulte que les 6 escadrons Bredow se trouvent attaqués, de front, par la brigade Bachelier, et en queue, par la brigade Murat.

Une mêlée s'ensuit.

Cuirassiers et uhlans prussiens s'efforcent de rompre le cercle de dragons, qui les étreint, pour revenir à leur point de départ, et ils parviennent à entraîner leurs adversaires, plus ou moins mélangés à eux, dans la direction de l'Ouest.

Mais, le général de Forton, qui se tient auprès de ses cuirassiers, crie : « Allons, le 7e ! ».

Ce régiment part au galop de pied ferme et, bientôt, sous son poids, la mêlée dévie vers le Sud-Ouest.

Le 5e chasseurs à cheval, posté au nord de Rezonville, intervient à son tour.

La masse confuse que forment les débris des 6 escadrons Bredow, sont pressés dans une foule équestre, évaluée à 2,700 cavaliers français appartenant à 21 escadrons (1) dépourvus de toute formation tactique.

Cette masse chaotique franchit cependant la grande route à un millier de mètres à l'ouest de Rezonville et, chose étonnante, les cavaliers prussiens parviennent à se dégager puis à gagner les abords de Flavigny.

Si le 7e cuirassiers, suivi d'une partie du 10e, eût conservé sa formation en bataille, au lieu de se disperser comme une volée d'étourneaux, pas un cavalier de la charge Bredow n'aurait échappé.

C'est donc au désordre qui régnait parmi les contre-assaillants qu'il faut attribuer la cause pour laquelle la proie qu'ils semblaient tenir a pu glisser entre leurs mains.

A la suite de ce combat de cavalerie, les régiments des divisions Forton et Valabrègue allèrent se reformer sur les emplacements qu'ils occupaient précédemment.

---

(1) 21 {
- 6 des 9e et 1er dragons, le 1er dragons comptant pour 2 escadrons.
- 7 des 7e et 12e dragons, le 7e ayant 1 escadron détaché.
- 4 du 7e cuirassiers.
- 1 du 10e cuirassiers, les 3 autres maintenus en réserve.
- 3 du 5e chasseurs, 1 escadron étant détaché.

A l'aller, vers la fin de son parcours, la brigade Bredow était passée à égale distance de Rezonville et du bois Pierrot et, après son échec, avait suivi la même direction, en sens inverse, jusqu'au moment où le 7e cuirassiers en rejeta les débris vers le Sud-Ouest.

Il s'ensuit que, d'une part, le 75e de ligne disposé près du saillant sud-ouest du bois Pierrot, et d'autre part, les 91e, 94e et 9e de ligne (celui-ci de la division Bisson) rassemblés au nord et près de Rezonville, se trouvèrent en dehors du terrain de la charge et de la contre-charge.

Quand la brigade Bredow parvint, la première fois, à hauteur de Rezonville, ayant à ses trousses les dragons Murat, le bataillon de droite du 9e de ligne exécuta un feu rapide dans son flanc droit.

Plus tard, au moment où la mêlée s'écoulait vers l'Ouest, un certain nombre d'hommes du 94e et du 91e tirèrent dans le tas.

Les fractions du 93e et du 9e bataillon de chasseurs, restées sur place, firent de même lorsque poursuivis et poursuivants atteignirent les abords de la grande route, et *cette fusillade favorisa plutôt les cavaliers prussiens* (1).

La charge de Bredow, que les Allemands ont dénommée « la chevauchée de la mort », ne produisit pas sur les troupes du 6e corps (division La Font de Villiers) un effet moral aussi considérable qu'on pourrait le croire, attendu que son succès fut promptement compensé par l'infortune qui le suivit.

Mais les ravages matériels occasionnés par cette charge furent immenses.

(1) Au combat de Ben-Atab, en 1864, dans le Sud oranais, deux escadrons de chasseurs d'Afrique furent, à un certain moment, enveloppés par une foule de cavaliers arabes. Nos chasseurs semblaient perdus quand le capitaine Watringue, du 2e zouaves, fit tirer dans le tas par sa compagnie. L'effet fut magique.

Outre le 93e aux deux tiers dispersé, 10 batteries, sur les 12 en action au mamelon 312, avaient abandonné le champ de bataille sans esprit de retour, les unes, parce qu'elles étaient complètement dévastées, les autres, pour des motifs moins impérieux.

Si donc le maréchal Canrobert pouvait avoir, un peu avant 2 heures, l'intention de prendre l'offensive, ainsi qu'il l'a écrit dans son rapport sur la bataille, un tel projet ne pouvait plus s'accomplir après la charge Bredow, par suite de la disparition des deux grandes batteries Montluisant et Jamet.

Tout semble donc indiquer que le commandant du 6e corps, en écrivant son rapport, a pris pour une réalité ce qui n'était que le produit de son imagination.

Ce n'est pas au moment où il avait laissé retirer du combat les derniers bataillons (du 93e) engagés sur le front de la division La Font de Villiers, que le maréchal Canrobert pouvait songer à faire exécuter une grande attaque.

Il est intéressant de constater que la brigade Bredow, depuis son arrivée dans le vallon nord de Vionville jusqu'à son apparition à courte distance des batteries du mamelon 312, avait échappé aux vues des bataillons français (10e de ligne) en position sur la voie romaine et, à plus forte raison, de ceux (4e et 12e de ligne) qui faisaient face aux lisières nord et nord-est du grand bois de Tronville.

En cette circonstance, le général de Bredow a été bien servi par le terrain, mais on doit reconnaître qu'il a su l'utiliser supérieurement.

f) Le maréchal Bazaine et la défense de Rezonville.

Carte n° 13. On se souvient qu'entre 11 heures et 1 heure, le commandant en chef appela successivement les trois divisions d'infanterie disponibles du 3e corps (Aymard, Nayral et Montaudon) au nord du bois de Saint-Marcel pour former une ligne de

bataille en arrière et à courte distance de ce bois, depuis les abords orientaux de Saint-Marcel jusqu'à Villers-aux-Bois.

C'est par hasard et contrairement aux intentions de Bazaine, que 4 bataillons de la division Aymard (80e et Ier bataillon du 85e) et toute la division Nayral furent maintenus, ou se formèrent, au sud-ouest et non loin du village de Saint-Marcel.

Nous ne reviendrons pas sur le motif qui avait inspiré au commandant en chef une prise de position aussi singulière avec 48 bataillons.

A la suite de l'échauffourée dont les abords ouest de Rezonville venaient d'être le théâtre, c'est-à-dire un peu avant 1 heure, la division des grenadiers de la Garde fut appelée sur ce village, auprès duquel devait se tenir le maréchal Bazaine jusqu'à la fin de la bataille.

En exécution des ordres de Bazaine et, dans une certaine mesure, par suite des circonstances, le terrain : Rezonville—Gravelotte—hauteurs ou lisières de bois au sud, est occupé entre 1 heure et 2 heures du soir, par 58 bataillons, savoir :

A Rezonville et environs immédiats, 35 bataillons (1).

Pour couvrir Rezonville au Sud-Ouest et au Sud, le général Lapasset dispose de 3 bataillons de sa brigade et de 5 bataillons du 2e corps. En outre, la partie nord du bois des Ognons est occupée par le IIe bataillon du 84e (brigade Lapasset), le IIe bataillon du 3e grenadiers et le bataillon des chasseurs de la Garde. Face à la lisière nord du bois des Ognons et la lisière ouest du taillis de la Mance contiguë à ce bois, sont les 6 bataillons largement espacés de la 2e brigade

(1) 1 bataillon du 100e (division Aymard), 13 bataillons de la division Levassor-Sorval, 10 bataillons de grenadiers et zouaves de la Garde, 2 bataillons de la brigade Lapasset, 3 bataillons du 91e et 3 bataillons du 94e (division La Font de Villiers), enfin 3 bataillons du 9e (division Bisson).

des voltigeurs de la Garde, tandis que la 1re brigade des voltigeurs, déployée au nord-ouest de Gravelotte, continue à observer le bois de la Jurée et le bois Leprince, tous les deux situés à l'intérieur des lignes françaises.

La surveillance des bois, au sud de la ligne de Rezonville —Gravelotte, emploie ainsi 17 bataillons, et il en reste 6 de disponibles, au nord-ouest et près de Gravelotte.

Dans cette énumération des forces ne figurent pas les troupes du 2e corps, en voie de reconstitution près de Gravelotte, ni les divisions de cavalerie Forton et Valabrègue disposées, la première, au sud du bois Pierrot, la seconde, au sud-ouest du bois Leprince.

En dépit de l'incohérence de leur répartition, les 58 bataillons réunis, entre 1 heure et 2 heures, sur la partie orientale du champ de bataille, la moins exposée aux attaques de l'ennemi, témoignent de l'intérêt majeur, sinon exclusif, qu'avait le maréchal Bazaine à ne pas se laisser couper de Metz.

On verra plus loin, qu'entre 2 heures et 3 heures de l'après-midi, le désastre des grandes batteries Montluisant et Jamet, provoqué par la charge Bredow, amena, de proche en proche, la retraite de presque toutes les batteries alors en action à l'ouest et au sud de Rezonville.

Cette « véritable débâcle (1) » d'artillerie causa au maréchal Bazaine de vives alarmes, et l'on pourrait croire qu'il fit, à ce moment, tous ses efforts pour amener les nombreuses batteries encore disponibles sur les positions d'artillerie qui venaient d'être abandonnées.

Mais non, ses craintes étaient ailleurs, et c'est ici qu'apparaît nettement son ignorance des conditions d'emploi des trois armes dans la bataille.

Le commandant de la 3e division du 2e corps, dont les

(1) *La Guerre de 1870-71*, par l'État-Major français.

troupes étaient réparties entre les forts de Metz, avait reçu le télégramme suivant, expédié du fort Saint-Quentin, à midi :

« Engagement très violent du côté du bois de Vaux. On « croit apercevoir, par la poussière soulevée, colonnes enne- « mies se dirigeant, par la plaine, de ce côté. On entend le « canon. »

Il semble que copie de ce télégramme ait été remise au maréchal Bazaine un peu avant 3 heures de l'après-midi.

L'expéditeur avait confondu le bois de Vionville avec le bois de Vaux, et la poussière observée par lui provenait des batteries de corps du III[e] corps prussien accourant, au trot, par la route de Buxières.

Mais le commandant de l'armée du Rhin, obsédé par la crainte de perdre sa communication avec Metz, vit dans ce rapport fantaisiste l'indice d'une grande attaque allemande en préparation dans le bois de Vaux.

Il ne savait pas que toute grande attaque réclame une puissante artillerie combinant son action avec celle de l'infanterie, et il ignorait qu'un grand bois, à moins qu'il soit percé d'avenues favorables, se prête fort mal au déploiement d'un grand nombre de pièces sur les lisières battues par des troupes d'infanterie, même peu nombreuses !

En vue de parer à l'attaque, par le bois de Vaux, qu'il redoutait si fort, Bazaine envoya, vers 3 heures, au général Montaudon l'ordre de conduire sa division de Villers-aux-Bois à Gravelotte en renfort de la division des voltigeurs de la Garde, et un officier d'état-major fut envoyé à Saint-Marcel pour dire au maréchal Lebœuf de porter la division Nayral à Villers-aux-Bois, au lieu et place de la division Montaudon.

Au même moment, le général Bourbaki, justement inquiet des conséquences que pouvait avoir sur l'issue de la lutte l'abandon, par l'artillerie française, de ses positions à l'ouest et au sud-ouest de Rezonville, prescrivit au général Deligny,

commandant des voltigeurs de la Garde, de diriger un de ses régiments (le 3e), bientôt suivi d'un autre (le 2e), sur Rezonville.

Ainsi, pendant que Bazaine faisait renforcer la division des voltigeurs par la division Montaudon, Bourbaki agissait à l'inverse en appelant deux de ses régiments à Rezonville. L'unité de doctrine et l'unité de pensée laissaient, on le voit, beaucoup à désirer.

A la réflexion, le télégramme du fort Saint-Quentin, midi, dut paraître quelque peu suspect au maréchal Bazaine, car il fit prescrire, un peu après 3 h. 1/2, au général Montaudon de ramener sa division sur Rezonville.

Toutefois, cet ordre de retour était à peine expédié, qu'un remords s'empara du Maréchal, lequel n'osant prescrire au général Montaudon de faire faire encore une fois demi-tour à toutes ses troupes, détacha un officier auprès du commandant de celle des deux brigades, arrivée la première à Gravelotte, pour lui transmettre l'ordre de s'établir entre le bois des Ognons et le bois de Vaux, en assurant l'occupation et la défense de la route d'Ars. Cet ordre, le divisionnaire n'en eut connaissance que plus tard, à son arrivée près de Rezonville, lorsqu'il s'aperçut qu'une de ses brigades était restée en arrière.

Les allées et venues de la division Montaudon durèrent plus de deux heures.

Entre temps et sans doute pour donner un aliment à son activité professionnelle qui, elle, n'était pas montée en grade, le maréchal Bazaine joua au capitaine d'artillerie, en mettant lui-même en position les quelques batteries que les circonstances amenèrent à sa portée.

Au combat de Montereau, Napoléon aurait pointé une pièce et répondu aux canonniers qui le suppliaient de ne pas tant s'exposer :

« Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Cette répartie, vraie ou fausse, mais passée à l'état de légende, a sans doute motivé les prétentions du maréchal Bazaine comme artilleur. On ne peut que le plaindre d'avoir essayé de faire du maître des batailles une imitation qui, de sa part, ne pouvait être que pure singerie.

g) La gauche (Levassor-Sorval) du 6e corps.

La division Levassor-Sorval, primitivement rassemblée à l'est et près de Rezonville, face au bois des Ognons, avait exécuté (1), à partir de midi, quelques mouvements, par ordre du maréchal Bazaine, très soucieux de conserver Rezonville. Carte n° 43.

Le 25e de ligne avait appuyé au sud du village et déployé son Ier bataillon au Sud-Ouest, face à Flavigny, pendant que les 2 régiments (70e et 28e) de la brigade Marguenat passaient au nord de la grande route et faisaient face à l'Ouest.

Vers 1 heure, à la suite des charges de cavalerie que l'on connaît, le 70e fut déployé en bataille, à la droite et sur le prolongement du Ier bataillon du 25e.

Plus tard, vers 2 heures, au moment où les Ier et IIe bataillons du 2e grenadiers de la Garde vinrent occuper la crête du mamelon 311-312, les IIe et IIIe bataillons du 25e, comblèrent, face au bois de Vionville, l'intervalle compris entre la gauche des grenadiers du 2e régiment et la droite des troupes de première ligne du général Lapasset, celles-ci en position aux abords de la Maison-Blanche.

Les 3 bataillons du 26e demeurèrent en réserve à l'est de Rezonville jusqu'à 3 h. 1/2. On les fit alors venir au sud du village et, vers 4 heures, ils furent déployés, puis conduits à la droite des IIe et IIIe bataillons du 25e, sur le mamelon 312, à l'ouest de la Maison-Blanche. Carte n° 16.

(1) Voir page 240.

De 1 heure à 4 heures, le rôle de la division Levassor-Sorval se réduisit donc au combat soutenu par les IIe et IIIe bataillons du 25e de ligne, contre les défenseurs du bois de Vionville, et au renforcement, à l'aide des 3 bataillons du 70e, de la défense éventuelle des abords ouest de Rezonville.

h) La gauche (division Montaudon) du 3e corps.

Carte nº 43. On se souvient que la division Montaudon (1re du 6e corps), au cours de sa marche de Chantrenne vers Saint-Marcel (1), fut appelée, par ordre du maréchal Bazaine, sur Villers-aux-Bois.

Le général Montaudon fit déposer les sacs auprès de Bagneux et choisit le terrain à l'ouest de Villers-aux-Bois pour y rassembler sa division.

Carte nº 44. A partir de 2 heures, le rassemblement s'effectua, sous la protection du 95e, poussé à la lisière sud du bois Pierrot, et de 3 bataillons (2 du 81e et 18e bataillon de chasseurs) disposés au nord, à l'est et au sud de Villers-aux-Bois.

Nous avons exposé précédemment (2) les mouvements de la division Montaudon dirigée, un peu après 3 heures, par ordre de Bazaine, sur Gravelotte, et rappelée partiellement (une brigade), à 4 heures, dans la direction de Rezonville; inutile d'y revenir.

i) La Garde impériale, la brigade Lapasset, ainsi que les IIe et IIIe bataillons du 25e de ligne.

Carte nº 13. La division Picard, des grenadiers de la Garde, avait été appelée à Rezonville, par le maréchal Bazaine, un peu avant 1 heure de l'après-midi.

---

(1) Voir page 249.
(2) Voir page 307.

Vers 2 heures, quand elle fut arrivée, cette division présentait le dispositif suivant : Carte n° 44

Au nord-est de Rezonville, près de la partie disponible de la division Levassor-Sorval, les deux bataillons de zouaves;

A l'ouest et près du village, Ier et IIe bataillon du 1er grenadiers;

A l'intérieur du village, IIIe bataillon du 1er grenadiers;

Au sud et près du village, IIIe bataillon du 2e grenadiers;

Au sud et près du village, Ier bataillon du 3e grenadiers, le seul disponible de ce régiment, le IIIe étant en route pour Verdun, et le IIe, au bois des Ognons;

Sur le mamelon 311-312 (sud de Rezonville), Ier et IIe bataillon du 2e grenadiers, amenés là par le général de brigade de La Croix.

A 2 heures, les Ier et IIe bataillons du 2e grenadiers, presque aussitôt prolongés à gauche par les IIe et IIIe bataillons du 25e (division Levassor-Sorval), relevèrent sur le mamelon 311-312, les 3 bataillons du 77e (2e corps), passablement éprouvés et à court de munitions. Un peu après, le IIIe bataillon du 76e et le IIIe bataillon du 55e (2e corps), qui se trouvaient mélangés à la brigade Lapasset sur le terrain de la Maison-Blanche, rétrogradèrent également sur Gravelotte.

Vers 2 h. 1/4, les 2 bataillons disponibles (Ier et IIe) du 3e grenadiers furent poussés, par le général Bourbaki, de Rezonville vers la Maison-Blanche, en renfort des troupes du général Lapasset, et c'est grâce à leur appui surtout moral que, vers 2 h. 1/2, ce commandant de brigade tenta, comme on le verra plus loin, d'enlever à l'ennemi la lisière nord du bois de Saint-Arnould.

Entre 2 h. 1/2 et 3 heures, les 2 bataillons des zouaves de la Garde, rassemblés derrière le 28e (division Levassor-Sorval) au nord-est de Rezonville, reçurent l'ordre d'occuper la

croupe sud-est du mamelon 312 (au nord de la grande route), que les batteries Jamet avaient évacuée au moment de la charge Bredow. Ils y restèrent peu de temps et revinrent, par ordre supérieur, reprendre leur emplacement primitif.

On sait que vers 3 heures, le général Bourbaki envoya chercher à Gravelotte un régiment (le 3e) de la brigade de voltigeurs Brincourt, avec ordre de venir à Rezonville.

Carte n° 46. Les 2 batteries de 4 de la division Deligny, restées jusqu'alors en réserve près de Gravelotte, précédèrent le 3e voltigeurs et s'établirent, vers 4 heures, sur la croupe 308, auprès de la batterie de mitrailleuses de la même division, appelée sur cet emplacement une heure plus tôt.

Le 3e voltigeurs vint se déployer en bataille en arrière de ses batteries divisionnaires, et, à 4 h. 1/4, il était formé.

A cette heure-là, le corps de la Garde n'avait encore que 4 bataillons d'engagés, savoir : les Ier et IIe du 2e grenadiers, à la droite des IIe et IIIe bataillons du 25e de ligne, sur le mamelon 312-311 et les Ier et IIe du 3e grenadiers, à la gauche de la brigade Lapasset, sur le terrain avoisinant la Maison-Blanche.

Carte n° 14. Du commencement à la fin de la bataille, le général de brigade Lapasset, grâce à son indomptable énergie et à son pouvoir de fascination, apanage des natures d'élite faites pour commander, a exercé une maîtrise absolue, non seulement sur les troupes lui appartenant en propre, mais encore sur celles que les circonstances amenèrent dans le secteur : Rezonville—chemin de Chambley—lisière occidentale du bois des Ognons.

Lorsque, un peu après 2 heures du soir, les 5 bataillons du 2e corps (trois du 77e, un du 76e et un du 55e) restés en position, les uns (du 77e) sur le mamelon 312-311, les autres (du 76e et du 55e) en face du bois de Vionville et du bois de Saint-Arnould, eurent été relevés par 4 bataillons de troupes

fraîches (deux du 2e grenadiers de la Garde et deux du 25e de ligne), la brigade Lapasset était ainsi répartie :

En première ligne, face au bois de Saint-Arnould, les Ier et IIIe bataillons du 84e et le IIIe bataillon du 97e ;

Dans le bois des Ognons, le IIe bataillon du 84e ;

A Rezonville même, les Ier et IIe bataillons du 97e immobilisés là, par ordre de Bazaine ;

Pour mémoire, le 3e lanciers abrité entre Rezonville et Gravelotte.

A la même heure, 4 batteries, plus celle de la brigade (1), étaient en position sur les pentes est et ouest du mamelon 307-308 et battaient par leurs feux la lisière nord du bois de Saint-Arnould.

L'occupation récente, par 4 bataillons frais, du mamelon 311-312 et l'arrivée des Ier et IIe bataillons du 3e grenadiers de la Garde près de la Maison-Blanche inspirèrent au général Lapasset le projet de chasser l'ennemi du bois de Saint-Arnould.

Cet officier général prit en conséquence ses dispositions d'attaque, mais, pendant qu'elles s'effectuaient, les 4 batteries, autres que la sienne, en position au nord de la Maison-Blanche, abandonnèrent le terrain et disparurent.

Cette défaillance n'empêcha pas le général Lapasset de poursuivre l'exécution de l'attaque arrêtée dans son esprit.

Sous son énergique impulsion, les 3 bataillons de première ligne, en bataille et précédés de nombreux tirailleurs, marchent sur le bois de Saint-Arnould. Carte n° 46.

Partis des abords de la Maison-Blanche, vers 2 h. 3/4, les 3 bataillons prennent comme axe du mouvement la route de Rezonville à Gorze.

Les tirailleurs sont accueillis, à 600 mètres de la lisière,

---

(1) Le général Lapasset disposait d'une batterie depuis le 6 août et la faisait escorter par une compagnie de chasseurs, venue de Sarreguemines avec la brigade.

par un feu de mousqueterie des plus violents; ils avancent encore de 200 mètres environ, puis sont contraints de se coucher sans pouvoir se relever.

Les compagnies restées en bataille se couchent également.

Sous l'action déprimante du feu en quelque sorte décisif de la défense, les tirailleurs se voient bientôt obligés de reculer et de se fondre dans la ligne de bataille, laquelle demeurera couchée à 700 ou 800 mètres du bois Saint-Arnould, sa droite appuyée à la pointe de bois, qui couvre le fond du ruisseau de Gorze.

L'attaque avait échoué.

A la vue du mouvement offensif des bataillons Lapasset, les 2 bataillons du 2e grenadiers et les 2 bataillons du 25e de ligne, en position, les premiers, au mamelon 311-312, les seconds, face à la lisière nord du bois de Vionville, s'ébranlent et gagnent du terrain en avant.

Les 2 bataillons du 25e ne peuvent progresser que faiblement, en raison de la courte distance qui les sépare de la lisière nord du bois de Vionville, fortement occupée par l'ennemi, mais les 2 bataillons du 2e grenadiers exécutent un grand bond qui les place en contre-bas et leur permet de tirer avec une efficacité appréciable sur les batteries les plus proches.

Ces deux attaques sont promptement refoulées sur leur position d'origine sous l'action combinée des feux d'artillerie et d'infanterie de la 5e division d'infanterie prussienne.

Dans le récit succinct déjà fait (1) des deux attaques partielles des Allemands, dirigées, celle de droite (Lyncker), vers 4 heures, contre les 2 bataillons du 25e de ligne, celle de gauche (Schwerin), quelques minutes plus tard, contre les

---

(1) Voir page 280.

deux bataillons du 2e grenadiers, on a montré que l'une et l'autre de ces attaques furent rompues par le tir du chassepot.

L'attaque allemande de gauche, quand elle eut été désorganisée par les balles, provoqua, de la part des Ier et IIe bataillons du 2e grenadiers de la Garde, un retour offensif très vif, mais court.

Durant leur course en avant, les grenadiers, en butte aux feux partant du bois de Vionville, et aussi, au tir rapide de l'artillerie prussienne, éprouvèrent des pertes telles, qu'ils durent retourner au plus vite sur le mamelon 311-312, où deux nouveaux bataillons de la Garde (IIIe du 2e grenadiers et IIIe du 3e voltigeurs) les relevèrent, à 4 h. 3/4.

Ce sont même ces deux bataillons frais qui firent échouer l'attaque des 3 bataillons du colonel Block (20e division), dont il sera question plus loin (1).

Les 2 bataillons du 3e grenadiers de la Garde (Ier et IIe), dont l'approche avait été pour le général Lapasset comme le signal de l'attaque du bois de Saint-Arnould, allèrent prolonger, à gauche, la ligne de combat immobilisée devant ce bois.

Un peu plus tard, vers 4 h. 1/2, ces deux bataillons, ainsi que le IIIe bataillon du 97e, furent ramenés en arrière, sur l'ordre du général Lapasset, dans le but de désencombrer la chaîne, laquelle ne comprit plus, dès lors, que les Ier et IIIe bataillons du 84e, entièrement déployés en tirailleurs.

La participation de l'infanterie de la Garde à la bataille ne se borna pas aux événements que l'on vient de retracer sommairement.

Vers 5 heures, le 2e voltigeurs intervint sur le terrain avoi-

(1) Voir au paragraphe 3, lettre *j*, du présent chapitre, page 334.

sinant la Maison-Blanche, et le 3e voltigeurs au mamelon 311, sud-ouest de Rezonville.

Un peu plus tard, vers 6 heures, les chasseurs à pied de la Garde et 1 bataillon des zouaves combattirent près de la Maison-Blanche, enfin, vers 7 h. 1/2, 5 bataillons des 1er et 4e voltigeurs entrèrent en ligne sur la croupe sud du mamelon 311.

On lira le récit de leurs engagements au paragraphe 9 du chapitre XV.

Les attaques partielles d'infanterie, dont les abords du bois de Saint-Arnould, du bois de Vionville et du mamelon 311-312 furent le théâtre, entre 3 heures et 4 h. 1/2, ont ceci de particulier qu'elles n'ont pas été méthodiquement préparées par le tir de l'artillerie.

Toutes ont échoué sous un feu efficace de mousqueterie.

Les attaques partielles Lyncker et Schwerin se produisirent entre 4 heures et 4 h. 1/2, sans que l'artillerie de la 5e division en eût été prévenue. On verra qu'il en fut de même, lors de l'attaque des 3 bataillons du Xe corps, amenés, par le colonel de Block, en renfort de l'infanterie de la 5e division, attaque exécutée vers 4 h. 3/4.

Si les Ier et IIe bataillons du 2e grenadiers de la Garde purent gagner momentanément du terrain vers le Sud-Ouest, un peu après 3 heures, il faut attribuer ce résultat à la nécessité impérieuse où se trouvaient, à ce moment, les batteries de la 5e division prussienne de ménager les rares munitions qui leur restaient, mais lorsque, vers 4 h. 1/2, à la suite de son échec, l'attaque Schwerin (2 bataillons du 12e) courut le péril d'être abordée par les Ier et IIe bataillons des grenadiers de la Garde, 5 batteries (2 du Xe et 3 du VIIIe), nouvellement arrivées à la gauche de la ligne des pièces de la 5e division, exécutèrent un feu rapide qui mit en fuite les assaillants.

On l'a dit et répété maintes fois : C'est pendant l'attaque, même partielle, que l'artillerie de préparation doit donner

toute sa vitesse à un tir bien réglé contre l'infanterie de la défense, à ce moment obligée de se découvrir pour faire feu sur l'infanterie assaillante.

Ce principe généralement, mais non toujours, appliqué par l'artillerie du III[e] corps prussien, faisait totalement défaut à l'artillerie française, impuissante à se maintenir elle-même en action sous les coups de l'artillerie opposée.

Encore une fois, le succès d'une attaque dépend de la combinaison intime et intelligente des feux d'artillerie et de mousqueterie, exécutés jusqu'à distance d'assaut très rapproché.

j) Le 2[e] corps d'armée.

Entre midi et 1 heure, le 2[e] corps s'était rassemblé, tant bien que mal, à l'est de Rezonville, à l'exception de 5 bataillons, restés en position sur le terrain au sud du bois de Vionville, et de 7 batteries occupant le mamelon 311, ainsi que la croupe qui descend de ce mamelon vers la grande route de Verdun. Carte n° 43.

Un peu plus tard, les troupes du 2[e] corps furent acheminées sur Gravelotte et se reformèrent régulièrement au sud du village, face au bois des Ognons, la division Vergé formant la droite de la ligne. La division de cavalerie Valabrègue resta déployée, sur un front étendu, entre le bois Leprince et Rezonville.

Les batteries et les bataillons demeurés en position au sud de Rezonville quittèrent le champ de bataille entre 2 heures et 2 h. 1/2, pour se rendre à Gravelotte, à l'exception de 2 batteries, lesquelles ne rejoignirent leur corps d'armée que plus tard.

k) Les batteries des plateaux ouest et sud de Rezonville.

Sauf au 4[e] corps, dont l'artillerie fut tenue en main par le général de Ladmirault, et sauf aussi sur les croupes nord et sud du mamelon 312 (nord-ouest de Rezonville), où les Carte n° 41.

lieutenants-colonels de Montluisant et Jamet avaient su improviser deux grandes batteries de 36 pièces chacune, on ne voit, nulle part et à aucun moment de la bataille, l'artillerie française agir sous une direction supérieure.

Les batteries opèrent isolément, ou par deux, sans qu'il soit possible de discerner un lien les rattachant aux groupes tactiques d'infanterie dont elles dépendent.

La liberté des commandants de batterie, sous la réserve des exceptions mentionnées plus haut, est donc absolue.

On ne s'occupera ici que des 19 batteries des 3e et 4e zones (1), engagées entre 1 heure et 2 heures, sur les plateaux ouest et sud de Rezonville et de celles que la Garde, la division Levassor-Sorval et la division Montaudon firent entrer en action jusqu'à 4 heures du soir.

Le rôle des autres batteries a été étudié conjointement avec les opérations des divisions La Font de Villiers (6e corps), Tixier (6e corps), Aymard (3e corps), Nayral (3e corps) et Grenier (4e corps).

Sur la troisième zone embrassant le terrain qui s'étend de la grande route au chemin de Rezonville à Chambley, il y avait, entre 1 heure et 2 heures, 9 batteries, dont 6 du 2e corps, 1 (mitrailleuses) de la division des grenadiers de la Garde et 2 de la réserve générale d'artillerie.

Un peu après 2 heures, sous le coup de l'impression causée par le désastre des grandes batteries Montluisant et Jamet, 4 des batteries du 2e corps abandonnèrent la lutte, et leur exemple provoqua, peu après, la retraite des 2 batteries à cheval de la réserve générale.

La batterie de mitrailleuses des grenadiers quitta, elle aussi, son emplacement de combat pour se mettre à la

---

(1) Voir page 258.

recherche d'un autre moins exposé. N'y étant pas parvenue, elle prit, vers 3 heures, une position d'attente derrière la crête.

Les deux autres batteries des grenadiers s'établirent, vers 4 heures, sur la croupe nord du mamelon 311 et y restèrent.

Une batterie de la division Montaudon, arrivée, un peu plus tard, sur la même croupe, n'y demeura que quelques instants.

En résumé, des 9 batteries en activité, à 2 heures, sur la troisième zone il ne restait plus, à 3 heures, que la batterie Benoît (8e du 5e-2e corps), tout près de la grande route, et la batterie Maréchal (5e du 5e-2e corps) sur le mamelon 311-312.

Sur la quatrième zone comprise entre le chemin de Chambley et le bois des Ognons, les 10 batteries, en action à 2 heures, se réduisaient, une heure plus tard, à la seule et unique batterie Dulon (7e du 2e), détachée auprès de la brigade Lapasset.

Les neuf autres étaient parties pour se ravitailler auprès de leur réserve, et la plupart, sans esprit de retour.

Les 2 batteries de la réserve générale, affectées à la division Levassor-Sorval (1), s'établirent, vers 3 heures, sur le plateau nord de la Maison-Blanche, mais n'y firent qu'une courte apparition.

Indépendamment de la dépression morale que la charge Bredow avait produite sur le personnel des batteries de la troisième zone et, par contagion, sur celui de la quatrième, il faut tenir compte du désespoir profond qu'éprouvaient les officiers de l'arme en constatant, à la fois, l'énorme puissance de l'artillerie allemande, et l'inanité de leurs propres efforts.

Les pertes en hommes et en chevaux n'atteignirent qu'un

(1) Cette division n'avait pas été rejointe par son artillerie, restée au camp de Châlons.

chiffre peu élevé, en comparaison de celles qu'éprouvèrent les batteries allemandes du IIIe corps, et spécialement, de la 5e division d'infanterie.

La déroute de l'artillerie française des troisième et quatrième zones, due plutôt à des causes morales, n'en fut que plus grave.

Par la suite, c'est-à-dire après 5 heures du soir, un certain nombre de batteries vinrent combler partiellement le vide qu'avait créé « la débâcle d'artillerie », survenue entre 2 et 3 heures, à l'ouest et au sud de Rezonville, mais elles ne parvinrent pas à rétablir la situation telle qu'elle était avant le moment de la charge de Bredow.

§ 3. — Le Xe corps allemand, depuis le matin.

a) L'action personnelle du général de Voigts-Rhetz.

Carte n° 41. Le commandant du Xe corps avait appris, par l'ordre de la IIe armée du 15 pour le 16, ordre reçu à Thiaucourt entre 8 heures et 9 heures du soir, que le IIIe corps devait se porter, le lendemain, 16, à la première heure, sur Mars-la-Tour, par Gorze; en outre, il dut être informé, dans le courant de la nuit, par un rapport du colonel de Lyncker, daté de Novéant, le 15, à 10 heures du soir, que tout le IIIe corps avait franchi la Moselle, le soir même, et occupait Arnaville ainsi que Novéant.

L'un et l'autre de ces deux renseignements auraient dû provoquer, de la part du général de Voigts-Rhetz, des dispositions pour établir, le 16, de très bonne heure, la liaison du Xe corps avec le IIIe; or, rien ne fut tenté dans ce sens.

Le commandant du Xe corps, suivi de 5 officiers, dont 1 d'état-major et 4 de l'adjudantur, se mit en route, le 16, pour Saint-Hilaire, vers 7 heures du matin, dépassa bientôt la colonne formée par la 38e brigade mixte, atteignit Wœl, à 9 heures, et y fit un déjeuner sommaire. Vers 9 h. 1/2, lors de

l'arrivée à Wœl de l'escadron de pointe de la colonne, le général de Voigts-Rhetz préleva sur cet escadron 2 pelotons d'escorte et, accompagné de 2 officiers de son état-major, prit la route de Jonville, dans le but de se rapprocher de la 5e division de cavalerie, dont il était inquiet.

Le général de Schwarzkoppen fut informé, aussitôt, du crochet qu'effectuait son chef vers le Nord.

Un peu plus tard, une estafette apportant un pli du prince Frédéric-Charles, à l'adresse du général de Voigts-Rhetz, rejoignit la colonne.

Le général de Schwarzkoppen ouvrit la dépêche et lut ce qui suit :

Pont-à-Mousson, 16 août, 8 heures matin.

« J'établirai, aujourd'hui même, à partir de 5 heures, mon « quartier général à Thiaucourt... D'après certains rensei- « gnements, la retraite de l'ennemi s'effectue sur la route de « Metz à Verdun, par Étain. Votre Excellence voudra bien, « par suite, pousser sa cavalerie vers cette route.

« *Signé :* Prince FRÉDÉRIC-CHARLES. »

Dans l'esprit du prince, toute la cavalerie affectée au Xe corps (5e division et brigade des dragons de la Garde) devait pousser de Saint-Hilaire vers la route de Metz à Verdun, par Étain.

La 5e division de cavalerie n'étant pas revenue de sa reconnaissance sur Vionville, il s'agissait, tout au moins, d'affecter à l'exploration vers la route d'Étain, la brigade des dragons de la Garde.

On ne s'explique donc pas que le général de Schwarzkoppen ait autorisé, vers 11 heures, cette brigade à marcher au canon sur Mars-la-Tour, et que l'ordre du prince Frédéric-Charles, daté de 8 heures du matin, ne soit pas parvenu au général de Voigts-Rhetz, lequel a stationné, de 10 h. 1/2 à 11 h. 1/2, à Jonville, tout près de Wœl.

Quoi qu'il en fût, le commandant du X[e] corps, en arrivant à Jonville, un peu après 10 heures, entendit le canon du côté de l'Est. Il gravit la hauteur 229, à l'ouest et près du village, dans l'espoir d'y trouver un point d'observation favorable. C'est là qu'il reçut, à 11 h. 1/2, le rapport du colonel Lehmann, daté de Chambley, 10 heures, que nous avons déjà reproduit (1).

Le général de Voigts-Rhetz ne pouvait plus hésiter. Il expédia donc, par deux officiers de son escorte, l'ordre au général de Schwarzkoppen et au général comte Brandeburg commandant les dragons de la Garde, de marcher au canon.

L'ordre au général de Schwarzkoppen était :

Hauteur près de Jonville, 11 h. 1/2.

« Le III[e] corps, aux prises au nord-est de Chambley. La « 19[e] division appuiera immédiatement à droite, par Jonville, « pour se porter au secours de ce corps d'armée, si c'est pos- « sible.

« *Signé :* VOIGTS-RHETZ. »

Vers midi, le commandant du X[e] corps se porta (2), par Sponville et Puxieux, sur Tronville et, vers 2 heures, il rejoignit, au sud-ouest de Vionville, le général d'Alvensleben avec lequel il eut un entretien sur la situation. Un peu plus tard, vers 2 h. 1/4, le lieutenant-colonel de Caprivi rendit compte à son chef de l'ordre qu'il avait envoyé en son absence à la 20[e] division d'infanterie pour l'appeler sur le champ de bataille.

Influencé par la fâcheuse tournure que prenait, entre 2 et

(1) Voir page 208.

(2) De Sponville à Tronville on compte 10 kilomètres, que le général de Voigts-Rhetz a mis deux heures à parcourir.

3 heures, le combat au bois de Tronville, le général de Voigts-Rhetz ne songea tout d'abord qu'à conserver le village de Tronville.

La brigade Barby et le 13e dragons, chassés des hauteurs nord-ouest du bois de Tronville refluaient, à ce moment, sur Mars-la-Tour.

Ordre leur fut envoyé de prendre position au sud-ouest de Tronville, afin d'être prêts à charger en flanc une offensive ennemie dirigée de Bruville sur Tronville.

Entre 3 et 4 heures, les résidus des 7 bataillons composant les 7e, 6e et 5e groupes tactiques de la 6e division d'infanterie, au fur et à mesure de leur arrivée à Tronville, servirent à constituer des unités provisoires, lesquelles travaillèrent à mettre le village en état de défense.

L'idée de conserver, coûte que coûte, le village de Tronville, comme point d'appui essentiel de la gauche allemande, semble avoir accaparé toute l'activité cérébrale du général de Voigts-Rhetz depuis son arrivée sur le champ de bataille jusqu'à la fin de la journée, car, ainsi qu'on le verra plus loin, aux deux ordres de prendre l'offensive, émanant du prince Frédéric-Charles, l'un, à 6 heures, l'autre, à 7 heures, il répondit, chaque fois, qu'il garantissait la possession de Tronville, et rien de plus.

Cependant, à 3 h. 1/4, en voyant approcher de Tronville la 20e division et en apprenant que la 38e brigade mixte s'avançait vers le champ de bataille, le général de Voigts-Rhetz se résolut à faire tenir solidement les bois de Tronville par la 20e division et à combiner cette action directe avec une attaque que prononcerait la 38e brigade dans le flanc droit des troupes françaises (brigade de Bellecourt), venant de Bruville et qui envahissaient à ce moment la corne nord-ouest du grand bois de Tronville, ainsi que le terrain à l'ouest.

Ce fut de sa part une simple intention, car l'ordre qu'il envoya au général de Schwarzkoppen, à 3 h. 23, ordre qu'on

lira plus loin, était trop vague pour assurer des efforts concordants.

Un peu après, vers 3 h. 1/2, le commandant du Xe corps envoya l'ordre au général de Rheinbaben de réunir sa division sur Ville-sur-Yron, afin de protéger l'aile gauche de l'attaque qu'allait exécuter la 38e brigade.

La transmission et l'exécution de cet ordre furent si défectueuses que la 5e division de cavalerie n'atteignit — et encore incomplète — le plateau d'Yron, qu'entre 5 h. 1/2 et 6 heures du soir.

Le général de Voigts-Rhetz s'était cassé la jambe l'année précédente et ne supportait plus que péniblement l'exercice du cheval. Cet officier général a dû quitter l'armée, en 1873, pour cause de ramollissement cérébral. On peut en inférer qu'en 1870 il n'avait pas la tête très solide.

b) L'unité de commandement, compromise par les scrupules du général d'Alvensleben.

Le général d'Alvensleben, mû par un sentiment de délicatesse très louable quand il s'agit de relations entre chefs du même rang, mais fâcheux en l'espèce, voulut laisser à son collègue la libre disposition des troupes du Xe corps et de la 5e division de cavalerie, sous la réserve que l'aile gauche du IIIe corps serait garantie contre les attaques menaçantes de l'aile droite française.

Il devait en résulter une double direction du combat, contrairement au principe de l'unité de commandement qui ne souffre aucune exception, et cela, jusqu'au moment, un peu après 4 heures, où le prince Frédéric-Charles prit en mains la conduite de la bataille.

Si le général d'Alvensleben, passant outre aux considérations d'amour-propre professionnel, se fût préoccupé des moyens d'exécution à mettre en œuvre par le Xe corps en vue

de renforcer la lutte soutenue jusqu'alors par le IIIe corps et de prolonger à gauche la ligne de bataille, il aurait conseillé, sinon prescrit, des dispositions assez différentes de celles qui ont été adoptées et, dans tous les cas, exigé de la division Rheinbaben un service plus actif.

On appréciera plus loin, par l'analyse des opérations, jusque vers 4 heures, de la 5e division de cavalerie, de la 20e division, de l'artillerie du Xe corps, enfin de la 38e brigade mixte, dans quelle mesure l'abstention du général d'Alvensleben devint préjudiciable aux intérêts allemands.

c) L'initiative déployée par le lieutenant-colonel de Caprivi.

Le lieutenant-colonel de Caprivi, chef d'état-major du Xe corps, avait quitté Thiaucourt, on s'en souvient (1), à 4 h. 1/2 du matin, avec 5 officiers, dont 2 d'état-major et 3 de l'adjudantur, le commandant de l'artillerie et ses adjoints, 2 batteries à cheval et 1 escadron du 2e dragons de la Garde.

En l'absence de son chef, le lieutenant-colonel de Caprivi sut prendre et ordonner les dispositions les plus convenables pour assurer au IIIe corps les secours les plus prompts.

A 10 h. 1/4, il expédia, par un officier, l'ordre au colonel Lehmann d'accourir avec son détachement, mais cet ordre fut inutile, en raison de l'initiative prise par ce colonel de marcher au canon.

A 10 h. 1/2, un officier fut envoyé à Thiaucourt pour prier le général de Krantz de venir, le plus tôt possible, à la bataille avec la 20e division et l'artillerie de corps. Cette communication fut faite à 11 h. 1/2 (2).

A 10 h. 1/2 également, un autre officier fut détaché vers le

---

(1) Voir page 136.

(2) La course de l'officier d'état-major s'effectua en une heure; or, il y a 23 kilomètres de Tronville à Thiaucourt; vitesse de 383 mètres par minute, qui correspond à un bon galop ininterrompu.

commandant du Xe corps afin de lui rendre compte de la situation, mais ne le rencontra pas.

A midi, un troisième officier partit pour Pont-à-Mousson (1) avec un rapport destiné au prince Frédéric-Charles, parvint en cette ville après le départ du Prince pour le champ de bataille et remit ledit rapport au chef du Grand État-Major.

d) La brigade des dragons de la Garde.

La brigade des dragons de la Garde, réduite à 6 escadrons (2), mais emmenant sa batterie à cheval, avait quitté son bivouac de Thiaucourt, à 5 heures du matin, et atteint Saint-Hilaire, vers 8 h. 1/2.

A l'instigation d'un capitaine de l'état-major du Xe corps détaché spécialement auprès de cette brigade, une reconnaissance d'officier fut envoyée sur Buzy, et une autre, sur Warcq, localités qui se trouvent sur la route de Metz à Verdun par Conflans.

A 9 h. 1/4, le général comte Brandeburg expédia au commandant du Xe corps le rapport suivant :

« La brigade est stationnée à Saint-Hilaire, avant-garde « à Marchéville et Labeuville.

« Des reconnaissances sont lancées sur Buzy et Warcq. « Jusqu'à présent, aucune nouvelle de l'ennemi.

« Une patrouille envoyée à gauche et une autre à droite, « celle-ci pour établir la liaison avec le général de Rheinbaben, n'ont pas encore envoyé de rapports.

« Saint-Hilaire, le 16 août, 9 h. 1/4 du matin.

« Signé : Comte BRANDEBURG,
« Général de brigade. »

---

(1) Distance de 39 kilomètres.

(2) Le 2e escadron du 2e régiment avait accompagné les deux batteries à cheval du Xe corps, envoyées en renfort de la 5e division de cavalerie, et le 3e escadron du même régiment était affecté à la 38e brigade mixte comme cavalerie de sûreté.

A partir de 10 heures, la canonnade se fit entendre du côté de Rezonville. Le commandant de la brigade prit alors la résolution de laisser un escadron (le 5e) face à l'Ouest et de marcher au canon avec les 5 escadrons restants et la batterie.

Au moment de quitter Saint-Hilaire, le général comte Brandeburg expédia la note suivante au commandant de la 38e brigade mixte, en marche sur la route de Thiaucourt, pour le prévenir de son départ vers l'Est.

« Je me porte avec la brigade, par Labeuville, sur Rezon-
« ville, où le canon se fait entendre. Un escadron reste à
« Marchéville.

« Signé : Comte BRANDEBURG,
« Général de brigade. »

En l'espèce, la détermination du général Brandeburg n'était pas justifiée, car la marche au canon ne constitue pas une règle invariable, et la brigade des dragons de la Garde avait une mission trop nettement définie pour que son chef fût en droit de l'abandonner en entendant au loin derrière lui le bruit de la canonnade.

L'événement a donné raison au général Brandeburg ; c'est de la chance, et rien de plus.

Lorsque le commandant du Xe corps quitta Jonville, vers midi, pour se rendre sur le champ de bataille, le rapport qui précède ne lui avait pas encore été communiqué par les soins du général de Wedel, chef de la 38e brigade.

Le général comte Brandeburg laissant 1 escadron (le 5e) à Marchéville et Labeuville, partit de Saint-Hilaire à 11 heures pour marcher avec les 5 escadrons restants (1) et la batterie à cheval sur Mars-la-Tour, mais l'escadron disponible (le 4e) du 2e dragons de la Garde et l'état-major de ce régiment durent revenir presque aussitôt à Saint-Hilaire, par ordre du

---

(1) Les quatre escadrons du 1er régiment et le 4e escadron du 2e régiment.

général de Schwartzkoppen. A midi, lorsque cet officier général eut reçu de son commandant de corps d'armée l'ordre de marcher au canon, le 4e escadron du 2e dragons de la Garde fut autorisé à rejoindre l'autre régiment de sa brigade en marche vers l'Est.

Le 1er dragons de la Garde atteignit Mars-la-Tour à 1 heure de l'après-midi, et s'établit en position d'attente au Sud-Ouest de ce village. A ce moment, la brigade Barby, venant des abords de Tronville, se dirigeait vers Bruville pour renforcer de ce côté le 13e dragons dans son service de surveillance en dehors de l'aile gauche du IIIe corps prussien.

Le commandant de la batterie à cheval des dragons de la Garde, capitaine de Planitz, demanda et obtint l'autorisation de se joindre à la brigade Barby.

Entre 1 h. 1/2 et 2 heures, le général Brandeburg, informé par ses reconnaissances et patrouilles de la présence d'une nombreuse cavalerie ennemie au nord de Ville-sur-Yron, porta le 1er dragons de la Garde vers la ferme la Grange.

Au cours de ce mouvement, vers 2 h. 1/2, ce régiment reçut des obus lancés par deux batteries à cheval (1) en position sur le plateau nord de la ferme de Greyère. Ce tir d'artillerie provoqua le retour immédiat du 1er dragons de la Garde dans le vallon sud-ouest de Mars-la-Tour auprès du 4e escadron du 2e, arrivé de Saint-Hilaire sur ces entrefaites, et c'est là que la brigade Brandeburg fut rejointe, vers 2 h. 3/4, par sa batterie.

e) Abandon, par la 5e division de cavalerie, de toute surveillance de l'ennemi.

La brigade Barby, ayant auprès d'elle le 13e dragons (brigade Bredow) et la batterie Planitz (dragons de la Garde),

(1) C'étaient les deux batteries à cheval affectées à la division de cavalerie du 4e corps, commandée par le général Legrand.

fut chassée, on le sait (1), des abords septentrionaux du grand bois de Tronville, vers 1 h. 3/4, alla se reformer à l'ouest de ce bois, et dut se retirer définitivement, à 2 h. 1/2, devant les troupes françaises (avant-garde du 4e corps) venant de Bruville.

Ces 16 escadrons prussiens, dirigés par le général de Rheinbaben en personne, se portèrent sur Mars-la-Tour, mais le général de Voigts-Rhetz ne leur en laissa pas le temps et les rappela vivement sur Tronville qu'il s'agissait de défendre à tout prix contre un ennemi menaçant (4e corps français).

A la même heure (2 h. 3/4), le 10e hussards, en observation au sud du petit bois de Tronville, fut dirigé sur Puxieux.

La 5e division de cavalerie ayant fait rentrer tous ses détachements, à partir de 2 heures, n'eut plus, dès lors, une patrouille ni une reconnaissance pour « veiller l'ennemi » suivant l'expression familière aux cavaliers du premier Empire.

Une telle dérogation aux règles les plus élémentaires du service d'une cavalerie d'aile était d'autant plus grave que le général de Rheinbaben se trouvait, à 2 heures, auprès des 16 escadrons réunis à l'ouest du bois de Tronville et qu'il ne pouvait ignorer, depuis sa conversation de midi et demi avec le commandant du IIIe corps, la haute importance attribuée par celui-ci à l'exploration des confins nord-ouest du champ de bataille.

f) Commentaires du Grand État-Major prussien.

La 25e Monographie du Grand État-Major, si réservée en matière de critiques quand il s'agit du haut commandement prussien, fait une exception en disant :

« Alors (vers 2 heures) se produisit un temps d'arrêt dans « l'exploration.

---

(1) Page 266.

« Quoique la masse de cavalerie réunie derrière l'aile « gauche allemande fît partie intégrante du corps de bataille « pour le cas où son intervention dans la lutte deviendrait « nécessaire, il fallait détacher dans le flanc droit de l'ennemi « des escadrons de découverte, afin d'assurer la permanence « de l'exploration.

« Ces escadrons auraient été témoins des événements qui « se sont produits à l'aile droite française et auraient fait con- « naître, en temps utile, la marche d'approche de la division « de Cissey. Ce résultat était d'autant plus facile à atteindre « que la cavalerie française, par son attitude passive, avait « permis précédemment aux patrouilles des dragons de la « Garde de stationner aux abords de Ville-sur-Yron.....

« De plus grands résultats auraient été obtenus si l'on eût « fait agir la cavalerie avec un puissant soutien d'artillerie. « Que l'on suppose, en effet, les 4 batteries de corps du Xe, « déboîtant de meilleure heure de la colonne de marche « formée par la 20e division, et venant, sous l'escorte du « 16e dragons, rallier la masse de cavalerie d'aile gauche.

« On aurait alors pu faire entrer en ligne, vers 2 heures, « 28 escadrons et 5 batteries sur les hauteurs entre Mars-la- « Tour et Bruville, et cette intervention cavalière était capable « de paralyser l'action des généraux Lebœuf et Ladmirault, « beaucoup plus que ne l'ont fait, plus tard, 16 escadrons « soutenus par une seule batterie. »

Pour nous, l'entrée en ligne, vers 2 heures, de 28 escadrons soutenus par 5 batteries, *sur les hauteurs entre Mars-la-Tour et Bruville*, aurait amené pour la cavalerie allemande un désastre pareil à celui qu'a essuyé la brigade d'infanterie de Wedel, à 5 heures du soir.

La place de la masse de cavalerie d'aile gauche allemande, à partir de 2 heures, était, à notre avis, auprès de Ville-sur-Yron. Si cette masse eût été renforcée, vers 3 heures, des 4 batteries de corps du Xe corps, elle aurait produit l'effet

d'un dérivatif puissant et l'on peut croire que l'attaque de la 38e brigade ne se serait pas heurtée, deux heures plus tard, aux forces écrasantes qui l'ont, aux trois quarts, détruite.

g) Le général de Kraatz amène au combat la 20e division et l'artillerie de corps.

Au moment, à 11 h. 3/4, où il eut communication de l'ordre donné, au nom du commandant du Xe corps, par le lieutenant-colonel de Caprivi (1), le général de Kraatz était occupé à reconnaître aux environs de Thiaucourt un terrain favorable aux avant-postes. Les troupes étaient encore rassemblées, les faisceaux formés, et le IIIe bataillon du 79e seul marchait vers le Nord, en vue d'assurer le service de sûreté.

La division put donc rompre immédiatement.

Le général de Kraatz eut alors la bonne inspiration de rédiger, à l'adresse du prince Frédéric-Charles, à Pont-à-Mousson, le rapport ci-dessous, qui fut expédié, à midi, et reçu par le prince, vers 2 heures :

« Le IIIe corps livre combat à des forces supérieures en « nombre, au nord de Gorze ; il a auprès de lui la 5e division « de cavalerie avec 9 régiments et 4 batteries. La 20e divi- « sion se porte vers le champ de bataille et la 19e division « en est avisée. »

C'est ce rapport, on s'en souvient (2), qui décida le prince Frédéric-Charles à se porter, suivi de l'état-major de la IIe armée, sur le terrain de la lutte.

La 20e division rompit de Thiaucourt, à midi, en prenant le dispositif ci-après :

---

(1) Voir page 325.
(2) Voir page 112.

16e dragons	39e brigade.
Ier et IIe bataillon du 79e	
3e batterie légère	
3e batterie lourde	
Ier et IIe bataillon du 56e (1)	
IIIe bataillon du 79e (2)	
5e et 6e batterie légère / 5e et 6e batterie lourde } de l'artillerie de corps..	40e brigade.
Ier, IIe et IIIe bataillon du 17e	
4e batterie légère	
4e batterie lourde	
Ier et IIIe bataillon du 92e (3)	
10e bataillon de chasseurs	

La colonne marcha par Xammes, Saint-Julien, Champs, Buxières, et la route qui se dirige de ce hameau sur Mars-la-Tour.

Le colonel du 16e dragons ayant obtenu, presque au début de la marche, l'autorisation de devancer la colonne, fit arriver son régiment à Tronville, vers 2 heures.

A la demande d'un officier d'état-major du IIIe corps, cherchant partout des munitions d'artillerie, les 2 batteries qui marchaient avec la 39e brigade prirent le trot, vers 2 h. 1/2, et entrèrent en action, à 3 h. 1/2, au nord-ouest de Tronville, face à 3 batteries françaises établies un peu au sud et à l'ouest de la corne nord-ouest du grand bois de Tronville.

h) Négligences du commandant de l'artillerie du Xe corps et du général de Kraatz.

Si le commandant de l'artillerie du Xe corps, de sa per-

---

(1) Le IIIe bataillon du 56e, relevé, le matin, à la garde du quartier général de la IIe armée par le IIe bataillon du 92e, était en marche pour rejoindre sa division qu'il atteignit sur le champ de bataille, au sud et près du petit bois de Tronville, vers 5 heures.

(2) Le placement de ce bataillon à l'intérieur de la colonne et non vers la tête, résultait de sa désignation pour le service de sûreté, qui l'avait conduit à un commencement de dislocation, cause de son retard à entrer dans la colonne.

(3) Le IIe bataillon du 92e, de garde au quartier général de la IIe armée, à Pont-à-Mousson.

sonne à Tronville depuis le matin, eût été un second Bredow, il se serait porté au-devant de la 20e division pour faire déboîter toutes les batteries disponibles et les amener rapidement là où leur action promettait d'être le plus particulièrement efficace.

D'autre part, le général de Kraatz avait pour devoir de venir, le plus tôt possible, auprès du général de Voigts-Rhetz, son chef, afin de prendre ses instructions. Il aurait ensuite dirigé les batteries disponibles, par les soins du commandant de l'artillerie, sur les emplacements indiqués comme les plus favorables, puis se serait porté à la rencontre de son infanterie et en aurait prescrit la répartition.

Ces trois genres de devoirs incombent à tout commandant d'unité des trois armes, lorsqu'il arrive de loin au secours d'un grand corps de troupe engagé depuis un certain temps.

i) Répartition des troupes de la 20e division, par ordre du général de Kraatz.

Cependant, l'officier d'état-major de la 20e division avait pris les devants. Il alla se présenter au général de Voigts-Rhetz, et celui-ci ne sut que lui dire de faire continuer la marche de la 20e division sur Tronville.

Le général de Kraatz, lui aussi, précédait sa division, mais non du bon côté.

Voulant se rendre compte, par lui-même, de la physionomie du combat, il avait couru de Buxières vers Flavigny.

Parvenu sur la hauteur de Sainte-Marie, cet officier général jugea utile de renforcer, à la fois, l'artillerie du centre et l'infanterie de la 5e division. En conséquence, après avoir vivement rejoint ses troupes près de la ferme du Saulcy, il laissa continuer sur Tronville les 4 batteries de tête, ainsi que les 2 bataillons d'avant-garde (Ier et IIe du 79e), et

dirigea les 3 bataillons suivants (IIIe du 79e et Ier et IIe du 56e), et aussi, les 4 batteries restantes vers le terrain en arrière de la position : Bois de Vionville—Flavigny.

Quant à ses six derniers bataillons (3 du 17e, 2 du 92e et 10e bataillon de chasseurs), il les fit rassembler dans le vallon de la ferme du Saulcy, en vue de les diriger, en masse, sur Tronville.

j) Attaque menée par les trois bataillons du colonel de Block contre la position 312-311.

Les 3 bataillons affectés au renforcement de la 5e division d'infanterie, et que commandait le colonel de Block, firent un grand détour, par le vallon sud de la hauteur Sainte-Marie et le bois de Gaumont, en sorte que, partis des abords de la ferme du Saulcy un peu après 3 heures, ils ne débouchèrent sur le plateau, derrière la grande batterie Gallus, qu'à 4 h. 1/4.

A la vue du renfort qui lui arrivait, le général de Stulpnagel dépêcha un officier auprès du colonel de Block pour qu'il disposât ses bataillons en réserve derrière l'artillerie. A ce moment (4 h. 1/2), les 2 bataillons (Ier et IIe du 12e) lancés par le général de Schwerin à l'attaque du mamelon 312-311 se repliaient en désordre sur la ligne des pièces, tandis que les Français, après leur retour offensif, remontaient les pentes occidentales dudit mamelon.

Les 3 bataillons de renfort avaient été déployés, à la sortie du bois de Gaumont, en formation de combat sur deux lignes. Lorsque, précédant sa troupe, le colonel de Block put se rendre compte de la situation, les ordres émanant du général de Stulpnagel glissèrent sur lui comme l'eau sur les écailles d'un poisson et il ne songea plus qu'à renouveler l'attaque dont le fâcheux dénouement lui crevait les yeux.

Par son ordre, les 3 bataillons de renfort continuent leur marche, traversent les batteries de gauche, masquent, du

même coup, leur tir, et s'avancent à l'attaque du mamelon 312-311.

Ces troupes atteignirent le vallon 309-289, très en contrebas par rapport au mamelon 312-311, mais ne purent pousser plus loin et y restèrent assez longtemps, grâce à l'angle mort qui les protégeait.

Cette attaque partielle, comme celles du colonel de Lyncker et du général de Schwerin, avait été dictée par l'ardeur guerrière, en dehors de toute considération stratégique et tactique. Il n'y a rien là qui doive étonner, parce que la guerre est l'excitant, par excellence, des actes passionnels.

k) Mode d'emploi de l'artillerie du Xe corps.

Sur ces entrefaites, les 4 batteries, en deux groupes, envoyées par le général de Kraatz en renfort de l'artillerie du centre de la ligne de bataille, prirent position, savoir, deux aux ailes de la grande batterie Gallus et deux dans les intervalles des batteries Dresky. Un peu plus tard, les 3 batteries de la 16e division arrivèrent de Gorze et s'établirent à la gauche des batteries de la 5e division, comblant ainsi l'intervalle libre qui régnait entre la grande batterie Gallus et la grande batterie Dresky. Les Allemands eurent ainsi, à partir de 4 h. 1/2, une ligne ininterrompue d'artillerie occupant un front de 2,000 mètres environ, compris entre le bois de Vionville et Flavigny, et qui comptait 108 canons répartis entre deux grandes batteries, l'une (Gallus) de 60 pièces, l'autre (Dresky), de 48.

L'adjonction de 7 batteries nouvelles aux grandes batteries Gallus et Dresky n'avait d'autre utilité que de raviver un tir qui, par suite de la pénurie des munitions, était devenu extrêmement lent, mais l'emploi de ces 7 batteries, ou tout au moins, des 4 batteries détachées du Xe corps, aurait été plus efficace ailleurs, car si les grandes batteries Gallus et Dresky,

précédemment de 30 pièces chacune, se taisaient, ou à peu près, depuis 3 heures du soir, les batteries opposées imitaient leur exemple, non pour le même motif, mais parce qu'elles obéissaient au sentiment de subjectivité qui se manifestait plus ou moins dans l'armée française depuis ses premiers revers.

Sur les 14 batteries composant l'artillerie du X[e] corps il ne restait plus, à 4 heures du soir, que 6 batteries disponibles savoir : les 4 batteries poussées sur Tronville et au delà vers la grande route et les 2 batteries restées auprès de la brigade Wedel (19[e] division). La batterie Lyncker combattait avec l'artillerie de la 5[e] division, la batterie Lehmann, ainsi que les 2 batteries à cheval Kœrber, avec l'artillerie de la 6[e] division, et 4 batteries venaient de renforcer les grandes batteries Gallus et Dresky.

On n'avait pu éviter l'emploi séparé des batteries Kœrber (2), Lyncker (1) et Lehmann (1), mais le général de Kraatz aurait dû amener 8 batteries, au lieu de 4, sur Tronville, et ces 8 batteries, bientôt prolongées à gauche par les 2 batteries du général de Wedel, auraient constitué entre le petit bois de Tronville et Mars-la-Tour une grande batterie de 60 canons, capable de produire un effet considérable sur l'aile droite française.

Au même moment (4 heures), de quelle manière se manifestait l'activité des colonels de Becke et de Goltz, l'un commandant l'artillerie du X[e] corps, l'autre les batteries de corps ?

Le premier avait accompagné, le matin, les 2 batteries à cheval du X[e] corps à Puxieux, puis dirigé la grande batterie du cimetière de Vionville jusqu'au moment (midi un quart) de sa dislocation. Il se tenait auprès de la grande batterie Kœrber, formée de 36 pièces, dont 18 appartenant au X[e] corps et 24 à la 6[e] division d'infanterie.

Le second conduisait 2 batteries, bientôt prolongées, à

leur droite, par deux autres, sur le terrain, au sud de la grande route, compris entre le petit bois de Tronville et Mars-la-Tour.

Ces deux colonels ne pouvaient guère agir mieux, étant donnée la dissémination des batteries du Xe corps, dissémination qui ne provenait pas de leur fait, mais résultait des dispositions qu'avait prises le général de Kraatz.

Les 2 batteries de tête de la 20e division ouvrirent le feu vers 3 h. 1/2, sur une batterie française arrivée, depuis peu, sur le plateau du Peuplier (261) et la contraignirent, promptement, à se retirer vers le Nord.

Quand les deux autres batteries, amenées par le colonel de Goltz, furent en position au sud de la grande route, elles tirèrent, concurremment avec les deux premières, sur la ligne d'artillerie (du 4e corps) bordant la crête du Poirier.

Deux escadrons du 4e cuirassiers (brigade Barby) envoyés, de Tronville, en soutien des 4 batteries de Goltz, allèrent se poster à l'est et près de Mars-la-Tour. Il semble que le 16e dragons, attaché en permanence à la 20e division et qui était arrivé, entre 2 et 3 heures, près de Puxieux, aurait mieux convenu que le 4e cuirassiers pour fournir ce soutien.

l) Entrée en action de l'avant-garde, puis du gros de la 20e division.

Les 2 bataillons d'avant-garde (Ier et IIe du 79e) de la 20e division se déployèrent, un peu avant 3 h. 1/2, sur le terrain sud de Tronville, puis marchèrent vers le petit bois de même nom.

Entre 3 h. 1/2 et 4 heures, les débris de 7 bataillons (3 du détachement Lehmann et 4 de la 6e division) se repliaient sur le village de Tronville, les uns, après être sortis des bois, les autres n'ayant pu y pénétrer.

Il fallait avant tout les recueillir.

Par ordre du général de Voigts-Rhetz, le Ier bataillon

du 79e contourna Tronville par l'Ouest, mit une compagnie dans ce village, franchit la grande route, y laissa une compagnie et alla occuper avec les deux autres les lisières contiguës au saillant nord du petit bois de Tronville.

Le IIe bataillon du même régiment passa à l'est de Tronville, marcha vers la partie orientale du petit bois qu'il traversa, franchit la clairière qui sépare les deux bois, détacha une compagnie à la corne sud du grand bois et, avec les trois autres, continua vers le Nord à travers le taillis.

Le gros de la 20e division d'infanterie avait été rassemblé, à l'ouest de la ferme du Saulcy, sur deux lignes constituées, la première, par les 3 bataillons du 17e, la seconde, par 2 bataillons du 92e et le 10e bataillon de chasseurs.

La 1re ligne atteignit les abords ouest de Tronville, à 4 heures, et continua vers les bois de Tronville. Le 17e d'infanterie, qui la composait, eut l'ordre de pénétrer dans le grand bois de Tronville et de pousser jusqu'à sa lisière nord en marchant dans les traces du IIe bataillon du 79e.

Ainsi qu'on le verra plus loin, cet ordre ne reçut pas son entière exécution.

La 2e ligne de la 20e division (3 bataillons) suivit la 1re ligne, mais fut arrêtée au sud et près du petit bois de Tronville. Cette 2e ligne fut renforcée, un peu après 5 heures du soir, par le IIIe bataillon du 56e arrivant de Pont-à-Mousson (1).

La 20e division eut ainsi, vers 4 h. 1/2, 5 bataillons déployés dans les bois de Tronville, savoir : un (Ier bataillon du 79e) au petit bois et quatre (Ier, IIe, IIIe bataillon du 17e et IIe bataillon du 79e) dans le grand bois, plus trois bataillons en réserve (Ier, IIIe du 92e, 10e bataillon de chasseurs) au sud et près du petit bois de Tronville.

---

(1) Ce bataillon était de garde, le 15, au quartier général de la IIe armée. Il fut relevé, le 16 au matin, après le départ de la 20e division, par le IIe bataillon du 92e, et subit de ce fait un retard de plus d'une heure.

m) Le général de Schwarzkoppen conduit la 38e brigade mixte à Saint-Hilaire.

La colonne (1) aux ordres du général de Schwarzkoppen quitta, on le sait, les abords de Thiaucourt, à 6 h. 1/4, et suivit la route de Saint-Hilaire, par Wœl.

Elle marchait dans l'ordre suivant :

3e escadron du 2e dragons de la Garde.. IIIe bataillon du 16e.................. 2e batterie lourde....................	Pointe et avant-garde (colonel DE BRIXEN).
Ier et IIe bataillon du 16e............. 3e batterie légère.................... Ier, IIe et IIIe bataillon du 57e......... Compagnie du génie divisionnaire...... Compagnie du génie de corps..........	Gros de la 38e brigade (général DE WEDEL).
Voitures à bagages du quartier général et de la 19e division, plus une colonne de vivres...........................	Convoi de plus de 100 voitures.

Quand l'escadron de pointe atteignit Wœl, à 9 h. 1/2, la colonne fit une halte qui dura jusqu'à 10 heures.

A la reprise de la marche, on entendit le bruit sourd de la canonnade dans la direction de l'Est.

C'est après avoir dépassé Wœl que le général de Schwarzkoppen ouvrit la dépêche du prince Frédéric-Charles relative à l'exploration vers la route d'Étain (2).

L'avant-garde atteignit Saint-Hilaire un peu avant 11 heures, et le rassemblement du gros, au sud-est de cette localité, fut terminé à 11 h. 1/2.

Lors de son arrivée à Saint-Hilaire, le général de Schwarz-

---

(1) D'après le capitaine Fritz Hœnig, adjudant-major au 57e en 1870, l'infanterie de la 19e division marchait sans sacs depuis le 9 août. Dans ces conditions la marmite individuelle était attachée par une courroie à la capote portée en sautoir et les cartouches du sac avaient été mises dans l'étui-musette.

(2) Voir page 321.

koppen laissa le général comte Brandeburg continuer son mouvement sur Mars-la-Tour (1), mais rappela l'état-major et le 4e escadron du 2e régiment des dragons de la Garde.

On a le droit d'être surpris que le général de Schwarzkoppen, qui venait de recevoir la dépêche mentionnée plus haut, du prince Frédéric-Charles (2), et ignorait encore si le canon entendu vers l'Est provenait d'un combat du IIIe corps contre une arrière-garde française, ou était le prélude d'une vraie bataille, ait permis au général comte Brandeburg d'abandonner sa mission pour courir à Mars-la-Tour.

Le prince Frédéric-Charles s'était trompé sur le degré d'avancement de la retraite commencée le 14 par l'armée française, mais, à 11 heures du matin, son erreur ne pouvait encore éclater aux yeux du commandant de la brigade des dragons de la Garde, et celui-ci devait attendre, avant de changer d'objectif, que les reconnaissances lancées sur Buzy et Warcq lui eussent fourni des renseignements, même négatifs, sur la présence de l'ennemi dans ces parages.

Voulant à juste titre se conformer à sa mission et pressentant néanmoins un ordre prochain qui l'appellerait vers l'Est, le général de Schwarzkoppen prescrivit de faire la soupe aussi rapidement que possible. Observons en passant qu'en pareil cas, il ne saurait être question de faire la soupe et que le mieux est de faire préparer un repas chaud, genre rata, qui n'exige pour sa cuisson que quarante minutes.

Le IIe bataillon du 57e prit le service des avant-postes, conjointement avec le 5e escadron (3) et la moitié (4) du 3e escadron du 2e dragons de la Garde.

---

(1) Voir page 321.
(2) Voir page 321.
(3) Escadron laissé face à l'Ouest, à Labeuville et Marchéville.
(4) 2 pelotons de cet escadron avaient été emmenés de Wœl, à 9 h. 1/2, par le commandant du Xe corps, lorsqu'il se dirigea sur Jonville.

a) Départ de la 38e brigade mixte pour Mars-la-Tour.

A midi, arriva au général de Schwarzkoppen l'ordre, reproduit précédemment (1), du général de Voigts-Rhetz de marcher, par Jonville, au secours du IIIe corps.

Aussitôt, le 4e escadron et l'état-major du 2e dragons de la Garde furent autorisés à filer sur Mars-la-Tour, afin de rejoindre le 1er régiment et l'état-major de la brigade.

A l'inspection de la carte, le commandant de la 19e division jugea qu'il valait mieux suivre la grande route de Mars-la-Tour que le chemin de terre passant à Jonville.

Le 5e escadron du 2e dragons de la Garde fut rappelé et e IIe bataillon du 57e n'ayant plus avec lui que 2 pelotons du 3e escadron du 2e dragons de la Garde, conserva sa position d'avant-postes. En outre, le convoi reçut une garde et forma le parc près de Saint-Hilaire.

A midi un quart, on sonna la générale. Les marmites furent aussitôt renversées, puis, à midi et demi, la brigade Wedel, ayant le 5e escadron du 2e dragons de la Garde en pointe, rompit dans le même ordre que précédemment.

Quand la colonne se mit en marche, on vit arriver, sur un cheval blanc d'écume, un officier du 9e dragons envoyé, à 10 heures, des environs de Chambley (2), par le colonel Lehmann, au général de Voigts-Rhetz. Cet officier avait rencontré, près de Jonville, le commandant du Xe corps, qui l'avait chargé de transmettre au général de Schwarzkoppen l'ordre d'activer sa marche vers le champ de bataille.

La grande route fut rejointe à Labeuville (3).

D'après ce qu'il savait de la situation, le commandant

---

(1) Voir page 322.

(2) Rapport du colonel Lehmann, daté de 10 heures du matin, annonçant qu'il marchait au secours du IIIe corps ; voir page 208.

(3) Voir page 322.

de la 19e division pensa qu'en marchant de Suzemont sur Ville-sur-Yron et, de là, vers la lisière nord du bois de Tronville, il arriverait à prolonger la gauche du colonel Lehmann et à produire, peut-être, une action débordante sur l'aile droite ennemie.

Sous l'empire de cette inspiration, le général de Schwarzkoppen fit partir, à 2 h. 1/2, un rapport à son chef pour lui rendre compte de sa marche sur Ville-sur-Yron, et il dirigea sur ce village son escadron de pointe (5e du 2e dragons de la Garde), à l'exception d'un demi-peloton avec un officier.

Un peu avant d'atteindre Suzemont, vers 2 h. 3/4, le commandant de la 19e division vit accourir un officier que lui envoyait le général de Voigts-Rhetz, pour l'inviter à presser la marche et lui dire que les affaires allaient mal au bois de Tronville.

A ce moment, un fort groupe de blessés allemands, et parmi eux, des officiers, débouchaient de Suzemont, sur la route de Verdun (1).

On eut beaucoup de peine à leur faire quitter la grande route et à les diriger sur Puxieux, tellement ils étaient abrutis, et quand on leur demandait des nouvelles du combat, ils ne savaient répondre que ce seul mot : « mauvais » (1).

o) Ordre du commandant du Xe corps à la 38e brigade mixte d'aller à Tronville, par Puxieux.

Le général de Schwarzkoppen fut rejoint, à 3 heures, après avoir dépassé Suzemont, par un officier du 10e hussards que lui envoyait le commandant du Xe corps pour lui transmettre l'ordre de marcher sur Tronville en passant par Puxieux.

Au même moment, arriva le capitaine de l'état-major du Xe corps, détaché depuis le matin auprès de la brigade des

---

(1) D'après Fritz Hœnig, passablement sujet à caution quand il s'agit des faits.

dragons de la Garde. Il venait des environs de Ville-sur-Yron, avait laissé la brigade en présence d'une cavalerie ennemie très supérieure, et demandait qu'on lui confiât les 2 batteries de la 38e brigade afin de les conduire en renfort de la batterie à cheval des dragons de la Garde.

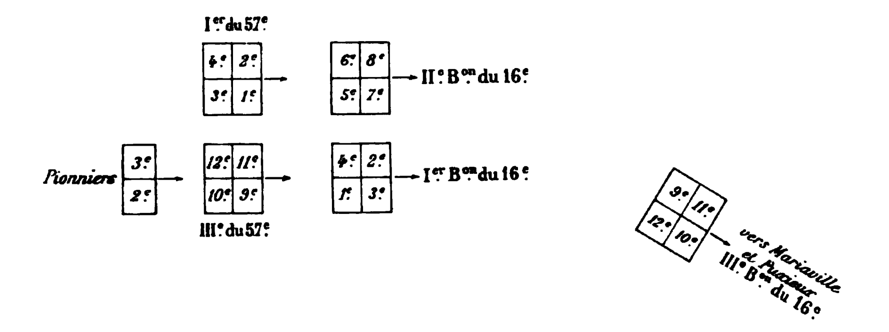
Le général de Schwarzkoppen refusa net, et il eut raison, car ce n'est pas au moment de s'engager, dans une direction encore incertaine, contre des forces peut-être supérieures, qu'un commandant d'unité d'infanterie peut se séparer de son artillerie.

p) Rassemblement et repos de la 38e brigade mixte à l'est de Suzemont.

Devant aller à Puxieux, et de là, sur Tronville, la 38e brigade fut rassemblée à 1300 mètres à l'est de Suzemont et à 400 mètres au sud de la route de Mars-la-Tour.

Le rassemblement se fit sur deux lignes, le 16e formant la 1re ligne, le 57e (2 bataillons) la seconde. Commencé à 3 heures, il fut terminé à 3 h. 1/2.

Schéma du rassemblement de la brigade Wedel, effectué entre 3 heures et 3 h. 1/2.



Pendant ce temps, le IIIe bataillon du 16e, qui formait l'avant-garde, alla occuper la ferme Mariaville située dans la direction de Puxieux.

Le rassemblement terminé (3 h. 1/2), la 38e brigade prit un repos qu'imposaient la grande chaleur et la fatigue consécutive à une marche (sans sacs) de 13 kilomètres, succédant à l'étape de 20 kilomètres parcourue le matin.

q) Ordre au général de Schwarzkoppen d'attaquer l'ennemi dans son flanc droit.

A 3 h. 3/4, arriva du général de Voigts-Rhetz l'ordre écrit suivant :

Xe CORPS D'ARMÉE.

—

« Reçu rapport à 3 h. 1/4 (1). Général de Kraatz près du « champ de bataille ; division de cavalerie se réunit à l'aile « gauche. Votre attaque est à diriger contre l'aile droite « ennemie, qui menace fortement, afin de dégager la nôtre (?)

« Je vous soutiendrai avec la cavalerie réunie.

« Lehmann est engagé !

« Sur la hauteur près de Tronville, 3 h. 23.

« Signé : DE VOIGTS-RHETZ. »

Cet ordre laisse voir le trouble de celui qui l'a rédigé.

Le commandant du Xe corps prescrit au général de Schwarzkoppen d'attaquer l'aile droite ennemie, *sans lui dire où elle est (!)*

Enfin, l'ordre se termine par ces mots :

« Lehmann est engagé ! »

Or, Lehmann combattait depuis 1 h. 1/2 de l'après-midi et, à 3 h. 23, sa défaite était complète.

---

(1) Ce rapport avait été expédié par le général de Schwarzkoppen, à 2 h. 1/2.

r) Dispositions prises en conséquence par le général de Schwarzkoppen.

Au moment (3 h. 3/4) où cet ordre lui parvint, le général de Schwarzkoppen savait qu'une cavalerie ennemie supérieure se trouvait aux environs de la ferme Greyère, qu'une grande batterie française était en action sur le plateau nord du bois de Tronville et que l'aile gauche allemande luttait péniblement dans ce bois.

Supposant que l'ennemi, dont la fumée des batteries révelait, seule, la présence, ne tarderait pas à s'avancer du plateau du Poirier sur Tronville, en passant à l'ouest des bois de même nom, le général de Schwarzkoppen pouvait espérer qu'en débouchant avec la 38ᵉ brigade, par le sud de Mars-la-Tour vers le Nord-Est, il trouverait l'occasion de prononcer une contre-attaque dans le flanc droit de l'offensive française.

Ses prévisions semblaient justifiées par un épais nuage de poussière observé, depuis Suzemont, dans la direction de Doncourt et paraissant se déplacer vers le Sud.

En conséquence, il envoya immédiatement l'ordre :

a) Au IIIᵉ bataillon du 16ᵉ de rallier la brigade Wedel à la sortie sud-est de Mars-la-Tour ;

b) A la brigade des dragons de la Garde (5 escadrons et 1 batterie à cheval), en position d'attente dans le vallon sud-ouest de Mars-la-Tour et à 1500 mètres de cette localité, de se porter sur Ville-sur-Yron, pour couvrir l'aile extérieure de la 38ᵉ brigade.

A 4 heures, les deux ordres, ci-dessus, recevaient un commencement d'exécution.

A la même heure, les 4 bataillons formant le gros de la 38ᵉ brigade furent remis en mouvement, et cette fois, massés, ayant devant eux les 2 batteries, en bataille, précédées, elles-mêmes, du demi-peloton du 5ᵉ escadron du 2ᵉ dragons de la Garde, en pointe, avec patrouilles sur Mars-la-Tour, Tronville et Puxieux.

Entre 3 h. 3/4 et 4 heures, pendant le rassemblement, le général de Schwarzkoppen aurait dû réunir les officiers supérieurs et les capitaines pour leur exposer ce qu'il savait de la situation et du rôle attribué à la 38e brigade. Il n'en fit rien, étant lui-même très perplexe sur les propres moyens à réaliser sa mission mal définie.

Cette lacune grave fut, en partie, comblée par l'aumônier Stuckmann, du Xe corps, accouru de Tronville, au galop. quelques minutes avant la reprise de la marche.

Il se mit à haranguer la brigade rassemblée, disant que le IIIe corps était engagé dans une lutte opiniâtre et que la 38e brigade avait pour tâche de dégager son aile gauche très menacée.

Et certain lieutenant-colonel ironiste de s'écrier, *mezzo voce:* « Un bon point à Stuckmann ! Sans lui, je ne saurais rien « de la situation (1). »

s) Occupation de Mars-la-Tour par 2 bataillons de la 38e brigade.

Quelques minutes après la reprise de la marche, une patrouille fit savoir que des coups de feu étaient partis de Mars-la-Tour.

Ce renseignement signalait un incident qui s'était produit une demi-heure plus tôt, lorsque deux escadrons français avaient pénétré dans le village (2).

Le général de Schwarzkoppen, voulant appuyer la gauche de son attaque à cette localité, y dirigea aussitôt les Ier et IIe bataillons du 16e.

Par suite, les Ier et IIIe bataillons du 57e continuèrent seuls, avec les 2 batteries, à marcher vers l'Est.

(1) D'après Fritz Hœnig.
(2) Voir page 288.

La disposition qui précède témoigne d'un manque absolu de sang-froid, car, ou bien, l'ennemi occupait Mars-la-Tour faiblement, auquel cas une ou deux compagnies devaient suffire à l'en déloger, ou bien, il y était en grandes forces, et alors, les 2 bataillons disponibles du 57ᵉ, ainsi que les 2 batteries rattachées à la 38ᵉ brigade, ne pouvaient continuer sans danger leur mouvement vers l'Est.

Du fait que les deux premiers bataillons du 16ᵉ, bientôt rejoints par le IIIᵉ, vont occuper Mars-la-Tour, tandis que les 2 bataillons disponibles du 57ᵉ continueront leur mouvement vers l'Est, il résultera qu'au lieu de former un tout homogène, la 38ᵉ brigade, si elle doit attaquer sans retard, présentera deux groupes, l'un de 3 bataillons (16ᵉ régiment), l'autre de 2 (57ᵉ régiment), agissant chacun dans des conditions particulières de temps et d'espace.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE REZONVILLE DEPUIS 4 h. 1/2 DU SOIR JUSQU'A LA NUIT.

---

§ 1er. — Le prince Frédéric-Charles sur le champ de bataille.

Le prince Frédéric-Charles, accompagné de l'état-major de la IIe armée, quitta, on le sait, Pont-à-Mousson à 3 heures de l'après-midi et parcourut, à cheval, en une heure et demie, les 22 kilomètres (1) qui séparent Pont-à-Mousson de la hauteur 329, voisine du bois de Vionville.

Parvenu, à 4 h. 1/2, en ce point élevé, le commandant de la IIe armée y rencontra le général de Stulpnagel.

Tout en examinant le terrain, le prince se fit rendre compte des événements.

A l'Est, les forêts qui s'étendent jusqu'à la Moselle excluaient toute action décisive.

Au Nord, les hauteurs de Gravelotte, de Rezonville et de la voie romaine, fortement garnies de troupes françaises, étaient inabordables de front.

A l'Ouest, le terrain, découvert et largement ondulé, favo-

---

(1) Vitesse moyenne de 250 mètres par minute ou de 15 kilomètres à l'heure.

risait l'emploi combiné des trois armes et permettait à l'ennemi d'utiliser sa supériorité numérique dans une action d'ensemble.

D'autre part, le but stratégique consistait à interdire aux Français les routes conduisant de Metz à Verdun.

La bataille était donc à gauche (à l'Ouest), et c'est de ce côté qu'il fallait déployer les plus grands efforts pour contenir l'adversaire et même l'attaquer dans l'espoir de le rejeter vers le Nord-Est.

Avant de prendre en main la direction de la bataille, le commandant de la IIe armée voulut connaître la situation dans tous ses détails.

Dans ce but, il envoya les officiers de son état-major auprès des principaux éléments engagés, avec mission de se renseigner puis de revenir, au plus vite, lui rendre compte de leurs observations.

Le prince ayant fait dire au général d'Alvensleben de se rendre immédiatement auprès de lui, cet officier général répondit qu'il ne pouvait pas encore quitter son poste de commandement choisi, on le sait, au sud-ouest de Vionville.

Combien de généraux, au lieu et place d'Alvensleben, auraient osé faire une pareille réponse ?

Le prince ne s'en formalisera nullement, parce qu'il avait l'âme haute et savait quel homme était son lieutenant préféré, celui qu'il avait choisi pour lui succéder dans le commandement de son cher IIIe corps d'armée.

L'entrevue de ces deux grands chefs n'eut lieu que vers 8 heures du soir.

Sachant, à 5 h. 1/2, que la 20e division était arrivée sur le champ de bataille à la gauche du IIIe corps, le commandant de la IIe armée adressa l'ordre au général de Kraatz d'attaquer la droite ennemie avec toutes ses forces.

Une telle prescription, au moment, vers 6 heures, où elle

fut reçue, était inexécutable, ainsi qu'on s'en rendra compte par la suite du récit.

Un peu après, entre 5 h. 1/2 et 6 heures, le prince Frédéric-Charles se rendit à l'extrémité nord du plateau marqué par le signal de Sainte-Marie, en un point (1) favorable à l'observation du terrain nord-est et est de Vionville, mais d'où l'on ne voit pas les plateaux nord de Mars-la-Tour, masqués par le bois de Tronville.

C'est de cet emplacement que le chef de la IIe armée expédia, vers 7 heures du soir, des ordres aux principaux éléments du IIIe corps, y compris la 6e division de cavalerie, pour l'attaque de Rezonville, et qu'il fit prescrire au général de Voigts-Rhetz de prendre l'offensive vers le Nord avec tout son corps d'armée.

On verra plus loin dans quelle faible mesure ces ordres purent recevoir leur exécution, et l'on se rendra compte aussi des motifs qui inspirèrent au prince Frédéric-Charles la résolution de terminer la journée, au crépuscule, par un coup de force condamné d'avance à l'insuccès.

§ 2. — La 20e division d'infanterie (Xe corps hanovrien).

a) La situation aux bois de Tronville à 4 heures du soir.

Vers 4 heures, la situation aux bois de Tronville et sur le terrain immédiatement au Sud était celle-ci :

1° *Du côté français :*

Des contingents (2 compagnies du IIe bataillon du 43e et 1 compagnie de chasseurs appartenant à la brigade de Belle-

(1) Le maréchal comte Hœseler, quand il commandait le XVIe corps, a fait ériger un monument à cette place en l'honneur du prince Frédéric-Charles, à l'état-major duquel il servait comme capitaine, en 1870.

court), en position à l'ouest du grand bois, tiennent sous leur feu le saillant nord du petit bois et la clairière qui sépare les deux bois.

Des tirailleurs (3 compagnies du 4e de ligne de la division Tixier) bordent la partie de la lisière du grand bois qui fait face à celle du petit bois attenant à son saillant nord.

D'autres tirailleurs (4 compagnies du 12e, de la division Tixier, et 6 compagnies du IIIe bataillon du 43e de la brigade de Bellecourt) occupent le bord nord-est de la clairière qui échancre assez profondément la lisière orientale du grand bois vers son milieu, et, c'est de là, que ces tirailleurs ont rendu intenable, par leur feu, la position des batteries de gauche du major Kœrber au nord de la hauteur (297) ouest de Vionville.

2° *Du côté allemand :*

Les débris des 7 bataillons formant l'aile gauche de la 6e division, y compris le détachement Lehmann, se retirent en désordre sur le village de Tronville en laissant seulement 200 ou 300 fusils sur les lisières du petit bois contiguës à son saillant nord.

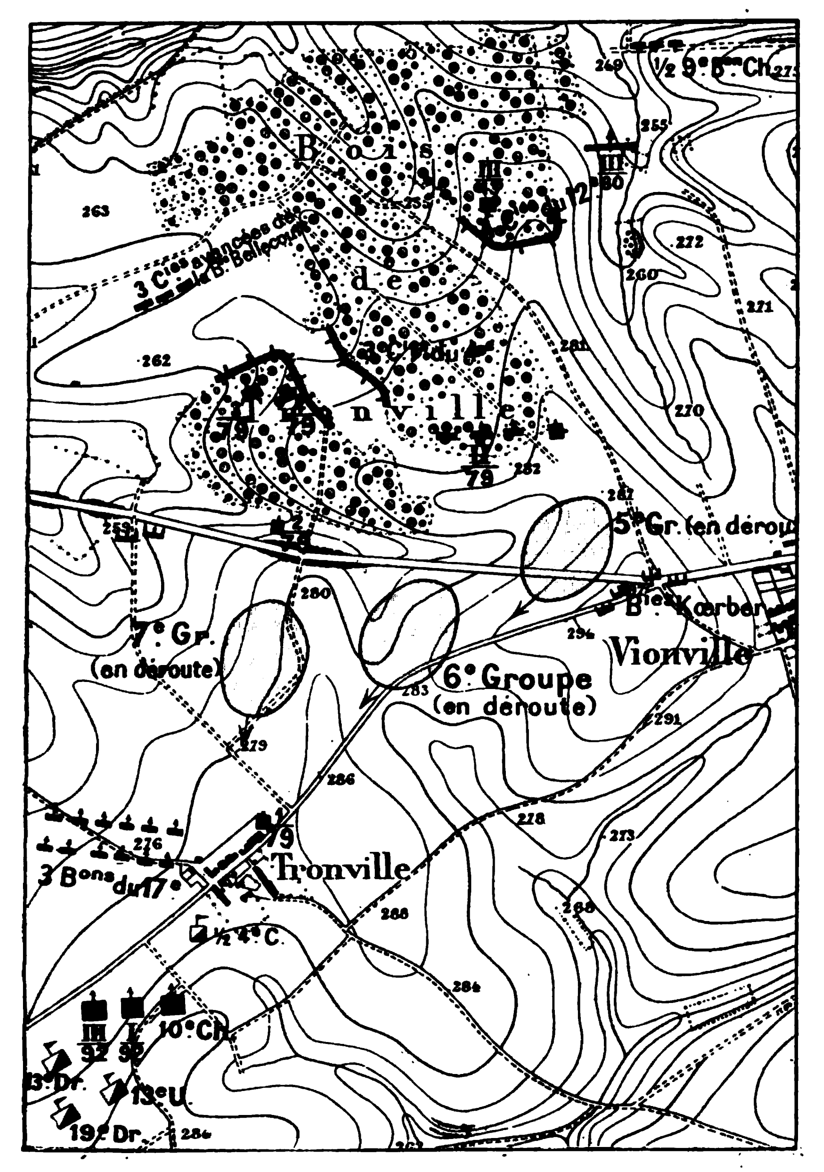
Le Ier bataillon du 79e vient de renforcer, avec 2 compagnies seulement, la défense du saillant nord du petit bois.

Le IIe bataillon du 79e, entré dans le petit bois par sa partie orientale, franchit la clairière qui sépare les deux bois, détache une compagnie à la corne sud-est du grand bois et commence à avancer à travers le taillis de ce même bois pour aller en occuper la lisière nord-est.

Le 17e d'infanterie, ayant ses 3 bataillons à la même hauteur, chacun d'eux formé sur deux lignes de colonnes de compagnie, dépasse le village de Tronville en le laissant à sa droite.

Les trois autres bataillons disponibles (2 du 92e et le 10e bataillon de chasseurs), en ligne de colonnes doubles, suivent le 17e à quelques centaines de mètres de distance.

La situation, vers 4 heures du soir, aux bois de Tronville.



Échelle 1/25,000.

b) **La lisière nord du grand bois de Tronville ne peut être atteinte par les quatre bataillons chargés de l'occuper.**

Carte n° 47. Les faibles contingents français (3 compagnies du 4e de ligne) postés à la lisière du grand bois, qui fait face aux abords de la corne nord du petit bois, se replièrent à l'intérieur du fourré au moment où le IIe bataillon du 79e pénétra dans le grand bois.

Ce bataillon, à l'exception de la compagnie (6e) détachée au saillant sud-est, s'avança en tirailleurs et, vers 4 h. 1/2, il atteignit le bord sud de la clairière centrale, large de 100 à 150 mètres. Une vive fusillade partant du bord opposé éclata aussitôt.

A ce moment, le 17e pénétrait dans le grand bois par la lisière sud, après avoir déployé en tirailleurs ses 6 compagnies de tête.

Au bruit de la fusillade, les tirailleurs du 17e appuyèrent successivement vers le Nord-Est, et allèrent garnir le bord sud de la clairière centrale, pêle-mêle avec ceux du IIe bataillon du 79e.

Après un combat de pied ferme assez court, la clairière fut franchie par une partie des éléments de l'attaque et l'ennemi se retira en combattant vers le saillant nord-est du grand bois.

Vers 5 heures, les 4 bataillons désignés pour réoccuper la lisière nord du grand bois se trouvaient disséminés sur de vastes espaces boisés, avaient leurs liens tactiques rompus, par conséquent n'étaient plus dirigeables.

Des fractions poursuivaient l'adversaire à travers le taillis, d'autres continuaient à occuper le bord sud de la clairière, enfin quelques compagnies se rassemblaient à l'intérieur du bois dans sa partie sud.

L'opération avait échoué.

Le général de Kraatz qui avait marché avec le 17e, revint

alors sur ses pas, rejoignit sa réserve au sud du petit bois (5 h. 1/2) et donna l'ordre au III[e] bataillon du 92[e], ainsi qu'au 10[e] bataillon de chasseurs, d'aller occuper la lisière nord du grand bois, lisière que le 17[e] et le II[e] bataillon du 79[e] n'étaient plus capables d'atteindre.

c) Commentaires sur le mode d'emploi des bataillons affectés à l'occupation des bois de Tronville.

La déroute de l'aile gauche de la 6[e] division d'infanterie prussienne a dû exercer une action déprimante sur les troupes de la 20[e] division, à leur débouché au nord de la hauteur de Tronville.

A 4 heures, la bataille paraissait perdue.

En pareille occurrence, les soldats marchent au feu sans entrain et les officiers perdent beaucoup de leur sang-froid.

Dans le but de réagir contre le découragement, il faut alors tenir, le plus longtemps possible, les unités groupées dans la main de leurs chefs.

On n'a pas tenu compte de cette donnée d'expérience, au 17[e] d'infanterie, où 6 compagnies sur 12 furent déployées en tirailleurs avant de pénétrer dans les bois.

Aussi, ce régiment a-t-il subi une mésaventure analogue à celle qu'avait éprouvée la 4[e] brigade bavaroise, le 6 août, au début de la bataille de Frœschwiller, lorsque, étant entrée dans la forêt de Langensulzbach, par sa lisière orientale, avec Neehwiller comme objectif, elle vint border, peu de temps après, la lisière sud de ladite forêt.

Si le 17[e] eût marché à l'intérieur du bois, sur deux lignes de colonnes de compagnie, précédées de patrouilles, les colonnes bien reliées et l'une d'elles donnant la direction (1),

(1) C'est là une des rares circonstances de la guerre d'Europe où la boussole peut être utilisée.

la course individuelle au fusil qui s'est produite à ce régiment n'aurait probablement pas eu lieu.

Dès l'instant que le général de Voigts-Rhetz envoyait, à 3 h. 23, au général de Schwarzkoppen l'ordre d'attaquer l'aile droite ennemie, la place des 3 bataillons de la 20ᵉ division maintenus en réserve n'était plus au sud du petit bois, mais à l'extrémité occidentale de la clairière qui sépare le grand bois du petit.

Ainsi disposée, cette réserve aurait pu agir de concert avec la 38ᵉ brigade en longeant la lisière occidentale du grand bois.

Alors plus de réserve, dira-t-on? Le IIIᵉ corps en avait-il? Et les débris des 7 bataillons de gauche de la 6ᵉ division, y compris les 3 bataillons Lehmann, ne pouvaient-ils pas assurer la défense du village de Tronville considéré comme point d'appui essentiel pour l'aile gauche ?

Les généraux qui conservent des réserves pour le lendemain d'une bataille méritent d'être battus.

Cet aphorisme, vrai du temps de Napoléon, l'est encore aujourd'hui.

D'autre part, le général de Kraatz dut regretter amèrement, vers 5 heures, d'avoir détaché 3 bataillons et 4 batteries auprès de la 5ᵉ division d'infanterie.

S'il eût disposé, à 4 heures, de 6 bataillons au lieu de 3 et de 8 batteries au lieu de 4, peut-être aurait-il mis 3 ou 4 bataillons et ses 8 batteries à la disposition du général de Schwarzkoppen, chef de l'attaque prévue et ordonnée sur l'aile droite française, et dans ce cas la brigade Wedel, au lieu du désastre dont elle a été victime à 5 h. 1/2 au ravin de la Cuve aurait subi un simple échec.

d) Deux bataillons pris dans la réserve marchent vers la lisière nord du grand bois de Tronville, puis sont rappelés.

A 5 h. 1/2, le III[e] bataillon du 92[e] et le 10[e] bataillon de chasseurs, sur l'ordre du général de Kraatz, se mirent en mouvement vers le Nord, à travers le fourré, pour aller occuper la lisière nord du grand bois de Tronville.

Ils étaient parvenus, vers 6 heures, à un millier de mètres du point de départ quand leur arriva un contre-ordre les invitant à se replier sur le village de Tronville.

e) Occupation partielle de la lisière nord du grand bois de Tronville.

Deux pelotons de chasseurs lancés en pointe ne furent pas avisés du contre-ordre ; ils continuèrent leur marche et atteignirent la lisière nord du grand bois, vers 6 h. 1/2.

D'autre part, la 2[e] compagnie du 79[e], détachée du petit bois sur les traces de la fraction française (3 compagnies) qui s'était tenue jusqu'à 5 heures en position à l'ouest du grand bois, pénétra dans la corne nord-ouest de ce bois et en occupa, vers 6 h. 1/2, la lisière septentrionale.

Ces 5 pelotons (deux de chasseurs et trois du 79[e]) furent les seuls de l'armée allemande qui bordèrent une partie de la lisière nord du grand bois, depuis que cette lisière avait été abandonnée par les troupes du colonel Lehmann, et encore, s'empressèrent-ils de déguerpir aussitôt que la brume du soir leur permit de le faire sans éveiller l'attention des Français déployés en face d'eux (fractions du 5[e] bataillon de chasseurs et 2 compagnies du 3[e] bataillon du 13[e] de ligne).

Il se passa là, entre 6 h. 1/2 et 7 heures, un fait qui intéresse la psychologie des troupes.

Lorsque la 2[e] compagnie du 79[e] atteignit la lisière, son chef

fit ouvrir le feu sur la ligne de tirailleurs français aperçue à 500 mètres au Nord.

La riposte ne se fit pas attendre.

Bien que protégée par le bord du fossé qui longe intérieurement la lisière, la compagnie allemande subit en peu d'instants des pertes sensibles (15 p. 100).

Son capitaine eut alors une heureuse inspiration : il fit cesser le feu, et presque aussitôt les Français, de leur côté, ne tirèrent plus.

f) Retraite de toute la 20e division sur le village de Tronville.

L'ordre envoyé au IIIe bataillon du 92e et au 10e bataillon de chasseurs de battre en retraite sur Tronville n'était pas seulement pour eux ; il fut adressé aussi au 79e et au 17e.

Bien plus, les 2 bataillons (Ier du 92e et IIIe du 56e), alors en réserve au sud du petit bois, avaient été touchés par cet ordre, avant tous les autres.

g) La cause de cette retraite.

Il s'agit de rechercher la cause d'une mesure aussi grave.

Le général de Kraatz, lorsqu'il sortit des bois, vers 5 h. 1/2, ne savait rien de l'attaque exécutée par la brigade Wedel (19e division), mais il dut voir, à ce moment, quelques indices de l'échec survenu sur sa gauche (vers l'Ouest).

Un de ses officiers, envoyé aux renseignements, rencontra le général de Voigts-Rhetz sur la route de Mars-la-Tour et lui demanda des instructions.

Le commandant du Xe corps répondit qu'il fallait renforcer l'occupation du village de Tronville avec 2 bataillons.

Arrivé auprès de la réserve de la 20e division, l'officier transmit aux 2 bataillons qui la composaient l'ordre d'aller occuper Tronville.

Par suite d'un malentendu qui n'a jamais été bien expli-

qué, le général de Kraatz crut que l'ordre concernait toute la 20e division.

Il envoya donc prévenir les régiments et bataillons déployés ou en marche dans les bois qu'ils eussent à se porter sur Tronville en position de repli.

Le général d'Alvensleben, en observation sur la hauteur ouest de Vionville (297) aperçut les 2 bataillons (Ier bataillon du 92e et IIIe bataillon du 56e) formant réserve au sud du petit bois de Tronville qui battaient en retraite. Il dépêcha aussitôt son chef d'état-major pour les ramener en avant, accourut de sa personne, joignit le général de Kraatz, et lui intima l'ordre de réoccuper les bois de Tronville, ou tout au moins, le petit bois.

Il était alors 6 1/2.

A cette heure-là, de tous les points de la lisière sud du grand bois, sortaient des groupes d'hommes appartenant au 79e et au 17e.

Le IIIe bataillon du 56e revint sur ses pas et pénétra dans le petit bois.

Le 10e bataillon de chasseurs, dès sa sortie du fourré, fut également ramené dans le petit bois, en sorte que, vers 7 heures, cette parcelle fut réoccupée par 2 bataillons.

Les sept autres bataillons (1) continuèrent leur mouvement de concentration sur Tronville, et se reformèrent au sud-ouest du village.

Bien que le général de Voigts-Rhetz ait écrit que l'évacuation des bois de Tronville, à partir de 6 heures du soir, fut le résultat d'un malentendu, on est en droit d'admettre que la déroute de la 38e brigade a influencé l'interprétation donnée à son ordre relatif au renforcement de la défense du village de Tronville et de ses abords par 2 bataillons frais.

---

(1) Ier et IIe du 79e, 3 bataillons du 17e, Ier et IIIe bataillon du 92e.

La valeur potentielle de tout ordre verbal donné à l'aide d'un intermédiaire est fonction de trois personnes : celle qui l'énonce, celle qui le transmet, enfin celle qui le reçoit.

Dans le cas étudié, ces trois individualités ont subi, à des degrés divers, une émotion perturbatrice, laquelle s'est manifestée, soit par la forme défectueuse donnée à l'ordre, soit par sa transmission tronquée ou fautive, ou encore, par son interprétation vicieuse.

Quoi qu'il en soit, il reste constant que, vers 6 heures du soir, toutes les troupes allemandes, qui se trouvaient dans les bois de Tronville ou à proximité, furent rappelées sur le village de ce nom.

Une pareille erreur frise la panique et ne s'explique que par la déroute de la 38e brigade.

h) Premier ordre d'attaque du prince Frédéric-Charles.

Un peu après 6 heures, pendant que les 9 bataillons de la 20e division, affectés à l'occupation des bois, refluaient sur le village, le général de Kraatz reçut un ordre du prince Frédéric-Charles lui prescrivant d'attaquer « tambour battant » l'aile droite ennemie avec toutes ses forces.

Le général de Kraatz, et, après lui, le général de Voigts-Rhetz, rendirent compte au commandant de la IIe armée que cette attaque était, pour le moment, impossible et qu'il s'agissait avant tout d'assurer la défense du village de Tronville.

i) Fin de la lutte et avant-postes de combat.

Vers 7 heures, le feu ayant complètement cessé à l'aile gauche allemande, la 20e division détacha les 2 bataillons disponibles du 92e, en avant-postes de combat, se reliant, à gauche, avec 1 escadron des dragons de la Garde, qui occupait Mars-la-Tour, et, à droite, avec les 2 bataillons (IIIe

du 56e et 10e bataillon de chasseurs), établis aux lisières ouest et nord du petit bois de Tronville.

j) Pertes de la 20e division dans les bois de Tronville.

Les pertes subies par les 9 bataillons (8,000 hommes) de la 20e division engagés dans les bois de Tronville atteignirent le chiffre de 4 p. 100, lequel montre, à lui seul, le piètre emploi qu'on a fait d'une force aussi considérable.

§ 3. — Le combat du ravin de la Cuve.

a) Le général de Ladmirault à la ferme Greyère, de 4 h. 15 à 6 h. 20.

Dès qu'il eut rappelé sur le plateau nord du ravin de la Cuve la division Grenier et les 3 batteries qui l'avaient accompagnée sur le plateau sud, le général de Ladmirault se porta avec son état-major à l'extrême droite, près de la ferme Greyère, afin de vérifier par lui-même l'exactitude des renseignements reçus vers 3 heures et d'après lesquels une masse de cavalerie prussienne se montrait sur le plateau d'Yron.

Parvenu, un peu avant 4 h. 1/2, au point d'observation qu'il avait choisi, le commandant du 4e corps fut témoin des incidents et combats de cavalerie du plateau d'Yron, entre 4 h. 1/2 et 6 h. 20, qui sont racontés au paragraphe 4 du présent chapitre.

Les engagements d'artillerie et d'infanterie, dont les abords du ravin de la Cuve furent le théâtre de 5 à 6 heures du soir, échappèrent complètement au général de Ladmirault, lequel n'en eut connaissance que vers 6 h. 1/2, lorsqu'ils étaient depuis longtemps terminés.

Il est surprenant que le commandant du 4e corps ait cru devoir s'éloigner du gros de ses forces pour surveiller la cavalerie ennemie d'aile extérieure, au moment même où il

s'attendait à être attaqué de front par « l'armée de fantassins » qu'il avait vue descendre des hauteurs de Tronville.

Son absence, qui a duré deux heures environ, s'explique, dans une certaine mesure, par sa nervosité commune à tous les généraux français de cette époque, sur qui l'attente, puis la vue d'un grand tournoi de cavalerie, exerçaient une véritable fascination.

Un tel spectacle est très empoignant, mais il faut savoir s'y soustraire quand le soin de diriger l'ensemble paraît l'exiger.

b) Dispositif du 4e corps français, à 4 h. 1/2.

Carte n° 17. Vers 4 h. 1/2, le 4e corps offrait le dispositif suivant :

1° A 800 mètres au sud-ouest de la ferme Sainte-Catherine, dans un vallon, à l'est du fond de la Cuve, la brigade des lanciers et dragons de la Garde et le 2e chasseurs d'Afrique;

2° A la ferme Greyère, le Ier bataillon du 98e et la compagnie du génie de la 2e division;

3° Sur la croupe sud de cette ferme, les 2 batteries à cheval de la division du Barail, en position d'attente;

4° Formant la droite de la ligne de bataille proprement dite, les IIe et IIIe bataillons du 64e (brigade Pradier), ayant en 2e ligne le Ier bataillon du 64e, et en réserve, les IIe et IIIe bataillons du 98e;

5° De part et d'autre de la route de Bruville à Mars-la-Tour, les 3 batteries Cissey, qui ont précédé leur division;

6° A gauche (Est) des batteries Cissey, 54 bouches à feu, en position à la crête militaire;

7° Derrière les batteries Cissey, le IIe bataillon du 13e de ligne et une compagnie du IIIe bataillon du même régiment;

8° En avant du centre de l'artillerie, une compagnie du 5e bataillon de chasseurs;

9° Derrière l'artillerie, les Ier et IIe bataillons (1) du 43e, à l'exception de 2 compagnies du IIe bataillon restées avec une compagnie du 5e chasseurs en dehors de la corne nord-ouest du grand bois de Tronville, sur le plateau 263 ; enfin, derrière le 43e, 2 compagnies de chasseurs;

10° Devant la gauche de l'artillerie, 3 compagnies de chasseurs et 2 compagnies du IIIe bataillon du 13e ;

11° Derrière la gauche de l'artillerie, le Ier bataillon du 13e et 3 compagnies du IIIe bataillon de ce régiment;

12° Derrière le centre de la ligne de bataille, sur le plateau, la division Legrand (3 régiments), en bataille, ayant en arrière de sa gauche le 11e dragons;

13° En marche d'Urcourt vers le Poirier du bois Dessus, la division de Cissey (1re), en colonne par section à demi-distance.

c) Commentaires sur ce dispositif.

Ce dispositif, d'essence linéraire, répondait aux idées qui inspiraient alors les décisions du haut commandement français, lequel ignorait que les déploiements ne doivent s'effectuer qu'au moment où l'adversaire devient menaçant.

En disposant la brigade Bellecourt en arrière et à courte distance de l'artillerie, on exposait celle-ci à tomber sous le feu très rapproché d'une infanterie adverse qui serait parvenue à se glisser dans le ravin de la Cuve.

Pour nous, la division Grenier aurait dû être répartie comme suit :

1° La brigade Bellecourt (3 bataillons du 13e et 2 du 43e), dans le ravin de la Cuve, en ligne de bataillons en masse largement espacés, ayant, chacun, des yeux à la crête sud, indépendamment des patrouilles du 11e dragons et de l'escadron

(1) Le IIIe bataillon du 43e était encore dans le grand bois de Tronville.

de hussards divisionnaire sillonnant le terrain jusqu'à la grande route de Verdun ;

2° La brigade Pradier (3 bataillons du 64e et 2 du 98e) rassemblée, en échelon refusé d'aile droite, et formant réserve, en arrière de la crête du plateau du Poirier;

3° Le 5e bataillon de chasseurs et le 11e dragons, derrière l'aile gauche de l'artillerie forte de 72 pièces, dont 12 mitrailleuses (batteries Cissey comprises).

La répartition qui précède favorisait l'action combinée des trois armes, sans rien préjuger des événements, mais elle ne pouvait venir à l'esprit du haut commandement français, attendu que pour se conformer aux idées de l'époque, toutes les troupes (infanterie, artillerie, cavalerie) devaient occuper à l'avance et en lignes déployées les points les plus élevés du terrain susceptible d'être attaqué par l'ennemi.

d) Le général de Voigts-Rhetz rappelle à Mars-la-Tour les dragons de la Garde prussienne.

Carte n° 47. En cette journée de bataille, le général de Voigts-Rhetz n'a laissé échapper aucune occasion de commettre des fautes. En voici une nouvelle preuve :

On se souvient qu'après s'être porté, entre 2 heures et 2 h. 1/2, sur le plateau d'Yron, à la tête du 1er dragons de la Garde, le général comte Brandeburg avait dù rétrograder jusqu'à Mars-la-Tour, et même au delà, pour échapper au feu de 2 batteries françaises (de la division Legrand) en position au nord et près de la ferme Greyère.

Vers 4 heures, le général comte Brandeburg, sur l'ordre du général de Schwarzkoppen, ramena ses 5 escadrons disponibles (4 du 1er et 1 du 2e), ainsi que sa batterie, sur le plateau d'Yron, pour protéger le flanc extérieur de l'attaque qu'allait exécuter la brigade Wedel dans le flanc droit présumé de l'ennemi.

La batterie et le 4e escadron du 2e dragons de la Garde formèrent échelon avancé sur la route de Jarny, tandis que le 1er régiment suivait, en arrière et à gauche.

La brigade arrivait ainsi à hauteur de Ville-sur-Yron, vers 4 h. 1/2, quand son chef reçut du commandant du Xe corps l'ordre de s'établir à l'est de Mars-la-Tour, en renfort du soutien spécial (2 escadrons du 4e cuirassiers) affecté aux 4 batteries du Xe corps (colonel de Goltz) en action, deux par deux, au sud de la grande route et à l'ouest du petit bois de Tronville.

Or, l'arrivée, attendue incessamment, de la 38e brigade (général Wedel) à Mars-la-Tour devait assurer aux 4 batteries de Goltz la meilleure des protections.

Le commandant de la brigade des dragons de la Garde abandonnant à contre-cœur la mission importante dont l'avait chargé le général de Schwarzkoppen, dut faire demi-tour, mais il prit sur lui de laisser, près la route de Jarny, la batterie Planitz et son escadron de soutien, et n'exécuta l'ordre qu'avec le 1er dragons de la Garde auquel il fit prendre, un peu après 5 heures, une position d'attente dans la légère dépression qui se trouve au sud-est de Mars-la-Tour.

On exposera plus loin la randonnée audacieuse de la batterie Planitz, escortée de son escadron de soutien, et les conséquences qu'elle eut.

e) Le général de Schwarzkoppen, entre 4 et 5 heures du soir.

Le général de Schwarzkoppen avait observé, en débouchant de Suzemont, vers 3 heures, un nuage de fumée qui semblait indiquer la présence d'une grande batterie française, directement au nord des bois de Tronville.

A 4 heures, le commandant de la 19e division, précédant la brigade Wedel, se porta au sud de Mars-la-Tour, et, à 4 h. 1/2, pendant que 2 bataillons du 16e d'infanterie pénétraient dans le village sans coup férir, il s'arrêta sur le che-

min de Tronville, à un millier de mètres du débouché sud-est de Mars-la-Tour.

De là, il vit la 2e ligne de la 20e division (3 bataillons) qui se portait en masse des abords de Tronville vers le petit bois du même nom et en conclut que les troupes de cette division ne tarderaient pas à occuper la lisière nord du grand bois de Tronville.

Cependant, à 4 h. 1/2, la grande batterie française, observée, une heure et demie plus tôt, au nord des bois de Tronville, avait appuyé à l'Ouest, et, comme elle tirait sur les 4 batteries du Xe corps (Goltz) récemment arrivées au sud de la grande route, la fumée de ses coups aurait dû signaler le déplacement qu'elle venait d'effectuer.

Le général de Schwarzkoppen ne vit probablement que le centre et l'aile gauche de cette grande batterie, parce que son aile droite lui était masquée par la croupe 263-257-248.

Cette particularité due au terrain explique, dans une certaine mesure, que le chef de la 19e division ait continué à croire que la grande batterie française se trouvait encore, à 4 h. 1/2, à peu près au nord de la corne nord-ouest du grand bois de Tronville.

D'autre part, l'infanterie française était invisible.

A supposer que le général de Schwarzkoppen ait aperçu l'aile droite des 3 compagnies (1 de chasseurs et 2 du 43e) déployées sur le plateau 263 et en action contre les occupants du petit bois de Tronville, cette constatation n'était pas de nature à infirmer le fait de l'invisibilité de l'infanterie française prise dans son ensemble.

L'ordre du général de Voigt-Rhetz, lancé de Tronville à 3 h. 23, prescrivait d'attaquer l'aile droite française, jugée très menaçante.

Mais le point d'attaque, comment le discerner?

De son poste d'observation au sud-est de Mars-la-Tour, le général de Schwarzkoppen voyait le terrain d'attaque, s'élever

graduellement jusqu'à la crête du plateau 274-277, lequel domine la lisière nord du grand bois de Tronville.

La reconnaissance du terrain et de l'ennemi, assurément dangereuse pour des cavaliers, eut exigé une demi-heure.

On ne songea pas à l'effectuer.

Elle aurait appris, cette reconnaissance, qu'à 500 mètres au sud de la grande croupe 277-274 et parallèlement à elle, est un ravin, profond de 20 mètres, dont les bords, en certains endroits, sont escarpés.

Les officiers du 13e dragons connaissaient ce ravin pour l'avoir franchi, quelques heures plus tôt, et l'on est en droit de s'étonner que, passant avec leur régiment à proximité du général de Schwarzkoppen, vers 4 h. 3/4, pour se rendre sur le plateau d'Yron, aucun d'eux ne soit venu avertir cet officier général de la surprise que lui ménageait le terrain au nord de la grande route.

Entre 4 h. 1/2 et 5 heures, le chef de la 19e division adopta pour directrice centrale de l'attaque Wedel le chemin de Mars-la-Tour à Saint-Marcel près duquel s'élève un peuplier isolé (cote 261).

Cette directrice conduisait à aborder sous l'angle de 45° les quelques tirailleurs français (2 compagnies du 43e et 1 compagnie de chasseurs) en position sur le plateau 263 à l'ouest du grand bois de Tronville.

Or, il est presque sans exemple qu'une grande batterie ait été protégée, seulement en avant de son front, et encore, par des fractions minimes, sans avoir en arrière de son aile extérieure de forts échelons d'infanterie et de cavalerie.

En prononçant son attaque suivant la directrice Mars-la-Tour—Peuplier (cote 261), l'aile droite de la brigade Wedel aboutirait à la corne nord-ouest du grand bois de Tronville où elle opérerait sa *jonction présumée* avec les troupes de la 20e division, mais l'aile gauche de cette brigade se trouverait exposée à une contre-attaque menée par les nombreuses

troupes d'infanterie que l'on devait supposer en réserve derrière la droite de la grande batterie française.

Privé des conseils de son chef, ne sachant de l'ennemi que ce qu'il pouvait voir lui-même, induit en erreur sur la véritable situation par les avis optimistes de son officier d'état-major, le général de Schwarzkoppen ne pouvait guère adopter un autre point d'attaque que celui qu'il a choisi.

Toutefois, si l'on ne peut lui adresser de reproche grave à ce sujet, les mesures qu'il a prises pour l'occupation de Mars-la-Tour, et un peu plus tard, celles qu'il a dictées, en vue de l'attaque, méritent d'être traitées de fautives, ainsi que l'on pourra s'en convaincre en lisant le récit des premiers mouvements offensifs de la brigade Wedel.

Tandis que le général de Schwarzkoppen observait le terrain qui s'étend au nord-est de Mars-la-Tour, les 2 batteries détachées à la 38e brigade mixte passèrent au trot entre lui et la grande route pour se joindre aux 2 batteries de gauche du colonel de Goltz.

Le général leur fit faire demi-tour et prescrivit au commandant du groupe de l'établir à la lisière nord-est de Mars-la-Tour. Ces batteries arrivèrent en position vers 4 h. 3/4 et ouvrirent le feu, aussitôt, contre la droite visible (en réalité le centre) de l'artillerie française en action sur le plateau 274.

En donnant cet ordre, le chef de la 19e division commettait une faute, car ce n'est pas à l'aile extérieure d'une attaque que doit se placer l'artillerie de préparation. D'autre part, il convenait de favoriser la réunion, sous un même chef, des 6 batteries disponibles du Xe corps à l'ouest des bois de Tronville, au lieu de l'entraver par l'envoi de 2 batteries au nord-est de Mars-la-Tour.

f) Les troupes du général de Schwarzkoppen, à 4 h. 1/2 du soir.

A 4 h. 1/2, les troupes commandées, depuis le matin, par le chef de la 19e division, se trouvaient disposées comme il suit :

1° Les Ier et IIe bataillons du 16e pénètrent dans Mars-la-Tour par l'Ouest, pendant que le IIIe bataillon, rappelé de Mariaville, arrive à proximité de la sortie est du village;

2° Les Ier et IIe bataillons du 57e, ainsi que 2 compagnies de pionniers du Xe corps, sont en marche vers l'Est et vont sortir du vallon sud de Mars-la-Tour ;

3° Les 2 batteries disponibles qui précédaient le 57e ont fait demi-tour et trottent pour venir se placer au nord-est de Mars-la-Tour ;

4° Le 1er dragons de la Garde (4 escadrons), laissant près de la route de Jarny (hauteur 250) la batterie Planitz et le 4e escadron du 2e dragons de la Garde, entame son mouvement de recul sur Mars-la-Tour, en exécution de l'ordre du général de Voigts-Rhetz ;

5° L'ex-escadron de pointe (5e du 2e dragons de la Garde), de la brigade Wedel, qui a marché dans la direction de Ville-sur-Yron conformément au premier projet du général de Schwarzkoppen, s'est arrêté à l'ouest de cette localité qu'il observe et fait fouiller par ses patrouilles.

g) Mouvements préparatoires d'attaque de la brigade Wedel, entre 4 h. 1/2 et 5 heures du soir.

Les Ier et IIe bataillons du 16e s'approchent de Mars-la-Tour en formation de rassemblement (colonne double) par le vallon compris entre les croupes 246 et 237, puis se forment sur deux lignes de colonnes de compagnie.

Le village ayant été reconnu vide d'ennemis, le Ier bataillon (à droite) en longe la lisière sud, tandis que le IIe s'engage dans la grande rue, flanqué, au Nord, par 2 compagnies, dont une suit la route parallèle à la lisière nord.

A 4 h. 3/4, les 2 compagnies de tête (2e et 3e) du Ier bataillon sont arrêtées au sud et près du débouché est de Mars-la-Tour, ayant, à peu de distance derrière elles, les 2 compagnies de queue (1re et 4e).

A la même heure, les compagnies de tête (7e et 8e) du IIe bataillon bordent la lisière orientale du village, et leurs compagnies de queue (5e et 6e) sont dans la grande rue.

Quelques minutes plus tôt, les 2 batteries affectées à la 38e brigade ont pris position en dehors du saillant nord-est de Mars-la-Tour, puis ont ouvert le feu sur l'artillerie française.

Le IIIe bataillon du 16e est parvenu, un peu avant 4 h. 3/4, dans un petit vallon au sud et près de la route de Verdun, à 300 ou 400 mètres à l'est de Mars-la-Tour.

Les 2 bataillons disponibles du 57e et les 2 compagnies de pionniers, en formation de rassemblement, franchissent, un peu après 4 h. 1/2, la route des Baraques, et sont encore défilés par la naissance du vallon qu'ils ont suivi comme cheminement d'approche.

Quelques instants plus tard (4 h. 3/4 environ), ordre est transmis de vive voix au général de Wedel de commencer l'attaque en prenant pour point de direction le peuplier isolé (261) que l'on aperçoit, au bord du chemin de Saint-Marcel, à 500 ou 600 mètres de la corne nord-ouest du grand bois de Tronville.

L'attaque doit s'exécuter, sans retard, par les 5 bataillons de la brigade, déployés sur une seule ligne dont les 2 compagnies de pionniers formeront l'extrême droite.

Dès l'ouverture du feu par les 2 batteries de Mars-la-Tour (4 h. 3/4), l'aile droite (batteries Cissey) de l'artillerie française a riposté, au juger, car elle ne voit que les toits du village.

Le colonel du 16e, voulant soustraire son régiment aux coups de l'artillerie ennemie, le porte aussitôt dans le vallon en prairies qui entoure le village à l'Est, et laisse dans la rue principale les 5e et 6e compagnies bien abritées.

Ensuite, dès qu'il a connaissance de l'ordre d'attaque, ce colonel rejoint les 2 compagnies en question et leur donne

l'ordre de marcher vers le Nord, en vue de se rabattre dans le flanc droit de l'artillerie française. De là, il court au gros de son régiment, le met en mouvement, et le fait déployer, chaque bataillon ayant 2 compagnies en chaîne et soutien et 2 compagnies en réserve, sauf au IIe, qui n'a que 2 compagnies (7e et 8e) en chaîne soutien et réserve, par suite de l'envoi des 5e et 6e compagnies vers le Nord.

De leur côté, les 2 bataillons disponibles du 57e ont commencé leur déploiement à hauteur du chemin de Tronville, mais, comme le 16e régiment n'a pas attendu pour commencer son mouvement que le 57e soit arrivé à sa hauteur, il en résulte que le 16e prend sur le 57e une avance de plusieurs centaines de mètres.

La partie occidentale de la croupe sud du ravin de la Cuve est plus élevée que la partie correspondante de la croupe nord.

Cela permet aux IIe et Ier bataillons du 16e d'arriver à couvert jusqu'à 1000 mètres du ravin.

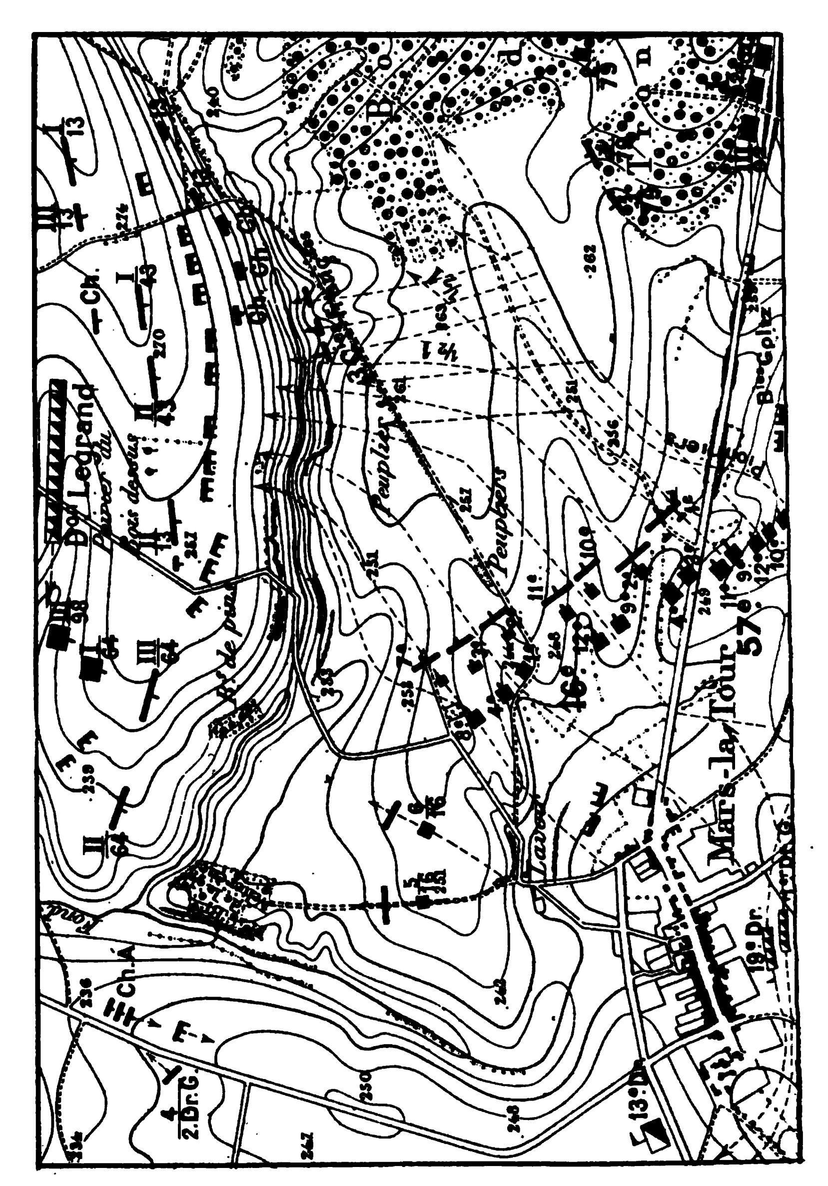
Il n'en est pas de même au 57e dont le Ier bataillon reçoit des obus pendant qu'il traverse la grande route.

Cette circonstance et le désir de rejoindre l'aile droite du 16e, font que le Ier bataillon du 57e précipite l'allure au point de dépasser, de beaucoup, son IIIe bataillon, lequel devient, malgré lui, troupe de 2e ligne.

D'autre part, le colonel du 16e, au lieu d'attribuer la direction de la marche à sa compagnie de droite (10e) ne s'est pas préoccupé du 57e et a choisi pour compagnie de base la 2e, placée au centre de son régiment.

Que le 16e et le 57e continuent à progresser dans ces conditions, le IIIe bataillon du 16e et le Ier bataillon du 57e ne tarderont pas à se bousculer ; mais cela ne sera pas, car, à la marche sur le Peuplier isolé (261) va bientôt succéder une conversion à gauche (Nord) de toute la brigade, conversion provoquée par le feu de l'artillerie française.

La situation, vers 5 heures, à l'aile occidentale.



Échelle 1/25,000.

A 5 heures, la brigade Wedel offre le dispositif suivant :

Croquis de la page 372.

Dans chacun des bataillons du 16e et au Ier bataillon du 57e on a déployé, par compagnie de tête, un ou deux pelotons en tirailleurs.

Au 16e, sauf dans le IIe bataillon qui a deux de ses compagnies (5e et 6e) en mouvement vers le Nord, les compagnies de queue suivant les soutiens de la chaîne, à la distance de 100 ou 150 mètres, et ces soutiens se tiennent à une centaine de mètres derrière les tirailleurs.

Le Ier bataillon prolongé, à gauche, par les 2 compagnies disponibles (7e et 8e) du IIe, forme échelon avancé de gauche ; il a sa droite au chemin de Saint-Marcel, à 800 mètres du Peuplier isolé (261).

Le IIIe bataillon suit le Ier, à 150 mètres en arrière à droite et cherche à se mettre à sa hauteur.

Au 57e, le Ier bataillon, en arrière à droite du IIIe bataillon du 16e, se presse pour le rejoindre et vient de franchir la route de Verdun.

Le IIIe bataillon, retardé par son changement de direction à grand rayon, suit le Ier bataillon, à 300 ou 400 mètres, et se trouve partagé en deux demi-bataillons distants l'un de l'autre de 100 à 150 mètres.

Derrière le IIIe bataillon et le débordant à droite, viennent les 2 compagnies de pionniers.

A ce moment, la fraction d'infanterie française (3 compagnies) qui se tenait en dehors de la corne nord-est du grand bois de Tronville disparaît derrière la crête du Peuplier (261).

Sauf au Ier bataillon du 57e, pendant un court espace aux abords de la grande route, les troupes de la brigade sont encore défilées par la longue croupe sud du ravin de la Cuve (263, 257, 255).

Mais quelques minutes plus tard, lorsque les compagnies de gauche (7e et 8e) du 16e dépassent la crête, elles sont vues par quelques batteries françaises qui les prennent pour objectif.

Ces compagnies font aussitôt face au Nord et ouvrent le feu, bien que la distance soit très supérieure à la portée de leur arme.

Un peu plus tard, toute la brigade se conforme, de proche en proche, au changement de front de ces deux compagnies, et ses tirailleurs courent sus aux canons français, par bonds de 100 mètres environ, entrecoupés d'arrêts, en se jetant à terre pour souffler, ce qui a fait dire par le rédacteur de la 25e monographie, sans qu'il ait cru y mettre de malice :

« L'instinct de la conservation fit faire à nos hommes ce « qu'on ne leur avait jamais appris. »

h) Commentaires sur la préparation de l'attaque Wedel.

La mise en mouvement de la brigade Wedel pour l'attaque orientée sur le sommet (277) nord du grand bois de Tronville, témoigne de la part des généraux Schwarzkoppen et Wedel d'un manque absolu de sang-froid.

Tous les vieux officiers d'infanterie savent qu'une grande unité, destinée à l'attaque d'une position, doit être disposée, au préalable, face à l'objectif.

Le général de Schwarzkoppen n'a pas assuré cette condition que le terrain défilé rendait facile à remplir.

A son défaut, le général de Wedel aurait dû le faire, mais il semble que dans la circonstance « la précipitation contraire au bon ordre (1) » ait prévalu à tous les échelons de la hiérarchie.

D'autre part, le colonel du 16e n'avait pas le droit de détacher vers le Nord 2 compagnies de son régiment.

L'adoption d'une telle mesure incombait au commandant de la division ou au chef de la 38e brigade.

---

(1) Cette phrase figurait dans les règlements d'exercices de l'infanterie française, antérieurs au règlement du 12 juin 1875.

Dans tous les cas, c'était une faute que d'envoyer ces deux compagnies dans une direction divergente par rapport à celle de l'attaque, avec la mission essentiellement aléatoire d'attaquer dans le flanc droit un ennemi non encore reconnu.

La présence vraisemblable de réserves d'infanterie, plus ou moins considérables, derrière l'aile droite de l'artillerie française commandait l'emploi d'une flanc-garde. Si cette mesure de précaution, indispensable en la circonstance, eût été prise, les 5e et 6e compagnies du 16e, au lieu d'exécuter, comme on le verra plus loin, une attaque isolée, se seraient maintenues à 800 ou 1000 mètres en dehors de l'aile gauche de la 38e brigade, et de ce fait, auraient subi, sans se compromettre, les premières atteintes de l'ennemi, bien avant le moment où les bataillons du 16e apparurent sur le plateau sud du ravin de la Cuve.

Ce gain de temps aurait permis au général de Wedel de faire converser, à l'abri du terrain, sa brigade entière vers le Nord, tout en la faisant appuyer à l'ouest, et de provoquer la constitution d'une grande batterie de 36 pièces sur le plateau 263, au moyen des 4 batteries Goltz et des 2 batteries affectées à la 38e brigade.

Si l'on examine les conséquences de cette disposition hypothétique, en tenant compte de l'énorme supériorité de l'artillerie allemande en 1870, on arrive à se convaincre que la brigade Wedel aurait subi un échec, mais non le désastre qu'elle a essuyé, à 5 h. 1/2, au ravin de la Cuve.

i) Mouvement pseudo-tournant de deux compagnies du 16e d'infanterie allemande.

On sait que le colonel du 16e donna l'ordre, vers 4 h. 3/4, à ses 5e et 6e compagnies, alors dans la grande rue de Mars-la-Tour, de se porter au Nord, avec mission d'exécuter un mouvement tournant sur l'aile droite de l'artillerie française.

Ces compagnies rompent aussitôt en colonne par section (1), et s'engagent sur la route la plus orientale de celles, au nombre de deux, qui mènent au Lavoir.

Arrivées en ce point, la 5e compagnie continue droit au Nord et la 6e oblique à droite.

Quant elles parviennent sur la crête du plateau sud du ravin de la Cuve, les 2 compagnies aperçoivent, à environ 900 mètres en face d'elles, une ligne d'infanterie française évaluée à 1000 ou 1200 hommes.

Il ne s'agit plus alors de mouvement tournant, et le mieux est d'aller occuper les points d'appui les plus proches, afin de s'y accrocher en attendant du secours.

Ce point de doctrine passé dans le sang des officiers prussiens est appliqué d'instinct par les chefs des deux compagnies.

Celui de la 5e entraîne sa troupe, à la course, vers le petit bois de la Valterène, et son collègue de la 6e fait de même pour essayer d'atteindre le petit bois de sapins qu'il voit, à mi-côte, sur le flanc nord du ravin.

Mais le feu de mousqueterie des Français, auquel on ne peut répondre à cause de la faible portée (600 mètres au maximum) du fusil Dreyse, et le tir de 2 batteries postées près de la route de Bruville, sur le plateau nord, causent des ravages énormes, surtout à la 6e compagnie.

La 5e atteint cependant le petit bois de la Valterène et en occupe les lisières nord et est.

La 6e moins favorisée subit en quelques instants des pertes si fortes (tous les officiers et 85 hommes atteints), qu'elle s'arrête, tourbillonne sur elle-même et se sauve dans le plus grand désordre du côté où elle est venue.

La 5e compagnie ne tarde pas à être attaquée par des forces

(1) La compagnie allemande a 3 pelotons, lesquels se subdivisent habituellement en 4 sections qui correspondent à nos escouades.

Il en résulte que chaque section sur pied de guerre présente 8 à 10 files.

plus que triples qui s'avancent contre elle, les unes directement, les autres de flanc, par le fond de la Cuve et, dans le même temps, 2 batteries françaises en position sur le plateau nord près de la route de Bruville, tirent sur le petit bois de la Valterène.

Cette compagnie très éprouvée abandonne alors son point d'appui, et, pour la soustraire à une destruction totale, son chef la ramène vivement à Mars-la-Tour en suivant la berge orientale du fond de la Cuve.

Entre temps, une des deux batteries Wedel, celle de gauche, a quitté son emplacement au nord-est de Mars-la-Tour pour venir prendre position sur la hauteur (251) nord du Lavoir. La déroute de la 6e compagnie, bientôt suivie de la retraite de la 5e compagnie, décida le commandant de cette batterie à reprendre sa place à côté de l'autre.

Les mouvements de retraite des 5e et 6e compagnies du 16e furent seulement accompagnés par les feux de pied ferme d'un adversaire qui jugeait suffisant d'avoir occupé le petit bois de sapins et chassé les Allemands du petit bois de la Valterène.

Ces divers incidents se déroulèrent en l'espace d'une demi-heure, de 5 heures à 5 h. 1/2.

Après leur défaite, les débris des 5e et 6e compagnies furent rassemblés à la lisière nord-est de Mars-la-Tour et y demeurèrent jusqu'à la fin de la bataille.

Les Français n'ayant pas exploité leur premier succès, obtenu aux petits bois de sapins et de la Valterène, en mettant la main sur Mars-la-Tour, l'opération avortée des 5e et 6e compagnies du 16e ne fut pour les Allemands qu'une échauffourée dépourvue de conséquences fâcheuses pour l'ensemble.

j) **Parade et riposte par des fractions de la brigade Pradier.**

Vers 5 heures, au moment où l'ennemi, partagé en deux

fractions fortes, chacune, de 150 à 200 hommes, apparut à la crête du plateau sud du ravin de la Cuve et à l'ouest de la route de Bruville, les IIe et IIIe bataillons du 64e, déployés en bataille à la crête militaire opposée, ouvrirent le feu, à 900 mètres.

Le colonel du 64e s'aperçut bientôt qu'un des deux groupes allemands cherchait à atteindre le petit bois de sapins, et l'autre, le petit bois de la Valterène.

Il s'avisa alors d'assurer l'occupation de ces points d'appui, ce qu'il aurait dû faire plus tôt.

Le IIIe bataillon courut au petit bois de sapins, et le IIe bataillon, au petit bois de la Valterène.

Ce fut une double course au point d'appui, qui fut gagnée, l'une par les Français au petit bois de sapins, l'autre par les Allemands au petit bois de la Valterène.

De ce fait va découler la déroute du groupe de droite allemand par le feu du IIIe bataillon et l'arrêt de l'attaque du IIe bataillon du 64e français, à 400 ou 500 mètres de la lisière défendue par l'ennemi.

Le général Pradier, arrivé sur ces entrefaites à la crête du plateau nord, envoya l'ordre au IIe bataillon du 98e, en réserve, d'appuyer le IIe bataillon du 64e avec 3 compagnies et de faire filer les trois autres par le fond de la Cuve, dans le but d'aborder le petit bois de la Valterène par l'Ouest.

La fraction ennemie postée dans ce bois n'attendit pas la double attaque. Sous la menace de l'enveloppement, elle se déroba vers le Sud en longeant le bord inférieur du fond de la Cuve.

S'il eût été en possession des idées actuelles qui accordent une importance considérable à la mainmise sur un village susceptible de former point d'appui dans la bataille, le général Pradier n'aurait pas hésité à lancer un bataillon sur les talons de l'ennemi en fuite, avec mission d'occuper Mars-la-Tour.

Mais, en ce temps-là, l'initiative d'un général de brigade était des plus minces, par défaut d'unité de pensée ou de doctrine.

En effet, l'initiative qui s'exercerait, au gré de chacun, sans le secours d'un fil conducteur, cette initiative-là, on pourrait la qualifier d'anarchique, et l'on comprend qu'en l'absence de doctrines passées dans le sang des officiers généraux et supérieurs, le haut commandement français de 1870 ait exigé de tous l'obéissance passive, rien de plus.

L'initiative, comme une plante de serre chaude, exige pour sa culture des soins vigilants et prolongés si l'on veut qu'elle se déploie dans un sens utile.

Cette qualité, les officiers français de 1870 ne la possédaient point, et, eût-on cherché à la développer, au cours même des opérations — ce qui suppose un haut commandement tout autre — que l'on n'y serait pas parvenu.

k) L'attaque Wedel. — Le 16e régiment, de 5 heures à 5 h. 1/4.

Vers 5 heures, les 7e et 8e compagnies du 16e, à l'aile gauche de la brigade, atteignirent, on s'en souvient (1), la crête du plateau sud du ravin de la Cuve, firent face immédiatement aux batteries françaises visibles, et, sous le coup de la surprise, ouvrirent le feu contre elles à la distance de 1000 mètres, alors que la hausse du Dreyse était graduée seulement jusqu'à 600 mètres.

Les deux compagnies de tête (2e et 3e) du Ier bataillon, qui prolongeaient, à droite, les 7e et 8e compagnies, étant encore défilées par le terrain, continuèrent à suivre la direction primitive jusqu'à peu de distance du Peuplier isolé, mais alors, elles se démasquèrent, subirent le feu de l'artillerie française,

---

(1) Voir page 373.

et, par suite, firent face au Nord par un mouvement de conversion.

Croquis de la page 381.

Le tir des 7e et 8e compagnies, bien qu'intempestif et désordonné, évita aux 2e et 3e compagnies l'effet de surprise, en sorte que les chefs de celles-ci conservèrent sur elles assez d'empire pour les porter, à la course et sans tirer, dans le ravin de la Cuve.

Les compagnies de queue (1re et 4e) du Ier bataillon suivirent le mouvement, en lignes de colonnes, et descendirent, à leur tour, dans le ravin.

Lorsque les 2e et 3e compagnies en eurent atteint le fond, elles furent amenées à son bord septentrional et commencèrent à fusiller, à la distance de 200 mètres, l'unique batterie française (capitaine Florentin) restée en position à la crête militaire du plateau.

La batterie française glorieusement attardée amena alors les avant-trains et parvint à s'échapper vers le Nord.

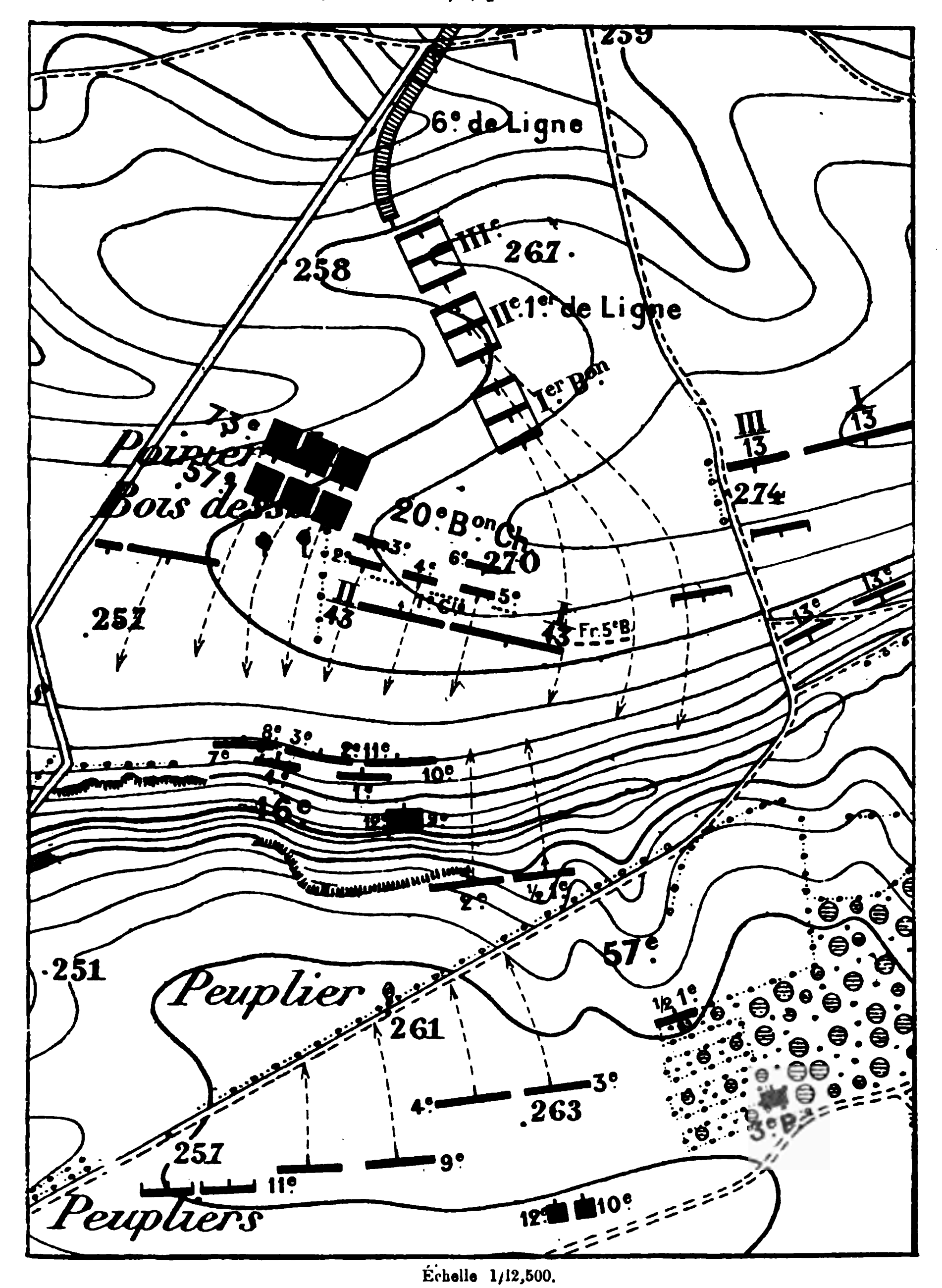
Un peu plus tard, les compagnies de tête (10e et 11e) du IIIe bataillon qui, elles aussi, avaient conversé à gauche en atteignant le sommet du plateau sud, puis couru en avant, vinrent prolonger, à droite, la 2e compagnie au bord septentrional du ravin.

Quant aux compagnies de queue (1re et 4e) du Ier bataillon, elles prolongèrent, à droite et à gauche, la ligne formée par leurs compagnies de tête (2e et 3e), mais trop tardivement, car la 1re se mélangea, à droite, avec la 11e compagnie.

Les compagnies de queue (9e et 10e) du IIIe bataillon rejoignirent, chacune, avec 2 pelotons, leurs compagnies de tête (10e et 11e), mais ne dépassèrent pas le fond du ravin où elles constituèrent une réserve, pendant que leurs 3es pelotons, restés au sud du ravin, se mélangeaient avec des fractions du 57e.

C'est seulement après le déploiement, au bord septentrional du ravin, des compagnies de queue (1re et 4e) du Ier bataillon, que les 7e et 8e compagnies, formant l'aile gauche de la brigade à son départ pour l'attaque, prolongèrent, à

La situation, vers 5 h. 1/4, près du ravin de la Cuve.



Échelle 1/12,500.

gauche, la ligne de combat qui fut constituée, un peu avant 5 h. 1/4, en allant de l'Ouest à l'Est, par les compagnies 8e, 7e, 4e, 3e, 2e, 1re, 11e et 10e ayant derrière elles, au fond du ravin, 4 pelotons en ordre serré appartenant aux 9e et 10e compagnies, les deux derniers pelotons de ces compagnies étant restés à la haie du Peuplier.

Alors débouchèrent de la crête du Poirier des troupes françaises en bataille (4 compagnies du IIe bataillon et Ier bataillon du 43e) qui ne tardèrent pas à ouvrir le feu sur les fantassins allemands.

Les deux lignes opposées se débordaient mutuellement, mais, tandis que la ligne française offrait une étendue de 500 à 600 mètres, la ligne formée par le 16e allemand occupait seulement un front de 300 à 350 mètres : « serrée en ligne « compacte, homme contre homme, la chaîne du 16e est cou- « chée au bord de la crête nord du ravin. Derrière elle, à « genou et debout, se tiennent les soldats qui n'ont pu trou- « ver place au premier rang ; en maints endroits, ils sont sur « six rangs de profondeur et font feu par-dessus les tirailleurs « couchés (1) ».

L'entassement, à 5 h. 1/4, de 1800 tireurs bien abrités (8 compagnies à 230 hommes) sur un front de 300 à 350 mètres serait inexcusable si l'on ne savait que le ravin de la Cuve présente deux escarpements, l'un sur son flanc septentrional, aux abords de la route de Bruville, l'autre sur son flanc méridional, au nord du Peuplier isolé.

L'escarpement nord eut pour effet de limiter, à l'Ouest, le front de déploiement du Ier bataillon, et l'escarpement sud contraignit le IIIe bataillon à obliquer à gauche avant de descendre dans le ravin. Une fois là, le IIIe bataillon aurait dû appuyer fortement à droite pour prendre l'intervalle

---

(1) 25e monographie du Grand État-Major prussien.

de déploiement, mais ses tirailleurs, obéissant à l'instinct qui pousse à se pelotonner autour d'un noyau préexistant, coururent rejoindre les compagnies du Ier bataillon et, comme le feu de mousqueterie des Français commençait à cet instant, il fut impossible aux officiers de disposer leurs unités comme il convenait.

Le 57e allemand, de 5 heures à 5 h. 1/4.

Ce régiment, dont le IIe bataillon était resté à Saint-Hilaire, avait, à 5 heures, son Ier bataillon en 1re ligne et son IIIe bataillon en 2e ligne. Croquis de la page 372.

Au Ier bataillon, les compagnies de tête (1re et 2e) marchaient, ou plutôt, couraient, en tirailleurs, ayant en arrière d'elles et sur leur droite les 3e et 4e compagnies en colonne.

Après avoir dépassé de 700 à 800 mètres la route de Verdun, les compagnies de tête (1re et 2e) du Ier bataillon se conformèrent au mouvement de conversion du 16e régiment vers le Nord, à l'exception, toutefois, de la moitié droite de la 1re compagnie, qui continua vers la corne nord-ouest du grand bois de Tronville, l'atteignit et s'y maintint jusqu'au moment où la brigade fut mise en déroute. Les pionniers se joignirent, un peu plus tard, à cette demi-compagnie.

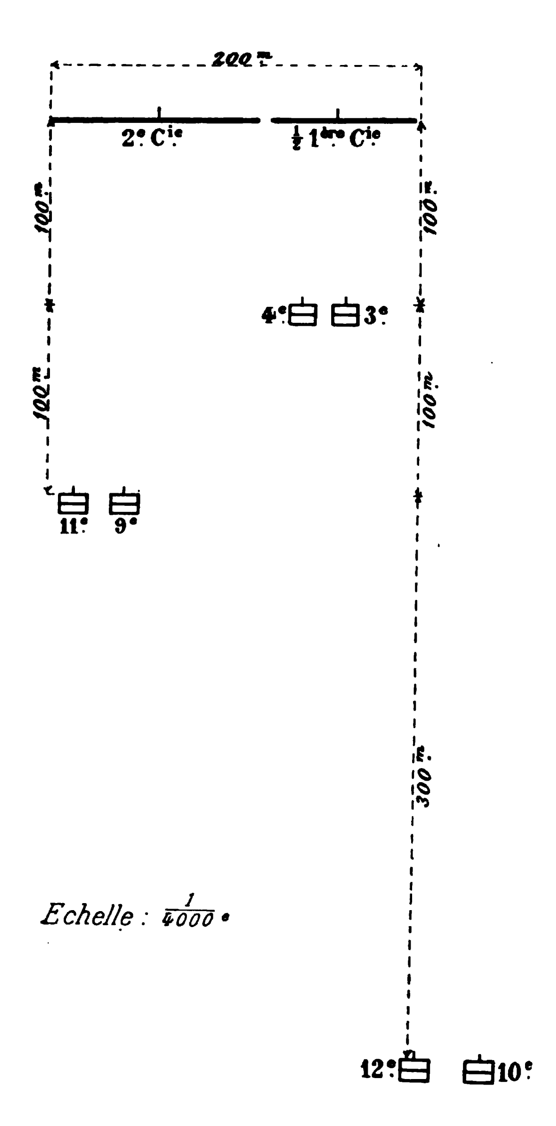
On a vu que, vers 5 heures, le IIIe bataillon suivait le Ier, à la distance de 300 à 400 mètres (1).

A partir de cette heure-là, les 9e et 11e compagnies, en 1er échelon, appuyèrent à l'Ouest pour raccourcir leur mouvement de conversion et se trouvèrent bientôt à 300 mètres derrière la gauche des tirailleurs du Ier bataillon, tandis que les 10e et 12e compagnies, formant un 2e échelon, continuaient leur conversion normale et, de ce fait, suivaient de loin (500 mètres) l'aile droite de la chaîne du Ier bataillon en la débordant.

---

(1) Voir page 373.

D'où il résulte qu'un peu avant 5 h. 1/4, le 57[e] présentait le dispositif figuré ci-dessous :



La chaîne du Ier bataillon, en raison de son parcours allongé, arriva seulement, à 5 h. 1/4, un peu en arrière (sud) de la haie qui borde le chemin de Saint-Marcel.

A ce moment, éclatait la fusillade des Français, dirigée contre les 8 compagnies du 16e parvenues au bord septentrional du ravin.

Les 4 pelotons et demi des 1re et 2e compagnies du 57e s'établirent aussitôt derrière la haie en laissant le Peuplier à leur gauche et ouvrirent le feu sur les troupes opposées (43e), bien que la distance de tir (1000 mètres) fût très supérieure à la portée du fusil Dreyse (600 mètres). On peut même croire que la majorité des balles ainsi tirées allèrent tomber dans le dos des hommes d'aile droite du 16e régiment.

Les tirailleurs du Ier bataillon du 57e se rencontrèrent, à la haie du Peuplier isolé, avec les troisièmes pelotons des 9e et 10e compagnies du 16e, et fusionnèrent avec eux.

Le groupe tactique, assez informe, ainsi composé (6 pelotons et demi) ne resta que fort peu de temps à la haie du Peuplier, car, un peu avant 5 h. 1/2, il avait gagné le fond du ravin, à la droite du 16e, et occupé son bord septentrional avec ceux de ses hommes auxquels la fatigue et l'émotion n'avaient pas enlevé toute énergie.

Un peu après 5 h. 1/4, le feu de mousqueterie des Français, balayant avec une rare violence le plateau du Peuplier isolé, les 3e et 4e, ainsi que les 9e et 11e compagnies du 57e, se déployèrent en tirailleurs et vinrent remplacer le groupe tactique, dont il a été question plus haut, à la haie du Peuplier.

Les 10e et 12e compagnies restèrent en colonne et ne se montrèrent à découvert, sur le plateau du Peuplier, que plus tard, aux environs de 5 h. 1/2.

Les 6 batteries de préparation et leur soutien, entre 5 heures et 5 h. 1/4.

Avant de retourner auprès du 16e régiment d'infanterie, parvenu, à 5 1/4, au bord septentrional du ravin de la Cuve avec 8 compagnies entassées sur un front de 300 à 350 mètres, Carte n° 47

il convient de retracer les dispositions prises, entre 5 heures et 5 h. 1/4, par les 6 batteries du Xe corps qui ont coopéré à l'attaque Wedel.

A 4 h. 1/2, les 4 batteries du colonel de Goltz étaient disposées, par groupes de deux, au sud et près de la grande route de Verdun, l'un, immédiatement à l'ouest du petit bois de Tronville, l'autre, à 500 mètres plus à l'Ouest.

Quelques minutes après 5 heures, ces deux groupes exécutèrent un bond en avant, celui droite, de 500 mètres, celui de gauche, de 600 mètres, afin d'occuper des positions plus rapprochées de l'ennemi. Quand ils les atteignirent, l'artillerie opposée disparaissait derrière la crête du Poirier et l'infanterie adverse ne se montrait pas encore.

Au moment, vers 5 h. 1/4, où une ligne française (IIe et Ier bataillon du 43e) dépassa la crête du Poirier et engagea un combat de mousquerie avec le 16e allemand déployé au bord septentrional du ravin, les 4 batteries Goltz ouvrirent le feu contre cette infanterie, mais crurent devoir l'interrompre, presque aussitôt, en raison de la faible distance (200 mètres environ) qui séparait les combattants.

Le feu des batteries Goltz fut repris sur les masses françaises (20e bataillon de chasseurs et brigade Goldberg) lorsqu'elles apparurent à la crête du Poirier et, cette fois encore, il fut de courte durée pour le motif énoncé plus haut, en sorte que la contre-attaque Cissey put exécuter, sans recevoir des obus, la plus grande partie de son parcours à découvert.

Pour nous, les batteries Goltz ont fait preuve en cette circonstance d'une prudence exagérée, car, sachant régler leur tir, elles étaient à même de continuer à faire feu jusqu'au moment où les deux infanteries adverses se seraient approchées à 100 mètres l'une de l'autre. Il y aurait eu quelques projectiles tombant sur le 16e, mais le plus grand nombre auraient atteint la masse assaillante et y auraient produit de grands ravages.

Quant aux 2 batteries affectées en propre à la 38e brigade,

elles étaient trop mal placées, au nord-est de Mars-la-Tour, pour produire des résultats appréciables.

En résumé, les 6 batteries du Xe corps susceptibles de préparer l'attaque Wedel faillirent à leur tâche, parce qu'elles agirent en trois groupes séparés, et que, faute d'une avant-ligne de tirailleurs, elles n'osèrent pousser jusqu'au sommet du plateau du Peuplier, seul terrain d'où l'on voit bien le glacis conduisant du ravin de la Cuve à la crête du Poirier.

Les 2 escadrons du 4e cuirassiers, affectés en propre au soutien des 4 batteries Goltz, allèrent s'établir en position d'attente, vers 5 h. 1/4, dans les prairies en contre-bas qui bordent la lisière orientale de Mars-la-Tour.

Entre 5 h. 1/4 et 5 h. 1/2, le 1er dragons de la Garde, revenant du plateau d'Yron, fut rassemblé en colonne serrée d'escadrons dans la dépression, au sud de la grande route, qui se trouve à 400 mètres du débouché oriental de ce village.

Le 16e allemand, de 5 h. 1/4 à 5 h. 1/2.

Les 1re et 2e compagnies, à leur arrivée au bord septentrional du ravin, avaient ouvert le feu sur une batterie (capitaine Florentin) restée à la crête militaire du Poirier et l'avait contrainte à la retraite. Croquis de la page 381.

Le tir de l'infanterie française commença pendant que le IIIe bataillon et les 7e et 8e compagnies prolongeaient la ligne de feu du Ier bataillon.

Les 8 compagnies déployées du 16e débordaient, à l'Ouest, la ligne opposée et, par suite de la forme du bord septentrional du ravin, elles faisaient face au Nord-Nord-Est.

Or, les fusils sont toujours dirigés perpendiculairement au front de la troupe.

Il résulte que les balles françaises allèrent atteindre, en majorité, le 57e, et que le 16e, ou tout au moins son aile droite, eut un tir très efficace sur la droite opposée, en la prenant un peu d'écharpe.

Cette circonstance provoqua, un peu après 5 h. 1/4, un mouvement de recul de l'aile droite française (IIe bataillon du 43e); ce que voyant, le colonel de Brixen, chef du 16e, fit déboucher ses 8 compagnies de tête sur le plateau et, bien que démonté, il commençait de les entraîner à sa suite sur les talons de l'ennemi (43e français) quand se produisit un gros événement. La contre-attaque Cissey débouchait de la crête du Poirier.

La 25e monographie a reproduit les rapports fournis, peu de temps après, par un certain nombre d'officiers, et même, d'hommes de troupe, échappés au désastre.

En voici des extraits provenant d'officiers du 16e d'infanterie :

1° *Du lieutenant Pilger.*

« A nos oreilles, un bourdonnement (balles franches) et un « sifflement (balles ayant ricoché) incessants. Nous sommes « entassés sur le sol.

« Les hommes, étendus de tout leur long, tirent aussi vite « que possible. Peu de balles ont dû être perdues, car à cette « distance il était impossible de manquer le but, en dépit du « nuage de fumée qui l'enveloppait.

« Tout à coup, on crie : « Debout ! En avant !... » Nous « nous levons donc encore une fois et : En avant ! »

2° *Du capitaine Schultze, chef de la 11e compagnie.*

« Un nouveau nuage d'ennemis dévale les pentes et ceux « déjà en ligne se joignent au mouvement.....

« Une énergique résolution pousse sur nos rangs un adver- « saire particulièrement brave.....

« Partout des cris, des sonneries. La masse d'où partent « des feux se rue sur nous ; à ce moment, ce qui reste d'un « vaillant régiment se laisse glisser, à bout de forces, dans le « ravin. »

3° *Du capitaine de Lières, chef de la 1re compagnie.*

« Nous restâmes jusqu'au moment où, à la suite d'un « dernier bond, la ligne épaisse des Français ne fut plus qu'à « 60 pas (50 mètres).

« Cette poussée en avant, exécutée avec beaucoup de rapi- « dité et nne rare vigueur, surprit nos hommes et, pour tout « dire, les culbuta. »

Le 57e prussien, de 5 h. 1/4 à 5 h. 1/2.

Lorsque, un peu avant 5 h. 1/4, les compagnies de tête du Ier bataillon (1/2 1re et 2e) bordèrent la haie du chemin de Saint-Marcel, pêle-mêle avec les troisièmes pelotons des 9e et 10e compagnies du 16e, et ouvrirent le feu à distance trop grande, les balles françaises qui balayaient le plateau du Peuplier, provoquèrent le déploiement en tirailleurs des compagnies de queue (3e et 4e) de ce bataillon, et aussi des compagnies (9e et 11e) de tête du IIIe bataillon. Croquis de la page 381.

Après que les 6 pelotons et demi déployés derrière la haie du chemin de Saint-Marcel se furent portés dans le ravin, les 3e et 4e compagnies, bientôt prolongées, à gauche, par les 9e et 11e, allaient s'établir derrière la même haie.

Un peu plus tard, ces 4 compagnies (3e, 4e, 9e, 11e) poussèrent, par bonds successifs, jusqu'à l'escarpement méridional du ravin, que bordait une haie assez épaisse, et quelques fractions de droite allèrent rejoindre les 1re et 2e compagnies dans le ravin. Les Français descendaient alors en masses épaisses les pentes qui mènent de la crête du plateau du Poirier au bord septentrional du ravin, et de leurs rangs étagés sur le terrain déclive, partaient des feux intenses. Carte n° 48.

D'après le lieutenant Hilken, de la 9e compagnie :

« A la suite du dernier de nos bonds, effectué en partant « de la haie du chemin de Saint-Marcel (pour aboutir à l'es-

« carpement [méridional du ravin), *les Français descendirent* « *sur trois lignes les pentes opposées, et de chaque ligne par-* « *taient des feux.....* »

Les 10e et 12e compagnies du 57e, venant assez loin derrière les 9e et 11e compagnies du même régiment, avaient continué à marcher en ligne de colonnes de compagnie.

Quand, vers 5 1/2, elles parvinrent, dans cette formation, à 200 mètres environ au sud de la haie du chemin de Saint-Marcel et à 150 mètres à l'est du Peuplier (261), une grêle de balles parties des berges nord du ravin les assaillirent.

L'ordre du déploiement fut donné aussitôt. Le lieutenant de Rege, de la 10e compagnie, en a décrit l'exécution en ces termes :

« Lorsque nous eûmes atteint la crête la plus élevée « (côte 263) en deçà du ravin, on commanda :

« *A droite et à gauche, déployez : Marche ! Marche !* » « Je « courus vers la droite. Arrivé à ma place sur la ligne à « former, je donnai un coup d'œil en arrière et fus épouvanté « des pertes que nous venions de subir en une demi-minute. « Un petit nombre d'hommes seulement se portaient en ligne « et derrière eux gisaient les autres en groupes compacts. »

Ces pertes terribles furent occasionnées, selon toute vraisemblance, par les Ier et IIe bataillons du 1er de ligne, formés en colonne d'attaque (colonne par division à demi-distance), au moment où, descendant les pentes qui mènent de la crête du plateau au ravin de la Cuve, ils tirèrent, en contre-bas, sur les compagnies (3e, 4e, 9e, 11e) du 57e allemand établies au bord de l'escarpement méridional.

Les balles tirées avec la hausse fixe du fusil Chassepot (300 mètres) correspondant, *sur le champ de bataille*, à la distance de 500 à 600 mètres, ont rencontré le sol, en majorité, à 100 ou 150 mètres en avant des 10e et 12e compagnies, et ce sont les ricochets qui ont produit les ravages signalés plus haut. Ainsi, les 10e et 12e compagnies ont reçu des coups qui ne leur étaient pas destinés.

Le rédacteur de la 25e monographie a cru devoir tirer de ce fait la conclusion suivante :

« De l'écrasement foudroyant d'un demi-bataillon du 57e « (10e et 12e compagnies) se démasquant en colonne, nous « sommes en droit de penser que l'*adversaire savait diriger* « *un feu bien ajusté sur un but élevé et profond.* »

Sans doute, l'auteur de ce passage était encore sur les bancs du collège en 1870, car s'il eût participé aux batailles de cette époque, il saurait que la contre-attaque Cissey, telle qu'elle s'est produite, excluait les feux bien ajustés, et que, d'autre part, on ignorait alors, aussi bien en Allemagne qu'en France, l'utilisation du tir de mousqueterie sur des objectifs profonds en tenant compte des formes du terrain.

Ceci montre les erreurs que peut commettre un jeune historien militaire lorsqu'il commente des événements déjà anciens sans avoir appris à connaître leur ambiance.

Vers 5 h. 1/2, le groupe tactique de droite, le plus avancé du 57e, avait la majorité de ses hommes dans le ravin de la Cuve et une fraction assez faible à son bord septentrional, en tout 600 à 700 hommes, y compris ceux provenant des 9e et 12e compagnies du 16e.

A ce moment, une masse épaisse de Français s'avançait du Nord au Sud en exécutant des feux. Elle n'était plus qu'à une centaine de mètres des tirailleurs du 57e embusqués derrière le bord septentrional du ravin, lorsqu'une autre masse française surgissant du côté de l'Est, à mi-pente du flanc septentrional du ravin, ouvrit un feu de flanc sur les hommes restés au fond du ravin.

Ceux-ci se croyaient en sûreté. Ils furent donc surpris et s'enfuirent vers l'Ouest, suivant le fond du ravin, en semant la terreur parmi les groupes du 16e régiment restés en réserve.

La panique se communiqua ainsi de l'Est à l'Ouest, mais la ligne de combat du 16e, menacée d'être abordée de front par la brigade Golberg ; et fusillée d'écharpe, sur sa gauche, par

un bataillon français (II[e] du 13[e]), n'attendit pas pour se débander que la contagion l'eût atteinte.

Les 4 compagnies du 57[e] (3[e], 4[e], 9[e], 11[e]) restées en très grande majorité au bord de l'escarpement sud du ravin battirent en retraite en voyant l'ennemi s'élancer à la poursuite des compagnies de 1[re] ligne.

Les 2 compagnies restantes (10[e] et 12[e]) qui bordaient la haie du Peuplier firent de même.

Si le mouvement du 16[e], au moins jusqu'au fond du ravin de la Cuve, s'était effectué avec ordre et rapidité, la marche à l'attaque avait offert, au 57[e], les apparences d'un « rallye paper », et, au dire de plusieurs officiers de ce régiment, chacun sentait que l'on courait au-devant d'un échec (1).

Étant descendu dans le ravin avant que l'infanterie française eût ouvert le feu, le 16[e] a pu tirer durant près de vingt minutes avec une sérieuse efficacité, en dépit d'un front d'action beaucoup trop restreint, et, dans ce laps de temps, il a brûlé 40 cartouches, en moyenne, par homme, tandis qu'au 57[e], la consommation des munitions a été seulement de 2 cartouches, en moyenne, par homme.

L'énorme disproportion entre les cartouches brûlées dans l'un et l'autre régiment provient de ce que le 57[e], en retard sur le 16[e], fut arrêté net par le feu de mousqueterie des Français avant d'avoir pu descendre, en majorité, dans le ravin de la Cuve.

On se souvient (2) qu'un peu après le début de l'attaque, la moitié droite de la 1[re] compagnie du 57[e] avait continué vers la corne nord-ouest du grand bois de Tronville, au lieu de converser vers le Nord comme le reste de la brigade.

Une fois à la corne en question, cette demi-compagnie eut

(1) D'après la 25[e] monographie.
(2) Voir page 383.

l'occasion de tirer contre l'aile gauche de la contre-attaque française, mais sans résultats.

Le 3e compagnie de pionniers vint à la même corne et ne put faire usage de ses mousquetons, à cause de leur faible portée.

La 2e compagnie de pionniers se blottit au sud de ladite corne.

Ces trois fractions se retirèrent sur Tronville au moment où se produisit la déroute de la brigade Wedel.

l) L'artillerie et la brigade Bellecourt devant l'attaque Wedel.

A 5 heures du soir, l'artillerie du 4e corps (72 pièces de canon ou mitrailleuses) était établie, sur un front de 1500 mètres, à la crête militaire du Poirier, la droite à la route de Bruville, la gauche un peu à l'est du chemin qui fait communiquer ce village avec la lisière nord du grand bois de Tronville. Croquis de la page 372.

Cette artillerie n'avait d'une grande batterie que l'apparence, attendu que l'unité de direction lui faisait défaut.

Elle formait trois groupements assez distincts :

A droite, les 3 batteries Cissey;

Au centre, 5 batteries de la réserve, sur 6 ;

A gauche, les 3 batteries Grenier ;

A l'extrême gauche, 1 batterie de la réserve.

A cette heure-là, les batteries de droite tiraient, au juger, sur les 2 batteries allemandes de Mars-la-Tour, celles du centre sur les 4 batteries depuis peu en action au sud de la grande route, enfin celles de gauche et d'extrême gauche sur les batteries de la hauteur (297) ouest de Vionville.

La brigade Bellecourt, fractionnée en trois groupes, l'un de 7 compagnies (à droite), l'autre de 12 compagnies (au centre) et le dernier, de 9 compagnies (à gauche), se tenait en position d'attente, à 150 ou 200 mètres derrière l'artillerie.

Toutefois, 1 compagnie du 5e bataillon de chasseurs était

déployée un peu en avant des batteries du centre, et 5 compagnies, dont 3 de chasseurs et 2 du 13e de ligne, occupaient, en tirailleurs, les pentes, en avant des batteries de gauche, qui font face à la lisière nord du grand bois de Tronville.

A la même heure, les 3 compagnies (1 de chasseurs et 2 du 43e), restées au sommet (cote 263) du plateau sud du ravin pour tirailler, avec les défenseurs du petit bois de Tronville, se voyaient contraintes, par l'approche de la brigade Wedel, de se retirer vers le Nord.

L'escadron de hussards affecté à la division Grenier, non plus que le 11e dragons, n'avaient envoyé de patrouilles et de reconnaissances sur Mars-la-Tour.

A l'exception des 3 compagnies du plateau 263, il n'y avait pas la moindre troupe française sur le terrain au sud du ravin de la Cuve.

Il suit de là que le régiment (16e) d'aile gauche de la brigade Wedel put atteindre le sommet de la croupe qui fait suite vers l'Ouest au plateau 263, à 800 mètres des batteries françaises du centre, sans avoir été vu ni signalé, et que l'autre régiment (57e) parvint sur le même plateau, en arrière et à droite du précédent (16e), n'ayant révélé sa marche d'approche qu'un court instant, lorsque ses compagnies d'aile droite traversèrent un dos de terrain situé à 400 mètres environ au nord de la grande route.

L'apparition d'une ligne de tirailleurs à 800 mètres des batteries du centre, provoqua de la part de celles-ci, sauf deux, un mouvement de retraite qui se communiqua aux batteries collatérales moins exposées, en sorte qu'à 5 h. 1/4 il ne resta plus à la crête militaire qu'une batterie de la division Cissey, deux batteries du centre appartenant à la réserve et deux batteries de gauche (1 de la division Grenier et 1 d'extrême gauche de la réserve).

Une des deux batteries du centre restées en position se retira quand les tirailleurs ennemis descendirent dans le

ravin et, seule, la batterie Florentin (1) tira jusqu'au moment où les fantassins allemands, parvenus au bord septentrional du ravin, ouvrirent le feu sur elle, à la distance de 200 mètres.

A 5 h. 1/2, toutes les batteries du 4e corps avaient vidé le terrain de combat, à l'exception des 2 batteries d'extrême gauche.

La pusillanimité dont la plupart des commandants de batterie français firent preuve en cette circonstance, n'est que trop réelle, car, sauf à la batterie Florentin, aucune n'avait reçu des balles avant le mouvement de retraite, qui s'effectua grand train.

Mais il y a des circonstances atténuantes, et l'on doit attribuer ces défaillances, d'une part, au particularisme excessif des officiers d'artillerie, à cette époque, très ignorants des moyens d'action de l'infanterie, et d'autre part, au préjugé, alors tout-puissant, d'après lequel la perte d'une pièce de canon était considérée comme déshonorante.

Croquis de la page 381.

Au moment, un peu avant 5 1/4, où l'aile gauche (16e) de l'attaque allemande descendit dans le ravin de la Cuve, le IIe bataillon du 13e de ligne, renforcé d'une compagnie du IIIe bataillon, se trouvait derrière les batteries de Cissey, à 200 mètres en arrière de la crête militaire. Il n'intervint pas tout d'abord et ne se porta en avant que lorsqu'il eut été rejoint, sur sa gauche, vers 5 h. 1/2, par l'aile droite de la division Cissey.

Les 2 bataillons du 43e, en position d'attente à 150 ou 200 mètres derrière le centre de l'artillerie, agirent tout autrement. Dès que les Allemands leur furent signalés par les batteries se retirant vers l'arrière, ces 2 bataillons marchèrent en avant, ouvrirent le feu, un peu au delà de la crête mili-

(1) Le capitaine Florentin, devenu général de division, est actuellement grand chancelier de la Légion d'honneur.

taire, et contraignirent les tirailleurs allemands, déjà sortis du ravin, à s'y embusquer de nouveau.

Les compagnies du 5e bataillon de chasseurs (1), sauf deux (la 3e et la 4e), avaient suivi l'artillerie dans son mouvement de recul.

Quant aux Ier et IIIe bataillons du 13e de ligne, en position à l'extrême gauche, ils ne bougèrent pas.

m) La contre-attaque Cissey.

Nous avons laissé la division Cissey (1re), à 9 heures du matin (2), sur la route de Briey, la tête à Saulny, derrière le convoi du 4e corps, la queue à Woippy.

Le général de Cissey voyant ses troupes retardées par les arrêts sans nombre du convoi, les fit déboîter à droite sur la bande de terrain déboisé, large d'une cinquantaine de mètres, qui borde la route, les forma en colonne par section à demi-distance et reprit la marche, cette fois sans encombre, sur Saint-Privat; les batteries divisionnaires doublèrent sur la route les voitures du convoi.

Quand la tête de la 1re division, formée par la 2e brigade, atteignit, vers 11 heures, la ferme de Jérusalem (au Sud et près de Saint-Privat), on fit halte pour préparer le café, et les bataillons se rassemblèrent.

Vers 11 h. 1/2, le 20e bataillon de chasseurs qui venait en tête de sa brigade (la 1re) commençait à se masser, lorsque le bruit de la canonnade incita le général de Cissey à reprendre la marche.

Le 20e bataillon de chasseurs prit alors la tête de la division et s'avança, en colonne par section à demi-distance et à travers champs, vers Doncourt, suivi par la 2e brigade ayant

---

(1) Le 5e bataillon de chasseurs avait été attribué à l'artillerie, comme soutien.

(2) Voir page 232.

derrière elle la 1re, toutes les deux dans la même formation que les chasseurs.

Lorsque, vers 2 h. 1/2, la tête de colonne parvint à hauteur de Jouaville, on fit une nouvelle halte, qui fut courte, parce qu'un officier de l'état-major du général de Ladmirault vient dire qu'il fallait se porter aussi vite que possible sur la position du Poirier.

La division marchant à travers champs atteignait, vers 4 heures, les abords d'Urcourt, quand le général de Cissey fut rejoint par le lieutenant-colonel Saget envoyé à sa rencontre par le général de Ladmirault. Carte n° 47.

A l'heure (3 h. 1/2) où le commandant du 4e corps, de sa personne sur le plateau du Peuplier (261), avait dépêché le lieutenant-colonel Saget auprès du général de Cissey, il comptait encore sur l'offensive vigoureuse du corps Lebœuf (3e) pour l'aider à envelopper l'aile gauche allemande, par Tronville.

Par suite, la communication que le lieutenant-colonel Saget était chargé de faire au général de Cissey comportait, non seulement l'arrivée aussi prompte que possible de la 1re division sur la hauteur du Poirier, mais encore sa participation à une action d'ensemble qui semblait devoir être décisive.

On sait que le général de Ladmirault modifia ses projets, vers 3/4, en constatant l'inertie du 3e corps et en voyant descendre des abords de Tronville de grandes masses d'infanterie allemande.

Le commandant de la 1re division, dès qu'il eut connaissance des intentions de son chef, fit prendre les devants, au trot, à ses 3 batteries et continua sur le Poirier avec l'infanterie.

Arrivé, vers 4 h. 1/2, dans le vallon 259 (sud de Bruville), le général de Cissey donna l'ordre de prendre la formation par brigades accolées, sur deux lignes, le 20e bataillon entre les deux brigades, celle de tête (2e) à droite. En outre, on dut mettre « sac à terre ».

L'ordre du général de Cissey fut compris d'une façon différente par le commandant du 20e bataillon de chasseurs, par le général de Goldberg (2e brigade), et par le général de Brayer (1re brigade).

Aux chasseurs comme à la 2e brigade on commence par former (1) les pelotons (compagnies), et le 20e bataillon appuie à gauche pour démasquer le front du Ier bataillon du 57e (tête de la 2e brigade).

Le 20e bataillon de chasseurs est ensuite déployé en bataille vers la gauche sur sa 1re compagnie, et celle-ci est envoyée en tirailleurs pour couvrir le front du bataillon (2).

Au 57e, comme au 73e qui le suit, on se forme en ligne de bataillons en masse (colonne serrée par peloton) vers la droite, à intervalle de 12 pas sur le Ier bataillon (de tête).

La 2e brigade offre ainsi un dispositif en bloc qui mesure 160 mètres de front et 50 mètres de profondeur.

Le général de Brayer, lui, veut que sa brigade soit disposée, à la gauche du 20e bataillon de chasseurs, sur deux lignes de bataillons en colonne d'attaque (3), et ses instruc-

---

(1) Si l'on était en colonne par section la droite (gauche) en tête, pour former les pelotons (compagnies), les sections paires (impaires) se portaient à la gauche (droite) des sections impaires (paires) par mouvements carrés, étant de pied ferme, et par la marche oblique, si l'on était en mouvement.

(2) Bon nombre de détails concernant le 20e bataillon de chasseurs nous ont été gracieusement fournis par M. le général de division comte de Garnier des Garêts, ancien membre du conseil supérieur de la guerre, qui, en 1870, commandait, comme capitaine, la 2e compagnie de ce bataillon.

(3) Le bataillon en colonne d'attaque avait ses trois divisions (2 pelotons accolés) les unes derrière les autres à demi-distance, c'est-à-dire à distance de peloton. Le bataillon en bataille se ployait en colonne d'attaque, soit sur le centre (3e et 4e compagnies), soit sur une aile (1re et 2e compagnie, ou bien, 5e et 6e compagnie).

Les historiques et rapports officiels qui figurent dans les documents annexés à la *Guerre de 1870-71*, par la Section historique, sont muets sur la formation prise par la brigade Brayer, au moment qui a précédé la contre-attaque. Le choix qu'aurait fait le général de Brayer de la colonne d'attaque nous semble démontré par les considérations suivantes :

Si l'on suppose le 1er de ligne formé en colonnes de division comme le

tions une fois données aux 1er et 6e de ligne, cet officier général galope vers le 20e bataillon de chasseurs (dépendant de sa brigade) pour lui ordonner la formation à prendre.

Un peu après 5 heures, le général de Cissey vit revenir dans un certain désordre les batteries du 4e corps, et le bruit d'une vive fusillade à courte distance vers le Sud se fit entendre.

Impatient d'aborder l'ennemi, le commandant de la 1re division ne laissa pas à la brigade Brayer (1re) le temps de se former à la gauche des chasseurs, et par son ordre, ceux-ci, ainsi que la brigade Goldberg (2e), furent mis en mouvement sans plus tarder.

Croquis de la page 331.

Les chasseurs du 20e bataillon, qui marchent en avant et à gauche de la 2e brigade, atteignent, les premiers, la crête sud du plateau et, dès qu'ils l'ont dépassée, ils sont soumis à un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

A ce moment, le général de Brayer, venant de l'arrière, rejoint le 20e bataillon et commande d'une voix de stentor :

Colonnes de divisions (1), *la droite en tête : Marche !*

L'évolution s'exécute tant bien que mal, et plutôt mal que bien, sous le feu.

La 1re compagnie étant dispersée en tirailleurs, la 3e, au

20e bataillon de chasseurs, ce régiment ne serait pas arrivé à temps près du ravin de la Cuve, en raison de l'étendue de son front et du grand rayon de sa conversion à gauche, et de plus, ce régiment n'aurait pas trouvé assez de place pour se former, à moins de bousculer le IIIe bataillon du 13e; enfin, il n'aurait pas présenté les trois étages de feux qui ont été observés et décrits par les officiers allemands.

(1) Cette formation introduite dans le règlement de 1869 était une pâle copie de la ligne de colonnes de compagnies usitée dans l'infanterie prussienne. Pour passer de la ligne déployée (en bataille) à la ligne de colonnes de division, la droite en tête, les compagnies impaires ne bougeaient pas ou continuaient à marcher, et les compagnies paires allaient se placer, à distance entière, derrière les compagnies impaires, placées à leur droite, soit par des mouvements carrés (de pied ferme), soit par la marche oblique (en marchant).

lieu de conserver son emplacement, court se placer derrière la 2e, la 4e reste où elle est, et la 6e va se ployer derrière la 5e. Sur ces entrefaites, les tirailleurs (1re compagnie), rallient le bataillon et se logent dans les intervalles des compagnies.

Il en résulte pour le 20e bataillon de chasseurs le dispositif ci-dessous, large de 200 mètres et profond de 40 mètres, qui offre les apparences de deux colonnes reliées entre elles par une ligne de tirailleurs.

3e Cie — — 6e Cie
2e Cie — 4e Cie — 5e Cie
1re Cie en tirailleurs

A peine a-t-il fait les commandements reproduits plus haut, que le général de Brayer tombe, mortellement frappé.

Sur ces entrefaites, le 1er régiment se déploie vers la gauche en ligne de colonnes d'attaque, mais, comme l'évolution est un peu longue à effectuer, le Ier bataillon, dès qu'il est prêt, se met en mouvement, pour prolonger la gauche des chasseurs.

L'historique très bien fait du 20e bataillon de chasseurs dépeint en ces termes la marche à l'ennemi :

« Pendant une vingtaine de minutes, une véritable nappe « de plomb passe sur le bataillon qui, tantôt couché, tantôt « debout, gagne toujours du terrain.

« Un feu rapide épouvantable part du premier rang ; la « fumée est si épaisse qu'on distingue à peine la ligne « ennemie de l'autre côté (au sud) du ravin (57e allemand) et « ses tirailleurs (16e allemand) embusqués derrière les « javelles de blé de ce côté (au nord) du ravin. »

La contre-attaque ayant parcouru moins de 200 mètres en quinze à vingt minutes, depuis son débouché de la crête jusqu'à l'assaut entamé à 50 mètres du bord septentrional du ravin, cette circonstance permit au Ier bataillon du 1er régi-

ment, puis au IIe, peut-être même au IIIe, arrivant en ligne de colonnes sur le prolongement de la gauche du 20e bataillon de chasseurs, d'ouvrir le feu avant la crise suprême.

Les deux derniers bataillons du 1er de ligne, surtout le IIIe, en l'absence d'ennemis en face d'eux, purent même se rabattre à l'Ouest et tirer sur les Allemands restés au fond du ravin.

Au sujet du 1er de ligne, il convient de rappeler, pour mémoire, l'observation rapportée par le lieutenant prussien Hilken (1) relativement à trois étages de feux partant des pentes sud du plateau 274, et aussi la catastrophe survenue aux 10e et 12e compagnies du 57e quand elles se déployèrent sur le plateau du Peuplier (2).

Quant au 6e de ligne qui suivait le 1er, il laissa 1 bataillon à la garde des sacs de la division et alla couronner avec les deux autres la crête du plateau 274 entre le Ier bataillon du 43e et le IIIe bataillon du 13e sans pouvoir faire davantage, faute de temps.

Le IIe bataillon du 13e en position en dehors de l'aile droite de la brigade Golsberg se joignit à elle et, après avoir conversé légèrement, exécuta des feux d'écharpe sur les fractions de gauche de la ligne ennemie (7e et 8e compagnie du 16e).

Revenons à la contre-attaque directe menée par la brigade Goldberg et le 20e bataillon de chasseurs. Carte n° 48.

Cette brigade ayant en 1re ligne les 3 bataillons du 57e en ligne de colonnes serrées par peloton, à intervalles de 12 pas, avance, comme les chasseurs, par bonds très courts, et ses premiers rangs tirent sans relâche.

La ligne ennemie est couchée à une cinquantaine de mètres au nord du bord septentrional du ravin et, elle aussi, tire tant qu'elle peut.

(1) Voir page 389.
(2) Voir page 390.

Au moment, vers 5 h. 1/2, où la brigade Goldberg et le 20e bataillon de chasseurs ne sont plus qu'à une cinquantaine de mètres des Allemands, ceux-ci se lèvent et, entraînés par leurs officiers, esquissent un bond en avant.

L'instant est critique.

Déjà un certain flottement se manifeste dans les rangs français lorsque le général de Cissey, l'épée haute, se jette au milieu des chasseurs et les pousse à l'assaut.

La brigade Golbert suit l'exemple. Tambours et clairons battent et sonnent charge, et la masse se précipite, avec de grands cris, sur l'adversaire.

Les Allemands n'attendent pas l'abordage et s'enfuient à toutes jambes. Ils sont suivis de près par les assaillants qui descendent sur leurs talons dans le ravin de la Cuve, font un grand nombre de prisonniers et s'arrêtent à bout de souffle, tandis que le 20e bataillon de chasseurs, quelques fractions du 5e bataillon de chasseurs (1) et le IIIe bataillon du 1er de ligne débouchent sur le terrain sud du ravin de la Cuve.

ε) Les causes du succès de la contre-attaque Cissey.

Le succès foudroyant de la contre-attaque Cissey semble pouvoir être attribué aux causes ou circonstances suivantes :

1° Une erreur du général de Cissey ;
2° L'effet de surprise ;
3° La supériorité numérique ;
4° L'ascendant moral de la masse sur la ligne.

Tout d'abord, le général de Ladmirault est resté complètement étranger à la préparation et à la mise en action de la contre-attaque qu'il n'a connue que vers 6 h. 1/2, à son retour de la ferme Greyère.

(1) Entre autres la compagnie Chédeville (3e), que l'on trouve à 5 h. 3/4 en crochet défensif, à la droite du 20e bataillon de chasseurs lorsque celui-ci borde la haie du Peuplier.

1° Le général de Cissey crut, d'après la communication à lui faite, *vers 4 heures*, par le lieutenant-colonel Saget, que le général de Ladmirault voulait attaquer à fond, alors que celui-ci devait renoncer à son projet, à 4 h. 1/2.

Cette erreur a seul permis le brillant fait d'armes que l'on connaît, voici comment :

Le général de Cissey, à 4 heures, entendait le canon vers le Sud et savait la division Grenier engagée ou sur le point de l'être.

Il s'agissait donc, pour la 1re division, de produire un coup de force, dans le but d'amener la décision d'un combat déjà entamé.

D'où les dispositions très louables du général de Cissey, à 4 h. 1/2, pour masser sa division dans une cuvette du terrain avant de la lancer sur l'ennemi encore masqué à ses yeux par la longue crête sur laquelle se tenait l'artillerie du 4e corps.

Tout en admirant les hautes qualités d'initiative, de spontanéité et d'énergie dont le général de Cissey a fait preuve le 16 août 1870, entre 4 heures et 5 h. 1/2 du soir, on est en droit de critiquer son ordre pour le rassemblement de la 1re division par brigades accolées sur deux lignes.

Cette formation, la meilleure pour mener un combat de longue durée, ne vaut pas celle par brigades successives ayant leurs régiments accolés, quand il s'agit d'une attaque brusquée.

Que l'on suppose la brigade Goldberg rassemblée sur une seule ligne de 7 bataillons (y compris le 20e bataillon de chasseurs). Elle aurait produit l'effet qu'ont obtenus le 57e, le 20e bataillon de chasseurs et le 1er de ligne, indépendamment du 73e plus encombrant qu'utile, et la brigade Brayer, suivant le mouvement de loin, puisqu'elle ne pouvait être rassemblée que sensiblement plus tard, aurait formé réserve.

Après la charge de la brigade Goldberg, inséparable d'un grand tumulte, la brigade Brayer, intacte et en bon ordre, se serait portée en avant de la brigade Goldberg afin d'exploiter

le succès obtenu par elle et de lui permettre de se rassembler en toute sécurité dans le fond du ravin de la Cuve.

2° Les conditions dans lesquelles s'est effectuée la contre-attaque Cissey furent telles qu'il semble impossible d'en imaginer de meilleures.

Le hasard a joué un grand rôle en cette affaire, car, le terrain au sud de la crête du Poirier n'ayant pas été reconnu, on ne pouvait soupçonner les avantages extraordinaires qu'il présentait pour une contre-attaque.

La 25e monographie apprécie comme il suit le coup de force accompli par la division Cissey :

« Si la division française fut redevable du succès à ses « chefs, elle dut aussi la réussite de sa contre-attaque à la « bravoure de la troupe qui a été reconnue sans réticences « par les témoins oculaires du côté allemand.

« L'opération de la division Cissey, basée sur l'offensive « unie à la défensive, peut servir de modèle à des actions de « plus grande envergure. »

3° La supériorité numérique de la contre-attaque ayant pour corollaire l'extension du front et, par suite, l'enveloppement des ailes de l'ennemi, n'a pas besoin d'être démontrée.

4° Le drame du ravin de la Cuve offre un exemple caractéristique de contre-attaque victorieuse, parce que exécutée en masse et par surprise.

Qu'on ne croie pas pour cela à la supériorité de l'action en masse dans toutes circonstances ; ce serait commettre une erreur grossière.

L'attaque ou la contre-attaque, en masse, exige des conditions de terrain très particulières ; mais si elles sont remplies, le succès est certain.

D'une façon générale, il faut que la masse ait devant elle

une crête masquant sa marche d'approche, que cette crête soit occupée par des tirailleurs nombreux appartenant à une troupe déjà en position ou détachés à l'avance par l'attaque, et qu'enfin la ligne de combat de l'infanterie ennemie ne soit pas éloignée de cette crête à plus de 200 ou 300 mètres.

Ces conditions ont été remplies, le 16 août, non seulement au ravin de la Cuve, mais encore sur d'autres points du champ de bataille.

On les trouve échues à la brigade française Bastoul, malgré son dispositif linéaire, au moment où elle s'arrête si malencontreusement, vers 10 h. 1/2, sur l'alignement des troupes de la brigade Valazé, celles-ci engagées de front contre l'avant-garde de la 5e division prussienne. Mais le général Bastoul laissa échapper l'occasion de rejeter sur Gorze les bataillons incomplètement formés du général de Schwerin.

Les conditions de l'attaque en masse et par surprise se présentent un peu plus tard à ce général prussien, et il les utilise pour donner un coup de massue avec quatre de ses bataillons sur le dispositif linéaire de la brigade Bastoul qu'il brise et disperse.

L'attaque en masse, dirigée sur une ligne de combat diluée, est irrésistible lorsque l'artillerie adverse n'a pas eu le temps ou les moyens d'agir efficacement.

Par contre, l'attaque en masse se change en désastre si elle est soumise, même pendant quelques minutes, au tir réglé de quelques batteries, voire même, d'une seule.

On voit, par les considérations qui précèdent, combien il faut d'attention, de coup d'œil et aussi de caractère de la part d'un chef de grande unité d'infanterie appelé à prendre une décision quand les circonstances paraissent autoriser une attaque en masse.

Les progrès de l'armement n'y changent rien et, aujourd'hui, comme autrefois, l'attaque en masse et par surprise conserve sa puissance irrésistible.

o) Pertes des deux infanteries au combat du ravin de la Cuve.

L'effectif des troupes d'infanterie française réellement engagées contre la brigade Wedel peut être évalué à 260 officiers et 8,000 hommes de troupe.

Les pertes, de ce côté, furent :

Officiers : 83, ou 32 p. 100.
Troupe : 1,181, ou 15 p. 100.

Les 5 bataillons de la brigade Wedel engagés au ravin de la Cuve présentaient, avant le combat, 4,450 hommes et 93 officiers.

Ils perdirent :

Officiers : 74, ou 80 p. 100.
Troupe : 2,042, ou 46 p. 100.

Les pertes allemandes furent donc, proportionnellement, plus que doubles de celles des Français, et, d'un côté comme de l'autre, le pourcentage des pertes subies par les officiers atteignit un chiffre presque deux fois plus fort que celui de la troupe.

Ces pertes produites en une demi-heure de temps furent, à peu de chose près, inversement proportionnelles aux effectifs engagés de part et d'autre ; d'où l'on peut conclure que, dans les attaques ou contre-attaques en masse et par surprise qui réussissent, les pertes relatives de l'assaillant sont d'autant plus faibles que sa supériorité numérique est plus grande.

p) La déroute de la brigade Wedel.

Carte n° 49. Tout d'abord entraînés par la panique, les soldats de la brigade Wedel ne tardèrent pas à reprendre une certaine attitude, mais ils ne purent la conserver malgré les efforts de leurs officiers.

La retraite dégénéra bientôt en fuite éperdue.

Chez les Allemands en déroute dominait ce sentiment : « Que la cavalerie française se montre et nous sommes « perdus ! (1) »

Le capitaine Fritz Hœnig (2) a fait un tableau terrifiant des phénomènes nerveux observés par lui chez les survivants de la brigade Wedel.

« La retraite de la 38e brigade est assurément l'épisode la « plus dramatique de cette guerre.

« On voyait des hommes vigoureux, s'affaisser, inertes.

« Une chaleur torride, une marche forcée, suivie d'une « attaque particulièrement pénible, avaient totalement épuisé « leurs forces.

« La contenance de nos soldats si durement désillusionnés « variait suivant le caractère de chacun.

« Tels pleuraient comme des enfants, d'autres se laissaient « tomber sans dire un mot, mais, chez tous, la soif dominait, « et les mots : De l'eau ! De l'eau ! étaient à peu près les seuls « que proférassent ces fantômes.

« Tandis que les balles tombaient encore dru comme grêle « sur les misérables débris de la brigade, les hommes « harassés de fatigue n'avançaient plus que lentement, la tête « basse, et sous la couche de poussière agglutinée par la « sueur, les visages laissaient voir des traits tirés ou grima- « çants.

« On avait dépassé la limite au delà de laquelle le soldat est « incapable du moindre effort, se montre réfractaire aux sen- « timents bons ou mauvais, enfin ne reconnaît plus per- « sonne.....

« L'expression qu'offre la physionomie d'hommes ainsi « déprimés, ne fut-elle observée qu'une seule fois, se grave à

---

(1) 25e monographie.

(2) Le capitaine Fritz Hœnig était lieutenant au 16e d'infanterie en 1870 et remplissait les fonctions d'adjudant-major au 1er bataillon de ce régiment.

« tout jamais dans la mémoire tant elle est l'image vivante de « la folie (1) ».

Au début de l'attaque de la 38e brigade, le général de Schwarzkoppen s'étant avancé un peu vers l'Est, ne tarda pas à se rencontrer avec le commandant du Xe corps venant de Tronville. Il ne semble pas qu'à ce moment les dispositions du commandant de la 19e division aient été l'objet d'une critique quelconque de la part du général de Voigts-Rhetz.

Un peu après 5 h. 1/2, les états-majors de la 19e division et du Xe corps, groupés sur la route de Verdun, virent l'aile droite de la brigade Wedel qui commençait à refluer vers le Sud.

Aussitôt, ordre fut envoyé au commandant de la brigade des dragons de la Garde, arrivé sur ces entrefaites avec son 1er régiment à l'est et près de Mars-la-Tour, de « charger coûte que coûte ». Un ordre semblable fut porté au général de Rheinbaben alors occupé à diriger ses régiments vers le plateau d'Yron.

Un officier d'ordonnance partit à la rencontre du général de Wedel pour lui dire que la retraite devait s'effectuer dans la direction de Thiaucourt (2), ce qui ne voulait pas dire jusqu'à Thiaucourt.

Cette indication fut si mal comprise que l'officier d'ordonnance du général de Wedel se mit à courir après les groupes de fuyards en criant à pleins poumons : « On se replie sur « Thiaucourt (3). »

On devine l'effet produit. Un certain nombre d'hommes reprirent la route par laquelle ils étaient venus et allèrent à Saint-Hilaire, mais on put arrêter les autres, non sans peine, et les diriger sur la ferme du Saulcy.

---

(1) Extrait du livre intitulé *Deux brigades*, par le capitaine Fritz Hœnig.
(2) *Auf* Thiaucourt.
(3) *Nach* Thiaucourt.

On se rendra compte de l'état de torpeur des survivants de la 38e brigade quand on saura qu'un peu avant 6 heures, le 13e uhlans, passant au sud de Mars-la-Tour, au trot, pour se rendre sur le plateau d'Yron, fut requis, par l'officier d'état-major de la 19e division, de laisser sur place 1 escadron destiné à former barrage, comme sur les champs de courses, pour assurer l'écoulement des fuyards dans la direction de la ferme du Saulcy.

Les 4 batteries poussées au nord de la route de Verdun et les 2 batteries en position au nord-est de Mars-la-Tour profitèrent de la charge du 1er dragons de la Garde, dont il va être question, pour quitter leurs emplacements devenus fort dangereux et s'établir au sud de la grande route.

q) La division Cissey, après sa victoire.

La brigade Goldberg quand elle fut descendue en foule compacte dans le ravin de la Cuve, s'étala vers la droite avec le 73e, jusqu'alors en 2e ligne, en sorte que la brigade couvrit le fond du ravin sur une étendue de 400 mètres environ.

Le 20e bataillon de chasseurs, amalgamé avec des fractions provenant du 43e et du 5e bataillon de chasseurs, forma une sorte de groupe tactique qui, seul, poussa au delà du ravin jusqu'à la haie du Peuplier, d'où il fusilla les débris du 57e allemand ainsi que les 2 batteries Goltz en position sur le plateau 262.

L'aile droite (1) de ce groupe tactique se rabattit presque aussitôt en crochet défensif, pour tirer sur les deux autres batteries Goltz venues à la crête sud du plateau du Peuplier.

---

(1) Une centaine d'hommes appartenant presque tous à la compagnie Chedeville du 5e bataillon de chasseurs.

Alors que les 2 bataillons disponibles du 6e de ligne (1) n'étaient utilisés en rien, le 1er de ligne formant le régiment de tête de la brigade Brayer avait contribué au succès de la contre-attaque par sa marche débordante entrecoupée de feux étagés.

Quand la brigade Goldberg, entraînée par son ardeur, descendit dans le ravin de la Cuve, le 1er de ligne avait ses deux premiers bataillons disposés obliquement sur les pentes nord du ravin, pendant que son IIIe bataillon se portait à leur hauteur.

Vers 5 h. 3/4, ce bataillon franchit le ravin et s'arrêta sur l'alignement des deux autres, face au sud-ouest.

Dans la brigade Bellecourt (division Grenier), le IIe bataillon du 13e, déployé en bataille, avait escorté sur son flanc droit la brigade Goldberg durant sa marche à la contre-attaque. Ce bataillon ne descendit pas dans le ravin et en couronna le bord septentrional.

Les IIe et Ier bataillons du 43e, également en bataille, se rapprochèrent du ravin pendant la contre-attaque Cissey et furent arrêtés à son bord septentrional.

La gauche de la brigade Bellecourt formée par les IIIe et Ier bataillons du 13e ne prit aucune part au combat du ravin de la Cuve.

Quant à la brigade Pradier, elle resta tout à fait étrangère aux événements survenus audit ravin et n'eut d'engagés que les 2 bataillons et demi qui combattirent contre les 2 compagnies allemandes (5e et 6e du 16e) lancées, à 4 h. 3/4, de Mars-la-Tour vers le Nord (2).

Un fusilier allemand blessé près de l'escarpement méri-

---

(1) Un bataillon de ce régiment avait été laissé au sud de Bruville pour garder les sacs de la division Cissey.

(2) Voir page 377.

dional et transporté par les Français dans le fond du ravin de la Cuve a fait le récit suivant (1) :

« Les officiers (français) se réunissaient par groupes pour « échanger leurs impressions qu'ils accompagnaient d'une « mimique animée.

« Une partie des hommes se répandirent sur le terrain afin « de ramasser des trophées, tels que casques, sabres ou « revolvers, pendant que d'autres s'occupaient à briser des « crosses de fusil Dreyse contre les saules qui bordent le fond « du ravin. »

Ce récit est à rapprocher de celui du capitaine français de V..., qui figure dans le beau livre (2) posthume du colonel Ardant du Picq.

Il s'agit du rassemblement de la brigade à laquelle appartenait le capitaine de V... après l'attaque victorieuse des hauteurs de l'Alma (20 septembre 1854).

« Les corps de troupe sont montés à l'assaut, mêlés les uns « avec les autres, et il a fallu à peu près une heure pour « reformer la brigade ; on s'appelait, on se félicitait. Les chefs « supérieurs criaient, etc..., confusion qui eut amené un « désastre si la charge de cavalerie qu'on crut un instant nous « menacer se fut produite. »

C'est, pour les officiers de tous grades, une obligation étroite que de reconstituer leurs unités, aussi vite et aussi bien que possible, à la suite d'un succès quelconque.

Cette nécessité n'apparaissait pas aux yeux des officiers français du second Empire, alors qu'elle était passée à l'état de réflexe dans l'armée prussienne de la même époque.

On ne pourra jamais éviter le tumulte et l'excitation qui

(1) 25e monographie.
(2) *Études sur le combat.*

accompagnent et suivent toute attaque. C'est pourquoi il est nécessaire de faire marcher derrière les troupes d'attaque proprement dites une réserve destinée, non à jouer un rôle passif comme le 6e de ligne au nord du ravin de la Cuve, mais à poursuivre le succès en accordant aux éléments qui ont mené l'assaut le temps et la sécurité dont ils ont besoin pour se refroidir et prendre de la consistance.

En résumé, la brigade de Goldberg, après sa descente dans le ravin de la Cuve, n'était plus qu'une foule.

On fit prisonniers, dans le ravin, 2 officiers et 382 soldats allemands non blessés, la plupart appartenant au 16e d'infanterie, qui s'étaient pelotonnés à l'abri des carrières proches de la route de Bruville et attendaient là qu'on vînt les prendre.

A la suite du succès remporté par la division Cissey, les batteries du 4e corps, qui un peu après 5 heures du soir s'étaient repliées vers le Nord à l'approche de l'infanterie ennemie, reprirent leurs anciennes positions et firent jusqu'à la nuit un tir intermittent contre les batteries allemandes, au nombre de 6 (y compris celles de Mars-la-Tour), reconstituées, vers 6 heures, au sud et près de la route de Verdun.

Carte n° 18. Le 11e dragons, d'abord en soutien des 2 batteries à cheval du 4e corps, avait été oublié lors de l'envoi de ces 2 batteries à la ferme Greyère et il était resté inactif, non loin et à l'est de Bruville.

Lorsque, vers 4 heures, la division Cissey fit ses préparatifs d'attaque, le 11e dragons aurait dû se joindre à elle, conjointement avec les 2 escadrons de hussards affectés, l'un à la 2e division (Grenier), l'autre à la 1re (Cissey).

Quelle belle moisson de lauriers auraient recueillie ces 6 escadrons s'ils eussent débouché, un peu après 5 h. 1/2, sur le plateau du Peuplier (261) après avoir contourné l'aile gauche du 1er de ligne !

r) La charge du 1er dragons de la Garde prussienne.

Lorsqu'il reçut, un peu après 5 h. 1/2, l'ordre de charger « coûte que coûte » l'infanterie française victorieuse, le général comte Brandenburg donna toute liberté d'exécution au colonel d'Auerswald, chef du 1er dragons de la Garde, sous la réserve qu'un escadron, auquel seraient confiés les 2 étendards de la brigade, irait prendre, tout d'abord, une position de repli. Carte n° 49.

Attaquer l'ennemi de front, il ne fallait pas y songer.

Le mieux et le plus court était donc de suivre vers le Nord le vallon qui borde la lisière orientale de Mars-la-Tour et de se rabattre ensuite à l'Est dans le flanc droit des Français.

Le 1er dragons de la Garde, en colonne d'escadrons dans l'ordre suivant : 5e, 3e, 1er, 4e, occupait depuis quelques instants la naissance du vallon à l'est de Mars-la-Tour, située à 400 mètres de cette localité et un peu au sud de la grande route.

Le 4e escadron, désigné comme repli, dut se porter dans le vallon à l'ouest du Lavoir en contournant Mars-la-Tour par le Nord.

Vers 5 h. 3/4, le régiment rompt à gauche en colonne de pelotons, prend le trot, franchit la route et s'avance à travers les prairies qui bordent le village à l'Est.

Des clôtures en fil de fer incomplètement abattues par le 16e d'infanterie, lors de son rassemblement préparatoire à l'attaque, entravent la marche et contraignent les pelotons à rompre par trois.

Les 2 escadrons (4e et 5e) du 4e cuirassiers qui se trouvaient, depuis 5 h. 1/4, dans le vallon nord-est de Mars-la-Tour en soutien de l'artillerie, sont mis au courant de la situation, et leur chef les porte directement au Nord, pendant que les 3 escadrons disponibles du 1er dragons de la Garde se reforment au delà des clôtures de fils de fer.

Les cuirassiers débouchent bientôt sur la croupe sud du ravin de la Cuve, sont soumis au feu d'une ligne d'infanterie (IIe bataillon du 13e) postée à la berge nord, se débandent, et courent se réfugier à leur point de départ.

Le colonel d'Auerswald a précédé son régiment pour reconnaître le terrain d'approche. Parvenu au petit vallon qui monte vers le nord-est, parallèlement au chemin du Peuplier isolé, il se rend compte que c'est par là qu'il faut cheminer.

Le 5e escadron, et, après lui, le 3e à sa droite, sont formés en bataille dans le petit vallon, et ensuite, partent au galop.

Le 1er escadron, un peu en retard, a reçu l'ordre de se conformer au mouvement des deux autres.

Les tirailleurs français, qui formaient crochet défensif de droite (une centaine d'hommes) et ceux qui bordaient la haie du Peuplier isolé (la majeure partie du 20e bataillon de chasseurs), étaient à ce moment occupés à tirer contre les 2 groupes d'artillerie (de 2 batteries chacun) du colonel de Goltz, devenus très vulnérables depuis la déroute de la brigade Wedel.

Grâce à cette circonstance, les 3e et 5e escadrons arrivent sans être vus à 400 mètres de la fraction d'aile droite française disposée en crochet défensif et la renversent, parce que les tirailleurs, au lieu d'exécuter un feu rapide sur place, ont cherché à se pelotonner.

L'attaque continue, mais les chasseurs à pied de la haie (20e bataillon) se sont retournés pour tirer sur elle et, d'autre part, le bord méridional du ravin se couvre de fusils qui partent tout seuls.

Les 3e et 5e escadrons, rompus par les balles, voient leur élan brisé, font demi-tour et s'échappent vers l'Ouest, non sans avoir été soumis à des feux violents qui partent de la haie du Peuplier, du bord méridional du ravin, et même, de son bord septentrional.

Le 1er escadron a suivi les deux autres, à courte distance, en formant échelon débordant d'aile droite.

Il longe, par le Nord, la haie du Peuplier isolé, pousse plus

loin que les deux autres, et va se heurter à l'aile gauche du 1er de ligne quand une décharge lancée à 100 mètres abat les trois quarts de son effectif et contraint ce qui reste à se sauver vers l'Ouest.

Avant le départ pour la charge, les 3 escadrons disponibles (5e, 3e, 1er) du 1er dragons de la Garde comptaient 20 officiers, 406 cavaliers et 426 chevaux.

D'après la 25e monographie, leurs pertes furent de 16 officiers, 125 cavaliers et 246 chevaux, soit 80 p. 100 en officiers, 30 p. 100 en hommes de troupe et 58 p. 100 en chevaux.

On a cru longtemps que la charge du 1er dragons de la Garde avait eu pour résultat d'enlever au général de Ladmirault toute velléité de continuer son attaque sur Tronville.

On sait aujourd'hui que le commandant du 4e corps renonça, dès 3 h. 1/2 de l'après-midi, à toute offensive, et qu'entre 4 heures et 6 h. 1/2 du soir, il n'eut pas le moindre contact avec la brigade Bellecourt, la division Cissey et les 12 batteries formant l'ossature de sa ligne de bataille.

La charge du 1er dragons de la Garde n'a pu mettre le désordre dans les troupes de la division Cissey, puisqu'il y régnait depuis une demi-heure.

Elle a néanmoins contribué, par son effet de surprise, à augmenter encore les retards apportés par les cadres de cette division à la reconstitution des unités.

D'autre part, le glorieux sacrifice du 1er dragons de la Garde a donné au soldat français un surcroît de confiance dans la puissance de son fusil.

Les gains et pertes semblent donc se balancer sans que l'on puisse dire que la charge du 1er dragons de la Garde ait été inutile.

§ 4. — Les rencontres de cavalerie du plateau d'Yron.

a) La batterie prussienne Planitz, son escadron de soutien, le 2e chasseurs d'Afrique, et le 13e dragons prussien, de 4 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Carte n° 47. Le général de Ladmirault, entouré de son état-major, se trouvait, à 4 h. 1/2, près de la ferme Greyère quand il vit accourir de Mars-la-Tour, par la route de Jarny, une batterie à cheval prussienne suivie d'un escadron de soutien.

La batterie couronne le mamelon 250, envoie quelques obus dans le groupe formé par le général et sa suite, puis dirige son tir (à 2,500 mètres) contre l'aile droite de la division Legrand, visible, en bataille, sur le plateau du Poirier.

L'audace de cette batterie augmenta les inquiétudes du commandant du 4e corps et lui fit apprécier de plus en plus les avantages de sa position derrière le ravin de la Cuve.

A ce moment, toute idée d'offensive était loin de son esprit, et s'il attendait anxieusement l'arrivée de la division Cissey, c'était surtout afin de lui faire combler le vide qui séparait la brigade Pradier de la brigade Bellecourt.

Cependant la batterie prussienne (Planitz) a vu la division Legrand quitter son emplacement sur le plateau pour un autre plus au Nord, mieux abrité.

Elle galope maintenant sur la route de Jarny à la recherche d'une autre position de tir, la trouve à hauteur de la ferme Greyère, ouvre le feu de nouveau sur la cavalerie Legrand et y jette un certain désordre.

Le deux batteries de droite de la division Cissey tirent alors sur cette batterie (1) sans parvenir à éteindre son feu.

---

(1) Le tir des batteries de Cissey fit perdre 11 chevaux à la batterie de Planitz.

Le général de Ladmirault, mécontent de l'éloignement et de l'inaction de sa cavalerie, se persuade que la batterie à cheval prussienne précède de grandes masses d'escadrons encore masquées par le terrain, et donne l'ordre, vers 4 h. 3/4, au capitaine d'état-major de Latour du Pin « de ramasser tout « ce qu'il trouvera de cavalerie en arrière de la position pour « dégager le flanc menacé (1) ».

Cet officier galope aussitôt à la rencontre des généraux de cavalerie du Barail, Legrand et de France pour leur communiquer les intentions de son chef.

Sur ces entrefaites, le 2e chasseurs d'Afrique franchit le fond de la Cuve, en colonne de pelotons, se forme en colonne d'escadrons face à gauche, et s'élance sur la batterie avec trois escadrons, le quatrième étant maintenu en réserve d'aile droite. *Il est à ce moment 5 heures.*

Quelques instants plus tôt, une compagnie du 64e, qui s'est portée des abords de la ferme Greyère dans la direction de la batterie prussienne (Planitz), a ouvert le feu contre elle, à la distance de 1000 mètres (2).

Cette batterie, devant le danger que lui font courir les chasseurs d'Afrique, amène les avant-trains et s'échappe, au galop, en côtoyant la route de Jarny à Mars-la-Tour. Comme elle est rejointe, à ce moment, par les cavaliers français, son escadron de soutien (4e du 2e dragons de la Garde) se précipite sur les chasseurs d'Afrique et détermine un court engagement.

Le 4e escadron du 2e dragons de la Garde est ramené, grand train, jusqu'à 600 mètres de Mars-la-Tour, mais alors, le Carte n° 48.

(1) *Le 4e corps de l'armée de Metz*, par le lieutenant-colonel Rousset, d'après les notes du général Saget.

(2) Les pertes éprouvées, à la batterie Planitz, par le feu de cette compagnie, furent de 3 hommes et de 7 chevaux.

13e dragons prussiens, qui précède à grande distance les autres régiments de la division Rheinbaben, débouche sur le plateau d'Yron, prend le train de charge, et, par la seule menace, provoque la retraite des chasseurs d'Afrique, lesquels vont se rallier, un peu à l'ouest du fond de la Cuve, à hauteur de la ferme Greyère.

Le 13e dragons prussiens se rallie, de son côté, à 1200 mètres sud-est de Ville-sur-Yron, non loin de la route de Mars-la-Tour à Jarny.

La contre-attaque du 13e dragons, effectuée entre 5 heures et 5 h. 1/4, précéda de trois quarts d'heure environ les rencontres qui mirent aux prises près de 6,000 cavaliers des deux nations.

Au cours de son engagement avec 3 escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, le 4e escadron du 2e dragons de la Garde eut la moitié de son effectif hors de combat, tandis que les pertes du 2e chasseurs d'Afrique furent très faibles.

b) La réunion des forces disponibles de cavalerie, à l'aile extérieure des armées opposées.

DU CÔTÉ ALLEMAND.

Carte n° 43. On se souvient (1) qu'à midi trois quarts, la brigade Barby avait été détachée des abords de Tronville vers le plateau du Poirier pour renforcer la mission de surveillance et de couverture d'aile gauche remplie jusqu'alors par le 13e dragons (brigade Bredow).

Bientôt contrainte de reculer devant les balles de l'infanterie française (brigade Bellecourt) en mouvement du Nord au Sud, la brigade Barby, emmenant avec elle le 13e dragons,

(1) Voir page 231.

s'était retirée vers le Sud sans plus s'occuper du contact à maintenir avec l'ennemi (1).

A 3 heures, cette brigade (19e dragons, 13e uhlans, 4e cuirassiers), renforcée du 13e dragons, fut arrêtée et mise au repos près de la croisée des routes Tronville—Puxieux, les Baraques—Mars-la-Tour, face à ce dernier village. Carte n° 15.

A la même heure, les 3 escadrons disponibles du 10e hussards, précédemment en observation au sud du petit bois de Tronville, prirent une position d'attente, au nord et non loin de Puxieux, où ils furent rejoints, quelques instants plus tard, par le 16e dragons, lequel avait précédé la 20e division sur Tronville.

A 3 h. 1/2, le 4e cuirassiers (brigade Barby), vint, par ordre du général de Voigts-Rhetz, au sud-ouest et près de Tronville. Ce régiment détacha, dès son arrivée, 2 escadrons en soutien des 4 batteries du Xe corps qu'amenait, à cette heure-là, le colonel de Goltz. Les deux autres escadrons du 4e cuirassiers ne tardèrent pas à rejoindre leur brigade.

Il y eut donc, à 4 heures, entre Puxieux et Tronville, 21 escadrons dont 10 (4 du 19e dragons, 4 du 13e uhlans et 2 du 4e cuirassiers) placés sous les ordres immédiats du général de Barby, 4 appartenant à la brigade Bredow (13e dragons), 3 à la brigade Redern (10e hussards) et 4 à la 20e division d'infanterie (16e dragons). Carte n° 17.

Le général de Voigts-Rhetz (2) avait donné l'ordre, à 3 h. 1/2, au général de Rheinbaben, de réunir tous ses escadrons disponibles au nord-ouest de Mars-la-Tour pour couvrir extérieurement l'attaque qu'allait exécuter la brigade Wedel contre l'aile droite française.

La transmission de cet ordre et son exécution subirent, de

---

(1) Voir page 285.
(2) Voir page 324.

par l'irrésolution et le défaut d'activité du général de Rheinbaben, des retards invraisemblables. Ainsi, d'après nos calculs, le 13e dragons, le premier prêt, quitta son point de rassemblement (croisée des routes entre Tronville et Puxieux) entre 4 h. 1/4 et 4 h. 1/2, juste assez tôt pour recueillir, un peu après 5 heures, le 4e escadron du 2e dragons de la Garde ramené par les chasseurs d'Afrique.

D'après les mêmes calculs, le 19e dragons fut mis en mouvement, à 5 heures, le 13e uhlans, à 5 h. 20, le 4e cuirassiers (2 escadrons), à 5 h. 25, le 10e hussards, à 5 h. 30, et le 16e dragons, à 5 h. 40.

Tous ces régiments se portèrent, au trot et d'une seule traite, de leurs emplacements d'attente sur le plateau d'Yron en passant au sud et à l'ouest de Mars-la-Tour, et ceux partis les derniers exécutèrent, au galop, les 2 ou 3 derniers kilomètres de leur parcours avant d'aborder l'ennemi.

La 25e monographie cherche à expliquer la cause d'aussi grands retards en disant :

« Le général de Rheinbaben semble s'être préoccupé de « rappeler à lui d'autres régiments de sa division avant « d'entamer le mouvement ; c'est ainsi que le rapport du « 11e hussards mentionne que ce régiment fut *également* « *prié* de prendre part à la charge de Mars-la-Tour. »

Le général de Rheinbaben ne conduisit pas ses escadrons sur le plateau d'Yron et laissa au général de Barby le périlleux honneur d'assurer la protection de l'attaque Wedel, bien que le commandant du Xe corps eût désigné pour ce rôle la 5e division de cavalerie tout entière.

DU CÔTÉ FRANÇAIS.

Carte n° 47. Le général de Ladmirault voulait, à 4 h. 3/4, que toute sa cavalerie traversât le fond de la Cuve « pour dégager le flanc menacé », mais son ordre porté par le capitaine de Latour du Pin était moins explicite.

Le général du Barail, prévenu aussitôt, fit charger, on le sait, le 2e chasseurs d'Afrique, à 5 heures, sur la batterie Planitz ; on en connaît le résultat.

Les généraux Legrand et de France reçurent communication de l'ordre, aux environs de 5 heures. Carte n° 18.

L'un et l'autre rapprochèrent leurs troupes du fond de la Cuve, tandis qu'il s'agissait de le franchir et de se déployer, aussi rapidement que possible, sur le plateau d'Yron.

Il fallut un nouvel ordre du général de Ladmirault pour les décider à passer de l'autre côté du fond de la Cuve et à charger la cavalerie ennemie.

Si les généraux Legrand et de France eussent compris du premier coup les intentions du général de Ladmirault, leurs 21 escadrons (12 et 9) auraient été réunis, à 5 h. 1/2, sur le plateau d'Yron, n'ayant devant eux que 5 escadrons allemands (1 des dragons de la Garde, 4 du 13e dragons).

On lit dans les souvenirs du général du Barail :

« Le moment où nos chasseurs d'Afrique se rallièrent « (entre 5 h. 1/4 et 5 h. 1/2) était celui où le reste de la cava- « lerie aurait dû donner. Je le dis au général Montaigu (1). Il « me répondit qu'il devait attendre les ordres du général « Legrand. Lorsque celui-ci parut (vers 5 h. 3/4), la cava- « lerie allemande renforcée (du 19e dragons) était rangée en « ordre parfait. Je dis au général Legrand :

« Il y a vingt minutes, j'ai conseillé au général de Mon- « taigu de charger pour profiter du désordre que mes chas- « seurs d'Afrique avaient causé chez les Allemands. Mainte- « nant il est trop tard ; l'ordre est rétabli ; le moment favo- « rable est passé.

« *Cela m'est égal*, répondit le général Legrand, *j'ai l'ordre* « *de charger et je charge.* »

La brigade Montaigu, en colonne de pelotons, traverse le Carte n° 19.

(1) Commandant la brigade légère (2e et 7e hussards) de la division Legrand.

fond de la Cuve, à 500 ou 600 mètres en aval du chemin de Saint-Marcel à Ville-sur-Yron, et se forme en bataille sur une seule ligne, la gauche à la route de Jarny, face aux escadrons ennemis (1 des dragons de la Garde et 4 du 13e dragons) visibles à 1000 mètres au Sud.

Les 1er et 2e escadrons du 3e dragons, en colonne de pelotons, ayant à leur tête le général Legrand, passent le fond de la Cuve, au nord du point de passage déjà utilisé par les hussards.

Ces 2 escadrons défilent derrière la brigade Montaigu comme pour aller en prolonger la droite, mais, lorsque le 1er escadron arrive à hauteur de l'aile extérieure du 2e hussards, le général Legrand, apercevant une masse de cavalerie prussienne (19e dragons) arrêtée à l'est et près de Ville-sur-Yron, se décide à l'attaquer avec le 3e dragons, pendant que la brigade Montaigu foncera sur la masse stationnée au sud et près de la route de Jarny à Mars-la-Tour.

Il ordonne au général Montaigu de charger sans retard et, au colonel Carrelet, du 2e hussards, qui lui demande de faire exécuter un feu de salve par le premier rang, il répond : « Non, au sabre ! »

A ce moment, le demi-régiment de queue du 3e dragons suivait l'autre à une distance de plusieurs centaines de mètres, et la brigade de la Garde, lanciers en tête, après avoir franchi le fond de la Cuve, en colonne par quatre, sur le pont du chemin de Bruville à Ville-sur-Yron, atteignait les abords de la ferme la Grange, en colonne de pelotons, pour, de là, se porter, en bataille, soit sur le prolongement de la division Legrand, soit derrière elle.

La présence de deux masses de cavalerie prussienne, l'une (5 escadrons), en station depuis 5 h. 1/4 au sud et près de la route de Jarny, l'autre (4 escadrons), arrivée vers 5 h. 3/4, à l'est de Ville-sur-Yron, allait déterminer deux mêlées distinctes qui se maintinrent telles jusqu'à la fin.

La batterie à cheval prussienne Planitz, très maltraitée,

à 5 heures, par les chasseurs d'Afrique, avait dû se retirer au delà de Mars-la-Tour et ne pouvait par conséquent se trouver en bonne place pour tirer sur la cavalerie française en voie de formation sur le plateau d'Yron, mais les 2 batteries à cheval de la division du Barail, depuis longtemps en position de surveillance sur la croupe sud de la ferme Greyère, étaient en situation d'ébranler, par leur feu, les deux masses de cavalerie prussiennes arrivées sur le plateau, à bonne portée de canon.

Ces 2 batteries restèrent inactives.

Pour expliquer une abstention aussi fâcheuse, il faut savoir qu'en ce temps-là un commandant de groupe de batteries à cheval pouvait n'avoir jamais vu manœuvrer un escadron de cavalerie.

Entre l'instant où la brigade de Montaigu acheva son déploiement en bataille et celui où elle partit à l'attaque, il s'écoula quelques minutes, pendant lesquelles son chef fit rentrer un certain nombre de chasseurs d'Afrique occupés à tirer, isolément et de loin, sur la cavalerie prussienne.

c) Les grandes charges de cavalerie du plateau d'Yron.

Un peu avant 6 heures, au signal donné par le général de Montaigu placé très loin en avant de sa brigade, celle-ci ayant le 2e hussards à droite, le 7e hussards à gauche, part au galop de pied ferme à la rencontre de la masse de cavalerie prussienne (13e dragons) immobile à un millier de mètres vers le Sud. Carte n° 49

En même temps, les 1er et 2e escadrons du 3e dragons, précédés du général Legrand, s'ébranlent dans la direction de la masse prussienne, aperçue à l'est de Ville-sur-Yron, et qui, sur ces entrefaites, s'est mise en mouvement, au trot, vers le Nord.

La masse prussienne du Sud (4 escadrons du 13e dragons et

1 de la Garde) évolue vers la droite, de crainte d'être débordée de ce côté, se redresse quand les hussards français ne sont plus qu'à 500 mètres, enfin se déploie et prend le train de charge.

Croquis de la page 126.

L'abordage, suivi de la mêlée dite du Sud, se produit à 200 ou 300 mètres au nord du chemin qui va de Ville-sur-Yron à la route de Jarny.

La brigade Montaigu opposant 960 sabres aux 630 des Prussiens du Sud, le combat individuel est, tout d'abord, à l'avantage des hussards français.

En raison de la forme du terrain, les 1er et 2e escadrons du 3e dragons français échappent aux vues du 19e dragons prussiens, lequel s'est ébranlé, au trot, à la rencontre des lanciers de la Garde. Ces derniers marchent, de leur côté, en bataille et au trot, sur le 19e dragons prussiens.

Les 1er et 2e escadrons du 3e dragons français se heurtent obliquement au 19e dragons prussiens, au moment où celui-ci vient de détacher son escadron de droite, en garde-flanc, contre les 3e et 4e escadrons du 3e dragons français aperçus accourant au galop. Les rencontres successives des deux moitiés du 3e dragons français avec le 19e dragons prussiens amènent la mêlée dite du Nord.

Les lanciers de la Garde (à 5 escadrons) ne tardent pas à entrer dans cette mêlée, où 9 escadrons français (600 lances et 420 sabres) sont opposés à 4 escadrons prussiens (560 sabres) ; mais, par malheur, les dragons prussiens et les lanciers de la Garde français portent un vêtement de même couleur, bleu clair.

Les cavaliers du 3e dragons français, qui n'ont jamais vu de troupes de la Garde impériale, prennent les lanciers de la Garde pour des uhlans et s'escriment contre eux au même titre que sur les dragons prussiens.

Cette circonstance rend la mêlée du Nord indécise malgré

l'énorme supériorité des Français, laquelle va bientôt diminuer puis disparaître, à la suite de l'arrivée successive, par rabattement de l'Ouest à l'Est, d'un certain nombre d'escadrons appartenant au 13e uhlans et au 4e cuirassiers prussiens.

Les dragons de l'Impératrice, en retard sur les lanciers, ont suivi le même parcours, formés en deux échelons. Les 2 escadrons de tête ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres de la mêlée du Nord quand ils sont contraints de faire face à un groupe de 3 escadrons prussiens qui menacent leur flanc droit. Il en résulte une mêlée partielle qui se fond bientôt dans la grande mêlée du Nord.

Les 2 escadrons de queue des dragons de l'Impératrice, au moment où ceux de tête sont déjà aux prises, voient accourir une troupe à cheval arrivant des abords de la ferme la Grange ; c'est le 5e escadron du 2e dragons de la Garde, antérieurement dirigé par le général de Schwarzkoppen de Suzemont sur Ville-sur-Yron et qui a saisi l'occasion d'agir. Cet escadron prolonge la mêlée du Nord où pénètrent, également, les deux derniers escadrons des dragons de l'Impératrice. *Il est alors 6 h. 10 environ.*

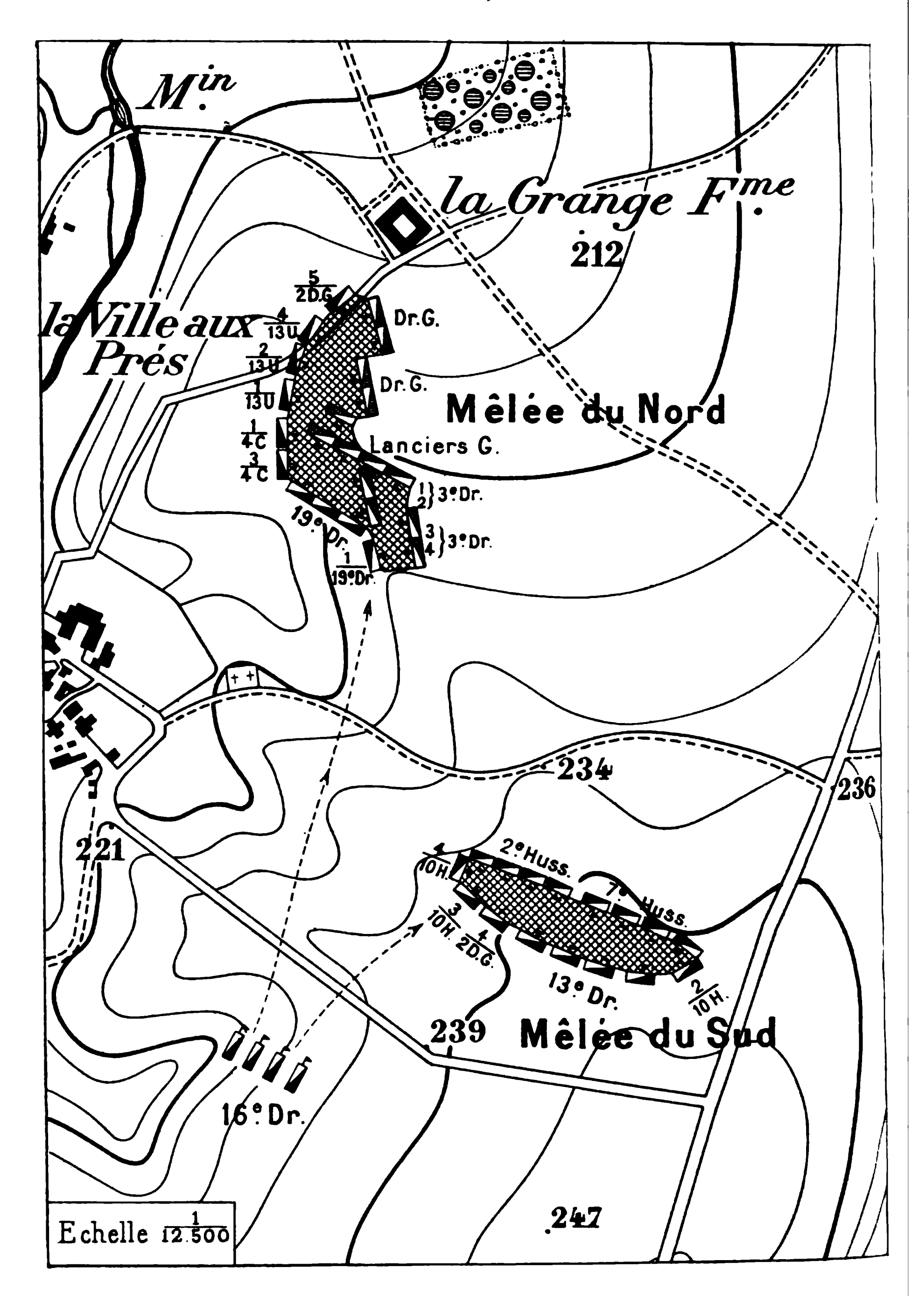
La mêlée du Nord est maintenant formée de 10 escadrons prussiens (1400 cavaliers) et de 13 escadrons français (1500 cavaliers).

Dans la mêlée du Sud, l'avantage appartient, depuis le début, à la brigade de Montaigu, dont les escadrons d'aile ont débordé les flancs de la ligne prussienne, et déjà, les cavaliers prussiens commencent à plier lorsque, vers 6 h. 10, arrivent à leur aide les 3 escadrons disponibles du 10e hussards.

Celui de droite entre dans la mêlée près de la route de Jarny, les deux autres, à l'aile opposée, et, grâce à eux, la balance penche peu à peu en faveur des Teutons.

Un peu plus tard, vers 6 h. 15, arrive le 16e dragons prussiens.

Les charges du plateau d'Yron, à 6 h. 10 du soir.



Les 2 escadrons de droite se jettent dans la mêlée du Sud, et les 2 autres continuent vers la mêlée du Nord.

Il en résulte qu'un peu après 6 h. 15, la mêlée du Sud renferme 900 cavaliers français et un peu moins de 1300 cavaliers prussiens, tandis que la mêlée du Nord est formée de 1450 cavaliers français et de 1600 cavaliers prussiens.

Dans chacune des deux mêlées, très distinctes l'une de l'autre en raison de la distance de 400 à 500 mètres qui les sépare, l'avantage du nombre appartient désormais aux Allemands. Mais leur supériorité numérique n'est pas assez grande pour provoquer la retraite des Français, et, d'autre part, les escadrons prussiens de renfort, entrés dans l'une ou l'autre des mêlées, successivement ou par couple, n'ont pu communiquer à la masse une impulsion capable de la faire refluer vers le Nord-Est.

Et pourtant, si on s'en tient aux apparences, il semble que l'intervention du 16e dragons prussiens, par moitié dans la mêlée du Sud et par moitié dans la mêlée du Nord, ait amené la retraite des cavaliers français.

Les auteurs allemands soutiennent cette thèse que, pendant la mêlée, la balance pencha graduellement en faveur des Prussiens, ce qui suppose un déplacement progressif des deux mêlées vers le Nord-Est. Or, on sait aujourd'hui, par les rapports officiels français rédigés au lendemain de la bataille, que la sonnerie française « *ralliement* » entendue un peu après 6 h. 1/4, fut la cause déterminante du mouvement brusque et rapide des mêlées du Nord et du Sud vers la ferme Greyère.

Qui a fait exécuter cette sonnerie ?

On ne l'a jamais su.

Dans chacune des deux mêlées où crépitaient des coups de feu, les cavaliers des deux nations criaient, s'invectivaient et tapaient comme des sourds. D'autre part, la poussière soulevée par le piétinement des chevaux était telle que les hommes avaient perdu toute orientation.

On doit donc admettre que les chevaux français, pour lesquels la sonnerie « *ralliement* » est le signal habituel du retour à l'écurie, ont emmené leurs cavaliers dans la direction d'où ils étaient venus et que les chevaux prussiens mélangés avec eux se sont conformés au mouvement.

Au cours de cette chevauchée singulière, les trompettes prussiens sonnèrent, eux aussi, « *ralliement* », et, peu à peu, le triage se fit.

Les Français, *non poursuivis*, allèrent se reformer près de la berge ouest du fond de la Cuve, et les Prussiens, à l'est de Ville-sur-Yron.

Le prompt ralliement de la cavalerie prussienne s'imposait d'ailleurs pour deux motifs : le feu très vif partant du petit bois de Greyère qu'occupait une grosse fraction à pied de chasseurs d'Afrique tirant dans le tas, et l'arrivée au fond de la Cuve de 2 brigades (une de dragons et une de chasseurs) de la division Clérembault.

A peine ralliée à l'est et près de Ville-sur-Yron, la cavalerie prussienne s'empressa de filer vers le Sud sous la protection du 13ᵉ dragons, lequel fut suivi par un escadron du 4ᵉ dragons français (division Clérambault).

Le 16ᵉ dragons prussiens retourna auprès de la 20ᵉ division, à Tronville, et les autres régiments, faisant tous partie de la division Rheinbaben, allèrent bivouaquer près de Puxieux et de Xonville, mais, n'y trouvant ni eau ni vivres, ils obtinrent, la nuit venue, d'occuper d'autres bivouacs près de Lachaussée où parquaient déjà leurs fourgons.

Le terrain des rencontres ayant été évacué par les deux adversaires, vers 6 h. 1/2, un certain nombre de pelotons appartenant à la division Legrand allèrent y relever, dès 7 heures, les blessés atteints grièvement.

d) Commentaires sur les grandes charges du plateau d'Yron.

La tactique de la cavalerie n'a pas sensiblement varié

depuis Seidlitz et Zieten, parce que l'homme et le cheval ne sont perfectibles que dans une mesure des plus restreintes.

Durant les guerres conduites par les grands capitaines, les combats de cavalerie contre cavalerie résultèrent de la mise en œuvre puissante d'un grand nombre d'éléments réunis sous un même chef.

Au contraire, dans les périodes où, faute de véritables hommes de guerre, l'art a périclité, on a vu la cavalerie se morceler, éviter les grandes rencontres, et employer des moyens indignes d'elle, comme le tir à cheval, pour ébranler l'ennemi avant l'attaque.

Durant la première partie de la guerre de 1870-71, les Allemands n'ont pas eu un seul général de cavalerie, digne de ce nom.

Plus tard, un élève du prince Frédéric-Charles, le général Carl von Schmidt, que l'on savait être un éducateur hors ligne, s'est révélé grand cavalier.

Les autres ont été des fantassins à cheval, en particulier, le général de Rheinbaben dont les opérations, pendant la journée du 15 août (1) et la matinée du 16 (2), semblent calquées sur la tactique de l'infanterie.

Peu de temps après la guerre de 1870-71, la cavalerie allemande, consciente de son insuffisance sur les champs de bataille, est revenue aux saines traditions frédériciennes et les cultive, depuis, avec ardeur.

La cavalerie française, vers la même époque, a cherché sa voie et l'a trouvée dans le même sens que les Allemands, grâce aux auteurs de l'admirable règlement du 17 juillet 1876.

A donner au terme de *choc* sa valeur propre, deux troupes de cavalerie, lancées à l'attaque l'une contre l'autre, se heurteraient violemment.

---

(1) Voir page 35.
(2) Voir page 156.

S'il en était ainsi, les deux adversaires s'écraseraient mutuellement et le terrain du choc disparaîtrait sous un amoncellement d'hommes et de chevaux réduits en bouillie.

Aux manœuvres du temps de paix, on voit se produire quelquefois, par accident, le choc de deux troupes marchant, au galop, en sens inverse ou suivant des lignes convergentes. Quand le fait a lieu, c'est que la poussière ou un mouvement de terrain a empêché les chevaux opposés de s'apercevoir.

A la guerre, sauf exceptions, les chevaux ont le temps de voir la troupe sur laquelle ils galopent, et, dès lors, leur instinct les incite à s'arrêter court au moment où ils vont arriver nez à nez.

Le choc, quand il s'agit de deux cavaleries qui se chargent, est donc un mot vide de sens.

La mêlée qui fait suite à l'arrêt simultané de deux troupes adverses n'est et ne saurait être que progressive, en ce sens que, seuls, les cavaliers les plus braves pénètrent, tout d'abord, dans les rangs ennemis par les vides toujours plus ou moins existants, et c'est seulement de proche en proche que les cavaliers opposés quittent le rang pour se combattre.

On voit par là combien les lanciers sont redoutables aux sabreurs, à l'instant de l'arrêt court qui fait suite à la charge. Et si les lanciers parviennent à empêcher la mêlée de se produire en tenant l'ennemi en respect à distance de hampe, les blessures qu'ils feront aux sabreurs, sans réciprocité, pourront amener ceux-ci à prendre la fuite.

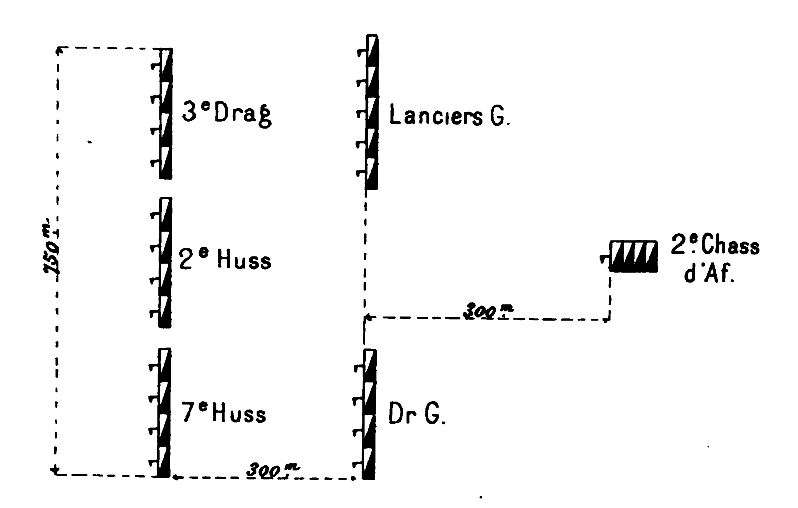
Si la mêlée s'établit, la lance n'est rien, le sabre est tout.

Carte n° 19. Les grandes rencontres de troupes à cheval qui ont eu le plateau d'Yron pour théâtre peuvent être comparées aux combats de cavalerie les plus glorieux dont l'histoire fasse mention, mais seulement au point de vue de la bravoure déployée de part et d'autre.

Dans chacun des partis opposés, l'idée, antérieure aux rencontres, consistait à maîtriser le plateau d'Yron.

Pour cela, il convenait, aussi bien du côté français que du côté prussien, de réunir tous les moyens d'action disponibles et de ne marcher qu'ensuite à la rencontre de l'adversaire.

Admettons par la pensée qu'entre 5 h. 1/2 et 5 h. 3/4, les forces cavalières soumises au général de Ladmirault aient été déployées, d'après les errements de l'époque, comme le montre la figure ci-dessous :



Ces forces mises en mouvement du Nord au Sud, à 5 h. 3/4, auraient rencontré les 19e et 13e dragons à hauteur de Ville-sur-Yron, et, à supposer que ces deux régiments eussent accepté la lutte, elles les auraient culbutés en un clin d'œil.

Qu'auraient pu faire ensuite contre 6 régiments français *bien* unis les 3 escadrons disponibles du 13e uhlans, suivis à distance par 2 escadrons du 4e cuirassiers, et un peu plus tard, par 3 escadrons du 10e hussards?

Ces échelons, résultat des tergiversations du général de Rheinbaben, eussent été renversés comme capucins de cartes.

Le général de Barby ayant accompagné le 19e dragons, s'occupa de lui venir en aide en appelant de son côté les escadrons les plus proches (3 du 13e uhlans et 2 du 4e cuirassiers) et en les dirigeant de manière à attaquer en flanc les lanciers et les dragons de la Garde impériale.

La disposition, par elle-même, était vicieuse en ce qu'elle consacrait deux foyers de lutte, au lieu de considérer le 19e dragons comme un garde-flanc et de jeter tous les autres régiments, au fur et à mesure de leur débouché sur le plateau, dans la mêlée du Sud, en vue d'y remporter un succès décisif.

Le général de Barby a donc méconnu le principe qui veut qu'on ne courre pas deux lièvres à la fois. Quant au chef du 16e dragons, il a fait plus mal encore en scindant son régiment en deux parties, l'une destinée à la mêlée du Sud, l'autre à la mêlée du Nord. Seul, le chef du 10e hussards a bien agi en venant avec ses 3 escadrons disponibles au secours du 13e dragons, mis en très fâcheuse posture par la brigade de Montaigu.

Sous le rapport de l'exécution, les charges du plateau d'Yron permettent de faire les constatations suivantes :

En général, les régiments de cavalerie prussienne ont été maintenus en ligne de colonnes de pelotons jusqu'à l'instant du déploiement préparatoire à l'attaque. Par cela même, ils se sont montrés plus manœuvriers que les régiments français, rivés à la formation en bataille, de par le règlement de 1829.

Grâce à leur supériorité manœuvrière, les Prussiens ont pu, mieux que les Français, parer aux attaques imprévues ou saisir un flanc de l'ennemi, mais, une fois la mêlée produite, cet avantage a disparu et les cavaliers des deux partis n'ont plus eu à compter que sur leur valeur propre.

Les Allemands invoquent, comme preuve du succès de leur cavalerie, la capture d'un général, de deux colonels et d'un lieutenant-colonel français, tandis qu'aucun de leurs officiers supérieurs n'est tombé aux mains de l'ennemi.

La différence s'explique par ce fait que, généraux et colonels français précédaient leur troupe de loin et qu'ayant pénétré les premiers dans les rangs prussiens, ils ont été aussitôt entourés, tués, blessés ou pris.

Aucun des officiers généraux et supérieurs opposés n'a éprouvé le même sort. C'est qu'on admettait déjà, en Prusse, que l'officier de cavalerie d'un grade élevé ne peut, à la fois, combattre au sabre et conduire l'engagement de sa troupe.

Les grandes charges du plateau d'Yron ont mis 140 officiers et 2,900 cavaliers prussiens aux prises avec 220 officiers et 2,600 cavaliers français.

Le pourcentage des officiers de cavalerie prussienne est de 48 pour 1000, et, du côté français, de 85 p. 1000, soit le double.

Depuis 1870, ces rapports sont restés les mêmes.

Par contre, le pourcentage des officiers d'infanterie, sur pied de guerre, est, en Allemagne, de 23 p. 1000, et en France, de 19.

Au lecteur de conclure !

On a vu le 4e escadron du 2e dragons de la Garde prussienne subir des pertes montant à la moitié de son effectif lors de sa rencontre avec le 2e chasseurs d'Afrique, et néanmoins, cet escadron a combattu encore aux côtés du 13e dragons dans la mêlée du Sud.

Les chasseurs d'Afrique, eux, avaient perdu fort peu d'hommes et de chevaux, durant leur charge contre la batterie Planitz et son escadron de soutien.

Ce régiment n'a pas pris part aux grandes charges commencées vers 6 heures du soir, et s'est borné à les contempler de loin.

La seule contribution qu'il ait fournie, en cette occurrence, se réduit à l'incident qui suit :

Au moment où les mêlées du Sud et du Nord refluèrent sur le fond de la Cuve, un fort groupe de chasseurs d'Afrique,

pied à terre, occupèrent la lisière sud du petit bois de Greyère et tirèrent dans lesdites mêlées.

On ne peut suspecter la bravoure des chasseurs d'Afrique de 1870, presque tous vieux cavaliers ayant fait leurs preuves en maintes circonstances.

Si donc le 2e chasseurs d'Afrique n'a pas marché avec la brigade de France à la rencontre des nouveaux ennemis signalés près de Ville-sur-Yron, c'est qu'il obéissait à l'idée exécrable, acceptée comme règle dans l'armée française de cette époque et qui voulait qu'une unité quelconque, lorsqu'elle s'était battue avec succès, passât la main à une autre unité fraîche et allât se reposer sur ses lauriers.

e) Les pertes au plateau d'Yron.

Les grandes charges du plateau d'Yron, suivies de deux mêlées qui durèrent, l'une et l'autre, 15 à 20 minutes, occasionnèrent les pertes suivantes :

DU CÔTÉ ALLEMAND.

39 officiers sur 140, ou 28 p. 100.
320 hommes sur 2,900, ou 11 p. 100.

DU CÔTÉ FRANÇAIS.

76 officiers sur 220, ou 35 p. 100.
358 hommes sur 2,600, ou 14 p. 100.

Il y eut peu de tués, et le nombre des prisonniers fut très faible.

Le pour cent des pertes en officiers français est sensiblement plus élevé que celui des officiers prussiens. La différence doit être attribuée à deux causes : la grande avance prise par l'officier français sur sa troupe, au moment de la charge, et les particularités de tenue permettant de distinguer, de fort loin, l'officier du simple cavalier.

La faiblesse relative des pertes éprouvées de part et

d'autre en hommes de troupe, indique que les grandes rencontres de cavalerie, suivies d'une longue mêlée, sont plus impressionnantes que meurtrières.

§ 5. — Considérations sur l'attaque des trois armes dirigée contre l'aile droite de l'armée française.

On sait qu'à 3 h. 1/2 le général de Rheinbaben reçut l'ordre de réunir toutes les forces disponibles de cavalerie au nord-ouest de Mars-la-Tour, autrement dit, sur le plateau d'Yron, en vue de seconder l'attaque que la brigade Wedel allait exécuter dans le flanc droit de l'ennemi.

Que l'on suppose un Rheinbaben en possession des qualités qui font le vrai chef de cavalerie !

A 4 h. 1/2, cet officier général dispose de 42 escadrons (1) au sud-ouest et près de Mars-la-Tour, car, à 3 h. 1/2, la brigade Redern et le 2[e] dragons ne sont plus d'aucune utilité derrière les lignes de combat de l'infanterie, par suite de l'arrivée de la 20[e] division à Tronville.

Cette masse d'escadrons, répartie en 3 brigades (Barby, Redern, Brandeburg), attire sur elle, à son débouché sur le plateau d'Yron, les régiments de cavalerie (25 escadrons) placés sous le haut commandement du général de Ladmirault et les bat facilement s'ils acceptent la lutte.

---

(1) On pouvait compléter les 3 brigades de la 5[e] division comme il suit :

Barby........	13[e] dragons (4 escadrons). 19[e] dragons (4 escadrons). 13[e] uhlans (4 escadrons). 4[e] cuirassiers (4 escadrons).
Redern.......	10[e] hussards (3 escadrons). 11[e] hussards (4 escadrons). 17[e] hussards (4 escadrons). 16[e] dragons (4 escadrons).
Brandeburg...	2[e] dragons (4 escadrons). 1[er] dragons de la Garde (4 escadrons). 2[e] dragons de la Garde (3 escadrons). Batterie Planitz.

Cette action de cavalerie, ayant lieu au moment même de l'attaque de la 38e brigade, eut influencé les dispositions intérieures du 4e corps français dans le sens d'un renforcement de la brigade Pradier en artillerie et en infanterie, d'où affaiblissement du front opposé à la brigade Wedel.

Mais c'était là une solution bâtarde.

Il valait mieux, à notre avis, attaquer l'aile droite française en partant de Ville-sur-Yron, ainsi que le général de Schwarzkoppen en avait eu l'idée à 3 heures de l'après-midi.

Pour cela, il fallait assurer la coopération intime de la cavalerie et de la brigade Wedel, celle-ci renforcée, non seulement des 2 batteries venant de Saint-Hilaire, mais encore des 4 batteries de Goltz et de la batterie à cheval Planitz.

Pendant que la division Rheinbaben, une fois maîtresse du plateau d'Yron, se serait avancée sur le terrain au nord de Bruville, les 7 batteries disponibles prenant position aux abords de la ferme la Grange, auraient maîtrisé les 14 batteries (1) du 4e corps français, incendié la ferme Greyère et battu les pentes qui descendent en pente douce de la hauteur du Poirier vers le fond de la Cuve.

Les 5 bataillons de la brigade Wedel se seraient alors portés sur Bruville sous la protection de l'artillerie.

La menace de la cavalerie prussienne sur l'aile droite française, combinée avec l'action de 7 batteries et de 5 bataillons, aurait eu vraisemblablement pour effet de contraindre le 4e corps français à exécuter un changement de front en arrière sur son aile gauche et à prendre Bruville comme point d'appui de droite. Ce mouvement eut fait évanouir toute crainte d'offensive de la part des Français sur Tronville et rendu inutile une attaque d'infanterie poussée à fond.

Dans tous les cas, la brigade Wedel ne pouvait contre-

(1) En ce temps-là, 7 batteries prussiennes groupées étaient sûres de l'emporter sur un nombre double de batteries françaises pourvues d'un matériel très inférieur et agissant isolément.

balancer la supériorité numérique de l'infanterie adverse que grâce à la coopération d'une cavalerie maîtresse du terrain au nord de Bruville et d'une artillerie supérieure, sinon comme nombre, au moins comme qualité.

De toutes les solutions, celle que l'on adopta, entre 4 h. 1/2 et 5 heures du soir, fut donc la plus mauvaise parce qu'elle ne comportait, ni diversion par la cavalerie, ni préparation par l'artillerie, et que, d'après le point de direction choisi, l'attaque d'infanterie aboutissait, non sur l'aile extérieure, mais sur l'aile intérieure du 4e corps français.

§ 6. — Le 4e corps d'armée français retourne à Doncourt.

Au moment, un peu après 6 h. 1/2, où le général de Ladmirault venant de la ferme Greyère arriva auprès de la division de Cissey, celle-ci n'était pas encore complètement reconstituée sur le plateau du Poirier et souffrait du feu des batteries allemandes en position au sud et près de la route de Verdun. Carte n° 43.

Le 4e corps se trouvait dégagé de toute crainte pour son aile droite, mais sa cavalerie ne pouvait plus fournir un nouvel effort immédiat et, d'autre part, la journée tirait à sa fin.

Le général de Ladmirault ne pensa donc pas devoir engager ses troupes, encore plus ou moins en désordre et toutes très fatiguées, dans un nouveau combat destiné à rejeter l'aile allemande au delà de Tronville, d'autant plus que la division Lorencez, annoncée à Doncourt pour 7 heures, ne pourrait y participer.

Le commandant du 4e corps se figura — on croit volontiers ce que l'on espère — que l'action reprendrait, le lendemain matin, sur toute la ligne, et dès lors, ne songea plus qu'à reconstituer solidement ses troupes à Doncourt, où les sacs avaient été déposés, les bagages concentrés, et où pourraient

se faire les ravitaillements en munitions ainsi que les distributions de vivres.

La brigade de France avait quitté les abords du fond de la Cuve, à 7 heures, pour rejoindre la division de cavalerie de la Garde près de Gravelotte.

La division Legrand, après son ralliement sommaire sur la berge ouest du fond de la Cuve, s'était reformée aux environs de la ferme Greyère. Son nouveau chef, le général de Gondrecourt, emmena la division à Doncourt, vers 10 heures du soir, lorsque la canonnade eut cessé sur toute l'étendue du champ de bataille.

Les divisions Grenier et de Cissey demeurèrent jusqu'à 11 heures du soir à la crête militaire du plateau nord du ravin de la Cuve, occupant le même front que pendant la bataille, la droite à la ferme Greyère, la gauche au chemin qui relie Bruville à la corne nord-ouest du grand bois de Tronville.

La division Lorencez fut arrêtée à Bruville, vers 8 heures du soir, pour y former la réserve générale du 4ᵉ corps, et plus tard sa couverture, lorsqu'il se serait reporté sur Doncourt.

Le mouvement général de retraite sur cette localité commença vers 11 h. 1/2 du soir ; toutefois, la division de Cissey passa par Urcourt, où elle avait laissé ses sacs, et alla bivouaquer un peu au nord de Burtoncourt.

Suivant les errements de l'époque, la division Lorencez, chargée de protéger les forces principales du 4ᵉ corps, déploya en bataille ses 2 brigades, l'une entre Bruville et Urcourt, face au Sud, l'autre sur le plateau de la ferme Sainte-Catherine, face au Sud-Ouest.

Ainsi se termina pour le 4ᵉ corps une journée de bataille qui aurait amené la victoire, en dépit de Bazaine, si les trois conditions suivantes eussent été remplies :

1° Marche de la division de Cissey, au départ de Woippy, derrière la division Grenier, et non à la suite des bagages, parcs et convois du corps d'armée ;

2° Réunion, dès 2 heures, sur le plateau d'Yron, de toutes les forces de cavalerie disponibles (41 escadrons et 6 batteries à cheval) (1), sous le commandement d'un chef unique;

3° Coopération des 6e et 3e corps à l'offensive du 4e corps sur Tronville, au moyen de 3 régiments (4e et 12e du 6e corps et 80e du 3e corps) lancés, en temps opportun (entre 2 et 3 heures), dans les bois de ce nom et d'une division du 3e corps (Nayral) portée au même moment de Saint-Marcel à l'attaque de Vionville.

Au cours d'une guerre, les chances, bonnes ou mauvaises, se répartissent à peu près également entre les deux adversaires.

Quand l'un est bien commandé, et l'autre, médiocrement ou mal, le premier saisit toutes les occasions de victoire, tandis que le second les laisse échapper.

Le 16 août 1870, à 2 heures du soir, l'aile droite française pouvait tout oser, parce que la situation de l'aile gauche allemande, à ce moment très précaire, lui paraissait telle.

Si donc l'aile droite française est restée inerte, il faut s'en prendre à son commandement que l'on peut qualifier d'*anémique*, suivant l'expression qu'emploie, à l'égard du Serdar Mohemmed-Ali, M. le lieutenant général Izzet-Fuad-Pacha (2) dans son intéressant ouvrage : *Les Occasions perdues*, où sont discutées avec autant de verve que de talent les opérations des armées turques pendant la campagne de 1877-1878.

---

(1) Brigade de France (9 escadrons), division Legrand (12 escadrons), 2e chasseurs d'Afrique (4 escadrons), division Clérembault (2 brigades sur 3 ou 16 escadrons); total : 41.

(2) M. le lieutenant général Izzet-Fuad-Pacha est ministre de Turquie à Madrid. Son livre : *Les Occasions perdues* a été publié, en 1900, par la librairie Chapelot.

§ 7. — Les combats sur le front.

a) Au III[e] corps prussien.

Carte n° 17.

Après que l'aile gauche de la 6[e] division se fut repliée sur Tronville et environs, il ne resta plus, au nord-est et à l'est de Vionville, que 15 compagnies, dont 8 appartenant au 20[e], 2 au 91[e] et 5 au 35[e] d'infanterie.

Au même moment (4 heures), l'Abreuvoir était occupé par 2 compagnies du 35[e], et Flavigny, par 3 compagnies du même régiment.

Derrière cette ligne de 1500 mètres, offrant de larges intervalles inoccupés, où il y eut, à Vionville même, 6 compagnies (4 du 64[e] et 2 du 35[e]) et, derrière Flavigny, les 2 bataillons (II[e] du 52[e] et III[e] du 12[e]) réduits à l'état de squelettes, que le capitaine Hildebrand avait conduits si témérairement, vers midi, à la conquête de Rezonville.

Enfin, plus en arrière encore, à l'abri de Vionville, 2 bataillons du 64[e], retirés du combat, formèrent l'unique et précaire réserve de la 6[e] division d'infanterie.

L'artillerie du III[e] corps, renforcée, entre 3 et 4 heures, de 7 batteries fraîches (4 du X[e] et 3 du VIII[e] corps), et plus tard encore, de 3 batteries hessoises (IX[e] corps), en imposait à l'ennemi par un tir précis et mesuré qu'elle activait chaque fois que l'adversaire manifestait des velléités d'offensive.

Cette artillerie n'était plus, cependant, que l'ossature puissante d'un organisme épuisé.

A la suite de l'arrivée des renforts mentionnés plus haut, la grande batterie centrale du colonel de Dresky, dont la gauche se trouvait au sud-est de Flavigny, fut portée, on le sait (1), de 36 à 48 pièces, et la grande batterie de la 5[e] division, de 30 à 60 pièces.

(1) Voir page 335.

Ainsi, le secteur Flavigny—Maison-Blanche qui a son sommet à Rezonville fut battu, dès 4 heures, par deux grandes batteries connexes disposant, ensemble, de 108 canons.

Les fractions de la 6e division, maintenues en première ligne (en tout 20 compagnies), conservèrent jusqu'à la fin de la bataille une attitude purement défensive, et il ne pouvait en être autrement dans l'état d'affaiblissement où les avaient mis les combats antérieurs. Quand leur parvint, au crépuscule, l'ordre du prince Frédéric-Charles, de marcher à l'attaque de Rezonville (1), elles obéirent, mais pour la forme, leur capacité offensive étant depuis de longues heures complètement éteinte.

A la 5e division d'infanterie, soustraite par son éloignement à la surveillance immédiate du général d'Alvensleben, la direction du combat tomba en quenouille. Carte n° 46.

Le général de Stulpnagel, malgré l'énergie dont il avait donné des preuves nombreuses, ne sut pas prévenir ou empêcher les attaques partielles (2) : Lyncker, Woyna et Block, qui eurent lieu entre 4 et 5 heures du soir et dont le défaut capital fut un manque absolu de plan et de préparation par l'artillerie.

Cet officier général fournit une autre preuve de la médiocrité de son talent, lorsqu'il conseilla, vers 3 heures, au général de Barnekow, chef de la 16e division (VIIIe corps), d'attaquer Rezonville en partant du bois de Saint-Arnould (3), puis plus tard, au prince de Hesse, de se porter sur le même point, avec la 25e division (IXe corps), en passant à travers les bois des Chevaux et des Ognons (4).

Mais la grande batterie Gallus sut pallier les fautes com-

(1) Cette attaque est décrite plus loin, au paragraphe 10 du présent chapitre.

(2) Voir pages 280 et 334.

(3) Voir page 451.

(4) Voir page 454.

mises en faisant avorter par son feu les retours offensifs et les attaques que les bataillons de la région sud-ouest de Rezonville exécutèrent avec la *furia francese* contre les troupes d'infanterie allemande, déployées entre le bois de Vionville et le chemin de Rezonville à Chambley, troupes qui, elles aussi, combattirent vaillamment, mais n'auraient pu, à elles seules, venir à bout des Français.

b) Au 3e corps français.

Les dernières heures de la bataille s'écoulèrent, au 3e corps français, dans l'inertie la plus absolue.

Seule, la division Montaudon (1re), après avoir exécuté, sur l'ordre de Bazaine, les marches et contremarches que l'on sait (1), fut appelée à combattre avec une brigade sur le terrain sud de Rezonville.

Croquis de la page 458

Vers 5 heures, sa 1re brigade (51e et 62e), rappelée des environs de Gravelotte à Rezonville, prit une formation sur deux lignes, à 500 mètres au sud de ce village et parallèlement au chemin qui mène à Gorze.

C'est de là que, vers 5 h. 1/2, elle alla remplacer au mamelon 312-311 les 25e et 26e de ligne (brigade Marquenat, du 6e corps) pris de panique.

Carte n° 50.

La 2e brigade de la même division, laissée en observation sur le chemin d'Ars et au bois des Ognons, fut rappelée à Rezonville, vers 6 heures du soir, mais dut laisser quatre de ses bataillons sur place, faute de temps pour les réunir. Les trois autres bataillons occupèrent, vers 7 heures, l'emplacement, au sud de Rezonville, qu'avait quitté la 1re brigade, et y restèrent jusqu'à la fin de la bataille.

Pour mémoire, la division Metman, campée depuis l'avant-veille auprès du fort Plappeville, ne sut arriver à Gravelotte qu'à 8 heures du soir.

---

(1) Voir pages 307 et 308.

Sur les 39 bataillons et les 17 batteries du 3e corps présents à la bataille, il y eut 7 bataillons et 7 batteries d'engagés, ou, ce qui revient au même, 32 bataillons et 10 batteries sans emploi.

Si, entre 2 et 3 heures, le commandant du 3e corps eut su faire combattre ensemble 20 bataillons et 12 batteries contre les défenseurs de Vionville et des bois limitrophes, la victoire était à nous.

Donc, le maréchal Lebœuf, par son incapacité, a rendu indécise une bataille qu'un autre que lui, possédant les qualités d'un vrai chef, aurait gagnée facilement.

c) Au 6e corps français.

De 4 heures à la nuit, les 11 bataillons et demi dont disposait le général Tixier, restèrent inertes, parce que l'ennemi n'aspirait plus qu'au repos.

De même, les fractions de la division La Font de Villiers, offrant la valeur de 4 bataillons, qui, à la suite de la charge Bredow, avaient réoccupé les croupes sud et nord de la hauteur 312, au nord de la grande route, n'eurent plus aucun engagement.

Derrière ce rideau et à l'abri de la hauteur 312, les autres troupes de la division La Font de Villiers, rassemblées, tant bien que mal, par bataillon ou par régiment, attendirent, inactives, que la nuit vint mettre fin à la bataille.

A la gauche (au sud) de cette division et comme pour barrer à l'ennemi l'entrée occidentale de Rezonville, la brigade Chanaleilles (2 bataillons du 70e et 3 du 28e), de la division Levassor-Sorval, prolongée, à gauche, par le Ier bataillon du 1er grenadiers, formait une ligne destinée à balayer de ses feux le vallon de Flavigny.

La brigade Marguenat (25e et 26e de ligne) de la même Croquis de la page 158

division (Levassor-Sorval) combattit de 3 heures à 5 h. 1/2 du soir, sur le plateau 312-311, sud-ouest de Rezonville (1).

En dehors de cette brigade, le 6e corps ne fit rien jusqu'à la nuit, pour cette unique raison que l'ennemi ne manifestait plus sa présence que par une canonnade lente.

Il est difficile d'imaginer subjectivité plus complète.

d) Au corps de la Garde impériale.

Carte n° 16. A 4 heures du soir, la division des grenadiers avait son 1er régiment à Rezonville, son 2e au mamelon 311-312, son 3e en soutien de la brigade Lapasset, vers la Maison-Blanche, enfin les zouaves, au nord-est de Rezonville.

On se souvient que le 3e voltigeurs fut appelé de Gravelotte sur Rezonville, à 3 heures, par ordre du général Bourbaki.

Ce régiment prit, vers 4 heures, une position d'attente, au sud-ouest de Rezonville, derrière les 2 batteries divisionnaires qui l'avaient précédé sur la croupe 308, et dut envoyer bientôt son IIIe bataillon au mamelon 311 pour secourir les Ier et IIe bataillons du 2e grenadiers vivement engagés et qu'allait renforcer de son côté le IIIe bataillon du même régiment, alors en réserve derrière eux.

Entre 3 et 4 heures, le général Bourbaki, inquiet au sujet du combat qui se rallumait du côté des bois de Vionville et de Saint-Arnould, fit parvenir l'ordre au 2e voltigeurs de se porter des abords ouest de Gravelotte vers la Maison-Blanche.

A ce moment, les 1er et 4e voltigeurs étaient encore aux environs de Gravelotte, l'un (le 1er), déployé sur la croupe ouest de la ferme Mogador en faisant *face à Bagneux où parquaient les bagages* de la division Montaudon (3e corps), l'autre (le 4e), en observation, conjointement avec le 18e bataillon de chasseurs (division Montaudon), devant la lisière occidentale du taillis de la Mance.

(1) Voir page 309.

Vers 5 heures du soir, les 2 batteries de 4 des grenadiers occupaient le mamelon 311-312, les 2 batteries de 4 des voltigeurs, la croupe 308, et les batteries de la réserve, le petit plateau nord-est de Rezonville; mais ces emplacements n'ont qu'une valeur purement indicatrice, attendu qu'aux batteries de la Garde comme dans toute l'artillerie de l'armée de Lorraine, les capitaines commandants, livrés à eux-mêmes et imbus d'idées fausses, ordonnaient de nombreux changements de position, tantôt pour trouver un abri temporaire, tantôt avec l'espoir de dérouter l'ennemi et d'échapper ainsi à ses coups. Croquis de la page 458.

« La mobilité est une force », disaient, en ce temps-là, les artilleurs français.

Vers 5 heures, lorsque les renforts allemands, venus par le bois de Saint-Arnould (16e division prussienne), attaquèrent les troupes réunies près de la Maison-Blanche sous les ordres du général Lapasset (1), le maréchal Bazaine éprouva, derechef, les craintes les plus vives pour ses communications avec Metz.

Par son ordre, des officiers galopèrent vers Gravelotte afin de ramener sur Rezonville toutes les forces qui se trouvaient encore à proximité de la première de ces localités.

En outre, le régiment des zouaves, en réserve à l'est de Rezonville, dut envoyer un de ses deux bataillons (le Ier) au secours du général Lapasset.

Le bataillon des chasseurs de la Garde à (8 compagnies), qui était en observation devant (au nord) le bois des Ognons et avait détaché 2 compagnies à l'intérieur de ce bois, fut le premier touché par l'ordre. Il vint aussitôt et, à 6 heures, ses 6 compagnies disponibles se placèrent en arrière de la gauche des bataillons du général Lapasset.

Dès qu'ils eurent été prévenus, vers 5 h. 1/2, les 4e et 1er régiments des voltigeurs de la Garde accoururent à Rezon-

(1) Voir page 451.

ville. Toutefois, le III[e] bataillon du 4[e], non rencontré par l'officier transmetteur, resta en observation devant le taillis de la Mance.

Carte n° 50. Les 5 bataillons de voltigeurs disponibles remplacèrent, entre 6 h. 1/4 et 6 h. 1/2, au sud de Rezonville, les 5 bataillons de la division Montaudon qui venaient de se porter vers le mamelon 312-311, au lieu et place des 25[e] et 26[e] de ligne, mis en déroute.

A cette heure-là, vers 6 h. 1/2, la croupe nord du plateau 312-311 était occupée par 2 batteries de la division des grenadiers et surveillée par le III[e] bataillon du 26[e] (1), ainsi que par les I[er] et II[e] bataillons du 3[e] voltigeurs. Ces 3 bataillons se tenaient un peu en arrière de la crête afin d'échapper aux coups de l'artillerie allemande. Plus au Nord et face au vallon de Flavigny, se tenaient le I[er] bataillon du 1[er] grenadiers et 1 bataillon du 28[e] de ligne.

On peut donc dire que le groupe nord du plateau 311 était inabordable pour un ennemi venant de l'Ouest, et cela d'autant mieux, que jusqu'à Flavigny le terrain, complètement découvert, ne laissait voir aucun fantassin allemand.

Le général Bourbaki conçut pourtant le projet, qu'il mit aussitôt à exécution, de déployer les 5 bataillons disponibles des 1[er] et 4[e] voltigeurs à la crête de cette croupe, au risque de les faire écraser par l'artillerie allemande.

Quatre jours après la bataille, le commandant de la Garde, afin de justifier le déploiement des voltigeurs sur la croupe en question, écrivit dans son rapport officiel :

« Vers 7 heures, le général commandant en chef (la Garde), « *constatant que l'armée prussienne réduisait sensiblement son* « *front, et qu'elle paraissait vouloir dissimuler sa retraite en* « *la couvrant par un effort vigoureux* (attaque générale exé- « cutée à la tombée de la nuit), donna l'ordre au général

(1) Ce bataillon, partagé par le terrain et en réserve, avait échappé à la panique survenue à son régiment vers 5 h. 1/2.

« commandant l'artillerie de réunir toutes les pièces à sa « portée et de les mettre en batterie.

« 54 bouches à feu (établies sur le petit plateau nord-est de « Rezonville) ouvrirent un feu à volonté contre les lignes de « l'infanterie ennemie et parvinrent à *la désorganiser (?).*

« Au moment où le général faisait établir cette artillerie, il « faisait donner au général Deligny l'ordre de se porter en « avant avec les bataillons laissés à sa disposition (cinq « des 1er et 4e voltigeurs). Ces bataillons, déployés sur deux « lignes, rejoignirent les troupes du général Garnier (Ier et « IIe bataillon du 3e voltigeurs) et se portèrent *avec elles* « jusqu'au sommet du versant droit (occidental) du ravin de « Rezonville (qui descend sur Gorze),

« Dans cette marche, un bataillon de la deuxième ligne « (IIIe du 1er voltigeurs) fut obligé d'exécuter un mouvement « à gauche (au Sud) *pour faire taire (?)* un feu violent de « mousqueterie, tiré du bois de Saint-Arnould et prenant « nos troupes d'écharpe. »

Ce fragment de rapport dénote la confusion qui s'est faite dans l'esprit de son auteur entre le moment où s'est effectué le déploiement des voltigeurs et celui où l'attaque générale des Allemands, commencée au crépuscule, a été démasquée.

Il montre aussi à quel point le commandant de la Garde s'illusionnait sur la situation générale.

Selon toute apparence, le commandant de la Garde impériale voulant agir à tout prix, s'est décidé au déploiement des voltigeurs sur le terrain le plus proche, avec l'espoir de leur faire tirer des coups de fusil.

Quoi qu'il en fût, les 2 bataillons du 4e voltigeurs, en bataille, s'avancèrent, un peu avant 7 heures, de leur position, à 500 mètres sud de Rezonville, vers la croupe nord du plateau 312-311, de manière à prolonger, à gauche, les 2 batteries des grenadiers de la Garde. Derrière le 4e, marchait le 1er voltigeurs, en ligne de bataillons en masse.

Comme l'indique le rapport précité, le III[e] bataillon du 1[er] voltigeurs fut détaché vers le Sud, par le ravin de Gorze, dès le début du mouvement.

Les I[er] et II[e] bataillons du 4[e] voltigeurs, entraînant avec eux les I[er] et II[e] bataillons du 3[e] voltigeurs depuis longtemps (4 h. 1/4) abrités sur le revers oriental de la croupe, bordèrent la crête jusqu'au sommet 311, et les 2 bataillons restants du 1[er] voltigeurs, formèrent réserve.

Il y eut dès lors, sur ladite croupe qui mesure 900 mètres depuis son sommet jusqu'à la route de Verdun, 7 bataillons (1) et 2 batteries (2), soit 3,500 hommes pour 700 mètres, ou 5 hommes par mètre courant.

Une telle agglomération de troupes sur la croupe nord du plateau 311 n'échappa pas au colonel de Tresky, et les obus tombèrent, dru comme grêle, sur les voltigeurs.

A exposer de bons soldats aux coups de l'adversaire sans qu'ils puissent y répondre, le commandement perd la confiance des subordonnés.

La division de cavalerie de la Garde impériale, forte de 3 brigades, se trouva réduite aux cuirassiers et aux carabiniers, par suite du détachement des guides auprès de la division de grenadiers, des chasseurs à la division de voltigeurs, et du départ, à 4 heures du matin, des lanciers et dragons formant l'escorte de l'Empereur.

Après sa charge aussi héroïque qu'infructueuse, exécutée vers midi à l'ouest de Rezonville, le régiment des cuirassiers de la Garde avait été recueilli par le régiment des carabiniers. La brigade de Preuil, une fois reconstituée, vint

---

(1) En allant du Sud au Nord : 1 bataillon du 26[e], 2 bataillons du 3[e] voltigeurs, 2 bataillons du 4[e] voltigeurs, 2 bataillons du 1[er] grenadiers et 1 bataillon du 28[e].

(2) On admet que chacune de ces deux batteries occupait un front de 100 mètres.

prendre position, au sud-ouest de Gravelotte, près du bois des Ognons, et y resta jusqu'au lendemain matin. C'est là qu'elle fut rejointe, à 10 h. 1/2 du soir, par la brigade de France (lanciers et dragons) arrivant de la ferme Greyère.

e) Le 2e corps français.

Après son rassemblement sur le terrain sud de la grande route, entre Gravelotte et le ravin du ruisseau de Sainte Catherine, le 2e corps ne bougea plus de la journée.

En ce jour, témoin de nombreuses défaillances, la brigade Lapasset, rattachée au 2e corps, sut montrer ce dont les troupes françaises sont capables quand elles sont vraiment commandées.

A l'issue de son engagement contre la brigade Bredow, la division Valabrègue, du 2e corps, retourna sur sa position d'attente, au nord-est de Rezonville.

Elle détacha, sur la demande du maréchal Canrobert, le 4e chasseurs, à 6 heures, et le 5e chasseurs, à 8 heures, en soutien des fractions du 93e de ligne postées en arrière (à l'est) de la croupe qui descend du mamelon 312 sur le bois Pierrot.

Ces deux régiments de cavalerie virent arriver sur eux, vers 8 h. 1/2 du soir, quelques groupes de hussards prussiens faisant partie de la charge de cavalerie (Schmidt) exécutée à cette heure-là (1). Une courte mêlée s'ensuivit. Les hussards prussiens furent vivement repoussés par nos chasseurs, mais ceux-ci subirent quelques pertes du fait de l'infanterie française tirant dans tous les sens.

Vers 10 heures du soir, la division Valabrègue alla s'établir à l'est du bois Pierrot.

---

(1) Voir au paragraphe 10 du présent chapitre.

f) La division de cavalerie Forton (3e de la réserve).

La 3e division de la réserve de cavalerie, commandée par le général de Forton, s'était ralliée, vers 2 h. 1/2, au sud-ouest de Rezonville, à l'issue de sa contre-charge sur la brigade Bredow.

Cette division reprit ensuite son premier emplacement au sud-est du bois Pierrot, puis, vers 3 h. 1/2, un ordre du maréchal Bazaine l'envoya à Gravelotte pour soutenir la division Montaudon dirigée, à la même heure, de ce côté.

Le rappel de la division Montaudon, vers 5 heures, à Rezonville, provoqua le retour de la division Forton sur le terrain au sud et près du bois Pierrot, d'où elle partit, à 9 heures du soir, pour aller bivouaquer au nord-ouest et près de Gravelotte.

§ 8. — Les attaques allemandes sur Rezonville par le bois de Saint-Arnould et par le bois des Ognons.

a) A la 16e division prussienne (VIIIe corps).

Carte n° 37. On se souvient (1) que les troupes disponibles de la 16e division déposèrent les sacs, à Arry, et en repartirent, vers 2 heures, suivies, à quelque distance, par le 11e d'infanterie (IXe corps). La marche continua donc sur Gorze, par Corny et Novéant.

La colonne offrait le dispositif suivant :

9e hussards (3 escadrons) ;
IIIe bataillon du 72e ;
2 batteries ;

---

(1) Voir page 126.
(2) La brigade Gneisenau, avec 1 escadron et 1 batterie, n'était pas encore revenue de son expédition sur Thionville.

Ier et IIe bataillon du 72e ;

Ier bataillon du 40 ;

1 batterie ;

IIe et IIIe bataillon du 40e ;

Ier IIe et IIIe bataillon du 11e (18e division).

Le général de Barnekow, commandant de la division, prit les devants, joignit le général de Stulpnagel, vers 3 heures, à l'ouest et près du bois de Vionville, dans le but de se renseigner sur la situation, et reçut de lui le conseil d'attaquer, en le débordant, l'aile gauche française présumée à Rezonville, afin de dégager l'aile droite de la 5e division qui défendait la lisière nord du bois de Saint-Arnould contre des forces supérieures.

Il s'agissait donc de faire déboucher l'attaque par ce bois, mais celui-ci étant impraticable à l'artillerie, les 3 batteries disponibles durent se porter sur le plateau, à l'ouest du bois. auprès de l'artillerie de la 5e division d'infanterie.

La brigade Rex (72e et 40e), suivie du 11e d'infanterie, allait donc attaquer, sans le concours immédiat de son artillerie, un ennemi nombreux placé en travers de la croupe portant la Maison-Blanche sur un terrain assez bien abrité contre les feux des grandes batteries allemandes de droite et du centre par le plateau 311-312 et la croupe qui en descend vers le bois de Vionville.

Quand il eut rejoint la colonne près de la ferme Sainte-Catherine le général de Barnekow fit déboîter ses trois batteries, lesquelles, escortées par le 9e hussards, partirent, au trot, pour aller s'établir entre la grande batterie Gallus (5e division) et celle du colonel de Dresky.

Il était alors un peu moins de 4 heures.

La colonne d'infanterie continua sur Gorze, où elle prit la route de Rezonville, et, pendant que le 72e se déployait en formation de combat avant de pénétrer dans le bois de Saint-Arnould, les deux autres régiments se rassemblèrent, l'un derrière l'autre, au sud et non loin de ce bois.

Croquis de la page 458.

Le 72e prit pour axe du mouvement de ses IIIe (à droite) et Ier bataillons la route, tandis que le IIe bataillon, en extrême droite, remontait le ruisseau de Sainte-Catherine avec mission de se rabattre, au moment favorable, dans le flanc gauche (est) de l'ennemi.

La lisière nord du bois de Saint-Arnould était défendue par les IIe et IIIe bataillons du 8e et le 3e bataillon de chasseurs prussiens.

Un peu avant 5 heures, les IIIe et Ier bataillons du 72e, passablement rompus à la suite de leur marche à travers le fourré, traversent la ligne du 8e et s'élancent, par fractions, vers la Maison-Blanche dont les abords sud sont fortement occupés par l'ennemi (3 bataillons de la brigade Lapasset et 3 bataillons du 3e grenadiers de la Garde).

Soumis au feu rapide du chassepot, les groupes du 72e, sortis pêle-mêle du bois, ne peuvent, tout d'abord, riposter. Ils parviennent néanmoins à bonne portée (600 mètres), ouvrent le feu et déterminent un léger recul des Français, lesquels abandonnent pour un instant la Maison-Blanche. Mais les pertes du 72e devenant très fortes, les IIIe et Ier bataillons de ce régiment, les seuls engagés, ne tardent pas à lâcher pied et vont se réfugier à la lisière septentrionale du bois de Saint-Arnould.

Le 40e, promptement appelé au secours du 72e, a déployé ses 3 bataillons en travers de la route de Rezonville.

Il débouche du bois, vers 5 h. 1/2, gagne, surtout avec sa droite, du terrain vers le Nord, provoque, encore une fois, l'abandon de la Maison-Blanche par l'ennemi, mais bientôt, accablé par les feux de la défense renforcée de nouveaux éléments accourus des environs de Rezonville, ce régiment est mis en déroute.

Carte n° 50.

Le 11e, appelé à la rescousse, débouche du bois, vers 6 h. 1/2, comme l'ont fait le 72e et le 40e, c'est-à-dire dans un certain désordre, mais, plus ardent, il parvient, non seulement, à s'emparer de la Maison-Blanche, mais encore, à refou-

ler au delà les troupes de la défense. C'est alors, vers 7 heures, qu'un retour offensif provoqué par le général Lapasset rejeta le 11e, et avec lui toutes les fractions du 72e et du 40e encore en état de combattre, jusque dans le bois de Saint-Arnould.

Le IIe bataillon du 72e, parvenu enfin, au prix de sérieuses difficultés de marche, sur la lisière occidentale du bois des Ognons, à hauteur de la Maison-Blanche, pendant l'attaque du 11e, dut se retirer avec les débris de ce régiment dans le bois de Saint-Arnould.

Le 11e d'infanterie allemande perdit, en trois quarts d'heure, 41 officiers sur 68, et 1119 sous-officiers ou soldats sur 2,600; soit, 60 p. 100, en officiers, et 43 p. 100, en hommes de troupe.

Entre 5 et 6 heures du soir, l'aile droite de la 5e division d'infanterie avait besoin d'un renfort de 2 ou 3 bataillons, rien de plus, attendu que les Français n'attaquaient plus de ce côté et se bornaient à entretenir une fusillade lointaine.

Il eut donc été sage d'affecter à cette mission de renforcement un des régiments amenés par le général de Barnekow et de disposer les deux autres en réserve.

Les attaques avortées, du 72e, du 40e et du 11e régiment d'infanterie allemande montrent, une fois de plus, qu'un bois touffu, s'il abrite bien les troupes, rend presque illusoire la réalisation des mesures d'ensemble que réclame une attaque en règle.

Elles font voir aussi qu'une attaque d'infanterie non préparée par le canon est vouée à l'insuccès quand elle se heurte à des troupes énergiques et supérieures en nombre.

Les attaques non combinées : Lyncker, Woyna et Block, ainsi que celles du même genre qui furent menées par les 72e, 40e et 11e régiments aux ordres du général de Barnekow ont été jugées sévèrement, même en Allemagne.

A ce sujet, l'historique officiel prussien dit :

« Elles ne répondaient, ni aux enseignements tactiques, ni

« à la situation, ni à l'idée générale qui avait présidé aux opé-
« rations antérieures. »

Sur les mêmes attaques, la 18[e] monographie s'exprime en ces termes :

« Les renforts arrivant à l'aile droite allemande crurent « que le meilleur moyen de venir en aide à la 5[e] division « consistait à *attaquer sans délai*. Ils commirent ainsi la faute « qui a empêché les Français, à Spicheren et à Vionville, de « tirer parti de leurs chances favorables. »

On doit faire remonter la responsabilité de ces attaques fautives au général de Stulpnagel qui n'a pas su prévenir et empêcher celles du colonel de Lyncker, du général de Woyna, du colonel de Block, et qui, mal renseigné ou incapable d'apprécier les forces de l'aile gauche française, a donné le conseil au général de Barnekow d'attaquer Rezonville en partant du bois Saint-Arnould, puis, au prince de Hesse, d'agir de même par le bois des Ognons, ainsi qu'on va l'expliquer.

b) **A la 25[e] division hessoise (IX[e] corps).**

On se rappelle (1) que les premières troupes disponibles de la 25[e] division (hessoise) comprenant 3 escadrons de chevau-légers, la 49[e] brigade, à 4 bataillons, et 3 batteries, commencèrent le passage du pont de Corny, à 4 h. 3/4, à la suite d'un escadron lancé, sur Gorze, une demi-heure plus tôt.

Après s'être rassemblée près de Novéant pour déposer les sacs, cette colonne se remit en marche et arriva, vers 7 heures, à la ferme Sainte-Catherine, où elle fut de nouveau rassemblée.

Croquis de la page 455.

Le chef d'état-major du VIII[e] corps, qui se trouvait alors auprès du général de Stulpnagel, envoya un officier au prince de Hesse, pour l'inviter à pénétrer dans les bois des Chevaux

(1) Voir pages 132 et 133.

La division hessoise, à 11 h. 1/2 du soir.



Échelle 1/25,000.

et des Ognons, afin de déborder l'aile gauche française, *reconnue enfin* à l'est de Rezonville.

La cavalerie resta près de la ferme Sainte-Catherine, et l'infanterie s'engagea, en formation de route, sur le chemin étroit et rocailleux qui conduit à la plaine de Geai, puis de là, sur la lisière nord du bois des Ognons.

L'artillerie voulut suivre l'infanterie, mais la 1re batterie, seule, s'engagea dans le chemin et y resta coincée, ce que voyant, les autres batteries allèrent se joindre à l'aile droite de l'artillerie de la 5e division.

Le général de Manstein rejoignit la 49e brigade et chemina derrière elle jusqu'à la plaine de Geai ; là il en prit la tête et la direction.

De cette plaine, la marche continua vers le Nord, sous la protection de quelques compagnies déployées. Entre 8 et 9 heures du soir, en plein fourré, les tirailleurs hessois rencontrèrent quelques fractions des chasseurs à pied de la Garde impériale. Des coups de feu s'ensuivirent, et la brigade hessoise s'arrêta.

Le général de Manstein eut alors l'idée plus ingénue qu'ingénieuse de faire exécuter des feux de salve pour effrayer les Français.

Ce divertissement terminé, la brigade fut ramenée, vers 10 heures, dans la plaine de Geai, où elle n'acheva son rassemblement qu'à 11 h. 1/2 du soir. Elle y passa le reste de la nuit.

Les autres troupes d'infanterie de la division hessoise rejoignirent la 49e brigade, entre minuit et 3 heures du matin.

Les pertes de cette brigade furent de 1 officier blessé et de 75 hommes tués, blessés ou disparus.

Son action avait été nulle.

§ 9. — Résistance invincible des Français, au sud et au sud-ouest de Rezonville.

a) Belle défense du terrain de la Maison-Blanche par le général Lapasset.

Croquis de la page 458.

Vers 5 heures du soir, les troupes, aux ordres directs du général Lapasset ou venues s'y placer, comprenaient 8 bataillons et 6 batteries, formant un dispositif qui n'avait rien de schématique, mais où l'on peut discerner les éléments qui suivent :

Partie en bataille, partie en tirailleurs, à 800 mètres au nord du bois de Saint-Arnould et lui faisant face : les Ier et IIIe bataillons du 84e (brigade Lapasset).

En soutien, derrière la droite : le Ier bataillon du 3e grenadiers et le Ier bataillon du 2e voltigeurs.

En deuxième ligne : le IIIe bataillon du 97e et le IIe bataillon du 2e voltigeurs.

En réserve derrière la gauche : le IIe bataillon du 3e grenadiers et le IIIe bataillon du 2e voltigeurs.

En position sur le plateau 308 et sur ses pentes orientales : 6 batteries (1).

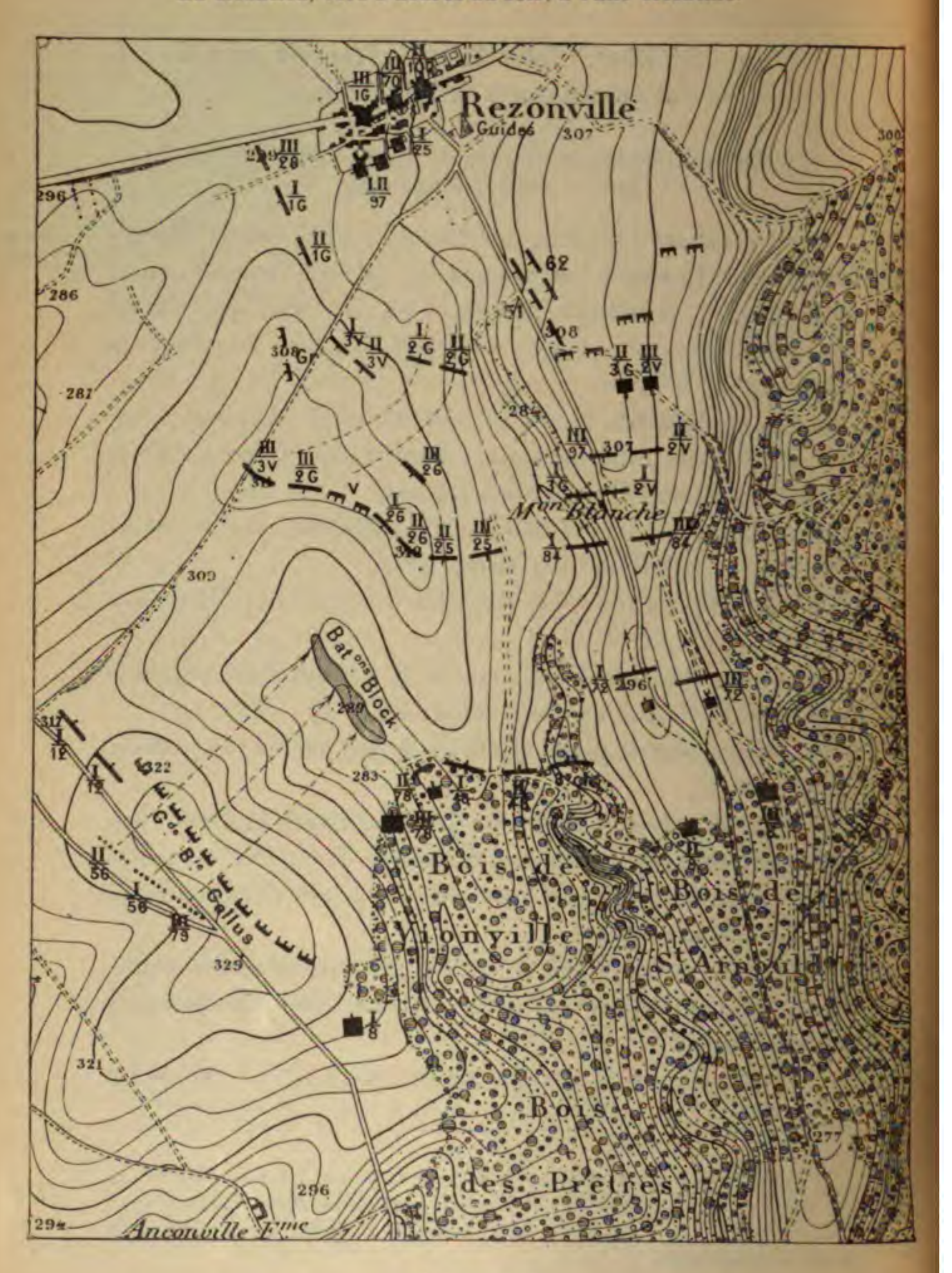
A ce moment, surgirent, du bois de Saint-Arnould, des groupes nombreux de tirailleurs ennemis (Ier et IIIe bataillon du 72e prussien) marchant avec entrain et sans tirer contre la ligne formée par le 84e.

Accueillis par un feu très vif, les groupes ennemis continuent, par bonds successifs, et ne commencent à riposter qu'à courte distance.

Leur impétuosité provoque un mouvement de recul des

(1) La batterie montée affectée à la brigade Lapasset, 1 batterie montée de la Garde (la 3e), les 2 batteries de la réserve générale affectées à la division Lavassor-Sorval (6e corps), enfin les 2 batteries à cheval de la division de cavalerie de la Garde.

La situation, vers 5 heures du soir, à l'aile orientale.



Échelle 1/25,000.

tirailleurs du 84ᵉ jusqu'à quelques centaines de mètres au nord de la Maison-Blanche, laquelle tombe, pour quelques instants, au pouvoir de l'adversaire.

Mais le général Lapasset jette sur la ligne de combat les Iers bataillons du 2ᵉ grenadiers et du 2ᵉ voltigeurs et, grâce à ce puissant renfort, ramène sa première ligne en avant.

L'ennemi, écrasé sous le feu rapide de 2,000 fusils tirant à courte distance, lâche pied et s'enfuit.

La ligne de combat du général Lapasset, forte maintenant de 4 bataillons, réoccupe la précédente position du 84ᵉ et accompagne de ses balles la retraite désordonnée des Prussiens.

Les 6 batteries dont dispose le général Lapasset prennent part à l'action, mais pendant qu'elle se déroule, les 2 batteries de la division Levassor-Sorval abandonnent le terrain de la lutte.

Les tirailleurs ennemis ont à peine regagné la lisière nord du bois de Saint-Arnould, vers 5 h. 1/2, que l'on voit déboucher de cette même lisière de nouveaux groupes (le 40ᵉ prussien) qui, en majorité, suivent les flancs du ravin de Sainte-Catherine.

Cette attaque, comme la première, progresse rapidement et s'approche, sans tirer, à courte distance de la ligne de combat française, laquelle recule et laisse, de nouveau, la Maison-Blanche aux mains de l'ennemi.

Le général Lapasset lance alors en avant les deux bataillons (IIIᵉ du 97ᵉ et IIᵉ du 2ᵉ voltigeurs) de sa 2ᵉ ligne et, grâce à eux, non seulement rétablit le combat, mais détermine la fuite de l'ennemi jusqu'au bois de Saint-Arnould.

Comme précédemment, la ligne de combat fort épaissie reprend son emplacement primitif, à 800 mètres environ de la lisière septentrionale du bois de Saint-Arnould.

Cette ligne est formée, dès lors, de 6 bataillons (3 de la ligne et 3 de la Garde) très mélangés qui tiennent ensemble

un front de 800 à 1000 mètres, à raison d'un peu plus de 3 hommes par mètre.

Les 2 batteries à cheval de la Garde se sont éclipsées pendant cette seconde attaque des Prussiens, à laquelle succède une accalmie de 30 minutes environ.

Carte n° 50. Ensuite, vers 6 h. 1/2 une troisième attaque allemande débouche, comme les deux autres, de la lisière nord du bois de Saint-Arnould.

Sur ces entrefaites, le Ier bataillon des zouaves et le bataillon des chasseurs de la Garde (1), dirigés par le général Bourbaki sur la Maison-Blanche, sont parvenus à courte distance de ce point. Le général Lapasset va donc pouvoir en disposer derrière le centre et la droite de sa ligne de combat

Il s'ensuit que la nouvelle attaque prussienne se heurte à 6 bataillons déjà fort éprouvés, ayant derrière eux 2 bataillons (zoüaves et chasseurs) et, plus en arrière encore, 2 bataillons (IIIe du 2e voltigeurs et IIe du 1er grenadiers), les uns et les autres non encore engagés mais soumis depuis un certain temps au feu de l'artillerie.

L'adversaire s'avance bravement (11e régiment prussien). Il a un bataillon (le Ier), à cheval sur la route, un autre (le IIIe), à sa gauche dans le ravin de Gorze, et le dernier (IIe). derrière le bataillon de droite.

A ces troupes se sont joints des groupes nombreux, mais épars, provenant du 72e et du 40e, qui s'entremêlent confusément sous le feu rapide qui les accable. Enfin, le IIe bataillon du 72e débouche, à ce moment, du bois des Ognons devant l'aile gauche des Français.

L'énergie des assaillants est telle qu'ils avancent rapidement et déterminent, par la menace de l'abordage, un mouvement de retraite chez le défenseur.

---

(1) Le bataillon, à 8 compagnies, avait laissé 2 compagnies dans le bois des Ognons et arrivait, par conséquent, sur le terrain de la Maison-Blanche avec 6 compagnies.

A l'aile gauche de l'attaque, des fractions se heurtent même à des groupes du Ier bataillon du 3e grenadiers, d'où résulte une mêlée à la baïonnette.

La Maison-Blanche est encore une fois enlevée par l'ennemi.

L'indomptable Lapasset fait alors appel aux zouaves (Ier bataillon) et aux chasseurs à pied. D'autre part, le IIIe bataillon du 2e voltigeurs, en réserve derrière l'aile gauche (orientale) de la ligne de combat, accourt, pendant que des fractions du 1er voltigeurs, en position au mamelon 312, se retournent et tirent sur l'aile gauche (occidentale) de l'attaque.

Deux autres bataillons, en réserve sur le flanc oriental du plateau 311-312 (IIIe du 51e et IIe du 62e), se dirigent en même temps contre la gauche de l'attaque laquelle est prise ainsi entre deux feux.

L'ennemi ne peut plus tenir et son attaque, si crâne au début, se change en une affreuse déroute.

Les débris de la 3e attaque, en fuite vers le bois de Saint-Arnould, disparurent aux yeux des troupes Lapasset vers 7 h. 1/4.

Durant que ces événements se produisaient, les 2 batteries, restées les dernières en action, se virent contraintes d'abandonner le terrain de la lutte, mais celle de la brigade Lapasset n'alla pas loin. D'ailleurs sa tâche était remplie, car de 10 heures du matin à 7 heures du soir, cette batterie avait tiré 300 coups par pièce (1) sans changer de position.

La résistance inébranlable que le général Lapasset a su opposer aux attaques successives de trois régiments forts, chacun, de 2,700 hommes environ, fait le plus grand honneur à sa mémoire.

---

(1) Cette batterie, la 7e du 2e régiment d'artillerie, commandée par le capitaine Dulon, consomma toutes ses munitions et celles de 4 caissons appartenant à la Garde. Elle subit, on le voit, au même titre que les troupes d'infanterie placées, même temporairement, sous les ordres du général Lapasset, l'influence héroïque de ce vaillant parmi les vaillants.

Ne disposant, à 3 heures, que de 3 bataillons (de 500 fusils), cet officier général a vu accourir sous son commandement jusqu'à 9 bataillons, en sorte qu'à 7 heures du soir il régnait en maître sur 12 bataillons appartenant à 8 régiments différents.

C'est là une preuve éclatante de la maîtrise qu'il exerçait sur les troupes.

b) Défaillance et héroïsme au plateau 312-311, sud-ouest de Rezonville.

Carte n° 16.

Quelques minutes avant 5 heures, pendant que les IIIes bataillons du 2e grenadiers et du 3e voltigeurs repoussaient brillamment l'attaque allemande (colonel de Block) dirigée contre eux, le 26e de ligne (division Levassor-Sorval), en réserve aux abords sud de Rezonville, fut envoyé, en renfort, au plateau 312-311.

Croquis de la page 158.

Conduit par le général Marguenat, ce régiment vint s'intercaler, avec ses Ier et IIe bataillons, entre les grenadiers et le 25e de ligne, et mit son IIIe bataillon, en réserve, à l'abri des pentes orientales du plateau.

A la gauche immédiate des grenadiers se trouvaient les 2 batteries de 4 de la division des voltigeurs de la Garde. Vers 5 h. 1/2, ces deux batteries, soumises à un feu violent d'artillerie, abandonnèrent le champ de bataille. Leur départ précipité, coïncidant avec la mort du général Marguenat, eut pour effet de provoquer une panique dans les 26e et 25e de ligne, ce dernier très éprouvé et qui avait donné précédemment des preuves de haute valeur.

Ces deux régiments s'enfuirent dans la direction de Rezonville, à l'exception du IIIe bataillon du 26e, assez bien abrité.

A la vue de cette débâcle, le maréchal Bazaine fit donner l'ordre au général Montaudon de combler le vide qui venait de se produire, avec les 5 bataillons qu'il venait de ramener de

Gravelotte et qui étaient alors déployés, sur deux lignes, à quelques centaines de mètres au sud de Rezonville, parallèlement au chemin de Gorze.

Le 51[e], suivi du 62[e] (1), alla occuper avec ses I[er] et II[e] bataillons la partie de la crête du plateau 312 abandonnée par le 26[e] de ligne, et conserva son III[e] bataillon en réserve. Au 62[e], les 2 bataillons disponibles (I[er] et II[e]), au lieu d'aller prolonger la gauche du 51[e], s'arrêtèrent en bataille, face au Sud, sur les pentes orientales du plateau 311-312, et se bornèrent à occuper, de loin, l'intervalle compris entre la gauche du 51[e] et la droite des bataillons Lapasset. Carte n° 30.

L'arrivée de ces troupes fraîches provoqua presque aussitôt, de la part du III[e] bataillon du 2[e] grenadiers, un mouvement offensif auquel se joignirent les I[er] et II[e] bataillons du 51[e].

A la suite des trois attaques successives et infructueuses (Lyncker, Woyna, Block), exécutées, de 3 h. 1/2 à 5 heures, contre les défenseurs du plateau 312-311, les 7 bataillons allemands qui les avaient faites s'étaient reformés sur les pentes orientales du plateau occupé par leur artillerie.

C'est sur cette infanterie que courent, vers 6 h. 1/2, les 3 bataillons français (III[e] du 2[e] grenadiers, I[er] et II[e] du 51[e]) établis sur la hauteur 312.

L'attaque, en bataille et sans soutiens, parcourt 500 mètres environ d'une seule traite, mais, arrivée à 300 mètres de l'infanterie opposée, elle est accablée par de tels feux de mousqueterie et d'artillerie combinés qu'elle s'arrête, puis retourne, au plus vite, sur ses pas.

Son action morale sur l'ennemi avait été grande, car un certain nombre de fractions d'infanterie allemande, à la vue

---

(1) Le III[e] bataillon du 62[e] avait été laissé à Bagneux pour garder les sacs et les bagages de la division.

des Français se rapprochant de plus en plus à une vive allure, remontèrent les pentes et ne purent être ralliées qu'en arrière de la ligne des batteries.

L'attaque partielle qui précède fut la dernière exécutée sur cette partie du champ de bataille.

On sait que, vers 7 heures du soir, le IIIe bataillon du 51e et le Ier bataillon du 62e contribuèrent, dans une certaine mesure, à repousser l'attaque allemande (11e d'infanterie) partie à 6 h. 1/2 du bois de Saint-Arnould et dirigée contre les troupes du général Lapasset (1).

§ 10. — L'attaque nocturne du centre allemand sur Rezonville.

Croquis de la page 165.

A l'aile droite allemande, la journée finissait sur des insuccès.

Le prince Frédéric-Charles s'en rendit compte et voulut terminer la lutte par une attaque générale, laquelle, à défaut de victoire, assurerait à ses troupes l'ascendant moral.

Vers 7 h. 1/2, il dépêcha des officiers de son état-major aux commandants du Xe corps et de la 6e division d'infanterie, aux chefs des grandes batteries de l'aile droite et du centre, enfin, au commandant de la 6e division de cavalerie, avec ordre de se porter à l'attaque de Rezonville.

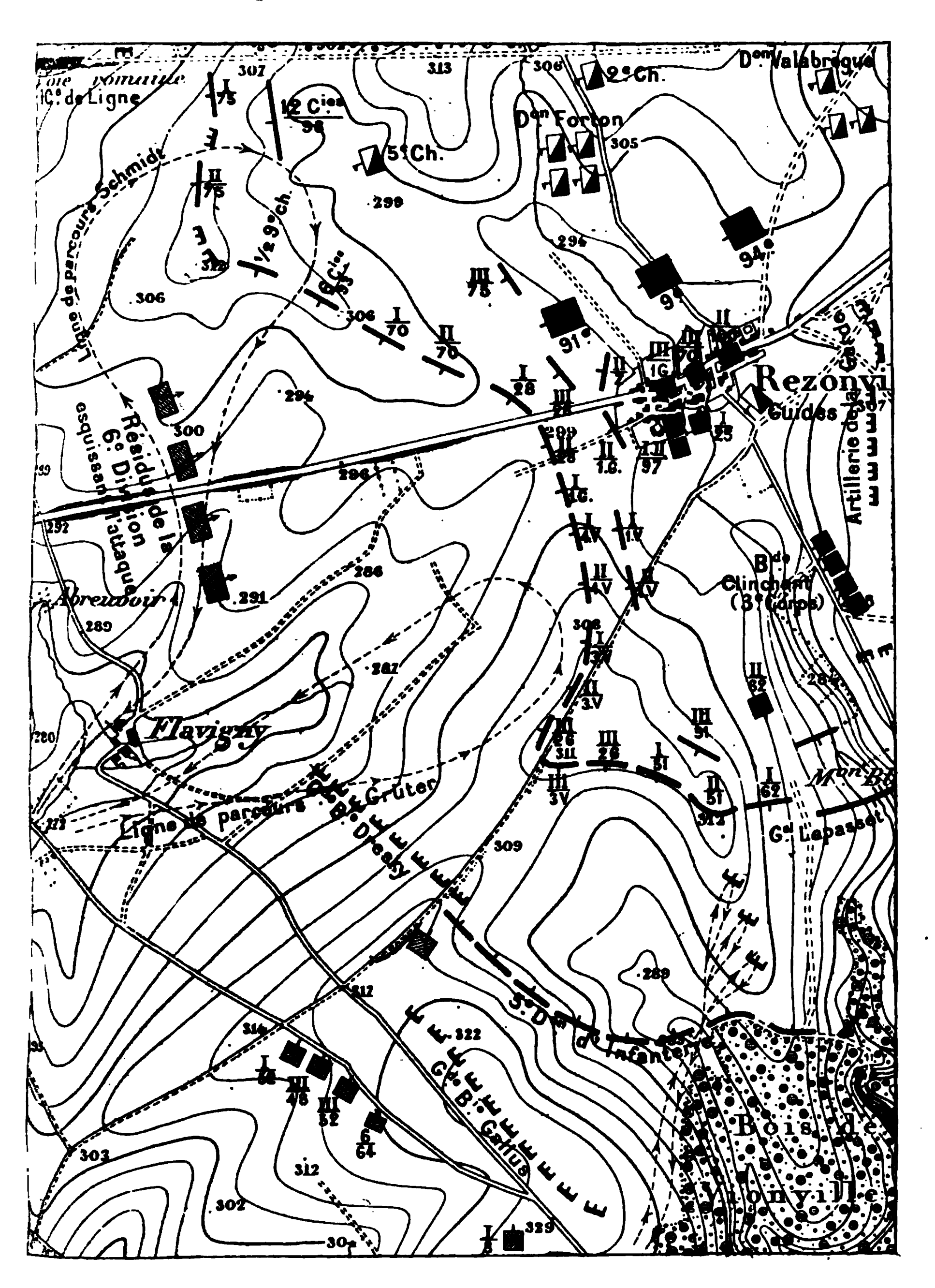
En conséquence, la grande batterie du centre (Dresky) exécuta, vers 8 heures, un bond en avant de quelques centaines de mètres, suivi d'un feu rapide.

Le général de Bredow, ignorant les ordres donnés par le Prince, galopa, furieux, vers le colonel de Dresky pour lui exprimer son mécontentement, car il avait recommandé expressément à cet officier supérieur de ne faire, en aucun cas, un changement de position avant la nuit.

---

(1) Voir page 461.

L'attaque nocturne des Allemands sur Rezonville.



Échelle 1/25,000.

L'ordre du prince Frédéric-Charles était formel.

Le général de Bredow et, avec lui, les autres généraux allemands ne purent comprendre immédiatement la haute portée morale d'une attaque entamée, au crépuscule, par des troupes épuisées, contre un ennemi supérieur en nombre et qui avait fait preuve jusqu'alors d'une grande bravoure.

Pour eux, c'était folie pure.

Le général de Voigts-Rhetz répondit par une fin de non-recevoir, en disant « qu'il était fermement résolu à conserver, quoi qu'il advint, la position de Tronville ».

Le général de Buddenbrock fit marcher sur Rezonville, à cheval sur la route de Metz, les quelques fractions de la 6e division d'infanterie (2 bataillons du 20e et 2 bataillons du 35e), encore susceptibles de quelque effort.

Le duc de Mecklenburg, mandé auprès du prince Frédéric-Charles au nord de Flavigny, avait reçu pour instructions de lancer une brigade de la 6e division de cavalerie, directement sur Rezonville, et de faire aboutir l'autre brigade sur le même point par le terrain au nord de la grande route.

Les batteries les moins éprouvées de la grande batterie de droite (5e division d'infanterie), en particulier celles du Xe corps, de la 16e et de la 25e division, celles-ci nouvellement arrivées sur le champ de bataille, poussèrent de l'avant et quelques-unes parvinrent, vers 8 h. 1/2, à couronner la croupe sud du plateau 311-312, mais elles furent presque aussitôt en butte à une fusillade intense, fournie par le IIe bataillon du 51e, le Ier bataillon du 62e et l'aile droite Lapasset, qui les contraignit à rétrograder.

A ce moment, accourait du même côté la brigade Grüter (3e uhlans, 6e cuirassiers et, en deuxième ligne, le 12e dragons). Accueillis, à brûle-pourpoint, par un feu violent de mousqueterie (3e et 4e voltigeurs de la Garde) les escadrons prussiens

défilèrent devant l'infanterie, l'espace de quelques centaines de mètres, puis se retirèrent en désordre.

La brigade Schmidt (1), laissant Flavigny à droite (Est), franchit la route de Verdun, piqua au Nord, puis tourna vers l'Est dans le but d'attaquer tout ce qu'elle rencontrerait.

Elle perdit du temps à s'ouvrir un passage parmi les quatre bataillons de la 6e division d'infanterie en mouvement sur Rezonville, et, c'est à 9 heures seulement, en pleine obscurité et n'ayant pour la guider que la lueur des coups de canon, qu'elle prit le galop.

Les 16e et 3e hussards formaient la première ligne, le 9e dragons, la seconde.

Cette brigade fut arrêtée, au sud du bois Pierrot, par de forts groupes d'infanterie, appartenant aux 75e, 93e, 70e et 91e, qui ouvrirent le feu sur elle à bout portant. Il y eut là un commencement de panique, et nombre de fantassins durent jouer de la baïonnette pour se dégager.

La brigade Schmidt revint à son point de départ, ayant éprouvé des pertes sensibles. Quant aux bataillons du IIIe corps poussés, des abords de Vionville, à l'attaque de Rezonville, ils s'arrêtèrent à un millier de mètres de cette localité puis revinrent sur leurs pas.

§ 11. — Les deux adversaires, à l'issue de la bataille.

A la chaleur brûlante d'une journée caniculaire succéda la fraîcheur d'une nuit presque froide et, sur le champ de bataille parsemé de morts et de blessés, il se fit, à partir de 10 heures du soir, un grand silence.

De part et d'autre, les troupes, après s'être rassemblées sommairement, se livrèrent au repos.

---

(1) Le colonel de Schmidt avait remplacé le général de Rauch blessé à une heure de l'après-midi.

Mais, pendant que les Allemands accablés de fatigue s'abandonnaient au sommeil, l'estomac vide, les Français, nerveux et alertes, ne s'endormaient pour la plupart qu'après avoir cassé la croûte et bu un quart de café.

a) Les pertes totales.

La bataille de Rezonville est la plus sanglante de toutes celles qui furent livrées pendant la guerre de 1870-1871.

Les Allemands engagèrent 58,000 hommes et en perdirent 16,000, ou 28 p. 100.

Les troupes françaises ayant combattu ou souffert du feu de l'ennemi atteignirent à peine le chiffre de 72,000 hommes et, sur ce nombre, 14,000 furent tués, blessés ou disparurent, soit 19,5 p. 100.

Ainsi, la bataille avait mis aux prises 130,000 hommes des deux nations, sur lesquels 30,000 étaient hors de combat.

b) Les bivouacs allemands.

Le Xe corps forma ses bivouacs entre Tronville et Puxieux.

La 5e division de cavalerie eut sa 11e brigade (Bredow) au sud-ouest de Puxieux, et les deux autres, à Lachaussée.

La brigade des dragons de la Garde, à l'exception d'un escadron laissé à Mars-la-Tour, s'établit pour la nuit près de Tronville.

Les bivouacs du Xe corps eurent, pour les couvrir au Nord et au Nord-Ouest, 4 bataillons de la 20e division, qui n'avaient pas été engagés (1).

Le IIIe corps mit ses troupes et les renforts reçus des Xe, VIIIe et IXe corps, au bivouac, face au Nord-Est, sur le terrain compris entre Vionville et la ferme Saint-Thiébault.

---

(1) Voir page 360.

Les avant-postes, très rapprochés, tinrent une ligne partant d'un point à 400 ou 500 mètres au nord de Vionville pour aboutir au ravin de Sainte-Catherine, en passant par la lisière nord du bois de Saint-Arnould.

La 32e brigade (16e division) et le 11e d'infanterie (IXe corps) bivouaquèrent au sud de ce bois.

La 25e division (IXe corps) passa la nuit dans la plaine de Geai, ayant sa cavalerie près de la ferme Sainte-Catherine.

Elle eut des avant-postes, face au Nord, à l'intérieur du bois des Ognons, depuis le ravin de Sainte-Catherine jusqu'à la route d'Ars à Gravelotte.

Vers 10 heures du soir, après que les derniers coups de canon eurent été tirés, le prince Frédéric-Charles envoya porter de tous côtés cet ordre laconique : « *On se maintiendra sur le champ de bataille* ».

Il se porta ensuite sur Gorze, où fut établi son quartier général.

c) Les bivouacs français.

4e corps. — Les troupes du général de Ladmirault furent réunies en bon ordre (1), vers le milieu de la nuit, auprès de Doncourt (cavalerie, réserve d'artillerie et division Grenier), au nord de Butricourt (division de Cissey), enfin, de part et d'autre de Bruville (division Lorencez).

Le 4e corps, encouragé par le succès de sa 1re division au ravin de la Cuve, brûlait du désir de combattre, et, après quelques heures de repos, son chef aurait pu obtenir de lui de grands efforts.

3e corps. — Des 3 divisions d'infanterie du 3e corps, présentes à la bataille, une seule (Nayral) était restée complètement réunie au sud et près de Saint-Marcel.

---

(1) Voir page 438.

Elle y demeura toute la nuit, et la réserve d'artillerie, ainsi que la division de cavalerie Clérembault, bivouaquèrent aux abords du village.

La division Aymard, répartie entre les environs de Saint-Marcel et Villers-aux-Bois (44e, 60e et 80e de ligne), avec un régiment (85e) au nord-ouest de Rezonville, resta où elle était jusqu'au lendemain matin.

La division Montaudon offrait, après la bataille, un éparpillement encore plus grand. Elle avait les 51e et 62e de ligne au plateau 312-311 (sud-ouest de Rezonville), 2 bataillons (Ier et IIe) du 95e dans cette localité, un bataillon (IIIe) du 81e, au Nord-Ouest, le 18e bataillon de chasseurs, sur le chemin de Gravelotte à Ars; enfin 2 bataillons du 81e (Ier et IIe) et un bataillon (IIIe) du 95e, en observation devant ou dans le bois des Ognons.

Vers le milieu de la nuit, les 51e et 62e furent appelés, par ordre du commandant en chef, à Gravelotte.

Les autres troupes de cette division bivouaquèrent sur les emplacements où la nuit les avait trouvés.

La division Metman, qui commença d'arriver à Gravelotte, venant de Plappeville, à 8 heures du soir, prit, par ordre du maréchal Bazaine, vers 10 h. 1/2, un dispositif de défense autour de cette localité, face au Nord, à l'Ouest et au Sud.

6e corps. — Au 6e corps, si l'on excepte la division Tixier, qui avait 2 régiments (4e et 12e) à la lisière nord du grand bois de Tronville et 2 régiments (10e et 100e) au bois de Saint-Marcel, les troupes restèrent mélangées confusément sur le terrain compris entre le bois Pierrot et Rezonville, sans compter trois bataillons qui s'étaient enfuis jusqu'à la maison de poste de Gravelotte, au moment de la charge nocturne des hussards Schmidt.

Les divers groupes du 6e corps passèrent la nuit où ils étaient, sauf que les 4e et 12e (division Tixier) allèrent camper au nord-est de Saint-Marcel.

Garde. — A l'issue des engagements de la journée, la division des voltigeurs de la Garde, à l'exception d'un bataillon (IIIe) du 4e régiment resté près de Gravelotte, fut rassemblée au sud de Rezonville et organisa, face à l'Ouest, un service de sûreté rapprochée.

La division des grenadiers, au même moment très morcelée, eut un régiment (1er) à l'ouest de Rezonville, un régiment (2e) au nord-est de ce village, un régiment (3e) en marche pour retourner à Gravelotte, et les zouaves, au nord-ouest de Rezonville.

L'artillerie demeura sur sa position à l'est de Rezonville.

Quant à la division de cavalerie, d'abord réduite à la brigade cuirassée, puis rejointe, à 10 h. 1/2 du soir, par la brigade des lanciers et dragons, elle passa la nuit à l'ouest de Gravelotte.

2e corps. — Le 2e corps a eu tout le temps de se reconstituer au sud et près de Gravelotte.

A la tombée de la nuit et jusqu'au lendemain matin, ses deux divisions accolées bivouaquèrent en faisant face au bois des Ognons.

La division de cavalerie Valabrègue resta où elle était après la charge Bredow, entre les bois Pierrot et Leprince.

La brigade Lapasset, comptant au 2e corps, demeura avec le 84e et le IIIe bataillon du 97e sur le terrain de la Maison-Blanche pendant que les deux autres bataillons du 97e continuaient à occuper Rezonville.

Tard dans la nuit, toute la brigade Lapasset fut réunie, par ordre supérieur, dans cette localité déjà encombrée de troupes et de blessés.

Réserves générales. — La division de la réserve de cavalerie Forton quitta les abords du bois Pierrot pour établir ses bivouacs au nord-ouest de Gravelotte.

La réserve générale d'artillerie de l'armée, réduite à

8 batteries, fut réunie, après la bataille, auprès de Gravelotte.

Le commandant en chef se dirigea, entre 9 heures et 10 heures du soir, sur Gravelotte, où il passa le reste de la nuit.

L'état-major général en fit autant.

d) Troupes françaises disponibles pour recommencer la lutte le 17 au matin.

Le 16 au soir, à la suite de l'arrivée tardive des divisions Metman (3e corps) et Lorencez (4e corps) sur le champ de bataille, l'armée de Lorraine disposait de 14 divisions d'infanterie et de 4 divisions de cavalerie, sans compter le 2e chasseurs d'Afrique.

Sur les 14 divisions d'infanterie, 9 étaient passablement réunies, savoir :

3 divisions du 4e corps ;
1 division (Metman) du 3e corps ;
1 division (Nayral) du 3e corps ;
1 division (Tixier) du 6e corps ;
2 divisions du 2e corps ;
1 division (Deligny) de la Garde.

Parmi ces 9 divisions, 2 (Metman, Lorencez) n'avaient pas vu le feu et 2 (Tixier et Deligny) avaient été peu engagées. A ces 4 divisions, on est en droit d'ajouter la division Aymard, assez morcelée mais dont les éléments étaient presque intacts.

Le maréchal Bazaine aurait donc pu reprendre la lutte, le 17, à la pointe du jour, avec 9 divisions, dont deux fraîches et deux ou trois fort peu éprouvées, en les faisant soutenir par la presque totalité des batteries et appuyer par la valeur d'au moins 3 divisions de cavalerie.

Mais un tel projet était bien loin de l'esprit du commandant

en chef, dont l'unique préoccupation, après la bataille, fut de ramener son corps d'armée à portée de canon du camp retranché de Metz.

L'auto-investissement qu'un Bazaine incapable et fourbe allait imposer à son armée, rendait inéluctable le succès de la manœuvre de Saint-Privat.

La perte de l'armée de Lorraine est inscrite dans l'ordre de retraite que son chef a signé, entre le 16 et le 17, vers minuit.

§ 12. — Les généraux et les troupes à la bataille de Rezonville.

Par la variété des situations et les événements multiples qui en découlèrent, la bataille de Rezonville offre une ample moisson d'enseignements.

L'analyse des faits de guerre du 16 août 1870, et en particulier de la bataille qui s'est livrée ce jour-là, permet d'apprécier très exactement le caractère et la capacité des généraux opposés.

Cette journée met également en lumière la valeur des troupes d'après leurs qualités innées ou acquises.

a) Le haut commandement allemand.

Moltke avait écrit dans sa directive du 15, 6 h. 1/2 du soir :

« C'est par une vigoureuse offensive de la IIe armée dans « la direction de Metz à Verdun, *par Fresne et par Étain*, « que l'on peut recueillir les fruits de la victoire (?) du « 14 août. »

Le prince Frédéric-Charles, qui avait son siège fait et donné ses ordres en conséquence, agit autrement et se contenta d'envoyer les IIIe et Xe corps avec les 6e et 5e divisions de cavalerie, l'un à Mars-la-Tour, l'autre, à Saint-Hilaire, non

en vue de prendre l'offensive sur les plateaux entre Metz et Verdun, mais uniquement, pour protéger, en qualité de flanc-gardes, les autres corps de la IIe armée pendant leur marche de la Moselle vers la Meuse.

Moltke entrevoyait la possibilité de rencontrer l'armée de Lorraine entre Metz et Verdun, tandis que le prince Frédéric-Charles n'admettait pas cette hypothèse et croyait fermement les Français en mouvement vers l'Ouest depuis le soir du 14 août.

Le chef du Grand État-Major aurait dû donner à la IIe armée une prescription nette dans le sens de ses vues, et non, faire suivre la phrase, reproduite, ci-dessus, de sa directive du 15, par cette autre qui en atténuait l'effet :

« Le commandant en chef de la IIe armée demeure chargé « de cette opération, *d'après sa propre inspiration* et avec tous « les moyens dont il dispose. »

Mais, comme on a pu le remarquer dans plusieurs circonstances antérieures, Moltke ne possédait qu'à un degré assez faible la qualité rare et précieuse que Napoléon appelle « le courage de l'improviste ».

Le combat de Borny et la retraite consécutive de l'armée française avaient créé une situation nouvelle à laquelle il convenait de faire face sans retard ; or, Moltke ne savait se décider qu'après mûre, autant dire, longue réflexion.

Il avait vu juste, le 15 au soir, mais sa conviction n'était pas encore assez profonde pour lui donner le courage de l'imposer.

Le prince Frédéric-Charles a contrevenu à l'esprit et même à la lettre de la directive du 15, 6 h. 1/2 du soir, en s'appuyant sur la phrase où l'on faisait appel à son initiative.

La faute est flagrante ; elle aurait amené la ruine complète des IIIe et Xe corps allemands, le 16 août, si l'armée française eût été commandée par n'importe qui, à la condition que ce fût un brave homme.

L'ordre de la IIe armée, pour la journée du 16, place le

IIIe corps et la 6e division de cavalerie, à Mars-la-Tour, face à Metz, pendant que le Xe corps et la 5e division de cavalerie iront se poster à Saint-Hilaire, face à Verdun.

En se plaçant au point de vue allemand, de quelque manière que l'on envisage la situation vraisemblable de l'armée française le 15 au soir, il est impossible de justifier le dispositif de ces deux corps et de ces deux divisions de cavalerie pour la journée du 16 août.

Les IIIe et X^e corps, bientôt rejoints par le IXe corps, auraient dû former une armée d'observation groupée aux environs de Chambley, face au Nord, ayant les 5e et 6e divisions de cavalerie réunies sous un même chef vers Labeuville, face à l'Est, avec détachements à Mars-la-Tour et à Conflans.

La place du prince Frédéric-Charles eût été, le 16, auprès de cette petite armée, la première à rencontrer l'ennemi, car les corps envoyés vers la Meuse ne pouvaient combattre avant le 18 août.

Dans ces conditions, la présence de l'armée française, déjà signalée la veille au soir, bien qu'imparfaitement, dans la région de Rezonville, aurait été confirmée par les reconnaissances de cavalerie, lancées le 16 à la pointe du jour.

En continuant notre hypothèse, le IIIe corps est à Gorze et aux Baraques, le 16, à 9 heures du matin, dans le temps que le Xe corps occupe Chambley et Xonville et que le IXe corps se porte, en deux colonnes, sur Chambley, par Corny, Gorze, et par Arry, Arnaville, Waville.

Une fois reconnus à Saint-Marcel, Rezonville et Gravelotte, les Français se mettent-ils en mouvement vers l'Ouest?

On met la main dessus en les attaquant.

Restent-ils, au contraire, immobiles?

On se borne à les surveiller.

Il convient de dire que ces dispositions hypothétiques auraient eu pour corollaire l'arrivée, dans la nuit du 16 au 17, de deux corps de la Ire armée (VIIe et VIIIe) et de deux corps

de la IIe armée (saxons et Garde) sur le front : Ars—Gorze—les Baraques—Chambley—Xonville—Sponville—Hannonville.

La psychologie, aujourd'hui bien connue, de Bazaine, permet de croire que si l'hypothèse ci-dessus se fût réalisée, l'armée française ne se serait pas battue, le 16, et aurait reculé, par ordre, le 17, sur les positions qu'elle a défendues, le 18, au cours de la bataille de Saint-Privat.

b) Alvensleben et le IIIe corps.

La personnalité du général d'Alvensleben est mise en pleine lumière par les événements de la journée du 16 août.

Déjà, la veille, cet officier général avait fait preuve d'une perspicacité peu commune, en jetant tout le IIIe corps sur la rive gauche de la Moselle, malgré les hésitations du grand quartier général, voire même, du prince Frédéric-Charles.

Trompé par les idées fausses contenues dans l'ordre de la IIe armée du 15 au soir et ne sachant rien des opérations que la 5e division de cavalerie avait effectuées ce jour-là, le général d'Alvensleben marche comme dans un brouillard, le 16, jusque vers 10 heures du matin, mais alors, un mot du général de Rheinbaben suffit à déchirer le voile et, dès cet instant, le commandant du IIIe corps entrevoit nettement le rôle glorieux qu'il se sent capable de remplir et qui consiste à immobiliser l'ennemi, au pis-aller, à s'accrocher à lui, de façon à retarder sa marche sur Verdun pour donner le temps aux autres corps d'armée d'accourir.

Chez le général d'Albensleben, le caractère, l'intelligence et l'art se faisaient un juste équilibre.

Mais les circonstances l'ont bien servi, car sa ténacité inébranlable aurait été, comme pour Mac-Mahon à Frœschwiller, la cause de sa ruine sans la passivité criminelle du commandant de l'armée de Lorraine.

L'illustre chef du IIIe corps prussien avait les défauts de ses qualités.

On le vit bien, en 1873, lorsqu'à la suite d'un froissement d'amour-propre, que son caractère ne lui permettait pas de supporter, le général d'Alvensleben demanda sa retraite, en pleine possession de ses moyens et ayant encore vingt ans à vivre.

Le général d'Alvensleben est un produit du Grand État-Major, de cette institution unique au monde, à laquelle les armées prussiennes de 1866, et allemandes de 1870, sont redevables de leurs succès foudroyants.

Le jeune officier bien doué, quand il quitte la Kriegsakademie aux environs de la trentaine, a vu s'ouvrir des horizons qu'il ne soupçonnait pas et, outre que sa tête s'est meublée de connaissances d'un ordre élevé, il a acquis une bonne méthode de travail pour résoudre les questions d'art militaire.

Si là se bornait son éducation comme collaborateur du haut commandement en attendant de l'exercer lui-même, les résultats seraient médiocres. Heureusement pour lui, les réorganisateurs de l'armée prussienne après Iéna avaient su comprendre que, l'homme atteignant son entier développement cérébral entre quarante et cinquante ans, il fallait que les futurs généraux fussent entièrement formés à 45 ans.

Il existe, par suite, à Berlin, un centre de hautes études militaires, portant le titre de Grand État-Major, où les meilleurs parmi les officiers sortis de la Kriegsakademie viennent, en qualité d'officiers d'état-major, accomplir cinq ou six stages, d'une durée totale de 6 à 8 ans, qui s'échelonnent sur une quinzaine d'années.

Les travaux de cette usine intellectuelle portent sur la conduite de la guerre d'après la méthode des cas concrets, et aussi, sur l'histoire des campagnes de l'époque moderne, voire même, contemporaine.

Dans ces conditions, l'officier d'état-major est *amené à produire*, comme le fait, en campagne, un officier général pourvu d'un commandement important.

Cette gymnastique cérébrale est l'origine de la force contenue dans le Grand État-Major, force dont Moltke a dit :

« La France peut nous l'envier, elle ne la possède pas. »

L'art de la guerre ne s'acquiert pas aux environs ou au delà de la cinquantaine.

On épilogue en tous pays sur le haut commandement.

Le seul et unique moyen d'assurer son recrutement réside dans l'organisation et le fonctionnement d'un grand état-major établi sur le modèle de celui de Berlin.

Cette institution est telle qu'un Alvensleben, n'ayant à son actif que la campagne de Bohême (1866), faite dans le grade de brigadier, a pu se révéler grand capitaine le 16 août 1870, tandis que ses adversaires, placés à la tête des corps d'armée de Lorraine, comptaient de nombreuses campagnes, mais ne possédaient pas des aptitudes supérieures à celles d'un bon colonel.

Le III[e] corps était, sans conteste, le meilleur de l'armée prussienne, par son recrutement, son instruction tactique et son entraînement.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, le prince Frédéric-Charles, éducateur incomparable, commandait depuis dix ans le corps du Brandebourg et l'avait amené à un degré de perfection inconnu ailleurs.

C'est grâce à cette circonstance et à la haute valeur du général d'Alvensleben que le III[e] corps a pu faire échec, le 16 août, à des forces triples mais fort mal dirigées.

c) Voigts-Rhetz et le X[e] corps.

Il n'en allait pas de même au X[e] corps composé de très bonnes troupes au service d'un chef, le général de Voigts-Rhetz, notoirement insuffisant.

Sous peine d'alourdir un texte déjà trop chargé, on ne saurait résumer ici les nombreuses erreurs de commandement que cet officier général a commises, le 16 août, erreurs qui ont été signalées, puis commentées au cours de cette étude et dont les conséquences eussent été encore plus funestes à l'Allemagne si le général d'Alvensleben ne se fût trouvé là pour les pallier, autant que le permettaient les convenances vis-à-vis d'un collègue plus ancien de grade.

Pour ne citer que les trois faits de guerre les plus marquants, parmi ceux auxquels le Xe corps a participé :

L'échauffourée de la 20e division dans le grand bois de Tronville et son rappel à Tronville, le désastre de la brigade Wedel, enfin le retard de la cavalerie Rheinbaben à se réunir au nord-ouest de Mars-la-Tour, sont imputables, pour la plus grande part, au général de Voigts-Rhetz.

Il y a deux sortes de généraux : ceux qui pensent par eux-mêmes et ceux qui ne peuvent rien sans le secours de leur chef d'état-major ou d'un officier d'ordonnance. Les premiers, comme Alvensleben, sont capables de grandes actions, les autres, tel Voigts-Rhetz, surmontent avec peine les difficultés de leur tâche en se traînant à la remorque d'un Caprivi.

d) Le général de Barnekow et la 16e division.

On ne peut rendre responsable le général de Barnekow des échecs subis par les 72e, 40e et 11e régiments d'infanterie prussienne, lancés, les uns après les autres, à l'attaque de Rezonville en partant de la lisière nord du bois de Saint-Arnould.

Ces attaques dirigées contre un ennemi énergique et nombreux étaient vouées à l'insuccès, et, d'autre part, la faible largeur du bois de Saint-Arnould interdisait le déploiement simultané de plus d'un régiment, à moins d'empiéter sur le bois des Ognons très touffu et d'un parcours extrêmement difficile.

Le général de Barnekow ne pouvait donc pas agir autrement qu'il a fait, mais il a été dupe de l'erreur inconcevable qu'avait commise le commandant de la 5e division d'infanterie, depuis longtemps sur les lieux, en le pressant, vers 3 h. 1/2, de dégager l'aile droite du IIIe corps par une attaque débouchant du bois de Saint-Arnould sur Rezonville considéré par lui comme en dehors de l'aile gauche française.

Des trois attaques Barnekow, la dernière surtout, menée par le 11e ayant à sa tête un colonel de toute première valeur, montre de quels efforts héroïques était capable un régiment d'infanterie prussienne, supérieurement commandé.

e) L'infanterie allemande.

D'une façon générale, les fantassins allemands valent surtout par leurs officiers.

C'est donc aux majors, aux capitaines et lieutenants qu'il convient d'attribuer le mérite des actions vives, énergiques et ordonnées qui ont illustré l'infanterie allemande, le 16 août, en particulier, les bataillons et compagnies du IIIe corps.

Cette infanterie avait été dressée en vue du combat par des exercices méthodiques en terrains variés ; et les manœuvres d'automne avaient appris aux cadres supérieurs comment il faut se comporter sur le champ de bataille d'après les circonstances de but et de moyens, en tenant compte des agissements de l'ennemi.

En outre, le niveau moral des troupes était très élevé, parce que chacun et tous comprenaient qu'il s'agissait pour l'Allemagne d'être ou de ne pas être.

f) L'artillerie allemande.

A la bataille du 16, l'artillerie du Xe corps ne compte pas, en tant que grande unité, puisque, à part les 6 batteries d'aile gauche qui ont combattu pour le compte de la brigade

Wedel, toutes les autres ont été englobées dans les grandes batteries du IIIe corps.

Ces grandes batteries, au nombre de quatre, puis de trois, ont, seules, permis au général d'Alvensleben de saisir puis de conserver avec son infanterie les trois points d'appui : bois de Vionville et de Saint-Arnould, Flavigny, Vionville, sans lesquels il ne lui eût pas été possible de s'asseoir sur le terrain de combat et de résister jusqu'à la nuit.

De même, les batteries de la 16e division (Barnekow) et celles de la 25e division (hessoise) vinrent se fondre dans les grandes batteries de droite et du centre du IIIe corps.

Le général de Bredow a été l'âme de l'artillerie allemande à la bataille de Rezonville. Comme directeur de l'École pratique de tir de l'artillerie prussienne, cet officier général avait su inculquer aux officiers confiés à ses soins, non seulement, de bonnes méthodes de tir, mais encore, des notions justes sur le rôle de l'artillerie au combat des trois armes. Son influence sur les progrès réalisés en Prusse, de 1867 à 1870, sous le double rapport de la technique et de la tactique, est comparable à celle qu'a exercée le général Langlois sur l'artillerie française pendant ces quinze dernières années.

Joignant à de hautes qualités intellectuelles un caractère énergique et une grande activité, le général de Bredow était l'homme qu'il fallait pour opposer une barrière d'acier aux attaques de l'ennemi et les faire tourner à l'avantage de son parti.

En outre, le général de Bredow sut faire écraser sous des feux convergents les batteries isolées de l'adversaire quand elles se montraient entreprenantes ou importunes et, par l'effet moral obtenu sur un point, il provoqua, souventes fois, la retraite des batteries voisines.

En fait, les 126 canons, portés plus tard à 174, qui formèrent l'ossature du combat soutenu par le IIIe corps prussien, maîtrisèrent, dès midi, le terrain compris entre le bois de Tronville et le bois de Saint-Arnould, en faisant échec à

l'artillerie française qui disposait d'un nombre de pièces trois fois plus grand.

Ce résultat, l'artillerie prussienne le dut à sa valeur tactique, à ses méthodes de tir, à la supériorité de son matériel et, pour une large part, au général de Bredow.

g) La cavalerie allemande.

Le général d'Alvensleben a fait la plus juste critique qui soit, — et combien cruelle, — du sens tactique des chefs de la 5e et de la 6e division de cavalerie lorsque, peu de temps après la guerre, il a écrit au sujet de la bataille de Rezonville :

« Je disposais de 9,000 cavaliers excellents, mais non « d'une cavalerie en rapport avec cet effectif. »

En tant qu'escadrons, régiments, brigades, la cavalerie prussienne, supérieurement montée, très instruite dans le détail et composée d'hommes maniant bien leurs chevaux, n'avait pas de rivale au monde.

Ces solides qualités disparurent, en grande partie, sur le champ de bataille du 16, de par l'incapacité des généraux.

h) Le haut commandement français.

La psychologie de Bazaine s'étale en marge des événements militaires et politiques survenus en Lorraine à partir du 5 août 1870.

A la bataille de Rezonville, une idée domine tous les actes du commandant en chef ; elle consiste à rester étroitement lié à la place de Metz. Battre l'ennemi, Bazaine n'en a cure : ce qu'il veut, c'est ramener l'armée dans le camp retranché pour la soustraire à de nouvelles défaites et disposer ainsi d'une force imposante au service de ses visées politiques, le jour qu'il juge très proche où l'Empire tombera.

Bazaine était absolument incapable de faire mouvoir et combattre une armée de 150,000 hommes, mais s'il a eu le

sentiment de sa faiblesse, rien dans sa correspondance et ses propos ne décèle un aveu d'impuissance.

Les commandants des corps de l'armée de Lorraine participaient tous, plus ou moins, à la faiblesse de leur temps.

Le maréchal Canrobert avait été un très brillant colonel en Algérie, mais, en Crimée comme à Solférino, il s'était montré au-dessous de ses hautes fonctions. A Rezonville, la direction qu'il a imprimée aux troupes du 6e corps peut être considérée comme nulle.

Le maréchal Lebœuf, ancien ministre de la guerre, l'homme aux boutons de guêtre, s'était distingué en Crimée dans le grade de colonel d'artillerie et avait pris une part très active à la campagne de 1859 en Italie, surtout comme constructeur de ponts de bateaux.

C'était un brave et digne officier dans toute l'acception du terme, mais le dévouement qu'il portait à l'Empereur paralysait son jugement et, d'autre part, il ne savait absolument rien du combat de l'infanterie, ni de la guerre en général.

Le général Bourbaki était taillé sur le modèle du maréchal Canrobert.

Plein de feu et d'ardeur, il a développé, le 16 août, dans l'après-midi, une très grande activité pour employer les bataillons de la Garde qu'il avait sous la main à boucher les trous de la ligne de bataille et à venir en aide au général Lapasset.

Le général Frossard, supérieurement doué au point de vue intellectuel et ingénieur militaire d'un réel mérite, devait à la faveur impériale de commander un corps d'armée, bien qu'il fût complètement étranger au service des troupes.

Le 16 août, dès les premiers coups de canon, ses deux divisions disponibles lui échappèrent et, soit que Bazaine n'ait

pas voulu les soutenir avec le 6e corps, soit que lui-même n'ait fait aucune démarche dans ce sens, elles furent abandonnées à leur fâcheux destin.

Plus tard, un peu après midi, on vit le général Frossard s'agiter fiévreusement, à l'ouest et près de Rezonville, dans le but de faire recueillir les derniers éléments de son infanterie en retraite par quelques régiments de cavalerie.

Il disparut ensuite de la scène et alla rassembler les débris du 2e corps au sud et près de Gravelotte.

Le général de Ladmirault tranche sur ses collègues par des qualités de commandement très personnelles, mais il était de son temps et ne pouvait échapper à l'ambiance d'une époque de profonde décadence militaire.

i) Les officiers français.

Les officiers de l'armée du Rhin ignoraient de la tactique appliquée au terrain jusqu'au terme lui-même.

Le service en campagne n'était pas exécuté en temps de paix, et, sauf au camp de Châlons, où s'exécutaient, chaque année, des manœuvres puériles, on ne simulait jamais une opération de guerre.

Seuls, les vieux officiers ayant fait campagne possédaient une certaine expérience du combat, et encore était-elle faussée par le désordre incroyable qui avait accompagné et suivi les batailles de la guerre de 1859 en Italie.

Les jeunes avaient entendu dire, maintes fois, par leurs anciens : « Sur le champ de bataille, c'est bien simple : on fonce sur l'ennemi ».

On ne doit donc pas être surpris de la timidité des troupes françaises, succédant à leur hardiesse, après qu'elles eurent été, une première fois, engagées contre un ennemi brave, instruit et bien commandé.

Si les officiers français de cette époque étaient de grands ignorants sous le rapport tactique, ils possédaient de solides

qualités morales et, en particulier, un esprit de camaraderie et de solidarité, très fort, qui était dû, pour une bonne part, à l'avancement par régiment et à des changements de garnison fréquents.

Ne sachant rien de la guerre, les officiers donnèrent à leurs hommes l'exemple de la bravoure.

Quant aux autres devoirs du commandement, ils les remplirent aussi bien qu'ils purent.

Les soldats jouissaient d'une liberté si grande qu'ils échappaient souvent à leurs chefs, sans mauvaise intention, d'ailleurs.

Après une attaque victorieuse, leur remise en main était interminable.

En ce temps-là, le « débrouillez-vous » légendaire présidait à tout, et l'opération la plus simple occasionnait un désordre inouï.

j) L'infanterie française.

Les soldats de l'armée de Lorraine peuvent être comparés aux vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna.

A la bataille de Rezonville, chaque fois que les fantassins français se sont engagés, à nombre égal contre les fantassins allemands, tout en échappant plus ou moins, par suite de circonstances favorables, au tir de l'artillerie, le succès leur a été dévolu.

On a mis ces résultats sur le compte du chassepot. Mais ce fusil n'était supérieur au dreyse qu'aux distances supérieures à 500 mètres et l'on s'est battu de plus près, au bois de Tronville, au ravin de la Cuve, au plateau 312-311, enfin sur le terrain de la Maison-Blanche.

Si donc les fantassins français l'ont emporté sur leurs émules, lorsque l'artillerie allemande n'a pu intervenir qu'imparfaitement, ils le doivent à leurs qualités de race.

Avant que l'orgueil consécutif aux victoires de 1866 et

de 1870 se fût emparé des Prussiens au point de les aveugler sur leurs défauts et de les inciter au mépris de l'adversaire, on professait dans l'armée prussienne des idées très justes sur la valeur comparative des tirailleurs français et prussiens d'après l'expérience des guerres de 1813 à 1815.

C'est ainsi que le général comte de Waldersée, auteur d'une méthode d'enseignement du combat de tirailleurs, devenue classique dans l'armée prussienne, il y a plus d'un demi-siècle, écrivait :

« Dans les guerres de 1813 à 1815, on reconnut par expé-« rience que les voltigeurs français étaient généralement « supérieurs à nos tirailleurs, même aux chasseurs volon-« taires des classes instruites.....

« Un grand nombre de rapports officiels, des ordres éma-« nés de chefs supérieurs, que l'on a conservés et qui sont « connus de la jeunesse militaire grâce à quelques monogra-« phies, etc., reconnaissent franchement la supériorité de « l'ennemi sous ce rapport.....

« On ne doit pas attribuer cette supériorité des armées de « Napoléon à leur plus grande expérience de la guerre, car « elle se manifesta encore au commencement de la campagne « de 1813, alors qu'un petit nombre seulement de vétérans, « échappés à la congélation et au typhus, combattaient « encore dans les rangs français et que ceux-ci étaient for-« més en très grande majorité de jeunes conscrits. En cette « occasion, on vit se manifester d'une manière irréfutable « l'adresse naturelle des Français, leur agilité plus grande, « vis-à-vis du tempérament physique et moral plus lourd « des Allemands, et ces avantages étaient surtout évidents « dans le combat de tirailleurs..... »

k) L'artillerie française.

D'une façon générale et sauf de rares et très honorables

exceptions, le rôle qu'a joué l'artillerie française à Rezonville est presque insignifiant. Mais, pour être juste, il faut, quand on étudie les péripéties de cette bataille, avoir toujours présente à l'esprit l'énorme puissance de l'artillerie allemande comparée à la faiblesse insigne de sa rivale.

l) La cavalerie française.

Les divisions de cavalerie de l'armée de Lorraine avaient pour chefs des généraux très ferrés sur les détails du service intérieur et bons évolutionnistes, modèle 1829.

Ces connaissances furent d'un poids léger sur le champ de bataille et, par contre, contribuèrent à alourdir encore des troupes qui n'avaient jamais manœuvré que par régiment, et seulement, sur le terrain d'exercice.

Les généraux Desvaux et du Barail auraient probablement fait mieux si les circonstances leur eussent permis de développer leurs aptitudes très réelles au commandement d'une masse de cavalerie.

m) Les forces morales.

La lecture des rapports officiels rédigés le lendemain de la bataille de Rezonville donnent presque tous l'impression que, dans le camp français, on croyait être victorieux.

Cependant, le 16 au soir et la nuit suivante, l'ennemi était resté en présence de l'armée française et s'il n'avait pu avancer il n'avait pas non plus reculé.

L'illusion de croire que la victoire consiste à conserver ses positions et à coucher sur le champ de bataille avait sa source dans la campagne de 1859, durant laquelle le succès de chaque combat ou bataille n'avait pas dépassé les limites du terrain de la lutte.

Et puis, le désordre extraordinaire constaté dans la nuit du 16 au 17 août, autour de Rezonville et vers Gravelotte, n'avait

guère ému des colonels et des généraux qui se rappelaient avoir vu le même spectacle, le soir de Magenta et de Solférino.

Donc, à l'issue de la bataille de Rezonville, un certain optimisme régnait encore dans l'armée de Lorraine, en dépit des revers antérieurs et malgré les pertes, les fatigues et les privations de la journée, faisant suite aux misères des jours précédents.

C'est là une preuve indéniable que l'armée de Lorraine, depuis sa réunion au sud de la Sarre jusqu'à la date du 16 au soir, était loin d'avoir épuisé ses réserves de force morale.

Bien différente avait été l'armée prussienne de 1806, avant même d'avoir combattu.

Le récit qu'on va lire, et qui est extrait de l'histoire de la campagne de 1806 par le colonel de Massenbach, chef d'état-major du prince de Hohenlohe, n'a pas eu d'équivalent parmi les troupes de l'armée française du mois d'août 1870.

La scène se passe dans la ville d'Iéna, le 11 octobre 1806, dans la soirée, trois jours avant la bataille que l'on sait.

« Le prince (Hohenlohe) allait se mettre à table quand « s'éleva soudain un violent tumulte; on criait que l'ennemi « n'était plus qu'à une petite lieue! Cela était impossible, car « nous avions des troupes sur toutes les routes aboutissant à « la ville, et l'on n'avait aucun rapport qui concordât avec « un pareil bruit. Il circula néanmoins, comme une traînée « de poudre, parmi les soldats qui stationnaient autour et à « l'intérieur d'Iéna, et l'effet en fut tel que le prince fut forcé « d'aller lui-même mettre le holà. C'était un désordre « immense, honteux... De tous côtés, on criait que les Fran- « çais arrivaient en forces; qu'ils avaient déjà refoulé les « avant-postes... et personne, bien entendu, ne pouvait dire « dans quelle direction. Sur la route de Weimar se pressait « une cohue de soldats de toutes armes prétendant aller à la « rencontre de l'ennemi auquel ils tournaient le dos! »

. . . .

s) Conclusion.

Le général de Woyde (1) cherchant à discerner les causes profondes des résultats obtenus, de part et d'autre, à la bataille de Rezonville, est arrivé à cette conclusion :

« A Mars-la-Tour (Rezonville), comme à Spicheren, ce ne « furent pas seulement deux armées qui furent opposées « l'une à l'autre, mais deux méthodes tout à fait différentes, « et la victoire échut, dans les deux circonstances, à la « méthode la meilleure, l'une se manifestant par une activité « débordante de vie et d'intelligence, l'autre par la routine et « l'inaction. »

Ce jugement s'applique tout aussi bien, depuis Moukden, aux Japonais et aux Russes, les premiers, formés à l'école de l'armée prussienne, les seconds, comme les Français de 1870, ignorants, inertes, mais d'une bravoure inlassable.

Les officiers d'un grand pays comme le nôtre portent en eux le germe de la victoire ou de la défaite, suivant que, pendant la paix, ils ont acquis, à la suite d'efforts ardents et soutenus, une supériorité marquée sur leurs futurs adversaires, ou bien, se sont laissés dépasser par eux.

Cette vérité, qui découle de l'étude des événements survenus en Lorraine depuis le 5 jusqu'au 16 août au soir, est un puissant aiguillon pour les officiers qui assument la noble et lourde tâche de préparer la victoire, sauvegarde suprême de l'indépendance nationale.

---

(1) *Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870-1871*, chez Chapelot (1899).

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE REZONVILLE

CHAPITRE XI.

La journée du 15 août.

CHAPITRE XII.

La journée du 16 août en dehors du champ de bataille.

CHAPITRE XIII.

La bataille de Rezonville jusque vers 1 heure.

CHAPITRE XIV.

La bataille de Rezonville jusque vers 4 h. 1/2 du soir.

CHAPITRE XV.

La bataille de Rezonville depuis 4 h. 1/2 du soir jusqu'à la nuit.

CROQUIS DANS LE TEXTE

CARTES HORS TEXTE

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cie, 2, rue Christine.

Carte N° 34



Marcel
Gravelotte
Rezonville
Bois des Ognons
Bois des Chevaux
B. de Vionville

A LA MÊME LIBRAIRIE

Général **H. Bonnal.** — *L'Esprit de la Guerre moderne :* **La manœuvre** de **Landshut.** — Etude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire depuis le milieu de l'année 1808 jusqu'au 30 avril 1809. Paris, 1905, 1 vol. gr. in-8 avec 20 cartes en couleurs .... 10 fr.

Général **H. Bonnal.** — *L'Esprit de la Guerre moderne :* **La manœuvre** de **Vilna.** — Etude sommaire sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire de janvier 1811 à juillet 1812. Paris, 1905, 1 vol. in-8 avec 10 cartes.... 3 fr.

Général **H. Bonnal.** — **Le haut commandement français au début** de **chacune des guerres de 1859 et de 1870. — La manœuvre** de **Magenta.** — Etude sur la psychologie militaire de Napoléon III en 1859 et spécialement du 12 mai au 4 juin, avec 8 croquis. — **Le désastre de Metz** — Etude sur la psychologie militaire de Bazaine en 1870 et spécialement du 6 au 16 août, avec 4 croquis. Paris, 1905, 1 vol. gr. in-8 .... 5 fr.

Publication de la Section historique de l'Etat-Major de l'Armée. — **La Guerre** de **1870-71.** — *Deuxième série.* — *Les batailles autour de Metz* :

- Ier FASCICULE : Journées des 13 et 14 août. Bataille de Borny. 2 vol. in-8 avec cartes .... 10 fr.
- IIe FASCICULE : Journées des 15 et 16 août. Bataille de Rezonville — Mars-la-Tour. 2 vol. in-8 avec *Atlas* .... 18 fr.
- IIIe FASCICULE : Journées des 17 et 18 août. Bataille de Saint-Privat. 2 vol. in-8 avec *Atlas* .... 25 fr.

Général **Erb.** — **L'artillerie dans les batailles de Metz. 14-16-18** août **1870.** Paris, 1906, 1 vol. in-8 avec cartes en noir et en couleurs....... 12 fr.

Critique stratégique de la guerre franco-allemande. — **Wœrth et Forbach;** par **A. Grouard,** ancien élève de l'École polytechnique. Paris, 1905, 1 vol. in-8 avec carte .... 2 fr.

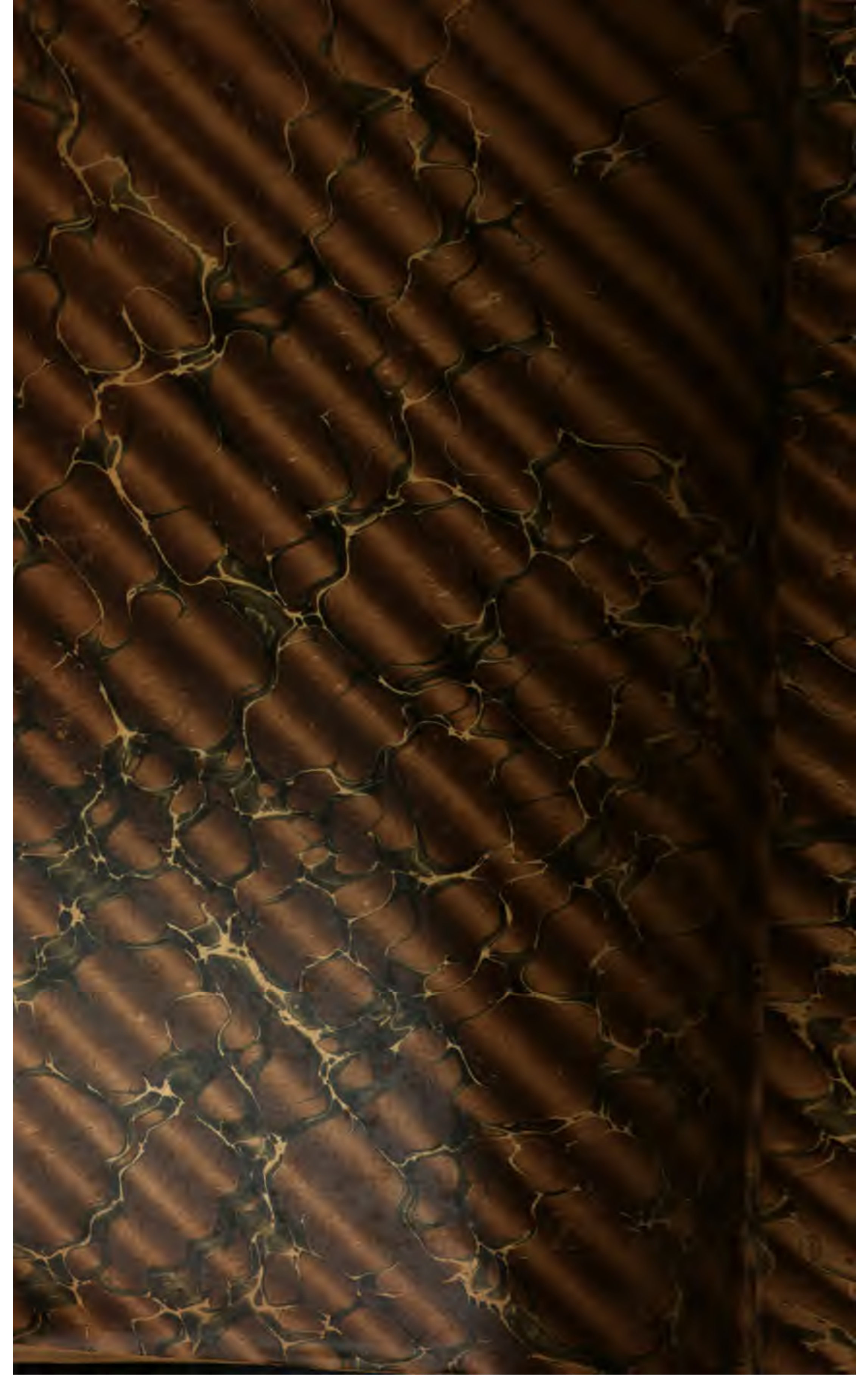
Solutions des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de 1886 à 1903 ; par le colonel allemand **Hauschild,** détaché au grand état-major ottoman, professeur à l'Ecole d'état-major ottomane. Traduit de l'allemand par le capitaine P. CORTEYS, du 140e régiment d'infanterie. Paris, 1905, 1 vol. in-8 avec 16 cartes.............. 4 fr.

Causeries sur la tactique, à l'usage des candidats à l'École supérieure de guerre ; par le capitaine breveté **Serret,** du 20e bataillon de chasseurs. Paris, 1906, 1 vol. in-8 avec carte .... 4 fr.

Questions de tactique appliquée traitées de 1858 à 1882 au grand état-major allemand. — Thèmes, solutions et critiques du maréchal **de Moltke,** publiés par la Section historique du grand état-major allemand. Traduit de l'allemand par le capitaine RICHERT, professeur à l'École supérieure de guerre. Paris, 1895, 1 vol. in-8 avec *Atlas* de 27 cartes et 9 croquis .... 14 fr.

Les guerres contemporaines de la France et de l'étranger (1792-1901). — Cartes-croquis de toutes les campagnes et des principaux champs de bataille, suivies d'un tableau succinct de l'expansion coloniale européenne au XIXe siècle, par **P. Charbonnet.** — Volume cartonné de 280 pages contenant 664 cartes ou cartons.......................... 8 fr.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, rue Christine, 2.




This book should be returne
the Library on the last date st
below.
A fine of five cents a day is inc
by retaining it beyond the sp
time.
Please return promptly.
DUE NOV 9 1914

